
3 1761 07459175 1



— Capitaine Dreyfus, tu viens de prononcer ton arrêt ! (Page 18)

ALFRED DREYFUS

OU LE

MARTYR DE L'ILE DU DIABLE

GRAND ROMAN CONTEMPORAIN

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE

VICTOR VON FALK

AUTEUR DES

Champs de mort de Siberie

PREMIÈRE PARTIE

Éditeurs,
Rue St-Pierre, 30, Bruxelles.

Au lecteur

Parmi les péripéties inattendues et les sombres tragédies de cette fin de siècle, rien de plus sensationnel que le drame émouvant qui, depuis plus d'une année, tient le monde civilisé en émoi.

Le capitaine Dreyfus forme le sujet de toutes les conversations et le sort du martyr de l'*Ile du Diable* prime, à bon droit, en intérêt, les évènements politiques les plus saillants de l'époque.

La lamentable erreur judiciaire qui a fait envoyer aux *Iles du Salut* un officier de l'armée française, accusé de trahison ; les dessous mystérieux et redoutables de cette cause célèbre, qui fera l'étonnement de l'avenir ; les haines sectaires et les menées scandaleuses qu'elle a soulevées ; le magnifique élan de solidarité humaine qui a répondu à l'appel d'Emile Zola, dont désormais le nom sera immortel, tout se réunit pour remuer jusqu'en ses entrailles la société moderne, prétendûment émancipée des préjugés de race et de confession et qui, depuis le grand mouvement de quatre vingt neuf, avait inscrit en tête de son drapeau, la charte des Droits de l'Homme, impunément foulés aux pieds.

Rien n'approche de l'acharnement mis par l'Etat-Major français à conserver sa proie, sinon les efforts héroïques tentés pour la lui arrracher et qui bientôt aboutiront à un éclatant triomphe.

Dupe d'un faux patriotisme, exploité à plaisir, effrayée par les menaces de complications internationales ; croyant défendre l'armée qui n'était point en cause, puisqu'elle n'est que l'émanation du peuple, une grande partie de la nation française a fait trop longtemps le jeu de l'élément prétorien intéressé à tenir la lumière sous le boisseau.

Mais la vérité s'est mise en marche pour ne plus s'arrêter. Bien des coins du voile se sont déchirés, découvrant d'effrayantes profondeurs et, déjà, les sinistres metteurs en scène de cette horrible histoire, voient se lever pour eux l'heure du châtiment.

La révision du procès Dreyfus est consentie, elle est proche, elle est faite !

L'opinion publique, indignement égarée, commence à se ressaisir et les principes de la justice et du droit reprennent tout leur pouvoir sur le peuple français qui, après avoir de bonne foi flétri la victime, se retournera avec d'autant plus d'indignation contre les bourreaux.

Le roman, cette forme si populaire de la littérature contemporaine, ne pouvait se désintéresser de l'héroïque et touchante figure d'Alfred Dreyfus, dont il a entrepris la réhabilitation.

Victor von Falk, l'auteur de l'œuvre, dont nous avons entrepris la traduction, était mieux porté, que personne, pour mener à bonne fin cette tâche glorieuse et passionnante.

L'éclatant succès obtenu par son beau roman des *Champs de mort de Sibérie* est encore surpassé par celui de son *Alfred Dreyfus* dont on s'arrache les livraisons en Allemagne, en Autriche, en Suisse et en Hollande.

C'est que, basé sur des faits, hélas ! trop établis, il unit à l'éloquence de la réalité, les charmes de la fiction la plus riche et la plus colorée.

L'intérêt croît à chaque nouveau chapitre; et le lecteur haletant reste suspendu à ces pages vibrantes, où passe un souffle de généreuse humanité.

Sans aucun doute, le roman de Victor von Falk rencontrera, sous sa forme traduite, la vogue dont a été saluée sa version originale allemande.

Aussi est-ce avec confiance que nous soumettons son œuvre à nos nombreux lecteurs, de langue française, tant de Belgique que de l'Etranger.

Alfred Dreyfus

ou

Le martyr de l'Ile du Diable

Grand roman contemporain, traduit de l'Allemand

DE

VICTOR VON FALK

Première partie

I

La lettre vendue



'ÉTAIT par une maussade après-midi, le 14 Octobre 1894.

Les rues de Paris, plongées dans un lourd brouillard, étaient encore battues par une froide brume, fouettant au visage les courageux piétons qui avaient osé s'aventurer dehors, en dépit de l'inclémente température. De toute la journée, le soleil n'avait réussi à percer un rideau de grises vapeurs.

Au coin de la rue Saint-Claude, une artère aristocratique

presque exclusivement bâtie de maisons princières et d'hôtels de maître, stationnait, depuis deux longues heures, une femme jeune et belle, mais au visage pâli par le froid.

Sa taille élancée et bien prise disparaissait sous un large waterproof, qui l'enveloppait jusqu'au cou, en laissant deviner, pourtant, des formes pleines et juvéniles. Sa chevelure d'un noir d'ébène était coiffée d'un bonnet coquettement garni de rubans de couleur dont elle avait rabattu le voile épais.

De temps à autre, elle remontait la rue Saint-Claude de quelques pas, pour revenir, presqu'aussitôt, à l'angle d'où elle surveillait fièvreusement les artères aboutissantes. Elle tenait la tête baissée, mais ses yeux, à l'expression étrange, luisaient d'un feu sombre sous la gaze transparente.

La bise d'automne se jouait dans ses vêtements, la pluie la transperçait toute et, par moments, un frisson secouait les membres de la jeune femme, sans qu'elle fit mine de vouloir abandonner son poste d'observation. Mais son impatience grandissait de minute en minute. Sa main droite tenait étroitement serrée une petite bouteille. Comme si c'eût été un trésor qu'elle craignait de perdre, elle pressait convulsivement contre sa poitrine haletante le flacon de cristal, rempli d'un liquide incolore, ou le couvait d'un regard farouche.

— Le jour de la vengeance est venu, murmura-t-elle, en tremblant. L'heure a sonné, où il paiera sa dette!... Que la faute en retombe sur lui seul!... Mais n'est-ce point son pas que j'entends?

Non, personne n'approchait. Le luxueux quartier semblait abandonné par ses habitants que retenait chez eux le moment du dîner.

— Du vitriol! reprit la femme pâle, d'une voix sourde, pleine de menaces, en ôtant le bouchon en émeri du flacon meurtrier. Il a brisé ma vie!... J'empoisonnerai la sienne à jamais. Ce visage trompeur, qui pour moi semblait rayonner d'amour, sera défiguré par d'affreuses cicatrices! Ces yeux, où je croyais voir le reflet

d'une âme loyale ne tromperont plus personne. Ils seront frappés, d'une éternelle cécité !...

A ces affreuses paroles, la jeune femme chancela et fut obligée de s'appuyer contre la muraille.

Un pas ferme et décidé sonna au loin sur le pavé et se rapprocha rapidement.

Quelques instants plus tard, un homme, de haute taille, drapé dans un manteau militaire, apparut à l'angle de la rue Saint-Claude. Son collet, un peu rabattu, laissait passer la cordelière d'or fin, particulière aux officiers d'Etat-major. Leste et bien découplé, le jeune capitaine offrait une physionomie mâle et sympathique. Ses cheveux blonds et ses moustaches de même teinte, semblaient indiquer un fils de l'Alsace.

Malgré la pluie et le froid, une expression de gaîté animait ses traits expressifs.

Se réjouissait-il de ne plus être qu'à quelques pas de son heureuse demeure? Jouissait-il par avance du plaisir d'étreindre contre son sein une épouse chérie et de faire danser sur ses genoux un rose et blond chérubin, son orgueil et son espoir ?

Le cœur doucement agité et riant d'aise aux joies qui l'attendaient, le jeune capitaine accéléra encore sa marche.

Mais soudain, une ombre se dressa devant lui et une voix de femme s'éleva :

— Traître, reçois ton châtiment !

D'un seul coup d'œil il vit le bras levé vers lui, la main tenant le flacon meurtrier, le visage pâle et amaigri de la jeune femme dont les yeux flambaient.

Il se baissa brusquement et sa main gantée détourna, d'un coup sec, celle qui le menaçait.

Le flacon contenant le mordant acide, alla rouler sur le pavé où il se brisa en mille morceaux.

— Lâche ! cria la femme. Tu as trompé ma vengeance, mais une autre fois, tu n'y échapperas pas !

Et elle voulut fuir !

— Insensée ! répondit tout bas l'officier, en la retenant fortement par le bras et en l'attirant dans l'ombre d'une rue voisine. Tu veux donc courir à ta perte et vouer ta vie au malheur ?

— Au malheur ! dit la jeune femme, avec une sombre amertume. Depuis longtemps, capitaine Dreyfus, vous m'avez plongée dans un abîme de honte et de désespoir. Le jour où vous nous avez abandonnés, mon enfant et moi, pour épouser une femme du monde, riche et puissante, vous avez mis le sceau notre infortune.

— Tu ne veux donc point oublier et pardonner, ma pauvre Christine ? demanda le capitaine d'une voie douce et tremblante. Tu savais bien pourtant que, depuis son plus jeune âge, ma cousine m'était destinée ?

T'ai-je jamais fait un secret de cet engagement ? T'ai-je jamais fait des promesses qui pûssent te faire espérer que je romprais des liens antérieurs à notre fugitive liaison ?

— C'est vrai ! répondit la jeune femme, d'un air sombre. Mais chaque étreinte, chaque baiser d'amour n'équivaut-il pas au plus sacré des serments ? Et lorsque notre enfant est venu au monde, n'était-il pas de votre devoir d'honnête homme de lui donner un nom ?

— Oui, l'enfant ! dit en soupirant le capitaine Dreyfus, pendant qu'un voile passait sur son front. Le malheureux enfant, fruit d'une heure d'égarement et de faiblesse, qui nous fit coupables, tous les deux !

— Le souvenir de cet enfant ne troublera plus longtemps votre joie, dit la pauvre Christine, d'une voix à peine distincte. Il est mortellement malade dans la mansarde, ouverte à tous les vents, où nous avons été obligés de nous réfugier. Le froid et la faim l'ont marqué pour le tombeau !

— La faim et le froid ! s'écria le capitaine avec une généreuse indignation. S'il en est ainsi, si tu en es arrivée à cette

extrémité, toi seule en es la cause! Dieu, qui m'entend, sait combien de fois je t'ai suppliée à genoux de partager avec moi ma fortune, combien de fois j'ai voulu te mettre lui et toi, à l'abri du besoin, et vous faire un sort indépendant!

La jeune femme se redressa avec fierté :

— Nous n'avons pas besoin de ton or. Ce que nous voulons, c'est ton amour, c'est toi!

— Cet amour est à une autre, Christine. J'ai promis, aux saints autels, une éternelle fidélité. Mon cœur, tout entier, appartient à la compagne à laquelle je me suis uni devant Dieu.

Un douloureux soupir s'exhala du sein oppressé de la jeune femme.

— Et cette compagne t'a-t-elle donné le bonheur? demanda l'infortunée, en fixant ses yeux ardents sur le visage du capitaine, faiblement éclairé par les dernières lueurs du jour. Es-tu heureux, avec elle... complètement heureux.

— J'aime Lucie! déclara le loyal capitaine, je l'adore, et j'adore mon fils, mon petit André, fils de notre hymen. O Christine, poursuivit-il avec une douloureuse émotion, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes, si tu m'as vraiment aimé, si ma propre passion a jamais fait battre ton cœur, au cours d'une liaison que tu savais ne pouvoir se prolonger, aie pitié de moi, ne trouble point ma fidélite présente! Si nous avons failli, si nous avons succombé à un moment d'oubli, je ne suis pas seul coupable. Sans rien exiger de moi, tu t'abandonnais, hélas! et je t'ai prise! Accepte de moi ce qu'il m'est permis de te donner. Jusqu'à mon dernier jour je veillerai sur ton enfant et sur toi... Mieux encore... Ecoute... J'avouerais tout à mon frère Mathieu. Je le prendrai pour confident de ma faute Il est garçon. Son cœur est noble et indulgent... Il m'a toujours tendrement aimé... Il adoptera ton fils, il l'élèvera comme si c'était le sien, et moi, je pourrai le voir et l'embrasser sans avoir à rougir!... Mais ne te mets point en travers de mon bonheur!

Ne verse point le poison de la jalousie et du doute dans le cœur de ma confiante Lucie... Christine, je t'en supplie !... oublie et pardon !

En prononçant ces dernières paroles, le jeune capitaine avait joint les mains en une indicible expression de prière. Un cœur de marbre se serait ému à ces accents douloureux.

Mais la femme pâle n'avait plus de cœur ou plutôt elle en avait volontairement arraché tout sentiment humain.

Elle secoua la tête, et les boucles de ses cheveux noirs, détrempés par la pluie, s'agitèrent autour de son front comme des serpents irrités. Elle avait fermé les yeux comme pour qu'on n'y pût lire les pensées dont il était plein.

— Tout cela, dit-elle, lentement, ne peut se traîter, ici, en pleine rue, et vaut la peine qu'on y réfléchisse. Nous pourrons en reparler à une nouvelle entrevue. Pourquoi ne viendriez-vous point chez moi ? N'auriez-vous point le courage de paraître au chevet de votre fils mourant ?

Dreyfus porta la main à sa poitrine et d'une voix faible :

— J'irai ! dit-il.

— En ce cas, suivez-moi donc. Il n'y a pas loin à aller. Vous serez toujours assez tôt dans les bras de l'autre, de la femme heureuse... et légitime !

— Et où demeures-tu à présent ? demanda l'officier, en hésitant.

Christine eut un rire ironique et strident.

— Il est probable que vous ne vous plairez guère, dans mon nouveau logement, dit-elle en le saisissant par la main et en le forçant à le suivre. Le luxueux boudoir, où vous vous couchiez aux pieds de l'écuyère applaudie, Christine de Sérignan, a fait place à une misérable mansarde d'un bouge du faubourg Saint-Antoine. La mère Cazotte, qui nous a recueillis, est une vieille et repoussante compagnonne, dont la réputation n'est pas des meilleures. On dit pis que pendre d'elle. Mais elle es

bonne femme et prend soin de mon enfant, lorsque je suis forcée de l'abandonner.

Christine marchait à grands pas et avec tant de hâte que Dreyfus avait peine à la suivre. Elle était en proie à une surexcitation qui se trahissait par l'énergie et la décision de ses mouvements.

Rapidement ils passèrent le Pont-Neuf et se dirigèrent vers le populeux faubourg ouvrier.

Après avoir suivi, pendant quelques instants, l'industrieuse et grouillante artère, la jeune femme tourna brusquement, pour s'engager dsns une impasse sombre, et s'arrêta devant une construction, à moitié ruinée, basse, sale, étroite, fétide, comme il s'en trouve encore tant dans ce brillant Paris, Eden des riches et Enfer des deshérités !

Le rez-de-chaussée, ou plutôt la cave de cet équivoque refuge, était occupé par un assommoir où l'on descendait par quelques marches. De l'immonde débit de poison, montait, au dehors, une rumeur confuse, faite de cris, d'injures, de blasphèmes, de chants orduriers et révolutionnaires qui indiquaient suffisamment le genre et la moralité de ses clients.

L'enseigne, clouée au-dessus de la porte, portait en lettres rouges l'inscription ambitieuse de : « Hôtel, restaurant et café du Moulin d'Or. »

Avant qu'Alfred eût pu exprimer son étonnement du singulier logis dont l'ancienne artiste avait fait choix, Christine ressaisit sa main et l'entraîna par l'obscur couloir d'une annexe sans étage, qu'il n'avait point remarquée d'abord. Elle lui fit gravir quelques marches branlantes et, arrivée sous le toit du sordide refuge, ouvrit une petite porte, fermée simplement au loquet.

— Me voici, mon chéri, me voici ! cria la jeune femme, les bras étendus, comme si elle eût voulu, du seuil même du galetas, étreindre son enfant contre sa poitrine. Je te ramène ton père, mon petit Alfred et, maintenant, il faut que tu te dépêches de guérir.

Dreyfus, immobile, embrassa d'un coup d'œil la froide et misérable mansarde. Habitué au bien être et au luxe de son heureux intérieur, il frissonna. La chambre de Christine, si l'on pouvait donner ce nom au grenier, ouvert à tous les vents, n'était qu'à demi éclairée par une petite lampe à pétrole répandant une âcre puanteur. Une table, deux chaises, une armoire boîteuse, tenant lieu de garde-robe, un lit et une couchette d'enfant, en formaient tout le mobilier, accusant le dernier dégré de la misère.

A l'entrée de l'ancienne artiste, une vieille femme, aux formes obèses et d'une laideur repoussante, se leva d'un fauteuil de canne, tout déjeté, dans lequel elle se tenait au chevet de l'enfant malade.

— C'est vous, enfin ! s'écria l'affreuse vieille, d'un ton pleurard, en étendant, elle-aussi, les mains, mais comme pour empêcher l'artiste de se rapprocher du petit lit. Restez-là, tous les deux, et ayez du courage, car vous en aurez besoin...

— L'enfant ! s'écria Christine, en chancelant et que Dreyfus fut obligé de soutenir pour qu'elle ne roulât point sur le plancher. Parlez, mère Cazotte, parlez ! Que lui est-il arrivé ?

— Mort ! répondit l'hôtesse, sans faire preuve de grande émotion. Et haussant les épaules, comme pour exprimer son opinion que c'était là, au bout du compte, « un bon débarras, » elle laissa la malheureuse mère avec le capitaine.

Avec la même et farouche passion qu'elle apportait à ses amours, comme à ses haines, la jeune femme se précipita vers l'enfant mort, et, folle de douleur, se laissa glisser au pied du petit lit.

Dreyfus, atterré lui-même, voulut murmurer à son oreille quelques paroles de consolation. Il se pencha vers elle et, doucement essaya de l'arracher à ce lugubre spectacle. Mais Christine lui saisit les mains avec violence et, se redressant lentement, le contraignit à la regarder en face.



Capitaine Dreyfus, reprit le major en sortant un papier revêtu du sceau officiel. *(Page 38.)*

— Traître ! s'écria-t-elle, séducteur faux et parjure, contemple ici une de tes victimes ! Ne te suffit-elle pas ? Voudrais-tu porter encore à l'autre le coup de la mort ?

— Christine, je t'en conjure !

Elle ne le laissa point achever. Fouillant de son regard de flamme les yeux égarés de son ancien amant, elle reprit, avec un redoublement d'exaltation :

— Capitaine Alfred Dreyfus, c'est pour la dernière fois, peut-être, que s'adresse à toi la femme que tu as aimée et qui t'aime encore ardemment, follement, sans partage ! Ecoute son appel. Reste avec moi... Conduisons notre pauvre enfant à sa dernière demeure, et puis, quittons Paris, la France, allons chercher bien loin à l'étranger une retraite ignorée du monde entier !... Laisse à cette autre femme ton nom, laisse lui ta fortune.... Mais sois à moi, tout à moi, à moi seule !

Jamais Christine ne lui était apparue plus belle, qu'en cet horrible moment. Ses yeux flambaient d'insatiable amour, son corps souple et voluptueux s'offrait aux plus folles étreintes.

Ses longs cheveux épars semblaient vouloir enlacer l'infidèle de leurs noirs lacets. Elle se colla contre lui, reposa sa tête sur l'épaule de Dreyfus, éperdu, qui sentit passer, comme une brûlure, sur ses joues, le souffle enflammé de la jeune femme.

Brusquement, il se dégagea, pourtant et fit deux pas en arrière :

— Adieu ! dit-il, d'une voix étranglée. Adieu, et pour toujours ! Ma femme et mon fils m'attendent ! Leur pur et chaste amour est désormais pour moi mon trésor le plus précieux. Prends cette bourse... Demain, mon frère Mathieu viendra te voir pour assurer ton avenir. Quant à moi, tu ne me reverras plus !

Et comme s'il eût été chassé de ce lieu par les furies, il s'élança... Mais il n'avait point encore atteint la porte, que la bourse roulait à ses pieds sur les dalles.

Une voix rauque, qui n'avait plus rien d'humain, lui cria dans l'ombre

— Capitaine Dreyfus, tu viens de prononcer ton arrêt ! Le désespoir où tu me plonges, retombera au centuple sur ta femme, sur ton enfant, sur tous les tiens !... Le nom de Dreyfus sera haï et exécré dans l'Europe entière ! Ton bonheur et ta fortune s'écrouleront dans l'abîme ouvert sous tes pas ! Prisonnier et flétri, tu achèveras dans les fers une existence empoisonnée !... Je le jure ici, devant le cadavre refroidi de ton enfant, tué par toi !... Cette main qui vient de fermer les yeux de ta victime, se lève pour prononcer un implacable serment !... Malheur et destruction sur tous ceux qui portent ton nom !

Blême et comme changé en statue de pierre, l'officier restait cloué sur le seuil de la mansarde, contemplant avec une fatidique épouvante la terrible Christine, debout, dans une attitude vengeresse, près du cadavre de son enfant. Plus jamais cette scène lugubre et tragique ne devait s'effacer de sa mémoire !

Par un énergique rappel de volonté, il s'arracha à ce spectacle effrayant, dégringola les marches et bondit au dehors.

Derrière lui retentit un éclat de rire infernal.

Quand elle fut seule, Christine se dirigea rapidement vers un coin de la mansarde. Elle s'agenouilla sur le parquet et, d'une main fébrile, souleva une planche découvrant un trou carré.

Elle en sortit un paquet de lettres, rassemblées au moyen d'un ruban.

Avec un rire de folle, rendu plus effrayant par le voisinage de l'enfant mort, elle secoua ses tresses noires, défit le paquet et se mit à parcourir, l'un après l'autre, les papiers.

Soudain, une sourde exclamation s'échappa de ses lèvres frémissantes. Etait-ce un cri de joie, de haine, de soulagement ou de vengeance ?... Le cœur d'une femme outragée est plus insondable que la mer.

Elle tenait à la main un carré de papier, couvert seulement de quelques lignes d'une écriture franche et virile. Ses yeux, oú

brillait la démence et la fureur, s'y attachèrent comme s'il s'agissai d'un document d'une immense valeur.

— La lettre de Judas ! murmura-t-elle d'une voix sourde. Ce qu'autrefois il écrivit en plaisantant, deviendra le lacet qui l'étranglera ! Quelques mots, ajoutés adroitement, en changeront le sens et lui donneront une signification fatale !... Ah ! tu m'as offert de l'or !... Ce papier me vaudra ce qui vaut mille fois ton humiliante aumône... la vengeance !... Et de l'or, aussi, de l'or autant que j'en voudrai !...

Elle se leva et tourna la tête.

Derrière elle se tenait la mère Cazotte.

La hideuse matrone souriait d'un air mystérieux.

— Il est là, dit-elle tout bas, à l'oreille de Christine. Depuis deux heures, il attend, tout seul, dans un cabinet, où je l'ai enfermé !... J'espère que cette fois, il ne s'en ira pas bredouille.

Un rire cruel se jouait sur les lèvres de la jeune femme, dont le sein palpitait et qui respira avec effort.

— Non, pas aujourd'hui ! répondit-elle. Vous avez raison, la mère, il n'aura point perdu son temps... J'ai, ici, ce qu'il lui faut.

— Venez, alors. Vous savez qu'il tient à ne point être reconnu plus tard. Aussi m'a-t-il fait clore les volets et devez-vous lui parler dans l'ombre.

— Soit ! Cela m'est bien indifférent ! Conduisez-moi auprès de lui.

La vieille cligna de l'œil et Christine, abandonnant le corps de son enfant, suivit l'affreuse vieille qui faisait gémir les marches de l'escalier sous le poids de sa masse informe. Arrivé en bas, l'hôtesse ouvrit une petite porte dont jamais, auparavant, la jeune femme n'avait soupçonné l'existence et, toutes deux s'engageaient dans un couloir humide et sombre.

Christine n'y voyait point à un pas devant elle, mais la mère Cazotte la tirait par la main. Arrivée au bout du corridor, la

vieille écarta une draperie et elles se trouvèrent dans un étroit réduit, dont les volets fermés ne laissaient passer aucun rayon du jour.

La jeune femme, dont les yeux avaient eu le temps de s'accoutumer déjà un peu aux ténèbres, entrevit la silhouette d'un homme de grande taille.

— Laissez-nous ! commanda une voix rude et impérieuse.

L'hôtesse du Moulin d'Or s'empressa d'obéir et se retira aussi vite que le permettait sa monstrueuse corpulence.

— Avez-vous la lettre, madame, reprit la voix, celle qui contient les lignes que vous savez, écrites de la main de Dreyfus ?

— Je l'ai.,. je la tiens à la main.

— Et consentez-vous à nous la céder pour une somme de cent mille francs ? Je me suis muni d'un chèque sur la Banque anglaise, de Londres, qui en acquittera le montant à simple présentation.

— Je suis prête à faire l'échange, répondit Christine, dont la voix trembla et qui dut pâlir encore dans l'ombre. Mais, une condition, pourtant, une question, plutôt...

— Parlez, j'écoute. J'espère que je serai en mesure de vous contenter.

— Le coup qui frappera Dreyfus, sera-t-il si décisif qu'il ne puisse jamais s'en relever ?

L'inconnu eut un rire sec :

— Ce coup l'écrasera, dit-il. Ne craignez rien, madame, le nom de Dreyfus sera rayé du registre des vivants.

Une main ferme saisit le bras de Christine et elle sentit un visage barbu qui se penchait à son oreille, pour lui murmurer quelques mots à voix basse.

— Ah ! s'écria-t-elle. C'est donc vrai? Pour la vie !... Prenez, prenez !

Et elle tendit avec une joie féroce à l'inconnu la lettre qu'elle avait mise au-dessus du paquet.

L'homme alla à la croisée et entr'ouvrit, pour une seconde, la

croisée. Un fugitif rayon de lumière pénétra dans le sombre réduit, pour disparaître presqu'aussitôt.

L'inconnu faisait face au dehors, Christine ne put distinguer ses traits.

— C'est bien la lettre ! dit-il d'une voix mordante. Et en voici le prix convenu. Quand avez-vous l'intention de quitter Paris, madame ?

— Là haut, repondit faiblement Christine, là haut, repose le cadavre de mon enfant !... Sitôt que je l'aurai confié à la terre...

— Inutile ! Nous ferons le nécessaire. Fiez-vous à moi. Mais il faut que vous partiez ce soir encore, ou, au plus tard, demain matin, à la première heure.

Il y eut un silence, rompu par un douloureux soupir.

— Qu'il en soit ainsi ! dit la jeune femme.

— Maintenant que tout est en ordre, il faut que je vous quitte. Je vous souhaite un heureux voyage et une bonne traversée. Mais n'oubliez pas qu'il faut vous taire... Dans votre intérêt, soyez muette comme la tombe.

L'inconnu passa devant Christine, pour se retirer, mais elle le retint par son manteau.

— Encore un instant ! dit-elle avec agitation. Quand, dites-moi... la chose aura-t-elle lieu ?

— Cette nuit, même. Tout est prêt. Seule, cette lettre nous faisait défaut. Mais grâce à vous, nous le tenons ! C'est comme si vous veniez de signer vous-même, la sentence de mort d'Alfred Dreyfus.

L'homme disparut dans le couloir et le bruit de ses pas alla en s'éloignant.

— C'est comme si vous même, vous aviez signé la sentence de mort !...

Un cri terrible, insensé, surhumain, s'éleva dans les ténèbres. On l'eût dit poussé par un supplicié auquel on aurait arraché, vivant, le cœur de la poitrine .

Il fut suivi du bruit d'un corps, tombant lourdement sur le plancher.

II

Le beau ténébreux

— Ah! Voilà petit père!... André, va saluer militairement!... Fixe, au port d'arme! Capitaine, salut.

De la cage d'escalier, richement décorée et drapée, ces mots étaient joyeusement jetés par une fraîche voix d'enfant. Et sur a dernière marche, se dressa soudain un bambin, âgé de trois ans, ambrant avec fierté sa petite taille et portant la main à son front, dans toutes les règles du cérémonial militaire.

Alfred Dreyfus qui, par le brouillard de plus en plus épaissi, a enfin regagné sa demeure, lève les yeux.

La sombre préoccupation, encore empreinte sur ses traits beaux et réguliers, respirant une mâle franchise, s'évanouit comme la buée matinale aux premiers rayons du soleil. Les yeux du jeune officier brillèrent du feu si touchant et si doux qu'y allume l'amour paternel.

En trois enjambées il fut au haut de l'escalier, attira à lui le mignon troupier et le serra sur son sein, en un mouvement passionné.

— Mon enfant, mon enfant chéri! s'écria-t-il d'une voix attendrie. Que Dieu me conserve pour toi! Si j'ai commis quelque faute, digne de châtiment, que sa justice ne se détourne point sur ton front innocent!

Le capitaine s'interrompit. Une des hautes portes latérales du

premier étage venait de s'ouvrir, et une charmante jeune femme, simplement vêtue, mais avec un goût parfait, descendit quelques marches pour se jeter dans les bras de l'arrivant.

— Ma femme! Mon fils! murmura l'officier, posant alternativement ses moustaches blondes sur la bouche amoureuse de la jeune femme et sur les lèvres de corail du petit garçon. Voilà désormais mon univers et je le tiens tout entier entre mes bras! Combien je suis heureux de me retrouver auprès de vous!

— Alors pourquoi arriver si fort en retard? gronda Lucie. Tu devrais être ici depuis plus d'une heure, comme tous les jours. Mathieu, qui vient de partir, lassé de t'attendre, prétendait que tu avais quitté les bureaux de l'Etat-Major depuis deux heures. Et il devait bien le savoir, puisqu'il t'y a cherché, sans te rencontrer.

— Mon frère Mathieu est venu? demanda Alfred avec une nuance d'inquiétude.

Il lui répugnait, en effet, d'expliquer son retard par quelque prétexte forgé à plaisir, et que, d'ailleurs, il n'avait point songé à préparer.

— Certainement, répondit Lucie, en remettant en place, au moyen d'une épingle d'or, les boucles opulentes de sa chevelure châtain clair qui s'était quelque peu dérangée dans l'ardeur des embrassades. Mathieu semblait fort contrarié de ne pouvoir te parler, et j'ai cru lire sur son front la trace de quelque souci.

— Cet excellent frère, dit le capitaine en se débarrassant de son manteau, de son sabre et de son képi, aussitôt emportés par un valet de chambre. Il a choisi la part la plus lourde de l'héritage paternel, en se chargeant de gérer l'usine, pendant qu'il m'a laissé, sans obstacles, me consacrer au service de la patrie. L'extension des affaires doit lui donner bien du tracas. Peut-être a-t-il besoin de moi. Quand Mathieu repassera-t-il?

— Mais ce soir, naturellement, pendant notre petit bal.

— Ah, c'est juste, dit en riant le capitaine. Il y a fête ici, en

l'honneur de ton anniversaire, ma chérie. Tu as aujourd'hui vingt quatre ans sonnés, et moi, malheureusement, toujours huit ans de plus.

— Oh! le vieux mari, décrépit et perclus! s'écria en riant la jeune femme, se pressant amoureusement contre lui.

Tout en causant, ils étaient entrés, avec le petit, qui ne quittait pas son père d'une semelle, dans la vaste salle à manger, brillamment éclairée, où la table était servie pour le diner, avec un luxe princier d'argenterie, de fine porcelaine et de vases pleins de fleurs rares.

Un léger soupir gonfla la poitrine du capitaine.

Au milieu de la richesse qui l'environnait, dans ce somptueux intérieur où brillaient toutes les recherches de la vie large et facile, — meubles de chêne sculptés par des mains d'artiste, étoffes chatoyantes et douces au toucher, tableaux de maîtres, anciens et modernes, sertis dans l'or et dans l'ébène, précieux bibelots de tous les styles et de tous les pays — Dreyfus ne put s'empêcher de songer au tableau de misère et de sombre désolation, dont il venait à peine de s'arracher.

— Quel vilain trait autour de ta bouche! dit la tendre Lucie, en caressant les lèvres de son mari de sa main aristocratique. Est-ce qu'il te serait arrivé quelque chose de fâcheux, Alfred? Tout à l'heure, lorsque tu es entré, je m'étonnais de ta pâleur.

— C'est cet effroyable temps, ! répondit le capitaine. J'ai peut-être pris froid. Mais rassure-toi, ce ne sera rien. Voilà que ça passe, dejà.

Il prit un nouveau baiser sur les lèvres de la jeune femme et prit place à la table.

Le petit André s'installa à sa droite, sur sa chaise haute. Lucie s'assit à gauche. En ce moment, la porte se rouvrit, pour livrer passage à une jeune fille, toute vêtue de noir.

C'était la gouvernante allemande de l'enfant. On la nommait Eva Ritter. Bien qu'elle ne dût guère avoir plus de vingt ans, son pâle visage avait déjà une expression de gravité triste et

ses lèvres se contractaient parfois en un mouvement presque douloureux.

Son épaisse chevelure blonde, massée en une torsade lâche, couronnait une tête intelligente et régulière

Eva salua respectueusement le capitaine et sa compagne et, sans mot dire, alla s'asseoir auprès du bambin, pour le faire manger.

Le dîner se passa presque en silence. Dreyfus était visiblement préoccupé. Même la gaîté de l'aimable Lucie et les saillies plaisantes du petit André ne parvenaient point à le distraire de ses sombres pensées.

Chose étrange. Chaque fois que le capitaine levait les yeux, i rencontrait ceux de la jeune allemande, attachés sur lui avec une expression de secrète angoisse et de douloureux intérêt.

— Mademoiselle Eva, dit Lucie, voudriez-vous avoir la bonté de passer à monsieur la corbeille à fruits qui se trouve sur le buffet ?

La gouvernante se leva aussitôt et alla prendre la corbeille en verre coloré, délicatement ajouré d'arabesques.

Mais au moment où elle la tendait au capitaine, sa taille souple sembla secouée par un frisson nerveux, et ses mains tremblantes laissèrent échapper la précieuse pièce, avec son contenu.

Quoique le tapis fut épais et moëlleux, la corbeille se brisa en mille morceaux.

— O mon Dieu ! Qu'ai-je fait ! s'écria Eva, abaissant vers le parquet un regard consterné pendant que son front se couvrait d'une rougeur brûlante. Madame !... Monsieur le capitaine !...

— Ne vous désolez pas, ma bonne, dit madame Dreyfus, d'un ton indulgent et affable. La corbeille était belle, mais tout est fragile en ce monde. On la remplacera.

— Pas si facilement que vous le croyez, ma chère Lucie, fit observer Dreyfus. Ce plateau est un présent du comte un de plus fidèles amis et collègues de l'Etat-Major. Il y a deux ans

qu'il me l'a rapporté de Venise et en me l'offrant il m'a dit avec gaité : « Puisse-t-il durer aussi longtemps que notre affection réciproque. »

Lucie fronça légèrement les sourcils.

— Tu nommes le major E. ton plus fidèle ami ? dit-elle tout bas à Dreyfus. En es-tu bien sûr ? Pour ce qui me concerne, le pâle et dur visage de ce « beau ténébreux » comme l'ont surnommé ses camarades, m'inspire une invincible antipathie et une mystérieuse appréhension.

— Que dis-tu là, ma chère ! Tu n'y penses point. Le comte est franc comme l'or.

— Franc comme l'or ! répéta une voix tremblante.

Ces paroles avaient échappé involontairement à la gouvernante allemande, qui sembla s'en effrayer après coup.

L'entrée d'un valet, apportant le dessert, mit fin à ce pénible échange d'observations.

A la vue des gâteaux et des sucreries, le petit André battit joyeusement des mains. Son père mit une tartelette sur son assiette et se servit lui-même.

Mais le capitaine n'eut pas plutôt entamé, au moyen de son couteau de vermeil, la délicate patisserie, qu'il fit un geste de surprise, inaperçu de Lucie, occupée autre part. Un fine bande de papier était cachée dans la pâte.

Il l'en retira furtivement, la glissa dans le creux de la main, et abaissa celle-ci sous le rebord de la table pour pouvoir lire, sans éveiller l'attention de sa femme.

Le papier portait les lignes suivantes, d'une fine écriture de femme, mais probablement déguisée.

« Capitaine Dreyfus

« Vous êtes l'objet d'une trame perfide et sans merci. Aujourd'hui, même, encore, fuyez à l'étranger, ou vous êtes irrémédiablement perdu. »

L'officier ne put s'empêcher de pâlir, mais demeura impassible. Le plus naturellement du monde, il mit la main dans sa poche, pour faire disparaître le mystérieux avertissement et, se tournant, d'un air riant, vers sa femme :

— Ces tartelettes sont délicieuses, dit-il. Ont-elles été faites ici ?

— Non ! Alfred, je les ai commandées chez un pâtissier du boulevard des Italiens. C'est chez lui que je me fournis d'ordinaire.

Cependant, il devint impossible à Dreyfus de garder plus longtemps son masque d'indifférence. D'une main fiévreuse, il reprit son verre, le vida d'un trait et se leva de table. Après avoir embrassé Lucie et l'enfant, il se retira dans son appartement, soi-disant pour s'y reposer pendant une heure, avant le bal de la soirée.

Le cabinet de travail du capitaine Dreyfus témoignait du zèle et de l'ardeur avec lesquels il poursuivait ses études. Les rayons d'une bibliothèque, richement garnie d'ouvrages spéciaux, cachaient toutes les murailles. La table, placée au milieu de la pièce, disparaissait presque sous les papiers, les cartes et les plans. Une grande sphère terrestre se dressait dans un angle et, partout, se trouvaient des instruments de précision, à l'usage des officiers d'Etat major. Un bureau de chêne sculpté, un large divan, recouvert d'une peau de tigre et un de ces fauteuil en bambou de Chine, si chers aux fumeurs, complètait le mobilier simple, mais plein de goût de cet asile de la rêverie et du travail.

Epuisé par les émotions de cette terrible journée, Dreyfus se jeta sur le divan. Que signifiait l'étrange avertissement qui lui était parvenu d'une manière plus étrange encore? se demandait-il en luttant contre le sommeil.

Est-ce que vraiment un danger si terrible le menaçait, qu'on lui conseillait la fuite immédiate, la désertion à l'étranger ? De quel côté pouvait se former l'orage ?

Il n'avait aucune faute à se reprocher. Sa vie privée, sauf son

éphémère liaison avec une ecuyère, où il avait été plutôt séduit que séducteur, pouvait supporter le plus sévère examen. C'était celle d'un homme d'honneur, dans la plus large extension du mot. Pour ce qui concernait son zèle et son dévouement, au service de la patrie, il était considéré, dans les rangs de l'Etat-major, comme un officier modèle et un officier d'avenir.

Doucement, le calme rentra en lui ; il imprima plus profondément sa tête blonde dans les coussins du divan et finit par s'endormir paisiblement bercé par la conscience de sa loyauté.

Soudain, la porte du cabinet fut ouverte sans produire le moindre bruit.

Deux personnes apparurent sur le seuil et pénètrèrent dans la pièce sur la pointe du pied, une femme et un homme de haute taille, en toilette de ville. Le visage de ce dernier, était encadré d'un collier de barbe noire, se découpant avec dureté sur le ton vieil ivoire de la peau, rayée de quelques minces rides.

C'était bien, comme cela, qu'on devait se représenter le « beau ténébreux » le major, ami de Dreyfus, dont Lucie avait parlé, tout à l'heure, encoré, avec défiance.

La femme, qui l'accompagnait, était Eva Ritter, la blonde gouvernante allemande.

L'homme promenait autour de lui son regard soupçonneux et sombre.

— Obéissance ! murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci frissonna mais, après une courte hésitation, sortit de sa poche un mouchoir de toile, se rapprocha vivement du dormeur et lui en recouvrit le visage.

Le capitaine fit entendre un léger soupir, et presqu'aussitôt après, ne bougea plus. On eût dit un cadavre, étendu, immobile sur le divan.

Eva retourna, en chancelant, vers son compagnon et se jeta à ses pieds.

— Grâce ! Pitié, monsieur le comte, gémit la malheureuse, en

joignant les mains. Ne me forcez pas à me rendre encore plus criminelle dans cette maison où l'on s'est montré si bon et si généreux à mon égard ! Le capitaine et sa femme sont les êtres les meilleurs qu'il y aient au monde !... Jusqu'au moment de la mort, je ne me pardonnerai pas d'avoir, en misérable espionne, observé le moindre de leurs mouvements, pour appeler, le malheur sous leur toit hospitalier !

— Folle ! gronda le major d'une voix sourde. N'est-ce point dans ce seul but que je t'ai introduite chez eux ?

— Je le sais ! balbutia Eva, en portant la main à son cœur comme si elle l'eût senti se briser dans sa poitrine. Mais je ne suis point assez mauvaise et assez corrompue pour jouer plus longtemps ce rôle abominable !

— Aujourd'hui, même, il aura pris fin, et je pourrai m'occuper de ton avenir... Maintenant, vite à l'œuvre, car les moments sont précieux. Mets à profit l'adresse et la légèreté de cette main fine, pour prendre dans sa poche les clefs qui s'y trouvent.

Les joues couvertes d'une rougeur ardente, Eva Ritter se redressa.

— Est-ce que je devrais devenir une voleuse, maintenant ? Non, monsieur le comte, pas cela. Tuez-moi, plutôt !

Le sinistre major lui saisit le poignet de sa main brutale et forte, comme la serre d'un oiseau de proie. Ses yeux brillèrent dans leur orbite, avec une incroyable férocité, les veines de son front saillirent, prêtes à se rompre, gonflées par la colère.

— Veux-tu donc retourner au bouge abject de ton père ? gronda-t-il d'une voix rauque. Faut-il que je te replonge dans l'abîme dont je t'ai tirée ? Obéis, ou, dès demain, je te remets au pouvoir de ton gredin de père et de ta marâtre... Ils te vendront au plus offrant, ils feront de toi de la chair à plaisir, fleur délicate poussée sur un fumier !...

— Grâce ! supplia la malheureuse, en se tordant les mains. Grâce ! Je ferai ce que vous voulez !

Le visage de la jeune fille était devenu d'une pâleur livide. Tout son sang avait reflué vers le cœur. Chancelant, comme une femme ivre, elle se rapprocha du divan, en levant au ciel des yeux désespérés. Puis, elle se pencha vers le capitaine, toujours sous l'influence du narcotique, glissa dans la poche entrebaillée sa main tremblante, et en retira un petit trousseau de clefs.

Le major le lui arracha avec une triomphante joie. Sans perdre de temps, il courut au bureau. essaya, l'une après l'autre les clefs sur la serrure et, ayant enfin trouvé la bonne, ouvrit un tiroir, rempli de papiers.

Rapidement il les parcourut des yeux pour les rejeter avec un geste de désappointement. Déjà un blasphème se plaçait sur ses lèvres minces lorsque ses yeux brillèrent d'un éclat infernal. Sa main avide s'étendit. comme une griffe. Il avait ce qu'il cherchait.

C'étaient quatre pièces, liées ensemble par un lacet. Il s'en saisit et les fit disparaitre dans une des poches de sa redingote. Puis, remettant soigneusement en place les autres papiers, il referma le tiroir, retira les clefs et, d'un signe impérieux, il ordonna à la malheureuse Eva Rittira de les replacer où elle les avait prises.

Cela fait, il enleva le mouchoir, trempé de chloroforme, dont il avait couvert le visage d'Alfred Dreyfus, et attira à lui la jeune fille, qui se soutenait à peine.

— Ecoute, dit le beau ténébreux, et grave toi dans la mémoire la moindre de mes paroles. Ce soir vers dix heures, tu quitteras secrètement, cette maison, en emportant ton mince bagage. Tu te rendras, aussitôt, rue Saint Honoré, et sonneras à la porte de l'hôtel occupé par le prince Georges Mirowitch. Insiste pour qu'on t'introduise immédiatement auprès de la fille du prince, la belle Paulowna.

... Tu t'offriras comme une demoiselle de compagnie allemande, recommandée par moi. Et pour confirmation, tu lui remettras ces lignes.

Le major tendit à la jeune fille un billet, sous enveloppe, qu'elle s'empressa de glisser dans son corsage.

Les deux complices sortirent du cabinet avec les mêmes précautions qu'ils avaient mises à y pénétrer.

Lorsque, deux heures plus tard, Dreyfus se réveilla, Lucie était debout près du divan. Elle étendait devant elle un flambeau d'argent à trois branches, et se penchant avec inquiétude vers le visage pâle et défait de son mari :

— Comme tu as dormi longtemps et profondément, Alfred ! dit-elle d'une voix altérée. Une angoisse mortelle m'a saisie lorsque je t'ai vu étendu là, blême et immobile comme un cadavre !

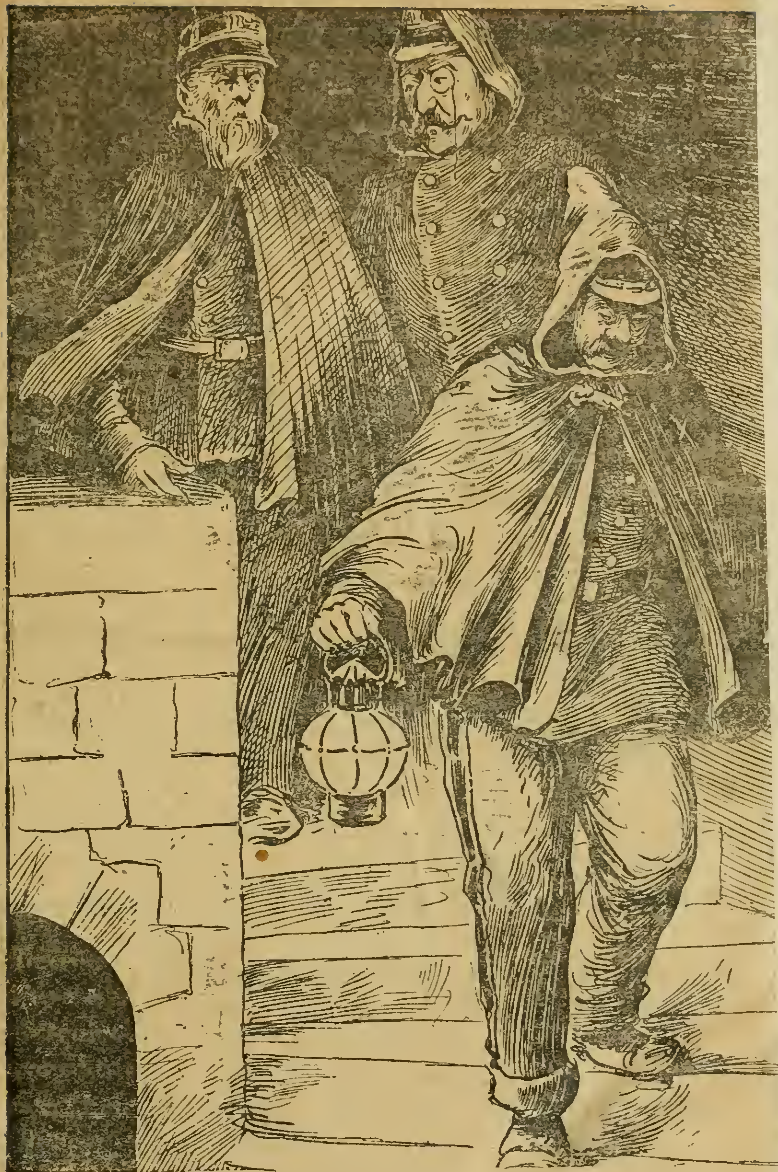
— Je me sens un mal de tête affreux ! répondit Dreyfus, en se passant la main sur le front. C'est comme si je sortais d'un épouvantable cauchemar ! Figure-toi qu'en dormant, je me figurais entendre la voix de mon ami le major E. Tu l'accompagnais, ou c'était une autre femme, car mon rêve ne me laissait point distinguer les traits de son visage. Tout à coup, il se mit à neiger. Les flocons s'amoncelaient sur moi de façon à m'ensevelir. En vain je me débattais, pour avoir de l'air. Je passais par toutes les tortures d'une inhumation précipitée, lorsqu'enfin je me suis heureusement réveillé. Mais un instant de plus j'étouffais! Quel rêve étrange et effrayant !

Lucie, ayant posé son flambeau sur la table, se mit sur le divan, à côté de son mari.

Alors, seulement, Dreyfus remarqua qu'elle avait déjà revêtu sa oilette de bal. Une robe de satin blanc, laissant à découvert ses rondes épaules et ses bras, pareils à ceux d'une statue antique, aisant valoir sa taille juvénile. Un petit bouquet de roses rouges était fixé à son corsage par une broche garnie de brillants.

Une étoile de diamants et de rubis se balançait sur ses beaux cheveux châtains.

Un seul bracelet s'enroulait autour de son poignet délicat.



Tous trois descendirent avec précaution. (Page 51).

2e Livraison, prix exceptionnel 5 centimes ; 3e et suivantes 0

mais il était orné d'une pierre, taillée à mille facettes, qui devait être d'une valeur considérable.

— Ton front est brûlant ! dit Lucie inquiète. Viens, mon baiser en chassera peut-être les papillons noirs qui y ont élu domicile.

Ses lèvres fraîches se posèrent sur le front de son mari, glissèrent le long de la joue et s'arrêtèrent, enfin, sur la bouche de l'heureux officier.

Sous la chaude étreinte de son aimante compagne, serrée contre son sein, Alfred sentit s'envoler les derniers nuages qui assombrissaient sa pensée. Le souvenir de Christine, du misérable galetas où reposait l'enfant mort, jusqu'à la redoutable malédiction de l'écuyère affolée, tout disparut, sous l'excès de bonheur dont le jeune officier d'Etat-major se voyait comblé, par la permission du Ciel.

Un léger coup, frappé sur la porte, fit s'arracher Lucie de ses bras.

— Les premiers invités viennent d'arriver, dit Joseph, le vieux domestique de confiance.

— Je cours les recevoir ! répondit la jeune femme, en rajustant son bouquet. Et, se baissant de nouveau vers Dreyfus, elle lui dit à l'oreille :

— Dépêche-toi de t'habiller et viens me rejoindre. Quand tu n'es pas là, le monde m'ennuie !

Elle l'embrassa une dernière fois, longuement, avec une ardeur passionnée.

Ce baiser devait être le dernier de cette phase brillante et bénie de leur commune destinée.

II

Flétri comme espion !

Minuit allait sonner dans quelques minutes.

Le bal intime, organisé pour fêter l'anniversaire de madame Dreyfus, avait atteint son plus haut degré d'animation. Le petit orchestre, d'excellents musiciens, engagés pour la circonstance, égrenait les morceaux les plus brillants de son joyeux répertoire, et le cercle des invités, composé de dames du monde, en riches toilettes, d'officiers en grand uniforme et de fonctionnaires en habit noir, tournait mollement sur le parquet ciré de la vaste salle de réception.

Un instant de trêve fut accordé aux danseurs, et les domestiques circulèrent avec leurs plateaux de rafraîchissements. Tout le monde s'assit et de petits groupes se formèrent, causant et riant.

Le capitaine Dreyfus était engagé, non loin de sa compagne, dans une conversation animée avec ses deux meilleurs amis, le comte E. et le commandant Picquart.

— Je ne puis plus dissimuler mon inquiétude ! s'écriait Alfred. Mon frère Mathieu, qui ne manque pas une seule soirée et, qui justement profite de cet anniversaire pour s'absenter !

— Ne vous mettez pas martel en tête, dit gaiment le major, en se caressant la barbe de la main. Mathieu est un bon vivant. Qui sait quelle charmante parisienne ne le retient point ce soir, dans les jardins d'Armide.

— Le beau ténébreux a raison, approuva le commandant

Picquart, souriant de son bon et franc sourire. Mathieu est jeune, riche et gaillard. Rien d'étonnant à ce qu'il ait du succès auprès de ces dames.

— Lui, en bonne fortune ? répliqua vivement Dreyfus. Vous n'ignorez point cependant que, sous ce rapport, il est né sous une assez méchante étoile. Ses uniques amours ont été sans espoir et, je me trompe fort, ou il ne se mariera jamais.

— En ce cas, votre petit André n'aura point à se plaindre, dit en plaisantant le comte. Il se mijottera encore de ce côté là pour lui, un héritage de quelques millions. Ah ! la famille Dreyfus est parmi les heureuses de ce monde. Tout ce à quoi elle tend lui réussit sans efforts !

— Buvons un coup là-dessus ! s'écria le commandaut Picquart. Eh ! Joseph, par ici le champagne.

Le vieux serviteur s'approcha et chacun des trois amis s'empara d'une coupe où pétillait le vin couleur d'or.

— A la santé de la famille Dreyfus ! dit tout haut le joyeux officier.

Les verres d'Alfred et de Picquart se choquèrent avec un tintement clair et vibrant. Mais lorsque ce fut au tour du major à trinquer, les coupes de cristal se brisèrent et les éclats roulèrent sur le parquet.

— O Dieu ! Quel mauvais présage ! s'écria Lucie qui courut à son époux et, devant tout le monde, l'entoura de ses bras.

— Seriez-vous superstitieuse ? madame, demanda le major E. un peu plus pâle que d'habitude. Ne sauriez-vous point que, déjà, avant nous, nos pères étaient des inséparables ? De pareils liens ne sont point régis par le hasard. Même si mes sentiments à l'égard d'Alfred devaient se refroidir, je me souviendrai de ce que mon père m'a communiqué, concernant le père de votre mari. Le cas échéant, mes chers amis, je saurais faire ce que je considère comme un devoir.

Des flammes semblaient jaillir des yeux sombres du major, pendant qu'il articulait lentement ces dernières paroles. Son visage avait pris soudain une couleur de cendre et un pli menaçant se creusait durement des deux côtés de son nez aquilin.

Dreyfus saisit en riant la main du beau ténébreux.

— Nous sommes des amis, dit-il, et nous le resterons, quels que soient les souvenirs qui se rattachent à nos pères respectifs, dont le mien a été assez heureux pour rendre service au vôtre. Mais n'exagérons pas. Il s'agissait simplement d'un service rendu d'homme à homme. Le comte E, par suite de mauvaises récoltes ou de tout autre revers de fortune, était à la veille de la ruine. Son ami Dreyfus l'a sauvé en lui sacrifiant une part de son superflu. Quoi de plus naturel ?

La haute stature du major trembla soudain, comme un chêne secoué par l'ouragan.

— C'est vrai, murmura-t-il, d'un ton de voix si bas, qu'à peine ses paroles parvinrent aux oreilles de l'heureux officier d'Etat-major. C'est vrai, votre père a sauvé le mien d'une ruine complète, mais savez-vous bien à quel prix ?

Dreyfus, stupéfait, fit un pas en arrière. La sinistre expression que, pour le première fois, il remarquait sur le visage du comte, l'avait désagréablement frappé.

— Ah ! ah ! ah ! reprit le major en riant et d'une voix toute changée. Je crois, mon cher Alfred, que vous soupçonnez derrière ceci quelque noir secret de famille ! Ce prix ne pouvait être autre que l'estime et la reconnaissance que votre vertueux père méritait à tous égards. Aussi, même sur son lit de mort, le comte s'en souvenait-il et le bénissait encore !

En cet instant, un des battants de la porte d'entrée s'ouvrit. Un homme d'aspect vénérable parut sur le seuil.

C'était un missionnaire, à barbe blanche, comme il en circule par centaines, en France, pour recueillir les fonds nécessaire à des œuvres de charité. Ses cheveux de neige, son froc brun, sa longue

barbe, qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, en faisaient une apparition évoquée des premiers âges du christianisme.

Toutes les conversations s'interrompirent aussitôt.

— Dieu soit avec vous ! dit le vieillard d'une voix grave, en étendant la main comme pour bénir l'assemblée. Mais au milieu de vos joies, souvenez-vous des malheureux et des indigents qui, en attendant d'être admis les premiers dans le royaume des cieux, marchent courbés, ici-bas, sous le poids de l'infortune. Une aumône pour ces déshérités ! Un denier pour le pauvre du Seigneur.

— Bien parlé, mon père, s'écria le capitaine Dreyfus. De tout cœur, je veux être le premier à répondre à votre appel. Prenez ceci.

Et, tirant sa bourse, il y prit cinq pièces d'or qu'il tendit au vieux moine.

Mais à peine se trouva-t-il devant lui et l'eut-il considéré avec attention, qu'il frémit de surprise.

Se remettant, toutefois, il murmura tout bas :

— Mathieu ! C'est toi ?

— Oui, répondit le missionnaire, du même ton, Oui, c'est moi. Mais retire- toi dans ton cabinet, le sous premier prétexte venu. Un malheur inoui est suspendu sur ton front, sur notre front à tous. Reste maître de toi, mon frère, ou tout est perdu !

— Prenez, en attendant, cette faible obole, comme étrenne, dit à haute voix Alfred Dreyfus, mais veuillez me suivre dans mon cabinet pour que je mette à la disposition de vos bonnes œuvres une somme plus importante.

Les deux frères sortirent de la salle de bal.

En ce moment, un des musiciens se leva et, d'un ton prévenant, s'adressant au major, qui se trouvait près de l'orchestre:

— Mon officier, vous venez de faire tomber, par mégarde du champagne sur votre uniforme, dit-il. Voulez-vous que je l'essuie avec

mon mouchoir. Si vous attendiez jusqu'à demain, cela ferait tâche.

Le major regarda le musicien, gros homme à chevelure rousse, inclina la tête et le suivit dans une petite pièce attenante, transformée en vestiaire et en salle d'accord.

— Il va nous échapper, chuchotta le violoniste amateur à l'oreille du comte. Ce missionnaire doit être un de ses amis, venu ici, sous un déguisement, pour l'avertir.

— C'est son frère Mathieu, répondit tranquillement le major. Je l'ai reconnu du moment où il est entré. Cependant, pas d'inquiétude ni d'agitation, mon cher Gilbert. Se troubler pour si peu de chose, serait indigne du plus habile agent secret de la police parisienne. Notre proie ne peut nous échapper. La maison est cernée, toute issue, pouvant favoriser sa fuite est barrée et, à chaque instant, je m'attends à voir éclater la bombe.

— J'ai caché les menottes dans ma boîte à violon, reprit tout bas l'homme aux cheveux roux.

Il s'inclina profondément devant le comte. Le chef d'orchestre venait de frapper sur son pupitre, pour donner le signal d'une dans entraînante. Or, le faux musicien, placé au premier rang, ne pouvait faire remarquer son absence, bien que l'archet, qu'il maniait avec une originale fantaisie, ne rencontrât que des cordes aphones, graissées de savon.

Pendant ce bref colloque, le capitaine Dreyfus et son frère Mathieu s'étaient retirés dans le cabinet de travail, où ce dernier se débarrassa vivement de son froc, de sa fausse barbe et de sa perruque blanche. Sur un signe de lui, Alfred avait poussé les verroux.

Mathieu était un peu plus grand que son frère cadet et d'une stature plus forte. Sa figure énergique, rasée de près et animée par le regard vigilant de deux yeux, gris-clair, vibrait de résolution, de perspicacité et d'inébranlable persévérance. Mais, en ce moment, ils étaient troublés par une indicible angoisse,

— Nous ne sommes pas faits pour le bonheur ! mon frère,

s'écria-t-il en serrant étroitement Alfred contre sa poitrine. Un sort fatal semble s'acharner après nous !

Le capitaine s'arracha à son étreinte :

— Ne me torture pas vainement. Va droit au but, dis-moi le pire, et surtout ne me cache rien !

— Eh bien ! apprête-toi à recevoir un rude coup. Ta maison est cernée par la police. Depuis plusieurs jours, tes pas sont surveillés et le ministre de la guerre a décidé ton arrestation, qui peut avoir lieu d'un moment à l'autre.

Pâle comme un mort, et les yeux à moitié ouverts, le jeune officier d'Etat-major regardait son frère comme s'il se refusait à comprendre le sens de ses terribles paroles.

— On veut... m'arrêter ! s'écria-t-il d'une voix altérée. Et pourquoi cela, pourquoi ?

— Comme espion, comme traître à la patrie !

Alfred Dreyfus éleva les bras, en un geste fou et, enfin terrassé par ce coup de foudre, s'affaissa sur un divan.

— Mon frère, mon frère bien aimé, cria Mathieu, rappelle ton courage et ta raison. Tu n'as point à me jurer, à moi, que tu es innocent. Sans hésiter, j'en offrirai ma vie en gage... Le ministre de la guerre doit avoir hésité longtemps avant de signer l'ordre d'arrestation, mais, ce soir, il a dû recevoir des témoignages, des preuves, qui reduisent à néant tout doute sur ta culpabilité. Erreur ou trahison, on te croit coupable !... Depuis ce moment j'ai été filé par la police et ce n'est que grâce à ce déguisement que j'ai pu pénétrer chez toi sans leur donner l'éveil.

— On t'aura induit en erreur, frère ! dit Alfred, en se relevant péniblement, tant la secousse avait été forte. D'où tiens-tu ces incroyables renseignements ?

— Un employé subalterne du Ministère de la guerre, un brave homme auquel j'ai eu l'occasion de rendre service, m'a tout appris, au risque de perdre sa place et de compromettre sa propre sûreté.

Alfred, il ne nous est plus possible de douter de l'affreuse vérité. Viens à la fenêtre et assure-toi de la réalité des choses.

Le capitaine écarta légèrement un des rideaux et distingua quelques ombres suspectes, allant et venant, dans la rue, devant son hôtel,

— Mais sur quoi repose cette absurde et infâme accusation? demanda-t-il, avec incrédulité.

— Sur quatre documents secrets que tu aurais dérobés à l'Eta major et vendu à une puissance étrangère.

Un rire bruyant et joyeux s'échappa des lèvres de l'officier.

— S'il en est ainsi, dit-il, dans une demi-heure, l'ordre d'arrestation sera déchiré. Ces pièces, elles sont toujours là, dans mon bureau, car je voulais les étudier chez moi, à tête reposée.

Il ouvrit vivement le tiroir et se mit à remuer les papiers. Feuilles détachées, documents, lettres, tout fut sorti et vérifié par lui. Ses mains, de plus en plus tremblantes, poursuivirent jusqu'au bout leur tâche infructueuse et lorsque le moindre papier eût été examiné, quand le tiroir fut vide, Dreyfus poussant un cri terrible, l'arracha lui-même de sa gaîne, pour le laisser retomber sur le tapis.

— Volés! hurla-t-il, l'écume aux lèvres. Les documents ont disparu! On me les a volés!

Soudain, ressaisi d'un affreux souvenir, il courut à la porte, tira les verrous et se précipita vers la salle du bal.

— Alfred, que vas-tu faire? lui cria Mathieu en courant après lui.

— Lucie, mon enfant!.. Je veux les sauver! Je veux faire appel à mes amis et, avec eux, l'épée à la main, nous frayer un chemin au dehors. Le comte et le commandant Picquart me soutiendront... Il faudra nous tuer tous trois avant de me déshonorer!

— Il délire! Il a perdu la raison! gémit Mathieu, désespéré.

Mais, arrivé à une petite pièce, attenant à la salle de réception,

le capitaine Dreyfus s'arrêta. Il se couvrit les yeux de ses mains et se mit à pleurer amèrement.

— Non, il me serait impossible de dire cela à ma pauvre Lucie, dit-il à travers ses sanglots. Je ne saurais lui plonger, moi-même, ce poignard dans le cœur... Frère, je t'en supplie, prépare la à ce coup immérité ! Amène-la moi !... Ou plutôt, non, conduis-la près du lit de notre enfant. Vous m'y trouverez.

Mathieu se retourna pour obéir au désir de son malheureux frère ; mais il n'avait pas mis le pied sur le seuil de la salle de bal, que l'énergique et robuste Alsacien se mit à trembler de tous ses membres et fut obligé de s'appuyer contre l'embrasure de la porte.

— Il est trop tard ! murmura-t-il sourdement.

Des commandements donnés à voix haute, le pas régulier de soldats, en service, et un cliquetis d'armes, retentissaient dans le corridor.

A l'entrée de la salle de réception, resplendissante de lumière, avaient paru six soldats de la garde républicaine, la bayonnette au fusil

Un officier supérieur. conservant le képi sur la tête, ce que indiquait bien que, seules, des raisons d'ordre l'amenaient là, pénétra jusqu'au centre de l'assemblée en émoi.

— Que personne ne quitte la salle ! dit-il d'une voix forte et rude. Que chacun demeure en place et se garde de prononcer un mot !

A cette apparition, à cet ordre, les invités pâlirent et, muets, stupéfaits s'interrogèrent du regard, comme pour se demander la cause d'une pareille intervention.

Lucie avait bondi de son fauteuil. Plus blanche que sa robe de bal, le sein haletant et agitée de pressentiments sinistres, elle demanda:

— Mon mari? Où est mon mari ?

L'officier, le major H. qui avait été chargé par le Ministère de

la guerre de cette pénible mission, promena autour de lui un regard perçant et soupçonneux.

— Capitaine Alfred Dreyfus! cria-t-il.

— Me voici! Que voulez-vous de moi, mon cher camarade?

Dreyfus se dressait sur le seuil, pareil à une statue de marbre. Seul, le mouvement fébrile de ses yeux indiquait en lui la vie et le sentiment.

— Capitaine Alfred Dreyfus, reprit le major, en sortant de son manteau un papier revêtu du sceau officiel, au nom de la République et sur la proposition du ministre de la guerre, je vous arrête. Vous êtes mon prisonnier.

Un cri s'élèva, glaçant le sang dans les veines des invités. Lucie s'avança en chancelant vers son mari, et tomba dans ses bras, à moitié évanouie.

Alfred la soutint en la serrant tendrement contre son cœur.

— Je désirerais savoir de quoi l'on m'accuse, mon cher camarade?

Le major toisa Dreyfus d'un regard de souverain mépris.

— Et moi, je désire n'être plus jamais traité de camarade par vous, dit-il durement. Vous n'êtes qu'un espion, capitaine Dreyfus, et vous avez trahi la République, soudoyé par ses ennemis.

Dreyfus jeta un cri qui n'avait plus rien d'humain.

Il poussa Lucie dans les bras de son frère et s'élança, les bras étendus, vers le major.

— Misérable! dit-il, tu m'as insulté. Je t'étranglerai.

— En joue! cria le major et les fusils s'abaissèrent vers le jeune officier d'Etat-major. Encore un pas, capitaine Dreyfus, et je donne l'ordre de faire feu!

Le malheureux chancela et se laissa aller sur la poitrine du commandant Picquart, le seul des officiers présents qui se fût courageusement placé à son côté.

— Les menottes, et vivement! dit la voix implacable du major.

— Les menottes, à moi ! Vous osez m'enchaîner comme une bête féroce. Dieu juste ! je ne suis point cependant un meurtrier.

— Vous êtes pis que cela, vous êtes un traître !

L'agent secret, qui avait joué le rôle de musicien, s'était déjà glissé derrière Alfred Dreyfus. Lui retirant brusquement les mains derrière le dos, il les lui emprisonna, en un instant, dans ses menottes de fer.

— C'est une lâcheté ! s'écria le commandant Picquart avec indignation. Un pareil traitement déshonore l'armée française tout entière !

Le major haussa les épaules, avec un rire de défi.

— Emmenez le prisonnier, Gilbert, dit-il au policier roux. Pendant ce temps, je perquisitionnerai dans la maison.

Lucie, revenue à elle, se précipita vers son époux qu'elle entoura de ses bras blancs.

— Emmenez-moi aussi, dit-elle en pleurant. Je veux le suivre en prison !... Prenez mes bijoux !... Je vous les abandonne si vous ne me séparez pas de lui... Ce bracelet, cette broche, cette épingle... Prenez... Mais laissez-moi suivre mon époux !

— Grâce ! monsieur le major ! gémit à son tour Mathieu d'une voix suppliante. Otez-lui des mains ces flétrissantes entraves !... Grâce !

— Ne réclamez point de grace pour moi ! dit le capitaine Dreyfus, en se redressant avec fierté. Et toi, ma Lucie adorée, ne pleure pas, car cette affaire ne vaut point une seule de tes larmes. *Je suis innocent et il viendra un jour où la nation française, en dédommagement de cette heure, attachera sur ma poitrine la croix de la Légion d'honneur.* (*)

— Ou bien te marquera comme un galérien, dit derrière lui une voix haîneuse.

(*) Paroles prononcées par le capitaine Dreyfu

Dreyfus tourna la tête et vit le pâle et sinistre visage du comte E. brillant d'une joie infernale.

— Il est temps, prononça le Major H. ... la prison, le traître!

On entraina Dreyfus vers la porte. Lucie, s'arrachant des mains qui voulaient la retenir, s'élança sur ses pas.

— Je ne réclame qu'une chose, cria le prisonnier, le droit d'embrasser mon enfant!

— Il n'y a plus de droits pour les traîtres! Emmenez-le. Cette comédie n'a duré que trop longtemps.

— Eh bien, je l'embrasserai pour toi, s'écria la pauvre Lucie. Un baiser, Alfred, le dernier peut-être, que je le porte au petit André!

Elle le saisit par la tête, mais avant que leurs lèvres eussent pu se rencontrer, un coup de poing, porté en pleine poitrine, écarta la jeune femme qui alla rouler sur le seuil de la porte.

Au même instant, Dreyfus fut entraîné dans l'escalier de son hôtel et disparut.

Mathieu s'agenouilla près de sa belle-sœur, privée de connaissance.

Lentement, il éleva la main, comme pour proférer un serment solennel.

— Dieu de bonté et de justice, dit-il, écoute-moi du haut des cieux. Que la honte de cette heure maudite retombe au centuple sur ceux qui l'ont provoquée et amenée! Que le sort qu'ils veulent infliger à mon frère innocent, devienne le leur!

Et ses yeux, brillant d'une haine légitime, foudroyèrent par leur double éclair le comte E., le sinistre major!

V.

Enterré vivant.

La prison militaire du Cherche-midi élève dans la nuit sa masse sombre.

Pas une seule de ses nombreuses fenêtres n'est éclairée. Les malheureux qui gémissent derrière ses épaisses murailles, ont trouvé dans le sommeil quelques heures de repos.

Oubliant leurs souffrances, ils sourient à l'ange des rêves qui les berce de douces fictions ou se retournent, muets et sombres, sur leur matelas de paille, assiégés par les souvenirs du passé ou les terribles menaces de l'avenir.

Seuls, les rideaux, pendus aux croisées du cabinet où se tient le directeur de la prison laissent filtrer une faible lueur.

Malgré l'heure avancée, le major Forzinetti est encore assis à sa table de travail. Il semble plongé dans la lecture des pièces étalées sur le tapis vert. Il a les cheveux gris et porte une rude moustache, coupée à l'italienne.

De temps en temps il lève les yeux et fixe un regard à la fois attendri et mélancolique sur une toute jeune fille, assise songeuse au coin du feu, et présentant à la flamme ses mains fines et transparentes.

Rien de gracieux et de touchant, à la fois, comme ce tableau, vivement éclairé par les feux rouges du foyer pétillant.

Les formes juveniles de la belle enfant s'arrondissaient déjà harmonieusement et son pâle visage, d'une expression presqu'en-

fantine encore, était couronné d'une opulente chevelure blonde, pendant maintenant, dénouée, sur ses épaules.

Le major Forzinetti se lève et va à sa fille dont il caresse doucement de la main le front brûlant.

— Marion ! dit-il avec tendresse. Il est tard. Est-ce que tu ne vas pas te coucher ?

Elle releva lentement vers lui ses grands yeux rêveurs.

— Marion a froid ! répondit-elle en frissonnant. Allez chercher l'homme aux cheveux noirs. Lorsqu'il la regarde, Marion a le sang tout réchauffé... Ah ! mon cœur se sent alors si heureux, si léger... S'il me regardait souvent, je serais bien vite guérie !

Le vieil officier détourna la tête.

— Pauvre et chère enfant ! murmura-t-il. Son esprit est troublé. Le voile de la démence s'étend sur elle, depuis ce jour fatal ! Quelquefois il me semble que cette sombre image s'est éloignée d'elle. Pendant des jours, des semaines entières, elle parle raisonnablement. Souvent, même, je suis surpris de la finesse de ses réparties... Mais à chaque fois que l'espoir m'est revenu et que je la crois sauvée, l'obsession reparaît plus forte. Ses paroles sans suite, ses regards sans âme déchirent plus profondément mon cœur !

En ce moment, l'innocente Marion appuya ses deux mains sur les épaules de son père et le considéra d'un air triste.

— Il m'est impossible d'aimer Mathieu, mon père, dit-elle d'une voix tremblante. L'homme aux noirs cheveux m'a ôté le cœur de la poitrine et je crois qu'il a mis à sa place un cœur de marbre. Cependant, sitôt qu'il est près de moi, lui... tu le connais bien, mon père, le bel homme pâle aux cheveux noirs ? ce cœur se remet à battre. Alors, seulement, je me sens capable de sourire ou de pleurer, d'aimer ou de haïr !

Forzinetti serra sa fille contre son cœur.

— Marion ! s'écria-t-il, Marion, je t'en supplie, au nom de ta mère qui n'est plus, fais un effort, rassemble tes idées fugitives

et dis-moi quel est cet homme dont tu parles sans cesse lorsque revient l'égarement ! Mon Dieu ! il ne vient pourtant ici que quelques rares officiers, avec lesquels je suis obligé d'entretenir des relations de service et parmi eux, pauvre enfant, il n'y en a pas un qui puisse t'avoir fait le moindre mal !

Marion secoua doucement la tête. Un rire de folle se joua sur ses lèvres.

— Je ne dirai rien murmura-t-elle... Non, je saurai garder le secret... Il m'a défendu de prononcer son nom... Oh ! il est souvent près de moi, très souvent, père !... C'est le vampire qui blême et glacé se relève du tombeau !... Oui, c'est bien cela... Soutiens moi, mon père, retiens moi à ton côté, plus fort, plus près encore !... Ne le vois tu pas avec ses yeux sombres, roulant dans ses orbites ?.. Il étend le bras comme pour m'attirer. Ses dents blanches brillent.. Il vient pour boire mon sang....... tout mon sang !

— Malheureux enfant, tes discours insensés hâteront l'heure de ma mort ! cria Forzenetti, à moitié fou, lui-même, de douleur.

Soulevant dans ses bras la jeune fille, qui se serrait contre lui avec angoisse, tremblante et éplorée, il courut à la porte qui menait à ses appartements particuliers et y frappa doucement.

Elle s'ouvrit, découvrant une vieille dame, de mine respectable, à laquelle il remit la pauvre égarée.

— Conduisez-la dans sa chambre, madame Bergé et couchez la, dit-il d'une voix triste, et les joues inondées de larmes. Il faudra la veiller encore cette nuit. Moi-même, je resterai debout, et ne pourrai guère prendre de repos avant l'aube.

Forzinetti baisa une dernière fois le front inondé de sueur de l'infortunée, et referma la porte derrière elle.

Lorsqu'il se retourna pour regagner sa table de travail, il s'arrêta comme frappé de la foudre.

Il n'était plus seul. Sur le seuil du cabinet se tenait le comte E.

Le beau major semblait fort préoccupé et en proie à une agitation inaccoutumée. Son manteau était ouvert négligemment et son épée, ceinte à la hâte.

— Monsieur le comte, dit Forzinetti, troublé, vous venez de voir ma pauvre enfant et avez été témoin de son dérangement d'esprit. Un hasard, dans lequel vous n'êtes pour rien, vous a rendu maître de ce secret de famille. J'attends de votre honneur, comte que vous teniez caché, pour un monde impitoyable et méchant ce que vous avez vu et entendu.

Le major titré mit la main sur son cœur.

— Croyez, dit-il, d'un ton pénétré, à la part douloureuse que je prends à votre malheur. Mes lèvres resteront fermées,. comme si ce secret était le mien.

— Je vous en remercie... Mais qu'est-ce qui vous amène ici, à cette heure?

— Je vous apporte la nouvelle que le capitaine Dreyfus vient d'être arrêté. Je me trouvais dans son hôtel lorsque le major H. s'y est présenté pour accomplir cette mission. Comme mon ordonnance stationnait dans la rue Saint-Claude, avec mon cheval, j'ai pris l'avance et suis accouru pour voir la cellule où, jusqu'à sa condamnation certaine, gémira ce misérable espion, ce traître à la patrie. La voiture qui emmène le capitaine Dreyfus, dûment escorté, sera ici dans une dizaine de minutes. Nous avons donc tout le temps de visiter la prison.

Forzinetti regardait le comte d'un air stupéfait :

— Comment tout cela est-il possible? demanda-t-il pourtant. N'étiez-vous point, jusqu'ici, un des meilleurs amis de la famille Dreyfus, major ?

— Oui, je l'étais, répondit le sinistre officier, avec un cruel sourire, mais aujourdhui il ne m'est plus permis de l'être. Je hais et méprise le Judas qui a vendu la France, comme tout le monde avec moi doit le mépriser et le haïr. Dans tous les cas, son Excellence, le Ministre de la guerre, faisant abstraction de mes

sentiments personnels, m'a confié la surveillance du traître. A partir de ce moment, je dois pouvoir entrer et sortir ici à ma convenance, et jusqu'à nouvel ordre, vous n'aurez à n'ouvrir qu'à moi seul, le cachot du capitaine.

— Voilà une mesure bien rigoureuse, sinon inhumaine, s'écria malgré lui le directeur de la prison, en tant qu'elle concerne le choix de la cellule que ce soir même le commandant A. est venu arrêter au nom du Ministre de la guerre ! Mais vous avez certainement une pièce qui dégage ma propre responsabilité?

— Lisez, major, et vous aurez tous vos apaisements, dit froidement le comte.

Forzinetti prit le papier qui lui était tendu et, à la clarté de la lampe, placée sur sa table de travail, vérifia le sceau et la signature.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il avec un léger soupir, en rendant le papier à son visiteur nocturne.

— Je vous ai déjà formulé mon premier ordre, dit sèchement le major. Hâtez-vous donc de me conduire à la cellule réservée au capitaine.

Le vieil officier pressa sur le bouton d'une sonnette électrique et au même instant apparut un grand et fort gaillard, d'aspect rébarbatif, portant l'uniforme, mi-parti militaire et civil des gardiens de la prison.

— Sergent Girardot, allumez votre lanterne et conduisez-nous, dans les sous-sols, à la chambre des morts.

Le geôlier secoua la tête d'un air bourru et somnolent et sortit du cabinet.

— Ai-je bien entendu? demanda le comte. N'avez-vous pas dit « la chambre des morts? »

— Oui. Nous nommons ainsi la cellule où jamais, depuis que je suis directeur ici, je n'ai laissé enfermer de prisonnier, fût-il le plus répugnant des assassins. Cependant, on a choisi

expressement, pour le capitaine Dreyfus, cet horrible cachot qui fait songer aux *in-pace* du moyen-âge. Il l'attend, l'infortuné.

Le sergent Girardot reparut sur le seuil, portant une lanterne et un lourd trousseau de clefs. Il avait revêtu un caban, dont le capuchon était rabattu sur ses oreilles. Forzinetti, lui aussi, prit son manteau et se coiffa d'un bonnet fourré.

— Allons, dit-il, d'une voix sourde.

Ils quittèrent le bureau, que le directeur referma soigneusement à clef, et traversèrent une cour faiblement éclairée par les rayons voilés de la lune.

Les trois hommes s'arrêtèrent devant une porte de fer que Girardot ouvrit lentement et se trouvèrent sous de hautes et sombres voûtes.

— Faites bien attention, dit Forzinetti au comte. Sept pas bien comptés, puis arrêtez-vous, car il nous faudra descendre Girardot, marchez devant pour éclairer.

Un escalier tournant s'offrit aux yeux du comte. Il se pencha et il lui sembla sans fin. On eût dit un gouffre béant sous ses pieds. Tous trois descendirent avec précaution. La lanterne du gardien éclairait insuffisamment d'une lueur mate les marches s'enfonçant dans la terre, à la profondeur de plusieurs étages. L'air, chargé d'humidité et sentant le moisi, devenait de plus en plus glacial à mesure qu'ils dévalaient le glissant escalier.

Enfin, ils touchèrent le fond, faisant fuir une légion de rats pillards dérangés par la lumière et le bruit de leurs pas. Le comte, promenant avec une curiosité avide ses regards autour de lui, ne découvrait aucune porte pouvant donner accès à un cachot. Rien que les murs gris effrités et scintillants de salpètre.

— Ouvrez, Girardot! ordonna Forzinetti.

Le sergent se baissa, découvrant une trappe carrée munie d'un fort cadenas, qu'il fallait lever au moyen d'un anneau de métal. La clef grinça dans la serrure et la trappe s'ouvrit. Une petite échelle conduisait à cette effroyable cave, creusée sous d'autres

caves. Le comte dressa l'oreille en entendant un sourd clapotement, semblable à celui produit par un cours d'eau souterrain.

De l'œil il interrogea le directeur de la prison.

— C'est l'égoût, dit celui-ci, l'égoût qui roule ses fanges à quelques pieds, à peine, de l'étroite ouverture pratiquée dans l'épaisse muraille, et par laquelle le prisonnier respire, au lieu d'air pur, des miasmes empoisonnés. Du reste, vous pourrez vous en assurer.

Ils descendirent les dix-sept marches de l'échelle.

— Nous y sommes ! reprit le directeur d'une voix sombre. Elève ta lanterne, Girardot, afin que monsieur le comte s'assure que l'être vivant, renfermé dans ce tombeau, ne pourrait s'en échapper.

Rien ne pourrait rendre l'horreur de ce que le brave officier avait si justement qualifié de tombeau. Des murs gluants tapissés de toiles d'araignées, un plancher rongé par l'humidité et disjoint en plusieurs places, et, bien haut, un trou carré, à gros barreaux de fer, donnant sur l'égoût voisin ! L'*in-pace* était sommairement garni d'un lit de camp, avec une paillasse et deux couvertures de laine, d'un banc, sur lequel se trouvaient une écuelle et une cruche de grès, d'une chaise boiteuse et d'une petite table. Telle était la prison préventive que le Gouvernement français avait fait réserver au capitaine d'Etat-major, accusé de trahison !

Et qu'on ne nous accuse point d'exagération. Le major Forzinetti a écrit lui-même, dans son récit du martyre de Dreyfus, reproduit par le « Figaro : »

« Du moment que Dreyfus pénétra dans sa prison, on peut dire qu'il était enterré vivant. »

Le sinistre major examina d'un œil satisfait les épaisses murailles et l'installation dérisoire de cet effroyable cachot. Ses yeux railleurs et sans pitié brillaient d'une joie infernale.

— Y a-t-il d'autres cellules voisines de celle-ci ? demanda-t-il.

— Non, mais au dessus, une seule.

— Qui est occupée ?

— Oui, par un assassin, surnommé Ravaillac, un des plus dangereux bandits de là banlieue parisienne. Depuis qu'il a déserté son régiment, cet homme a tué dix sept femmes ! Je le tiens pour fou !

— Et c'est là l'unique voisin qu'aura ici le capitaine Dreyfus ?

— Le seul.

— Je n'ai aucune observation à faire concernant la sûreté de cette prison, dit le major, après un nouvel et scrupuleux examen. Une évasion en serait matériellement impossible, l'ouverture donnant sur « le cours d'eau » n'étant point assez large pour laisser passer le corps d'un homme adulte, à supposer qu'il réussisse à déchausser les lourds barreaux scellés dans la pierre. Le prisonnier sera fort bien ici !

Forzinetti secoua la tête :

— Je n'enfermerais point ici le meurtrier de mon propre père, dit-il. Mais je suis fonctionnaire et dois exécuter les ordres que je reçois. A d'autres à en porter la responsabilité.

Ils remontèrent l'échelle. Girardot abaissa la trappe, qu'il referma à clef et après avoir remonté l'escalier tournant, les trois hommes aspirèrent avec délice l'air frais de la nuit.

Au moment où ils mettaient le pied dans la cour, le roulement d'une voiture se fit entendre et devant elle s'ouvrit la lourde porte de la prison.

Girardot alla ouvrir la portière du landau, dont les stores étaient baissés.

Le major H. en descendit, d'abord, suivi de Gilbert, l'agent secret, puis le capitaine Dreyfus et deux soldats, entre lesquels le malheureux avait fait le chemin de son hôtel à la prison de Cherche-Midi,

— Major Forzinetti, dit d'une voix rude l'officier, que nous avons vu présider à l'arrestation, je remets en vos mains l'espion et traître à la patrie, Alfred Dreyfus. Vous savez comment il convient de le traiter

— Si ce prisonnier est un espion, répondit le directeur, avec fermeté, c'est ce dont décidera le conseil de guerre. Pour moi ce n'est encore qu'un prévenu, dont le procès est à instruire. Mais je connais mon devoir et me conformerai aux volontés de mes supérieurs.

Dreyfus, qui avait fermé les yeux, les rouvrit à ces paroles, pour jeter à Forzinetti un regard reconnaissant.

— Capitaine Dreyfus, reprit le vieil officier, voulez-vous me remettre les objets que vous avez sur vous ?

Le prisonnier fit entendre un sourire amer et saccadé.

— On m'a mis les menottes, répondit-il, et je ne puis faire un mouvement.

— Les menottes... quoi !... Sergent Girardot, débarrassez le prisonnier de ses liens.

— C'est ce que je ne ferais pas à votre place, chuchotta le major H. à l'oreille de Forzinetti. Il ne faut pas se fier à cet homme, qui peut tenter de s'évader.

— Je suis le maître ici, répondit avec énergie le major et, seul, j'ai droit d'y donner des ordres. Girardot, enlevez les menottes.

Un instant après, Alfred Dreyfus rendu à la liberté de ses mouvements, fouilla dans ses poches et, successivement, remit au directeur de la prison, sa bourse, son calepin, son canif à plusieurs lames et sa montre en or. Puis, faisant glisser de ses doigts les quelques bagues qu'il y portait :

— Ne pourrais-je conserver mon alliance ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Non, répondit Forzinetti. Les prévenus ne peuvent garder sur eux aucun objet de valeur.

Comme le prisonnier tardait à retirer l'anneau, le major H. lui prit brutalement la main, et le lui arracha.

— C'est là une indigne violence ! s'écria Dreyfus. Les voleurs

de grands chemin et les bourreaux peuvent agir ainsi, mais non des officiers de la République !

Il étendit sa main qui saignait. La bague, violemment retirée, lui avait fendu le doigt, dans toute sa longueur.

— A la lueur de la lune et des étoiles que, peut-être, je ne reverrai plus de longtemps, cria le capitaine exaspéré, à la face du ciel, qui m'entend et me juge, je maudis le jour fatal où j'ai voué ma vie au service de la France ! A quoi m'ont servi mon zêle, mes travaux, mon entier dévouement ? A me voir traiter comme un malheureux prisonnier que le premier gredin venu peut maltraiter impunément !

— Calmez-moi, capitaine Dreyfus ! dit le vieux Forzinetti, avec un geste d'avertissement. Vous aggravez votre situation. Taisez-vous, c'est ce qui en ce moment vaudra le mieux pour vous.

Mais le jeune officier d'Etat-major semblait pris d'un accès de rage. Ses yeux lançaient des flammes et les paroles se pressaient, menaçantes et indignées, sur ses lèvres pâles.

— Je suis la victime d'un odieux complot, tramé par des scélérats ! cria-t-il avec une incroyable véhémence. On est venu me voler chez moi les preuves qui devaient m'innocenter ! Mais Dieu se chargera de confondre mes accusateurs ! Malgré tout, la lumière se fera ! Et alors, fourbes et lâches bandits, vous me rendrez raison, les armes à la main... Mais non, je ne me souillerai point de votre sang vil, je me contenterai de...

Le major Forzinetti fit signe à Girardot.

Le colosse, secondé par trois autres gardiens qui, entretemps, s'étaient rapprochés, s'élancèrent sur Dreyfus.

Il s'ensuivit une courte lutte.

Le prisonnier, écumant, se défendait à coups de poing et à coups de pied, mais Girardot le saisit adroitement par la nuque et le renversa sur le sol. Les autres gardiens se jettèrent sur Dreyfus, lui entravèrent les membres, en un clin d'œil, et disparurent avec lui par la porte de fer, menant aux cachots souterrains.

Ils l'avaient déjà plongé dans l'in-pace préparé pour lui, que ses cris s'élevaient encore, rauques et désespérés comme les rugissements d'un fauve qu'on égorge.

Enfin, ils semblèrent s'éteindre. Encore un dernier appel déchirant et furieux, et le silence se rétablit.

— Maintenant, la trappe est retombée sur lui, gronda le sinistre major, de façon à n'être point entendu et le cou avidement tendu dans la direction par où l'on avait entraîné sa victime. Le premier acte du drame vengeur est terminé. Mais le serment que j'ai prêté, en étreignant la main glacée de mon père mourant ne sera accompli qu'après la ruine et la perte de l'exécrable famille Dreyfus ! Le capitaine, son frère, Lucie et son enfant, tous doivent être écrasés avant que je puisse vivre heureux et tranquille !

Le major Forzinetti qui avait suivi les gardiens jusqu'au fond du sombre cachot, reparut pâle et troublé, en proie à une émotion profonde.

Montrant la lourde clef qu'il tenait à la main, il fit deux pas dans la cour en disant d'une voix solennelle.

— C'est une vie innocente, qui vient d'être murée là ! J'en ai la conviction entière, inébranbable. Ainsi que s'écriait Ponce Pilate, en voyant entraîner vers la croix infâme le Sauveur du Monde, je vous crie, aussi : « Cet homme est un juste. Je me lave les mains de son supplice. que son sang retombe sur vous et vos enfants ! »

Les paroles du courageux vieillard s'élevèrent dans le silence de la nuit, comme une prophétie vengeresse.

Soudain un bruit d'éperons sonna sous la porte d'entrée qui s'était rouverte.

Le commandant A. adjudant du Ministre la guerre, parut dans la cour de la prison.

— Messieurs, dit-il, du ton impérieux, particulier aux officiers supérieurs de l'armée, son Excellence le Ministre de la guerre

vient d'arriver et attend, dans la salle de réunion, tous ceux qui ont coopéré à l'arrestation du traître. Même les soldats et les gardiens ont ordre de me suivre.

La haute pièce, où dans certains cas se réunissait l'Etat-Major, était éclairée par une grande lampe suspendue, sous laquelle un homme en uniforme, de grande taille et d'aspect imposant, se découpait en pleine lumière. C'était un vieillard, déjà, aux cheveux coupés ras, à la barbe et aux moustaches grises, mais dont l'œil, resté jeune, brillait d'un feu clair.

Sur la table, placée devant le Ministre de la guerre, se trouvait une bible.

Conduits par l'adjudant A., officiers, soldats et gardiens entrèrent en silence

Le Ministre promena à la ronde un regard perçant et scrutateur, comme s'il voulait pénétrer jusqu'au fond de leur conscience. Puis, d'une voix solennelle :

— Messieurs les officiers, soldats et, vous aussi, gardiens de cette prison, un complot infâme vient d'être découvert. Mais la divine Providence n'a pas voulu que la République, que notre France bien aimée roulât dans l'abîme où voulait les entraîner un vil espion, rendu impuissant ! Grâce au Très-Haut, qui veillait sur elle, la patrie est sauvée ! L'immonde Judas, dont le crime est manifeste — j'en ai en mains les preuves irrécusables ! — ne peut échapper aux coups de nos lois militaires malheureusement trop douces pour de pareils forfaits ! La mort ne peut l'atteindre, il n'est passible que de la guillotine sèche, mais il terminera le reste de son existence avilie dans un de nos pénitentiers d'outre-mer.

Un murmure de stupéfaction et d'horreur courut dans la salle.

— De vous tous, messieurs, reprit le Ministre de la guerre, en élevant la voix, de vous tous, je réclame le silence le plus absolu sur les circonstances qui ont accompagné et qui suivront cette lamentable affaire. Que l'espion Dreyfus jusqu'à ce jour capitaine

d'Etat-major, soit enterré vivant! Qu'il soit retranché du monde et des hommes et que rien de son cachot ne transpire au dehors! Il faut faire l'ombre autour de ces ignominies. Au nom de vous tous, officiers et soldats, je place la main sur la Bible. Jurez, par le nom sacré du Dieu juste et vengeur, que vous ne romprez pas le silence que vous impose le culte de la patrie.

— Nous le jurons! dirent les assistants d'une voix sourde, qui résonna mystérieusement sous les arceaux de la vaste salle.

— Je vous remercie, messieurs... Major Forzinetti, vous êtes un fonctionnaire éprouvé et fidèle. C'est en vos mains que je remets le prisonnier. Vous m'en répondez sur votre tête.

— Sur ma vie et sur mon honneur! répondit le vieil officier d'une voix triste, mais ferme.

— Major E., vous serez le seul devant lequel pourront s'ouvrir les portes de la prison de Dreyfus. Je suis fondé à croire, je suis certain que rien de ce qui pourrait favoriser une tentative d'évasion de la part du traître, n'échappera à votre œil sagace, à votre patriotique vigilance. Et maintenant, messieurs bonne nuit. Songez à votre serment.

. . . .

Est-ce un possédé qui, dans ce sombre cachot, creusé profondément sous la terre, essaie de se débarrasser de sa camisole de force? Est-ce un fauve, altéré de sang, qui se heurte le front contre les barreaux de sa cage, en un impuissant espoir de liberté?... Non, ce n'est point là un homme! Ces gémissements, ces appels au secours, ces grondements sauvages, ces grincements de dents, ces rires effrayants n'ont plus rien d'humain.

Dreyfus est fou! A la stupeur qui avait d'abord brisé ses forces et l'avait pour ainsi paralysé, a succédé la plus effroyable surexcitation. Le malheureux se jette avec violence contre les murs de sa prison, ses ongles se retournent contre la pierre, il semble vouloir broyer le plancher sous ses talons furieux.

Hurlant, riant, sanglotant, les lèvres couvertes d'une écume san-

glante, il s'élance sur l'échelle par laquelle on l'a descendu dans la fosse humide. Son front heurte avec bruit la trappe, ses mains, bien que liées, tentent d'en forcer les gonds, sans ébranler seulement la dalle de fer de son caveau !

— Je veux rejoindre ma femme ! crie-t-il, faisant résonner la voûte de granit, sourde à ses plaintes. Je veux voir mon enfant!... Ouvrez, vils scélérats... Ouvrez-moi, bourreaux !... Je suis innocent... Je vous le prouverai !... Gardien !... Ecoute... Un million, si tu me laisses fuir avec Lucie... Un million !... Mais ils ne m'entendent pas !... De l'air !... J'étouffe !... Est-ce qu'on veut m'assassiner ?... Nous verrons qui sera le plus fort !... Dussé-je m'y briser le front, je ferai sauter cette trappe... Là ! Là !... Lucie !... André !... Me voici... Je viens !... Oui !... Oui !...

Un coup sourd fait vibrer la porte de métal. L'infortuné, réunissant toute ses forces, l'a frappée de son crâne. Assommé, il roule au bas de l'échelle et reste sans connaissance sur le sol. Cependant, le sang ruisselant d'une large blessure qu'il s'est faite au front, amène une détente. Dreyfus revient à lui. Rampant sur ses mains et sur ses pieds liés, il regagne sa couche.

Le jeune, le brillant, le bel officier dont, il y a quelques heures, à peine, les yeux rayonnaient d'amour et de joie, ressemblait maintenant, plutôt, à un monstre vomi par l'Enfer, avec ses cheveux en désordre, son visage souillé de sueur et de sang, ses yeux roulant désespéremment dans leurs orbites et son uniforme en lambeaux sordides et hideux.

Dreyfus se laissa tomber comme une masse sur le lit. Dieu lui accorda le suprême trésor des larmes. Cependant de douloureux sanglots ébranlaient sa poitrine et ses membres se tordaient comme des cordes exposées à l'ardeur du feu.

La fièvre s'empara de lui et fit claquer ses dents. Deux heures se passèrent ainsi, deux heures pendant lesquels les soupirs, les sanglots et les gémissements emplirent la sombre cellule. Mais enfin les lèvres ensanglantées de Dreyfus ne laissèrent plus passer

que des sons inarticulés, de plus en plus faibles. La nature avait repris ses droits sur ce corps épuisé par la fatigue et la douleur. Le prisonnier, quoique toujours secoué par la fièvre, s'était endormi.

Un profond silence règnait maintenant dans l'humide cellule, enhardissant les rats, hôtes ordinaires de ces lieux abandonnés. Peu habitués à s'en voir disputer l'empire ils n'avaient point appris à craindre l'homme. L'immobilité du prisonnier était bien faite, d'ailleurs, pour les rassurer. Grimpant le long de la couverture, pendant jusqu'à terre, ils escaladèrent la couchette où gisait Dreyfus et se mirent à trotter sur ses membres et sur sa poitrine. Affriandés par l'odeur du sang, ils lèchèrent de leurs langues roses, les caillots qui s'étaient formés sur le front et sur les joues du malheureux, plongé dans un sommeil léthargique. Bientôt viendraient les coups de dents!

Mais soudain la troupe avide s'effraya et regagna ses galeries souterraines. Un bruit singulier était venu la troubler au moment où elle croyait pouvoir procéder à de plus solides agapes. Ce bruit partait d'un des angles de la cellule. On eût dit un sourd grincement de métal entàmant le granit. Quelques éclats tombèrent sur le sol et une main encore invisible retira quelque pierres de la voûte, où se produisit une ouverture carrée, laissant passer un rayon de jour.

Un moment après, un corps maigre et nerveux apparut, suspendu à une corde formée par les bandes découpées d'une couverture de laine.

L'homme qui faisait si inopinément intrusion dans le cachot de Dreyfus endormi, descendit, pendu à sa corde, comme une araignée à son fil, jusqu'à cinq ou six pieds du sol, et se laissa tomber, sans faire de bruit, sur le plancher détrempé par l'air humide. Pendant quelques instants, il demeura accroupi, immobile et fixant sur la couchette des yeux farouches.

Tranquillisé par la respiration égale du dormeur, il se redressa

doucement. C'était un homme de petite taille, maigre, mais bien musclé, au visage hâve, aux joues rentrées, encadrées par une courte barbe rousse, aux lèvres pâles et saillantes. Son nez large et plat, comme un mufle d'animal, son front déprimé et son visage tout entier, affreusement couturé de petite vérole, en faisaient un véritable monstre.

C'était Ravaillac, l'ancien soldat, tueur de femmes.

En se levant, il avait laissé échapper une sourde malédiction.

— Eh quoi! gronda-t-il. On m'a gratifié d'un voisin! La peste le crève! Ce coco là dérange tous mes calculs. C'est y pour ça que, trois mois durant, je me suis écorché les mains pour pénétrer dans ce cachot, le seul qui ait jour sur l'égoût? C'est ici que je dois attendre la lime et la bouteille d'acide que mon copin Tête-de-Mort et la belle Pompadour ont promis de me glisser à travers les barreaux. Tonnerre! Ce gêneur là est capable de me dénoncer!... Non! Car auparavant, je lui aurai tordu le cou!

Et Ravaillac se mit à ramper vers la couchette.

Mais à peine se fut-il redressé, les mains crispées en forme de griffes, et eut-il jeté les yeux sur le visage du prisonnier endormi, qu'il recula de deux pas en arrière et faillit laisser échapper un cri.

— Dreyfus! balbutia-t-il. Le capitaine Dreyfus! Oui, c'est bien le galant officier qui m'a frappé du plat de son épée en me surprenant, dans le corridor de Christine, la belle ecuyère, comme je profitais de l'ombre pour lui dérober un baiser!... Le valet avait voulu prendre la place du maître... La fatale beauté de cette créature lui avait, à lui aussi, fait perdre la raison!

Il serra le point et le tint suspendu, menaçant, sur le front de son ancien officier.

— Alors, il a bien fallu courber le front, capitaine Dreyfus, reprit le bandit, en grinçant des dents. Il a fallu souffrir d'être

frappé par toi, envoyé au cachot, traité comme un chien devant mes camarades, qui se moquaient de moi. Tu étais mon supérieur et je te devais obéissance!... Malédiction!... Je te cédai la place... C'est toi qui m'a fait déserteur, puis bandit!... Toi, seul!... Maintenant, le bonheur semble avoir cessé de te sourire. Autrement, serais-tu ici, où l'on n'a pas seulement songé à me jeter, moi, l'assassin? C'est bien toi que j'entendais tout à l'heure, gémir, sangloter, rugir, comme un tigre en cage... Toi!... Eh bien! je veux encore me repaître pendant quelque temps de tes angoisses.. Puis, un beau jour, on te trouvera pendu à l'échelle de ton cachot... Qui songerait à soupçonner de ce coup Ravaillac, ton ancienne ordonnance? Quoi d'étonnant à ce que tu cherches dans le suicide la fin de tes tortures? Ah! Ah! l'enfer me devait bien cette revanche là. Nous voilà maintenant égaux, capitaine Dreyfus, tous deux retranchés de la société, tous deux enterrés vivants. Mais tu resteras ici, toi, et moi je m'échapperai de la tombe!...

monstre, secouant joyeusement sa tête rousse, fit entendre un rire de triomphe et s'accrochant à la corde par laquelle il était descendu, regagna sa cellule avec l'agilité d'un chat sauvage, Quelques instants après, les pierres, déchaussées par lui avec une si grande habilité, qu'il aurait été impossible de s'apercevoir de leur suture, avaient repris leur place à la voûte.

Lorsque le jour se leva sur Paris, Dreyfus se reveilla en sursaut. Il frissonna de tous ses membres, se frotta les yeux, comme pour secouer une vision importune et se redressa péniblement sur sa dure couche.

D'un regard plein de folle angoisse, il revit les sombres murailles, contre lesquelles, la veille, il avait failli se briser le crâne, et le reporta vers sa main droite, où manquait son anneau d'hyménée.

Un cri sauvage s'éleva de nouveau, dans l'étroite et froide prison.

— Hélas ! cria-t-il, ce n'était point un rêve. Tout est vrai. Je suis enterré vivant.

V

A bord du « Prince of Wales

Nous sommes obligé maintenant, d'arracher, peut-être, à leur grande satisfaction, nos lecteurs de l'horrible séjour où nous avons laissé le malheureux Dreyfus, à la fin du précédent chapitre. Mais, hélas ! les développements de ce récit, basé sur des faits trop réels, ne nous permettent point de l'introduire encore dans des milieux moins tristes.

Celui où nous le prions de bien vouloir nous suivre, quoique d'une autre nature que le cachot souterrain de la prison militaire du Cherche-midi, est, au point de vue moral, peut-être encore plus répugnant.

Il est, dans la partie la plus excentrique de La Villette, une rue étroite et sombre, où le bourgeois n'aime point s'aventurer, passé huit heures du soir.

On y parvient par un véritable dédale de ruelles tortueuses qui semblent disposées pour favoriser la fuite éventuelle de la population hétéroclyte qui grouille sur ce point éloigné et suspect de l'immense capitale.

Là vivent, en une promiscuité bien naturelle, nombre de filles, de souteneurs, d'escrocs, occupant à frais commun des bouges où la police ne s'aventure qu'à son corps défendant.

En dehors de ces domiciliés, plus ou moins régulièrement inscrits, il y a les voleurs et les voleuses de profession qui trou-

vent asile chez les réceleurs, les tenanciers de maisons suspectes et les soi-disant marchandes à la toilette, qui les exploitent à qui mieux-mieux, en prélévant leur part sur tout gain illicite, réalisé par leurs pensionnaires de passage.

Un des plus dangereux repaires de cette moderne cour des miracles était tenu par un homme, connu dans le monde de la malfaisance sous le sobriquet macabre de Tête-de-Mort.

Bien peu de ses voisins savaient qu'il était allemand d'origine et de naissance. Fixé depuis trente ans à Paris, il parlait, d'ailleurs, beaucoup mieux le français que sa langue maternelle et avait presqu'oublié son vrai nom de Ewald Ritter.

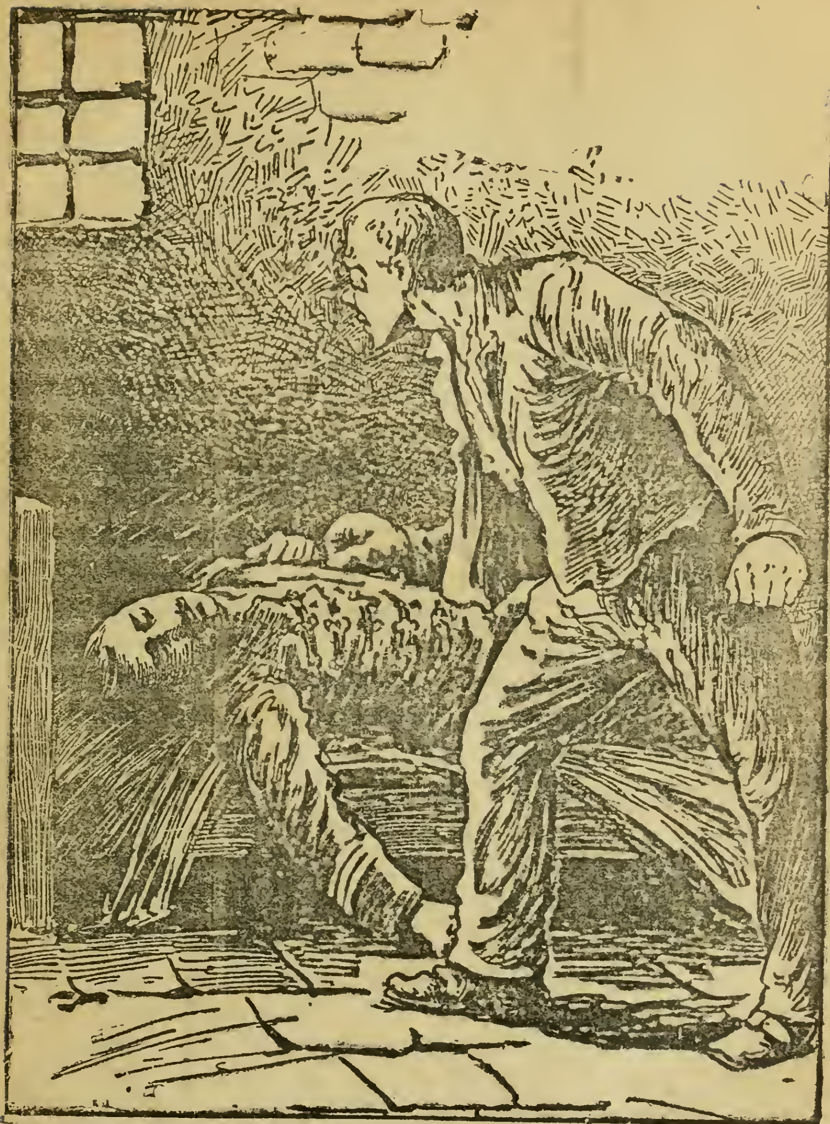
Tête-de-Mort était noté sur les registres de la préfecture de police comme un des plus redoutables et des plus adroits malfaiteurs de la capitale, bien qu'elle n'eût aucune prise sur lui, tant il savait envelopper de mystère ses menées. A supposer que sa présence d'esprit et son infernale ruse pussent se trouver en défaut, il aurait trouvé le plus sûr des conseillers et des auxilliaires dans la jeune femme aves laquelle il vivait depuis quatre ans.

Cette dernière avait de quoi tenir, issue qu'elle était d'une famille illustre dans les annales du crime. Elle avait pour mère la plantureuse mère Cazotte, l'ogresse du « Moulin d'Or » avec laquelle nous avons fait précédemment connaissance. Sa rare beaute et ses instincts ambitieux lui avait valu l'aristocratique surnom de Pompadour, qu'elle portait avec un orgueil imperturbable. L'ambition de la Pompadour ne visait point, cependant, la conquête de la considération à laquelle elle n'eût pu prétendre.

Du programme de sa marraine rétrospective elle n'avait retenu que l'amour immodéré des richesses, qui l'avait fait épouser l'ignoble Tête-de-Mort, de vingt ans plus âgé qu'elle, mais avide, entreprenant et ne reculant devant aucun moyen pour se procurer de l'argent

335

ALFRED DREYFUS



Ravaillac se mit à ramper vers la couchette. Page 61

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Le digne couple avait loué une petite maison à deux étages dont le second était occupé par des femmes de mauvaise vie.

Le soir même, où avait eu lieu l'arrestation du capitaine Dreyfus, Tête-de-Mort et Pompadour, étaient assis dans leur cuisine, devant un poële de fonte, chauffé au rouge vif, sur lequel bouillottait une casserole de vin chaud.

Pompadour était nonchalemment étendu dans un de ces fauteuils cannés, à bascule, d'importation américaine, connus sous le nom exotique de *rocking-chair*. Pour l'observateur superficiel, qui n'eût point su lire le vice sur ce masque trompeur, la belle chevelure brune de la drôlesse, ses grands yeux bleus, protégés par de long cils, ses formes souples et rondes, ses pieds et ses mains d'enfant, auraient réalisé le type de la beauté, de la grâce et de la distinction féminime.

Son époux, Tête-de-Mort, formait avec elle le plus violent contraste. D'abord il n'avait pas volé son nom, car une hideuse mutilation, sur l'origine de laquelle il ne s'expliquait pas, lui imprimait un aspect repoussant. Il n'était point resté un cheveu, sur sa tête chauve, aussi portait-il une perruque, dont les mèches parallèles étaient soigneusement rabattues de chaque côté pour masquer l'endroit où se trouvent les oreilles, coupées chez lui à ras la tête.

Il ne laissait point, cependant, d'entendre, à merveille surtout lorsqu'il écartait ses faux cheveux, pour laisser pénétrer le son jusqu'à lui. La même mutilation avait endommagé le nez, presque retranché entièrement. Mais lorsqu'il avait à sortir, il excellait à s'en confectionner de postiches qui, mieux que chez le plus habile des comédiens, lui changaient, à volonté, le caractère de la figure. Des lunettes de teintes, de formes et de calibres différents, favorisaient ces changements de physionnomie, variés à l'infini et presque invisibles à l'œil nu.

La tête de ce redoutable outlaw s'emmanchait sur un long cou, rugueux, tout muscles et tout nerfs, témoignant d'une force

qui avait valu à son propriétaire la réputation d'un des plus dangereux batailleurs de Paris.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs, cet intéressant personnage fumait pensivement un brûle-gueule, supérieurement culotté, en buvant de temps à autre les coupes de vin chaud que Pompadour lui versait libéralement.

— Tu songes à Ravaillac? lui demanda brusquement la jeune femme.

— Tu l'as deviné, répondit Tête-de-Mort. Il faut que nous fassions quelque chose pour ce lapin là. Il s'y attend et, d'ailleurs, il en sait trop sur notre compte pour le laisser dans l'embarras.

Pompadour agita gracieusement la main.

— Bah? dit-elle, il ne saurait rien prouver! Si j'étais de toi, j'abandonnerais Ravaillac à son malheureux sort. Ce n'est qu'une brûte qui, rendue à la liberté, pourrait nous attirer des désagréments. Qu'on le raccourcisse ou qu'on l'envoie roucouler à la Guyane, ce sera pour nous un bon débarras.

— Non, car si nous l'abandonnions, il pourrait mettre la police à nos trousses. Je crois avoir trouvé le moyen de lui faire tenir un lime, une corde et une bouteille d'acide.

— Comment diable feras-tu? La prison du Cherche-Midi est gardée militairement.

Tête-de-Mort promena autour de lui le regard perçant et soupçonneux de ses petits yeux, comme s'il eut craint d'être entendu dans son propre logis.

— Le beau ténébreux m'y aidera, dit-il à voix basse.

— Le major? s'écria Pompadour, en se levant vivement de sa berceuse. Ne t'y fies pas, mon vieux, ou il pourrait t'en cuire. Ne t'a-t-il pas forcé à lui céder ta fille? Pourquoi l'a-t-il fait, le sais-tu?... Je m'en doute, moi... C'est pour garder une arme contre toi, un témoin à l'aide duquel il puisse te tenir à l'attache. Voilà!

— Tu rêves! répondit Tête-de-Mort. S'il a fait sortir d'ici la petite, c'est parce qu'il avait pitié d'elle. Et, ma foi, je n'en suis pas fâché, car il n'y avait rien à faire, pour nous, de cette mijaurée d'Eva qui, avec ses idées biscornues, ne pouvait que gêner. Que veux-tu. Il veut en faire quelque chose! C'est son idée, à cet homme!

— Mais je n'entends pas qu'elle devienne mieux que nous! s'écria Pompadour, les yeux brillants de rage. Cette princesse blonde veut jouer à la fille honnête. Je ne le permettrai pas. Fies-toi à moi, pour cela! Oh! je sais bien qu'elle me haît et me méprise. Je lui apprendrai que lorsqu'on est née sur un fumier, on ne peut devenir autre chose qu'une fleur de fumier.

— Ne te monte donc pas la tête! répliqua Tête-de-Mort, avec irritation. Je vois bien dont il retourne. Tu es jalouse d'Eva.

La drôlesse pâlit :

— Jalouse, moi! dit-elle. De quoi et pourquoi?

— Me crois-tu aveugle? demanda le bandit, en dressant sa tête chauve. Tu es toquée, à en être malade, de ce bellâtre d'officier. Lorsqu'il vient ici, tes yeux s'allument, tes mains tremblent, tu palpites, comme une ingénue de vaudeville. Si tu n'avais pas si peur de moi, tu lui sauterais au cou. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je m'en vais te dire un peu ma façon de penser.

Il se leva à son tour, se posa devant elle, la regarda dans le blanc des yeux et posa sa main décharnée sur l'épaule ronde et charnue de la jeune femme.

— Ne t'avises point de roucouler avec un autre mâle que moi, gronda-t-il, en serrant les dents. Tu sais que pour t'être agréable, je chourinerais la moitié de Paris. Mais si j'avais la preuve que tu me trompes, je t'étranglerai, toi-même, sans le moindre scrupule!

Pompadour trembla de tous ses membres, et baissa les yeux.

— Cette preuve là, tu ne l'auras jamais! répondit-elle avec une nuance de raillerie.

En ce moment on frappa à la porte de la rue. Tête-de-Mort alla ouvrir et reparut, un moment après, en compagnie de la mère Çazotte.

La repoussante matrone portait sur la tête un vieux madras de couleur grise. Elle semblait hors d'haleine et s'appuyait lourdement sur la canne, en bois de fer, sans laquelle elle n'aurait osé s'aventurer au dehors.

— Une affaire superbe, mes enfants, dit-elle, haletante. Cent mille francs à gagner, je ne vous dis que ça!

— Cent mille francs! s'écrièrent en même temps Tête-de-Mort et Pompadour.

— Ah! ah! Ça vous étonne? La mère Cazotte n'a pas encore perdu la boule! Elle sait où se trouvent les écus et comment on peut mettre la main dessus! Mais moitié pour moi, en cas de succès, ou rien ne va plus.

— C'est trop juste, maman! répondit Pompadour, en clignant a la dérobée de l'œil à son mari.

— Voilà la chose en deux mots, reprit la vieille, car je me fie à vous. Une jeune femme partira demain matin par le premier train pour le Hâvre. Elle se rend à Londres et a sur elle, dans une escarcelle de cuir, un chêque de cent mille francs sur la Banque Anglaise. Le chêque est à vue et sera payé sur simple présentation.

— En ce cas, dit Pompadour, c'est comme si nous tenions l'argent. On fera en sorte de soulager cette dame, au cours de son petit voyage. Mais il s'agit de ne pas se tromper. Comment est-elle, la bourgeoise.

— Tu l'as vue chez moi, répondit la mère Gazotte. C'est Christine, l'ancienne écuyère, qui s'est réfugiée au Moulin dor, avec son gosse. Le crapaud est décédé ce soir.

— Mais la grosse somme, d'où lui vient-elle ?

— D'un particulier que je ne connais pas, d'autant plus qu'il n'est jamais venu chez moi qu'à la brune et en se cachant la trompette. Je crois savoir qu'il s'agit d'une lettre compromettante pour quelqu'un, qu'elle lui a vendue. Je me suis mise aux écoutes, pendant qu'il conféraient ensemble, dans un cabinet noir. Mais ils parlaient si bas, que je n'y ai pas compris grand chose. Enfin !

— Nous en savons bien assez ! dit joyeusement Tête-de-Mort. Cette Christine, là, n'arrivera pas jusqu'à Londres. L'affaire est dans le sac. La dessus, buvez un verre de vin chaud, la mère. Vous ne l'aurez pas volé.

La vieille avala goûlument un plein verre du brûlant breuvage auquel elle accorda les honneurs du bis.

— Maintenant, mes petits agneaux, dit-elle, faut que je m'en retourne. Mais pas de farces ! Il me faut moitié, sitôt le coup fait, ou je me fâche.

— Soyez paisible ! ricana son gendre, vous serez servie.

— Eh bien adieu, faut pas qu'on remarque mon absence au Moulin d'Or. Avec ces mauvaises paies là, il s'agit de veiller au grain.

La mère Cazotte partie, le couple s'installa commodément, côte à côte, sur un vieux canapé, placé de l'autre côté du poêle. Tout dissentiment semblait avoir disparu entre eux. Le perspective de l'énorme somme, qu'ils devaient s'approprier au moyen d'un crime, avait rapproché ces deux êtres, si bien faits pour s'entendre.

Ils se mirent à combiner, tous les détails de leur expédition.

Entretemps, l'énorme casserole de vin chaud s'était vidée et les joues de Pompadour faisaient concurrence, pour la rougeur, au poële de fonte, qui ronflait sourdement. Tête-de-Mort la tenait amoureusement embrassée et elle semblait se prêter complaisamment à ses répugnantes caresses. Mais elle avait fermé les

yeux et, dans l'aveuglement de sa passion, le bandit ne remarqua pas que la jeune femme frémissait involontairement sous chacun de ses baisers.

. . . .

Le train express, en destination du Hâvre, était prêt à partir. Dans un coupé de seconde classe s'était installée une femme, pâle, aux cheveux bruns, assez peu élégamment vêtue. Un long manteau, boutonné du haut jusque en bas, recouvrait une robe noire défraîchie jusqu'à l'usure. Elle était coiffée d'un petit chapeau rond, garni d'une plume de coq et portait, en bandoulière, une petite sacoche de cuir, fermée à clef. La voyageuse avait encore une mallette qu'elle avait placée dans le filet de la voiture.

En ce moment, il n'y avait qu'elle dans le coupé. En montant, elle avait glissé la pièce dans la main du conducteur, le priant, s'il était possible, de la laisser seule, « car, avait-elle dit, je suis très fatiguée et voudrais dormir pendant la route. »

Fatiguée, certes la jeune femme paraissait l'être. Ses yeux, rougis par les larmes étaient cernés d'un cercle noir. Sa bouche se contractait douloureusement

Cette voyageuse matinale — nos lecteurs l'auront déjà reconnue, était Christine.

Elle se laissa aller en gémissant sur les coussins de la voiture et posa la main sur son cœur palpitant.

— Maintenant, sans doute, murmurait elle, il est déjà plongé dans un cachot. Peut-être, lui aussi, n'a-t-il pas dormi de la nuit entière. Ils le tourmenteront, le tortureront, et lui, le favori du bonheur et de la fortune, souffrira doublement de son martyre ! C'est comme si ses plaintes, ses gémissements et ses malédictions résonnaient à mes oreilles. Il me semble le voir devant moi, fixant dans le vide un regard désespéré.

Christine se redressa, sombre, résolue, vindicative.

— Que m'importe tout cela ! s'écria-t-elle, avec une froideur

cruelle. Je l'ai voulu ainsi, je l'ai accompli. Tout est bien. A-t-il eu pitié de moi, lui ? Capitaine Dreyfus, tu as brisé ma vie, j'ai empoisonné la tienne ! Nous sommes quitte.

Elle appuya son front brûlant contre la glace de la portière, regardant dans la direction du perron d'entrée.

De nouveaux voyageurs venaient de paraître sur le quai. Cependant, le train était bondé et le conducteur semblait fort embarrassé de caser les retardataires.

— Ouvrez-nous ce coupé, cria soudain un vieux monsieur, d'aspect vénérable, portant la lévite noire, portée en voyage par les ecclésiastiques. Je désire être placé, avec ma sœur, dans un coupé de seconde classe et, à ce que je vois, celui-ci n'est occupé que par une dame seule.

Le conducteur essaya bien quelque défense, mais il n'y avait plus de place autre part et l'ecclésiastique insista avec tant d'énergie que force lui fut de s'exécuter. Un instant après, Christine n'était plus seule, mais en compagnie du respectable curé et de sa jeune sœur, charmante personne, vêtue simplement mais avec beaucoup de goût.

L'abbé salua la voyageuse, d'un courtois : « Bonjour, madame. » répété par sa sœur. Puis, tous les deux prirent place vis à vis de Christine, déposant entre eux un élégant petit sac de voyage. Presqu'aussitôt le train se mit en marche et le prêtre tirant son bréviaire de sa poche, se mit à lire avec tout le recueillement voulu.

Soudain, il releva les yeux, jeta un mélancolique regard sur sa compagne et entama avec elle une conversation par signes.

— Pardon, madame ou mademoiselle, dit l'ecclésiastique à Christine, en raffermissant ses lunettes d'or, sur un nez de dimension et de courbure imposantes, pardon. Cette façon d'échanger nos idées doit vous paraître étrange. Mais le Seigneur, dans son impénétrable sagesse, a voulu que ma pauvre sœur naquit sourde et muette. Et c'est pourquoi, pour la comprendre et me

faire comprendre d'elle, nous devons nous servir du langage mimé, inventé par le sublime abbé de l'Epée.

Christine exprima en quelques brêves paroles, ses sentiments de commisération à l'égard de l'infortunée compagne que lui offrait le hasard, et alla se réfugier dans l'encoignure du wagon, afin de pouvoir se livrer, sans en être distraite, à ses sombres et douloureuses pensées.

Cependant, l'entretien muet de l'ecclésiastique et de sa sœur, dont les signes, nous n'avons pas besoin de le dire, n'avaient rien de commun avec ceux du langage enseigné dans les institution *ad hoc*, avait redoublé d'animation.

Voici ce que se disaient Tête-de-Mort et Pompadour, au moyen d'une mimique de pure et particulière convention.

— Eh bien ? demanda la prétendue sourde-muette. Pourquoi ne pas tenter le coup maintenant ? Il fait sombre, encore, et à la faveur de la buée matinale, il nous sera facile de disparaître.

— Ce n'est pas le moment, répondit le respectable abbé. Attendons que nous nous rapprochions d'Amiens, pour reprendre, immédiatement, après le chemin de Paris. Pas de précipitation et du sang-froid.

— Est-ce que tu t'es arrêté à quelque chose ? La tueras-tu ou bien te contenteras-tu, simplement, de l'endormir ?

— Il n'y a que les morts qui ne parlent plus. Je l'étranglerai. As-tu emporté le couteau ?

— Il est dans la valise. Mais tu n'en auras pas besoin. Nous sommes convenus qu'il n'y aura point de sang.

— Oh ! Ce n'est qu'en cas de besoin ! Maintenant, attention. L'express doit faire arrêt à Amiens. Sitôt le sifflet de la locomotive, à l'approche de la gare, tu te baisseras, comme si tu voulais ramasser quelque chose, ton mouchoir par exemple, que tu laisseras tomber. Tu la saisiras par les pieds, pendant que je me jetterai sur elle pour lui régler son compte. Inutile de s'embarrasser de la mallette. Nous emporterons seulement la petite

sacoche ou elle a serré le chêque. Sitôt le train arrêté, nous descendons, pour gagner, à pied, le prochain village. Là, nous louerons une voiture et quelques heures après, nous serons revenus à Paris.

— Et quand repartirons-nous pour Londres, toucher l'argent ?

— Demain, mais plus par Calais, par la Hollande.

Après l'échange de ce plan infernal, arrêté par gestes, l'abbé se replongea dans la lecture de son bréviaire en imprimant à sa physionomie mobile l'expression d'une vertueuse et sainte placidité.

Le train traversait à toute vapeur les campagnes perdues dans un épais brouillard. Il avait déjà dépassé trois stations et allait s'arrêter à Amiens.

Christine avait laissé retomber la tête sur son sein et ses yeux étaient clos. La malheureuse dormait. Mais des songes bien terribles devaient la hanter, des images effrayantes passer dans son rêve, car de sourds gémissements s'échappaient, par intervalles, de ses lèvres crispées.

Le sifflet de la locomotive retentit, strident, impérieux.

— Allons ! dit le faux abbé, comme en un hoquet involontaire.

Sa compagne laissa négligemment tomber son mouchoir, entre elle et Christine, et se baissa profondément comme pour le ramasser.

Elle étendit les mains pour saisir et maîtriser les pieds de la victime.

Mais, soudain, un choc se produisit et le train s'arrêta.

L'abbé n'eut que le temps de relever brusquement sa sœur.

— Il doit être arrivé quelque chose! lui dit-il à l'oreille. Nous stoppons.

En ce moment, on entendit se rapprocher une autre locomotive qui s'arrêta, à côté du train express, sur la ligne d'évitement.

L'abbé fit glisser le rideau de la portière et jeta les yeux au

dehors. Il remarqua que la locomotive qui les avait rejoints ne remorquait qu'un wagon unique.

La portière en fut prestement ouverte et un voyageur, drapé dans un ample manteau, sauta sur l'entrerail.

— Eh ! conducteur ! cria-t-il. J'ai rejoint l'express par un train spécial. Je vais à Londres, via Calais.

— Montez donc vivement, monsieur, dit le conducteur en ouvrant le coupé où se trouvaient déjà Christine, l'abbé et sa sœur.

Le nouvel arrivant jeta dans le filet une petite malle, déplia une couverture de voyage, qu'il étendit sur ses genoux et, après avoir esquissé un salut muet, s'établit à l'autre coin de la banquette, où dormait Christine.

C'était un homme de grande taille et d'apparence robuste. Son visage imberbe accusait l'énergie et la résolution mais, en ce moment, portait aussi les traces d'une nuit d'insomnie et d'un accablement inusité !

Cependant Christine s'était réveillée. Elle jeta sur l'étranger un regard, d'abord machinal et indifférent, puis de plus en plus ttentif et, enfin, referma les yeux pour qu'on n'y pût lire la soudaine terreur qui venait de s'emparer d'elle.

Jamais elle n'avait vu cet homme et cependant elle le reconnaissait !

Combien de fois le capitaine Dreyfus, au cours de leurs ardentes mais éphémères amours, ne lui avait-il pas montré une photographie, établie en permanence sur sa table de travail.

— Voilà mon frère Mathieu, disait-il, alors, avec orgueil, à l'écuyère. Un fier homme, je t'en réponds !

Le voisinage de Mathieu fit trembler Christine de tous ses membres. Sans aucun doute, s'il avait commandé un train spécial, c'était pour rejoindre le train express par lequel il la savait partie. Il devait avoir eu vent déjà de sa trahison, et sachant quelle part elle avait prise au complot ourdi contre son frère il

était accouru pour le venger ! Saisie d'une indicible angoisse, elle se dissimulait dans son coin, n'osant plus lever les yeux.

L'intrusion de ce compagnon inattendu n'avait point produit une impression moins désagréable sur Tête-de-Mort et sa complice, qui engagèrent aussitôt une nouvelle conversation par signes.

— Malédiction ! mima le bandit. Ce gêneur-là ne descendra pas avant Calais !

— Qu'importe ! répondit Pompadour, d'un geste insouciant. Nous ferons tout aussi facilement l'affaire sur le bâteau.

Tête-de-Mort inclina la tête et raffermit ses lunettes d'or pour maintenir en place le nez postiche dont il s'était orné pour la circonstance.

Le voyageur, qui les avait rejoint si mal à propos, n'éta. autre, en effet, que Mathieu Dreyfus.

Après une nuit lamentable, passée tout entière à prodiguer des consolations à l'inconsolable Lucie, il s'était décidé à partir pour Londres, mû par une inspiration soudaine.

— Là, peut-être, s'était-il dit ; je trouverai le moyen de sauver mon malheureux frère.

A Londres, en effet, se trouvait, en ce moment, quelq'un, dont Mathieu Dreyfus espérait le plus efficace secours, dans la situation presque désespérée dans laquelle se trouvait le jeune officier d'Etat-Major. Cette personne, il avait résolu de la rendre favorable à sa juste cause et de la ramener à Paris.

Mathieu, cependant, ne connaissait point Christine ; son frère, par une fausse honte, bien naturelle, ne s'étant jamais hasardé à lui confier ses relations avec la fougueuse écuyère.

Deux heures plus tard, le train arrivait à Calais et, vers quatre heures le bâteau de passage, portant le nom de *Prince of Wales* prenait la mer.

Le temps était orageux et la mer passablement houleuse. Le steamer fendait rapidement les flots écumants, poursuivant sa route

vers les côtés rocheuses de l'Angleterre. Le soleil se couchait à l'horizon dans une pourpre incandescente et les ombres du soir descendaient lentement sur le canal. Les passagers s'étaient, pour la plupart, retirés dans leurs cabines.

Seule, Christine, demeurée sur le pont, se tenait, à l'arrière, penchée sur le bastingage. La brise marine lui faisait du bien. Elle raffraichissait son front brulant et chassait les sombres visions qui s'imposaient à ses esprits troublés.

Après s'être rendue coupable d'une odieuse trahison à l'égard de l'homme qu'elle avait tant aimé, le remord venait lui ronger le sein, comme un implacable vautour, et le spectre vainement repoussé du repentir, étendait ses ailes grises sur sa tête fléchie.

Soudain, elle fut arrachée à ses poignantes réflexions. Deux ombres étaient apparues à ses côtés.

— Mais voilà notre jeune compagne de voyage, s'écria le faux abbé d'un air aimable.

Christine le regarda et il lui sembla que les yeux verts de l'ecclésiastique avaient quelque chose de cruel et de méchant, peu en rapport avec l'expression doucereuse de son visage. Elle eut un frisson et ne répondit point.

— Regardez-donc, là, derrière vous, reprit l'abbé. Serait-ce déjà la terre ?... En effet, cette lumière semble l'indiquer ?

— Une lumière ? demanda la jeune femme en se retournant. Oú ça ?

Mais au même instant, elle sentit une main de fer s'abattre sur sa nuque et lui serrer le cou à l'étrangler. Elle voulut crier. Aucune son ne sortit de sa gorge. Le bandit la souleva comme une plume,

La malheureuse se cramponna au bastingage avec l'énergie du désespoir. Un couteau brilla dans les mains de Pompadour et lui entailla profondément les doigts. Christine lâcha prise et perdit connaissance.

Un moment après, le corps de l'infortunée reposait en travers sur la rampe glissante.

— Prends-lui la sacoche! gronda Tête-de-Mort.

Pompadour eut de nouveau recours à son couteau.

Vivement elle coupa la lanière de cuir qui retenait l'escarcelle et dissimula aussitôt cette dernière sous sa mante.

— Et maintenant à l'eau ! ricana Tête-de-Mort. Les poissons feront bonne chère, ce soir.

Il lança le corps à la mer qui se referma sur lui, avec un bruit sourd.

— Voilà ! ajouta le bandit, en se retournant.

Mais il reçut soudain en pleine poitrine, un formidable coup de poing qui l'envoya, chancelant, à quelques pas.

— Assassin ! Misérable meurtrier ! cria une voix tonnante. Tu viens de noyer cette femme, je t'ai vu !

C'était Mathieu Dreyfus qui, menaçant, se dressait devant le bandit, tremblant d'effroi.

— Mais ta victime sera sauvée et toi, tu n'échapperas point à guillotine.

Mathieu se dépouilla en un clin d'œil de son manteau, et sauta sur le bastingage.

— Un homme à la mer ! cria-t-il de toutes la force de ses poumons.

Et, élevant les bras au dessus de sa tête, il se précipita dans les flots.

Sans hésiter, le noble fils de l'Alsace exposait sa vie pour sauver celle d'une femme qui lui était totalement inconnue.

Les matelots avaient entendu l'appel et se répandirent sur le pont, munis de lanternes. Le capitaine escalada la dunette, interrogeant la mer au moyen de sa lunette marine.

— Le canot à la mer ! commanda-t-il. Le pilote en second et quatre hommes ! Stop !

Tous ces ordres furent exécutés sur l'instant.

Cependant le cri de : « Un homme à la mer » s'était répandu en un instant par tout le navire. Les passagers se précipitaient en désordre hors de leur cabine et couraient éperdus, sur le pont, se demandant ce qui était arrivé, et cherchant vainement à percer l'ombre de leurs regards anxieux, car déjà la nuit était tombée.

Les matelots se hâtaient. Ne s'agissait-il point d'une existence humaine ?

Ils étaient loin de se douter, pourtant, qu'ils avaient deux personnes à disputer à la mer, un homme et une femme, dans la fleur de l'âge.

La machine s'arrêta et le navire se balança doucement, arrêté en pleine course.

Le canot avait été lancé et le pilote en second y avait pris place avec quatre hommes d'équipage. Les rames battirent l'onde avec un mouvement régulier et cadencé. La frêle embarcation disparut dans les ténèbres.

Mais avant que l'on pût aviser aux moyens de sauvetage, cinq minutes s'étaient écoulées, cinq mortelles minutes !

Le capitaine secoua tristement la tête,

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il aux passagers. Mais il fait nuit et, dans de semblables conditions, il y a bien peu de chances de salut. Ce serait un vrai miracle si le canot nous ramenait le naufragé !

Pour indiquer aux hommes du canot la position exacte du navire, des fanaux rouges et verts furent hissés dans les cordages.

Mais le miracle dont doutait si fort le capitaine ne se produisit point.

Moins d'une heure plus tard, le canot se rapprocha du *Prince of Wales* et, seuls, les hommes gravirent lentement l'échelle qui leur avait été jetée.

Le pilote en second fit son rapport. Il rapportait au capitaine un petit chapeau de dame garni d'une plume de coq.

— C'est tout ce que nous avons trouvé, dit-il.

Le capitaine regarda le chapeau avec surprise.

— Cependant le pilote dit avoir vu un homme sauter par dessus le bastingage, murmura-t-il. Ce serait donc un courageux passager qui s'est dévoué pour sauver la pauvre femme à laquelle appartient ce chapeau? Quoi qu'il en soit, ils sont noyés tous les deux. Que le ciel ait pitié de leurs âmes!

Le bateau reprit sa course, en faisant force vapeur, pour rattraper le temp perdu et, en fort peu de temps, fut en vue de Douvres.

Entretemps, dans une des cabines, soigneusement close, s'était passée une scène ignorée de tous, excepté de nos lecteurs.

Tête-de-Mort et Pompadour s'étaient bientôt remis de leur première alarme.

Leur crime avait eu un témoin!

Le meurtre, commis par eux sur une femme sans défense, était connu d'une quatrième personne!

La situation était grave, car impossible de quitter le bâteau. Mais le démon, auquel s'était vendues ces deux âmes maudites, était venu à leurs secours.

L'unique témoin de leur forfait n'était pas seulement fort et résolu, mais encore témérairement humain. Non content d'avoir découvert le crime, il avait risqué sa vie pour tâcher d'arracher leur victime aux flots furieux.

En voyant s'élancer et disparaître Mathieu Dreyfus, Tête-de-Mort s'était frotté joyeusement les mains.

— Fort bien! avait-il murmuré. Bois un coup, mon garçon. Celui-là, du moins, ne nous gênera plus!

Puis, suivi de sa compagne, il s'était mis à courir sur le pont, gémissant et se tordant les mains, en comédien émérite qu'il était. Pompadour, elle qui n'était plus ni sourde ni muette, avait trouvé de vraies larmes, à l'appui de sa feinte douleur. Tous deux, gênant le plus que possible le service, racontaient

à qui voulait l'entendre, comme quoi ils étaient arrivés trop tard pour empêcher un voyageur de se jeter à la mer.

Enfin, le retour du canot de sauvetage vint les rassurer complètement, en leur apportant la conviction que leur victime et le témoin importun, qui s'était flatté de la sauver, avaient à jamais disparu dans les flots,

Le faux abbé, essuyant une dernière larme, cligna de l'œil à sa digne compagne et tous deux se glissèrent prestement vers leur cabine.

L'affaire était dans le sac. Ils voulaient maintenant repaître leurs yeux de la vue du butin si lestement gagné.

Cent mille francs!

L'aubaine valait bien le danger auquel ils venaient d'échapper.

Pompadour sortit de dessous sa mante la sacoche ravie à la pauvre Christine. Son mari avança la main pour la lui arracher, mais elle la serra étroitement contre son sein.

Ses beaux yeux bleus brillaient d'une joie farouche. C'était la richesse, enfin, la seule divinité qu'elle adorât!

— Ouvre donc! commanda Tête-de-Mort. Mais tiens le toi pour dit : Ta mère aura douze mille francs, pas un centime de plus. C'est bien assez pour ce vieux meuble, hors d'usage!

— C'est trop! dit Pompadour. Dix mille suffiront. Pour ce qu'elle a eu à faire!...

— Tu as raison, ma biche. Nous lui en donnerons huit mille et qu'elle aille se faire lanlaire pour le reste... Mais cette serrure ne cèdera donc pas!... Prends le couteau et entaille le cuir, ici, le long de la ferrure.

La drôlesse enfonça dans la sacoche la lame encore rougie du sang de Christine et coupa le cuir dans toute sa largeur.

L'escarcelle s'ouvrit, béante.

Comme deux loups affamés, ils se précipitèrent, pour en vérifier le contenu.

— Un mouchoir! dit Pompadour. Un flacon d'odeur!

Et elle les jeta avec mépris sur le plancher.

Ses mains impatientes fouillèrent plus avant, sans rien trouver. Ils coupèrent encore et arrachèrent tout, lambeau par lambeau.

— Rien! Plus rien!

Le précieux chêque n'y était pas.

La mère Cazotte s'était trompée.

Pompadour pâlit et, hurlant de fureur, se laissa aller à la enverse sur le devant de la cabine.

Tête-de-Mort grinça des dents et manqua de suffoquer de rage, car étant donné le peu d'épaisseur des cloisons, il n'osait donner libre carrière à la furieuse tempête qui grondait dans son sein.

Il ne put s'empêcher, pourtant, de lâcher un terrible blasphème. Puis, tout à coup, désertant la cabine, où sa compagne continuait à se tordre, comme un serpent blessé, il se précipita vers le buffet du bord.

Là, en dépit du saint caractère, dont il s'était revêtu de son autorité privée, il se mit à avaler coup sur coup, vin, bière et liqueurs. Si bien qu'en arrivant à Douvres, il était ivre mort,

Pompadour dut le faire porter dans une voiture et jugeant superflu de poursuivre, en chemin de faire, jusque Londres, un voyage devenu inutile, elle se fit conduire à un hôtel de second ordre, où elle se fit donner une chambre à deux lits.

Tête-de-Mort fut étendu tout habillé sur le sien, où il se mit à ronfler, avec des hoquets d'ivrogne.

Sa perruque et son faux nez s'étaient dérangés. Pompadour, alarmée, s'empressa de fermer la porte de la chambre au verrou.

— Ignoble et sale gredin! murmura-t-elle en s'éloignant avec dégout de son seigneur et maître. Il est temps que je me débarrasse de toi. Tu n'es pas l'homme qui pourrait me faire atteindre mon but!

Là dessus, elle se jeta elle-même sur le second lit, croisa ses

beaux bras blancs, derrière sa tête si trompeusement charmante et, le sein palpitant, les yeux enflammés d'impuissante luxure, se mit à rêver à l'homme vers lequel elle se sentait attiré par une impérieuse et inexplicable passion.

Cet homme, Tête-de-Mort l'avait bien deviné, c'était le beau ténébreux, le sinistre major.

. . . .

Cependant ceux qui, à bord du *Prince of Wales* on avait cru engloutis par les flots écumants, ne devaient point encore se voir rayer de la liste des vivants.

Mathieu Dreyfus était un nageur de première force. Ses bras vigoureux l'avaient soutenu sur l'eau, sans qu'il perdit un instant de vue le corps de Christine entraîné par les vagues.

La jeune femme, au contact de l'eau glacée, avait repris connaissance et luttait énergiquement contre la mort.

D'abord, ses jupes la retinrent à flot, mais bientôt, pénétrées et alourdies par l'eau de mer, elles devaient la faire sombrer dans les profondeurs de l'Océan. Elle se sentait attirée par le gouffre comme si on lui eût lié au pied un boulet de plomb.

Mathieu, quoique encore fort éloigné d'elle, put entendre ses appels de détresse.

— Tenez bon, encore deux minutes ! lui cria-t-il.

Et, rassemblant toutes ses forces, il glissa sur les lames avec la rapidité d'un poisson.

Mais justement, comme il s'était assez rapproché pour saisir de la main la malheureuse femme, celle-ci, levant les bras au ciel, en une suprême évocation, disparut sans avoir la force de jeter un dernier cri.

Cependant, un instant après, elle reparut, heureusement à portée de son généreux et héroïque sauveur. Mathieu put la saisir par ses tresses brunes et l'attirer à lui.

Pendant une seconde il comtempla, non sans admiration, le pâle et beau visage de Christine évanouie. Puis, lui tenant d'une

main la tête hors de l'eau, il regarda autour de lui, cherchant le bâteau dans la direction duquel il devait nager, maintenant, sous peine de périr avec celle qu'il avait entrepris de sauver.

Aussi loin que portait son regard, sur l'étendue liquide, faiblement éclairée par les rayons de la lune, impuissants à percer le brouillard, il ne vit rien. Le *Prince of Wales* avait disparu. Les vagues avaient dû les en éloigner plus qu'il ne s'y était attendu.

— Nous sommes perdus ! murmura-t-il sourdement. Nous trouverons tous deux la mort dans les flots. Pauvre femme !

Mais en même temps, il se sentit envahir par une nouvelle et effroyable angoisse. Ce n'était point de mourir, que s'inquiétait son âme énergique et dévouée, mais du sort de son frère Alfred, jeté en prison, abandonné et privé de tout secours humain, de la malheureuse Lucie, qui allait perdre aussi son unique appui, son dernier espoir !

Le noble Mathieu se laissa entraîner au hasard des vagues. Mais comme il s'était aperçu que la jeune femme qu'il étreignait d'un de ses bras robustes, respirait encore et vivait par conséquent, il ne put se résoudre à la laisser couler à fond. Sans le savoir, il se sacrifiait pour celle qui venait de vouer toute la famille Dreyfus au malheur et à la honte.

Depuis plus d'une heure, il luttait contre les flots. Cependant le vent avait tourné et la mer devenait de plus en plus impétueuse. Mathieu, toujours embarassé de son fardeau humain, rebondissait sur les lames pour descendre avec elles, dans des tourbillons d'écume. Ses forces s'épuisaient et il sentait s'approcher le moment où tous les deux disparaîtraient dans l'insondable abîme. Ses yeux se voilaient. L'air et l'eau confondus lui semblaient déchirés par de rouges éclairs, illuminant le chaos. Une lourdeur insupportable lui pesait au cerveau et un froid glacial gagnait rapidement tous ses membres.

— Tout est dit ! murmura-t-il. Il faut mourir !

En un dernier effort, il leva le bras hors de l'eau et cria d'une

voix forte, dominant le bruit du vent et des flots convulsés :

— Adieu, mon frère chéri ! Dieu t'assiste dans ta redoutable épreuve ! Qu'il fasse briller ton innocence, aux rayons de sa sainte lumière et te sauve la vie et l'honneur !

Après ce dernier adieu, il se résigna à laisser échapper le corps de Christine et à s'abimer avec elle dans le goufre réclamant sa proie. Mais au même instant, une voix humaine vint frapper son oreille et il sentit un objet heurter son bras. C'était une corde qui lui était jetée d'une petite barque de pêche, qu'il n'avait point aperçue. L'espoir inattendu de la délivrance lui rendit des forces. Il saisit d'une main ferme la corde par laquelle les gens de la barque attirèrent à eux le vaillant sauveteur et la coupable Christine.

Ils étaient sauvés tous les deux !

La barque qui les avait recueillis, était montée par des pêcheurs anglais qui les déposèrent à Hastings, un petit port situé non loin de Douvres.

Christine n'avait point encore eu le temps de remercier son sauveur. Atteinte d'une forte fièvre, elle était couchée dans la cabane d'un des pêcheurs et veillée par sa vieille mère, sur la recommandation de Mathieu Dreyfus.

Ce dernier, quoique fort pressé de se rendre à Londres, fut obligé de prendre un jour de repos. Avant de s'éloigner, il prit à part la bonne femme et lui dit :

— Demain matin, il faut que j'aille à Londres et ne pourrais guère être revenu avant trois jours, pour m'informer de la jeune femme confiée à vos soins. Faites pour elle tout ce que vous pourrez, je vous en serai reconnaissant. En attendant, veuillez accepter ces quelques livres pour les frais et le dérangement que nous vous avons occasionnés tous les deux.

— J'accepte votre argent, répondit la jeune femme, bien que j'eusse préféré ne pas recevoir un shilling, pour avoir rendu service à mes semblables. Mais nous sommes pauvres et votre

généreux don nous épargnera bien des inquiétudes pour l'hiver qui s'avance !

— Cette petite somme ne me gêne en rien, ma bonne femme, et je compte bien récompenser plus largement les braves pêcheurs qui nous ont sauvé la vie. Mais pour cela il faut que j'aille toucher à Londres, une lettre de change, car j'ai emporté fort peu d'or, ne pouvant guerre m'attendre à ce qui nous est arrivé, ajouta Mathieu en souriant.

— Vous nous comblez, monsieur, et toute ma vie, je prierai pour vous. Mais avant que vous partiez, il faut que je vous remette quelque chose.

La pauvre vieille alla à une vieille armoire, toute délabrée, et y prit un petit sachet de velours, fermé par un cordon, et encore tout impregné d'eau de mer.

— Voici, dit-elle, ce que la jeune dame portait sur son sein. Je l'ai trouvé hier, en la déshabillant pour la mettre au lit.

Mathieu prit le sachet, en hésitant. Avait-il bien le droit de savoir ce qu'il contenait et de s'en rendre dépositaire ? D'un autre côté, il n'osait le laisser à la garde d'étrangers, auxquels il pouvait bien se confier pour lui même, mais non pour d'autres. Peut-être la jeune femme avait-elle serré là quelques billets de banque ou des papiers importants, à en juger par le soin qu'elle avait pris de garder le dit sachet dans son corsage. Dans ce cas, il était sage de ne point tenter des convoitises peu probables, mais possibles, pourtant.

Comme son dévouement à l'égard de Christine lui donnait quelques droits à sa confiance, il prit sur lui de s'édifier sur la valeur et le contenu du sachet.

Il l'ouvrit donc et il en tomba un papier, mi-parti écrit, mi-parti imprimé, mais dont en dépit de l'eau de mer, le contenu était encore parfaitement lisible.

Mathieu, en en prenant connaissance, ne put réprimer un geste de stupéfaction. Il tenait à la main un chèque de l'import de cent

mille francs, sur la Banque de Londres, et signé par les frères Pellier, une des principales firmes de la haute finance parisienne.

Le grand industriel, habitué à traiter des affaires considérables, n'hésita point un instant sur la conduite qu'il devait tenir dans une circonstance aussi délicate.

Il s'assit à la table de l'humble habitation, déchira une feuille de son carnet et, ayant heureusement découvert un encrier et une plume rouillée, traça, d'une main ferme, ces quelques lignes, rédigées en langue française :

« Chère dame, »

« Je suis en possession de votre chèque de 100,000 francs sur la Banque de Londres, n'osant le confier à d'autres qu'à moi-même, puisqu'il est payable à simple présentation, j'ai pris la liberté de le garder en dépôt. En conséquence, je ne le remettrai qu'à vous même, contre le présent reçu. Je serai revenu à Hastings endéans les trois jours et espère vous y retrouver en parfaite santé.

« Veuillez, entretemps, agréer mes salutations respectueuses.

« Mathieu Dreyfus

« Paris, 25 rue Fourchambault. »

Il mit le papier sous enveloppe — il en avait toujours sur lui, à son nom, et y mit l'adresse suivante.

« A la dame sauvée, qui se trouvait à bord du *Prince of Wales* : le 16 octobre 1894 »

Le lendemain matin il prenait le train pour Londres, après avoir remis le billet à la bonne femme, à charge de le remettre elle-même à la malade, aussitôt que son accès de fièvre serait passé.

Au grand étonnement du docteur et des braves gens chez

lesquels Christine se trouvait soignée, peu d'heures après le départ de Mathieu Dreyfus, la jeune femme rouvrit les yeux. Sa j une et énergique nature avait complètement triomphé de la fièvre.

Assise sur son lit elle se ressouvint et apprit avec un étonnement, encore un peu mêlé d'effroi, les émouvants détails de son sauvetage. Le pêcheur lui raconta comment il l'avait rencontrée en pleine mer, soutenu au dessus des flots par un jeune homme auquel, ajouta-t-il loyalement, elle était surtout redevable de vie et l'avait recueillie dans sa barque.

— Et ce jeune homme ne vous a-t-il pas appris son nom? demanda Christine, le cœur palpitant. Est-ce que je ne le reverrai pas pour lui exprimer toute ma reconnaissance?

Le pêcheur secoua les épaules, en signe d'ignorance. Il ne savait rien de plus que ce qu'il venait de lui apprendre et n'avait pas seulement songé à s'enquérir de ceux auxquels il avait donné asile après les avoir sauvés d'une mort certaine.

Le lendemain, Christine, revêtue des vêtements neufs par lesquels Mathieu Dreyfus avait pris soin de faire remplacer ceux gâtés par l'eau de mer, put se lever et s'asseoir au coin de l'âtre.

Sa vieille hôtesse crut devoir lui remettre, alors, le billet laissé par le frère d'Alfred, et se retira discrètement.

Christine déchira l'enveloppe d'une main impatiente. Elle allait donc connaître le nom de l'homme qui s'était si héroïquement dévoué pour elle. Mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le contenu du billet et sur sa signature qu'elle laissa échapppei un cri perçant.

— Mathieu Dreyfus! dit-elle, comme frappée de folie. Son frère! Le frère de l'homme que j'ai aimé... et trahi!... Lui!... C'est lui qui m'a sauvée! O insondables décrets de la Providence! Vous nous frappez par nos propos fautes et faites marcher le châtiment sur les traces du crime!...

Elle s'était levée et parcourait à grand pas l'humble chaumière.

— Oui, le châtiment! poursuivit-elle en proie à une mortelle agitation. Pouvait-il m'en arriver de plus insupportable que celui là! Comment justifier maintenant la haine dont j'enveloppais toute cette famille, vouée par moi au malheur? Hier encore, la vengeance me semblait légitime et c'était avec une joie farouche que je poussais vers l'abîme celui que j'avais tant aimé, dont l'abandon m'avait frappée de démence! Et me voilà moi-même doublement frappé au cœur! O, justice divine!

Avec un rire amer, elle relut l'écrit par lequel Mathieu Dreyfus se reconnaissait dépositaire du prix payé pour la perte de son frère, lâchement vendu à ses ennemis!

Soudain, ses lèvres frémirent, son sein se souleva, ses doigts se crispèrent sur le fatal écrit.

Christine se rapprocha de l'âtre, et sans hésiter, livra la lettre aux flammes.

— Brûlée! s'écria-t-elle. Réduite en cendres! Les deniers de Judas ne souilleront plus mes mains et mon âme.

En une seconde, le feu avait consumé le chèque, représentant pour elle l'énorme somme de cent mille francs.

Puis, Christine tomba à genoux sur le plancher et, longtemps, bien longtemps, elle demeura ainsi, la tête dans les mains.

— Cette femme doit avoir commis une lourde faute! murmura la vieille et brave hôtesse, qui était rentrée doucement dans la chambre et l'observait avec compassion. Dieu Seigneur, notre espoir à tous, rends-lui la paix et pardonne-lui!

Dans la même après-midi, la jeune femme partit, d'Hastings, malgré les sollicitations du pêcheur et de sa mère. Elle prit le train pour Londres, et se perdit dans le tumulte de la ville immense, baignée par la Tamise, ne possédant que les vêtements qu'elle portait sur elle et une dernière pièce d'or.

VI

Un rayon dans les ténèbres

— Ayez pitié de moi, monsieur ! Ne fermez pas votre cœur à mes prières. Laissez-vous attendrir par notre infortune !... Voyez ma détresse, mes yeux rougis de larmes, mais qui ont tant pleuré depuis dix jours, que la source en est tarie !... Soyez humain, monsieur, et laissez-moi voir mon mari !

C'était Lucie Dreyfus qui tenait ce touchant langage, la pauvre Lucie dont la voix brisée révélait des tortures sans nom.

La fidèle compagne du prisonnier s'était jetée à genoux devant le major Forzinetti. Elle était toute vêtue de noir, comme si elle eût pris par avance le deuil de son époux, et portait, rabattu sur le visage, un voile épais, cachant à tous les yeux sa honte et sa douleur.

Le directeur de la prison, assis à son bureau, la regardait d'un œil sombre.

— Levez-vous, pauvre femme ! dit-il profondément remué. Ce n'est point devant moi qu'il faut plier le genou, mais devant Dieu qui, seul, peut nous venir en aide, à tous !

— Mon enfant, gémit Lucie ! Ah ! si vous pouviez voir le pauvre innocent, auquel on a ravi son père ! Ses questions naïves attendriraient un rocher ! « Mais où donc est Papa ? » demande-t-il cent fois par jour. « Pourquoi est-il parti sans embrasser son petit André ? » Hélas ! je ne puis lui répondre que par des larmes ! Et lorsque, le soir, je le couche dans son petit lit, il joint les mains et fait sa prière : « Seigneur dit-il, protège-nous.

Fais que petite mère ne pleure plus et rends-nous mon petit père chéri ! »

La voix de la jeune femme, éprouvée si cruellement, s'entrecoupait de gémissements et de sanglots. Et, de nouveau, elle put pleurer, triste soulagement à ses effroyables angoisses.

Dans les yeux du vieux soldat brillaient aussi des larmes. Il se leva et releva la malheureuse Lucie.

— Si seulement, dit-il, avec douleur, je pouvais vous apporter une consolation, vous donner une espérance ! S'il était en mon pouvoir d'exaucer vos prières, je vous conduirais, ne fût ce que pour quelques instants, dans la cellule de votre mari ! Mais non, non ! Cela ne se peut pas... Dans votre intérêt même... Car l'aspect du cachot, dans lequel, contre ma volonté, on a relégué le capitaine Dreyfus, troublerait votre raison !...

— Non, ne craignez point cela ! Je serai forte... Je rappellerai à moi tout mon courage... Je vous promets, même, s'il le faut, de ne pas pleurer ! Mais que je revoie mon Alfred, que je l'embrasse... Après cela je serai beaucoup plus calme, et lui aussi, j'en suis certain, supportera avec plus de patience cette redoutable épreuve !

— Père, Père ! dit une voix douce et tendre. Ne ferme point l'oreille aux prières de cette infortunée. Vois, moi, ton enfant, je te supplie aussi.

C'était Marion, la pauvre fille démente, du major Forzenetti, qui avait pénétré, sans être remarquée, dans le cabinet du directeur. Depuis quelques jours, ses accès ne s'étaient plus représentés. Elle semblait avoir repris possession d'elle-même, sauf certaines idées, qui ne la quittaient pas.

Marion courut à son père, lui jeta les bras autour du cou et le regarda de ses grands yeux tristes et suppliants.

Puis, saisissant la main de Lucie :

— Ne vous laissez point aller au doute ! reprit-elle. Ne perdez point confiance en Dieu, notre suprême recours. Vous êtes si

jeune et si belle ! Pour vous, aussi, brillera le doux soleil ! Mais défiez-vous de l'homme sombre, ajouta la fille du directeur, avec des regards d'angoisse. L'homme sombre veut tout détruire autour de lui !... Il veut faire à tout le monde... le mal qu'il m'a fait à moi !

— La pauvre enfant... n'est pas bien, dit Forzinetti avec un geste désolé que Lucie comprit aussitôt.

Elle baisa tendrement le front blanc de Marion et caressa les boucles blondes de son opulente chevelure.

— Sois bénie, chère fille, du bon Dieu, pour la pitié que tu me témoignes! dit avec émotion madame Dreyfus. Que Dieu te garde à toi aussi, et te rende bientôt la santé.

Marion pencha la tête en silence, jeta à la triste Lucie un long et étrange regard et quitta brusquement l'appartement.

Le directeur de la prison la suivit des yeux. Puis se retournant vers Lucie :

— Croyez-moi madame, dit-il, retournez auprès de votre enfant. Il se fait tard. Neuf heures vont sonner et les rues de Paris ne sont point toujours sûres...

— Je n'ai rien à craindre, monsieur. Ma voiture m'attend à l'angle de la rue, et mon fils est bien gardé. Mais ne me laissez point partir d'ici sans résultat. Au nom de tout ce qui nous est cher, laissez-moi voir Alfred, ne fût-ce que pendant un quart d'heure... cinq minutes !

Forzinetti secoua la tête.

— Il m'est pénible, croyez le, madame, oh ! bien pénible, de résister à vos prières et à vos larmes. Mais je vous le demande, pouvez-vous exiger qu'un vieux soldat manque à l'honneur, après quarante ans de loyaux services, qu'il souille une carrière gardée pure de toute faiblesse, au milieu des plus grands dangers? J'ai juré, madame, juré sur l'Evangile de ne laisser pénétrer personne auprès du prisonnier. Moi, seul, et le geolier commis à sa garde, pénétrons dans sa cellule, dont la clef ne me quitte

pas. Elle est là, sur mon sein, et qui voudrait me la ravir devrait d'abord me percer le cœur.

— Vous dites que vous seul, et un geolier, pouvez voir mon mari dans sa prison, s'écria vivement Lucie. Je sais, cependant qu'une troisième personne peut y pénétrer, à toute heure du jour et de la nuit... Et cette personne... c'est le comte E... !

— Le major E... répondit le vieux Forzinetti, non sans amertume, n'est probablement investi de ce droit que pour me surveiller à moi ! J'ai ordre de me subordonner à lui, en tout et pour tout ! Aussi possède-t-il une seconde clef du cadenas qui ferme la trappe du cachot souterrain où gémit... son ancien camarade !

— Et l'on a justement choisi pour cette odieuse mission l'homme qui a enfin laisser tomber son masque et s'est montré, tel que je l'ai toujours pressenti et deviné, l'implacable ennemi de la famille Dreyfus !

Forzinetti garda le silence. Il feignit de ne point avoir compris la véhémente accusation portée contre le sombre personnage dont, lui-aussi, se défiait maintenant

Lucie ramena son voile noir sur son visage et tendit la main au vieil officier.

— Adieu, major Forzinetti ! dit-elle d'une voix découragée. Je n'essaierai pas plus longtemps de vous faire manquer à la foi jurée. Hélas ! je m'en retourne encore plus désespérée que je n'étais venue ! Mais vous êtes un loyal soldat. Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup comme vous en France !

Le directeur porta avec attendrissement à ses lèvres la main de madame Dreyfus, qui se dirigea d'un pas mal assuré vers la porte. Il insista pour la reconduire, mais la malheureuse Lucie s'y opposa.

— Restez, dit-elle. Il vaut mieux qu'on ne nous voie point ensemble. Les hommes sont soupçonneux et méchants. On pourrait

vous calomnier auprès de vos supérieurs. Restez. Je trouverai bien le chemin, toute seule.

Forzinetti s'inclina, ne reconnaissent que trop bien la cruelle justesse de ces appréhensions et Lucie se retira.

C'est à peine si ses jambes tremblantes la soutenaient sur les quelques marches, par lesquelles on accédait au cabinet du directeur. Arrivée au bas, elle prit à droite et suivit le large couloir voûté, menant à la porte de sortie.

Son cœur saignait. Elle retournait, elle, à la libertè, mais lui, l'homme auquel elle avait donné son cœur et dévoué sa vie, le père de son enfant, devait rester plongé dans un sombre cachot.

Soudain, Lucie s'arrêta, comme clouée au sol. Une ombre legère frêle, avait surgi derrière un des piliers, soutenant les arcs de la voûte.

Deux mains caressantes saisirent ses mains et une voix douce lui murmura à l'oreille :

— Non, il ne faut pas que tu t'en ailles sans l'avoir vu, pauvre femme, pâle et blanche... Aie confiance en moi... Cette nuit je te conduirai auprès du prisonnier.

— Marion ! s'écria Lucie, violemment émue. Est-ce bien toi, qui me promets cela ? Mais, ma pauvre enfant, tu ne pourrais rendre possible, ce que je considérerais comme la plus grande joie qui pût m'arriver dans mon effroyable situation, sans t'exposer aux suites les plus graves !

Mais la jeune fille secoua vivement la tête.

— Mon plan est bon ! répondit-elle tout bas, mais avec la fermeté si souvent particulière aux déments. Cette nuit, tu descendras avec moi jusqu'au cachot où est enfermé ton mari. Cela, je te le jure ! Mais maintenant, vite, qu'on ne te rencontre plus ici. Viens dans ma chambre. Je t'y cacherai jusqu'à ce que le moment soit venu !

Lucie se laissa conduire par la fille du major. La seule

pensée qu'elle pourrait voir Dreyfus, sans témoins, faisait bondir son cœur de joie.

Cependant, elle doutait bien encore que Marion fût en état d'accomplir sa promesse. Mais comme le naufragé s'accroche un fétu de paille, elle se confiait à la parole de la jeune fille.

Toutes deux rentrèrent, par une porte dérobée, dans le corps de bâtiment réservé aux logements du directeur. Marion guida Lucie par un escalier de service et l'introduisit dans sa chambre à coucher.

Cette chambre était simplement, mais élégamment meublée.

— Assois-toi ! dit tout bas Marion. Ici, tu es complètement en sureté. Personne ne pénètre dans cette chambre que moi, lorsque... je ne suis pas malade.

— Comment vous remercier ? murmura Mme Dreyfus. Vous agissez avec moi comme avec une sœur.

— Que n'es-tu ma sœur ! répondit l'enfant, d'un ton triste. Je crois que l'homme noir n'aurait plus sur moi cette terrible puissance. Depuis que je suis avec toi, je sens bien moins son approche. S'il pouvait en être toujours ainsi !

Elle fit encore à Lucie un signe d'amitié, lui recommanda de ne pas perdre patience, attendu que plusieurs heures s'écouleraient peut-être encore, avant qu'elle ne revînt, et disparut, après avoir soigneusement refermé la porte, derrière elle.

. . . .

Neuf heures et demi venaient de sonner lorsque le major Forzinetti entra dans sa salle à manger.

Il semblait triste et fatigué, et refusa de souper, ne voulant, disait-il, qu'une tasse de thé, avant de se mettre au lit.

Mme Bergé, qui remplissait chez lui l'emploi de gouvernante, lui servit l'odorant et bienfaisant breuvage et demanda la permission de se retirer, oppressée qu'elle était par un froid pris dans la journée.

— Allez, ma bonne, allez ! dit Marion à la digne femme, qui

lui tenait lieu de mère depuis plusieurs années. Le repos vous remettra et moi, je saurai... bien dorlotter mon père, aussi bien que vous !

Le major, enveloppant sa fille d'un regard plein d'amour, la vit en souriant verser du rhum dans sa tasse, lui donner le sucre et le citron et, après avoir rangé tasses et théière, sur leur plateau de porcelaine de Sèvres, sortir un moment pour lui rapporter une pipe toute bourrée. Plein de joie, il lui serra les mains et, du fond du cœur, adressa à Dieu la prière que sa fille récita toujours, désormais, telle qu'il la voyait en ce moment.

A dix heures précises, le sergent Girardot frappa à la porte. Le major avait son uniforme et en sortit la clef qu'il portait sur son sein.

— Ce sera ta dernière ronde d'aujourd'hui, dit Forzinetti. Je ferai moi-même vers deux heures, l'inspection de nuit. Quelle impression t'a faite le prisonnier, la dernière fois que tu l'as vu ?

— Je lui ai porté à six heures son dîner, répondit le sergent. Il n'a pris que quelques cuillerées de potage et un peu de pain. Ses forces semblent l'avoir abandonné. Vous savez que, depuis six jours, il n'a fait que gémir et crier. Mais l'épuisement est venu. Il se tient assis, sur le bord de sa couche, fixant dans le vide un sombre regard.

— Et comment se conduit Ravaillac, le tueur de femmes ? demanda le major.

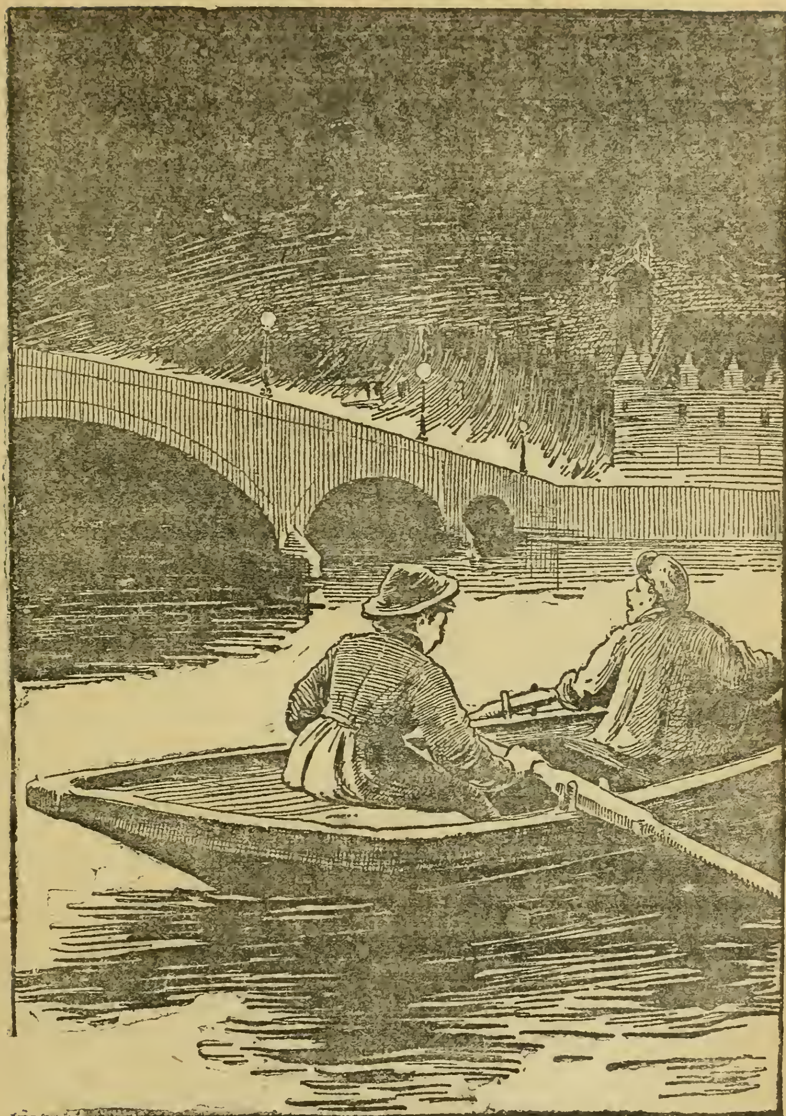
— Oh! très bien! Un vrai mouton. On le ferait aller où l'on veut, du bout du doigt.

C'est bien, Girardot. Va faire ta ronde et rapporte-moi la clef. J'ai besoin de prendre quelques heures de repos.

Le sergent fit demi-tour à droite, sortit et revint une vingtaine de minutes plus tard.

— Tout est en règle, major ! dit-il.

Forzinetti reprit sa clef, mais il ne la replaça plus sur son sein habitué qu'il était à la mettre, la nuit, sous son oreiller



Cette barque était montée par un homme et une jeune femme, déguisés tous deux en mariniers. (Page 131.)

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Le sergent fit demi-tour à droite, sortit et revint une vingtaine de minutes plus tard.

— Tout est en règle, major! dit-il.

Forzinetti reprit sa clef, mais il ne la remplaça plus sur son sein, habitué qu'il était à la mettre, la nuit, sous son oreiller. Il se leva, embrassa tendrement sa fille chérie, lui recommanda de ne pas prolonger sa veille et se rendit lui-même, à sa chambre à coucher.

Cependant Marion resta encore près d'une heure, assise sur le divan, rapproché de la table. Renversée et les yeux levés au plafond elle semblait suivre des figures planant dans l'espace et visibles pour elle seule.

Enfin, elle se redressa et tourna le bouton de la lampe, faisant brusquement succéder les ténèbres â la clarté. Alors, sur la pointe des pieds, elle alla écouter à la porte de la chambre où s'était retiré le major dont elle put entendre la respiration forte et régulière.

Marion ouvrit doucement et se glissa comme une ombre jusque près du lit. Malgré l'obscurité, elle se dirigeait à coup sûr, tant la disposition des lieux lui était familière.

Un instant, elle demeura immobile, puis, elle étendit le bras et, sans hésiter ni trembler, glissa la main sous l'oreiller.

Elle en retira la clef et la remplaça par une autre de dimension à peu près pareille.

Les fous stupéfient, parfois, ceux qui ont charge de veiller sur eux, par l'incroyable subtilité de leurs combinaisons. Ainsi Marion avait prévu que le consciencieux officier pourrait se réveiller en sursaut et porter instinctivement la main vers l'endroit, oû « il devait toujours sentir » la clef, dont il ne se dessaisissait ni de jour, ni de nuit, sinon pour la confier au sergent de ronde.

S'étant ainsi précautionnée contre une surprise immédiate, la jeune fille quitta la chambre, du même pas rapide mais silencieux, et courut retrouver Lucie.

Mme Dreyfus attendait sa venue, le cœur battant à se rompre. Marion, les yeux brillant de joie, apparut, triomphante, dans l'entrebaillement de la porte, en agitant la bienheureuse clef.

— Je ne reste point au dessous de mes promesses ! dit-elle. Maintenant, le plus fort du danger est passé. Je tiens à la main la baguette magique qui ouvrira pour nous la prison de ton époux !

Lucie eut besoin de rappeler à elle toute son énergie pour ne point laisser échapper un cri de joie. Ses yeux se mouillèrent de reconnaissantes larmes et elle s'inclina pour baiser la main de l'enfant.

Mais celle-ci l'entraîna vivement sur ses pas.

— Il est maintenant onze heures et demie, dit-elle. Tu pourras rester jusqu'à une heure près de ton mari, mais pas plus longtemps. Il faut que tu aies disparu lorsque, vers deux heures, mon père fera, lui-même, sa ronde.

Elles suivirent avec des précautions infinies les sombres couloirs jusqu'à la porte de fer, dont Marion avait pu facilement se procurer la clef, déposée sur le secrétaire du directeur. Comme deux ombres, elles s'engagèrent dans l'escalier tournant, s'enfonçant dans les ténèbres en arrivèrent à l'horrible trappe.

Marion l'ouvrit prestement au moyen de la clef dérobée et, elle elle avait bien pensé à tout, alluma la chandelle d'une lanterne sourde.

Lucie se pencha avec effroi sur l'effroyable tombe où son mari était condamné à vivre et à respirer.

Mais la certitude de le revoir un moment après, de se sentir pressée dans ses bras, de lui prodiguer les plus tendres et les plus consolantes paroles, triomphèrent de son épouvante.

Rassemblant ses jupes d'une main, elle descendit, d'un pas ferme, l'échelle humide et glissante.

— Ne crains rien ! lui cria Marion, restée au haut. Je suis

obligée de fermer le cachot sur toi, mais dans une heure je serai revenue pour te délivrer.

— Merci mille fois, ma chère enfant, mon doux ange de charité! murmura Lucie qui ne trembla point en entendant la lourde trappe retomber sur elle et, du dehors, Marion, donna au cadenas un double tour de clef.

Les pas de l'enfant s'éloignèrent.

Le malheureux prisonnier ne dormait pas. Se couvrant le visage de ses mains, comme pour échapper à l'horreur de sa prison, il se tenait assis sur sa couche, songeant à ceux qui lui étaient chers.

— Maintenant, sans doute, se disait-il, Lucie, elle, non plus, ne dort pas. Elle doit veiller près de son fils, implorer le ciel pour qu'il fasse promptement éclater mon innocence! O Lucie! soupira-t-il, à travers ses larmes, ma femme chérie, combien autrement, j'entrevoyais notre commune existence! Dans mes rêves ambitieux je me voyais arrivé à un sommet qui, entre des millions d'hommes, ne peut être atteint que par un seul! Pour la gloire et le bonheur de mon pays, j'aspirais à la toute puissance! Je te voulais, heureuse et fière, à mon côté, comblée de tout ce qui peut enorgueillir et enivrer le cœur d'une femme!... Et maintenant!... Un coup de foudre, lancé par une puissance hostile et inconnue, m'a précipité dans un abîme de douleur et de honte! Je t'ai laissée, seule et abandonnée, avec ton fils, déjà orphelin! Notre nom est honni et traîné dans la fange! Tout nous accable et moi! moi!...

Il plongea désespérément les deux mains dans sa chevelure blonde, en désordre :

— Moi, moi, reprit-il, prisonnier, comme le plus vil meurtrier! On m'a enfermé dans ce trou infect, comme un chien enragé! Les rats et les souris sont mes seuls compagnons et l'air que je respire, par cette étroite ouverture, c'est l'air empoisonné d'un égout!

Il se dressa avec rage, courut à la fenêtre et, pour la millième fois, peut-être, essaya vainement d'en ébranler les barreaux.

— O Dieu! s'écria-t-il, en levant les yeux vers la voûte de son cachot, avec une expression de suprême douleur, Dieu, qui connais mon innocence et me vois, de la part d'implacables ennemis, victime d'une des plus monstrueuses erreurs de ce siècle d'ignorance et d'indignité, montre toi un Dieu de vérité et de justice! Tu as donné à Samson la puissance nécessaire pour renverser les colonnes du temple philistin. Accorde-moi, pour un instant, la même force, pour que j'arrache ces grilles et renverse ces murs qui me séparent de ma femme et de mon enfant!

Et ses mains s'ensanglantaient vainement aux lourds barreaux. Epuisé, hors d'haleine, le front baigné de sueur, il reconnut, une fois de plus l'inanité de ses tentatives. Poussant un rire amer, il recula et s'écria d'une voix brisée:

— Ah! ah! Insensé! Misérable niais! J'espère encore, je rêve encore la délivrance!... Ne sais-je pas que je suis abandonné de Dieu et des hommes, et qu'en ce monde il ne me reste plus que deux issues: la folie ou la mort!

— Et ta femme, ta fidèle compagnee qui t'adore? dit derrière lui une voix sanglottante.

Dreyfus jeta un cri rauque et se retourna. Les yeux démesurement ouverts, il trembla de tous ses membres et manqua de tomber sous le coup d'une foudroyante émotion.

— Lucie! Lucie! s'écria-t-il en ouvrant les bras. Est-ce bien toi que je revois, ou bien suis-je le jouet d'une décevante vision de mon esprit égaré!

— Non, c'est bien moi! dit la palpitante Lucie, en se précipitant sur son cœur.

Dreyfus pleurait et riait, à la fois. Il embrassait avec frénésie le front, les joues, la bouche, les petites mains, les boucles parfumées de son épouse. Il l'étranglait passionnément contre son sein, la soulevait et l'emportait comme un fou tournant dans sa

prison, alternant les baisers, les pleurs, les caresses et les soupirs.

Enfin, il l'attira sur le pied de sa couchette, entourant sa taille de son bras tremblant et lui demandant des nouvelles du petit André.

— Mais, s'écria Dreyfus, comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'à moi?

— Un bon ange m'a aplani le chemin, répondit Lucie, qui lui raconta de point en point tout ce dont ils étaient redevables à la fille du major Forzinetti.

— Dieu veuille l'en récompenser! dit le capitaine avec ferveur. Si jamais je recouvre la liberté, je saurai reconnaître un bienfait qui peut l'exposer à de pareils dangers... Mais, dis-moi, que devient mon frère Mathieu?

— Il remue ciel et terre pour toi et tu peux bien penser que, pas plus que lui, je n'aurai de repos avant que ton innocence ne soit reconnue et qu'on ne t'aie rendu à la liberté. Ne désespères donc point, mon époux adoré! Supporte ton malheur en homme! Alfred, je tombe à tes genoux pour implorer de toi une promesse sacrée, sur notre amour, à tous deux, sur la vie de notre enfant!...

La belle et touchante compagne du prisonnier s'était agenouillée sur les planches, à demi-pourries, jetées sur le sol de l'humide cachot, et élevait vers Dreyfus ses bras suppliants.

— Jure-moi, Alfred, dit-elle, en le regardant avec une ardeur passionnée, jure-moi que jamais tu ne portera sur toi-même une main criminelle que quoiqu'il arrive, jamais tu ne recourra au suicide... Jure, sur l'amour de ton enfant.

Le capitaine laissa échapper un profond soupir. Longtemps il garda le silence, et sembla en proie à un pénible combat intérieur.

— Eh bien! dit-il enfin, posant solennellement la main sur le front de la jeune femme, sur l'amour et sur la vie de notre enfant, je jure de ne jamais déserter volontairement l'existence.

Lucie lui baisa les mains avec reconnaissance. Il la releva tendrement.

— Serment pour serment ! dit-elle. Moi aussi, je jure de supporter héroïquement tout ce que la destinée nous réservera de pénible et de douloureux et de te rester fidèle, de corps et d'âme jusqu'au tombeau.

Un long embrassement, scella cette double et sainte promesse.

— Ah ! si je pouvais parler avec Mathieu, ne fut-ce qu'une fois ! soupira Dreyfus. J'aurais tant de choses à lui dire.

— Peut-être Marion pourra-t-elle l'introduire auprès de toi de la même façon, dit Lucie. Mathieu doit arriver, ce soir, de Londres. J'ai reçu, hier, une lettre de lui, une lettre avec d bonnes nouvelles.

— De Londres ? demanda Dreyfus avec étonnement. Et qu'espère faire Mathieu, pour moi, à Londres ?

— Oh beaucoup, beaucoup ! répondit Lucie. Dis-moi, Alfred, n'as-tu jamais entendu parler d'une dame américaine, nommé Alice Terry ?

— Je me souviens d'avoir vu assez fréquemment ce nom là dans les journaux... Oui, c'est bien cela ! Alice Terry est cette illustre détective femme, dont la presse tout entière s'est occupée. Cette jeune dame, à ce qu'ils disent, l'emporte tous les agents secrets masculins d'Europe et d'Amérique par son indomptable énergie, sa clairvoyance et son adresse. Elle est arrivée, paraît-il, à des résultats prodigieux.

— Oui, Alfred, dit Mme Dreyfus, avec animation, Alice Terry est, comme me le dit Mathieu dans sa lettre, un prodige de clairvoyance. Cette femme a débrouillé les causes les plus ténèbreuses. Grâce à elle, de nombreux innocents ont été rendus à la liberté et à l'honneur, de nombreux scélérats qui, grâce à leurs trâmes se croyaient assurés de l'impunité sont tombés entre les mains de la justice.

— Ah! si Alice Terry pouvait me sauver, moi aussi! s'écria Alfred avec ardeur.

— Elle le fera! répondit Lucie, les yeux brillant d'espoir. Ecoute. Mathieu a réussi à lui inspirer de l'intérêt pour ta cause. Nous nous sommes assurés de son secours. Ce soir, même, elle arrivera à Paris, avec ton frère, pour s'occuper immédiatement de ta délivrance.

Il serait aussi impossible de mentionner les mille et mille questions, échangées au cours de cette rapide heure d'entrevue entre les deux époux, que de compter les caresses par lesquelles l'aimante Lucie essaya et réussit à ramener quelque couleur sur les joues hâves et pâles du prisonnier.

Enfin, les paroles s'éteignirent, pour faire place aux baisers, de plus en plus rapprochés et ardents. Lucie se trouvait pâmée aux bras d'Alfred et le silence ne fut plus troublé que par de doux soupirs. L'effroyable cachot s'était transformé en temple de l'amour conjugal. Dans les angles où, une heure auparavant, l'imagination troublée du prisonnier croyait distinguer les spectres du doute, de la souffrance, du désespoir et de la folie, surveillant leur proie, souriaient maintenant les déïtés protectrices et consolantes des chastes ivresses et des abandons sacrés.

VII

Le Démon

Mais soudain, l'échelon supérieur de l'échelle craqua sous un pas lourd.

Lucie se redressa, pâle et tremblante. Ce n'était point Marion,

qui venait l'avertir qu'il était temps de se retirer. Non, c'était la silhouette d'un homme de haute taille. Un cri d'épouvante sortit de ses lèvres et elle retomba presque sans connaissance dans les bras de Dreyfus.

Le comte E... se dressait devant eux.

— Le sinistre major ! s'écria la jeune femme avec une effroyable angoisse...

Le comte embrassa le groupe, formé par le prisonnier et par sa femme, de regards ardents comme des flammes, aigus comme des coups de poignard. Il se passa quelques minutes avant que la colère, dont tout son être était secoué, lui permit de proférer un son.

— Ainsi donc, dit-il en grinçant des dents, ainsi donc, madame, vous avez réussi à pénétrer dans le cachot du prisonnier, malgré toutes mes précautions, malgré mon incessante vigilance ? Ceci constitue un délit, dont votre complice aura à répondre. Pour ce qui vous concerne, madame, jusqu'à nouvel ordre, vous êtes ma prisonnière. Je vais vous conduire immédiatement dans ma voiture, auprès de son Excellence le Ministre de la guerre, qui verra ce qu'il y a à faire dans les circonstances présentes.

— Grâce, monsieur le comte ! cria la pauvre Lucie. Il y a si peu de temps, encore, que vous étiez le plus intime ami d'Alfred. Vous ne pouvez vouloir nous rendre plus malheureux que nous le sommes déjà ?

— Je suis soldat, madame, et n'ai à considérer ici que mon seul devoir, répondit le comte avec un calme glacial. Certes, oui, j'étais l'ami sincère et dévoué du capitaine Dreyfus, réputé sans reproche et sans tache !.. Quant à l'espion Dreyfus, je ne le connais plus !

— Parceque tu n'est qu'un scélérat ! cria d'une voix tonnante le prisonnier, qui jusqu'ici, songeant à ses promesses, ne s'était contenu qu'au prix des plus grands efforts. Tu es devenu bien vite mon plus mortel ennemi, de mon plus fidèle ami, que tu te

disais ! Mais je comprends bien cela, maintenant. Il y a des créatures souples et intéressées qu'on ne trouve que là où brille le soleil. Mais lorsque le ciel se voile, que l'orage s'annonce, les rats abandonnent le navire. C'est ainsi que tu as agi à mon égard, j'en prends pour juge ta propre conscience, si tu sais encore ce que signifie ce mot là ! Cependant je te dirai ceci : ton père, l'ami du mien, se retournerait dans sa tombe s'il pouvait savoir de quelle façon lâche et vile tu reconnais les services rendus par notre famille à la tienne.

Un rire sec et strident, inhumain, infernal, résonna, faisant vibrer la voûte du cachot souterrain. C'était le major qui l'avait poussé. Il se retourna lentement vers Dreyfus, lui montrant un visage hideusement contracté, et se tint si près, devant lui, que son haleine, frappant les joues du prisonnier, causa presque à ce dernier la sensation d'une brulure.

— Mon père ! dit d'une voix creuse le sinistre major. Tu invoques le souvenir de mon père ? Je te dis, moi, qu'il me bénirait, en te voyant marqué comme espion, en sachant que c'est moi, moi !...

Le comte s'arrêta soudain. Après un moment d'un terrible silence il reprit, d'une voix changée, mais non moins grosse de menaces :

— Prisonnier, je te ferai mettre la camisole de force et enchaîner aux pieds et aux mains si tu oses encore m'adresser la parole sans que je t'interroge. Et vous, madame, veuillez me suivre à l'instant auprès du Ministre de la guerre. Si vous refusez, je donnerai l'alarme et la situation de votre mari deviendra encore plus dangereuse.

— Non, je vous suivrai chez le Ministre. Il ne peut point comdamner une pauvre femme parceque — je vous le déclare expressément — sans autre aide que son propre désespoir, elle a réussi à pénétrer dans le cachot de son mari. Je me soumets à son jugement, certaine, qu'il ne pourra que me pardonner.

— Je le souhaite dans votre intérêt, répondit le major d'un ton bref et en se retournant vers l'échelle.

Lucie profita de ce mouvement pour se jeter encore dans les bras d'Alfred. Celui-ci l'étreignit sur son cœur en murmurant à son oreille :

— Et il faut que j'assiste impuissant à la façon insolente et cruelle dont ce monstre t'arrache à moi et te force à le suivre ! Et je me trouve désarmé devant tant de perfidie et de scélératesse !

— Nous sommes maintenant les plus faibles, Alfred, répondit Lucie, avec un regard mouillé de larmes. Il faut que nous nous courbions sous la loi du plus fort, jusqu'à ce que les choses aient changé de face. C'est peut-être pour notre bonheur que le comte m'amène auprès du Ministre... Je me jetterai à ses pieds pour lui demander, non point grâce, mais justice !

— Adieu, donc, fidèle compagne ! Encore un baiser et puis va... Que cet homme ne savoure point l'amertume de nos tristes adieux !

Du pas ferme, dont elle avait pénétré dans le souterrain, Lucie suivit le comte qui, déjà, l'attendait près de la trappe béante, qu'il referma à double tour.

Le sinistre major heurta à la porte de fer qu'un soldat de garde vint ouvrir. Il donna le mot d'ordre, à voix basse et s'éloigna, pendant qu'on lui présentait les armes.

Toutes les portes s'ouvrirent, ainsi, devant eux. A l'angle de la rue attendait une voiture fermée. Le comte ouvrit la portière et voulut aider Lucie à gravir le marchepied.

La jeune femme feignant de ne pas voir la main qui lui était tendue, entra précipitamment dans la voiture et se blottissant dans l'angle, rabattit son voile noir sur son pâle visage.

Pendant ce temps, le comte s'était entretenu à voix basse avec le cocher.

— Vous m'avez bien compris, ajouta-t-il tout haut. Au Ministère de la guerre et arrêtez à l'entrée de service.

Il pénétra à son tour dans la voiture et s'assit non point, comme l'avait craint Lucie, à son côté, mais dans l'angle opposé. Les chevaux s'élancèrent rapidement par les rues de Paris, désertes et sombres à cette heure avancée de la nuit. Pas un mot ne fut échangé pendant le chemin. Lucie se tenait muette et défiante dans son coin, et, assis dans le sien, le comte semblait plongé dans de profondes réflexions.

Au bout d'une demi heure de marche, la voiture s'arrêta. Alors, seulement, le major se tourna vers madame Dreyfus et lui dit :

— Il faut que vous m'excusiez pour quelques minutes, madame. J'ai à faire demander au Ministre de la guerre, s'il veût bien me recevoir à une heure aussi anormale. J'ose espérer que vous n'abandonnerez pas la voiture. Dans le cas contraire, vous devriez vous attendre à être arrêtée au point du jour.

— Je ne me suis rendue coupable d'aucun crime, répondit avec dignité Lucie, et n'ai par conséquent aucun motif pour me dérober.

Le comte descendit et pénètra dans l'hôtel dont les portes s'étaient ouvertes, sans qu'on eût eu besoin de sonner. Le cocher sauta au bas de son siège et se plaça devant la portière. Lucie n'en pouvait douter ; cet homme avait ordre de la surveiller et de s'opposer à toute tentative de fuite.

Le cœur de la pauvre et belle jeune femme battait violemment. La pensée de se trouver, dans quelques instants, en présence du Ministre de la guerre l'agitait au dernier degré. Peut-être le sort de son mari allait-il se décider ! Elle appellerait tout à son secours, larmes, supplications, elle mettrait en œuvre toute l'éloquence du désespoir pour toucher et convaincre l'homme puissant au nom duquel Dreyfus avait été jeté en prison.

La portière de la voiture fut rouverte. Le comte tendit la main

à Lucie, mais de nouveau celle-ci la refusa et sauta sans aide sur le pavé.

Le sinistre major la conduisit, par un escalier, éclairé au moyen d'une lampe suspendue, jusqu'au palier du premier étage. Arrivé là, il l'introduisit dans une pièce, brillante de lumières et somptueusement meublée.

Des tapis de Turquie recouvraient le parquet et étaient appendus aux fenêtres, en guise de portières et de rideaux. Tout, dans ce luxueux appartement, respiraient un luxe oriental. Un guéridon arabe, incrusté de nacre et supportant un narguillé, était placé devant un large divan, à crépines d'or.

Aux murailles, se détachaient sur des teintures sombres des tableaux sertis dans l'or et l'ébène. Mais les joues de Lucie se couvrirent d'une vive rougeur en y voyant représenté, avec un art souverain, mais aussi avec une liberté complète, les exploits amoureux de Jupiter.

— Est-ce bien ici que demeure le Ministre de la guerre? demanda-t-elle, en promenant autour d'elle un regard péniblement surpris.

Le comte s'était rapidement débarrassé de son manteau, de son képi et de son épée, qu'il avait jetés dans un coin de la chambre. Il se retourna vers Lucie et fixa sur elle des yeux à la fois si ardents et si sombres que la jeune femme sentit un frisson lui passer par les membres.

— Je vous le demande encore, répéta-t-elle en tremblant, est-ce bien ici la demeure du Ministre de la guerre?

— Non, madame, répondit le major, en riant méchamment, vous vous trouvez dans mon boudoir particulier.

Lucie jeta un cri. Du rouge ardent, ses joues passèrent à la blancheur du marbre. Elle fut obligée de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber.

— Misérable, vous m'avez donc trompée ! cria-t-elle d'une voix vibrante d'indignation. Vous m'avez donc entraînée dans un piège

Vil scélérat, il n'y a donc plus rien de sacré pour vous, ni le malheur d'un homme injustement accusé, ni le désespoir d'une malheureuse mère ?

— Ecoutez-moi, Lucie, dit le comte, qui avait repris son calme terrible et menaçant.

Il alla à la porte, la ferma, mit la clef dans sa poche et revint se placer devant la jeune femme.

— Vous êtes ici en ma puissance, reprit-il, et si vous refusez de vous plier à mes vœux plus jamais vous ne reverrez ni votre mari ni votre enfant.

Lucie arracha le voile qui lui recouvrait le visage et fixa sur le sinistre major un regard d'indicible mépris.

— J'ignore quels sont ces vœux, dit-elle d'une voix vibrante, mais quels qu'ils soient je jure de mourir plutôt que de souffrir la moindre atteinte à ma personne.

Et, poursuivant, avec un redoublement de véhémence :

— Si donc, vous ne voulez pas que cette maison soit le théâtre d'un meurtre, si vous ne voulez pas que ces tapis soit arrosés de mon sang, hâtez-vous de m'ouvrir cette porte et de me rendre la liberté.

Le comte se rapprocha encore, plongeant son dur et cynique regard dans les yeux dilatés de la jeune femme. Tous les muscles de sa face se contractèrent en une expression de passion sauvage et c'est d'une voix entrecoupée qu'il reprit :

— Combien de fois, Lucie, n'ai-je point admiré votre resplendissante beauté ! Combien de fois n'ai-je point été pris d'un frénétique désir de vous étreindre sur mon cœur et de brûler vos lèvres au feu de mes baisers ! Mais, alors, j'étais l'ami de votre époux, et cette idée me faisait imposer silence à ma grandissante passion. Maintenant, Dreyfus est mon ennemi, comme il est celui de la France entière ! Si je vous ai entraînée ici, Lucie, c'est pour vous dire que je vous aime, que je vous aime éperdument. Et par le Dieu vivant, vous êtes en ma puissance ! Je serais le

dernier des niais si je laissais échapper cette heure, qui doit me rendre heureux.

Lucie avait fermé les yeux devant son regard de feu. Lentement, elle recula, jusqu'à ce que la porte l'empêchâ d'aller plus loin. Elle sentit le misérable si près d'elle qu'elle pouvait presque entendre les battements de sou cœur et que ses genoux touchaient les siens. Elle chancela. Ses tempes battirent, sous l'afflux de sang qui lui montait au cerveau.

— Laissez-moi ! dit-elle d'une voix étranglée par l'indignation et l'effroi. Retirez-vous. Ayez pitié de mon enfant, si vous n'avez pas pitié de l'honneur d'une femme qui n'aime et ne veut aimer que l'élu de son choix et qui a horreur du contact de tout autre.

— L'homme dont vous parlez, Lucie, est indigne de votre amour, répliqua méchamment le comte. Il vous a trompée, il vous a manqué de fidèleté plus de mille fois ! Pendant que vous gardiez, pour lui seul, le trésor de votre chaste amour, il vous oubliait dans les bras d'une vile courtisane !

Lucie repoussa le major, de ses deux mains tendues.

— Tu mens ! cria-t-elle, chacune de tes paroles est une imposture. Dreyfus m'est resté fidèle et je crois en lui comme au Dieu tout-puissant !

Fièrement dressée devant le comte, elle semblait maintenant transformée en une déïté vengeresse. Sa beauté rayonna d'un si superbe éclat que la passion du misérable s'en accrut encore.

Il poussa un rire sauvage et reprit :

— Je puis vous apprendre la nom de sa maîtresse, dit-il.

— Et moi, je ne veux rien savoir s'écria Lucie. Tais-toi, tu mens !

— La belle du capitaine Dreyfus s'appelle Christine de Sérignan. Elle exerçait la noble profession d'écuyère et cette tendre liaison n'est pas restée sans fruit.

Lucie, comme frappée de la foudre, tomba à genoux sur le tapis.

— Dieu du Ciel, s'écria-t-elle, le cœur déchiré d'angoisse et de douleur, pourquoi permets-tu à ce scélérat de parler ! Pourquoi ne paralyses-tu point cette langue perfide qui ose souiller l'honneur d'un homme et le bonheur de toute une famille ?

— Voulez-vous des preuves ? Je vous en donnerai. Je vous montrerai une lettre adressée par votre fidèle mari à son exigeante maîtresse.

— Cette lettre est fausse et c'est toi qui l'as écrite !... Je la déchirerai sans la lire et en foulerai les morceaux aux pieds !

— Tu me croiras ! cria le comte. Et les lèvres tremblantes, les narines dilatées, comme celles d'un tigre éventant sa proie, les bras tendus, il se rapprocha de la malheureuse femme. Je veux, je veux que tu m'en croies, entends-tu bien, et que tu le méprises, lui ! Tu es à moi, maintenant, et tu ne m'échapperas point.

Il saisit la pauvre Lucie de ses mains puissantes et l'attira à lui avec une force irrésistible. Il étreignit ce corps souple et gracieux sur sa large poitrine, comme s'il eût voulu l'y écraser.

La jeune femme poussa un cri de détresse.

— Un baiser, rugit-il, un baiser. Oui, tu seras à moi, dût mon étreinte te faire sortir l'âme du corps !

Il s'ensuivit une lutte terrible. Les lèvres du comte cherchaient ardemment celles de la jeune femme et la pression de son bras devenait de plus en plus forte, comme celle du serpent enlaçant sa proie de ses anneaux. D'une main il arracha le voile de Lucie et réussit à planter ses lèvres sur le trésor de ses boucles brunes.

Mais l'excès même de l'angoisse donnait à la jeune femme une énergie surhumaine. C'était son honneur qu'elle défendait avec la rage du désespoir. Jusqu'à présent les lèvres de l'infâme n'avaient point encore touché les siennes.

Elle s'arracha de ses bras, en un suprême effort :

— Je me jetterai par la fenêtre! cria Lucie. Que mon sang retombe sur toi!

Elle voulut courir à la croisée pour réaliser sa menace, mais de nouveau elle se sentit reprise, enlacée et entraînée vers le divan.

De nouveau, aussi, elle parvint à se dégager. Une inspiration soudaine lui fit entrevoir la délivrance. D'un bond elle fut dans l'angle oú le major avait jeté, en rentrant, son manteau et son épée. Elle se baissa et, quand elle se redressa, la lame brillait nue à son poing tremblant.

— Essaie de te rapprocher de moi, misérable! cria Lucie, les yeux fulgurants. Maintenant, j'ai une arme pour me défendre et si je ne réussis point a en percer ton cœur d'oiseau de proie, je l'enfoncerai dans mon propre sein!

Le sinistre major se mit à rire:

— Ce n'est point un jouet pour tes frêles mains, ma pauvre Lucie, dit-il. Mais ce transport héroïque ne te rend que plus belle à mes yeux. Plus que jamais, je te veux et tu seras à moi. Remets-moi cette épée.

— Jamais! cria Lucie, en dirigeant furieusement l'arme contre la poitrine du comte. Mais celui-ci était sur ses gardes. En escrimeur émérite, il se déroba à la botte par un simple mouvement du corps et, du bras, écarta l'épée.

Ses doigts de fer s'abattirent sur le poignet délicat de la jeune femme qui, à moitié broyé, s'ouvrit et laissa échapper l'arme.

Son dernier espoir était anéanti, ses forces étaient à bout. Presque défaillante, elle se sentit soulevée et emportée par le ravisseur vers le divan, où il la jeta sur les épais coussins.

— Souillée par ses baisers! dit-elle, en un cri d'agonie. Alfred, Alfred, plus jamais je ne dois te revoir!

Cependant, elle essaya encore de se défendre, mais d'instant en instant sa résistance devint plus faible. Déjà l'infâme croyait

atteindre son but, ses yeux flamboyaient de lubrique satisfaction, lorqu'un pas rapide résonna dans la cage d'escalier.

Le comte se redressa en écoutant. Son pâle visage flémit encore.

Trois coups furent discrètement frappés sur la porte de la chambre.

— Qui est là ? demanda le sinistre major, reprenant haleine.

— C'est moi, répondit une voix d'homme, votre valet de chambre, Baptiste.

— Et que voulez-vous ? demanda encore le comte, d'une voix irritée.

— Son Excellence le Ministre de la guerre vient d'arriver. On m'a ordonné d'avertir monsieur le comte que son Excellence désire lui parler, pour chose urgente.

Ce fut comme si un choc électrique traversait le corps du misérable. Il faillit se trouver mal d'émotion. Mais son trouble ne dura qu'un instant. Il se remit par un énergique effort de volonté et, les yeux encore brillants de désappointement et de fureur, il cria au valet, attendant derrière la porte :

— Introduisez ici son Excellence, tout de suite, à l'instant.

Puis, il glissa vers la porte, avec la rapidité d'une couleuvre, et, ayant tiré la clef de sa poche, l'ouvrit toute grande.

A l'annonce de l'arrivée providentielle du Ministre, Lucie s'était précipitée au bas du divan. Elle ramassa sur le tapis, son chapeau et son voile, tombés au cours de la terrible lutte et, instinctivement, remit quelque ordre dans ses vêtements.

Ses genoux tremblaient encore. Son sein était soulevé comme les flots de la mer, après la tempête, ses lèvres brulaient des impurs baisers, arrachés par la violence, mais un espoir nouveau éclatait dans ses yeux. Le Ministre approchait. Le moment était venu de travailler à la délivrance d'Alfred et d'arracher son masque au misérable artisan de sa perte.

— Dieu tout puissant ! dit-elle, en élevant ses mains vers la

ciel, en un geste d'ardente prière, je te remercie, de cœur et de bouche, car le salut que tu m'as envoyé n'est point arrivé une minute trop tôt !

Un bruit de pas et un cliquetis d'éperons résonnèrent dans l'escalier. Ils se rapprochèrent, et la haute taille du Ministre de la guerre apparut sur le seuil de la chambre. Il était suivi de son adjudant.

Le comte alla respectueusement au devant du chef de l'armée, en faisant le salut militaire.

— Excellence ! dit-il, en désignant, d'un geste rapide, la pauvre Lucie qui s'était retirée, tremblante et oppressée dans un angle de l'appartement. Je vous souhaite la bienvenue dans mon humble demeure et suis heureux du hasard qui vous y amène, juste en ce moment-ci. Cette dame est l'épouse du traître et espion Alfred Dreyfus.

— Et qu'est-ce que madame fait chez vous, major ? demanda le Ministre en fronçant les sourcils. Quel motif peut expliquer sa présence, en pareil lieu et à pareille heure ?

Lucie voulut parler, mais, bien que le moment fut décisif, la voix s'arrêta dans sa gorge contractée.

Le comte d'ailleurs, l'aurait dévançée.

— Excellence, dit-il, bien que, par considération pour madame, je préférerais n'avoir point à m'expliquer au sujet de sa visite, l'honneur m'ordonne de vous découvrir toute la vérité,

— C'est là, aussi, votre devoir, comme officier.

— Eh! bien donc, madame Dreyfus s'est présentée à mon absence et a réussi à s'introduire dans cette chambre, en corrompant un de mes valets, dont je tiens le témoignage à la disposition de votre Excellence. Lorsque je suis revenu de mon inspection, je l'ai trouvée ici. Je lui ordonnai de se retirer. Elle s'est jetée alors, à mes genoux, en me suppliant de laisser s'évader le traître, arrêté sur votre ordre.

Le Ministre eut un haut le corps.

— Inouï! dit-il. Mais je m'attendais à de semblables tentatives de la part de la famille Dreyfus.

— Par grâce, Excellence, écoutez-moi! Tout cela est une exécrable imposture!

— Silence, madame. A qui ferez-vous accroire qu'on vous ait conduite, ici, de force? Le seul fait de vous trouver dans la chambre d'un officier témoigne suffisamment contre vous!

La malheureuse femme se couvrit le visage de ses mains.

— Et quelles sont les promesses que vous a faites madame? demanda le Ministre, poursuivant son interrogatoire.

— Excellence, répondit le comte, les promesses que m'a faites madame, dans... l'excès de son dévouement, sont de telle nature que je vous serais reconnaissant de n'en point exiger la révêlation.

— Je comprends et mon indignation est grande. Mais, vous, qu'avez-vous répondu?

— Ce qu'un homme d'honneur peut et doit répondre en pareille occurence. J'ai dit à madame que la conception que j'ai de mes devoirs militaires et de ma fidélité au pays ne pouvait être ébranlée par l'amour d'aucune femme, au monde.

Lucie s'approcha du Ministre. Elle éleva vers lui ses mains suppliantes, pendant qu'un flot de larmes s'échappait de ses yeux. Et pourtant, elle hésitait à parler! Pouvait-elle dire qu'elle avait été introduite dans le cachot de son mari, par la douce et innocente fille de Forzinetti, et y avait été surprise par l'infâme calomniateur? Non, les évenements de cette nuit devaient demeurer secrets sous peine d'entraîner la destitution du loyal officier et pis encore, peut-être!

Muette, elle se laissa glisser aux genoux du Ministre.

Celui-ci la regarda d'un air sévère:

— Je veux bien, dit-il, mais pour cette fois, seulement, ne pas saisir la justice de cette tentative de corruption à l'égard d'un de mes officiers. Mais n'y revenez plus, car vous ne vous en

tireriez point si facilement. Et maintenant, madame, faut-il vous dire que votre présence, ici, s'est déjà trop prolongée.

Lucie, désespérée, s'enfuit comme une folle de cette maison maudite où son honneur venait d'être foulé aux pieds. Elle allait comme poursuivie par les furies.

Une voiture passa, regagnant le dépot. Elle l'arrêta et se fit conduire à son hôtel de la rue Saint-Claude. Là elle s'empressa de baigner d'eau fraiche ses mains et son visage, comme pour en effacer la souillure des baisers du comte.

Seulement, alors, elle pénétra dans la chambre où reposait son enfant. Elle se pencha vers l'ange endormi et le baisa doucement au front, en arrosant l'oreiller de ses larmes.

VIII

Prince et Faussaire

Il était six heures du soir. L'hôtel du prince Gregorius Mirowitch, d'une magnificence exceptionelle, même pour Paris, cette ville des palais, resplendissait aux feux de la lumière électrique. Le diner venait de prendre fin et le fastueux slave, heureux occupant de ce féerique séjour, se leva de la table, royalement servie, où il s'était assis, en compagnie de sa fille Paulowna, une belle jeune fille, âgée de dix sept printemps, et de sa demoiselle de compagnie allemande, Eva Ritter, une de nos anciennes connaissances.

Le prince, un beau vieillard, d'aspect aristocratique, aux cheveux gris, coupés court, un nez recourbé, un bec d'aigle, à la longue barbe en pointe, qui lui retombait jusque sur le milieu

de la poitrine, alluma une cigarette et se laissa aller nonchalamment dans une berceuse.

Paulowna glissa un coussin, recouvert de satin, aux couleurs voyantes, sous les pieds de son père, et le tirant par la barbe d'un air espiègle :

— Est-ce que vous sortez encore ce soir, mon père ? demanda-t-elle.

— Naturellement, répondit le prince. Tu sais bien que je ne marque jamais de me rendre de neuf heures à minuit au Club Russe. D'ailleurs, on m'y attend. Mais pourquoi me demander cela, ma chère Paulowna ? Aurais-tu envie d'aller passer quelques heures à l'Opéra ou a n'importe quel autre théâtre ? Dans ce cas, mademoiselle Ritter te servira volontiers de chaperon. J'ai cru m'apercevoir que sa compagnie t'est fort agréable.

— Tu dis vrai père, s'écria joyeusement la jeune fille, en courant à Eva qu'elle serra sur son cœur. Tu ne saurais croire à quel point je me suis prise de sympathie pour cette jeune allemande, depuis le peu de temps qu'elle habite ici. Ah ! petit père elle est si affectueuse et si intelligente. Dommage, pourtant, qu'elle ne soit pas un peu plus gaie !

Eva regarda la petite princesse d'un œil reconnaissant et dévoué.

— Vous êtes trop bonne, princesse Paulowna, dit-elle et vraiment vous me comblez !

Paulowna frappa le tapis de son pied mignon.

— Il me faut plus m'appeler princesse, dit-elle avec impatience, en essayant d'imprimer à son jeune visage, encadré de boucles brunes, une expression fâchée.

Pour toi, entends-tu, je me nomme Paulowna, Paulowna, tout court. Tu m'avais promis, cependant de me traîter en amie.

Et l'aimable enfant, jetant les bras autour du cou de la gouvernante, l'embrassa avec tendresse.

— Je me réjouis tout particulièrement, mademoiselle Ritter, dit

à son tour le prince, de ce que vous ayez gagné si promptement la confiance de ma fille. De cela, je suis fort obligé au comte E... qui vous a recommandée à nous.

Eva Ritter frissonna, en entendant le prince prononcer le nom du comte. Elle se détourna et alla vers une des fenêtres pour ne point laisser voir la vive rougeur qui lui était montée au visage.

Un valet entra, plaça sur une table le samovar d'argent ciselé et mit le feu à la petite lampe à esprit de vin. Il était aisé de s'assurer, au premier abord, que ce domestique n'était point de race slave. Sa figure, au menton rasé, trahissait le type anglais. Un pli singulier se creusait par moment, autour de ses lèvres minces.

Lorsqu'il eût terminé ses apprêts, il regarda le prince d'une certaine façon, puis se dirigea lentement vers la porte, si lentement qu'on eût dit qu'il s'attendait à être rappelé.

— Restez, Francis, dit en effet le prince. J'ai quelque chose à vous commander.

Le valet s'inclina respectueusent et s'arrêta près de la porte.

— Ma chère Paulowna, reprit Mirowitch, en se tournant vers sa fille, tu m'obligerais en te retirant pendant un petit quart d'heure dans ta chambre, avec mademoiselle Ritter. J'ai envie de dormir un peu. Mais n'oublie point de revenir tantôt, pour que nous prenions le thé ensemble.

— Dors bien, petit père, et rêve de ta Paulowna, dit la joyeuse enfant en quittant le salon avec sa demoiselle de compagnie.

Francis ouvrit avec le même respect la porte devant les deux jeunes filles et en la refermant poussa doucement le verrou.

Cela fait l'anglais prit soudain une toute autre attitude, que celle qui le faisait renommer pour l'excellence de sa tenue. Mettant les mains dans ses poches, il s'avança vers le prince qui, de son côté, se hâta d'abandonner sa position nonchalante et

parut attendre, avec quelque inquiétude, les paroles de son « domestique. »

— Tu m'as fait signe, Jackson, dit le prince d'un ton affaibli, que tu avais à me parler entre quatre-z-yeux. Aurais-tu quelque chose d'important à me communiquer ?

— Je le crois du moins, répondit familièrement l'anglais, car il ne s'agit de rien moins que de dix ans de travaux forcés, pour tous les deux.

Grégorius Mirowitch, aux mots peu rassurants de travaux forcés, fit un haut le corps et jeta autour de lui un regard inquiet.

— Mon garçon, dit-il, il ne faut pas dire de ces choses là, si haut. Si Paulowna nous entendait ?

— Paulowna, toujours Paulowna, grogna Jackson. Je te dis, Mirowitch, que cette petite sera cause de ta perte, et, ce qui me semble bien pis, de la mienne, puisque nous voilà, rivés l'un à l'autre par des liens indissolubles. C'est à croire que le diable entre dans notre jeu. Depuis que nous sommes à Paris, il n'y a presque plus moyen de te parler d'affaires. Tu joues avec complaisance ton rôle de prince et de tendre père. pendant que j'en suis réduit, moi, à l'emploi de valet de chambre. Au fond, l'apparence de nos positions sociales respectives m'importe assez peu. Je tiens fort peu à la société aristocratique avec laquelle tu fraies avec délices. Je sais m'amuser à ma façon. Mais le pis de l'histoire est que tu t'es si bien infatué de ton personnage princier que tu en a perdu le goût du travail et recules, dans ton art, d'une façon déplorable.

Mirowitch se redressa et ses yeux fatigués reprirent leur ancienne animation. Il venait d'être atteint à un endroit sensible.

— Que veux-tu dire par là, Francis Jackson, dit-il, tout bas, d'un ton piqué. Moi rétrograder dans mon art ? Est-ce que je ne t'ai pas entretenu pendant quinze ans, en Russie ?

— Entretenu ? riposta Françis d'un ton railleur. Le mot me paraît malheureux ! J'ai travaillé autant que toi et ma besogne

n'était pas la moins dangereuse. Tu a fabriqué la marchandise mais moi je l'ai placée. Aussi longtemps que nous avons pu opérer en Russie, tout allait bien. Mais le terrain commençait à nous brûler les pieds et il ne nous restait plus qu'à essayer ailleurs. C'est ainsi que nous sommes venus à Paris où la chance ne semble pas nous sourire. Voici, Mirowitch, le billet de mille francs que tu m'as remis hier. Jette le au feu, car il n'est bon qu'à cela.

En disant ces derniers mots, il tira de la poche de sa veste le billet en question et le jeta aux pieds du soi-disant prince.

Mirowitch se baissa, sans vergogne, pour le ramasser et l'examina d'un air chagrin et troublé.

— Celui-ci, aussi, n'est donc pas bon ? dit-il, blessé dans son amour-propre « d'artiste. » Je m'étais donné pourtant bien du mal ! C'est vrai, que j'étais autrement maître du billet russe ! Celui-là je pourrais le contrefaire les yeux fermés. J'en avais saisi la moindre teinte, le plus délicat pointillé. Mais pour ce qui concerne le papier français, il faut une nouvelle mise en train. Cependant, je tiens ce billet-ci pour parfait.

— Que non ! Il l'est si peu qu'il a failli me faire pincer ! Tu me l'avais remis pour le changer, car nous voilà de nouveau à sec ! Il s'agit de faire de l'argent à tout prix.

Mirowitch soupira.

— Oui, dit-il, nous avons le couteau sur la gorge. Malgré ma désinvolture princière, je n'ai plus cinq cent francs dans ma poche et toute cette magnifique installation, meubles, tapis, argenterie et le reste, sont dus aux fournisseurs... Mais rapporte moi, par le menu, tes déceptions, à propos de ce malheureux billet de mille.

— Il n'y a pas beaucoup à narrer, vraiment ! dit Jackson. Je me suis dirigé vers le boulevard des Italiens, pour acheter, dans un magasin de nouveautés, des gants, des cravattes, tous articles dont nous avons besoin. Naturellement, je m'étais déguisé et je

représentais, au naturel, un riche Américain. La note se montait à une soixantaine de francs. Je jetai négligemment ton billet de banque au caissier. Voilà cet homme qui le prend, l'examine et, pendant trois minutes, au moins, le tourne et le retourne. Enfin, il me dit que, n'ayant point assez d'argent en caisse pour me rendre, il sera obligè d'envoyer un garçon, chez le prochain changeur. Tu comprends le coup de temps. — « Inutile, lui dis-je, je crois avoir assez de monnaie sur moi. » Tu sais que je ne marche point sans prendre cette précaution-là. J'ai donc été obligé de vider le fond de mes poches et m'en suis revenu bredouille. Et par dessus le marché, les gens du magasin m'ont regardé d'un air ! Si j'avais laissé changer le billet, on m'arrêtait ! Eh bien ! que dis-tu de ça, ami Mirowitch ?

— Que d'ici à trois jours, je te remettrai un billet de banque irréprochable, repondit avec une fierté pleine d'assurance, le père de Paulowna, en remettant dans sa poche l'exemplaire soupçonné à bon droit de faux. C'est la teinte de l'encre, que je n'avais pas trop bien réussie, mais je suis sûr de ma plume. Tu dois savoir que mes contrefaçons, toutes à la main, surpassent les meilleures gravures.

— Oh ! je ne nierai point que tu sois fort capable, mon vieux, répondit affectueusement le valet. Un véritable artiste, dans ton genre. Si seulement tu ne voulais point vivre sur un si grand pied !

— Cela aussi, prendra fin, mon cher garçon, lorsque j'aurai trouvé quelque bon parti pour Paulowna.

— Tu songes donc sérieusement à la marier ?

Le prince fit de la tête, un signe affirmatif.

— J'ai à choisir entre deux prétendants, dit-il. D'abord, le jeune vicomte Emile de Ribès, très jeune, celui-là, mais bien posé dans le monde, indépendant et riche ; puis le comte E... officier d'Etat-Major, qui incontestablement a devant lui une brillante carrière. Tous deux semblent follement amourachés

de la petite et, d'un jour à l'autre, je m'attends à une demande en règle.

— Tu promettras, cela va sans dire, une dot princière ?

Le Russe soupira :

— S'ils l'exigent, je serai bien obligé de passer par là.

— Et c'est ce qui pourrait nous mettre à tous deux la corde au cou ! Que diable, Mirowitch, tu te sacrifies un peu trop, pour cette fillette ! Tu la laisses dans l'illusion qu'elle est véritablement fille de prince. Mais elle est assez grande, maintenant, pour savoir ce qu'il en est. Dieu me damne ! si je n'ai pas envie de lui découvrir tout !

Mirowitch se redressa de toute sa hauteur et ferma les poings. Ses yeux lancèrent des éclairs et il fit un mouvement comme pour se jeter sur Jackson, beaucoup plus petit et moins fort que lui.

— Avise-toi d'essayer, chien d'Anglais ! gronda-t-il avec fureur. Dis un seul mot à Paulowna touchant notre métier criminel, et je t'étrangle ! La tranquillité d'âme de cette enfant ne sera point troublée ! Paulowna sera heureuse, complètement heureuse, et jamais elle ne se doutera que... Chut, les voilà qui descendent... Ouvre vite la porte, Jackson... et pour ce qui concerne l'argent, sois tranquille... Je me remettrai à l'œuvre et passerai les nuits, s'il le faut ! Je créerai des richesses !

Dompté par l'énergie de son complice et rassuré, d'ailleurs par ses promesses, l'Anglais avait couru à la porte du salon pour la déverouiller. Son visage avait repris son expression respectueuse et soumise.

Paulowna rentra avec sa compagne.

Le prince alla à la rencontre de sa fille et la baisa au front.

— Vous avez l'air tout chose, mon père, dit la jeune fille. Est-ce que vous seriez indisposé ?

— Non. mon enfant, j'avais seulement fait un mauvais rêve

qui m'a oppressé. Mais à présent que tu es près de moi, c'est passé !

— Vous devriez me raconter vos rêves, mon cher père, je pourrais peut-être vous en trouver l'explication.

— Eh bien, dit Mirowitch, en interrogeant de son regard perçant les yeux animés et joyeux de l'enfant, je rêvais que nous étions devenus pauvres, très pauvres.

— Ce songe là est bien facile à complèter, s'écria Paulowna. Je suppose que nous devenions pauvres, si pauvres que nous ne possédions plus rien... Eh ! bien, nous nous réfugierons dans une mansarde, sous les toits et ce serait à moi de travailler pour vous. Je sais broder et faire du crochet. En ne boudant point à la besogne, je gagnerai assez pour nous deux.

— Bonne, excellente enfant ! Cœur d'or ! murmura le prince en se détournant pour essuyer une larme

— Le major, comte E... annonça Francis.

Le beau ténébreux fit son entrée. Il était en grande tenue et ses joues, ordinairement si pâles, se coloraient d'une teinte rose. Le prince et lui se saluèrent cordialement. Paulowna lui tendit la main qu'il baisa avec un empressement un peu en dehors des usages français, mais d'irréprochable étiquette en Russie et en Autriche.

Lorsqu'il salua silencieusement Eva Ritter, celle-ci baissa les yeux et frissonna.

Le comte fut invité à prendre le thé, en famille, et fut plein d'animation et d'esprit. Presque toujours. ses paroles s'adressaient à Paulowna, qu'il semblait dévorer des yeux. Mirowitch, qui l'observait, s'en aperçut et s'en réjouit.

— Le vicomte de Ribès ! annonça une seconde fois le valet de chambre, avec une nuance de raillerie, imperceptible pour tout autre que pour le prince.

Un fier et élégant jeune homme entra vivement dans le salon. flamme de la vie et de l'action étincelait dans ses yeux de

velours. La distinction de ses traits et de toute sa personne, attestait le « sang bleu » qui circulait dans ses veines.

A son apparition, les joues de Paulowna se couvrirent d'une soudaine rougeur. Mirowitch accueillit le gentilhomme avec une chaleur non feinte, mais le salut qu'échangèrent entre eux le vicomte et le beau ténébreux fut lui d'une froideur extrême. Ils se sentaient rivaux.

L'entretien se renoua, mais désormais pénible, embarrassé. Le comte affectait de traiter le jeune homme avec hauteur, et lorsqu'il lui adressait la parole c'était d'un ton hostile et presque menaçant.

Paulowna, à qui ne pouvait échapper le changement survenu dans les manières de l'officier d'Etat-major, craignit un éclat fâcheux. Pour le prévenir elle dit au vicomte :

— Mais ne vous avais-je pas promis, monsieur de Ribès, de vous faire entendre quelques chants populaires de la petite Russie? Vous ne sauriez vous figurer combien elles ont de poésie et de caractère. Voulez-vous me donner le bras jusqu'au salon de musique?

— Ah! princesse, vous me rendez bien heureux! s'écria le vicomte, qui se leva avec empressement, pour répondre à l'aimable et flatteuse invitation.

Le major se mordit les lèvres, en voyant la jeune fille quitter la salle au bras de son rival et suivie de sa gouvernante. C'était manifestement la belle héritière qui, dans sa candeur, faisait les avances au gentilhomme français. Mais, du moins, il se promit de mettre leur absence à profit. Dans l'affaire qui l'amenait-là, le père, se disait-il, est encore plus important que la fille.

— Si nous faisions une partie monsieur le comte? dit Mirowitch, en partie pour dissiper le sombre nuage qui s'était étendu sur le front du soupirant vexé, mais aussi dans l'espoir d'un gain inespiré qui, pour l'instant, lui serait venu si bien à point.

Faut-il dire que le faux prince était fort habile à tous les jeux et n'hésitait point, le cas échéant, à corriger le hasard?

— Volontiers, dit le comte.

Francis disposa la table de jeu, apporta les cartes et disparut après avoir jeté sur Mirowitch un regard significatif.

La partie d'écarté s'engagea. Mais le Russe avait trouvé dans le major un rude adversaire. Les yeux de ce dernier ne quittaient point les mains déliées du prince qui, se sentant observé, n'osait se livrer à ses tours de passe-passe habituels. A tort ou à raison, les Slaves, quelle que soit leur fortune, ont un peu hérité de la facheuse réputation des grecs. Ils trichent volontiers, en amateurs, continuateurs, en cela, des mœurs de la Régence, importées en Russie par Pierre-le-Grand. Non seulement, le respectable Grégorius était obligé de jouer franc jeu, mais la veine se déclarait contre lui. Coup sur coup, il perdait et la « partie » sur laquelle il comptait pour rétablir un peu ses finances, risquait fort de le trouver insolvable!

Il lui fallait tout l'empire qu'il possédait sur lui-même pour dissimuler son désappointement. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de pâlir, à chaque retourne malheureuse, et sa voix s'altérait insensiblement. Décidément, le futur beau père était mauvais joueur.

Cependant, dans le salon de musique, les mélodies russes se succédaient, gaies, mélancoliques ou rêveuses... Puis elles s'espacèrent, et enfin les voix et le piano se tuient, à la fois. Le vaste salon, décoré des bustes des maîtres en renom de toutes les écoles, n'était éclairé que par les trois bougies d'un flambeau de vermeil.

Qui y eût pénétré, en ce moment, eût pu distinguer dans la pénombre, le groupe gracieux de deux jeunes gens, étroitement enlacés. C'étaient le vicomte de Ribès et la petite princesse.

Eva s'était discrètement retirée, pour favoriser des aveux, prévus par elle et salués avec joie. Certes, en s'éloignant, elle manquait

à son devoir, mais à tout prix elle voulait arracher au sinistre major une nouvelle victime.

— Je vous aime, Paulowna! murmurait Emile. Je vous aime plus que ma vie qui serait perdue si je devais abandonner l'espoir de vous la consacrer!... Dites-moi que votre cœur bat à l'unisson du mien! Un mot, o mon âme, mon trésor, mon seul espoir.

Paulowna pencha son front charmant sur l'épaule du vicomte et, d'une voix suave, reprit pour réponse, la dernière strophe d'une mélodie qu'elle avait chantéé d'abord au piano :

Ne me demande point, Mazeppa, si je t'aime!
La rose, au calice vermeil
Peut-elle se passer des rayons du soleil?
Comme le steppe aspire au fécondant baptême
Des eaux du ciel qui le font verdoyer,
Ainsi ma terre ardente aspire à ton baiser!

Le vicomte inclina la tête et, sur les lèvres de la belle enfant ·ueillit le premier baiser du chaste et saint amour.

Entretemps Mirowitch et le major avaient terminé leur jeu. Le prince déposa les cartes d'une main tremblante. Le comte, après avoir vérifié le papier, sur lequel étaient marqués les résultats des différentes parties, le passa sans mot dire au malchanceux Grégorius.

— Je vous dois mille francs! dit Mirowitch d'une voix sourde. Mille francs, c'est le compte. Les voici.

Et non sans hésiter, il tira de sa poche le billet que Jackson venait de lui rendre « innégociable. » Respirant longuement, il le tendit au gagnant.

L'officier, le prit, sans le contrôler, le plia et l'inscrivait dans son portefeuille. Puis, se voyant seul, avec le prince, et jugeant l'occasion favorable, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Prince Mirowitch, je suis un soldat, et en toutes choses, vais droit au but. J'aime votre charmante fille, la princesse Paulowna

et suis convaincu que je la rendrai heureuse Voulez-vous m'accorder sa main?

Le Russe lui tendit avec affection les deux mains.

— Vous seriez le gendre que j'aurais choisi, comte, dit-il, plein de dignité aristocratique et paternelle. Si Paulowna vous aime, je vous donnerai ma bénédiction dès ce soir.

— Je vous remercie, prince, répondit le major, dont le sombre visage, à cette heureuse conclusion, s'éclairait d'une vraie joie. Vous ne vous repentirez point de m'avoir agréé. Mais vous m'excuserez, n'est-ce pas, entre gens d'honneur, il ne faut rien laisser dans l'incertitude... Une question inévitable, en pareille matière...

— Concernant la dot de ma fille! interrompit Mirowitch. Rien de plus naturel. Je lui donne quatre millions de roubles, payables le jour du mariage.

Le comte porta la main à ses yeux pour cacher l'éclair de cupide satisfaction qu'y avaient allumée les paroles du « prince russe ».

Mirowitch se leva, et du seuil du salon de musique, s'excusant brièvement auprès du vicomte, appela sa fille qu'il prit à part.

Les joues brûlantes et le sein palpitant, sous l'émotion délicieuse des premiers aveux, la princesse s'approcha de son père.

— Paulowna, mon enfant, lui dit Mirowitch d'une voix caressante, lui-même fortement ému, le comte E. vient de me demander ta main. Je ne doute point que tu ne sois heureuse d'accéder à ses vœux.

— Non, mon père, répondit la jeune fille, je ne puis. Je n'aime pas le comte. Mon cœur appartient à un autre, auquel je viens de m'engager

Et avant que Mirowitch et le comte, qui avait suivi ses pas, fussent revenus de leur stupeur, elle rentra dans le salon de musique et reparut, tenant le vicomte de Ribès par la main.



Dormez ! Dormez ! commanda-t-il. Je le veux ! (Page 154)

10 Centimes la livraison de 32 pages.

— Voici, père chéri, mon fiancé, dit-elle. Je l'aime, et je n'appartiendrai qu'à lui !

Le visage du major devint couleur de cendre. Il grinça des dents, s'inclina devant la princesse et, après avoir murmuré quelques paroles qui devaient passer pour des souhaits de bonheur, se retira lentement. Arrivé sur l'escalier, il s'arrêta et tournant vers la porte qui s'était refermée derrière lui, sa face blême et haineuse :

— Vous n'êtes point encore au pied de l'autel, murmura-t-il sourdement. Vous mariés ? Jamais. Personne n'arrachera au beau ténébreux, au sinistre major, comme disent ceux qui l'ont deviné, la proie sur laquelle il a jeté son dévolu. Paulowna sera ma femme, dût-il en coûter des vies humaines !

Le prince avait uni les mains des deux jeunes gens.

— Vicomte, dit-il, je vous confie mon trésor le plus cher, ma fille chérie, ma Paulowna adorée. Que jamais elle ne regrette le jour où elle a cru à votre tendresse.

— Je vous le promets, s'écria le jeune homme, d'une voix vibrante. Je le jure, sur mon honneur !

Mirowitch détourna la tete.

— Pour ce qui concerne la dot, reprit-il en hésitant, je m'engage...

— Pas un mot de plus, mon prince, dit le gentilhomme avec dignité. Ne gâtons point ce moment solennel par de mesquines questions d'intérêt. J'aime Paulowna et dût-elle m'apparaître sous les haillons d'une mendiante, son amour me serait plus précieux que tous les autres biens de la terre !

IX

A la chaîne !

La Seine était plongée dans les ténèbres d'une sombre nuit et ses flots semblaient des ombres grises allant et venant sur un abîme sans fond. Depuis quelques jours, le fleuve avait fortement haussé, à cause des pluies qui s'étaient succédées.

Onze heures avaient sonné depuis longtemps. Sur les eaux noires glissait sans bruit une barque, gardant le milieu de l'eau, comme pour échapper aux regards des rares passants attardés sur les quais.

Elle était montée par un homme et un jeune garçon, tous deux habillés en mariniers, coiffés du chapeau de feutre, à larges bords, et chaussés de bottes fortes.

Le plus jeune des canotiers nocturnes offrait un visage frais et rose, assez peu coutumier dans la profession, et ses formes rondes, cachées sous une blouse bleue, auraient trahi une femme déguisée au regard le moins clairvoyant.

C'étaient Tête-de-Mort et Pompadour qui, à larges coups de rames, se dirigeaient vers le Pont-Neuf.

— Il faut absolument que je fasse évader Ravaillac, disait le bandit à sa compagne. J'en ai plus besoin que de pain, car personnellement, je n'aime pas à verser le sang. Cela vous met trop facilement en rapport avec la guillotine. Ce gaillard là y va à l'aveuglette. C'est comme un chien enragé, qui ne demande qu'à mordre. Lorsqu'il s'agit de bûcher, il n'y a que lui. Avec ça,

pas bien exigeant. Il se charge des grosses besognes, à prix réduit.

— Mais, sais-tu exactement où est située sa cellule ? demanda Pompadour.

Tête-de-Mort inclina la tête en signe d'affirmation.

— Je me suis procuré le renseignement d'une façon fort adroite. Déguisé en vieil ouvrier, j'ai été trouver l'aumônier de la prison en me faisant passer pour le propre père de notre ami. Tu vois cela d'ici. Rempli de pitié pour mon désespoir et pour ma honte, le brave homme s'est laissé tirer les vers du nez. Par lui j'ai appris que le fils indigne, qui déshonore mes cheveux gris, est logé dans un cachot souterrain qui donne sur l'égoût.

— Et comment espères-tu y parvenir ?

— Tiens, par l'égoût, puis qu'égoût il y a. Je conviens que la corvée ne sera point ni facile ni régalante. Mais je connais mon Paris, comme ma poche, dessus et dessous... Par des crochets, dont j'ai dressé le plan, j'espère arriver à bon port.

— Mais par où entrer ?

— Par un regard, donnant sur la Seine. Autrement, serions nous venus en barque jusqu'ici ?

— Tu n'espères pas me faire patauger là dedans ?

— Non, car avec la crue qu'il fait, tu pourrais fort bien te noyer.

— Et toi-même ? demanda Pompadour avec un étrange regard.

— Moi, je nage comme un poisson. Il n'y en a pas comme moi dans tout Paris. D'ailleurs, je puis bien risquer quelque chose pour tirer d'affaire ce cher Ravaillac.

— Et les dangers d'asphyxie ?

— Il ne sent pas très bon, là dedans, j'en conviens, mais c'est explorable ; à preuve les égoutiers. L'eau, d'ailleurs, doit avoir fait l'effet d'un coup de balai. En temps ordinaire, on y peut marcher à pied sec, car la rigole flue entre deux chaussées de pierre. Par exemple, aujourd'hui, il faudra grouiller.

— Et moi, que ferais-je dans tout cela ?

— M'attendre à la sortie. Mais prends garde qu'on ne t'évente. La police est si tracassière, depuis quelque temps. Heureusement qu'il fait noir à n'y point voir à un pas devant soi.

— Ce n'est pas moi, gronda Pompadour, qui jouerais si gros jeu pour une brute qui ne sait que chouriner.

— Eh! eh! Le surin a son mérite, surtout quand c'est un autre qui tient le manche. Mais, halte! les rames hors de l'eau. Nous voici à l'embarcadère.

Tête de Mort se dépouilla lestement de sa blouse et ôta ses grandes bottes.

— Brr ! fit-il, par cette saison ci je préférerais un bain chaud !

Il se baissa, ramassa dans le fond de la barque un petit sac de toile, attenant à un long ruban de fil, et se l'assujettit par un double tour sur la poitrine.

— Voyons, dit-il, en tâtant l'étoffe. Tout y est-il? Oui. Maintenant, il s'agit de tirer sa coupe. A tout à l'heure, belle Pompadour, ajouta-t-il d'un ton railleur, ne te berce point du fol espoir de devenir veuve cette nuit. J'ai traversé d'autres eaux, dans ma carrière mouvementée.

Et il se laissa glisser dans la Seine dont les flots sombres clapotèrent.

La jeune femme le suivit d'un regard haineux :

— Je voudrais que l'eau glacée te flanque une congestion, murmura-t-elle. Je serais débarrassée de tes répugnantes caresses Mais non, le voilà qui revient. Il a la vie dure ! Je risque fort de l'avoir encore longtemps sur le dos !

Tête-de-Mort ne s'était pas vanté. D'un bras ferme, il divisait l'eau, avançant à grandes brassées. Cependant, en se rapprochant du quai, il replongea pour n'être point vu de la rive et ne reparut qu'à l'entrée du regard dans lequel il allait s'engager pour délivrer son tueur à gages.

Sans hésiter, il se dirigea dans le sombre labyrinthe de la

ville souterraine, ayant parfois de l'eau jusqu'au cou et, dans es étranglements, étant obligé de plonger dans la masse nauséabonde.

A chaque instant, quelque grille lui barrait le passage. Mais à l'aide d'un rossignol, contenu dans le sac, qu'il portait sur son sein, il l'ouvrait sans difficulté. Les galeries succédaient aux galeries, tantôt en moëllons piqués, à assises de pierre de taille, tantôt en briques, ou encore en pierres meullières, noyées dans le ciment. Pas un instant le bandit n'hésita. Il allait droit devant lui, tournant où il le fallait, comptant ses pas, et calculant ses distances. Voyage terrible et qui rappellait celui de Jean Valjean. décrit avec de si effrayantes couleurs dans les *Misérables*.

Enfin, Tête-de-Mort s'arrêta et tâta la muraille, jusqu'à ce qu'il rencontrât les barreaux d'une petite fenêtre grillée, à la hauteur de laquelle, il se hissa à la force du poignet.

— Il aura peut-être de la peine à en sortir comme moi, murmura-t-il, mais la petite note qu'il trouvera dans l'étui, le guidera. Toujours par angles droits en suivant la même direction. Enfin, c'est son affaire !

Ses yeux, qui voyaient dans les ténèbres comme ceux des chats, distinguèrent une forme humaine, couchée sur le lit de camp.

— Le chien rouge pionce, se dit-il. Mais il se réveillera bien.

Et avec une énergie extraordinaire, il se mit à la besogne. Les instants étaient précieux, car outre les craintes de surprise, la position était peu commode.

Accroché d'une seule main aux barreaux, il défit de l'autre le sac noué autour de sa poitrine et le déposa sur le rebord de l'ouverture.

— Ouf ! dit-il, en se soutenant des deux mains à la fois. Voila qui est fait.

Et d'une voix contenue, pour ne pas donner l'éveil :

— Ravaillac ! Ravaillac ! que diable, réveille-toi !

Rien ne remua. Le dormeur continuait son somme.

— Ravaillac ! répéta le bandit. Ravaillac, écoute-moi. J'ai à te parler.

Mais ce second appel n'eut pas plus de succès que le premier.

Tête-de-Mort laissa échapper un blasphème.

— La brute dort comme un loir ! dit-il. Pas moyen de le réveiller ! Il est là, couché chaudement sur son édredon pendant que je me cramponne ici les mains engourdies de froid et trempe comme une soupe. Il est heureux pour lui, que j'aie songé à consigner, par écrit mes petites instructions. Pourvu qu'il les comprenne, seulement. Sinon, qu'il aille au diable ! J'ai fait ce que j'ai pu. Le reste le regarde.

Lâchant d'une main le barreau, il jeta dans l'intérieur du cachot le petit sac de toile et se laissa glisser, les pieds dans la fange.

Avec plus de sûreté encore, Tête-de-Mort reprit le chemin déjà parcouru en ayant soin de ne pas refermer les grilles et, arrivé devant la Seine, respira longuement.

— Ça gazouille ferme, là dedans, dit-il en aspirant avec délice l'air frais de la nuit. Me voilà bardé de crotte, comme un hippopotame. Mais un nouveau bain va me rendre mon ancien lustre.

Sans être le moins du monde épuisé par les écrasantes fatigues de son expédition, il replongea dans le fleuve, escalada la barque avec l'agileté d'un chat et, se secouant comme un barbet, ordonna à Pompadour de reprendre les rames.

Celle-ci obéit en soupirant et l'embarcation glissa de nouveau sur les eaux muettes, pendant que le bandit s'essuyant, à s'arracher la peau, au moyen de torchons apportés dans ce but rétablissait la circulation de son sang. Puis, il revêtit prestement son sarreau, rechaussa ses grosses bottes, renfonça son chapeau sur les yeux et buvant, à même la bouteille, un grand coup d'eau de vie ;

— Voila une affaire faite, dit-il, seulement alors, en allumant un cigare, et reprenant les rames. Un peu de cette autre gymnastique me fera du bien. On ne dira pas que Ewald Ritter laisse les frangins dans l'embarras! Demain, à cette heure-ci, si Ravaillac n'est pas le dernier des idiots, il se sera tiré des pieds et nous pourrons à trois, rendre une petite visite à ce russe millionnaire de la rue Saint Honoré, le prince Grégorius Mirowitch, pour le soulager d'une partie de ses roubles.

Sur ce doux espoir, Tête de Mort avala le reste de sa bouteille, tandis que Pompadour laissait errer sur les flots de la Seine un regard déçu.

. . . .

Cependant, Alfred Dreyfus avait été réveillé en sursaut par un bruit inaccoutumé! Il lui sembla qu'on venait de jeter une pierre dans sa cellule. Pour la première fois, depuis bien des nuits, il s'était endormi d'un profond sommeil, dont il était tiré maintenant pour se replonger dans l'horreur de sa situation.

Il se releva en soupirant, et se mit à arpenter sa cellule, les mains derrière le dos et le front tristement penché. Il songeait à Lucie, à son pauvre enfant. C'est avec cette seule et même idée qu'il s'endormait et se réveillait, le cœur serré d'angoisse.

Le sort de sa femme l'inquiétait amèrement. Il tremblait au souvenir de la nuit délicieuse et terrible où il l'avait vu quitter sa prison en compagnie du sinistre major, sans défense contre les outrages possibles d'un monstre qu'il connaissait maintenant tout entier.

Qu'était-elle devenue? Plus aucune nouvelle, pas un signe de vie! Et, pour comble de détresse, il avait pu remarquer sur les traits du comte, qui chaque jour le visitait, l'expression d'une joie infernale.

— Si j'avais la certitude, s'écria avec rage l'infortuné capitaine, que cet homme a fait le moindre mal à ma chère Lucie, ou s'est seulement permis la moindre insulte à son égard, quoiqu'il

pût m'arriver, je l'étendrai par terre d'un coup de poing et je le piétinerai jusqu'à ce que son âme perverse et noire lui sortît du corps.

En ce moment, son pied heurta un corps dur, jeté sur le sol.

— Ce n'est point une illusion, un rêve, s'écria-t-il, en se baissant. Il y a là quelque chose qui ne s'y trouvait point hier soir.

Sa main ramassa un petit sac de toile, noué par un lacet. Il le regarda et, le maniant d'un air défiant, hocha la tête.

Mais une idée se fit jour en lui, une vive émotion l'envahit et fit trembler ses mains.

— Cela vient sûrement de Mathieu, se dit-il. Sans aucun doute, ce sac contient ce qu'il faut pour m'aider à recouvrer la liberté. Mon frère veut que je cherche à m'évader et certes, je n'hésiterai pas ! L'infâme qui m'a trahi, et vient chaque jour se repaître de mes souffrances, m'a appris, que cette fenêtre souterraine donne sur le dédale des égoûts parisiens, barrés de grilles et où l'imprudent qui s'y aventure, est certain de trouver la mort. Mais bien d'autres que moi s'y sont aventurés et, dussé-je trouver tous les dix pas, une bayonnette croisée sur ma poitrine, je tenterai l'aventure. Il m'est impossible de supporter plus longtemps cette effroyable captivité et mieux vaut une prompte mort qui m'en délivre. Soyez donc bienvenus, instruments de la fuite, dans la vie ou dans la mort ! Je le sens, je le sais, vous m'êtes envoyés par une main amie ! Je me servirai de vous !

Comme il faisait encore nuit noire, il se résigna à attendre que le jour, filtrant par les regards d'égoût, lui permît de vérifier le contenu du sachet de toile. Les tempes battant de fièvre, il attendit avec une mortelle impatience le retour de l'aurore qui, pour lui, n'était qu'une ombre un peu plus transparente que les ténèbres complètes.

Enfin, une faible lumière, ou plutôt un brouillard éclairé

découpa, sur l'épaisse muraille, l'unique fenêtre de la cellule souterraine, de ce côté, là aussi, barrée de fer. Il y courut, avide de se rendre compte de son trésor.

— Comment Mathieu a-t-il pu savoir où j'étais ? se demanda-t-il. Par Lucie ! Oui, c'est cela. Il aura prodigué l'or, pour avoir une clef de l'égoût et sera tombé sur un homme déterminé et fidèle. Quel cœur, quelle intelligence ! Ah ! je me l'étais bien dit, qu'il remuerait le monde pour venir à mon secours.

Cependant, ses yeux habitués à l'obscurité commençaient à tout distinguer autour de lui. Il défit avec précaution le lacet qui fermait le sac, recouvrant une seconde enveloppe en caoutchouc, et un cri de joie s'échappa de sa poitrine en en retirant, l'un après l'autre, les objets qui y étaient enfermés, enveloppés de bourre et de copeaux. C'étaient une lime, forte et mordante, une pince d'acier, une petite bouteille, contenant un liquide incolore et un mince étui, abritant une bande de papier roulé, couvert d'une écriture inconnue au prisonnier.

— Mathieu est prudent, dit Dreyfus. Il aura employé une autre main pour qu'en cas de surprise, la justice ne soupçonne point une tentative qu'elle l'empêcherait de renouveler d'autre façon... Oui, continua-t-il, en déchiffrant assez facilement les caractères, tracés à gros jambages, en prévision, sans doute, du manque de jour. L'avis est conçu en termes tels que personne ne croirait qu'il m'est destiné.

Et, avec le premier sourire qui se fût joué sur ses lèvres depuis que le sort l'avait si cruellement atteint, le capitaine lut les lignes suivantes :

« Mon vieux chien roux ! Tu vois que je ne t'ai point oublié. Enduis les barreaux de ta fenêtre de l'acide contenu dans la bouteille et laisse mordre pendant une couple d'heures. La teinture a fait ses preuves. Je l'ai essayée et elle fera son office. Scie ensuite les dits barreaux au moyen de la lime, arrache les chicots avec la lime et fiche les tous simplement à l'égoût

Lorsque tu seras descendu, va toujours devant toi, appuyant sur la droite et n'ai pas peur de te crotter, comme de faire un plongeon à l'occasion. Tu trouveras encore, du moins je le pense, toutes les grilles ouvertes, sinon tu as ta pince et le rossignol ci-contre. Tu en auras plus d'une demi-heure à marcher, puis tu arriveras à un regard d'égoût, donnant sur la Seine. Là, sois calme, car pour inodore, impossible. Ouvre l'œil, et le bon. Nous attendrons, à partir de minuit, au milieu du fleuve. Mets-toi doucement à l'eau. Je sais que tu nages fort bien, mais allais-tu au fond comme une brique, je saurais te repêcher. Courage, donc. J'ai en vue d'excellentes affaires et tu n'as rien à craindre de l'avenir. »

La lettre, bien entendu, ne portait aucune signature.

— Tu n'as rien à craindre de l'avenir! s'écria le capitaine avec émotion, en portant le papier à ses lèvres. Ah! cher Mathieu, chère Lucie, quand on a le bonheur de posséder un pareil frère, une pareille compagne, il est impossible de désespérer! Libre! Demain je serai libre!

Transporté de joie, il tomba à genoux, en versant des larmes de gratitude. Mais bientôt, il se redressa. Il lui fallait mettre son trésor en sûreté, le dérober aux regards de ses vigilants et impitoyables argus.

Rapidement il serra dans le petit sac de toile les objets qu'il avait sortis, déchira la toile de sa paillasse et y introduisit le tout, en tournant l'ouverture du côté de la muraille. Quan[t au] billet, dont il s'était gravé le moindre mot dans sa mémoire, il le déchira en mille morceaux qu'il répartit entre les différents trous par où les rats, ses compagnons habituels, faisaient irruption dans le cachot.

Au bout d'un instant, il entendit le grincement de leurs dents avides, sur les débris du papier et s'en réjouit. Même ces horribles rats, pour lesquels il avait une insupportable répugnance.

venaient en aide, en ce moment béni. Ils anéantissaient toute preuve du complot tramé pour le délivrer.

La journée se passa heureusement sans crainte de surprise. Vers dix heures du soir, le sergent Girardot vint faire sa dernière ronde. Il restait donc deux heures à Dreyfus pour agir en toute sécurité. Un seule chose était à redouter. Une seconde visite inopinée du major, qui avait paru vers sept heures du soir, comme les jours précédents. Mais il entendrait le bruit de la clef dans la serrure et aurait le temps de se jeter, sur son lit.

La trappe n'était point refermée sur le geôlier que le capitaine se mettait à l'œuvre. Il commença par gratter, aux deux extrémités, la couleur dont les barreaux avaient été enduits pour prévenir la rouille et versa aux endroits où ils étaient scellés dans la muraille, le liquide corrosif, destructeur du métal. D'après les instructions contenues dans l'écrit, il fallait lui laisser deux heures, pour faire son office.

Combien de fois, dans son impatience, Dreyfus ne parcourut-il point de long en large son étroite cellule, allant regarder les barreaux, comme s'il eût pu juger extérieurement de leur désagrégation intérieure, se jetant sur son lit, pour se relever presqu'aussitôt, assailli par un monde d'idées, de souvenirs et d'espérances !

Enfin, il estima que les deux heures devaient être largement écoulées. Il saisit la lime et se remit à la besogne. Sa main fébrile ne rencontra presque point de résistance. La puissance de l'acide était merveilleuse. Les barreaux se brisaient littéralement comme verre, au premier effort, et il n'eut point besoin d'employer la pince.

Dreyfus poussa au dehors les barreaux rongés qui s'enfoncèrent, sans bruit, dans la fange.

Pendant la journée on avait fait jouer les vannes et l'égoût était en grande partie débarrassé de ses impuretés. Le temps

était à l'orage et l'eau clapotait, battant la muraille du cachot souterrain.

— Je n'aurais pu choisir une nuit plus favorable pour m'évader ! se dit le prisonnier avec joie, en poussant la tête par l'ouverture. Le vent, jouant dans les galeries, rafraîchissait son front brûlant, et avec délice il respirait l'air, pourtant bien encore chargé de miasmes, mais moins que l'atmosphère corrompue de son vivant tombeau.

Promptement il se dépouilla de son uniforme en lambeaux et se déchaussa, afin de pouvoir nager avec moins de difficulté.

Puis, il se jeta à genoux et une ardente prière s'exhala de son cœur vers le ciel.

— Seigneur, s'écria-t-il, en versant des larmes, toi qui connais mon innocence, secours-moi dans ma détresse. Si j'ai commis quelqu'action que tu ne puisses pardonner, Dieu de bonté et de clémence, laisse périr ici mon corps misérable et ne fais grâce qu'à mon âme immortelle ! Mais non, tes regards augustes, qui sondent les cœurs et les reins, me jugent pur de tout péché lâche et vil et tu me tendras une main secourable, pour me guider vers ma femme et vers mon fils ! Et qu'en toutes choses, ta sainte volonté s'accomplisse !

Le cœur bondissant, Dreyfus se hissa, à la force du poignet, jusqu'à la petite fenêtre, débarrassée de ses barreaux. Mais là, commençait la partie la plus scabreuse de sa tâche. Il s'agissait de passer le corps par l'étroite ouverture. Et comme il était grand et fort, il rencontra plus de difficultés qu'il ne s'y était attendu. En vain il s'était retourné de biais, ne prenant point garde aux écorchures, en vain il cherchait à s'amincir et faisait des efforts surhumains pour parvenir au dehors. Sa poitrine haletait comme un soufflet de forge et son front ruisselait de sueur.

Cependant, derrière lui, quelque chose se mouvait dans la cellule, mais il ne voyait, ni n'entendait rien.

Les quatre pierres, déchaussées, dans la voûte qui séparait son

cachot de celui de Ravaillac, le tueur de femmes, avaient été enlevées pour la seconde fois, et le bandit aux cheveux roux était descendu, le long du drap de lit déchiré et façonné en corde. Maintenant, il se tenait debout derrière Dreyfus, se consumant en efforts impuissants.

Les yeux, petits et féroces, du monstre roulaient sinistrement dans leurs orbites, et un grognement sourd sortait de sa gorge, pareil à celui de l'hyène, trouvant vide la fosse, dont le matin, ses ongles ont déterré un cadavre.

Ravaillac se baissa, comme pour s'accroupir et, d'un bond de fauve, s'élança sur le prisonnier, s'évertuant vers la liberté.

Par un effort suprême, Dreyfus avait enfin réussi à passer le torse tout entier à travers la fenêtre. Ravaillac lui empoigna les jambes de ses mains larges et crochues et d'un coup l'attira violemment à [illegible].

Dreyfus, qui ne s'attendait point à cette aggression, tomba comme une masse sur le sol. Le bandit, jetant un cri de triomphe, lui mit le genou sur la poitrine.

— Me reconnaissez-vous, capitaine Dreyfus ? gronda-t-il. Reconnaissez-vons l'homme que vous avez battu comme un chien, parcequ'il avait voulu ravir un baiser à votre maîtresse ? Ah ! ah ! Maintenant, je vous ravirai bien plus que cela, mon fringant capitaine ! Je vous arracherai la liberté que vous croyiez tenir déjà !

Dreyfus levait des yeux égarés vers le monstre qui lui broyait la poitrine de son lourd genou. L'enfer était-il donc conjuré contre lui ? Toutes les erreurs de son passé devaient-elles donc s'unir et retomber sur son front, dans son épouvantable situation?

— Ravaillac ! s'écria-t-il. Ravaillac, mon ancienne ordonnance.

— Tais-toi, chien d'officier ! hurla le bandit en lui assénant un furieux coup de poing en plein visage. Ne m'appelle point ton ordonnance, car ici il n'y a plus ni maître, ni valet ! Nous

sommes deux criminels et moi, Ravaillac, le tueur de femmes, je ne suis pas le plus abject.

Et il le frappa de nouveau, au visage.

— Si, pourtant, reprit-il en ricanant, il y a une différence entre nous. Moi, dans quelques instants, je serai libre et toi, je m'en réjouis dans le plus profond de mon cœur, tu resteras enchaîné à ce tombeau, pour tenir compagnie aux araignées et aux rats. Lorsque je serai parti d'ici, je saluerai la belle Christine de ta part et je lui donnerai à choisir, entre l'amour de Ravaillac et un coup de couteau.

Mais Dreyfus n'entendait point insultes et menaces. Sous les coups furieux de Ravaillac, il avait perdu connaissance.

Le voyant dans l'impossibilité de lui répondre, le monstre se releva, défit les bandes de toile du drap de lit, au moyen duquel il était descendu dans le cachot de Dreyfus et lui lia solidement les pieds et les mains.

Puis, après lui avoir allongé un dernier coup de poing, il s'élança vers la fenêtre.

Son corps décharné et ses épaules étroites passèrent facilement par l'ouverture.

Un moment après, il touchait des pieds la fange de l'égoût. Maintenant, il s'agissait pour lui de s'orienter dans les ténèbres.

Malheureusement, si Dreyfus, lui avait frayé la voie, en se servant des instruments de salut jetés dans son cachot par Tête de-Mort et qu'il croyait provenir de son frère Mathieu, Ravaillac n'avait pu prendre connaissance des instructions que l'on sait.

Entouré d'épaisses ténèbres, il allait à tâtons, glissant à chaque pas sur les étroits talus de pierre, entre lesquels semblait bouillonner la boue de l'immense Paris. Il tombait sur le genou, se relevait en chancelant, roulait dans la boue, s'accrochant aux grilles et cherchant vainement une issue.

Pendant plus d'une heure, il erra, ruisselant d'eau et glacé de froid. Par moment de faibles rayons de lumière filtraient par

l'ouverture des plaques d'égoût, échelonnées sur la voie publique. Ravaillac, repris d'espoir, grimpait le long des échelles de fer, par où descendent les misérables ouvriers, chargés du curage de la voirie souterraine, mais se cognait le front contre les lourdes trappes de métal, fermées au moyen de clefs de sureté.

Lui faudrait-il mourir dans ce cloaque? Plutôt encore l'ancienne prison, dont peut-être, il réussirait à s'évader d'une autre façon !

Alors, il voulut revenir sur ses pas, rentrer dans la cellule de Dreyfus, pour le délier, l'étrangler, afin de l'empêcher de parler, et reprendre sa place dans son propre cachot. Mais par où se diriger ? Comment retrouver son chemin ?

Fou de rage et de terreur, il s'assit, et laissa retomber sa tête dans ses mains velues.

Un bruit soudain le fit se redresser. A l'extrémité d'une sombre galerie, ouverte devant lui tremblotait une petite lumière rouge.

Qui donc était là, à cette heure? Un bandit, comme lui, fuyant le regard des hommes et cherchant la liberté, ou des gardiens, lancés à sa poursuite ?

Oh ! N'importe ! Ami ou ennemi, tout lui était bon pour échapper aux affres de cette longue agonie ?

Ravaillac reprit sa course, se heurtant aux murailles, glissant encore et tombant, mais pour se relever, les bras étendus vers la lumière qui semblait s'éloigner.

Un cri rauque, horrible s'échappa de sa poitrine. Il perdit pied et alla rouler en travers de la rigole.

Cette lumière, qu'il avait saluée, comme une étoile de salut, venait de la lanterne sourde dont, cette nuit là, s'était muni Tête-de-Mort. Lassé d'attendre, inquiet de ne pas voir apparaître son compagnon de meurtre et de rapine et se défiant à bon droit de son intelligence, le déterminé chef de bande s'était décidé à aller à sa rencontre.

Au cri poussé par Ravaillac, il se dirigea vers l'endroit, d'où il était parti.

— C'est lui ! s'écria-t-il, en heurtant du pied, le fugitif, étendu sans connaissance, sur un tas de boue.

En tombant, Ravaillac s'était fait au front une affreuse blessure, dont le sang coulait abondamment.

— C'est bien lui, répéta Tête-de-Mort, mais dans quel état ? Est-ce qu'il aurait cassé sa pipe ? Non, le sang coule frais et son cœur bat toujours. Ravaillac ! Ravaillac ! Ravaillac !

Le blessé ne répondit pas.

Tête-de-Mort déposa sa lanterne sur le talus, attira à lui le blessé et se mit en devoir de le ranimer.

Un filet d'eau relativement claire, s'écoulait d'une rigole. Il lava soigneusement la plaie et déchirant un coin de la casaque en toile de Ravaillac, il lui banda la tête.

Le bandit poussa un profond soupir et rouvrit les yeux.

— C'est toi ! murmura-t-il.

— Oui, c'est moi ! J'aurais eu beau croquer le marmot. Tu n'as donc pas compris mes instructions,..

Trop faible, pour rassembler ses idées, Ravaillac agita la main, en guise de dénégation.

— Enfin n'importe ! Te voilà ! Il faut tâcher maintenant de te remettre sur pied et de me suivre.

— Impossible, gémit Ravaillac. Je suis brisé !

— Tonnerre ! Tu serais à moitié mort, tu marcheras. Allons houp ! Il s'agit de notre peau à tous les deux !

Avec des efforts inouis, il parvint à relever le blessé et le traînant, le portant, il parvint en vue de la Seine.

Pompadour attendait au milieu du fleuve, les rames au poing.

En voyant apparaître les deux hommes, elle eut un geste de cruelle déception.

— [illegible] major n'a donc point reçu mon avis, dit-elle. Malheur !

Ravaillac, pris d'une nouvelle faiblesse, était retombé dans la boue.

— Je ne puis cependant l'abandonner, après en avoir fait tant que ça, grommela Tête-de-Mort. Et voilà que son bandage s'est défait. Allons, au petit bonheur.

Il fit glisser Ravaillac dans la Seine et y entra après lui. Tenant d'une main le corps par les cheveux, il nagea de l'autre jusqu'à l'embarcation.

— Prends les jambes, dit-il à Pompadour et tire le à toi. Tonnerre, vas-tu te dépêcher. Je n'en peux plus!

Ravaillac, hissé, grâce à leurs efforts réunis, fut étendu dans le fond de la barque, où Tête-de-mort grimpa, à son tour.

— Vite aux rames, et du nerf, commanda-t-il. Nous n'avons déjà perdu que trop de temps et l'on pourrait s'être aperçu de l'évasion.

— Cette brute de Ravaillac ne vaut pas qu'on se mette en danger pour lui! gronda la jeune femme, obéissant à contre cœur. Regarde-le étendu comme un veau! Il a l'air d'un poisson échoué. Si tu m'en crois, nous le reficherons à l'eau. Qu'est ce que nous avons besoin d'un gaillard arrangé de cette façon?

— Il vit et c'est l'essentiel! répondit Tête-de-Mort en s'emparant des rames.

La barque glissa sur les flots, dans la direction de Saint Cloud.

Après s'être assuré que la rive était déserte, l'audacieux bandit s'échoua sur le sable, chargea le blessé sur ses épaules et, suivi de Pompadour, déguisée comme la veille en jeune marinier, se glissa le long des buissons. Une voiture attendait, une centaine de pas plus loin. Ils y montèrent sans être vus de personne et le cheval les emporta au galop.

Ravaillac, le tueur de femmes, avait recouvré la liberté!

. . . .

Presqu'au même moment où s'opérait l'évasion dont nous

avons rendu témoins nos lecteurs, le sinistre major arrivait en voiture à la prison militaire du Cherche-Midi.

Retenu au Ministère de la guerre pour « l'affaire Dreyfus » il avait trouvé, en rentrant, une lettre, d'une écriture évidemment contrefaite, ne contenant que ces quelques mots :

« Le major E. qui va tous les jours au Cherche-midi, ferait bien de surveiller les cachots donnant sur l'égoût. S'il n'y prend garde, cette nuit même un de ses oiseaux pourrait bien-essayer, vers minuit de prendre la volée.

Cet avis, on le devine, émanait de Pompadour, désireuse d'empêcher l'évasion de Ravaillac, sans se compromettre elle-même.

— Quand cette lettre a-t-elle été remise ? demanda le major, violemment ému.

— Elle a été apportée vers trois heures de l'après-midi par un commissionnaire, répondit le valet de chambre.

— Et il est près de minuit. Vite, faites atteler !

Bien que les chevaux semblassent voler, le traître se tordait les mains d'impatiente fureur. Avant même que la voiture n'arrêtât devant la prison du Cherche-Midi, il sauta sur le pavé et se pendit à la cloche.

La porte s'ouvrit et il se précipita vers l'aile occupée par le major Forzinetti.

— Ouvrez ! ouvrez ! cria-t-il, en heurtant la porte de ses deux poings fermés. Ouvrez ! Peut-être qu'il est déjà trop tard !

Au bout d'un instant, les verrous furent tirés et le directeur qui, aux tintements de la cloche, s'était habillé à la hâte, parut sur le seuil. Il tenait à la main la clef du cachot de Dreyfus, dont il s'était saisi instinctivement.

— Si le capitaine s'est évadé ! cria le major hors de lui, c'est vous, major Forzinetti, que j'en rendrai responsable.

Le vieil officier recula de deux pas et toisa l'insolent des pieds à la tête, avec un regard indigné.

— Même s'il en était ainsi, dit-il avec dignité, je n'aurais des

comptes à rendre qu'à mes supérieurs, mais non point à vous, un peu trop jeune, pour me faire la leçon.

— Excusez-moi, balbutia le sinistre major, mais je suis surexcité, et inquiet. Cet avis, qui vient de me parvenir, qu'un de vos prisonniers doit chercher à s'échapper par l'égoût!... Sachez que j'ai répondu du prisonnier sur mon honneur et s'il s'était évadé je serais perdu.

— Pour vous et pour moi, j'espère bien que non! répliqua Forzinetti, avec la même dignité.

Déjà, gardiens et soldats étaient réunis dans la cour. Forzinetti leur donna brièvement ses ordres, fit signe au sergent Girardot, qui s'était déjà muni d'une lanterne et, suivi du major, se rendit dans les souterrains.

La trappe ouverte, tous trois descendirent l'échelle. Le comte s'était élancé en avant. Ses yeux fulgurents cherchaient à percer l'ombre.

— Il est parti! cria-t-il en grinçant des dents. Je savais bien qu'ils laisseraient échapper le misérable.

— Vous vous trompez, monsieur, dit d'une voix calme et sévère le vieux major. Le capitaine Dreyfus est toujours là. Regardez par terre.

— Garotté! Sanglant! dit le comte. Qu'est-ce qui s'est passé ici? Quelle comédie y joue-t-on?

Girardot éleva sa lanterne vers la voûte. Le même nom lui échappa en même temps qu'au directeur.

— Ravaillac!

Ils relevèrent Dreyfus, le replacèrent sur sa couche et lui enlevèrent ses liens. Le vieil officier étancha doucement le sang dont le visage du prisonnier était inondé.

— La chose est claire, dit-il, en se tournant vers le comte. Ravaillac doit avoir de longue date préparé sa fuite. La preuve en est dans ces pierres. Je reconnais, hélas! qu'il a trompé notre surveillance. Mais qui aurait pu se douter? Le prisonnier

occupant cette cellule lui barrait le chemin. C'est pourquoi il l'a assommé et garrotté. A mon avis, le capitaine Dreyfus, loin d'avoir été le complice de cette évasion, vraiment extraordinaire, en a été la première victime.

— Ce qui n'empêche point que demain je ferai mon rapport au Ministre de la guerre, répliqua brutalement le comte. Et si le Ministre partage ma manière de voir, dès demain, aussi, un prisonnier, aussi dangereux que celui-là, sera mis au régime de la chaîne.

— Alors, fasse le Ciel que le Ministre de la guerre en pense autrement que vous ! dit Forzinetti en se détournant avec dégoût.

Mais le sinistre major devait obtenir une nouvelle et complète victoire.

Dans la matinée du lendemain, un serrurier fut introduit dans le cachot de Dreyfus.

Il replaça les barreaux manquant à la fenêtre et riva le poignet gauche du prisonnier à une lourde chaîne dont il fixa l'extrémité au mur, au moyen d'un anneau.

Le capitaine Dreyfus n'était point seulement enterré vivant. On n'enchaîne pas les morts et lui, il était enchaîné !

X

La puissance des ténèbres

Le major Forzinetti ne fut pas médiocrement étonné lorsque, dans le courant de l'après-midi, il vit entrer le comte dans son

bureau. Il se leva et, d'un air froid et mesuré, alla à sa rencontre.

— Quelles raisons de service vous amènent ici, monsieur le major? demanda-t-il.

Le comte lui tendit affectueusement la main.

— Major, dit-il, d'un ton affable et presque soumis, ce n'est point le service qui m'amène ici, mais une démarche, toute personnelle, qui me tient à cœur. Dans l'excès de mon zèle, et surexcité par la conviction que Dreyfus s'était évadé, je me suis oublié à votre égard et me suis conduit comme il n'est pas permis de le faire vis à vis d'un frère d'armes et d'un vieux camarade. Toute la nuit je m'en suis adressé les plus vifs reproches et je viens loyalement, vous présenter mes plus sincères excuses.

Sans hésiter, Forzinetti prit la main qui lui était tendue. Il était trop sincère pour croire, un seul instant, que de semblables paroles ne fussent point dictées par un véritable sentiment de regret. Son esprit droit et austère n'aurait pu comprendre les natures tortueuses et perverses qui s'humilient en apparence, pour atteindre plus sûrement un but secret.

— Que tout soit oublié et pardonné, comte, dit-il simplement je comprends, d'ailleurs, qu'après un avis pareil à celui que vous avez laissé tomber, hier, dans mon corridor, vous ayez un peu perdu la tête. Dans ces derniers temps, vous étiez devenu si irrascible et si ombrageux que nos rapports devaient s'en ressentir d'une façon fâcheuse. Cependant, nous avions passé ensemble plus d'une heure agréable, ici-même, et ma pauvre Marion, qui alors, n'était point encore atteinte du mal cruel qui la mine, aimait à écouter, en brodant, vos intéressants récits de voyage. Votre changement me peinait beaucoup, je puis vous l'avouer, maintenant.

— Hélas! mon cher major, convenez, qu'à ma place, tout autre perdrait de son calme et de son sang froid. J'ai les nerfs tendus à ce

rompre et, comme vous l'avez dit, parfois je perds la tête. On m'a chargé là d'une trop lourde responsabilité !

Le directeur de la prison militaire poussa un profond soupir.

— Oh ! Cette malheureuse histoire Dreyfus ! dit-il. Elle entraîne pour nous tous des conséquences bien désagréables et je crains que les suites n'en soient pires, encore, pour le pays tout entier.

— Il faut espérer, répondit le comte, que nous serons bientôt délivrés de toutes préoccupations personnelles au sujet de ce malheureux. Dans quelques jours l'instruction secrète commencera, puis le conseil de guerre se réunira à huis-clos et...

— Et ? demanda Forzinetti, avec un front soucieux. Qu'en résultera-t-il ?

— Oh ! répondit le comte, en haussant les épaules, pas de doute qu'on n'applique au traître le maximum de la peine déterminée par la loi. Comme la peine de mort est supprimée, hélas ! en fait d'espionnage — je dis, hélas ! — l'ex-capitaine Dreyfus sera dirigé sur la Guyane française, vers nos colonies sud-américaines.

— A Cayenne, par conséquent ! s'écria douloureusement Forzinetti. Quel sort affreux !

— Ce n'est point encore celui que mériterait celui qui, pour un vil salaire, a voulu vendre sa patrie à ses plus implacables ennemis ! Entre nous soit dit, major, son Excellence le Ministre de la guerre est absolument certain de la culpabilité de Dreyfus. Les charges, contre lui, grossissent de jour en jour. Le ministre a en ce moment entre les mains un bordereau, renseignant toute une série de mesures prises secrètement par l'Etat-major... Ce bordereau a, paraît-il, été trouvé dans le panier à vieux papiers d'une ambassade étrangère, et les experts les plus accrédités en ont reconnu l'écriture, comme étant celle de Dreyfus.

Le vieil officier secoua tristement la tête.

— Je suis convaincu, dit-il, que ceux qui auront à juger le

capitaine Dreyfus, sauront faire en sorte que la France ne soit point chargée de la plus lamentable erreur judiciaire que notre siècle, si fier de ses progrès, aurait à déplorer. Mon cher comte, j'ai vieilli dans mes délicates fonctions et je pourrais conter par milliers les criminels soumis à ma garde. Cela, croyez le bien, aiguise le regard et apprend à lire bien des choses sur les traits et dans les yeux. Eh ! bien, je vous le dis en verité : Dreyfus n'a point l'air d'un coupable ! Rien dans son visage, franc et ouvert, dans ses paroles, dans son attitude, ne trahit le Judas, traître à son pays. Notez encore qu'il est riche, très riche, que sa fortune et celle de sa femme se soldent par plusieurs millions ! Quoiqu'à peine âgé de trente ans, il a déjà conquis le grade élevé de capitaine d'Etat-Major et tout le monde s'accordait à voir en lui un officier plein de mérite, de zèle et d'avenir Il a épousé une femme charmante, il mène une existence heureuse et régulière. Comment admettre que dans une pareille situation, un homme de bon sens risquerait son honneur et le bonheur de toute sa famille pour une misérable somme d'argent ? Non, je ne puis le croire, je ne le croirai jamais !

— Abandonnons, si vous le voulez bien, ce chapître là, dit le comte. Nos manières de voir sont trop divergentes, pour que nous ne nous froissions point, sans le vouloir. Mais, un mot encore : Son excellence le Ministre de la guerre a donné ordre qu'on mît Dreyfus à la chaîne.

— L'ordre a été exécuté, répondit le directeur d'une voix triste, Les barreaux enlevés ont été remplacés, aussi, par un grillage plus sûr.

— Bien. Maintenant, occupons-nous d'un sujet plus agréable, Voulez-vous me permettre, et j'espère que vous le ferez en signe que vous m'avez bien vraiment pardonné, voulez-vous me permettre, dis-je, d'aller saluer Mademoiselle Marion ?... A moins, toutefois, que son état de santé ?

— Je vous remercie, comte, ma fille se porte actuellem

exceptionnellement bien. Même, depuis quelques jours, elle peut faire, seule, quelques promenades au dehors, dont elle revient fraîche et rose et de la plus riante humeur. Vous la trouverez, en ce moment, au salon, où elle range, je crois, ses chers bibelots.

— Et vous, májor, ne m'accompagnerez-vous pas ? demanda le comte en jetant sur Forzinetti un regard fuyant.

— Vous m'excuserez, répondit le vieil officier. L'audacieuse évasion de ce misérable Ravaillac m'impose double surveillance. Le sergent Girardot doit m'attendre pour passer, avec moi, la rigoureuse inspection de toutes les cellules. Car ainsi que l'a fait Ravaillac, d'autres prisonniers ont pu songer à déchausser des pierres des voûtes ou des murailles de leurs prisons.

Il tendit de nouveau la main au comte et sortit.

Le sinistre major resta immobile, au milieu de la chambre jusqu'à ce que le bruit des pas de Forzinetti se fût éteint dans les corridors. Alors il poussa un rire bref et sardonique et se dirigea la tête haute vers la porte donnant dans le salon. Il la poussa vivement et entra d'un air délibéré.

Marion était seule. La douce jeune fille, assise devant une table à ouvrage, s'appliquait à un délicat travail de broderie. Lorsque la porte fut poussée, elle se leva, presque en un mouvement d'effroi, l'aiguille piquée dans le nanzouk.

Le comte referma avec précaution la porte derrière lui et, lentement, s'avança vers l'enfant. Il sembla un moment que Marion voulait fuir. Mais les yeux du beau ténébreux s'attachèrent sur elle, lourds et impérieux. Marion retomba sur son siège avec un léger soupir. Elle répondit au salut de l'officier par une simple inclinaison de tête. Tous ses membres étaient agités d'un frisson nerveux et ses pupilles se dilatèrent démésurement.

Le sinistre major prit place à son côté.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, dit-il d'une voix profonde et vibrante.

— Oui, bien longtemps, répondit craintivement, mais avec douceur, la jeune fille.

— Est-ce que vous avez quelquefois pensé à moi?... Voyons, répondez!

— Toujours... toujours j'ai été obligée d'y penser!

Elle baissa les yeux et sa main tremblante se remit à pousser l'aiguille. Le comte se baissa de façon que son visage touchât presque le sien.

— Est-ce que vous ne voulez pas me regarder, Marion? demanda-t-il. Et sa voix résonna avec un étrange accent de tendresse.

— Non... Il faut que je... regarde ma broderie.

Le noir regard pesa, inflexible, sur la jeune fille.

— Il faut, cependant, que vous me regardiez, Marion... je le veux!

Lentement, comme forcée d'obéir, elle releva le front et croisa son regard avec celui du beau ténébreux.

Les yeux du comte brûlaient et l'attiraient avec une puissance irrésistible. La broderie échappa de sa main qu'il saisit et retint. Il attira l'enfant vers lui.

— Dormez! Dormez! commanda-t-il. Je le veux!

Les yeux de Marion devinrent vitreux. Ses paupières battirent et se fermèrent.

Le major regarda du côté de la porte.

Personne ne pourrait les surprendre, il était seul avec sa victime.

De nouveau son œil tomba sur le visage de l'enfant comme s'il voulait pénétrer jusqu'au fond de son âme. Il imposa les mains sur son front charmant, et des doigts effleura à cinq ou six reprises ses tempes, ses joues et son cou.

La jeune fille avait renversé légèrement la tête sur le dossier de sa chaise. Les yeux clos, pâle et immobile, elle ressemblait à une statue de marbre.

— Elle dort ! murmura le sinistre major. Elle dort profondément et est soumise, toute, à ma volonté.

Il lui reprit les mains.

— Je vous ordonne, Marion, d'écouter ce que je vous dis, et de l'empreindre profondément dans votre mémoire. M'entendez-vous ?

— Je vous entends.

Un soupir, un souffle plutôt, passa sur les lèvres de l'hypnotisée.

— Je veux que demain, vers ce moment ci, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, vous quittiez cette maison. Vous prendrez une voiture et vous ferez conduire chez madame Degouves, rue Bonaparte, 57. Vous descendrez et demanderez monsieur Armand Lenoir. Vous connaissez la maison et saurez où aller... Je veux que vous n'oubliiez point ce que je vous commande. Viendrez-vous ?

— Je... je viendrai.

— Et, ni avant, ni après, vous ne direz rien à personne. Je veux que tu te taises, Marion.

— Je... je me tairai.

— Vous êtes une brave fille, une enfant obéissante, dit en riant le misérable, qui ne reculait pas devant l'infâmie d'excercer sur une innocente créature sa puissance magnétique. Viens, maintenant, Marion. Je veux un baiser.

Elle se leva, jeta les bras autour de son cou et approcha ses lèvres virginales de sa bouche de démon.

— Maintenant, rasseyez-vous.

Elle obéit. Le comte lui souffla au visage et lui passa la main sur les yeux.

— Réveillez-vous, Marion, murmura-t-il à son oreille. Réveillez-vous !

Et pendant qu'elle rouvrait les yeux et recouvrait la liberté de ses mouvements, il se leva à son tour et glissa vers la porte.

Sur le seuil, il se heurta à Forzinetti.

— J'ai eu avec mademoiselle votre fille une conversation bien intéressante, lui dit-il avec une secrète et mordante ironie. Son état me semble étonnemment amélioré. Ses promenades en plein air semblent lui faire du bien.

— Je suis heureux de ce que vous vous en soyez aperçu, monsieur le comte. Ah ! que ne donnerais-je point pour la voir enfin complètement rétablie.

— Il n'y a personne qui lui souhaite plus de bien que moi. C'est une si aimable, une si innocente enfant !

Et l'infernal personnage engagea le vieil officier dans un nouvel et long entretien pour l'empêcher de rejoindre Marion avant que les traits de celle-ci eussent repris leur placidité ordinaire.

La fille du major promena autour d'elle des regards étonnés. Elle se passa la main sur les yeux et s'absorba dans un pénible travail d'intelligence.

Pour qui eût assisté à la scène que nous venons de décrire, il eût été facile de voir qu'elle faisait des efforts inouis pour mettre de l'ordre dans les pensées sommeillant au plus profond de son âme.

Mais vainement elle cherchait à se souvenir ! La pauvre enfant ne réussissait point à soulever le voile jeté devant son esprit, subjugué par un pouvoir mystérieux, la puissance des ténèbres

Lentement, elle reprit son aiguille et se remit à broder.



XI

Les mystères d'une maison meublée

Le soir du même jour, trois personnes, deux dames et un monsieur, se concertaient à voix basse dans un appartement luxueusement garni du Grand Hôtel.

La première de ces dames était Lucie, la compagne dévouée du capitaine Dreyfus. L'homme, c'était Mathieu, le frère du malheureux prisonnier et la seconde dame, miss Alice Terry, la célèbre détective américaine, qui s'était conquise une place si distinguée parmi les plus fins criminalistes de l'ancien et du nouveau monde.

L'américaine se trouvait alors en plein épanouissement de sa riche vitalité. Elle était de grande taille, solidement bâtie, bien en chair et de taille élégante. Ses traits semblaient peut-être un peu bien accentués, et sa bouche un peu grande. Mais l'expression en était adoucie par la douceur de ses grands yeux, pleins de pénétration et d'intelligence. Elle avait les dents belles et bien rangées et ses cheveux, d'un blond foncé, séparés au milieu de la tête par une ligne droite, étaient rejetés des deux côtés en arrière, de façon à laisser les oreilles à découvert.

Miss Alice était vêtue simplement d'une robe de chambre, d'étoffe sombre, fermée sur la poitrine par une broche en diamants. A l'annulaire de la main gauche scintillait un brillant de la plus belle eau.

— Ne pleurez plus, madame, disait-elle d'un ton plein de tendre-

pitié à la pauvre Lucie. L'innocence de votre époux doit-être et sera établie. La justice restera la justice.

Mathieu secoua la tête d'un air sombre.

— Je crains, dit-il, que dans le cas de mon malheureux frère, le droit ne soit foulé aux pieds. D'après mon avis, le Gouvernement est lui-même, induit en erreur par un incapable ou par quelqu'un, intéressé, pour des raisons qui nous sont inconnues, à se venger d'Alfred.

— Et, demanda la femme détective, n'y a-t-il rien dans la vie de votre frère qui pourrait motiver une semblable et implacable vengeance ?

— Personnellement, je l'ignore, répondit Mathieu.

Lucie baissa les yeux et une vive rougeur se peignit sur son visage. Un instant elle lutta avec la résolution, prise par elle, de ne pas dire ce à quoi jusqu'ici elle n'avait plus voulu songer. Mais le bon sens l'emporta sur la honte. Il lui fallait parler, pour appeler quelque lumière dans ces profondes ténèbres.

— Un bien méchant homme, un misérable, dit-elle, m'a soufflé à l'oreille une accusation infâme contre mon mari, un mensonge infernal, j'en jurerais. Alfred aurait... ah ! j'ai honte et je n'ose achever...

Alice Terry saisit les deux mains de la pauvre femme, si rudement éprouvée, et la regarda en face de ses yeux pénétrants et bons.

— Ma chère, ma pauvre madame Dreyfus, dit-elle, il vous faut avoir pleine confiance en moi. Seulement, alors, je pourrai vous aider et mes efforts, pour découvrir, la vérité aboutiront-ils. Je me trouve vis à vis de vous, comme le médecin, pour lequel il ne peut y avoir rien de secret. Avant de tenter l'opération, il faut que les causes du mal soient nettement déterminées, sans craindre de mettre à jour quelque chose de malsain où d'impur.

Mathieu, se tournant vers sa belle-sœur, approuva du geste ce langage si franc et si sensé

— Eh! bien donc, murmura Lucie, on m'a insinué que mon mari avait... eu des relations... avec une écuyère.

— Mensonge et calomnie! s'écria Mathieu, se levant avec colère. Il n'y avait point de secrets entre mon frère et moi. Si ces relations avaient existé, j'en aurai su quelque chose. Alfred vous a toujours tendrement aimée, Lucie, il faisait un dieu de son enfant. Jamais il n'aurait été capable de fouler, à ce point, aux pieds, ses devoirs d'époux et de jouer un double rôle. Je mettrai ma main au feu, que cette accusation est fausse.

Alice Terry avait conservé tout son calme et suivait, les yeux ouverts, une trace qui venait soudain de se présenter devant elle.

— Et vous a-t-on dit le nom de cette écuyère? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Lucie, mais j'étais si émue que je l'ai oublié Il m'a semblé, seulement, qu'il était précédé d'une particule et avait une vague apparence nobilière.

— Il est fâcheux que vous ne vous en souveniez pas. Mais vous savez bien, cependant, qui vous a fait cette étrange communication?

— Oui, je le sais, mais mon horreur pour cet homme est si grand que je ne puis prendre sur moi de prononcer seulement son nom!

— Il le faut, pourtant, madame! Songez que la vie et l'honneur de votre époux en dépendent.

— Vous avez raison. Je dois vaincre ma répulsion. Celui qui a porté contre mon mari cette accusation infâme, c'est... c'est le comte E...

— Le misérable! s'écria Mathieu. Cela est bien digne de lui! Du moment que l'imputation provient de cette bouche là, ma chère Lucie, vous pouvez être convaincue qu'elle ne constitue qu'un exécrable mensonge!

— Je le sais, mon cher Mathieu, dit Lucie, qui avait les larmes aux yeux. Ah! mon frère, si Alfred m'avait écoutée,

jamais il n'aurait accordé à cet homme une aussi aveugle confiance. Et qui sait, nous ne serions peut-être pas où nous en sommes !

— Le comte E!... répéta l'américaine. Je n'entends point ce nom là pour la première fois ! Ah ! c'est vrai, c'est vous qui m'en avez parlé, monsieur Dreyfus. Vous m'avez dit qu'on l'avait surnommé le beau ténébreux et que, subitement, d'ami intime de votre frère il en était devenu le plus cruel ennemi.

— En effet, je vous ai dit cela, et j'ai ajouté que, dans le fond de l'âme, j'avais toujours eu cet homme en singulière méfiance.

Les yeux d'Alice pétillèrent d'intelligence.

— Nous partirons donc de ce point là, dit-elle. Je vais m'occuper sérieusement de ce beau ténébreux. Mais pour cela, il faudrait que je sois mise un peu mieux au courant de ses allures.

— Je suis à même de vous fournir quelques indices à cet égard, dit Mathieu. Depuis l'arrestation de mon frère, j'ai fait suivre de près le comte, et j'ai pu découvrir ainsi, qu'il va de préférence dans deux maisons, de genres bien différents.

— Fort bien. Veuillez avoir la bonté de me les désigner, dit la femme détective, en prenant sur la table un calepin et un crayon tout taillé.

— D'abord, l'hôtel du prince russe, Grégorius Mirowitch, répondit Mathieu. Le comte y va fort assidûment. Il semblerait que ses visites, s'adressent particulièrement à la fille du prince, la jeune princesse Paulowna. Ce doit être là une fort riche héritière et je sais, d'autre part, que les affaires du comte sont fort dérangées.

— Serait-il peut-être entre les mains d'usuriers ? demanda miss Terry.

— Il faudrait que je m'assure de cela, mais je suis certain de ce que j'avance. Après l'hôtel du prince ou plutôt, bien avant, le comte hante la maison d'une certaine dame Degouves, de-



Est-il possible ! dit-il. Vous seriez... ?

10 Centimes la livraison de 32 pages.

meurant rue Bonaparte 57. Dans l'espace de quatre jours, il s'y est présenté trois fois, et toujours en habits de ville.

— Qu'est-ce que c'est que cette dame Degouves et que fait-elle ?

— Elle loue des chambres meublées. D'origine cubaine, elle est arrivée il y deux ou trois ans à Paris, avec sa fille Dolorès, une jeune personne d'une beauté merveilleuse, et y vit sur un pied fort convenable du produit de ses locations. La fille travaille encore chez une blanchisseuse de fin et elle ourle des mouchoirs de poche. Les deux dames visitent fort les églises et sont réputées dans tout le quartier pour leur excellente tenue.

— J'en sais assez, pour le moment, dit Alice, en reposant son calepin sur la table. Je vais immédiatement me mettre à la besogne et sous peu vous aurez de mes nouvelles. La question est ténébreuse et embrouillée, mais avec l'aide de Dieu, nous y ferons la lumière. Je vous prierais, seulement, monsieur Dreyfus, de m'accompagner, car j'aurai probablement besoin de l'aide d'un homme déterminé.

— Vous pouvez disposer de moi à toute heure du jour et de la nuit, miss Terry, répondit Mathieu. Tous les instants de ma vie seront voués au sort de mon malheureux frère jusqu'à ce que l'heure de la justice ait sonné pour lui.

— Vous êtes un rude et dévoué champion ! dit l'Américaine Du moment que vous vous portez à ce point garant de votre frère, il est impossible qu'il soit coupable. Allons, allons ! Nous combattrons ensemble les mauvais génies qui se sont ligués pour perdre la famille Dreyfus. Donnez-moi la main en signe d'alliance et de bonne camaraderie.

Elle tendit sa main un peu grande, mais blanche et effilée, Mathieu qui la saisit et y imprima ses lèvres, plus longtemps, peut-être, qu'elle ne s'y attendait.

Miss Terry se tourna ensuite vers Lucie, l'entoura de ses bras et la baisa tendrement au front.

— Faites-moi l'honneur, madame Dreyfus, dit-elle, d'un ton pénétré, de me considérer comme votre fidèle amie. Sachez le bien, je n'interviens que dans des cas où, comme celui-ci, l'innocence de ceux dont je m'occupe, m'est moralement démontrée. Je sens que Dieu m'a spécialement désignée pour redresser une déplorable erreur judiciaire et faire triompher le bon droit. Cette conviction me donnera la force et le courage indispensables pour réussir. Mais il vous faut rappeler tout votre calme. Ne pleurez plus, ma chérie, tout ira bien.

La pauvre Lucie était incapable de dominer son émotion. Elle versa un flot de larmes sur le sein de l'Américaine, mais cette fois, c'étaient des larmes de joie, de reconnaissance et d'espoir.

. . . .

Le lendemain, vers midi une voiture s'arrêta devant la maison de madame Degouves. Une jeune femme, simplement, mais élégamment vêtue, en descendit. A son coup de sonnette la porte s'ouvrit. Sur le seuil apparut une dame d'un certain âge, encore droite et élégante, aux cheveux grisonnants, et portant un tablier blanc, à bavette, sur sa robe de couleur sombre.

En voyant la jeune femme, elle sourit.

— Déjà de retour, miss Tucker ! dit-elle. Mais votre chambre est prête et vous pouvez l'occuper quand vous voudrez. Le Seigneur bénisse votre arrivée dans cette maison.

— Seriez-vous assez bonne de faire monter ma malle par la bonne, demanda en anglais celle qui venait d'être saluée du nom de miss Tucker.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, répondit madame Degouves dans la même langue, mais nous sommes pauvres et hors d'état de garder une servante. Ma fille me donnera un coup de main. Dolorès, mon enfant, j'ai besoin de toi.

La porte d'une des chambres, donnant sur le corridor, s'ouvrit et une jeune et jolie fille s'avança. Dolorès possédait au plus

haut dégré le charme séducteur, particulier aux créoles des Antilles, Sa taille n'était pas fort grande, mais souple et bien prise. Ses formes pleines et harmonieuses devaient ravir l'œil d'un artiste. Son opulente chevelure brune, ses grands yeux noirs, brillant d'un feu doux, ses lèvres rouges, son teint d'ivoire, tout se réunissait pour en faire ce qu'on est convenu d'appeler une beauté parfaite.

— C'est miss Tucker, notre nouvelle locataire, dit madame Degouves.

Et s'adressant à l'Anglaise :

— Vous voyez ma Dolorès, l'unique enfant que le Ciel m'ait laissée pour me consoler dans mes infortunes. Miss Tucker est peintre, poursuivit la vieille dame, en se retournant vers sa fille. Elle vient de Liverpool et compte séjourner pendant quelques mois à Paris et dans notre humble demeure, pour s'initier à la langue française. Va chercher la malle de cette dame, mon enfant. Nous la monterons à sa chambre.

En ce moment, un pas ferme sonna sur le perron et un jeune homme, de bonne mine, mais simplement, presque pauvrement vêtu, parut dans le corridor. Il salua courtoisement et, voyant Dolorès, traînant déjà la malle de l'Anglaise, il la lui prit lestement des mains.

— Permettez-moi de vous rendre ce petit service, dit-il moitié à la belle fille, moitié à l'artiste. Cette besogne là sied mieux à un homme qu'à une dame.

— Un de nos locataires, monsieur Wallberg, dit madame Degouves, présentant le nouveau venu. Un bijoutier allemand qui cherche de la besogne à Paris.

— Je me nomme Alice Tucker, dit l'Anglaise, avec politesse.

Madame Degouves se pencha à son oreille :

— Il occupe la mansarde, située au dessus de votre chambre, lui dit-elle tout bas. C'est un pauvre diable qui doit avoir grand besoin de gagner quelqu'argent.

L'artiste sembla ne point avoir entendu ces dernières paroles. Elle s'engagea dans l'escalier et monta, précédée des deux femmes, à sa chambre, sise au troisième étage.

Wallberg plaça la malle dans un coin de l'appartement et sortit aussitôt.

La belle Dolorès le suivit d'un regard expressif qui n'échappa point à l'Anglaise.

— Voilà, dit la respectable hôtesse. Vous aurez à arranger vos affaires le plus commodément possible. J'espère que la chambre sera de votre goût.

— Absolument, madame. Je n'y trouve rien à redire.

— Est-ce que vous prendrez aussi vos repas à la maison !

— Quelquefois, madame. Et, naturellement, dans ce cas, je mangerai dans ma chambre. Veuillez accepter en acompte ces deux cents francs. Nous règlerons, pour le surplus, à la fin du mois.

Madame Degouves empocha d'un air fort satisfait les dix pièces d'or que miss Tucker avait alignées sur la table à écrire. Elle échangea un regard avec sa fille, témoignant que les procédés de sa nouvelle locataire étaient fort de son goût,

— Maintenant encore une question, dit l'Anglaise, mais je vous prie de croire que ce n'est point une vaine curiosité qui me la dicte. Je vois que cette chambre, outre la porte d'entrée, en a encore deux autres, percées dans les murailles de droite et de gauche. Comme elles donnent vraisemblablement dans d'autres chambres et que je suis de mœurs fort retirées, vous comprendrez que je tienne à savoir qui j'aurai pour voisins.

— Oh ! mademoiselle, dit la Cubaine, en plaçant la main sur son cœur, vous êtes dans ma maison aussi en sûreté que dans le sein d'Abraham. Ma fille et moi nous sommes connues pour les femmes honnêtes et prudentes. Nous ne souffririons pas qu'une personne de conduite équivoque passât notre seuil. Mais je comprends les sentiments qui vous guident et bien volontiers

je vais vous donner les renseignements que vous désirez de moi. La chambre de gauche est occupée par un voyageur de commerce, en vins de champagne, je crois. Ma fille et moi nous détestons ce pernicieux breuvage, mais il y a beaucoup de forts bons chrétiens qui se le permettent sans scrupule. User n'est pas abuser. Ce monsieur s'appelle Armand Lenoir. Il s'absente souvent pour plusieurs semaines. A droite, habite un savant russe nommé Grégorowitch, un homme déjà avancé en âge. Il ne vient ici que le soir, afin de ne pas être dérangé dans ses études. Au dessus de vous, monsieur Wallberg, le bijoutier allemand, habite une mansarde et la chambre située au dessous de la vôtre, est celle de ma fille Dolorès et de moi.

— Je vous remercie, madame, et suis à présent complètement rassurée.

Quelques minutes plus tard, l'artiste anglaise se trouvait seule. Elle alla à la porte du couloir et en poussa le verrou. Puis, ouvrant sa malle, elle y prit une vrille, au moyen de laquelle elle fora trois trous, largement espacés, dans la porte de gauche, de façon à ce qu'elle pût voir tout ce qui se passerait chez le voisin, fixa un clou dans le bois et y pendit une robe, pour masquer son petit travail.

La même opération fut pratiquée à la porte de droite, où l'artiste fixa au moyen de deux simples punaises, une estampe qu'elle avait apportée non roulée, au fond de sa malle.

Inutile d'apprendre à nos lecteurs ce qu'ils ont deviné depuis longtemps, à savoir que la soi-disant artiste n'était autre que miss Alice Terry, la détective américaine.

La jeune femme ayant retiré de sa malle les objets qui s'y trouvaient encore, pour les serrer dans sa garde-robe, prit un livre, s'assit à sa table et attendit tranquillement les évènements.

Mais elle n'eut point longtemps à patienter. Sa jolie montre de dame, enrichie de brillants, marquait quatre heures, lorsqu'un pas masculin retentit dans l'escalier. Elle entendit le voisin de

gauche ouvrir la porte de sa chambre. Mais Alice se rendit aussitôt à son poste d'observation, écarta la robe et appliqua l'œil à l'une des ouvertures qu'elle venait de pratiquer.

Un homme de haute taille, au teint pâle et à la barbe noire était entré dans la chambre. Il était simplement, mais convenablement vêtu.

— Il n'y a pas de doute, se dit miss Terry. C'est bien là le sombre visage que m'a si bien décrit Mathieu Dreyfus. Il a donc loué ici une chambre sous le nom supposé d'Armand Lenoir, voyageur en vins de Champagne? Cela, déjà, donnerait fort à penser.

Pendant qu'Alice se faisait ces réflexions, la porte se rouvrit et livra passage à madame Degouves et à sa fille. La belle Dolorès resta sur le seuil, d'un air à la fois chagrin et hostile. Quant à la vieille créole cubaine, elle alla gaiment au beau ténébreux et lui serra la main comme à une vieille connaissance.

— Il faut que je vous parle, major, dit-elle d'une voix contenue. Mais causons tout doucement, si vous voulez bien. La chambre d'à côté est occupée par une nouvelle locataire et quoique je la croie fort peu à craindre, il est bon d'être prudent.

— Qui est-elle? demanda le major, en fronçant le sourcil.

— Une artiste anglaise, qui ne sait pas un mot de français.

— Vous n'auriez pas dû louer cette chambre, gronda le major. Ce voisinage me gêne. Vous aviserez à la faire déloger le plus tôt possible.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire, dit la vieille d'un ton soumis, mais j'ai reçu d'avance le prix de sa pension, et il me serait impossible de la renvoyer avant le mois écoulé. Pour ce qui me concerne, je n'aurais point reçu l'Anglaise, mais cette fille indigne m'oblige à profiter des moindres ressources.

— Dolorès? demanda le sinistre major, en marchant vers la jeune fille, qu'il toisa de la tête aux pieds, avec colère.

— Oui, Dolorès, gronda la Cubaine. Elle, la cause de tous mes malheurs, et pour laquelle j'ai tant peiné et tant souffert, déja ! Elle refuse maintenant le bel argent qui grâce à l'aimable intervention de monsieur le comte, était pourtant si facile à gagner !

— Si facile à gagner ! s'écria la belle Dolorès, dont les grands yeux noirs exprimèrent une vive indignation. Croyez-vous, ma mère, que votre fille peut exposer sans honte et dégoût son corps nu aux regards de libertins jeunes et vieux, qu'elle doive entendre leurs immondes propos, qu'elle... Non, je n'assisterai plus à ces abominables fêtes, ou le vice s'étale dans toute son infâmie ! Je ne veux plus figurer dans ces exhibitions de tableaux vivants qui ne servent que de prétexte à l'avilissement de la beauté féminime ! Privez-moi de nourriture, battez-moi, couvrez-moi de haillons, employez-moi aux plus rudes et aux plus rebutants offices, dont ne voudrait point la dernière des servantes, mais n'envoyez plus votre enfant à ces ignobles réunions !

Dolorès était tombée à genoux devant sa mère. Deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux. Madame Degouves fit un mouvement comme pour fondre sur elle, mais à un signe impérieux du major elle se contint, et le regarda humblement.

— Lève-toi, Dolorès, et écoute, dit le comte avec dureté. Tu sais que tu as, seule, entre les mains, le sort de ton père ? Tu sais aussi que tu es en partie la cause que ce malheureux maudit l'existence à Cayenne, dans cet enfer humain que l'on a nommé la guillotine sèche ? Peut-être lutte-t-il, en ce moment, contre la fièvre jaune qui épuise ses dernières forces. Ou bien, ses féroces gardiens le contraignent-ils à travailler sous le bâton, dans les marais pestilentiels de la Guyane. Et cela, si tu te montres rebelle, sans trêve, sans repos, jusqu'à ce qu'il tombe. Et alors, son corps sera jeté en pâture aux requins, car pour les déportés de Cayenne, il n'y a pas de sépulture chrétienne.

Dolorès se couvrit le visage de ses mains, et gémit, à travers ses larmes :

— Sainte mère de Dieu, protège mon père ! Quelle infortune inouie, quelle infernale torture que de vivre avec la pensée qu'il supporte de pareilles souffrances !

— Et cependant tu ne veux rien faire pour sa délivrance, lui dit à l'oreille le sinistre major. Ne t'ai-je pas dit que pour l'arracher à son supplice il faut de l'or, beaucoup d'or, de l'or toujours ? Et tu te refuses à gagner celui que je puis te procurer ! Mais que m'importe, à moi ! Laisse ton père agoniser à Cayenne, laisse-le mourir comme un chien, pourvu que ta vertu soit préservée.

Dolorès, qui s'était relevée, chancela. Elle s'appuya défaillante contre la porte.

— Eh bien oui, je le veux !... O mon Dieu !... Puisque ta vie, mon père, ne peut être rachetée qu'au prix de mon déshonneur... je me sacrifie !... J'obéirai !

— Allez, dit d'un ton impérieux le sinistre major aux deux femmes tremblantes. Allez ouvrir à la dame qui demandera à parler à monsieur Armand Lenoir. Mais malheur à vous, si vous lui adressez seulement la parole.

La Cubaine disparut avec sa fille, pendant que le beau ténébreux, allant se placer devant une glace, s'y mirait avec complaisance.

L'Américaine profita de ce moment pour abandonner son observatoire. C'était bien à dessein qu'elle avait affirmée à madame Degouves ne pas connaître un mot de Français.

Rapidement elle sténographia sur son carnet toute la conversation dont elle n'omit pas un mot, grâce à son excellente mémoire.

Lorsqu'elle retourna à son poste, elle vit une toute jeune fille, à la blonde chevelure, debout au milieu de la chambre et, devant elle, le sinistre major. Il lui avait pris les mains, la regardait sans parler et souilla sa joue d'un baiser. Avec une passion de plus en plus vive, il imprima ses lèvres sur celles

de la pauvre enfant et la serra plus étroitement contre son sein. Puis, il lui enleva son chapeau et son manteau et la conduisit vers le divan placé dans un angle de la chambre.

La jeune fille le laissait faire sans lui opposer la moindre résistance. Elle suivait ses regards, tournait la tête aux paroles qu'il lui chuchotait à l'oreille, mais sans donner aucun signe de volonté personnelle. Telle, une statue de cire, mue par un mouvement automatique,

— Extraordinaire! murmura Alice. Cette jeune fille est là comme une somnambule! Mais il ne fait pas nuit et il est impossible qu'elle se soit levée de sa couche, puisqu'elle vient du dehors!.

— Aime-moi! entendit-elle, avec horreur, l'infâme hypnotiseur dire à sa victime endormie. Aime-moi avec passion, avec frénésie! Supplie moi d'excaucer tes plus secrets, tes plus tendres désirs! Je te l'ordonne.

La pauvre Marion, sous l'influence de l'infernal pouvoir, la pauvre, innocente enfant, attirée dans l'antre du lache libertin, sembla soudain frappée de démence.

Elle couvrit de baisers fous le pâle visage du comte, dont les yeux brillaient d'une volupté satanique. Elle lui jeta les bras autour du cou et finit par tomber à ses genoux.

Suppliante, elle étendit vers lui ses bras éperdus. Sur son doux visage, l'expression de virginale candeur qui lui était habituelle, avait fait place à une dégradante lubricité.

Le beau ténébreux la releva, l'entoura de ses bras, posa de nouveau ses lèvres sur sa bouche ardente et lui laissa, enfin, prendre place sur le divan!

Alice, stupéfaite, bouleversée, les joues couvertes d'une rougeur brûlante, se rejeta en arrière, incapable d'en supporter davantage.

Un quart d'heure plus tard, seulement, lorsqu'elle entendit s'élever la voix mordante du sinistre major, elle osa revenir à porte.

La jeune fille à la chevelure blonde se tenait de nouveau au milieu de la chambre, calme, insensible, d'une pâleur mortelle. Le comte lui avait remis son mantelet et son chapeau.

Alice le vit abaisser les deux mains, de la tête de l'enfant jusqu'au milieu de la poitrine, et l'entendit ordonner d'une voix sourde :

— Je t'ordonne de retourner chez toi, et te défends de te souvenir de rien !

L'Américaine frémit. Elle ferma les poings et une émotion terrible se peignit sur son énergique visage.

— Scélérat ! murmura-t-elle. Lâche et infâme gredin ! Il a attiré ici sa victime par l'infernale puissance de l'hypnotisme ! Mais cela te coûtera la tête, aussi vrai que je m'appelle Alice Terry !

Avec la rapidité de décision qui la caractérisait, elle résolut de suivre la malheureuse jeune fille, pour savoir son nom, sa demeure, et sa situation dans le monde. Mais avant qu'elle se fût enveloppée de son manteau, le comte avait reconduit sa visiteuse jusqu'au bas de l'escalier. Elle l'entendit quitter la maison avec elle.

Le temps faisait naturellement défaut pour revêtir un déguisement et, sans cela, elle ne se serait pas risquée à suivre le sinistre major, de crainte de compromettre le succès de son entreprise.

D'ailleurs, un nouvel incident se jetait en travers de son chemin, car presqu'aussitôt elle entendit des voix dans l'escalier, puis tout près de sa chambre.

— Vous arrivez tôt, aujourd'hui, monsieur le professeur, disait madame Degouves. Il est à peine cinq heures et, d'ordinaire, vous ne venez jamais que tard, dans la soirée.

— Désormais j'arriverai toujours à cette heure ici, répondit une voix d'homme. J'ai fort à travailler, ma chère dame, car mon grand ouvrage sur les insectes de France, doit être sous presse dans quelques mois !

Miss Terry entendit le bruit que faisait, en s'ouvrant, la porte de son voisin de droite.

— C'est assurément le savant russe, se dit-elle. Voyons donc la nature de ses profondes études.

Elle enleva l'estampe qui masquait les trous forés dans la porte et regarda.

Celui qui venait d'entrer était un homme grand et fort, dont la longue barbe grise lui retombait jusqu'au milieu de la poitrine. Elle le vit se débarasser d'une élégante pelisse, se dépouiller de sa redingotte et endosser une blouse bleue. Cela fait, il s'installa à une large table sur laquelle se trouvait un assez bizarre assemblage d'objets. C'étaient, toute une série de bouteille de différentes encres, rouges, bleues, brunes, violettes et noires, des plumes de tous les formats, des crayons de couleur, des compas, des loupes, des papiers et, à l'un des extrémités de la table une petite presse à lithographier, avec les accessoires *ad hoc.*

— Ceci ne me parait pas précisément le matériel d'un naturaliste, murmura la femme détective. Est-ce qu'ici aussi, il y aurait un secret à pénétrer ? Nous allons bien voir.

Le vieillard, à la blouse bleue, en fait d'entomologie, sortit un billet de banque de son portefeuille, le fixa un moyen de punaises sur une planche à dessiner qu'il plaça droit sur la table, appuyée à la muraille. Cela fait, il étudia attentivement le billet au moyen d'une forte loupe et, ayant choisi, soigneusement, un papier de même grandeur et d'une pâte analogue, se mit en devoir de l'imiter.

— Un faux monnayeur ! se dit Alice, un faussaire en billets de banque ! Ce professeur-là, lui aussi, n'est pas ce qu'il paraît être. Je viens de faire une bien précieuse découverte ! Cette honnête demeure est un nid à bandits comme il ne doit pas y avoir beaucoup ! A gauche, un vil libertin et peut-être encore, un bien plus grand criminel. A droite, un faussaire. Et, dessous, une mère infâme, qui contraint sa fille à se déshonorer pour de

l'argent ! Puis au milieu de tout cela, une détective qui, parfaitement inconnue, et sans que ces misérables puissent s'en douter, les observe bien à l'aise !

Un spirituel sourire vint sur les lèvres de l'intéressante et originale jeune fille et ce fut presqu'en riant qu'elle reprit :

— Il ne me reste plus qu'à savoir ce qui se passe là haut sur ma tête, dans la mansarde de Wallberg, le bijoutier allemand. Celui-là, du moins, a une figure d'honnête homme.

A peine avait elle articulé ou plutôt pensé ces paroles, que la porte de la rue, vivement poussée, se referma avec bruit. Des pas précipités retentirent dans l'escalier jusqu'à la mansarde de l'ouvrier.

Alice entendit l'homme qui y avait pénétré, marcher de long en large avec agitation. Puis, la porte de la mansarde ayant été fermée à double tour, Alice entendit redescendre les marches jusqu'à son palier.

En cet endroit, les pas s'arrêterent brusquement.

La jeune femme entendit s'élever comme une exclamation de terreur. La porte de la rue résonna sous de violents coups de poing et, au dehors, une voix rude cria :

— Ouvrez, au nom de la loi ! C'est la police qui veut entrer,

Alice, stupéfaite, courut à la croisée.

Elle entendit le professeur russe, pousser précipitamment ses verroux et, sans doute, enfermer différents objets, d'une nature par trop compromettante.

Tout en courant dans sa chambre, ouvrant et refermant des tiroirs, il gémissait. L'Américaine distingua ces mots :

— O Paulowna, ma pauvre enfant ! L'heure aurait-elle sonné ? Est-ce que je ne te reverrai plus ?

On frappa violement à la porte de la jeune femme.

— Au nom de l'humanité, ouvrez ! cria en anglais, une voix jeune et mâle. Sauvez un malheureux ! Offrez-lui asile !

Alice hésita un moment, mais se décidant soudain, elle tira son verrou. Wallberg, le jeune Allemand, se précipita dans la chambre. Il était pâle et défait. Une sueur froide perlait à son front. Il tenait à la main une grosse farde de papiers, lettres et documents, rassemblés au moyen d'une ficelle.

Levant vers Alice des yeux suppliants, il tomba à ses genoux en murmurant :

— Je suis poursuivi... La police a pénétré dans la maison pour m'arrêter. Ecoutez... je suis l'agent d'une association secrète, dont le but est de fédérer les ouvriers de tous les pays, pour améliorer leur triste situation et protéger le travail contre le capital exploiteur. Je vous jure, sur mon honneur, qu'en me prêtant secours, vous ne sauverez pas un malfaiteur, un être indigne d'estime et d'appui !... Mais si je tombe aujourd'hui entre les mains de la police, ce n'est point moi seulement, qui suis perdu !... Par ces lettres, ces papiers, s'ils tombent entre les mains de nos cruels ennemis, des centaines de travailleurs, de braves pères de familles seront privés de pain, des centaines de braves gens, dont tout le crime est de rêver pour leurs familles un sort plus juste, seront emprisonnés, laissant les leurs sur le pavé !...

Ses regards, son attitude, chacune de ses paroles portaient le sceau de la vérité.

Fille d'un pays libre, où le travail sauvegarde librement ses ntérêts, l'Américaine fut touchée du désespoir du jeune homme.

— Mais que puis-je faire pour vous, monsieur Wallberg ? demanda-t-elle.

— Me cacher dans votre chambre.

— Cela vous sauverait-il ?

— Vous êtes anglaise, on n'osera point vous inquiéter. O Dieu ! Je les entends qui montent l'escalier ! Je suis perdu, perdu !

— Venez et cachez-vous dans la garde-robe, dit Alice, avec décision. Tenez-vous tranquille et ne bougez pas de là, quoiqu'il puisse arriver.

— Merci, mille fois merci ! balbutia le jeune homme, qui se réfugia dans l'asile qui lui était offert.

Miss Terry ferma l'armoire à double tour et en mit la clef dans sa poche.

Il n'était que temps.

On entendit la même voix rude, qui s'était fait entendre du dehors, donner des ordres dans l'escalier, les pleurs et les gémissements de madame Degouves et les soupirs de Dolorès.

Les agents montèrent en courant à la mansarde que la Cubaine leur avait indiquée comme occupée par l'Allemand, mais ils revinrent, quelques instants après, sur le palier.

— Nous ne l'avons pas trouvé là-haut ! dit la voix menaçante de l'expédition, mais il doit être caché quelque part dans la maison... Attendez... Ce chapeau, tombé sur le palier... Il doit être dans cette chambre.

Il frappa à la porte d'Alice qui ouvrit aussitôt. L'agent secret Gilbert, le même qui, lors de l'arrestation de Dreyfus, avait rempli le rôle du violoniste aux cheveux roux, chargé de passer les menottes, entra vivement. Derrière lui, quatre gardiens de la paix barrèrent l'entrée de la chambre. Gilbert s'inclina légèrement devant Alice et lui dit :

— Pardonnez-moi, madame, si mon devoir m'oblige à pénétrer si cavalièrement chez vous. Nous recherchons un réfugié politique et avons des raisons de croire qu'il s'est caché ici.

— Je suis Anglaise, répondit Alice dans sa langue, et ne vous ai pas compris.

L'agent, qui savait assez bien d'Anglais, traduisit ses paroles précédentes.

— Il n'y a ici personne que vous soyez en droit de poursuivre répondit la soi-disant Anglaise d'un ton ferme.

— C'est ce que nous verrons! Camarades, fouillez-moi cette chambre.

— Arrêtez! Je proteste contre cet acte de violence! Je me mets sous la protection de l'ambassade anglaise!

— Adressez-vous à elle, madame, vous êtes libre... Mais nous savons quel est notre devoir... Eh! Duval, cette garde-robe me semble suspecte.., Ouvrez-là.

— La clef n'est pas dessus, monsieur Gilbert.

— Forcez la porte, alors.

— Un seul mot, monsieur, dit l'Américaine, avec le plus grand calme. Veuillez me suivre un instant, près de la fenêtre, et dites à vos hommes d'attendre pour agir, que vous leur en ayez réitéré l'ordre.

Gilbert, un peu intimidé par la ferme attitude de la jeune femme, la suivit.

Alice sortit tranquillement de son portefeuille un papier, couvert d'une dizaine de lignes d'écriture et revêtu d'un large sceau.

— Lisez ceci, dit-elle tout bas, et vous verrez si vous devez me croire lorsque j'affirme, monsieur... mon collègue!

Le visage de Gilbert trahit la plus grande surprise, à la lecture de ce document inattendu.

— Est-il possible! dit-il. Vous seriez?

— Silence! dit tout bas Alice. Ne trahissez pas mon identité.

Gilbert replia le papier et le rendit à son illustre collègue, avec une profonde inclination.

Puis, se tournant vers ses agents :

— Il suffit, dit-il. Nous n'avons qu'à nous retirer. Je me suis convaincu que le drôle ne peut s'être réfugié ici.

Deux minutes plus tard, la police avait quitté la chambre.

— Le danger est passé, dit Alice en rouvrant la porte de la garde-robe. Vous pouvez sortir, maintenant.

Le jeune homme, sauvé d'une captivité certaine, baisa avec

chaleur la main de sa libératrice et lui dit avec des yeux brillant de gratitude :

— Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu, madame. Toute la vie je resterai votre serviteur.

Dans la petite chambre de madame Degouves, Dolorès, prosternée devant l'image de la Vierge, privait avec ferveur.

Mais les supplications qu'elle adressait à Dieu n'avaient point, cette fois, pour objet, son malheureux père, gémissant sous le soleil meurtrier de la Guyane.

Elle priait pour Wallberg, le jeune Allemand, pour lequel son jeune cœur battait, en secret, d'un chaste amour.

Telles furent ce jour là, les mystères de la maison meublée tenue par la vieille créole cubaine, confidente et instrument docile du sinistre major.

XII

Le jeu de la vie ou de la mort

L'hôtel du Ministre de la Guerre était brillamment éclairé. Les équipages, venus de tous les points de Paris, défilaient sans interruption devant l'entrée d'honneur, et l'élite de la haute société parisienne se pressait dans les salles, richement décorées du palais ministériel, où il y avait fête et bal.

Naturellement, toutes les sommités militaires avaient été invitées en première ligne. Parmi les officiers supérieurs, en grand uniforme, on remarquait le commandant Picquart, le comte E... et le major Forzinetti. Mais l'élément civil était également représenté dans de larges proportions. Les bureaux

la magistrature, les ambassades et les consulats, le monde artiste et les étrangers de marque, de passage dans la Babylone moderne, arboraient le maussade et tenace habit noir, tranchant sur la variété et l'éclat des toilettes féminines.

La princesse Paulowna circulait dans la salle de bal au bras de son père, Grégorius Mirowitch. L'aimable enfant, vêtue de rose clair, excitait l'admiration générale et le vicomte Emile de Ribès, attaché à ses pas, faisait bien des envieux.

Personne ne se doutait pourtant, encore, que les deux jeunes gens, créés l'un pour l'autre, étaient fiancés. Mais on ne s'en disait pas moins, sur leur passage : « Le joli couple que cela ferait! »

Si jolie et si captivante que fût la petite princesse, elle ne resta point longtemps la seule à attirer les regards.

Une autre et intéressante personalité lui disputa bientôt l'attention des messieurs et la jalousie secrète des dames.

C'était une jeune femme, âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Sa taille riche et élancée, ses yeux intelligents et fiers, le goût exquis de sa toilette, l'éclat de ses diamants, la distinction de ses manières en avaient fait la reine incontestée du bal, moins d'une heure après son entrée.

Elle s'appellait Alice Belmour. C'était le consul-général d'Angleterre qui l'avait introduit auprès du ministre. Elle n'était disait-on, arrivé à Paris que la veille, dans la soirée, et n'y devait rester que quelques jours.

Madame Degouges, la digne hôtesse de la maison meublée de la rue Bonaparte, aurait été fort surprise à supposer qu'on lui eût permis de pénétrer dans les salons du Ministère de la Guerre — en reconnaissant dans la triomphante et aristocratique lady Belmour, sa nouvelle locataire, miss Tucker, artiste-peintre, venant de Liverpool, laquelle, nous le savons, n'était autre qu'Alice Terry, la détective américaine, venue à Paris pour faire reconnaître l'innocence du capitaine Dreyfus.

Les instruments à cordes chantaient, les cuivres sonnaient, les flûtes, dans le concert symphonique, donnaient l'illusion de chants d'oiseaux, répondant aux fanfares. Des milliers de pointes de feu projettaient une lumière éblouissante. Aux piliers de marbre, supportant les galeries supérieures, s'enroulaient des guirlandes primtanières de roses, de violettes et de reines-marguerites multicolores. Au milieu de la vaste salle, sur un piédestal d'argent ciselé, prônait la statue en albâtre de la République dominant une large vasque où quarante bouches d'eau déversaient une eau fraîche et parfumée.

Tout autour de cette fontaine étaient des banquettes, tendues de velours ponceau à crépines d'or. Sur l'une d'elles avait pris place lady Alice Belmour, aussitôt entourée d'un groupe compact d'élégants cavaliers.

Le vieux consul-général d'Angleterre s'adressa à sa belle compatriote :

— Permettez-moi, milady, de vous présenter le major-comte E... qui m'a prié de bien vouloir me faire son introducteur auprès de vous.

Les yeux ardents du beau ténébreux s'attachaient avec une admiration sans bornes sur la reine du bal.

— On a coutume, dit-il en s'inclinant respectueusement, lorsque, sur le continent, on parle de la superbe Angleterre, de vanter sa puissance navale, sa prospérité inouie, la supériorité de sa politique et l'extension, sans rivale, de son commerce. Mais maintenant, je vois que Paris, même, doit résigner entre ses mains le scepire de la beauté !

— Et moi, répondit gracieusement Alice, j'ai éprouvé depuis quelques heures, que la flatterie, cet art inconnu de notre brumeuse Albion est poussé si loin dans cette France, bénie du soleil, que l'oreille s'y laisse prendre volontiers, oubliant de distinguer entre le franchise et la simple courtoisie.

— La première impression, dit le comte avec feu, nous fait toujours dire la vérité.

L'orchestre fit entendre le signal d'une valse et les couples se formèrent. Le beau ténébreux pria la soi-disant grande dame anglaise de lui faire l'honneur de danser avec lui. Elle lui tendit, en souriant, son carnet de bal,

— Veuillez-vous inscrire, vous même, dit-elle. Et aussi, je vous prie, sur le verso, ce que vous venez de dire de si intéressant et de si flatteur, au sujet de l'Angleterre.

Le comte, radieux, s'empressa d'accéder à son désir, mais sans remarquer l'expression de triomphe qui se peignait dans les regards de sa danseuse.

Oui, Alice Terry, la detective femme, triomphait en ce moment. Elle avait fait un grand pas dans la voie où elle s'était engagée. Ne possédait-elle point de l'écriture du sinistre major ?

Un peu plus tard, elle passait avec lui dans la salle de bal, appuyée gracieusement sur son bras, souriant doucement, presque tendrement à l'homme qu'elle avait en horreur et en mépris, pour l'avoir vu dans toute l'abjection de ses vices. qu'elle tenait pour un infâme scélérat et, qu'au nom de l'humanité outragée, elle devait livrer à la justice.

— Ne pourrais-je aspirer au bonheur de vous revoir, lady Belmour? murmura le beau ténébreux en reconduisant sa danseuse à la fontaine.

— Il faut que je reparte demain, répondit Alice, mais dans quelques jours, je serai revenu à Paris où je compte séjourner quelques mois. Et alors, moi, aussi, comte, j'espère avoir le plaisir de vous revoir.

Le comte s'inclina profondément et s'éloigna.

— Mes prévisions d'avenir deviennent quelque peu moins sombres, se dit-il, en circulant fier et infatué de sa personne, dans la salle de bal. Devant moi sont venu se dresser des images dorées, symboles de puissance et de richesse. Mais je

tâcherai, néanmoins, de ne pas mettre tout sur une seule carte. Mon jeu est double. Ici la dame de carreau. La première c'est la charmante princesse Paulowna Mirowitch. Elle est jeune, jolie comme un ange. Sa dot de quatre millions de roubles, dans mes mains, dans les mains de quelqu'un de ma force serait un levier d'Archimède suffisant pour soulever le monde. Elle est bien fiancée pour le moment, avec le vicomte de Ribès ; mais pour le beau ténébreux, un pareil obstacle n'existe pas. Je saurai bien écarter de ma voie ce freluquet qui a eu l'audace de m'y croiser. Il devra me céder le terrain. L'on n'est pas impunément, en amour, le rival du comte E... Que si quelque évènement, en dehors de toute prévision humaine, m'enlevait la belle Paulowna, ne me restèrent-ils pas toujours ma dame de carreau, l'impériale lady Belmour ? Elle me paraît largement pourvue des biens de la terre, cette patricienne britannique. Je ne la perdrai certes pas de vue.

Pendant qu'il remuait ces sombres et ambitieuses pensées, il avisa dans un angle de la salle la princesse Paulowna et le vicomte de Ribès qui, vraisemblablement, s'y étaient donné rendez-vous, pour échanger quelques douces paroles.

Sans hésiter un instant, le sinistre major alla au jeune couple. Il n'accorda au vicomte qu'un salut bref et presque hautain mais s'inclina profondément devant Paulowna, en lui disant d'un ton tellement sûr de lui-même, que de Ribès devait s'en sentir froissé.

— Les accords de la valse invitent à la danse. La princesse Paulowna daignera-t-elle se confier une fois de plus au bras d'un homme pour lequel, il y a si peu de temps, encore, elle semblait témoigner un si flatteur intérêt?

Paulowna frisonna. Les paroles équivoques du comte la troublèrent à tel point, que la voix s'arrêta dans sa gorge. Ce fut vicomte qui parla pour repousser la demande de l'importun solliciteur.

— La princesse, dit-il, m'a déclaré tantôt qu'elle était fatiguée et ne danserait point cette fois.

Le major lança à Ribés un regard écrasant.

— Seriez-vous devenu le tuteur de la princesse, vicomte de Ribès? demanda-t-il de son air le plus railleur et le plus hautain. Je crois m'être adressé directement à la princesse Paulowna

Le sang monte au front du vicomte.

— Et moi, comte, j'ai parlé au nom de ma fiancée, répliqua-t-il avec colère, et en cette qualité je vous prierais, lorsque vous aurez encore l'honneur de vous adresser à la princesse Paulowna Mirowitch, de ne plus seulement la désigner par son nom de baptême.

— Je vous remercie, Emile, dit Paulowna avec dignité, et vous prie de m'offrir le bras. Je désirerais quitter le bal.

— Encore un instant, reprit le comte et son visage blémit encore plus fort que de coutume. D'après ce que je vient d'entendre, à l'avenir mes lèvres devront rester fermées pour la princesse Mirowitch. Soit. Mais, en revanche, je desirais fort vous entretenir un moment, vicomte de Ribès, aussitôt que vous aurez rempli votre office de cavalier servant. Vous me retrouverez dans ce cabinet, masqué par une lourde portière qui nous dérobera à l'indiscrétion des oreilles et des yeux curieux... Ce cabinet, vous le voyez bien d'ici, n'est-ce pas?

— Je le vois, répondit le vicomte, avec un calme parfait. Dans dix minutes, je suis à vous.

— O ciel! s'écria la pauvre petite princesse désolée. Que va-t-il se passer? Un duel à cause de moi!

Le vicomte l'entraina doucement. Le sinistre major suivit la jeune couple d'un regard brillant d'infernale joie.

— Tu ne me gêneras plus longtemps! gronda-t-il d'une voix sourde. Déja tu te trouves sur le bord de l'abîme où je n'aurai pas de peine à te pousser.

Le comte se rendit immédiatement dans le cabinet qu'il avait

désigné au vicomte de Ribès et se jeta sur un divan, devant lequel se trouvait une petite table de marbre. Les dix minutes n'étaient qu'à moitié écoulées, lorsque le vicomte écarta la draperie de brocard, frangée d'or, et la laissa retomber derrière lui. La belle et noble physionomie du jeune homme s'était empreinte d'une froide résolution. Il semblait comprendre qu'il allait se trouver en présence d'un mortel ennemi.

— Vous désirez me parler, monsieur, dit-il se tenant sur la réserve, et, sans avoir salué, s'approchant lentement de la table de marbre.

Le comte lui indiqua un siège de la main.

— Il vaudrait mieux que nous causions assis, répondit-il d'un ton mordant, car cet entretien pourrait bien ne pas durer que quelques instants.

Le vicomte haussa imperceptiblement les épaules, mais il s'assit.

— Vous comprendrez, monsieur, reprit le sombre personnage, qu'une explication entre nous s'impose, explication fort courte peut-être, mais qui doit passer inaperçu de tous.

— Je comprends cela, répondit le vicomte et, comme vous, j'estime, qu'il importe d'en finir le plus vite possible.

— Sur l'heure, si vous le trouvez bon.

— Je me tiens à votre entière disposition et espère recevoir vos témoins avant de quitter le bal. Je leur présenterai les miens et ces messieurs n'auront plus qu'à s'entendre sur le choix des armes et le lieu de la rencontre. Je crois, monsieur, que c'est à tout ce q ue avions à nous dire ?

Et il se leva pour quitter le cabinet.

— Un mot encore, dit le comte. La solution de notre différend est absolument impossible de la façon que vous l'indiquez.

— Impossible ! s'écria de Ribès. A quel galant homme est-il impossible de défendre son honneur, les armes à la main, et de laver dans le sang l'insulte qui lui est faite ?

— Vous oubliez, vicomte, qu'avant tout, je suis soldat. Beaucoup de choses me sont interdites qui vous sont permises. Son Excellence le Ministre de la Guerre a exigé de plusieurs de ses officiers d'Etat-Major l'engagement de décliner toute rencontre jusqu'au moment où ils auront accompli la mission dont il les a chargés, sous peine d'être cassés sans pitié. Je suis malheureusement au nombre de ces officiers

— L'honneur personnel doit avoir le pas sur toute autre considération, sur toute loi civile ou militaire !

— Mon honneur personnel, à moi, est inséparable de mon devoir de soldat. Mais ne craignez point que je me dérobe à aucune situation. Bien au contraire, je désire que notre différend reçoive sa solution extrême. Ainsi ma crainte est-elle que vou vous contentiez d'une de ces banales et ridicules rencontres, qui se terminent, après un agréable cliquetis d'acier, par une boutonnière en pleine chair... que vous reculiez devant une conclusion pratique qui n'ait d'autre alternative que ma mort ou la votre.

— Je vous défends de mettre mon courage en doute, répondit sèchement de Ribès.

— Tant mieux, en ce cas ! Ecoutez donc, vicomte, ce que je vous propose, c'est un duel à l'américaine.

— Comment l'entendez-vous ? Si je vous comprends bien, vous me proposez là une partie dont notre mort à tous les deux serait le fatal enjeu ? Cette solution là est indigne d'un homme de cœur !

— Pas dans notre cas ! dit le comte avec insistance. Vous aimez la princesse Paulowna et je l'adore. Ni l'un ni l'autre ne serions disposés à nous désister de nos prétentions. L'un de nous deux est donc de trop sur la terre. Eh ! bien, que le sort désigne celui qui disparaîtra !

En disant ces mots, il tira de sa poche trois dés en ivoire et les posa sur la table de marbre.

— J'ai mis votre absence à profit, dit-il en riant, pour me

procurer auprès d'un valet ces instruments de mort d'un nouveau genre. Ces dés sont donc également bons ou également mauvais, pour l'un comme pour l'autre.

En proférant cet odieux mensonge, pas un muscle ne bougea dans son hautain visage.

Le vicomte laissa retomber la tête entre les mains et ferma les yeux. Il était facile de voir qu'il était en proie à un violent combat intérieur. D'un côté, il lui répugnait de faire dépendre d'un vain jeu de hasard le don précieux de l'existence qu'il tenait de la bonté céleste. Mais d'autre part, à aucun prix il ne voulait s'exposer à être taxé de lâcheté.

D'ailleurs, lui aussi, était d'avis qu'un simple duel, à issue peut-être dérisoire, ne pouvait suffire, mais que la mort de l'un ou de l'autre pouvait, seule, résoudre la situation.

Il poussa un profond soupir.

— Eh! bien, dit-il enfin, d'un air sombre, qu'il en soit ainsi.

— Je savais avoir affaire à un homme d'honneur, reprit le sinistre major dont les yeux brillaient de joie. Il ne nous reste donc qu'à stipuler les conditions de notre duel à l'américaine. Je vous propose ceci : Le plus haut dé, vaudra la vie, le plus bas entraînera la mort. Le perdant restera absolument libre de choisir le mode par lequel il... se supprimera. Mais qui que ce soit a monde ne peut être mis dans la confidence des motifs qui l'auront poussé au suicide. Naturellement nous nous engagerons par serment, vis à vis l'un de l'autre, à nous garder mutuellement le secret. Enfin, sitôt que le sort aura décidé, le... condamné signera un écrit par lequel il sera tenu à ne point outrepasser le délai fatal de vingt-quatre heures... Ces conditions vous agréent-elles, vicomte ?

— Ce doivent être celles usitées en pareil cas, répondit de Ribès qui n'avait prêté qu'une oreille distraite aux paroles de son rival. Il ne pensait qu'à l'ange adoré pour lequel il allait risquer sa vie.

— Fort bien, alors ! Commençons.

Le comte poussa les dés devant le jeune homme.

Celui-ci les prit. Mais ses lèvres tremblaient, sa poitrine se soulevait malgré lui, ses yeux se troublèrent. Il voulut faire rouler les dés sur la table, mais il se sentit le bras comme paralysé par une puissance secrète. Il lui sembla entendre une voix bien connue et bien chère lui murmurer à l'oreille : « Ne joue pas, Emile, ne livre pas au hasard notre vie et, qui plus est, notre bonheur ! ».

— Vous sentiriez-vous indisposé ? demanda le sinistre major avec un ton d'atroce raillerie. Voulez-vous que je vous fasse venir un verre d'eau, à la fleur d'oranger ?

Ribès revint à lui et jeta sur son rival un regard de haîne et de mépris :

— Voilà mon jeu, dit-il.

Les dés roulèrent sur le marbre

— Treize, dit-il.

— C'est un beau point, dit le comte et il me serait difficile de faire mieux.

Il prit les dés et fit le geste de les faire rouler à son tour. Mais soudain, il regarda d'un air inquiet dans la direction de la portière :

— Mille diables ! s'écria-t-il. Je crois qu'on nous épie. Cette draperie a bougé !

Le vicomte se redressa et courut à la portière qu'il écarta. Il ne vit personne. L'infâme major profita de ce moment pour changer les dés dont s'était servi de Ribès, contre d'autres qu'il tenait tout prêts dans une des poches de son gilet.

— Ce n'est point petite chose que de risquer sa vie sur un coup de dés, reprit-il pendant que le vicomte revenait lentement à la table. Mais, j'étais résigné au pis. Pour la vie ou pour la mort !

Les dés roulèrent à nouveau.

Ribès retomba sur sa chaise, avec un cri étouffé.

— La vie pour vous, pour moi la mort! dit-il en frissonnant.

Le comte avait amené le chiffre quinze.

Un profond silence régna pendant quelques minutes dans le cabinet. On n'entendait que la respiration haletante du vicomte, dont l'œil égaré sondait enfin l'abîme ouvert devant lui.

— Le sort en est jeté, dit le vainqueur de l'effroyable et silencieux duel. Si vous le trouvez bon, je vais faire apporter ce qu'il faut pour l'engagement que vous savez.

Il toucha le bouton d'une sonnerie électrique. Presqu'aussitôt parut un valet.

— Apportez-nous de quoi écrire, dit le major, mais faites en sorte qu'on ne s'aperçoive de rien.

Quelques moments après, le valet revint apportant un buvard, des plumes et un encrier. Le major, qui connaissait tout le personnel du Ministère de la Guerre, lui mit un louis dans la main en lui faisant signe de se retirer.

— Obligez-moi de rédiger vous-même les termes de l'engagement, dit le vicomte d'une voix brisée. Je le signerai.

Le major s'inclina, se rassit à la table et se mit à écrire. La plume cria plaintivement sur le papier, comme si on l'eût choisie pour remplir ce lugubre office.

Pendant ce temps, le jeune homme s'était levé et arpentait le cabinet d'un pas nerveux. Les oreilles lui tintaient, un voile noir s'étendait devant son regard. son sang semblait se glacer dans ses veines.

— Perdue, perdue à jamais, la jeune et joyeuse existence qui, quelques minutes auparavant, se déroulait resplendissante, devant lui ! Perdue, la sainte volupté de vivre aux côtés de la femme choisie entre toutes ! C'était la froide tombe qui s'ouvrait devant lui. Quelques pas l'en séparaient à peine et, derrière lui, se dressait un spectre menaçant, posant sur son épaule une main décharnée et lui criant d'une voix sépulchrale : « Tu as engagé ton honneur. Il faut mourir ! Mourir !... Mourir ! »

L'organe mordant de major l'arracha à ces sinistres visions.

— Voilà qui est fait, dit-il. Vous n'avez plus qu'à apposer votre nom au bas de ce papier, après en avoir pris, toutefois connaissance. Simple question de forme, mais enfin...

Il poussa le fatal écrit devant son rival.

Rubès lut ce qui suit :

« Je soussigné, agissant en pleine conscience de mes actes et n'obéissant à aucune pression extérieure, m'engage, sur mon honneur de gentilhomme, à n'être plus du nombre des vivants, demain 13 novembre 1894, après minuit. Qu'on n'accuse personne de ma mort. Je mourrai de ma propre main. »

Lentement, et d'une main qui ne tremblait plus, le vicomte signa sa sentence de mort.

Le comte se saisit avec empressement du fatal écrit, le plia et le serra dans son portefeuille.

Dans la salle de bal s'élevaient les accords entraînants d'un quadrille, sur des motifs de la « Belle Hélène. »

— Je ne puis m'empêcher de vous plaindre, reprit le major, mais vous comprendrez que je m'en tienne aux termes de votre déclaration.

Le vicomte se redressa fièrement.

— Je ne tiens pas plus à votre pitié qu'à votre présence, répondit-il en lui tournant le dos.

Et il sortit du cabinet.

Le sinistre major poussa un éclat de rire strident.

— Tu as perdu la partie, mon jeune fat ! dit-il. Demain, à cette heure, la belle Paulowna pourra pleurer et gémir sur ton cadavre ! Mais il fait chaud, ici ! poursuivit-il, en passant la main sur son front. Ouvrons cette fenêtre pour respirer un peu d'air frais.

Il alla à la croisée, masquée, ainsi que la porte, par une lourde draperie. D'une main nonchalante il écarta le rideau, mai

recula soudain de plusieurs pas en arrière. Il leva les bras en l'air, et manqua de tomber.

— Marion ! s'écria-t-il, oubliant toute prudence. Marion, vous ? Vous ici ?

La belle enfant aux cheveux blonds, se dressait dans l'embrasure de la croisée, éclairée par les pâles rayons de la lune. Elle était tout en blanc et portait au cou un seul rang de perles. Ses yeux, brillant d'indignation et de mépris, tombèrent comme des jets de plomb fondu sur le misérable qui ne l'avait point encore rencontrée au bal, dans le courant de la soirée, et ignorait qu'elle dût y venir.

— Vous ici ! répondu le comte, éperdu.

— Oui, moi.

— Et... vous avez... écouté ?

— J'ai vu que vous étiez un fourbe et un escroc, beau ténébreux, dit Marion, marchant sur lui d'un pas ferme. J'ai vu que vous avez changé les dés pour gagner surement au jeu de la vie et de la mort.

Le major poussa un cri rauque.

— Assassin, reprit la jeune fille, avec une animation croissante. De ce pas je vais rentrer dans la salle de bal et vous faire connaitre pour ce que vous êtes, c'est à dire pour un lâche scélérat !

Mais le comte s'était élancée vers elle et lui avait saisi la tête entre ses mains puissantes. Son regard sinistre plongea dans les yeux purs de Marion, qui se couvrirent d'un voile. En vain elle essaya de s'arracher à son étreinte. La malheureuse se retrouvait de nouveau tout entière sous la puissance des ténèbres.

— Dormez ! siffla l'hypnotiseur, entre ses lèvres minces, pareil à un reptile venimeux fascinant son innocente proie. Dormez !... Je le veux !

Marion laissa retomber son bras, levé en un geste de menace. Ses yeux se fermèrent. Elle dormait.

— Vous oublierez tout ce que vous avez vu et entendu ici, commanda l'infernal personnage. Oubliez le tout de suite... Je le veux !... Et réveillez-vous !

Un léger frisson fit trembler les membres de la jeune fille. Elle rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard étonné. Le comte s'inclina, en souriant, devant elle.

— Belle Marion, dit-il, me ferez-vous l'honneur de m'accorder la prochaine danse ?

Elle inclina le front et, souriante aussi, prit son bras. L'orchestre éclata en joyeux accords et, en un galop enragé, Marion, les joues roses et le sein palpitant, traversa la salle de bal, abandonnée au bras du mauvais génie qui avait brisé et souillé sa vie innocente.

XIII

Le sacrifice

Une triste et humide matinée de novembre s'était levée. La neige tombait à gros flocons qui, à leur contact avec le pavé boueux, se fondaient immédiatement en eau.

Le vieux valet de chambre du vicomte de Ribès, pénétrant discrètement dans la chambre de son maître et demanda s'il fallait faire de la lumière.

— Non, Jean, répondit le vicomte, qui était assis à son secrétaire, le front dans les mains. Attendez un quart d'heure. J'appellerai si j'ai besoin de vous.

Le jeune homme resta, tout seul, dans l'ombre, et sombres, comme la nuit noire, étaient les pensées qui le hantaient

— Il le faut, murmurait-il et cela sera. Mais ne la reverrai-je plus? Ne goûterai-je pas une dernière fois la céleste volupté de contempler son jeune et chaste visage, de m'enivrer à la flamme pure de son doux regard?

Il se redressa, comme s'il eût pris une résolution soudaine.

— Oui, oui! s'écria-t-il. Je veux la voir! Je veux tenir ses mains dans les miennes, l'étreindre contre mon cœur, l'entendre me dire qu'elle m'aime. Je veux cueillir un baiser sur ses lèvres, le dernier et, la lèvre encore chaude de cette suprême caresse, m'élancer dans l'éternité.

Il sonna son valet, lui fit faire de la lumière et demanda son manteau et son chapeau.

Le vieux Jean obéit sans répliquer aux ordres de son maître, et il l'aidait à passer son paletot, lorsque le vicomte secoua brusquement la tête en disant:

— Laissez! Il vaut mieux que je reste.

Le vieillard le regarda, surpris. Il avait servi fidèlement et longtemps, le père du vicomte, aussi pouvait-il bien se permettre un petit mot de temps à autre.

— Est-ce que vous ne seriez pas bien, monsieur? demanda-t-il avec intérêt. Vous n'avez pas fermé l'œil depuis que vous êtes revenu du bal du Ministère. Je vous voyais là presque toujours assis à votre secrétaire, regardant tristement devant vous. Auriez-vous des soucis, monsieur le vicomte, ou bien serait-il arrivé quelque chose de malheureux?... Mais comment cela serait-il possible? Vous êtes jeune, beau, riche, et fiancé à une adorable fille. Seigneur! quel autre vœu pourriez-vous former qui ne serait réalisé sur l'heure.

— Je n'ai rien, Jean, absolument rien, mon vieil ami. Mais remets du bois sur le feu. Il fait froid ici.

Le digne serviteur se rapprocha du foyer avec une mine contristée. Il plaça une bûche sèche sur le feu mourant, qui bientôt

pétilla à nouveau. Debout, près de lui, le vicomte regardait les progrès de la flamme.

— Jean, dit-il, je crois que tu as raison. Je suis indisposée mon vieux. Oui, j'ai quelque chose de mauvais sur le corps. Si je devenais malade pour de bon, ou si je mourais à l'improviste, tu télégraphierais à mon oncle, dont tu sais l'adresse, et tu ferais mettre la scellés ici. Mon testament est fait et déposé chez un notaire. J'ai pensé à toi, mon vieux et devoué serviteur. Après moi, tu auras de quoi vivre à ton aise pour le restant de tes jours.

— Ah! monsieur le vicomte, quelles fâcheuses idées! répondit le vieillard, les larmes aux yeux. Le ciel vous préserve de tous mal! Songez donc à ce que dirait la princesse Paulowna, songez...

— C'est bien, Jean, c'est bien. Parler et écouter me fatiguent également. Laisse-moi seul.

Sitôt que le valet eut quitté la chambre, le jeune homme poussa le verrou de sa porte et se rassit à son secrétaire.

— Ce bon vieillard a bien fait d'invoquer le nom chéri de Paulowna, dit-il. Non, je ne veux pas la revoir. Ce serait retourner le poignard dans la plaie. Mais je lui écrirai... je lui ferai mes adieux.

Et d'une main qui tremblait, il traça les lignes suivantes sur une feuille de papier velin, revêtue de ses armes :

Ma bien-aimée Paulowna,

« Un sort fatal, que rien ne pourrait conjurer, m'impose le suicide. C'est volontairement que je mets fin à une existence que je croyais, élu entre les élus, passer à tes côtés, ô toi la plus adorée des femmes! C'était un rêve. Il s'est évanoui. Je te bénis, Paulowna, je te bénis, au milieu d'un flot de larmes qui ne sont point indignes d'un homme, au moment



Natalka ! Ma Natalka ! La Vierge a exaucé mes prières !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

de se séparer de ce qu'il aime le plus au monde. Les interprêtes de la parole céleste parlent d'un monde meilleur où l'on se revoit, après la vie de ce monde-ci, où les âmes épurées se retrouvent et se confondent en une éternelle béatitude. C'est là, que nous serons unis !

« Adieu ! Encore un baiser ! Ah ! qu'elle est dure cette sépa-ion ! »

Emile de Ribès

Longtemps le vicomte contempla le navrant écrit à travers les armes qui, une à une, mouillaient le papier. Enfin, il le plia, le mit sous enveloppe et le scella au moyen du cachet qu'il portait à l'une de ses bagues. Cela fait, il écrivit l'adresse de sa bien aimée.

Puis il ouvrit un des tiroirs de son secrétaire et en retira une cassette d'ivoire, incrustée d'or, contenant plusieurs revolvers, richement montés. Il y choisit une arme de provenance mexicaine et la chargea de six balles.

Emile posa la lampe de son secrétaire sur la tablette de marbre supportant une glace, rapportée par lui de Venise. Le fidèle miroir réflêta son image. Il s'y vit, pâle comme le cadavre qu'il serait bientôt, et les lèvres crispées en un douloureux sourire.

Toujours se regardant, il posa la bouche du revolver sur sa tempe droite et mit le doigt sur la gachette. Mais une soudaine et dernière pensée sembla le rappeler à la terre. Il retourna vivement à son bureau, rouvrit la lettre adressée à Paulowna et y ajouta les mots suivants :

« Paulowna ! Défie-toi du comte E. Garde-toi du sinistre major ! »

Il mit la lettre sous une nouvelle enveloppe, la scella, y mit l'adresse et retourna au miroir. De nouveau sa main étreignit le revolver.

— Et maintenant, s'écria-t-il, adieu, ma bien aimée, adieu, ma

seule joie en ce monde ! Que ton image soit la dernière qui flotte devant mon regard mourant !

Le froid canon de l'arme toucha sa tempe brûlante.

— Emile ! Emile ! Ouvrez, je vous en supplie ! C'est moi, moi, Paulowna !

Le revolver s'échappa des mains de Ribès et alla rouler sur le tapis.

— Paulowna, ici ! Paulowna ! s'écria-t-il avec désespoir. O mon Dieu ! combien vous me rendez lourde et cruelle l'heure de la mort !

Les coups frappés sur la porte redoublèrent, et le vicomte put entendre les gémissements de sa fiancée. Il ramassa le revolver, le replaça dans la cassette et jeta un tapis sur la tablette de son secrétaire. Puis, il alla à la porte et tira le verrou.

L'instant suivant, sa bien aimée était sur sa poitrine.

— Pensez de moi ce que vous voudrez, cria-t-elle en pleurant, méprisez-moi, condamnez-moi ! Que le monde me montre au doigt pour être venue, chez vous, sans me faire accompagner, je le devais ! Il fallait que je vous parle !... Dieu soit béni ! Je suis dans vos bras, je repose contre votre cœur !

Le vicomte n'aurait pu arrêter cet élan de chaleureux et fidèle amour.

— Paulowna, dit-il, en l'étreignant avec un transport indécible, chère bien-aimée, qui t'a conduite ici ? Oh ! quelle fatale inspiration a pu te guider. Lorsqu'on saura que tu es venue, seule, dans la demeure de ton fiancé, la calomnie ne se taira pas !

— Que l'on dise ce que l'on voudra ! dit avec fierté la jeune Russe. Celui qui pourrait lire dans mon cœur et saurait ce que j'ai souffert, depuis hier, m'absoudrait.

— Souffert ! toi, Paulowna ? Il ne faut pas, mon cher ange, non, il ne faut pas souffrir ! Je ne le veux pas !

— Vous ne le voulez pas ! gémit la jeune fille. Vous demandez-vous jamais, vous autres hommes, si le cœur des femmes ne saigne pas lorsqu'il s'agit d'obéir aux lois d'un soi-disant honneur ? Pensez-vous que je ne sache pas qu'entre le comte et vous, un duel doit avoir lieu ? Mais je ne souffrirai pas que les choses en viennent là ! Je ne permettrai pas que vous exposiez une existence qui doit être toute à moi ! Non, non ! Mille fois non ! Cela ne sera pas !

En parlant ainsi, elle s'était rapprochée du secrétaire et, sciemment ou sans se rendre compte de son action, avait enlevé le tapis dont le vicomte s'était hâté de le couvrir. Ses yeux tombèrent sur le pli portant son adresse. En un instant elle l'eût ouvert et dévoré du regard. Pâle et tremblante, la figure bouleversée, elle se retourna vers l'élu de son cœur :

— Que signifie ceci ? demanda-t-elle. Vous êtes contraint de mourir ?... Vous parlez d'un sort fatal qui vous impose le suicide ? Emile, Emile !... Une crainte atroce me déchire !...

L'angoisse faisait trembler ses membres et étranglait sa voix. Ribès la serra tendrement contre son sein et baisa passionnément ses boucles brunes.

— Pas trop tard ! s'écria Paulowna en s'arrachant à son étreinte. Dieu m'a conduite ici à temps pour t'empêcher de te souiller d'un crime contre lui et contre toi-même ! Tu n'accompliras point l'effroyable résolution que tu m'annonces dans cette lettre ! Tu ne voudras point briser mon cœur... Tu vivras et tu vivras pour moi !

L'excès de sa douleur fit hésiter le jeune homme :

— Oh ! combien je voudrais vivre ! s'écria-t-il. Avec quelle ivresse je me consacrerais à ton bonheur ! Mais cela ne se peut plus ! Cela ne doit pas être ! J'ai déjà la mort dans le cœur. Il n'y a plus d'autre issue pour moi !

Paulowna tomba à ses pieds.

— Dis la vérité ! cria-t-elle en suppliant. Aie pitié de moi et

dis-moi la vérité! Quelle est la raison qui te pousse au suicide?

— Je ne puis te répondre, gémit le vicomte. Je dois me taire, silencieux comme le tombeau qui m'attend!

En ce moment les deux malheureux amants entendirent du bruit dans l'antichambre. Le vieux domestique voulait vraisemblablement interdire l'accès de la chambre à un visiteur étranger.

Mais une voix rude s'éleva :

— Otez-vous de mon chemin. Je suis venu pour rendre au vicomte un service signalé. Vous ne savez pas combien il importe que je lui parle!

En reconnaissant cette voix, le vicomte tressaillit. Il releva vivement la princesse, toujours à genoux.

— Le comte! dit-il, bouleversé. Je vous en supplie, Paulowna, entrez dans la chambre voisine, car s'il vous trouvait ici, votre réputation serait perdue!

Il l'entraîna, la poussa dans un cabinet adjaçent et ferma la porte sur elle. Il était temps. Un moment plus tard, le comte entrait.

Il s'avança d'un pas tranquille et mesuré vers le jeune homme. Le vicomte le toisa avec dédain.

— Vous venez sans doute vous assurer si j'ai fait honneur à ma signature? dit-il d'une voix contenue. Peut-être désirez-vous vous délecter à la vue du cadavre de votre rival? Je vous ferai observer, pourtant, que j'ai droit de vivre encore, jusque minuit, et surtout celui de me passer des compagnies qui me sont désagréables.

Le comte prit son portefeuille et en tira l'engagement souscrit par le jeune homme.

— Vous ne me rendez pas justice, vicomte, dit-il avec calme. Ce n'est point la victoire que le hasard m'a fait remporter sur vous, qui m'amène, mais, au contraire, la pitié profonde que m'inspire un sort que je veux vous épargner. Votre malheur me touche vicomte! Vous êtes riche et la vie vous réserve tant de

félicités ! J'ai songé toute la nuit à notre entretien et j'ai résolu de vous rendre l'écrit par lequel vous vous étiez engagé à mourir.

— Je n'ai point, comte, à bénéficier de votre pitié ! répondit fièrement le vicomte.

Mais pourtant, aux paroles du major, un vague espoir avait pénétré dans son sein. Mourir semble bien lourd à celui qui est jeune et heureux !

— Oh ! ce n'est point un service que je prétends vous rendre, reprit le comte en riant. Si je vous rends cet écrit, que vous êtes libre de jeter au feu, j'y mets un prix.

— Un prix ? Et lequel ?

— Paulowna !

— Et vous avez eu l'audace de m'apporter vous-même une pareille proposition ! s'écria le vicomte tremblant de fureur. Vous n'avez pas craint de m'offrir une pareille planche de salut ! C'est le sacrifice de deux cœurs que vous espérez, et en échange de ma vie, vous demandez celle de la princesse Paulowna ! Vous n'y pensez pas, monsieur ! Plutôt mourir cent fois que de voir à votre côté celle que j'aime

— Comme vous voudrez. Vous savez ce que vous avez signé. A minuit vous serez mort ou déshonoré. J'ai voulu vous sauver. Vous refusez. N'en parlons plus.

Le sinistre major tourna les talons et se dirigea vers la porte de sortie. Mais il n'avait point atteint le seuil qu'une voix tremblante le rappelait.

— Restez, comte. J'accepte le marché.

Paulowna était sortie du cabinet d'où elle avait tout entendu, ses traits décomposés et son émotion extraordinaire en faisaient foi !

A son aspect le comte s'arrêta stupéfait.

— Vous, ici, princesse Paulowna, dit-il avec méfiance. Dans la chambre du vicomte !

— N'ayez pas peur, comte ! répondit Paulowna avec amertume. La marchandise que vous vouliez acheter, n'a rien perdu de sa valeur. Si je suis venue ici, c'est qu'un pressentiment secret m'avertissait que le vicomte était en danger... Mais, répondez-moi, comte. L'écrit par lequel le vicomte vous livrait sa vie, n'est-il point rachetable à un autre prix ?

Un feu infernal brilla dans les yeux du major.

— Seulement au prix de votre main Paulowna, et de votre personne. Jurez-moi que, dans un mois d'ici, vous me suivrez à l'autel, pour devenir ma femme, et vous pourrez détruire, vous même, par le feu, l'arrêt de mort de monsieur de Ribès.

Paulowna regarda le jeune homme avec une expression de tendresse et d'amour sans bornes. Elle détacha une croix d'or, enrichie de diamants qui pendait sur son sein et l'élevant solennellement :

— Je jure devant Dieu, dit-elle, avec la voix sourde d'une novice, s'engageant à renoncer aux pompes et aux joies de la terre, je jure devant Dieu...

— Ne jurez pas, Paulowna, s'écria le vicomte en s'élançant vers elle et en arrachant la croix de sa main tremblante. Laissez-moi mourir, ajouta-t-il en gémissant, laissez-moi retourner au néant... Mais ne vous vendez point à ce démon revêtu d'une apparence humaine, à ce vampire, qui s'est échappé du séjour d'éternelles ténèbres pour boire le sang des vivants.

— Il le faut, répondit Paulowna, il faut que vous viviez. Je vous offre ce sacrifice, dont Dieu seul peut juger le poids, en un dernier témoignage de l'ardent amour que je vous avais voué et qui ne s'éteindra qu'avec moi !

Elle ramassa la croix, que le vicomte avait laissé échapper de sa main sur le tapis, la serra contre son sein et dit, d'une voix rapide et ferme :

— Je jure, comte, de devenir votre femme, aux conditions que vous venez de poser vous même.

Le beau ténébreux s'inclina, saisit la main de Paulowna et la porta respectueusement à ses levres. Cette main était glacée comme celle d'un cadavre.

— Remettez-moi l'écrit du vicomte de Ribès, dit-elle d'un ton froid.

— Le voici, dit le comte. Veuillez vous assurer, vicomte, que c'est bien là votre signature.

— Tout est trouble à mes regards, balbutia le malheureux jeune homme. Il me serait impossible de discerner aucun caractère. Mais je crois qu'en effet, c'est bien là le fatal papier.

Paulowna le prit, alla au foyer et le livra aux flammes.

— Maintenant vous êtes libre, vicomte, dit la princesse, et Dieu seul a encore droit sur votre existence.

Et un torrent de larmes brulantes s'échappa de ses yeux.

— Paulowna ! Paulowna ! qu'avez-vous fait ! gémit le vicomte. Pour sauver une vie, vous en avez brisé deux !

La noble enfant laissa pencher pendant quelque temps, sa tête vers la terre. Elle sembla vouloir reprendre des forces pour ce qui lui restait à accomplir. Lentement, elle fit glisser de son doigt un anneau d'or uni et, étendant le bras, laissa tomber la bague sur le tapis.

— Je pense monsieur, dit-elle au comte, que vous devez être satisfait ?

— Je vous consacrerai toute une vie d'amour et de gratitude, répondit humblement le beau ténébreux, afin de vous faire oublier cette heure, si pénible pour tous.

Il voulut offrir son bras à la princesse, mais celle-ci se recula avec aversion.

— Laissez-moi, dit-elle vivement. Que cette journée, du moins, soit tout à moi.

Elle se dirigea vers la porte, mais se retournant une dernière foi.

— Emile ! s'écria-t-elle douloureusement, étendant le bras en un

transport d'insondable desespoir, Emile, confiez-vous en la parole que vous même m'aviez écrite : « Ceux qui sont séparés ici-bas seront réunis là haut ! Adieu, mon bien aimé ! Adieu pour toujours !

Un moment plus tard, elle avait disparu.

— Paulowna, ma fiancé, mon seul amour, Paulowna !

Le vicomte roula sans connaissance sur le parquet. Le sinistre major le regarda d'un œil ignorant la pitié.

— Vainqueur ! murmura-t-il. Je l'ai fait rouler à mes pieds, dans la poussière !

Il fit vibrer un timbre d'argent et dit au vieux serviteur, accouru au signal :

— Faites porter le vicomte sur son lit. Il vient d'être pris d'une défaillance, mais ce ne sera rien.

Et pendant que le pauvre Jean se désolait près du corps de son maître évanoui, le sinistre major quittait, un orgueilleux sourire sur les lèvres, la maison de l'homme dont il avait à jamais empoisonné l'existence.

Cependant Paulowna fuyait, comme une folle, par les rues déjà envahies par l'ombre.

Qui pourrait dépeindre l'horreur de la jeune fille venant de se vendre à l'homme qu'elle haïssait pour sauver la vie de celui auquel appartenaient toutes ses pensées, tous les battements de son cœur ! Elle était hors d'état de rassembler ses esprits ! Elle ne savait qu'une chose, qu'elle s'était déjà répétée cent fois, c'est qu'à partir de ce moment, il n'y avait plus pour elle de bonheur possible ; que son plus doux espoir, que la réalisation de ses vœux les plus chers, avaient sombré dans l'abîme.

Elle courait, non pas dans la direction de la rue Saint Honoré, vers l'hôtel de son père, mais sans but, simplement pour rafraichir son front brûlant à la fraîcheur du soir.

Soudain, elle s'arrêta. Elle se trouvait devant un sombre et vaste édifice, dont les portes étaient ouvertes.

Un large perron conduisait au portail, orné de statues de bronze, et au haut duquel se découpait la croix salvatrice.

L'odeur de l'encens se répandait au dehors. De nombreux fidèles gravissaient les marches pour pénétrer dans le temple et d'autres, leurs dévotions faites, en descendaient avec recueillement. Sur leurs visages rassénérés se lisait qu'ils avaient trouvé là ce qu'ils y étaient venu chercher, à savoir la paix du cœur et la consolation.

Paulowna se trouvait devant une église catholique, et elle appartenait à cette confession. On y célébrait l'office du soir.

— Dieu se refusera-t-il de faire descendre dans mon âme le repos qui m'a fui ? se dit-elle. Ne se laissera-t-il point toucher par la prière d'une infortunée, qui ne demande que la force et le courage de souffrir ! Entrons.

Elle suivit son inspiration, pénétra dans le temple et s'agenouilla sur les dalles dans le voisinage de l'autel.

La tête tristement penchée, elle fit sa prière, moins pour elle que pour le bonheur du bien-aimé.

Oui, l'héroïque enfant suppliait le Tout-Puissant de faire oublier à Emile ses anciens rêves d'amour, afin que cette heure maudite ne projetât point une ombre éternelle sur son chemin.

Cependant, la douleur l'accablait, et le visage couvert de ses mains tremblantes, elle pleurait amèrement.

Soudain elle entendit derrière elle comme l'écho de ses propres gémissements. Elle se retourna vivement. Derrière elle était agenouillée une femme, pâle et belle, âgée d'une quarantaine d'années.

Un pli douloureux contractait ses lèvres et ses yeux étaient cernés de cercles noirs. Sa toilette noire, élégante et riche, disait assez qu'elle appartenait à une classe de la société pour laquelle la vie semblait n'avoir que satisfactions et félicités.

Cependant, elle pleurait douloureusement, appuyant un mouchoir brodé sur sa bouche gémissante. Paulowna détourna discrètement

le regard pour ne pas troubler l'infortunée dans l'expansion de son désespoir.

Mais elle ne pouvait fermer aussi l'oreille aux touchantes paroles, murmurées tout bas, avec des sanglots étouffés.

— Vierge sainte! disait l'inconnue, toi qui as vu mourir ton divin fils, sur la croix, au milieu des plus cruelles souffrances, tu sais combien un cœur de mère peut être torturé à la pensée du malheur de son enfant! Protège ma fille, ô vierge sainte! Protège là, elle qui m'a été arrachée, si jeune encore, qui est loin de moi sans que je sache où le sort l'a conduite! Assiste là, divine mère, si elle chancelle dans sa voie. Protège la contre le mal qu'elle pourrait faire ou subir! Et toi, Dieu puissant, si tu permets que je revoie jamais ma pauvre enfant, éclaire la route que je dois prendre pour la rencontrer.

L'inconnue se tut. Les accords de l'orgue s'élevèrent sous les vastes arceaux, avec une austère éloquence. Paulowna se releva. Elle avait terminé sa prière. La dame, elle aussi, s'était redressée. Elle essuya de son mouchoir de dentelles ses yeux baignés de larmes et se rangea sur le côté, pour laisser passer la jeune fille.

Paulowna fit quelques pas en avant. Mais lorsqu'elle se trouva devant l'inconnue, qui semblait nourrir une douleur égale à la sienne, elle ne put s'empêcher de jeter un regard de respectueuse pitié sur son beau et noble visage. La dame, elle aussi, la regarda et, alors il se passa quelque chose d'étrange. A peine leurs yeux se furent-ils croisés, que la dame jeta un cri si déchirant qu'il domina même la voix tonnante des orgues et les chants sacrés.

Comme si elle eût vu se dresser devant elle une apparition surhumaine, un être évoqué du monde des esprits, la dame étendit les bras vers Paulowna en s'écriant :

— Natalka! Ma Natalka! La Vierge a exaucé mes prières!

Et elle tomba sans connaissance au pied de la colonne contre

laquelle elle s'était appuyée. Paulowna, bouleversée, appela au secours. De tous les côtés l'on accourut, et un des clercs de l'église, vieillard à chevelure blanche, s'empressa de donner des soins à l'infortunée. A peine l'eut-il considérée qu'il s'écria avec autant de surprise que d'émotion :

— Je reconnais cette dame. Elle vient souvent prier devant cet autel, en versant des pleurs. Son équipage l'attend devant la porte de l'église. Qnelqu'un ne voudrait-il pas prévenir ses gens ? C'est madame D... la femme du préfet de police.

Paulowna s'éloigna, oubliant un instant son propre malheur et se promettant de prier tous les soirs pour l'infortunée qui avait cru retrouver en elle son enfant disparu.

XI

Ressuscité du tombeau

Depuis quatre semaines, déjà, le malheureux capitaine Dreyfus gémissait dans son cachot souterrain. Nous savons que son sort loin de s'améliorer, s'était empiré encore, depuis que le sinistre major avait eu la barbarie de le faire mettre à la chaîne. Cette chaîne était bien assez longue, à la vérité, pour lui permettre de circuler dans son étroite cellule, mais l'humiliante pensée qu'on l'avait privé de son dernier semblant de liberté, en l'entraînant comme un animal dangereux, pesait si lourdement sur son âme, qu'il n'osait même plus sonder la profondeur de sa dégradation imméritée.

Pour comble de souffrance, la fièvre s'était abattue sur lui. Chaque soir, elle revenait pour lui tordre les membres pendant

toute la nuit. Vers le matin, seulement, défaillant et épuisé, il pouvait goûter quelques heures de repos et oublier en même temps ses horribles angoisses.

Dreyfus avait demandé un médecin. On le lui avait refusé.

Le sinistre major, qui le visitait au moins deux fois par jour, estimait que la constitution du prisonnier était assez forte pour avoir raison, sans le secours de la médecine, d'une légère indisposition.

Tout ce que prisonnier avait obtenu, c'était une veilleuse placée hors de sa portée.

L'infortuné, abandonné à la fièvre qui le minait, sentait ses forces s'épuiser tous les jours de plus en plus. Les yeux ouverts et frissonnants il se retournait sur sa dure couche sans pouvoir s'endormir.

Sa chaîne résonnait au moindre mouvement. Mais il était déjà si habitué à cette lugubre musique qu'il ne l'entendait plus.

La dernière ronde, celle de deux heures du matin, venait de finir. Dreyfus espérait qu'on ne le troublerait plus, du moins jusqu'au lendemain.

Ah ! si le sommeil pouvait descendre sur ses paupières rougies !

Son front brûlait, ses tempes battaient follement et des frissons glacés lui secouaient douloureusement tout le corps.

Ce qu'il y avait de plus pénible dans sa situation, c'était que la fièvre lui causait des hallucinations effrayantes. Désormais, ses nuits, sans repos, étaient pleines d'apparitions effrayantes, de spectres hideux. Justement, il luttait contre un de ces terribles cauchemares éveillés, qui le torturaient sans merci. Il lui semblait voir ramper vers lui, en déroulant ses anneaux, un mmense serpent. L'immonde reptile approchait de lui sa tête redoutable et lui soufflait au visage un air brûlant et empoisonné. Soudain, cette tête, d'abord informe, lui offrait peu à peu l'image du comte, le faux ami, auteur de sa détresse présente. Dreyfus étendait les mains pour l'étrangler, mais ne rencontrait

que le vide. Une sueur froide lui découla du front et il se rejetta sur sa couche, le cœur battant à se rompre dans sa poitrine haletante.

Soudain, il se redressa en prêtant l'oreille. Etait-ce là un simple rêve ? Des coups sourds retentissaient sous les dalles de son cachot. Il se leva doucement et courut sur la pointe du pied vers l'endroit d'où venait ce bruit étrange. Dreyfus, se couchant sur le sol, colla l'oreille aux planches à moitié pourries, posées à même sur la pierre.

Non ! Cette fois, ce n'était point un rêve ! De plus en plus distincts résonnaient les coups, vraisemblablement frappés sur la voûte inférieure par un poing humain. Le malheureux capitaine se reprit à frissonner. Quelle nouvelle et terrible surprise allait-elle se produire ? Mais quelques instants lui suffirent pour rappeler à lui toute son ancienne fermeté et il résolut, coûte que coûte, d'approfondir le mystère.

De son doigt recourbé, il frappa sur la planche, quatre coups, également espacés. Quatre coups, frappés de la même façon, lui répondirent.

— Il y a donc là un être vivant, se dit Dreyfus, un être pensant, qui raisonne et agit ! N'a-t-il point répondu exactement à ma demande ? Peut-être est-ce un malheureux plus profondément enterré que moi, un prisonnier dont le cachot est encore plus effroyable que le mien !

Cette pensée lui causa une émotion extraordinaire. Dieu, prenant en pitié ses larmes et ses supplications, lui aurait-il envoyé un compagnon d'infortune pour faire paraître moins longues et adoucir les heures écrasantes de la captivité, avec lequel il pût échanger ses pensées, ses regrets et ses résolutions suprêmes ? A tout prix il lui fallait s'en assurer.

— Au nom du Dieu éternel et vivant, dit-il, le visage baissé vers le sol, aux noms de la miséricorde et de la grâce divine

dont, tous, nous avons besoin ici bas, qui donc habite la tombe creusée sous mon propre tombeau ?

Il s'ensuivit un moment de silence. Puis, une voix grave et lente répondit distinctement :

— Un homme qui, depuis quinze ans, n'a plus entrevu de visage humain.

Dreyfus tressaillit, car cette voix n'avait plus rien de ce monde. Elle lui semblait émanée de l'empire des esprits, où nul être vivant n'a jamais pénétré. Mais il se remit et reprit avec émotion :

— Dites-vous la vérité, malheureux captif? Quel crime effroyable avez-vous donc commis pour que la société vous ait ainsi retranché de son sein ?

Un rire amer sonna sous le cachot de Dreyfus.

— Quel crime j'ai commis ! cria la voix. Je vous le dirai lorsque je me trouverai devant vous !

— Est-ce que vous pouvez faire que nous soyons réunis ? demanda le capitaine.

— Je le puis ! Il s'est passé sept ans avant que, parcelle à parcelle, mes ongles aient usé une des larges pierres de la voûte qui nous sépare. De mon front j'ai soulevé une des dalles de votre cachot et déplacé la planche que recouvre votre lit. Sept ans, toute une éternité pour un captif jeté, seul, dans un sombre in-pace !

— Vous avez donc déjà pénétré dans ma cellule ? demanda Dreyfus.

— Je me suis tenu pendant bien des nuits à l'étroite fenêtre par où vous pouvez encore recevoir un rayon de jour. J'ai salué comme la lumière d'une radieuse matinée de printemps, le crépuscule où peut-être vos yeux ne distinguent encore rien. J'ai entendu avec délice clapoter les eaux de l'égoût sur lequel donne notre prison et me suis crû, comme aux jours de ma libe

jeunesse, sur les bords de quelque large fleuve inondé de soleil Car chez moi, tout est ténèbres et silence.

Dreyfus, aux accents de cette voix s'élevant des profondeurs, était de plus en plus envahi par une émotion qui lui faisait oublier ses propres infortunes.

Son cœur se fondait de pitié pour l'être inconnu qui lui clamait sa longue agonie. Il y avait donc au monde un homme plus malheureux, plus abandonné, plus solitaire que lui !

— Et pourquoi, demanda-t-il, n'êtes vous plus, depuis quelques semaines, venu chercher ici ce que votre cachot ne peut vous donner ?

— J'avais peur de vous ! répondit la voix.

— De moi ? Peur de moi ! O Dieu ! Je suis, moi-même, un prisonnier, presqu'aussi malheureux que vous et, comme vous, enterré vivant ! Qui donc pourrait avoir crainte de moi !

— Je le sais, car j'ai écouté vos gémissements et vos plaintes. Je sais tout ce qui s'est passé dans votre cachot. Vous êtes le capitaine Dreyfus et bien des fois je vous ai entendu prendre Dieu à témoin de votre innocence. Maintenant je suis certain que vous êtes un honnête homme, mais auparavant je craignais que vous ne fussiez quelque bandit à gages, chargé de me tuer si j'avais l'imprudence de m'aventurer ici.

— Infortuné, s'écria Dreyfus, avec étonnement. Est-ce que vous auriez peur de la mort, vous dont le sort affreux devrait vous faire désirer comme une délivrance l'éternel repos ?

Mais la voix s'éleva, forte et solennelle :

— Oui, la mort serait pour moi une délivrance, mais il faut que je vive ! Il faut que je vive pour la France, qui aura besoin de moi !... Mais relevez-vous, reprit l'inconnu d'un ton moins exalté. Nous allons nous voir face à face car, moi aussi, j'ai hâte de me trouver vis-à-vis d'un de mes semblables ! Attendez-moi. Je vais venir.

Dreyfus se leva. Il avait froid et chaud en même temps. Il

tremblait à l'idée de se trouver devant le mystérieux inconnu qu'il ne pouvait se figurer autrement que comme un échappé du tombeau, et cependant, il brûlait d'impatience. Pâle, frémissant, il recula vers la fenêtre, aussi loin que le permettait la longueur de sa chaîne. La sueur perlait sur son front et il sentait la fièvre bouillonner dans ses veines.

La petite veilleuse répandait dans le cachot une pâle lumière. Plusieurs minutes s'écoulèrent dans un profond silence, et rien ne se produisait. Déjà Dreyfus craignait que le captif ne se trouvât hors d'état d'accomplir sa promesse.

— Peut-être, se dit-il, sa longue réclusion lui a-t-il troublé l'esprit et ses paroles ne lui ont-elles été dictées que par la démence ?

Mais soudain. il frémit. Quelque chose remuait sous son lit. Il entendit un bruit mystérieux. Sans aucun doute, le captif était à l'œuvre. Le capitaine ne pouvait détacher son regard de l'endroit où devait lui apparaître lè malheureux prisonnier.

Enfin, une tête imberbe, couronnée de longs cheveux blancs surgit de terre, bientôt suivi d'un corps. Dreyfus vit sortir de dessous sa couche un homme de taille moyenne drapé dans une robe de moine qui, lentement, se redressa et s'avança d'un pas mesuré vers Dreyfus, qui n'osait faire un mouvement. Arrivé devant le capitaine, l'inconnu s'arrêta.

— Laissez-moi vous regarder ! dit-il en couvrant le capitaine d'un œil avide.

Longtemps il resta immobile, montrant un visage encore beau, quoique creusé par la souffrance.

— Oui, murmura-t-il, enfin. Voilà comment est fait un homme ! Il y a si longtemps que je n'en avais vu !

Dreyfus, lui aussi, muet de surprise, avait contemplé les traits fortement accusés, de son compagnon d'infortune, que la lueur de la veilleuse éclairait doucement

Un éclair lui traversa le cerveau. Ce visage, cette expression, ce n'était point la première fois qu'il les voyait!

Mais où, où donc lui était apparu ce pâle visage, au nez recourbé, au menton légèrement proéminent, ces grands yeux, pensifs et pénétrants, ombragés d'épais sourcils? Et cette bouche impérieuse, ce large front, ces traits respirant une indomptable puissance de volonté!

Ah! Il le savait maintenant! La lumière se faisait en lui, rapide, aveuglante. Il avait vu l'image de cet homme divinisée sur des centaines de tableaux! Il avait admiré cette tête taillée dans le marbre, coulée en bronze, en or et en argent. Pas un Français n'aurait pu méconnaître ce type, connu dans le monde entier. C'était bien le masque napoléonien!

L'inconnu lui tendait la main. Hésitant, et plein de respect et presque de crainte, Dreyfus la toucha de ses doigts.

— La fatalité nous a réunis d'une façon providentielle, dit le vieillard avec dignité. Capitaine Dreyfus, dès ce moment, nous sommes amis! Ne me trahissez point, même si à ce prix vous pouviez recouvrer la liberté. D'ici à peu de temps, je pourrais peut-être vous être d'un autre secours que ceux qui vous semblent tout-puissants. Aujourd'hui, je suis encore un malheureux captif, enfermé dans la tombe, mais demain je puis commander à tous, en chef, en monarque, en empereur!

Il prononça ces paroles avec une dignité et une assurance qui fit frissonner Dreyfus. Cette homme devait être un fou ou bien posséder la conviction absolue de ses droits au trône.

— Combien de temps y a-t-il que vous êtes prisonnier? demanda l'inconnu.

— Environ un mois, répondit le capitaine.

— Alors vos renseignements sur ce qui s'est passé depuis vingt années dans le monde des vivants seront nouveaux pour moi. Dites-moi, quel est le prince qui règne aujourd'hui sur la France?

— La France se régit elle-même. Elle est en République!

— En République ! s'écria le prisonnier, dont les yeux s'allumèrent. Les Français étaient aussi en République lorsque le géant corse escalada le trône. Maintenant, une autre question. L'impératrice Eugénie vit-elle encore ?

La voix de l'inconnu avait tremblé en articulant ces paroles.

— L'impératrice Eugénie, veuve de l'empereur détroné, Napoléon III vit toujours, répondit Dreyfus. Elle songe, à Chislehurst, bien loin du sol français, à sa grandeur et à son bonheur perdus et pleure sur la tombe de son fils unique, tombé en Afrique sous les sagaies de quelques sauvages.

L'inconnu se couvrit le visage de ses mains et laissa échapper une plainte sourde. Mais soudain, il releva le front et, fixant sur Dreyfus un regard de flamme, il demanda encore :

— Ainsi donc, le fils de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, l'héritier du trône de France est mort ?

— Oui, le prince impérial n'est plus.

— Vous mentez, s'écria le prisonnier, en se redressant avec fierté. Vous mentez ! Et avec vous mentent la France, l'Europe, le monde entier ! Le prince Napoléon vit, le vrai, le seul, le légitime empereur des Français existe... Il est devant vous !

Dreyfus poussa une exclamation et tomba sur le genou.

— La tombe rend-elle donc ses morts ! s'écria-t-il, ou la terre est-elle devenue une maison de fous où il n'y a que des fourbes et des dupes ? Est-il possible que celui que sa propre mère pleure depuis si longtemps est vivant et se trouve devant moi ? Mais pourquoi douterais-je encore ? Depuis quelques semaines n'ai-je pas assisté à des choses inouïes ? N'ai-je point appris à croire à l'impossible ? Vos traits ne me disent-ils pas que vous êtes bien un prince de la race puissante qui, par deux fois, a donné un empereur à la France ?

— Relevez-vous, capitaine Dreyfus ! dit avec dignité le fils des Bonaparte. Le jour n'est pas éloigné où je monterai sur le trône de mes pères et, alors, je songerai à vous. La duplicité et la

trahison de ceux qui détiennent actuellement un pouvoir usurpé, ont vainement tenté d'écarter le dernier héritier de la dynastie napoléonienne, en me privant de ma liberté. Ils m'ont traîné de cachot en cachot, jusqu'à ce qu'ils aient refermé sur moi la tombe où depuis quinze années je suis enseveli, vivant! Et voyez, cependant, je n'ai point perdu la raison. La pensée qu'il me faut vivre pour la France m'a soutenu. Je le sens en moi, avec une force indomptable je surgirai des ténèbres vers la lumière et la couronne du grand Napoléon rayonnera sur mon front.

Dreyfus ne répondit pas. Il n'aurait osé prendre sur lui d'encourager l'espoir insensé de l'auguste captif.

Celui-ci lui posa la main sur l'épaule.

— Vous aussi, capitaine Dreyfus, dit-il d'une voix attendrie, vous aussi ne devez point désespérer. Vous avez des ennemis qui mettront tout en œuvre pour vous anéantir. Mais votre innocence dejouera leurs noirs complots et luira avec l'irrésistible éclat du soleil, perçant les nuages. Restez ferme et prenez espoir. Maintenant, il faut encore que je redescende en mon sépulcre. Mais d'ici à quelques nuits je reviendrai pour vous dire ce que j'ai souffert et espéré pendant ces quatorze années de réclusion souterraine. Mon tombeau renferme des choses qui vous paraitront curieuses. Il m'a bien fallu y créér un monde à moi puisque celui pour lequel Dieu m'avait fait naitre m'a été ravi. Et maintenant, au revoir, capitaine Dreyfus. Ne trahissez point votre empereur.

Il fit un signe de la tête et disparut sous le lit. Dreyfus l'entendit travailler encore pendant quelques instants, pour refermer l'ouverture par laquelle il avait pénétré dans son cachot et qu'il avait su dissimuler aux yeux de ses gardiens.

Puis le silence se rétablit, un silence de mort. Le capitaine regagna en chancelant sa couche ou il tomba à bout d'émotions et de forces. Le cliquetis de ses chaînes fut la chanson, destinée

à le bercer. Il ferma les yeux et tomba dans un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour. Il passa la main sur son front, rassembla ses idées et chercha partout pour voir si son visiteur nocturne, dont le front rêvait la couronne, n'avait laissé derrière lui aucune trace de son court passage.

Rien ! Absolument rien !

Cela, aussi, n'avait-il été qu'un rêve?

XV

Brelan de gredins — La dalle révélatrice

L'après-midi du 25 novembre était assez avancée, lorsque Mathieu Dreyfus, drapé dans un ample manteau, s'engagea dans un labyrinthe de ruelles du quartier de la Villette. Il dépassa la maison occupée par Tête-de-Mort et sa compagne, et s'arrêta devant une misérable construction, à un seul étage qui, au premier abord, avait plutôt l'aspect d'une simple boutique que d'une maison habitée.

Derrière une vitrine crasseuse, tapissée de toiles d'araignées, s'étalaient, pêle-mêle, les objets les plus disparates, vieux habits, armes, bijoux, souliers, montres et tableaux, bref, le bagage ordinaire d'un marchand de bric-à-brac.

Ce commerce compliqué, qui n'offre plus guère de ressources à ceux qui l'exercent, correspondait médiocrement avec l'écriteau appendu à la porte et sur lequel on pouvait lire en lettres blanches. peintes sur fond noir, l'avis suivant :

Argent sur billet ou sur toute espèce de gage
Achat de successions ou prêt en attendant liquidation finale
Consultations en toutes matières de finances
SALOMON BÉNAS
Banquier, changeur, prêteur et marchand de curiosités

C'était chez cet homme universel que se rendait Mathieu Dreyfus. Il pénétra dans la sombre boutique.

Un petit homme, tout courbé, et dont le nez fortement arqué, trahissait à première vue l'origine israélite, alla à sa rencontre. Son corps efflanqué et ses membres grêles étaient plus qu'à l'aise dans ses vêtements, trop larges pour lui, consistant en une redingote, jadis noire, devenue d'une teinte d'argent vieux, un gilet de velours jaune et un pantalon à carreaux de couleurs variées. Une barbiche grise frétillait au bout de son menton crochu et ses yeux, pénétrants et rusés, faisaient l'effet de taches d'encre sur une peau de parchemin jaune et ridée, comme si elle eût été exposée à un grand feu. Cette physionomie, à coup sur originale, était complètée par un pince-nez à large monture de corne.

— Etes-vous monsieur Salomon Bénas ? demanda Mathieu au petit juif.

— Pour vous servir. Quelle sorte d'affaire amène monsieur dans mon humble logis ?

— Une affaire d'argent.

— Ah ! question de banque, alors Monsieur veut-il prendre la peine de me suivre dans mon bureau ?

Le bureau du sieur Bénas n'était séparé du magasin, encombre de débris et de paillons, que par une cloison de bois à chassis vitré.

Pour tout mobilier, on n'y voyait qu'une table vermoulue, chargée de livres et de papiers, un petit sofa, dant les nombreuses blessures avaient été rejointes au moyen de bandes de vieux cuir,

deux chaises grimaçantes et une grande armoire de sapin. Mathieu prit place avec dégoût sur le sofa, pendant que le vieux Salomon s'asseyait devant la table.

— L'affaire qui m'amène, dit Dreyfus, sera vite terminée. Elle concerne une lettre de change de l'import de cent mille francs, qui est tombée par hasard des mains d'une jeune dame entre les miennes. J'ai appris, chez les frères Pellier, les banquiers bien connus, que les cent mille francs, destinés à couvrir ladite lettre, avaient été versés par vous. Vous devez donc être en mesure de me renseigner au sujet de la dame à laquelle cet argent était destiné. J'ai intérêt à savoir son nom et suis prêt à vous payer, de ce chef, une somme raisonnable, cent francs, par exemple.

Nos lecteurs se rappelleront que Mathieu Dreyfus avait encore en sa possession le chèque de cent mille francs, remis dans le bouge de la mère Cazotte à Christine de Sérignan, par un homme inconnu. Et ils se souviendront aussi que la jeune femme, sauvée par lui, ayant horreur, enfin, de ces deniers de Judas, avait disparu, sans laisser de traces, de la cabane de pêcheurs, où elle avait été recueillie, à Hastings.

La probité de Mathieu Dreyfus lui imposait l'obligation de retrouver, à tout prix, la propriétaire de la lettre de change, qu'il avait bien sauvée des flots, mais dont il ignorait absolument le nom et la position sociale.

Le juif secoua la tête

— Il est vrai, dit-il, que c'est bien moi qui ai versé ces cent mille francs chez les frères Pellier, mais dans tout cela je n'ai été qu'un homme de paille. Dieu de mes pères ! comment aurai-je été assez riche pour disposer ainsi d'une pareille somme. Je connais cette dame aussi peu que vous-même.

— Nommez-moi alors celui qui vous a fait effectuer le dépot.

— Dieu me protège ! s'écria le juif, en poussant à la hauteur des oreilles, ses épaules anguleuses. Lorsque Salamon Bénas se voit chargé d'une mission de confiance, il est muet eomme un

poisson, silencieux comme une tombe. Certes, je ne gagne pas facilement un billet de cent francs! Mais je ne puis, ni pourrais parler. Je serais cause de mon propre malheur, car j'attirerai sur mon front une vengeance terrible. On m'a fait jurer de me taire.

— Eh! bien, examinez donc si pour trois cent francs vous ne pourriez pas vous arranger à l'amiable avec ce serment là? demanda Mathieu. en souriant.

Le juif jeta les deux bras en l'air.

— Pourquoi cherchez-vous à pousser un pauvre vieillard à sa perte? s'écria-t-il. Hélas! Trois cents francs, c'est une jolie somme, mais pas pour mille, pas pour dix mille francs, je ne trahirais mon serment!

— S'il en est ainsi, notre entretien est terminé, dit Mathieu en se levant.

Salomon Bénas le retint par un pan de son manteau. Ses petits yeux pétillaient de cupidité derrière les verres de son binocle.

— Si monsieur veut bien me le permettre, je lui donnerai un bon conseil. Cent mille francs, constituent une fortune. Par Abraham, par Isaac et par Jacob! on n'a pas tous les jours l'occasion de mettre la main sur cent mille francs! Vous avez la lettre de change entre les mains et la banque anglaise a ordre de payer la somme au porteur. Partez pour Londres, monsieur, recevez les cent mille francs, et si vous glissez dans la main de votre très humble serviteur Salomon Bénas, dix... non quinze... que dis-je! vingt billets de mille, il se taira comme une carpe cuite pour le saint jour du sabbat, dans une sauce aux clous de girofles, avec des boulettes de pur froment.

— Vieux gredin! s'écria avec indignation Dreyfus, repoussant d'un coup sec le juif qui se cramponnait à lui et qui alla s'asseoir bien involontairement sur sa table à écrire. Oser me faire une pareille proposition, à moi! L'argent de cette danc

est aussi en sûreté dans mes mains que dans les caves de la banque de France et veut-elle me le réclamer dans trente ans d'ici, je le lui remettrai à l'instant! Loin de moi, bandit! J'ai regret, maintenant, d'avoir respiré pendant quelques instants l'atmosphère empestée de ta sale officine.

Et Mathieu se précipita vers la porte de sortie. Déjà il mettait le pied sur le seuil, lorsque la porte fut poussée du dehors et un homme, de haute taille, drapé dans un manteau de gutta-percha, entra dans la boutique.

Mathieu s'arrêta, comme cloué au parquet.

L'homme qui pénétrait chez l'usurier juif, n'était autre que le sinistre major. Celui-ci aussi, resta stupéfait en reconnaissant Mathieu Dreyfus. Les deux hommes croisèrent leurs regards furieux, équivalant à une déclaration de guerre.

Cependant Mathieu se contint. Le front haut, il passa devant le comte et sortit du magasin.

— Par tous les diables de l'enfer! s'écria le comte, lorsqu'il se vit seul, comment cet homme se trouvait-il chez toi, Salomon, et que te voulait-il?

— Et que voulez-vous qu'il me veuille? répondit le juif, en contraignant ses lèvres minces à esquisser un sourire gracieux. Il a vu à ma montre une jolie bague, et comme les jeunes cavaliers ont toujours quelque cadeau à faire à quelque dame, il est entré pour la marchander.

— Ne mens-tu pas, juif, dit le sinistre major d'un ton menaçant. Mathieu Dreyfus n'est-il venu chez toi que pour ce motif?

— Que ma bouche se déssèche et que ma langue se paralyse à jamais, si j'ai déguisé la vérité à monsieur le comte, protesta le vieux Bénas qui se détourna pour noter à la volée sur ses sales manchettes, et au moyen d'un crayon suspendu à sa chaîne de montre, le nom de Mathieu Dreyfus, imprudemment échappé au beau ténébreux.

Le comte semblait là comme chez lui. Sans attendre l'invita-

tation du juif, il pénétra dans le bureau et se laissa tomber sur le sofa.

— Je viens effectuer mon paiement mensuel, dit-il à Salomon qui l'avait suivi. Voilà tes mille francs.

Il tira de son portefeuille le billet qu'il avait reçu au jeu, du prince Grégorius Mirowitch, et le jeta sur la table.

Bénas jeta un rapide regard sur le billet et, reprenant son crayon, inscrivit, en petits caractères, le nom du comte, dans l'un de ses angles.

— Qu'est-ce que cela signifie, Salomon ? demanda le comte en fronçant le sourcil. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je vais vous dire, répondit l'Israélite. Il circule, depuis quelque temps, à Paris, beaucoup de faux billets de banque. Mais celui-ci. naturellement, doit-être bon puisqu'il sort des mains de votre honorable seigneurie.

— En lesquelles il a été déposé par un personage autrement noble encore et fortuné. J'ai gagné ce billet, à l'écarté, au prince russe Grégorius Mirowitch. Et bientôt, j'espère en recevoir des capitaux un peu plus importants, environ quatre millions de roubles ou davantage, car d'ici à un mois je serai le gendre du noble prince, et conduirai à l'autel sa fille Paulowna.

Salomon, à cette communication inattendue. manqua de s'arracher la barbiche en un transport de folle joie.

— N'ai-je point toujours dit, s'écria-t-il, exultant, que monsieur le comte deviendrait puissamment riche ? Quatre millions de roubles ! Ma vieille tête n'est pas assez solide pour chiffrer cette dot vraiment royale ! J'espère que monsieur le comte n'oubliera pas dans ses prospérités le fidèle Salomon Bénas, qui s'est toujours mis à la disposition de monsieur le comte, lorsqu'il avait besoin de quelque somme, grande ou petite.

— N'aie pas peur, Salomon, tu feras encore maints bénéfices avec moi. Et c'est même pour cela que je suis venu ici. A quelle somme se monte encore ma dette envers toi ?

Bénas se mit à feuilleter son livre de compte.

— A huit mille cinq cent francs, dit-il, y compris les intérêts des intérêts.

— Ça doit être ça, dit le comte en choisissant dans son étui à cigares, un fin havane. Eh! bien, je vais te faire une proposition : tu ajouteras au reliquat de mes anciennes dettes vingt mille cinq cent francs, et je te signerai un effet de trente mille francs, payable le jour de mon mariage, c'est-à-dire, au plus tard. dans quatre semaines.

Salomon Bénas retomba tout pâle sur sa chaise.

— Trente... mille... francs! balbutia-t-il. Miséricorde divine! C'est là un capital qu'on ne ramasse point en toute une vie d'honnête labeur.

— Mais comme ton labeur est loin d'être honnête, cette bagatelle ne pourra te gêner beaucoup à débourser, dit sèchement le beau ténébreux.

— Une bagatelle! s'écria le Juif. Monsieur le comte veut plaisanter! Puisque vous allez devenir le gendre du prince Mirowitch, je ne serais pas fâché, monsieur le comte, de prendre d'abord quelques renseignements sur votre futur beau-père.

— Cela prendrait trop de temps, dit le major. D'ailleurs il faut que je me montre sur un pied convenable, dans la maison du prince et que je fasse les frais de la corbeille.

— J'aurai le résultat dans cinq minutes, répondit le Juif qui ouvrit un tiroir de son secrétaire, dans lequel le comte vit, à sa grande surprise, un appareil téléphonique.

Après avoir sonné et avoir demandé la communication avec *l'Argus*, un des bureaux de renseignements le mieux accrédité de Paris, Salomon porta le cornet à son oreille. Pendant qu'il posait une série de brèves questions et écoutait attentivement les réponses, le comte tenait l'usurier sous son regard curieux et un peu inquiet.

Pour lui, aussi, cette enquête était d'un intérêt majeur. Aussi

remarqua-t-il avec une secrète joie que le visage parcheminé de Salomon s'éclairait de plus en plus et prenait un air affable.

Au bout de quelques instants, le juif remit l'appareil téléphonique en place, et repoussa le tiroir.

— Monsieur le comte, dit-il en se retournant vers le major, la chose peut se faire.

— Ah ! ah ! Je le savais bien ! On évalue la fortune de mon beau père à plus de vingt millions de roubles.

— Il faut en effet, qu'il soit très riche. Ses dépenses sont considérables et, ces jours derniers, il a tout payé comptant. Mais je n'en cours pas moins de grands risques. Trente mille francs ! Monsieur le comte, je ferai l'affaire, mais il m'en faut quarante mille, endéans le mois.

— Tu n'es qu'un vieux filou, Salomon ! s'écria le major, une sangsue sans vergogne. Je veux rester simple major toute ma vie, si je t'accorde plus de cinq mille francs d'intérêts !

— Monsieur le comte se montre si aimable à mon égard que je veux faire l'impossible pour le satisfaire. Votre seigneurie me signera un effet de trente mille francs, mais j'y mets une condition.

— Encore !

— Oui, c'est que vous m'achèterez, à moi, les bijoux destinés à la corbeille. Je veux être frappé de cécité si vous n'y trouvez point votre compte ! J'ai chez moi les plus belles pierreries du monde et à un prix auquel vous ne les obtiendriez nulle autre part.

— J'accepte la condition, répondit le comte. Maintenant, compte moi l'argent et je signerai le billet.

— Vous n'y pensez pas, monsieur le comte ! Croyez-vous que je trouve ici vingt mille cinq cent francs, rien qu'en secouant mes manchettes ? Venez demain, vers le soir, et l'argent sera là, sur cette table.

Le comte se leva et reprit son manteau, qu'il avait déposé en entrant.

— Soit, dit-il. Je sais que lorsque tu promets quelque chose, tu tiens parole.

Et il prit congé.

Salomon Bénas, qui l'avait accompagné pour fermer la porte derrière lui, revint à son bureau.

— Bonne affaire! murmura-t-il. Affaire solide! Mais j'espère en faire une meilleure encore avec ce Mathieu Dreyfus, qui est tombé par hasard chez moi. Le niais! Il tient entre les mains un chèque de cent mille francs, dont la propriétaire a disparu et il est trop honnête. A quoi ça sert-il l'honnêteté? pour laisser échapper cette friande aubaine! Mais Salomon Bénas en sait plus long qu'il ne le croit... Il faut que cette lettre de change m'arrive entre les griffes, dussé-je effondrer ce Mathieu Dreyfus et vingt autres, comme lui!

Un coup sourd l'interrompit dans son monologue. Il jeta un regard interrogateur dans la direction de l'armoire en bois de sapin. Le bruit venait de là.

Bénas ferma à clef la porte, séparant son bureau du magasin, fit glisser un rideau devant l'ouverture vitrée et, tirant de la poche de son gilet une petite clef artistement ouvragée, alla ouvrir l'armoire. Celle-ci contenait six rayons, chargés de gros rägistres. Bénas appuya le plat de la main sur le septième registre du troisième rayon. Un craquement se fit entendre et livres et rayons disparurent dans un double fond, adroitement menagé, découvrant un escalier dérobé, s'enfonçant sous la terre.

Deux hommes, d'aspect redoutable, le gravirent l'un après l'autre et pénétrèrent dans le bureau.

C'était Tête-de-Mort, le vieil époux de Pompadour, et son ami Ravaillac, le tueur de femmes. Ils semblaient au mieux avec le Juif, car ils lui tendirent la main et s'assirent sans y être invités.

— Il y a de la besogne en train, Salomon, dit d'une voix contenue Tête-de-Mort, après s'être assuré d'un regard rapide, qu'il pouvait parler en toute sûreté. De l'ouvrage bien payé, j'en ai la conviction.

— Vraiment ! De quoi s'agit-il ?

— D'une petite danse macabre, répondit Tête-de-Mort en clignant de l'œil, ce qui le rendit encore plus hideux.

— Une tombe à crocheter ! demanda Bénas, en frémissant de joie. Le corps est-il gras ?

— Je te crois ! La propre femme du préfet de police ! Que dis-tu de cela, Ravaillac, mon gros chien roux.

Le tueur de femmes fit entendre un grognement qui justifiait bien le sobriquet, à lui décerné par son digne compère.

Quant à Salomon Bénas, il sembla transformé à la lugubre communication du bandit.

On l'eût cru en état d'ivresse. Sa maigre taille s'était redressée, ses yeux dilatés, outre mesure, flamboyaient, ses doigts crochus se fermaient comme les serres d'un oiseau de proie prêt à saisir sa victime.

Un cadavre à dépouiller !

Cette pensée remplissait le juif d'une joie bestiale. Elle le transportait jusqu'au délire.

Entre autres métiers inavouables, Salomon Bénas pratiquait depuis des années l'ignoble et monstrueuse industrie du vol à la sépulture.

Comme d'autres hommes aiment le jeu, le vin, les femmes, la chasse, ce vil usurier trouvait une atroce volupté à déterrer les cadavres, pour les dépouiller des joyaux, inhumés avec eux. Et cela, quoiqu'il fût lâche et que le métier offrît de terribles dangers.

— Regarde donc le vieux ! murmura Tête-de-Mort à l'oreille de Ravaillac. Comme il s'enflamme et se passionne ! Hélas ! il faut bien que nous l'associons à la curée, car il est le seul

receleur parisien qui consente à acheter des bijoux arrachés au cimetière ! Ces trembleurs là ont peur que les morts ne viennent les trouver la nuit pour réclamer leur bien. Ils refusent les brillants et les bagues que nous arrachons, pour gagner du temps, à même l'oreille ou en coupant le doigt, quand ça ne glisse pas assez vite. Mais Salomon paie plus cher, justement, quand il y a quelque chose au bout. Ils les garde sur lui, des jours durant, avant de les nettoyer et les flaire avec délice. Nulle atmosphère ne lui parait plus suave, nul parfum plus délicieux que l'air et l'odeur des tombeaux.

Même Ravaillac, le tueur de femmes, ne put s'empêcher de frémir.

— Donc, la femme du préfet de police est morte ? murmura Bénas, reprenant son sang-froid.

— Oui. Pendant que nous sommes là, à tailler une bavette ensemble, on l'enterre.

— Pourvu qu'elle ait beaucoup de bijoux sur elle.

— Je le sais, moi, dit Tête-de-Mort, car j'ai vu le corps exposé sur son lit funèbre.

— Toi, tu as osé t'introduire dans la maison du préfet de police ?

— Je ne m'y suis pas introduit, mais y suis entré en plein jour. On m'a même conduit en grande cérémonie près de la morte. Il est vrai, respectable Salomon, que tu ne m'aurais point reconnu toi même en me voyant me présenter au préfet, comme reporter d'un grand journal parisien.

— Et tu as vu qu'on l'a mise en bière avec quelques uns de ses bijoux !

— Avec tous ses bijoux ! Il y en a bien pour une trentaine de mille francs. La pièce la plus importante, dont elle a tenu à faire honneur à messieurs les vers de terre, est une broche garnie de brillants, d'un travail si particuler qu'elle ne provient cer-

tainement point d'un joaillier français moderne et doit constituer quelque antique legs de famille.

— Assez, j'en sais assez, dit Salomon respirant à peine. Et à quel cimetière doit aller le corps ?

— Au Père-Lachaise, caveau de famille du préfet de police.

— N'aurait-elle point succombé à quelque maladie infectieuse ?

— Nullement. Elle est tombée morte à l'église, pendant l'office du soir. Probablement la rupture d'un anévrisme. A la voir dans son cercueil, on la croirait simplement endormie.

— Nous ne la réveillerons pas, en la débarrassant de ses falbalas et de ses joyaux, dit le Juif avec un affreux rire. Ce sera pour vers minuit, Tête-de-Mort. Ravaillac en est-il ?

— Naturellement, nous ne saurions abattre, seuls, une si grosse besogne. Il faudra forcer une porte de fer. Ravaillac est tout porté pour ce genre d'opérations.

Ravaillac sourit avec modestie

Les deux bandits prirent congé du Juif, rentrèrent dans l'armoire et disparurent dans l'escalier souterrain. Bénas fit jouer un ressort et soudain, livres et rayons reprirent leur place. Cela fait, il referma soigneusement l'armoire.

Lorsqu'il se trouva seul, l'immonde Juif se sentit repris de sa joie macabre. Il se laissa aller sur le divan et murmura, en fermant les yeux

— Cède moi tes bijoux, cadavre livide ! Il faut que je les manie, que je les flaire, que je les possède ! Ce qui touche à la tombe rend sain et vigoureux. Ce sont autant de talismans de longue vie, et Salomon Bénas veut vivre, pendant des centaines d'années, jusqu'à ce que tous ceux avec lesquels il a frayé, soient réduits en vile poussière.

. . . .

En quittant la demeure du juif, Mathieu Dreyfus suivit machinalement les boulevards extérieurs, pour regagner à pied son hôtel. Un magasin-atelier attira son attention et il s'arrêta. C'était



Mathieu, à cette inscription révélatrice, se sentit secoué par une espèce de terreur. (Page 227).

celui d'un sculpteur dont la spécialité semblait être les monuments funèbres, revêtant un caractère artistique.

Debout, ou couchées sur chantier, s'étalaient de larges dalles de marbre blanc, aux lettres d'or, gravées en creux, en souvenir des vivants à ceux qui avaient vécu comme eux et avaient disparu de ce monde. Que de sentiment, de détresse et de désespoir, exprimés sur ces feuillets de pierre, légués à la postérité.

Les dalles funéraires !

Qui saurait discerner, en déchiffrant leurs épitaphes, entre la douleur vraie et les regrets hypocrites, les larmes de crocodiles, les témoignages menteurs d'une pitié absente ?

Mathieu vit le vieux sculpteur occupé à tracer sur une tranche de marbre noir les lignes indicatrices qu'il devait attaquer plus tard au tranchant du ciseau. Une figure allégorique y était déjà placée, pour juger de l'effet décoratif. A ses pieds étaient jetées des palmes et elle voilait tristement son visage de marbre blanc.

— Pour qui ce beau monument funèbre ? demanda Mathieu, qui était entré.

Le vieux sculpteur lui fit signe d'approcher et lui répondit, tout en continuant sa besogne.

— Pour le caveau de famille de monsieur le préfet de police, répondit-il. Son épouse a dû être enterrée aujourd'hui au Père Lachaise. Monsieur le préfet m'a recommandé de déployer tout ce que je puis avoir de talent. Sa douleur, en perdant sa belle et excellente compagne, morte subitement, fait peine à voir.

— Vous êtes un véritable artiste, monsieur, dit poliment Mathieu. Tous les monuments que je vois ici, en témoignent.

Le statuaire salua le courtois visiteur, qui demanda d'examiner de plus près les monuments et les dalles funèbres attendant leur placement définitif.

Soudain, Mathieu poussa un cri et chancela. Le sculpteur

n'eut que le temps de s'élancer pour le soutenir dans ses bras.

— Pour l'amour du ciel, monsieur, qu'avez-vous ? demanda le vieillard effrayé. Vous voilà pâle comme ce marbre ! Etes-vous malade, ou bien est-ce une émotion douloureuse qui vous fait trembler ainsi ?

Mathieu lui montra du doigt une pierre bien simple, [illegible]e dans un coin de l'atelier et sur laquelle se détachait en lettres d'or l'inscription suivante :

ICI REPOSE EN PAIX

Alfred DREYFUS

né le 27 Février 1890

mort le 14 Octobre 1894

abandonné par son père terrestre, il a été conduit vers son père d'en haut.

Mathieu, à cette inscription révélatrice, se sentit secoué par une espèce de terreur. Ce que le sinistre major avait murmuré à l'oreille de Lucie, n'était donc point un odieux mensonge !

Le capitaine Dreyfus avait donc bien réellement entretenu une liaison coupable, et cette pierre funéraire était celle destinée au tombeau de son enfant ! Cependant, malgré sa douleur profonde, Mathieu entrevit une lueur d'espoir. Aux termes même de l'épitaphe, ce fils était né le 27 Février 1890, donc, avant le mariage d'Alfred qui, sans doute, avait déjà rompu avec sa maitresse.

Oui, en ce point là, du moins, le comte devait avoir menti en voulant faire croire à la pauvre Lucie que son époux l'avait trahi, depuis leur mariage.

— Si vous me voyez si troublé, dit Mathieu à l'artiste, c'est que je viens de lire inopinément sur cette pierre un nom qui m'est bien cher.

— Vous connaissez, peut-être, l'enfant dont elle doit orner le tombeau, demanda le vieillard, en regardant Mathieu d'un regard soupçonneux, et ignoriez qu'il était mort ?

— Oui, c'est cela ! Mais ne pourriez-vous point me donner un renseignement ?

L'artiste fit un signe affirmatif.

— Qui vous a commandé cette dalle ?

— Ah ! c'est une histoire assez étrange à raconter. Dans la soirée du 14 octobre, une jeune dame, d'une réelle beauté, est venue me trouver dans mon magasin. Elle semblait violemment émue et c'est en pleurant qu'elle me commanda cette pierre, en me remettant le texte de l'inscription que j'avais à y graver. Je vous avouerai que je lui conseillai fortement d'en supprimer la dernière ligne, un monument funéraire n'étant point fait pour dénoncer ou pour satisfaire de stériles rancunes. Mais elle s'écria, en me regardant d'un œil flamboyant : « N'en omettez pas une syllabe ! Qu'à jamais soit gravé dans la pierre le crime dont mon fils et moi sommes les victimes ! Peut-être, plus tard, vous chargerai-je d'y ajouter une dernière ligne, qui sera celle-ci : « La vengeance céleste a frappé le coupable ! » Comme je ne voulais pas exaspérer encore cette pauvre créature, je n'insistai pas. Elle me paya, d'avance, le prix que je réclamai, et me dit qu'elle me ferait connaître par écrit l'endroit où serait enterré l'enfant. Mais pour placer la pierre il me fallait attendre qu'elle fût revenue d'un voyage. Depuis, je ne l'ai plus revue.

— Et avez-vous reçu la lettre vous indiquant où se trouve la tombe?

— Oui, quelques jours après, il m'est parvenu un billet non signé, portent ces simples mots : « L'enfant, nommé Alfred Dreyfus, a été inhumé au Père Lachaise. Pour plus amples informations s'adrésser à l'administration du cimetière ».

Mathieu remercia tristement le bon vieillard de ses renseignements. Il se disposait à prendre congé de lui, lorsqu'il s'arrêta et demanda :

— Un mot, encore, monsieur ! Cette dame vous a-t-elle paru dans une position aisée, ou bien de condition médiocre?

— Ah ! encore un détail assez étrange. Elle était simplement vêtue, presque pauvrement, et lorsqu'elle ouvrit, pour me payer,

un petit porte-monnaie de cuir, je pus voir qu'il ne contenait guère beaucoup plus que le prix que je lui demandais pour la pierre et son inscription. Comme sa main tremblait fort, le porte-monnaie lui échappa et tomba sur le sol, là près de la porte. Un papier qui s'y trouvait fut emporté par un coup de vent. La dame jeta un cri : — « Au nom du ciel, monsieur, dit-elle avec angoisse, rapportez moi ce papier. C'est une lettre de change de cent mille francs sur la Banque de Londres ! » Heureusement je parvins à le ratrapper et, comme le vent l'avait déplié, je vis que ma mystérieuse cliente avait dit vrai. Je le lui rendis et lui donnai le conseil de coudre plutôt un document de pareille valeur dans un petit sachet de cuir ou de caoutchouc, qu'elle porterait sur la poitrine. Elle me remercia et me répondit qu'elle suivrait mon avis, par crainte des voleurs.

Mathieu écoutait avec un étonnement croissant cette singulière histoire. Un doute terrible lui traversa l'esprit.

— Est-ce que cette dame ne vous a point dit son nom ? demanda-t-il encore.

— Non, monsieur, elle ne l'a pas fait, et cela se comprend assez en lisant les termes de cette épitaphe.

Mathieu sortit fort troublé du magisin. Il arrêta une voiture qui passait à vide et se fit conduire au Pont-Neuf, où chaque soir, à une heure déterminée, il devait rencontrer miss Terry, la femme-détective.

XVI

Les Hyènes à l'œuvr

Le cimetière du Père Lachaise était plongé dans les ténèbres. Seuls les pierres et les stipes de marbre frappaient encore le regard, et semblaient de pâles fantômes, voilés de brouillards. Le vent gémissait dans les arbres dénudés de l'immense champ de repos. Le sommeil des morts n'était troublé par aucune approche humaine.

Depuis longtemps le chef fossoyeur, désireux de regagner sa logette, avait refermé la grille, et les retardataires qui se seraient avisés de vouloir pénétrer dans le cimitière, ne l'eussent pu sans agiter la cloche, suspendue à l'entrée. Encore était-il douteux que le gardien leur en permît l'accès.

Le monde des morts était nettement séparé du monde des vivants, bien que, au dehors des grilles, non loin des sépultures, écumât la coupe de l'ivresse et de la joie. Là vivait le bruyant, le débordant, l'oublieux Paris, ce cabaret du monde, comme on l'a surnommé, où toutes les passions et tous les appétits se satisfont à prix d'or.

Ici, point de joie et d'ivresse, de rires et de chants, mais aussi plus de soucis et de misères, de déceptions et de déses poirs. Tout est passé, pour ceux qui y dorment, car ils ont secoué le fardeau de la chair et leur esprit... Toi, seul, Dieu éternel, insondable et Tout-Puissant, pourrais nous dire s'il remonte au séjour de lumière, où l'être suivit à lui-même, sans le secours des nerfs, des muscles, du sang et des os!

Le vieux fossoyeur était rentré dans sa loge, où un joyeux feu pétillait dans l'âtre. Monsieur Celestin Noël, fumant sa pipette, s'absorbait dans un gros livre, qu'il connaissait quasiment par cœur. Il ponctuait sa grave lecture par quelque gorgée de vin chaud, continu dans un bol de dimension raisonnable et de temps à autre, jetait un regard furtif sur l'alcove conjugale où sa respectable moitié savourait déja les pavots du divin Morphée :

Soudain. les rideaux furent tirés brusquement, et madame Noël reparut, coiffée d'un monumental bonnet de nuit.

— Celestin, vieux papillon de nuit, lecteur incorrigible ! Le voyez-vous encore dans son maudit bouquin ! cria-t-elle en faisant trembler les brides de sa cornette, sous les mouvements tumultueux de son double menton. Comme si le bois et le pétrole se donnaient pour rien ! Vilain hibou, tu ne seras content que lorsque tu m'auras mise en terre !

— Eh ! C'est là ma profession, maman Noël, répondit philosophiquement le vieux fossoyeur. Je crains fort cependant de te précéder dans ces draps là ! Mais, ajouta-t-il en jetant les yeux sur le coucou d'Allemagne, accroché dans un angle de la loge, il n'est pas si tard que tu le crois. A peine dix minutes après onze heures.

— Onze heure et quart ! gronda l'irascible bonnet. Comme si un homme qui se respecte ne devrait pas, à cette heure-là être couché près de sa femme ? Mais ton affreux métier t'a pétrifié le cœur, Célestin, et tu songes plus aux morts qu'aux vivants !

— Madame Noël, je vous serais obligé de ne pas rabaisser ma profession ! Les morts ont besoin de mon office et les vivants peuvent parfaitement se tirer d'affaire sans moi. Les morts du Père-Lachaise sont mes enfants, à moi. Je les dorlotte, je les couche et leur borde la couverture. Et, la nuit, je veille sur eux pour qu'on ne trouble point leur repos. Ainsi, j'ai bien envie d'aller jeter un coup d'œil sur le berceau du dernier poupon

qui vient de m'arriver, tu sais, la femme de monsieur le préfet de police.

— Tu serais bien bête, Célestin, reprit la douce moitié, d'aller, par une pareille nuit, rendre visite à tes pensionnaires, comme tu le fais si souvent. L'almanach ne mentionne aucune espèce de lune et, dehors, il fait noir comme dans un four. Pour ce qui concerne l'épouse du préfet de police, je te réponds bien qu'elle ne prendra point la clef des champs. S'il lui prenait fantaisie de se réveiller, elle en supporterait les conséquences, car du moment qu'on est ici, au Père Lachaise, c'est pour se tenir tranquille. Mais en voilà assez !

Ce dernier argument de madame Noël était sans réplique pour son débonnaire compagnon.

— Tu as raison, Bichette, dit-il en avalant le reste de son vin chaud. Au dehors, il fait froid et humide, et notre lit est tout chauffé à présent. Entre les deux, mon cœur ne balance pas.

En disant ces mots, il commença à se déshabiller, lorsqu'un léger bruit se fit entendre sous sa fenêtre. Il s'arrêta pour prêter l'oreille. On frappait doucement au carreau.

Une voix cria du dehors :

— Ouvrez ! Il faut que je vous parle !

Madame Noël, qui avait déjà disparu, poussa de rechef son imposante coiffure par l'entrebaillement des rideaux.

— Tu ne vas pas faire la bêtise d'ouvrir, Célestin ! Ce serait de la démence ! Prends garde ! On veut t'attirer dans quelque piège. Qui sait qui guette là, au dehors ?

— De la démence ! grommela le fossoyeur. Les gens qui insistent pour pénétrer si tard dans le cimetière sont ordinairement ceux avec lesquels il y a le plus à gagner.

Et, malgré les réclamations de sa compagne, qui s'était héroïquement blottie sous ses couvertures, il alla à la fenêtre et regarda au dehors :

— Qui est là, demanda-t-il et que me veut-on ?

— Ma compagne et moi, répondit une voix mâle, désirons visiter une tombe d'enfant. Ouvrez, brave homme, vous ne vous en repentirez pas.

— Mais pourquoi n'être pas venus dans la journée ? demanda le vieux Noël.

— Nous sommes des étrangers, arrivés, ce soir, même, à Paris et qui devons en repartir demain, à la première heure. Au nom du Ciel, ouvrez-nous ! Il y aura quarante francs pour vous. Nous ne réclamons, du reste, rien qui soit de nature à alarmer votre conscience.

— Attendez-moi donc, j'arrive.

Noël se rhabilla à la hâte, échangea ses chaussons de lisière contre des bottes, alluma sa lanterne, décrocha une grosse clef pendue à la muraille et sortit de sa loge.

Un concert de remontrances et de sanglants reproches, s'éleva de l'alcove, assourdi par l'épaisseur des draps, mais le brave Noël n'y fit aucune attention. Du moment qu'il s'agissait de sa charge, des pensionnaires endormis, confiés à sa garde, il n'en faisait qu'à sa tête.

Deux minutes plus tard, il rentrait dans la loge et courait à l'alcove conjugale, pour en fermer encore plus hermétiquement les rideaux. Il était accompagné d'un monsieur et d'une dame. Ces visiteurs nocturnes n'étaient autre que Mathieu Dreyfus et Alice Terry.

— Quel est le nom de l'enfant dont vous voulez visiter la tombe ? demanda le vieux Noël.

— Alfred Dreyfus, répondit Mathieu. Du moins c'est sous ce nom qu'il a été enterré et je crois savoir que l'inhumation a eu lieu le 16 ou le 17 de ce mois.

Le gardien du cimetière ouvrit une armoire et en sortit un gros régistre qu'il déposa sur la table.

Il chaussa des lunettes de corne, enchassant des verres ronds

du plus grand format, et se mit à feuilleter son lugubre memorandum.

— Ça concorde bien ! se dit-il au bout d'un instant. Alfred Dreyfus, enterré le 16 Octobre 1894, section enfants, carré D., rayon 119, tombe nr. 37.

— Veuillez nous y conduire immédiatement, dit Mathieu, en lui glissant deux pièces d'or dans la main.

Le bonnet de nuit, retiré derrière les épais rideaux de l'alcove, soupira et gémit.

Mais l'intrépide Noël regarda en souriant les deux jaunets en se moquant, in petto, des appréhensions de sa chaste moitié.

— Je vous serais obligé de bien vouloir m'attendre quelques minutes au dehors, dit-il aux généreux étrangers. Dans l'instant je suis à vous, mais je suis vieux et, en pareille circonstance, je prends la précaution de me vêtir chaudement.

Mathieu sortit de la loge avec l'Américaine.

— Maintenant, dit Mathieu à sa compagne, il faudra tâcher de faire parler ce vieillard. Il ne peut point avoir procédé, seul, à l'inhumation de l'enfant. Il y aura eu, du moins, quelqu'un pour accompagner et remettre le corps.

— Ce qui me paraît inexplicable, jusqu'ici, du moins, fit remarquer Alice Terry, c'est que la mère se soit mis en voyage, sans même attendre l'enterrement de son fils.

— Si la femme que j'ai en vue est bien l'ancienne maîtresse de mon malheureux frère et la mère de... la mère de l'enfant, elle est certainement partie, le 15 octobre pour Londres, afin d'y aller toucher son chèque, sur la Banque. Nous avons fait route ensemble. Sur le bateau de passage, un coup de vent l'a emportée dans la mer. C'est alors que je suis jeté après elle pour la sauver et que nous avons été recueillis par des pêcheurs d'Hastings. Je l'ai quittée lorsqu'elle était encore alitée et sous l'empire de la fièvre. Lorsque je suis revenu, elle était partie, sachant bien, cependant, par ma lettre, que mon absence serait

de courte durée et je n'avais conservé le chèque que pour le lui remettre en mains propres.

— Et n'avez-vous aucune idée de la direction qu'elle a prise ?

— Elle doit avoir pris le train pour Londres.

— C'est donc à Londres qu'il faut rechercher sa trace, dit Alice, avec autorité. Cette femme peut nous fournir des renseignements d'intérêt majeur. Est-ce qu'il ne vous semble pas étrange de la voir en possession d'une lettre de change de cent mille francs ? Un chèque au porteur, de cet import, est aussi bon que des espèces sonnantes.

— Cela ne me parait point si équivoque qu'à vous, répondit Mathieu Dreyfus. Je pense que ces cent mille francs, versés aux frères Pellier, et payables sur la Banque Anglaise doivent provenir de mon frère, désireux de liquider à tout prix son passé.

Miss Terry secoua la tête.

— Une femme qui abandonne ainsi pareille fortune, dit-elle, n'est pas capable d'avoir vendu, contre argent, son amour et son silence ! Je voudrais pouvoir questionner le capitaine Dreyfus à cet égard.

— Oui, répondit tristement Mathieu. Je le voudrais bien aussi et nous serions fixés à cet égard. Malheureusement il n'y a point d'espoir de pénétrer dans son cachot.

— Qui sait, dit tout bas la détective américaine. Il s'agirait de combiner un plan qui prenne, au dépourvu, les cruels ennemis de votre frère. J'y songerai tout à l'heure, et lorsque nous aurons fini ici, nous pourrons en reparler.

— Si vous pouvez atteindre ce résultat, miss Terry, dit chaudement Mathieu, je vous adorerai comme un ange, pour lequel il n'y a point de prison fermée !

Il regarda la jeune femme avec des yeux étincelants et l'Américaine reposa son ferme regard sur son visage ferme et franc.

En ce moment, le père Noël sortit de sa loge enmitoufflé dans

un large manteau, portant une lanterne sourde et armé d'un bâton ferré.

— J'y suis, dit-il. Vous n'avez plus qu'à me suivre.

Mathieu offrit le bras à sa compagne.

Ce fut un bien triste voyage entre ces interminables rangées de tombes, qui semblaient se dresser sur leurs pas, comme les âmes visibles des morts qu'ils abritaient. Le vent continuait à se plaindre dans les arbres dépouillés de leur vert ombragé et la robe de la jeune femme, s'accrochant aux buissons, évoquait à l'esprit de Mathieu Dreyfus, l'image de bras décharnés, sortant de terre, pour retarder leur marche.

Enfin, ils arrivèrent à la partie du cimetière, affectée aux enfants, qui ne peuvent aspirer au bénéfice d'un caveau de famille, pour dormir leur dernier sommeil, aux côtés de ceux auxquels ils ont dû l'existence. C'était un grand carré, confinant à la section réservée, où les principales familles parisiennes, jouissaient depuis plusieurs siècles du privilège d'une concession à perpétuité.

Dans ce « campo-santo » aristocratique, stipes, colonnes tronquées, pyramides, chapelles et baldaquins de pierre semblaient se toiser entre eux, rigides et froids témoignages de l'orgueil humain. Certaines tombes se retranchaient superbement derrière d'épais remparts de marbre, de granit et de bronze, envahis par le lierre, tenace, vivace et parasite de toutes les ruines, ne respectant que l'entrée des caveaux funèbres, grâce au zèle salarié des jardiniers de ce lugubre jardin.

Après avoir cherché, pendant quelque temps, le vieux fossoyeur s'arrêta devant un petit tertre, non encore « décoré. « Il éleva sa lanterne et en dirigea le rayon sur une mince latte, plantée dans la terre fraiche, portant en croisillon le numéro matricule de l'enfant inhumé.

— Nous y sommes, dit le vieux fossoyeur c'est bien ça, Alfred Dreyfus.

Mathieu regarda d'un air navré la pauvre petite tombe, dont

nul n'avait songé à recouvrir la triste nudité. Pas une couronne pas une fleur, pas une toufle de verdure. Elle était là, abandonnée, inconnue! Hélas! les tombeaux ont, eux-aussi, leur destinée! Aux uns les fastueux témoignages de regrets, la plupart du temps de commande, aux autres, l'éternel oubli.

Mathieu frissonna involontairement en songeant au petit André, inconsient du malheur de son père, et qui, idole de toute la famille, ouvrait, radieux, ses doux regards à la clarté du jour. Quelle différence entre le sort de ces deux enfants d'un même père, l'un, qui, peut-être, ne saurait que plus tard le malheur dont on avait su écarter l'ombre de sa couche fleurie, l'autre rejetté, renié, mort, sans susciter un regret.

Mathieu glissa deux autres pièces d'or dans la main du fossoyeur.

— Voici, dit-il, pour planter des fleurs sur cette tombe et les entretenir. Vous me reverrez l'an prochain, pour vous faire la même recommandation.

— Dites-moi, brave homme, intervint Alice Terry, y avait-il des gens en deuil, aux funérailles de cet enfant.

Le vieux fossoyeur secoua la tête.

— C'était, dit-il, avec la précision des professionnels, soucieux de leur métier, le 14 octobre, vers le soir. Deux hommes, descendus d'un fiacre, m'apportèrent le petit cercueil. L'un, un homme de grande taille, portait un chapeau à larges bords, qui m'empêchèrent de distinguer ses traits, et était enveloppé d'un ample manteau. Le second m'a paru être un simple valet, ou plutôt un individu quelconque, payé pour porter la bière. Oui, ça doit être bien ça! Le grand me remit une autorisation légale d'inhumer au cimetière du Père-Lachaise l'enfant Alfred Dreyfus. J'accomplis mon office, et prononçai sur la tombe une courte prière. L'homme au grand manteau, tira un étui de sa poche et je vis le moment où il allait allumer un cigare,

— Et n'est-il jamais venu de femme s'agenouiller sur la tombe ? demanda miss Terry.

— Jamais ! répondit le vieux fossoyeur, du moins que je ne sache. Je l'aurai bien vu, ne fût-ce qu'en retrouvant sur ce tertre un simple bouquet de violettes.

— Ne pourriez-vous nous apprendre, demanda à son tour Mathieu Dreyfus, si l'enfant a été mis au cercueil tout habillé.

Le père Noël se gratta l'oreille. Mais il finit par répondre...

— Le cercueil n'était pas bien joint, et...

Les paroles s'arrêtèrent dans son gosier. Mathieu et Alice, quelque ferme que fût leur cœur, et rassurée leur conscience, se saisirent instinctivement la main.

Dans le lugubre silence, planant sur le cimetière, un cri prolongé, déchirant, venait de s'élever, comme surgi de quelque tombe mal close.

Le sang se glaça dans leurs veines. Un second cri retentit dans la nuit, lamentable, appelant au secours.

— Il y a quelqu'un en péril ! s'écria Mathieu, secouant une vaine épouvante.

Le vieux fossoyeur fit un grand signe de croix.

— Secourez-nous, Seigneur ! gémit-il, en tremblant de tous ses membres. Le jour est-il donc venu où les morts demanderont aux vivants compte de leurs péchés ?

— En avant ! dit Dreyfus, en le prenant par le bras. Il ne s'agit point ici de prier, mais d'agir.

— Le cri est parti d'un de ces caveaux de famille, dit l'Américaine. Eclairez-nous de votre lanterne ! Et vite ! Chaque instant de perdu peut coûter une vie humaine !

Elle avait un petit revolver, dans la poche de son manteau. Mathieu se saisit du bâton ferré du fossoyeur et le contraignit à marcher en avant, avec sa lanterne.

Le vieillard obéit, tremblant de tous ses membres.

Tout en se hâtant, ils entendirent un sourd murmure de voix

devenant plus distinct, à mesure qu'ils se rapprochaient des somptueux caveaux de famille.

Des ombres noires se mouvaient dans la nuit.

Mathieu et Alice enjambaient les fosses, foulaient, sans y prendre attention, les pierres tombales, arrachant le lierre et les autres plantes grimpantes qui leur barraient le passage, Ils allaient rapides et résolus.

— Il se passe là-bas quelque chose d'effroyable, dit Mathieu d'une voix haletante. Je devine ce que cela peut être. On est en train de violer une sépulture, pour dépouiller le corps de ses bijoux.

— Violer une sépulture ! s'écria l'Américaine, dont les yeux lançaient des éclairs d'indignation et qui serrait plus étroitement son revolver. Malheur aux scélérats, aux vils animaux de proie qui commettent pareille abomination !

— Dieu Tout Puissant ! gémit le vieux Noël. Je vois clairement ce que c'est. Là-bas, est le caveau de famille du préfet de police. Nous avons enterré, cet après-midi, son épouse et, d'après ce que l'on dit, la défunte a été mise en bière avec tous ses bijoux ! Il y en a pour plusieurs milliers de francs !

— Et ce sont ces bijoux qu'on est en train de voler ! conclut Mathieu. Mais ce cri ? Ce cri ? Grand Dieu ! Une idée terrible m'envahit.

Ils étaient arrivés, enfin, aux premiers caveaux de famille. Mathieu s'apprêtait à sauter par dessus deux tombes tumélées, lorsque Alice l'arrêta brusquement par le bras.

— Là ! Là ! s'écria avec terreur la jeune femme, si vaillante et si déterminée en toute autre occasion. Ce visage ? Dieu nous assiste ! Ce n'est point là une face humaine !

Mathieu darda son regard dans les ténèbres et, lui aussi, frissonna. La voix s'arrêta dans sa gorge ! Devant lui, à la distance de cinq pas, à peine, devant la rangée de tombeaux, un être long et mince s'était dressé, un squelette plutôt, aux ossements

saillant sous ses vêtements, mais découvrant une horrible tête de mort.

A cette tête, le nez manquait, ainsi que les oreilles, et la bouche, large ouverte, découvrait une double rangée de dents menaçantes.

Tous trois s'arrêtèrent, épouvantés, devant la funèbre apparition.

Et alors ?

Alors, il se passa quelque chose d'épouvantable...

Mais retournons de quelques instants en arrière.

Vers minuit, un mouvement inusité s'était produit près de la muraille nord de l'immense nécropole. Trois ombres humaines se glissaient, courbées, mais rapides, sur l'espace laissé à découvert, devant le cimetière, et se blottirent au pied de la haute muraille. C'étaient Tête-de-Mort, Ravaillac et Salomon Bénas.

Le visage de ce dernier était animé d'une expression d'infernale exaltation. Ses yeux flambaient, ses lèvres frémissaient convulsivement, pendant qu'il se murmurait à lui-même de sourdes paroles.

Tête-de-Mort jeta sur le chaperon du mur, une échelle de cordes, munie de crampons. Ravaillac y grimpa le premier. Lorsqu'à cheval sur le faîteau, il eut fait signe qu'il n'y avait rien à craindre, ses complices suivirent le même chemin.

Un instant plus tard, tous trois se trouvaient sur la muraille. Tête-de-Mort ramena à lui l'échelle et, l'ayant enroulée sur un mince cylindre de bois, enveloppa le tout dans son mouchoir, aux quatre bouts réunis et noués.

— Tout est tranquille, murmura-t-il. Nous n'avons rien à craindre.

— Mais, là-bas, brille encore une lumière ! dit Ravaillac, montrant du doigt la loge de Célestin Noël, alors en train de fumer sa pipe et de déguster son vin chaud.

— C'est là que demeure le gardien-fossoyeur, répondit Bénas, pour le rassurer, le père Noël. Je le connais bien. C'est un vieillard faible et timide. Si nous le rencontrions sur notre chemin !...

. . .

— Nous lui couperions facilement le sifflet, acheva Tête-de-Mort.

Il sauta au bas de la muraille et prêta ses hautes épaules pour faciliter la descente à ses compagnons nocturnes. Ravaillac fut à terre, en un instant. Mais Salomon Bénas fut plus lent à atterrer, ses membres raidis lui rendant plus difficiles de pareils tours de force, qui n'étaient qu'un jeu pour les deux bandits.

Les ténèbres qui s'étaient encore épaissies, leur permettraient d'aller de l'avant, sans prendre trop de précautions. Bénas courait en tête, comme poussé par une force secrète. Il tremblait d'émotion.

Ils eurent bientôt atteint le carré des grandes sépultures familiales. Tête-de-Mort s'orientait dans les allées, comptant les tombes et parfois se guidant à tâtons.

— Numéro quatorze ! dit-il soudain, en s'arrêtant. Nous y sommes. La lanterne, Ravaillac.

Le tueur de femmes détacha la lanterne sourde, qu'il portait à son ceinturon et en démasqua la lumière.

Le rayon tomba sur un mur de marbre blanc, déjà dégradé par les intempéries et au milieu duquel s'ouvrait une porte de bronze.

Des couronnes et des fleurs étaient jetées devant l'entrée.

— Mille diables ! jura Tête-de-Mort, le préfet de police cadenasse son tombeau comme si c'était un coffre-fort, renfermant des millions. La besogne sera rude !

— J'ai emporté de la dynamite, dit Bénas. A quoi bon s'éreinter ? Nous ferons sauter la porte.

Mais Tête-de-Mort ne voulut pas entendre parler de ce moyen là. L'explosion aurait fait trop de bruit.

Il fit signe à Ravaillac et aussitôt, ils se mirent à l'œuvre. Leurs larges poches étaient garnies de toutes espèces d'outils, à l'usage des voleurs, scies, villebrequins, marteaux. leviers,

tenailles. Grâce à leurs efforts réunis et à leur longue expérience, en peu d'instants ils devaient avoir forcé la serrure.

Le chien roux, comme l'appelait effectueusement son ami Tête-de-Mort, ne se ménageait pas et la résistance de la lourde serrure l'avait rendu furieux. Il travaillait comme un enragé, tordant de ses poings plus durs que fer, les fortes pentures de métal.

Enfin, les deux hommes ayant fait jouer en même temps leur pied de chèvre, un craquement sourd retentit et la porte s'ouvrit brusquement. L'air humide et froid qui leur arriva au visage, indiquait que nul autre obstacle ne les séparait du caveau, ouvert dans la journée. Ils descendirent treize marches et se trouvèrent dans le souterrain voûté où, depuis deux siècles les membres de la famille la Brière reposaient côte à côte.

La lueur de la lanterne sourde glissa des murs nus sur le dallage en marbre où, posés sur des pieds de granit, s'alignaient de nombreux cercueils.

— Là ! dit Salomon Bénas, d'une voix étranglée, c'est là qu'on l'a déposée.

En effet, sur le devant, et semblant commander le caveau, se dressait une bière, disparaissant presque entièrement sous les fleurs. Le cercueil en bois de chêne, garni d'argent, était jonché de roses, de violettes et de sombre verdure.

Les mains décharnées du Juif arrachèrent ces témoignages suprêmes d'amour et de regret, prodigués à la défunte et que le trio de bandits foula aux pieds.

— Cette monture en argent ! dit Ravaillac. Nous la ferons fondre et cela fera encore un fameux lingot.

— Nous verrons ça tout-à-l'heure, interrompit Salomon avec impatience. D'abord les joyaux. Ils ont bien autre valeur !

— Nous allons faire sauter le couvercle du cercueil, dit Tête-de-Mort.

Les sacrilèges bandits saisirent chacun un tourne-vis et pendant

quelques instants on n'entendit que le bruit sourd des arrêtes en spirale frôlant le bois tendre et sortant de leurs alvéoles. Cette besogne fut enlevée lestement. Le couvercle du cercueil fut soulevé et déposé contre le mur du caveau.

Un spectacle, qui aurait été impressionnant pour tout autre que pour ces âmes scélérates, s'offrit aux yeux des détrousseurs de cadavres.

Une femme pâle reposait sur des coussins de soie blanche. La mort n'avait point enlevé à ses traits réguliers et fiers leur caractère, leur beauté native. Le cachet de la destruction ne s'était point encore posé sur ce visage noble et doux. Seuls, les yeux étaient creusés et les lèvres contractées, en un vague sourire. Les mains de la pauvre morte étaient pieusement croisées sur son sein.

Mais les trois animaux de proie ne furent point touchés à la vue de l'admirable statue humaine. Leurs yeux avides ne voyaient que les bijoux et les vêtements de prix dont on avait paré la défunte.

Bénas ne pouvait contenir sa frénétique joie. Il se pencha sur le cadavre, puis recula, comme pour mieux s'en repaître la vue, serra ses main glacéés entre les siennes, caressa les joues blanches, en un mot se conduisit comme un homme frappé de démence.

La lumière de la lanterne sourde était dirigée en plein sur la malheureuse à laquelle, même la paix de la tombe devait être disputée. Mille rayons offrant toutes les couleurs du prisme ravirent les yeux des voleurs. Au corsage de satin blanc, dont on avait revêtu la morte, une broche, garnie de diamants, éclairait la pénombre de ses feux éblouissants.

Salomon Bénas arracha brutalement le splendide joyau pendant que Tête-de-Mort et Ravaillac dépouillaient les bras et les doigts de leurs bracelets et de leurs bagues.

Puis, le juif détacha les boucles d'oreilles en diamant et le

tout disparut dans un sac que l'usurier portait attaché à la ceinture, sous sa sordide redingote.

— Malédiction ! s'écria Tète-de-Mort qui, pour accomplir son œuvre nocturne, n'avait pas jugé nécessaire de déguiser ses mutilations et avait l'air, lui-même, d'un mort échappé au tombeau. Il y a là à l'annuaire de la main une bague garnie d'émeraudes qui semble rivé dans la chair !

Un couteau brilla aussitôt au poing de Ravaillac.

— Tu n'as alors qu'à couper le doigt pour avoir la bague, dit l'immonde gredin.

Et, soulevant le bras raidi, il posa le tranchant de la lame sur le doigt de la morte. Mais Salomon le repoussa du poing.

— Tu n'es encore qu'un apprenti dans la profession, maudit chien, gronda-t-il.. Est-ce que tu veux souiller ce satin tout neuf, qui, enlevé avec précaution, représentera encore une centaine de francs, sans compter les dentelles de Bruxelles qui ont bien aussi leur valeur ?

Tête-de-Mort approuva du geste cette sage considération et les trois scélérats convinrent d'enlever d'abord à la morte, son précieux vêtement. En un instant, la lugubre opération fut faite. La robe, proprement roulée, fut enfermée dans un sac.

— Le jupon, garni de dentelles vaut bien aussi la peine de l'emporter, dit Bénas.

En ce moment, Ravaillac, qui s'était posté au haut des marches de pierre, pour faire le guet, à tout hasard, cria d'une voix inquiète, à ses complices :

— Je vois une lumière qui se meut dans le cimetière ! Maintenant, elle s'est arrêtée.

Tête-de-Mort fit un mouvement de terreur, mais Salomon le rassura de la main.

— Ce sera le gardien, le vieux Noël, dit-il. Ce fossoyeur modèle a toujours quelque chose à faire à ses tombes. Il ne nous soupçonnera point ici et si, par hasard, il s'y aven-

curait pour nous faire pièce, eh ! bien, Tête-de-Mort, tu pourras éprouver si son crâne est plus dur que le fer de ton marteau !

— Dans tous les cas, il faut nous hâter de faire maison nette, répondit le bandit. Le diable emporte ce jupon. Il ne fera pas notre bonheur ! Eh ! Ravaillac, ici avec ton couteau. Il faudra lui couper le doigt, tout de même, pour avoir cette sacrée bague !

Le tueur de femmes ne se le fit pas dire deux fois. Il dégringola des degrés et aiguisa vivement la lame sur le cuir de sa semelle.

Pendant ce temps, Bénas avait fermé le sac, au moyen d'une ficelle et le jeta sur son épaule. Tête-de-Mort prit la lanterne et en dirigea le rayon sur la main de la morte que Ravaillac avait soulevée. Il fallait bien que l'assassin y vit clair pour faire son lugubre ouvrage ! Il posa la lame sur le doigt et, sans pitié, trancha la peau et la chair. Le sang jaillit de la plaie béante et coula à larges gouttes sur le jupon.

— Passe-moi le marteau, Tête-de-Mort, dit Ravaillac, que je fende l'os.

Mais avant que le voleur se fût retourné pour satisfaire à la demande de son compagnon, il se produisit quelque chose d'effrayant. Un profond soupir s'éleva sous la voûte de pierre. Ravaillac sauta en arrière. La lanterne trembla au poing de Tête-de-Mort et son hideux visage changea de couleur.

Même Salomon Bénas regarda devant lui avec des yeux dilatés par l'épouvante.

Un second soupir s'éleva, si plaintif, si prolongé, que la sueur perla sur le front des trois misérables. Puis, la main mutilée se leva, un tressaillement secoua tout le corps, le sein palpita et lentement, on vit la morte se soulever.

— Elle vit ! s'écria le Juif. On l'a enterrée vivante ! Dieu Puissant ! Elle va nous trahir.

— Range-toi! dit Tête-de-Mort. Il s'agit maintenant de nous mettre en sûreté. Maudit juif, qu'est-ce que tu fais là, immobile comme un pilier de marbre?

Il voulut entraîner Salomon, mais celui-ci poussa un rire de fou et se déroba violemment à son étreinte.

— Lâches! s'écria-t-il. Vous vous mêlez de détrousser les morts et vous vous effrayez d'une morte-vivante! Je vous montrerai comment il faut s'y prendre. Ce qui se lève de la tombe, on l'y repousse!

Et, comme une hyène, il se jeta sur la ressuscitée. Celle-ci avait rouvert les yeux et promenait autour d'elle des regards stupéfaits.

Elle semblait ne pas comprendre où elle se trouvait et ce que lui voulaient ces hommes étranges. Sans doute, elle se croyait le jouet d'un rêve effrayant.

Cependant, en voyant le Juif se jeter sur elle, elle poussa un cri d'alarme. Bénas, retenant d'une main le sac qu'il portait sur le dos, la saisit de l'autre par le cou, et se mit en devoir de l'étrangler.

De nouveau, la morte vivante jeta un cri perçant.

— Chien de Juif! s'écria Tête-de-Mort, tu nous entraineras tous à notre perte!

Et saisissent eu collet le vieillard, qui se débattait furieusement, il l'entraina sur les degrés. Déjà Ravaillac s'était esquivé. Tête-de-Mort et Bénas arrivèrent, à leur tour, à ciel ouvert. Devant eux se dressaient, séparés seulement par une tombe, trois ombres, deux hommes et une femme.

Bénas se laissa tomber tout de son long sur le sol et enfouit son visage dans le sac comme pour ne pas être reconnu, ou plutôt avec le mouvement instinctif de l'autruche se cachant la tête dans le sable et ne se croyant plus vue des chasseurs parce-qu'elle ne les voit plus elle-même.

Tête-de-Mort, lui, resta debout, sombre et résolu, se demandant

sur lequel il devait se jeter d'abord. Malheureusement pour lui, il n'avait plus d'arme, ayant laissé son marteau dans le souterrain.

Cependant, un incident qu'il n'avait point prévu, vint le servir. Le visage atrocement mutilé qui lui avait valu son nom, avait produit son effet.

A l'aspect de ce sinistre visage, les survenants étaient restés immobiles, et commme pétrifiés par une inexplicable terreur.

Tête-de-Mort mit l'instant à profit. Il fonça sur Mathieu, de toute la force de son corps rudement musclé. Son poing de fer s'abattit sur son front et envoya Dreyfus rouler comme une masse sur le sol.

Quatre coups de feu se succédèrent, tirés par Alice sur le bandit. Mais trois avaient manqué leur but. Le dernier, seulement, atteignit légèrement Tête-de-Mort dans les chairs du bras gauche.

De la main droite il arracha le bâton ferré à celle de Mathieu, privé de sentiment, et le brandit autour de sa tête avec une redoutable agilité. Alice se jeta sur le corps de Mathieu, comme pour le protéger.

Le bâton s'abattit sur le front du vieux fossoyeur qui tomba à son tour, en poussant un cri. La lanterne s'éteignit. C'était surtout ce que voulait le bandit.

Il poussa du pied le Juif, se baissa vivement vers lui et lui murmura à l'oreille :

— Viens ! Il fait sombre. On ne nous reconnaîtra point !

Salomon se releva vivement, et tous deux prirent la fuite vers la muraille. Ravaillac vint à leur rencontre.

— L'échelle de corde est placée ! leur dit-il d'une voix triomphante. Je ne l'ai pas oubliée, moi !

Une minute plus tard, ils se trouvaient de l'autre côté du mur et prenaient leur course dans l'ombre, moitié traînant, moitié portant le Juif. Bientôt, ils furent hors de toute atteinte.

Entretemps, Mathieu avait repris ses sens et s'était relevé

Insensible à la souffrance, il entraîna Alice vers le caveau. Au moyen de deux allumettes-bougies, ils arrivèrent au bas, où ramassant la lanterne sourde, abandonnée par les violateurs de sépultures, il se rendirent compte de ce qui s'était passé.

Surmontant leur involontaire épouvante, ils coururent au cercueil ouvert. Mathieu se courba vers la morte vivante, dont Alice saisit les mains.

— Elle vit ! s'écrièrent-ils, en même temps.

— Mais restera-t-elle vivante? ajouta tristement Mathieu. C'est que Dieu seul peut savoir!

Et tous deux réunirent leurs efforts pour transporter la malheureuse hors du caveau funbère et la ramener du séjour des morts à l'air libre, respiré par les vivants.

XVI

Paris, la nuit

La même nuit, où se passaient les évènements que nous venons de raconter, un homme, à barbe rousse, suivait les rues de la partie la plus peuplée, mais la moins aristocratiquement, du faubourg Montmartre.

Il s'enveloppait, jusqu'à la cheville, d'un ample et vieux manteau de soldat, rapiécé en beaucoup d'endroits, et était coiffé d'un bonnet de soldat, ancien modèle. Sur sa poitrine, brillaient plusieurs médailles qui le faisaient reconnaître pour un invalide de l'armée.

Le pauvre diable, comme beaucoup de ses pareils, portait sur le dos un orgue de barbarie, témoignant combien peu la patrie

avait reconnu ses actions d'éclat. Ils se sont pas toujours récompensés, comme ils devraient l'être, ceux qui se font estropier, sur les champs de bataille, au service du pays.

Notre invalide devait être sur le chemin de sa demeure. Courbé sous le poids de son orgue et aidant sa marche d'un bâton noueux, il allait d'un pas lent, mais encore ferme.

Enfin, après une longue course, il enfila une étroite ruelle, où depuis longtemps s'étaient éteints tous les bruits du jour, car aucune fenêtre n'y était plus éclairée et toutes les portes en étaient closes.

L'invalide s'arrêta devant une maison basse, d'aspect misérable. Il frappa doucement, par deux fois, à l'une des vitres du rez-de-chaussée, puis alla à la porte qui lui fut ouverte par une main invisible.

L'homme franchit le seuil et se dirigea, par le sombre couloir, vers l'une des chambres s'ouvrant à droite.

Ici, il sollicita l'entrée en frappant sept coups, dont le quatrième plus fortement marqué que les autres.

Un judas fut soulevé de l'intérieur et une tête d'homme apparut derrière l'étroite ouverture.

— Combien d'anneaux compte aujourd'hui la chaine ? demanda celui qui faisait l'office de portier.

— Trois cent dix ! répondit le joueur d'orgue, sans hésiter.

— De quoi sont-ils forgés ? demanda le cerbère.

— Cent quatre vingt de fer et soixante d'acier.

— Et les trois restants ?

— De quelque chose qui est plus fort que le fer et que l'acier.

— Quelle est donc cette matière? La pourrais-tu nommer, étranger ?

— Oui. On l'appelle la volonté du peuple.

La porte s'ouvrit alors, et l'invalide entra. Il se trouvait dans une petite chambre sordide, meublée seulement d'une table et d'une chaise

Le portier continuait à le couvrir d'un regard soupçonneux.

— Tu m'as bien donné le mot de passe, dit-il à l'invalide qui avait déposé son orgue dans un coin, et tu t'es fait connaître comme de la fédération des « Compagnons de chaîne. » Mais que viens-tu faire ici, si tard dans la nuit ? Tu dois savoir, cependant, que les Compagnons ne doivent plus se réunir que dans un mois.

— Oui, je le sais, répondit l'invalide, se redressant soudain, d'une façon toute juvénile. Compagnon portier, je désire parler aux Maîtres. Conduis-moi vers eux.

Le portier, surpris, fit un pas en arrière.

— Parler aux maîtres ? dit-il, avec respect. As-tu donc le signe ?

Le faux invalide tira de la poche de sa redingotte trois anneaux de différentes grandeurs, mais rivés l'un à l'autre.

Ces anneaux semblèrent faire sur le portier une vive impression. Il les considéra presque avec crainte et les mania sans parler, pendant quelques minutes.

— Je m'en vais voir s'ils s'adaptent à la grande chaîne, dit-il.

Il ouvrit une porte, donnant dans un second couloir, disparut et revint au bout de peu d'instants

— Les anneaux s'adaptent, dit-il. Assieds-toi, compagnon, tu saura bientôt si les Maîtres consentent à te recevoir.

Le joueur d'orgue prit place sur l'unique chaise du pauvre réduit. Dix minutes s'écoulèrent, puis trois coups, espacés, furent frappés derrière la muraille.

— Les Maîtres t'appellent, dit le portier. Suis ce couloir tout-droit, compagnon. Au bout, se trouve une porte et, derrière cette porte, tu les trouveras.

Le faux invalide suivit ces instructions et, quelques instants plus tard, il se trouvait dans une pièce, de moyenne grandeur, éclairée par une lampe à pétrole, pendue à la poutre soutenant le plafond.

Derrière une table, couverte d'un drap noir, étaient assis trois hommes masqués. Chacun d'eux portait au cou une chaine, toutes trois reliées ensemble.

Des livres et des papiers jonchaient la table et chaque Maitre avait, devant lui, une bougie allumée.

— Tu as désiré parler aux Maîtres des « Compagnons de chaînes » dit d'une voix sévère, témoignant de l'autorité dont il se savait investi, l'homme masqué qui occupait le milieu de la table. Tes anneaux sont en ordre. Comment t'appelles-tu, compagnon ?

L'étranger dépouilla son manteau et son bonnet militaire, ôta sa fausse barbe rousse et découvrit les traits de Koert Wallberg, le bijoutier allemand, recherché par la police, dans la maison garnie de madame Degouves et qu'Alice avait sauvé d'une perte certaine.

— Je suis Koert Wallberg, dit-il, le délégué des « Compagnons de chaîne » allemands.

— Sois le bienvenu ! s'écrièrent les trois hommes masqués, en se levant et en tendant la main au jeune ouvrier.

— Pourquoi avoir tardé si longtemps à nous faire une seconde visite ? demanda l'un des maîtres. Ne savais-tu pas que des communications importantes t'attendaient ici ?

— Honorable Maître, répondit Wallberg, j'ai été obligé de me cacher, depuis dix jours, car la police me recherche et, même, c'est au prix des plus grands dangers que j'ai pu échapper à la prison.

— Ou t'es-tu donc réfugié ?

— Dans la cave de madame Degouves, dans la maison de laquelle j'occupais, auparavant, une humble mansarde. C'est la fille même de mon hôtesse, la belle Dolorès qui, à l'insu de sa mère m'y a caché et, depuis ce temps, m'apporte à boire et à manger.

— Dolorès Degouves, dit le Maître du milieu. Ce nom sera inscrit dans le livre des protégés. Elle a rendu service à un

Compagnon de Chaîne et, où qu'elle se trouve, les Compagnons de Chaîne lui doivent aide et secours !

L'un des Maitres consigna immédiatement le nom de Dolorès dans un registre spécial.

— Maintenant, écoute l'ordre qui nous est parvenu pour toi de la part des Maitres sur Maitres, reprit l'homme masqué qui présidait les deux autres. Koert Wallberg, tu partiras, demain, à la première heure, pour Londres, où doit se déclarer une grève des ouvriers des docks. Tu te joindras à eux pour prendre la direction des compagnons d'origine allemande. Tu seras déguisé, à ton choix, et prendras par le Hâvre. Dans ce port se trouve, en ce moment, un bâteau, servant aux transports de charbon. Le capitaine te prendra à son bord et te débarquera à Londres, sur simple présentation de ta chaîne. As-tu encore d'argent ?

— Celui que j'avais est presque épuisé, répondit Wallberg.

— Dans ce cas, on te pourvoira d'une somme suffisante. Rends-toi de ce pas au faubourg Saint-Antoine, à l'établissement du « Moulin d'or » géré par la mère Cazotte. La vieille hôtesse t'introduira dans la salle où se tiennent des bals masqués secrets. Tu y chercheras un homme revêtu d'un domino vert. Présente lui ce morceau de parchemin, et il te remettra l'argent nécessaire.

Le Maître remit à Wallberg un mince carré de parchemin sur lequel se trouvaient quelques hiéroglyphes de convention,

— Nous te souhaitons tous un prompt et heureux voyage, reprit-il. Puisses-tu travailler sans trêve, ni relâche, pour le salut de ceux qui, jour et nuit, usent leurs bras pour gagner à peine un morceau de pain. Voici tes anneaux. Tâche...

Un coup de sonnette retentit soudain derrière la porte. Les trois hommes bondirent sur leurs sièges. Wallberg se retourna et vit qu'un guichet venait de s'ouvrir dans la porte. Un écriteau, portant en lettres de feu, sur fond noir, le mot : « Police » s'y encadrait.

Il regardait encore que le guichet se referma et la table à laquelle s'étaient assis les trois Maîtres, s'enfonça, sans bruit, dans la plancher. Le jeune ouvrier se sentit saisir par le bras.

— Suivez-nous, dit une voix à son oreille. et ne craignez rien.

La chambre de réunion des Maîtres était pourvu d'un large foyer de construction ancienne. Malgré la saison, on n'y avait point allumé de feu.

Le gril de ce foyer était si élevé, qu'un homme fait pouvait passer dessous, en rampant.

Les hommes masqués entraînèrent Wallberg à leur suite, par cette voie étrange. Arrivés de l'autre côté, ils grimpèrent l'un après l'autre, par une échelle de fer, jusqu'au haut de la large cheminée.

Bientôt, Wallberg sentit le vent froid de la nuit. Ils se trouvaient sur un toit d'où, par une fenêtre en tabatière, laissée ouverte, ils pénétrèrent dans une maison avoisinante.

— Ici, nous sommes complètement en sûreté, dit l'un des hommes et l'arrivée soudaine de la police n'aura pour nous que deux suites. Premièrement, nous transporterons immédiatement notre quartier général sur un autre point de Paris, comme nous le faisons tous les trois mois et, secondement — ici la voix du Maître principal résonna sourde et solennelle — nous rechercherons lequel des membres de la fédération nous a trahis. Car c'est seulement par trahison que la police a pu connaître le lieu et l'heure de notre réunion.

— Ce traître, ce misérable, ce Judas, des « Compagnons de chaîne » dit un autre des Maîtres masqués, subira le châtiment qu'il mérite. Vous savez, compagnons, la peine invariable qui atteint les malheureux, auteurs d'une indiscrétion comme d'une délation ?

— La mort ! répondirent les autres d'une voix sombre.

— Et honorables Maîtres, n'avez-vous point de soupçons sur personne d'entre nous ? demanda Waïlberg. N'auriez-vous point, en accueillant imprudemment quelque nouvel affilié, livré les secrets des Compagnons de chaîne à un espion de police ?

Le plus âgé des Maîtres pencha la tête d'un air pensif.

— Tu es déjà en possession de tes trois anneaux, compagnon Wallberg, répondit-il, et par conséquent au nombre des éprouvés, qui bientôt seront promus à la Maîtrise. Aussi sommes-nous en quelque sorte obligés de répondre à ta question. Écoute-donc. Il y a quelques mois, un des nôtres, compagnon sûr et fidèle, nous a présenté un homme, résolu à se vouer au grand mouvement, à la cause sainte qui doit avancer l'heure de l'émancipation définitive pour les travailleurs du monde entier. Cet homme n'était point un ouvrier, comme nous, mais se trouvait placé au contraire, dans la plus brillante situation. Il occupe un rang supérieur dans l'armée française. Cet homme était venu pour nous apprendre que les germes de mécontement grandissaient tous les jours, dans les casernes.

Il se disait fermement pénétré des principes qui nous font agir. Nous l'avons mis à l'épreuve et le trouvant à la hauteur du socialisme moderne, nous l'avons enfin admis parmi nous. Depuis cette époque, la police a tenté à deux reprises différentes de nous surprendre, mais chaque fois sans résultat. Nous croyons, maintenant, que cet officier supérieur nous a trahis. Les preuves nous manquent encore, pour prononcer la terrible sentence, mais ce n'est là qu'une simple question de temps. Ces preuves, nous les aurons. Alors, notre poignard vengeur l'atteindra. Sois sur tes gardes, Wallberg, lorsque tu te trouveras en rapport avec le domino vert qui doit te remettre les fonds nécessaires pour ton voyage à Londres, car ce sera l'homme que nous soupçonnons.

Les compagnons de chaîne quittèrent la mansarde, descendirent un raide escalier et pénétrèrent dans une chambre ou un vieillard, en habits d'ouvrier les reçut avec cordialité.

Sur un signe d'un des Maîtres masqués, l'ouvrier ouvrit un coffre et en tira un manteau de cardinal, garni d'hermine, avec tous les accssoires de ce costume religieux et un demi-masque noir.

— Tu vas revêtir ce déguisement, Wallberg, dit le principal Maître, car ce n'est que grâce à lui que tu seras admis au bal, masqué secret du « Moulin d'or. » Tu trouveras dans la poche de droite de ce manteau, une pièce de monnaie en aluminium. Tu la montreras à la mère Cazotte, qui t'introduira, dans la salle souterraine, où ont lieu ces saturnales parisiennes. Mais il faut attendre encore que nous ayons reçu avis de la retraite des agents.

Une heure tout entière s'écoula. Alors, s'ouvrit brusquement la cage d'un coucou d'Allemagne, pendu à la muraille et l'oiseau en bois fit entendre sept fois son cri.

— Notre portier nous télégraphie que le descente de police n'a abouti à rien, dit le vieux Maître, et qu'elle s'est retirée fort désappointée, convaincu d'avoir été dupe d'une fausse piste. Il est temps pour toi de partir, Wallberg.

Le jeune homme revêtit son déguisement sacerdotal, se drapa dans le manteau bordé d'hermine et coiffa du large chapeau rouge s. tête blonde. Puis il mit son demi masque et prit congé des maîtres qui lui recommandèrent encore la plus grande prudence à l'endroit du domino vert et le prièrent, aussitôt arrivé à Londres, de leur en donner avis par une lettre écrite en signes convenus.

Le vieillard, en habits ouvriers, le conduisit jusqu'à la porte de la rue, devant laquelle stationnait une voiture fermée.

— Où me faut-il laisser mon déguisement ? demanda Wallberg, en prenant place à l'intérieur.

— Vous pouvez le confier à la mère Cazotte, répondit l'ouvrier. Mais n'oubliez pas de présenter la médaille en aluminium que ; trouverez dans votre poche.

La portière refermée, la voiture partit au trot, pour se diriger bientôt, par les rues du faubourg Saint Antoine, vers le « Moulin d'Or » et ses mystères.

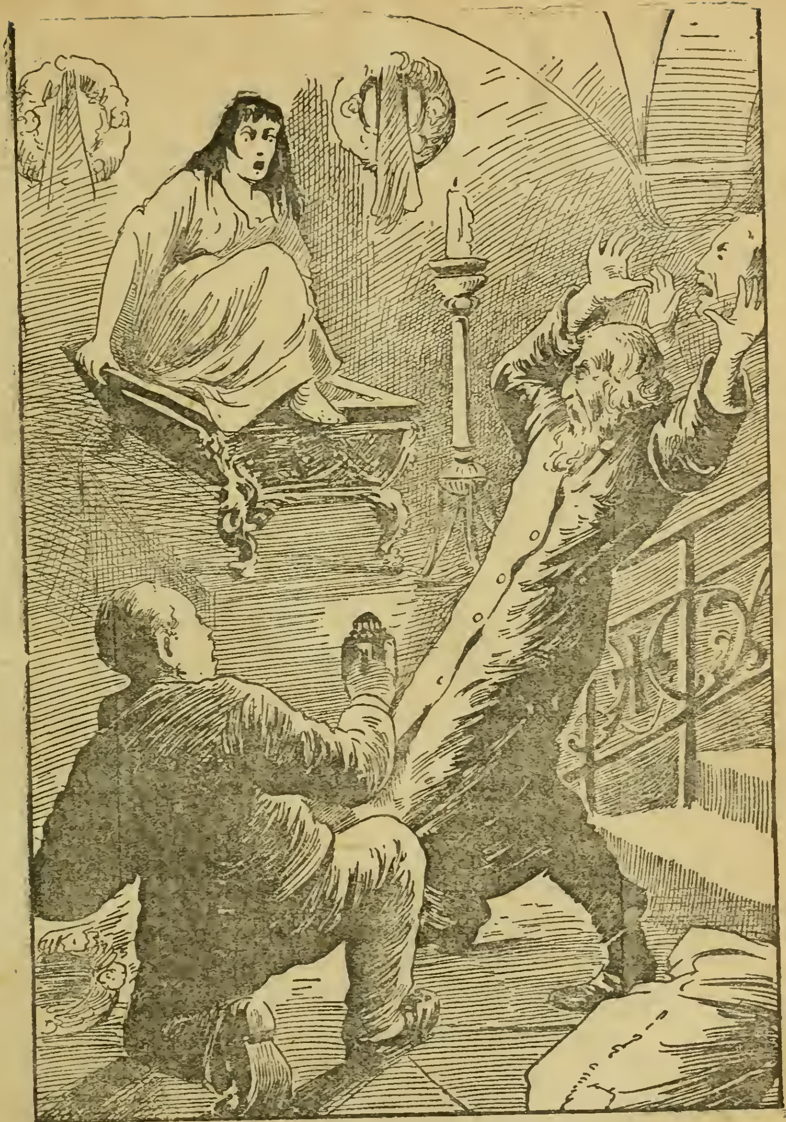
Nous avons vu que le cabaret avait assez sordide apparence. En réalité il ne constituait qu'une faible partie de bâtiments exploités, relié intérieurement à des constructions adjacentes, entr'autres le hangar dans les greniers duquel avait expiré l'enfant de Christine.

Cet aggloméré de masures, qu'on aurait cru indépendantes les unes des autres, occupait tout l'espace compris entre deux rues parallèles et était doublé, sur son entière superficie, d'une salle de bal souterraine, aménagée avec la dernière magnificence.

Les murailles de ce palais souterrain, renouvelé des Mille et une Nuit, étaient ornées de glaces immenses et les plafonds de miroirs de Venise, multipliant l'éclairage « a giorno » produit par des milliers de tulipes électriques. Des piliers de bois sculpté et doré séparait le centre du hall souterrain des galeries latérales, aménagées en voluptueux réduits, à l'usage des vices parisiens et en cabinets particuliers, pour les rencontres secrètes.

Chaque nuit se rassemblaient là les éléments les plus divers de la moderne Babylone, reliés par la soif immodéré du plaisir, allant jusqu'à la licence et à l'orgie. Là, les plus inavouables passions pouvaient se donner carrière, à la faveur d'un déguisement.

C'était une société bien mêlée que celle de tous ces viveurs masqués qui se mouvaient dans la vaste salle, revêtus de costumes éclatants ou bizarres, tournoyant aux accords de valses enragées, oubliant dans des flots de champagne les tracas de l'existence ou, retirés à l'écart, s'enivrant aux âcres voluptés du jeu ou de la luxure, jusqu'à ce que l'aube les dispersât, comme des spectres s'évanouissant au chant du coq.



Elle vit ! s'écria le Juif. On l'a enterrée vive !

Oui, société bien mêlée, que celle de ces bals secrets, non que la police en ignorât l'existence, mais parce que l'accès n'en était pas seulement une simple question d'argent. N'y pénétrait pas qui voulait, en prenant seulement la peine de mettre la main à la poche. Les cartes d'entrée en étaient vendues sous le manteau, avec des précautions extrêmes, et subissaient les fluctuations d'exorbitantes surenchères.

Naturellement, les dames de mœurs suspectes formaient le centre et la majorité de ces réunions sardanapalesques.

Ces belles, méprisables et cependant séduisantes créatures, avaient presque toutes fait leurs études dans cette Université de l galanterie moderne qu'on appelle Paris.

Elles y avaient appris à tendre leurs filets de soie, dont chaque maille est tissée de lascivité, de fausse tendresse, d'enivrement, d'esprit et de ruse et où se font si bien prendre les hommes qu'ils oublient et sacrifient tout pour l'amour corrogant et trompeur de ces infernales magiciennes.

Ces dangereuses courtisanes circulaient sous l'aveuglante clarté des lampes à incandescence, revêtues des costumes les plus voyants, les plus riches, les plus fantastiques et les plus impudiques, pareilles à des oiseaux exotiques ou à de merveilleux papillons, se pendant au bras de leurs cavaliers de rencontre et les attirant vers les réduits où, aux feux du capiteux champagne, la poésie des sens s'alliait à la pure bestialité.

Les hommes, eux, ardents, le jour, à la curée de l'argent, ou qui, pour être riches s'étaient seulement donné la peine de naitre, dont nul, peut-être, n'aurait prodigué, pour un but noble et généreux, la centième partie de l'or, qu'ils semaient ici à pleines mains, appartenaient, pour une partie, à la classe des voluptueux oisifs, ignorant les saines fatigues du travail, qui ferment leurs rideau au soleil, pour ne pas en être réveillés sur la molle couche où ils se refont des excès de la nuit.

Les déterminés viveurs, pour lesquels le jeu, les femmes et

les chevaux, sont toute la vie, coudoyaient les négociants, les industriels, les hommes d'affaires cascadeurs, s'étourdissant sur les suites amères d'une banqueroute imminente.

Il y avait là, encore, des caissiers infidèles, jouissant de leur reste, en attendant la cour d'assises, des étudiants dévoyés, des écrivains et des artistes, en quête d'études de mœurs ou de motifs plastiques, et aussi des bandits de profession, jouant à l'homme du monde, pour dépenser, en une nuit d'ivresse, le fruit de crimes longuement médités et accomplis froidement.

Les bals du « Moulin d'Or » qui n'en a entendu parler ? Quel étranger, de passage à Paris, n'a pas cédé à la tentation de jeter un coup d'œil sur ce monde souterrain de la vanité, du désordre, de la folie et de l'amour tarifé ?

Mais, aussi, quel homme d'honneur, ne se sentirait pénétré de dégoût, lorsque les premiers rayons du jour, luisant sur ces masques livides et plâtrés, éclairent d'une lueur vengeresse les abîmes de misère, d'infâmie, de démence et d'honneur, qu'ils réflètent sinistrement ?

. . . .

Deux hommes, revêtus, l'un, d'un domino vert et l'autre d'un domino noir, étaient en conférence dans un des cabinets ménagés sous les galeries latérales.

Entre eux se trouvait une petite table supportant une liasse de billets de banque, un barême de change et tout ce qu'il faut pour écrire. L'un d'eux maniait complaisamment un bijou, brillant de tous les feux du prisme. Le domino noir abritait Salomon Bénas. Le domino vert drapait la haute taille du beau ténébreux.

— La pareille de cette broche là, monsieur le comte, disait le Juif, vous ne la trouveriez point dans tout Paris. Voyez-moi ces pierres ! Elles brillent comme des étoiles et sont toutes de la plus belle eau.

Le comte lui prit la broche des mains et l'examina avec attention.

— Dans tous les cas,répondit-il, c'est un bijou digne de parer le sein de la princesse. Le travail, aussi, en est remarquable. Je croirais bien que cette broche a été faite aux Indes.

— Aux Indes? Très certainement! confirma Bénas. La favorite d'un radjah a dû s'en enorgueillir. Le Dieu de Jacob m'en soit témoin ! C'est là une occasion qui ne se représentera plus pour vous. Douze mille francs ! Monsieur le comte, c'est donné et je suis un malheureux homme ! Vrai, loin de gagner dessus, j'y perds de mon bel argent !

— Douze mille francs ? Non, Juif, dix mille, et pas un sou de plus.

Bénas reprit vivement le précieux bijou qui n'était autre, nos lecteurs l'auront déjà deviné, que la broche arrachée par les profanateurs de sépulture, du sein de la morte vivante du Père Lachaise

Mais voyant que le comte se levait pour partir, il devint inquiet.

— Monsieur le comte, pour l'amour de Dieu, gémit-il, ne vous portez point à vous même un si notable préjudice ! Ne souffrez point que cet incomparable joyaux passe dans d'autres mains que les vôtres ! Malheur à moi ! Me faudra-t-il subir encore une plus grande perte ?

— Ne pleure point, Salomon, dit le sinistre major, ne t'arrache point les cheveux ! Je t'ai dit mon dernier mot. Tu as déposé dix mille francs et ce bijou sur la table. Ajoutes-y encore mille francs, et je te signe un billet de trente cinq mille francs, moyennant lequel tous nos comptes, anciens et nouveaux, seront liquidés. Oui ou non ? Il n'y a qu'un mot qui serve.

L'usurier poussait de profonds soupirs et semblait au comble du désespoir. Ses larmes coulaient sur les billets de banque, qu'il avait tirés de son côté et, plus de dix fois, il mania le

bijou, de sa main tremblante, ne pouvant se rassasier de ses rayonnements.

Mais le comte fut inébranlable et Salomon dut se rendre. Le Juif tira péniblement d'un portefeuille crasseux deux billets de cinq cent francs et les déposa sur le guéridon. Alors, seulement, le beau ténébreux lui signa sa reconnaissance et fit disparaître dans une poche intérieure bijou et billets.

Cela fait, il voulut prendre congé, avec une courte salutation, mais Bénas le retint par le pan de son domino vert.

— Que me veux-tu encore ? dit le sinistre major avec colère. Nous en avons fini ensemble, et je ne me soucie pas qu'on me voie ici avec toi.

— Un service en vaut un autre, monsieur le comte, balbutia Bénas. Je voudrais seulement vous faire humblement souvenir de la promesse qu'à bien voulu me faire votre Seigneurie, la première fois qu'elle a daigné m'emprunter de l'argent.

— Une promesse ? dit le major, en fronçant le sourcil.

Le vieil usurier courba la tête en grimaçant, et un équivoque sourire releva sa lèvre.

— Monsieur le comte aurait-il perdu la mémoire de cela ? demanda-t-il à voix basse. Je suis un vieil homme et j'aurais besoin d'une jeune ménagère qui me soigne et surveille ma maison. J'avais jeté les yeux sur la belle Dolorès, la fille de madame Degouves... Je sais que monsieur le comte à tout pouvoir sur ces deux femmes... De son côté, madame Degouves est une personne intelligente, qui sait le prix de l'argent... Si elle veut me céder sa fille comme gouvernante, je la paierai convenablement.

— Je te comprends, vieux renard, dit le comte en riant. Tu voudrais acheter la belle Dolorès à la Cubaine.

— Si ça peut s'appeler comme ça, oui !... La fillette a allumé dans mon cœur un feu ardent. Je ne suis plus des plus jeunes, sans doute, mais qu'importe cela? Je serai aux petits soins pour

elle, elle vivra chez moi comme une reine et, lorsque je mourrai elle se verra richement pourvue dans mon testament. Si elle est d'humeur accommodante, elle pourra devenir ma légataire universelle.

— Cette dernière promesse aurait bien son prix, dit railleusement le comte, mais à condition que tu t'engages à l'exécuter à bref délai. Mais tu n'en as plus pour longtemps, mon pauvre Salomon, à faire ta partie dans la danse macabre qu'est l'existence. Tu es vieux, très vieux, et demain, peut-être, tu pourras dire adieu à ton coffre-fort.

Le Juif frissonna de tous ses membres et étendit vers le sinistre major ses mains décharnées.

— Ne me parlez point de mourir, monsieur le comte, s'écria-t-il d'une voix lamentable. Je ne veux point entendre parler de cela ! Je ne puis le supporter ! L'idée que l'on m'enterrera un jour, qu'on me jettera un drap sur la face, cette idée-là, voyez-vous, trouble ma raison ! Non, non, je veux vivre, je vivrai et je coulerai une longue et heureuse existence à côté de la belle Dolorès !

— J'en parlerai à madame Desgouves. Elle est justement au bal avec sa fille. Si tu offres une somme respectable et, surtout, si tu lui donne des sûretés, concernant le testament, il n'est pas impossible que cette cupide créole ne t'abandonne son aimable progéniture.

— Vous pouvez compter sur mon éternelle reconnaissance, monsieur, dit Bénas d'une voix tremblante. Vous le savez, le vieux Bénas sera toujours en mesure de vous obliger.

— C'est bien. Attends ici, dans ce cabinet. Tu parleras toi-même à Dolorès.

Le comte renoua son masque et rentra dans la salle de bal. A peine avait-il fait quelques pas qu'un homme, en costume de cardinal, lui murmura ces mots à l'oreille :

— Combien d'anneaux à la chaîne ?

— Trois cents dix ! répondit le major, sans hésiter.

Et, tirant le rouge cardinal dans un coin, il lui remit une enveloppe fermée, en lui disant tout bas :

— Voici, compagnon, une somme de mille francs que je vous remets de la part de l'Association, pour vos frais de voyage et de séjour à Londres... Mais ne pourrais-je connaître votre nom, mon frère ?

— Je ne vous dirai pas mon nom, répondit Wallberg, car l'Association est menacée par des traîtres, qui font le jeu de la police. Mais les espions recevront leur châtiment.

Ce disant, le jeune homme s'éloigna rapidement et se perdit dans la foule.

Le comte, à ces paroles, avait pâli sous son masque.

— En serait-il aussi ? Les Compagnons de chaîne auraient-ils des soupçons sur moi. Dans ce cas, il faut s'empresser d'agir.

Juste en ce moment, un arlequin s'approchait de lui.

Le joyeux compère, au costume richement et curieusement barriolé, brandissait une latte dont-il distribuait libéralement les caresses aux masques passant à sa portée.

L'arlequin toucha deux fois le comte à l'épaule, une fois au bras gauche et puis, tout à plat, sur la poitrine.

Le comte lui saisit la main et la retint dans la sienne.

— Est-ce vous, Gilbert ? demanda-t-il à voix basse.

— C'est moi, répondit l'arlequin.

C'était effectivement le rusé agent de la police secrète, le détective Gilbert, bien connu, déjà, de nos lecteurs et qui, sous un déguisement bouffon, surveillait la tumultueuse assemblée

— Avez-vous fait la descente convenue, au refuge des Compagnons de chaîne, demanda tout bas le comte au policier.

— Et en personne, encore, répondit ce dernier. Grâce à vos renseignements, nous avons pénétré dans leur repaire, mais en faisant buisson creux ! Les oiseaux étaient envolés, avant que nous ne missions la main sur le nid !

— Malédiction! gronda le comte. Voici ce qui pourrait devenir dangereux pour moi. Mais, du moins, je me trouve en mesure de vous procurer une petite satisfaction. Voyez-vous, là bas, ce manteau de cardinal, qui se perd justement dans la foule?

— Certainement, répondtt Gilbert. Un homme de haute taille et d'allures jeunes.

— Sous ce manteau rouge se cache un des plus actifs et des plus dangereux agents de l'Association.

— Alors, je m'en vais l'arrêter, dit Gilbert. Je crois, monsieur e comte, que le Gouvernement n'aura point à se plaindre de nous et qu'il nous récompensera en conséquence.

— Vous saisirez dans une des poches de ce manteau rouge une médaille en aluminium. C'est un signe de ralliement pour les Compagnons de chaîne et il vous sera d'une preuve suffisante... Mais, surtout, n'oubliez point, Gilbert, que mon nom ne peut être prononcé en aucun cas.

Le domino vert et l'arlequin se séparèrent pour aller chacun à leurs affaires, Gilbert pour arrêter l'homme au manteau rouge, le comte, pour parler à madame Desgouves, qu'il trouva installée devant le buffet. Elle dégustait une glace à la framboise en querellant une autre femme masquée, mais qui, à en juger par ses formes délicieuses, devait être divinement belle. Cette dernière, déguisée en sultane turque, le cou et les bras nus, courbait tristement la tête, sans répondre un mot aux reproches de sa compagne

Cette adorable Validé n'était autre que Dolorès.

VIII

Le Manteau Rouge

Wallberg s'était senti profondément choqué par les tableaux licentieux qui se succédaient autour de lui. Le jeune Allemand était d'une nature imprexonnable et bien que le sang lui coulât aussi chaud dans les veines qu'à n'importe qui, les drôlesses fardées et impudiques, qui le regardaient d'un air provoquant, prêtresses de la seule débauche, ne lui inspiraient aucun désir.

Disons le, son cœur était rempli d'une autre image, si belle, si noble, et croyait-il, sans tâche. Il aimait sincèrement! Pour la première fois son âme subissait la puissance invincible de ce sentiment qui a produit tant de choses sublimes et d'exécrables forfaits. Pendant qu'au bal du Moulin d'Or, le sexe féminin, tout entier, lui apparaissait comme indigne et haïssable, devant lui se levait, le rappelant au respect de la femme honnête et pure, le souvenir de celle qu'il avait laissée à la maison, sans doute perdue en de doux rêves dont il était le sujet.

Wallberg aimait saintement Dolorès, la fille de sa vieille hôtesse et quand il lui avait simplement et loyalement fait part de ses sentiments, le cœur de la jeune fille avait volé vers lui.

Dolorès s'était jetée en pleurant, à son cou et, dans l'expansion d'une indicible joie s'était écriée :

— Dieu soit béni! Il m'aime! Il peut m'aimer! Ah! si j'étais digne de devenir sa femme...

Wallberg lui avait fermé la bouche par ses baisers, lui jurant que sa rayonnante beauté était non seulement digne d'un roi,

mais qu'elle devait réfléchir avant de s'engager vis à vis d'un simple ouvrier qui n'avait pour tous biens que ses bras, son intelligence et son honneur.

Au sortir de son court échange de paroles avec le sinistre major, le jeune homme, fendant la cohue bruyante et bigarrée, se disait avec douleur que, le lendemain, il devrait se séparer de Dolorès, pour longtemps, peut-être!

Aussi résolut-il de regagner immédiatement son asile. Elle pouvait ne pas s'être couchée, en l'attendant, et il pourrait la préparer à son départ.

Déjà il avait atteint la sortie, lorsqu'il se sentit retenir par le manteau. Un homme en habit noir, mais masqué, était derrière lui.

— Qui que vous soyez, monsieur, lui dit l'inconnu d'une voix pénétrée, j'ose vous supplier de rendre à un infortuné, qui vous en aura une reconnaissance éternelle, un service de nature à lui sauver la vie ainsi qu'à une autre personne.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton à la fois si simple et si touchant, que Wallberg en fut ému et répondit avec bonté :

— Si vous êtes cet infortuné, monsieur, mon devoir est de vous aider dans la mesure de mes forces et de mon pouvoir.

— Ce pouvoir vous l'avez!... Mais ne voudriez-vous point me suivre dans ce cabinet ?

Les deux hommes pénétrèrent dans un cabinet particulier séparé de la salle de bal par une lourde draperie orientale.

L'inconnu ôta son masque, découvrant les traits d'un jeune homme d'une réelle beauté, mais d'une pâleur livide. Une profonde douleur semblait altérer sa physionomie expressive, trahissant une origine aristocratique.

— Je suis le vicomte de Ribès, dit-il, et malgré mon titre et ma fortune, le plus malheureux des hommes. Un misérable m'a enlevé ma fiancée, une jeune princesse que j'adorais et qui me payait de retour. Par une infernale intrigue, il a su lui arracher

le serment de le suivre à l'autel, d'ici à quelques semaines. D'abord un désespoir sans bornes m'a terrassé et j'ai passé plusieurs jours sans penser ni agir. Mais j'ai enfin repris possession de moi-même. J'ai résolu de ne pas assister sans résistance à l'anéantissement de ma vie entière. J'ai voulu opposer ruse à ruse, piège à piège, et me suis abouché avec des agents secrets, pour faire épier les manèges de mon rival. J'ai appris de la sorte des choses bien étranges et, dès aujourd'hui, je sais, que cet implacable et vil ennemi est un des habitués les plus assidus des bals du Moulin d'Or. Sitôt que cela sera connu, nul doute qu'il ne soit mis à l'index de la haute société, qu'il continue à voir, et que le père de ma fiancée se refusera à donner sa fille à un débauché qui fraie secrètement avec toutes espèces de gens tarés et suspects.

— Mais de quel secours vous puis-je être, en tout ceci ? demanda Wallberg, avec un intérêt marqué.

— En me prêtant votre manteau et votre chapeau de cardinal, répondit le vicomte. Je vous ai vu tout à l'heure accoster et retenir celui que je crois être mon ennemi, l'homme revêtu d'un domino vert. Il m'est venu à l'idée qu'il me serait plus facile d'approcher de lui sous votre déguisement. Il ne pourra se douter de rien et, en causant avec lui, par le seul timbre de la voix, je m'assurerai si mes agents ne m'ont point trompé. Si c'est lui, et j'en ai presque la certitude, je lui arracherai son masque et proclamerai son nom à haute voix. Quatre amis, d'une honorabilité intacte, se sont rendus ici, sur ma demande. Ils pourront attester, plus tard, que c'est bien le comte, major E... qui, sous un déguisement, a l'habitude de se mêler à la lie de la société parisienne.

Le vicomte s'arrêta, puis saisissant les mains de Wallberg dans les siennes.

— Oh ! monsieur, lui dit-il, avec des larmes, ne me refusez

pas ! Sauvez deux cœurs aimants de l'abîme prêt à les engloutir !

Wallberg hésita un moment. Il se grava dans la mémoire le nom échappé au vicomte de Ribès.

Le comte, major E... ! C'est donc ainsi que s'appelait l'homme dans lequel les Maîtres des Compagnons de chaîne, voyaient, presque avec certitude, le traître qui les avait vendus, eux et leurs secrets ?

Et ce même misérable était en train de briser deux existences ? Non, cela, du moins, ne serait pas.

— Vous aurez le manteau et le chapeau, dit-il au vicomte, en se dépouillant de son déguisement sacerdotal. Puissiez-vous démasquer votre indigne rival et lui reprendre votre fiancée.

Emile de Ribès lui serra les mains avec effusion.

— Jamais je n'oublierai le service que vous me rendez, s'écria-t-il. Mais dites-moi votre nom, pour que nous puissions nous revoir.

— Mon nom ne vous apprendrait rien, répondit Wallberg. Si la Providence le permet, nous pourrons nous rencontrer en un lieu moins compromettant, où, du moins nous n'aurons point à rougir de notre présence. Adieu, monsieur le vicomte.

Le jeune homme sortit rapidement du cabinet et le vicomte, revêtit aussitôt son manteau et son barrette.

— Que Dieu m'assiste, se dit Emile, en s'arrêtant devant une glace, pour s'assurer si son déguisement était complet. Il s'agit maintenant d'arracher Paulowna à ce misérable. Ce qui est en question c'est le bonheur ou le désespoir de toute ma vie !... Ah ! Ah ! monsieur le comte, vous menez la vie en partie double. Devant le monde, vous posez au gentilhomme, au beau cavalier, à l'officier d'avenir, mais en secret, vous ne reculez devant aucune infâmie et vous entourez, à prix d'or, des plus dangereux bandits de la capitale... Cette nuit, encore, votre masque tombera et vous aurez bien irémédiablement perdu la partie.

Il rentra dans la salle de bal et se mit à la recherche du domino vert.

Cependant Wallberg avait tourné le dos à la fête, avec la noble satisfaction d'avoir fait œuvre d'humanité.

Il suivait le couloir, longeant le vestiaire, et allait mettre le pied sur l'escalier menant au dehors lorsqu'il, s'arrêta, soudain, avec stupéfaction.

Il se baissa et ramassa un objet brillant qui avait frappé son regard.

C'était un cœur d'or, retenu par une chaîne de même métal, merveilleusement ouvragés.

Le sang monta aux joues de Wallberg et une horrible angoisse contracta ses traits.

— Serait-il possible ! murmura-t-il d'une voix rauque. Quoi ! Ce gage, ici, en pareil lieu, ce gage qui ne pourrait être perdu que par elle ! C'est bien le même cœur et la même chaîne auxquels j'ai travaillé avec tant de zèle. C'est bien le cœur forgé pour Dolorès et où j'ai gravé, de ma propre main, nos deux initiales D et K. Je le lui offrai comme symbole de notre amour, et Dolorès me jura que de jour ni de nuit, il ne quitterait son sein ! Et maintenant, voilà que je retrouve ce bijou sacré ici, dans cet immonde palais de la débauche, dont une jeune fille ne devrait jamais franchir le seuil.

Il porta la main à son cœur, battant impétueusement, et rassembla ses idées, qui se heurtaient tumultueusement dans son cerveau fiévreux.

— Si elle était ici, cependant ? murmura-t-il. S'il se pouvait que, secrètement !... Ah ! il faut que j'emporte d'ici une certitude, dût-il m'en coûter la vie !

Il retourna rapidement sur ses pas et se replongea en pleine cohue. Ses yeux flamboyants s'arrêtaient sur chaque masque, comme pour en percer la soie ou le velours. Ils dévoraient chaque femme qui passait, pour découvrir en sa taille ou dans

ses allures quelque chose de Dolorès. Et toujours, il allait, sans trouver ce qu'il cherchait.

— Je me trouve placé devant une énigme, disait-il, se tenant la tête à deux mains. Il n'y a que Dolorès qui ait pu perdre ici ce cœur d'or, car deux bijoux exactement semblables n'existent pas, et je reconnais trop bien mon travail. Mais où est-elle? Où? Où se cache-t-elle, dans ce labyrinthe d'impudeur et d'infâmie?

Epuisé de fatigue et d'angoisse, et les genoux tremblants, il dût s'appuyer contre la porte fermée d'un cabinet particulier. Mais soudain, il sursauta en dressant l'oreille. Une voix de femme s'élevait à l'intérieur, répondant, d'après ce qu'il crut cemprendre, aux sollicitations passionnées d'un homme.

— C'est la voix de Dolorès! murmura-t-il en blémissant. Et pour mieux entendre il appuya sa tête brûlante contre la porte, faite d'un bois léger et résonnant.

— Laissez-moi! disait la première voix d'un ton d'angoisse et d'indignation. Laissez-moi, vous dis-je! Ne me touchez point de vos mains crochues, qui me font horreur! Moi, devenir votre maîtresse! Jamais!... Les flots de la Seine n'auraient engloutie d'abord.

— Il le faut, belle Dolorès, il le faut! répondait l'organe cassé d'un vieillard. Ta mère t'a vendue à moi.

— Maudite soit donc ma mère, s'il en est ainsi! Elle aura obéi à sa fatale soif d'argent! Pour un peu d'or, elle a vendu mon innocence, pour de l'or, elle me forçait à mener une vie honteuse et, maintenant, pour de l'or aussi, elle veut me contraindre à devenir la maîtresse d'un usurier juif! Mais il y a encore de la justice à Paris! Il y a encore...

Un cri de détresse mit fin aux horribles accusations arrachées par le désespoir à la malheureuse fille contre sa mère infâme. Wallberg, qui faisait des efforts inutiles pour ouvrir la porte, fermée à l'intérieur, entendit le bruit d'une lutte silencieuse. De longs et affreux baisers répondaient à la respiration hâletante

d'une jeune femme, se défendant contre un assaillant plus fort qu'elle.

— Vous m'étranglez ! cria enfin la malheureuse. Laissez-moi ! Je vous hais !... J'en aime un autre !... Vous déchirez ma robe ! Oh ! Ciel ! quelle honte ! Quel outrage !

Wallberg fonça contre la porte de toute la force de ses solides épaules. Le bois céda et la serrure tomba sur le sol. Le jeune homme entra comme un ouragan. Mais à peine eut-il franchi le seuil du cabinet particulier, qu'il s'arrêta, pétrifié.

Dolorès était étendue, renversée sur un divan de velours rouge. Son costume turc, de soie jaune, bordé d'or, était déchiré à plusieurs places, et témoignait de sa résistances désespérée aux tentatives de son vil aggresseur. Son masque était tombé sur le tapis, près d'un croissant garni de fausses pierres, qui avait servi à retenir ses longs cheveux noirs, flottant maintenant en désordre sur ses épaules nues. Salomon Bénas, pareil à un fauve, altéré de sang, avait appuyé ses genoux sur la poitrine haletante de la jeune fille. Ses mains décharnées lui étreignaient la gorge pendant qu'il couvrait de baisers frénétique ses lèvres et son sein, débordant du corsage brutalement arraché.

— Chien de Juif ! cria Wallberg, en se jetant sur l'usurier.

Il le saisit par le cou et le souleva de terre. Pendant quelques instants, Bénas demeura suspendu, agitant les jambes et les bras, comme un fancheux, capturé par un enfant. Puis, le vigoureux Allemand le jeta par la porte ouverte, au beau milieu du bal ou les dames du Moulin d'Or entamaient justement un cancan échevelé.

Ce ne fut point comme un brillant météore, mais comme un paquet de linge sale que le vieux Salomon s'abattit entre l'essaim des intrépides chahuteuses qui, les yeux étincelants et la jambe à la hauteur de la tête, s'apprêtaient à faire entrer en danse, au rhytme des archets, tout ce que le ciel leur avait donné de membres, de muscles et d'articulations.

L'arrivé insolite de l'usurier, leur sembla chose, sinon toute ordinaire, du moins fort plaisante.

Sans se concerter, et cependant avec une admirable entente, elles s'empressèrent d'en faire un jouet. Sans interrompre leur danse, elles le foullèrent aux pieds, le pincèrent en passant, le tirèrent par sa barbe grise et le chatouillèrent si drûment qu'il se tordait en tous les sens comme un serpent blessé, jusqu'à ce qu'une robuste virago, l'ayant remis sur ses pieds, le fit tourner, dans la direction de sa voisine, qui à son tour le repassa à une autre.

Après avoir viré, quelques instants, comme une toupie d'Allemagne, le Juif arriva, meurtri de tous les membres, les vêtements en lambeaux et la moitié de la barbe arrachée, dans un coin moins tumultueux de la salle, où, abandonné par ses persécutrices, lassées enfin, du jeu, il resta affalé, presque évanoui, et ayant tout le loisir de calmer les feux allumés dans son sein par la belle Dolorès.

Wallberg, cependant, aussitôt qu'il se fut débarrassé du Juif, referma la porte, à moitié disloquée, plaça devant, la table et s'avança lentement vers la jeune fille.

Celle-ci, débarrassé des genoux qui la tenaient oppressée, s'était relevée et s'occupait à réparer le désordre de ses vêtements.

Maintenant ils se tenaient l'un devant l'autre, muets et pâles, le jeune homme dans l'attitude menaçante d'un justicier, Dolorès, baignée de larmes, courbée et misérable.

— Ce n'était donc point un rêve ! dit l'Allemand. C'est ici que je devais vous retrouver, dans ces lieux empestés et maudits dont une femme qui se respecte devrait ignorer jusqu'au nom ! C'est vous, en brillants oripeaux, en déguisement de sultane ! Votre cou et vos bras, que j'osais à peine toucher en rêve, de mes lèvres ardentes, sont là, exhibés nus aux regards de la foule, aux yeux de ces libertins sans âme qui ont le droit de consi-

dérer comme une vile courtisane, la femme, qu'elle qu'elle soit, qu'il rencontre dans ce temple de la débauche !

— Aie pitié, Wallberg ! Pitié, pour celle qui t'aime !... Et écoute-moi !

Dolorès tomba aux pieds de son amant, pareille à la Madeleine repentante.

Mais Waliberg ne se laissa point aveugler par son incomparable beauté. Son cœur était trop profondément ulcéré par la conviction que la femme, en laquelle il avait placé une si aveugle confiance et qu'il aimait encore par dessus tout, l'avait lâchement trompé.

— Relevez-vous ! dit-il d'une voix rude et avec un geste d'écrasant mépris. Relevez-vous, malheureuse ! N'espérez plus m'aveugler par d'impudentes et hypocrites comédies ! Je vous avais donné mon cœur tout entier, mon cœur simple et confiant, mais honnête et fidèle ! Pour toi, je voulais travailler et lutter sans trêve. Pour toi, j'avais résolu de renoncer à mon idéal politique, de me retirer du grand combat social qui m'avait compté jusqu'ici parmi ses plus résolus champions. Oui, pour toi je voulais retourner humblement dans un de ces ateliers, privés d'air et de lumière, et m'épuiser, dès l'aube jusqu'à la nuit, afin de faire de toi l'heureuse femme d'un pauvre ouvrier, mais d'un homme d'honneur. Tu m'as trompé ! Je croyais presser contre mon sein une pure jeune fille et, niais que j'étais, c'étaient les lèvres d'une courtisane que j'effleurais des miennes !... Sors d'ici !... Va-t-en rejoindre tes beaux gentilhommes et tes fêtards de nuit !... Va retrouver les lâches voluptueux qui savent se noyer les remords de conscience dans des flots de champagne et enchaîner la vertu dans des liens dorés ! Moi, l'ouvrier, l'esclave du capital, l'homme du peuple, je te méprise et je te hais.

Il voila de ses mains son visage pourpre d'indignation et, écartant rudement la table qu'il avait placée devant la porte disjointe, il voulut fuir. Un cri déchirant s'éleva et Dolorès,

se traînant sur les genoux, embrassa les siens de ses mains frémissantes.

— Tu ne me quitteras point ainsi, Wallberg, gémit-elle. Tu ne connais pas encore l'excès de mon malheur. Tu ne sais pas ce qui m'a amenée ici... Si tu ne peux plus m'aimer, du moins tu auras compassion de moi... Mais je dois me défendre, je veux...

Wallberg la releva avec colère et lui jetant un regard implacable :

— Je t'ai retrouvée au milieu des courtisanes du Moulin d'Or cela suffit ! Demain à six heures du matin, j'aurai quitté Paris. Je vais à Londres. Lorsque le bâteau sur lequel je m'embarquerai aura quitté le port du Hâvre, et que sa quille fendra les flots écumants de la mer, je souhaiterai qu'ils ne puissent résister à leur effort, et qu'il s'engloutisse avec moi, car j'exècre une existence que tu as à jamais empoisonnée, créature perverse et fatale.

En disant ces paroles, il s'arracha d'elle et la pauvre Dolorès alla retomber sur le divan. Wallberg jeta un dernier regard sur son bonheur perdu et se précipita au dehors. Quelques instants après, il avait quitté le Moulin d'Or.

Quelques instants après, aussi, madame Degouves entrait dans le cabinet particulier. Dolorès venait de se relever et s'appuyait en chancelant sur le dossier d'une chaise. Pâle comme un cadavre, elle se dressa devant sa mère.

— Dolorès, mon enfant, ma chérie, qu'as-tu donc ? demanda doucereusement l'infâme proxénète.

Elle s'avança, les bras étendus vers la jeune fille, en faisant mine de vouloir la presser contre son cœur, mais Dolorès recula avec aversion.

— Ne me touchez pas ! s'écria-t-elle. Eloignez-vous de moi ! Il n'y a plus rien de commun entre nous !

La vieille Cubaine s'arrêta stupéfaite et effrayée

— Mais qu'est-ce donc, mon bijou ? balbutia-t-elle, pendant que s'envolaient, sous le coup de l'émotion, les fumées du champagne rose, auquel elle avait fait largement honneur. Que s'est-il passé Dolorès ? Ne me cache rien, mon enfant !

Et voulut se rapprocher de nouveau de sa fille.

— Retirez-vous ! répéta Dolorès. Vous sentez à pleine bouche le vin payé avec l'or reçu par vous pour prix de mon déshonneur ! Je n'ai plus rien à vous dire. Le dernier lien qui existait entre nous est rompu... Vous n'êtes plus ma mère ! Je vous hais, je vous méprise, oui, et bien plus, continua la jeune fille, se redressant les yeux flamboyants, le sein soulevé de courroux et le poing crispé... je vous maudis !... Dieu vous châtiera pour avoir fait de votre propre fille une créature perdue !

Elle voulut se retirer, sans même plus jeter un dernier regard sur sa mère. Mais celle-ci la retint par ses vêtements.

— Vous êtes folle à lier ! lui gronda-t-elle à l'oreille. Est-ce que vous ne songeriez donc plus à votre malheureux père qui, sans vous, périra à Cayenne, de désespoir et de besoin ?

— Dieu le sauvera, comme je le prie pour qu'il m'assiste !

— Vous parlez de partir. Vous voulez donc m'abandonner ?

— Oui, et plût au ciel que je l'eusse fait plutôt.

— Mais que deviendrai-je, moi ? Je suis une femme vieille et faible.

— Travaillez, comme je l'ai toujours fait, comme je vais devoir le faire, plus que jamais. Oui, je travaillerai, sans trêve ni relâche, jusqu'à ce que le sang me jaillisse des mains ! Peut-être pourrais-je ainsi laver ma honte !

— Dolorès, gémit la misérable vieille, sans toi je ne saurais me suffire

— Oui, répondit amèrement la jeune fille, je le crois sans peine, car j'ai dû vous être jusqu'ici d'un assez bon rapport. Mais aujourd'hui est passé le temps des lâches faiblesses et des sommissions coupables. J'ai à suivre mon propre chemin, sans

savoir s'il ne me conduira point à la mort, à la mort que vous avez, seule, mérité !

Comme une folle, elle sortit en courant, reprit au vestiaire le long manteau, sous lequel elle était venue, noua sur sa tête un mouchoir garni de dentelles et s'enfuit loin du Moulin d'Or. Comme l'image du malheur et du désespoir elle traversa dans la nuit sombre les rues désertes de Paris endormi.

. . . .

Non loin du cabinet particulier où s'étaient passées ces scènes terrible et énouvantes, le beau ténébreux était assis dans un réduit, séparé par des rideaux, seulement, de la salle de bal. Toutefois il avait conservé son demi-masque, à l'usage des curieux et des indiscrets.

A côté de lui, avait pris place sur le sofa, une belle jeune femme déguisée en pêcheuse bretonne. Plus confiante, sans doute, elle avait déposé son masque et fixait des yeux ardents sur le séduisant officier.

— Buvez du champagne, Pompadour ! disait ce dernier, en remplissant le verre de la drôlesse. Le champagne est le vin qui nous fait le plus facilement oublier ce dont il nous est désagréable de nous souvenir. Je veux vous faire perdre ce soir le souvenir de l'abominable monstre que vous nommez votre mari.

— Est-ce que vous voudriez vous moquer de moi, par dessus le marché ? mon beau ténébreux, répondit Pompadour. Vous savez bien que j'exècre ce hideux Tête-de-Mort et qu'il ne vous en coûterait qu'un mot, pour que je lui fausse compagnie.

— Et que ferais-tu alors, ma charmante Pompadour ?

Les mains brûlantes de la voleuse étreignirent celle du don Juan.

— Alors, je me ferais ton esclave, murmura-t-elle avec passion. Je te seconderais... je te seconderais, je te servirais, comme jamais femme n'a servi et secondé homme au monde. Tu trouverais en moi ce que ne pourraient t'offrir, réunies, tes autres et

froides maîtresse. Amante fougueuse ou tendre, je répondrais à tous tes transports, et bercerais toutes tes lassitudes. Je veillerais sur ton sommeil et te sourirais avec l'aube. Je serais ton espionne et ta détective, si tu avais quelqu'ennemi à faire suivre et à épier. Je te gagnerais de l'argent, lorsque tu en aurais besoin. Et si tu me l'ordonnais... j'incendierais, je tuerais !

— Et quel serait le prix de ce dévouement si complet ?

— Ton amour ! Rien que ton amour !

En disant ces mots, avec une incroyable fougue de passion, elle s'était mise aux genoux de l'homme follement adoré par elle. Lui entourant du bras gauche la taille, elle le serra étroitement sur son sein bondissant et, de l'autre main, soulevant son masque, couvrit ses lèvres de baisers.

Puis elle alla se rasseoir à côté du comte qui, de la main, lui caressa amoureusement les cheveux.

— Nous ne nous brouillerons jamais, Pompadour, dit le beau ténébreux. Tu es bien la femme selon mon cœur et comme tu ne désires pas autre chose que d'être ma maîtresse...

— Pas autre chose, je te le jure !

— Mais d'ici à quelques semaines, il faut que j'épouse une jeune princesse.

— Bah ! Qu'est-ce que cela fait ! dit Pompadour. Tu feras rouler son argent et me raconteras à quel point elle t'excède. Mais moi, moi seule, entends-tu, pourrais te rendre heureux!

— Voilà qui est convenu, répondit d'un ton coulant le beau ténébreux, en pressant la main de la jeune femme. Mais avant que nous ne passions notre acte d'association définitive, il faudra songer à te défaire de Tête-de-Mort.

— Tu seras étonné de la façon dont j'en débarrasserai mon chemin, dit Pompadour avec un regard infernal.

En ce moment, la portière fut tirée d'un coup et avec une véritable brutalité. Le comte se dressa sur ses pieds, plus rapide que l'éclair, et voulut quitter le cabinet, mais il était trop

tard. A l'entrée du cabinet se tenait un homme masqué, drapé d'un large manteau rouge et le bras dressé vers lui d'un air menaçant.

— Que veux-tu de moi, l'homme au manteau rouge ? s'écria le comte avec colère. Qui te rend si hardi de pénétrer dans un cabinet particulier, où je me trouve, seul à seul, avec une dame ? Voilà qui, non seulement est contre les lois de la politesse, mais contre les usages de la maison !

— Pour connaitre si bien les usages de cette maison, beau domino vert, répondit le masque au manteau rouge, tu dois en être un client assidu. Rien d'étonnant alors que tu y prennes tes aises. N'es-tu pas ici chez toi ?

— Passe ton chemin, manteau rouge ! s'écria le sinistre major, grinçant des dents et voulant, malgré lui, passer dans la salle de bal. Mais le faux cardinal le repoussa en lui disant d'une voix impérieuse.

— Tu resteras, domino vert, et comme certaines gens ont intérêt à savoir qui tu es, toi que nous trouvons ici à côté d'une drôlesse attitrée, je te prierai de bien vouloir ôter ton masque.

— Insolent ! s'écria le comte, qui loin d'obéir à l'injonction, raffermit encore le masque sur son visage.

Devant l'entrée du cabinet particulier s'était formé un rassemblements de masques qui, non seulement écoutaient avec curiosité cette étrange altercation, mais dont plusieurs n'hésitèrent point à s'y mêler.

De différents points, des voix crièrent :

— A bas le masque ! Nous voulons savoir qui est le domino vert !

— C'est ce que je puis vous apprendre, cria l'homme au manteau rouge d'une voix tonnante. Le particulier que nous avons surpris, ici, en conversation galante avec une catin, le joyeux noceur qui vient de se proclamer fidèle habitué du Moulin d'Or, a contraint par une ruse infâme une jeune fille du plus grand monde, belle,

innocente et riche. à lui donner sa main, déjà promise à un autre... L'homme qui se cache sous ce domino vert, occupe dans les rangs de l'armée française...

— Tais-toi, ou je te tue, infâme calomniateur! lui siffla à l'oreille le sinistre major, dont la main avait saisi le manche d'un poignard, qu'il portait caché sous son domino. Mais le masque au manteau rouge avait deviné et prévu le mouvement. Sans hésitation, ni crainte, il sauta sur son ennemi mortel et, d'une main de fer, saisit celle qui tenait le poignard.

— Port d'armes prohibées! cria-t-il. Ceci démontre déjà le caractère dangereux de l'homme! Mais je ne crains point ton couteau, assassin, et tu n'abuseras pas plus longtemps de la confiance publique! A bas, ce masque! Lorsque ton visage sera à nu, je ferai connaître ton nom et dévoilerai ton infâmie!

Il s'ensuivit une lutte horrible. En vain le robuste officier cherchait-il à terrasser son agresseur, visiblement inférieur à lui, une volonté indomptable semblait décupler les forces de l'homme au manteau rouge. Déjà sa main touchait au masque du major et allait l'arracher, lorsque six solides gaillards, commandés par un septième, tous en costume de moines gris, opérèrent une trouée subite dans la foule. Une main se posa, sur le manteau rouge.

— Halte! cria une voix impérieuse. Au nom de la loi je vous arrête!

En un clin d'œil, les frocs religieux avaient disparu pour faire place à l'uniforme bien connu des agents de la paix.

— La police! cria-t-on de toutes part dans la salle.

Avec la rapidité de l'éclair, le cri d'alarme vola de bouche en bouche, jusque dans les moindres recoins de la salle souterraine du Moulin d'Or.

L'homme au manteau rouge lâcha le comte et attendit, stupéfait. Mais, déjà, six poignes de sergots l'avaient mis dans l'impossibilité de faire encore un mouvement.

— Que me voulez-vous? demanda le prisonnier, en retrouvant l'usage de la parole. Est-ce que vous devenez fous? Savez-vous qui je suis?

— Qui vous êtes, c'est ce que nous allons savoir tout à l'heure, répondit le policier Gilbert. Et ce que vous êtes, nous le savons déjà. Je serai obligé de vous maintenir en état d'arrestation, s'il est démontré que vous faites partie des Compagnons de chaîne, une société internationale et secrète de soi-disant ouvriers, qui ne poursuivent en réalité qu'un but, bouleverser en tous pays l'ordre social actuel et y substituer le gouvernement par le peuple.

— Insensé ! répondit l'homme au manteau rouge, qui avait repris son sang-froid. Vous commettez ici une erreur que vous regretterez. Je ne suis pas celui que vous cherchez, je suis...

— Nous allons bien le voir, riposta Gilbert en lui arrachant son masque.

Mais il s'effara et fit involontairement deux pas en arrière en découvrant le visage, bien connu, du vicomte Emile de Ribès.

— Vous devez bien voir à présent que vous vous êtes trompé, dit le jeune homme. Donnez donc ordre à vos agents de me lâcher. Le reste s'arrangera tout seul, lorsque vos supérieurs vous auront fait comprendre que le vicomte de Ribès ne peut appartenir à une association secrète d'ouvriers et de révolutionnaires... Voyons, retirez-vous. Il pourrait bien s'agir ici de rien moins que de votre révocation, à tous !

— Ne le lâchez pas! commanda Gilbert avec autorité. Je pense bien trouver dans le manteau, même, du vicomte, la preuve que je ne me suis pas trompé.

Et il se mit tranquillement à fouiller le manteau rouge, fourré d'hermine, pendant que le vicomte, bouillant de colère, redoublait ses protestations.

Au bout d'un instant, le policier ramena, triomphant, de la

poche gauche du vêtement cardinalice, une petite médaille en aluminium.

— Voilà la preuve, dit-il en montrant le jeton, qu'un vicomte peut bien en, même temps, être un dangereux conspirateur.

— Grand Dieu ! s'écria de Ribès, pâle d'effroi. Je suis la victime d'une épouvantable méprise... Le manteau rouge... Je comprends, à présent... O Paulowna ! Paulowna ! C'est maintenant que tu es à jamais perdue pour moi !

— Dans un mois, Paulowna sera ma femme et elle t'oubliera dans mes bras, murmura le domino vert, à l'oreille du prisonnier, avec un atroce accent de raillerie.

Puis, il se perdit dans la foule, de plus en plus surexcitée.

— Emmenez le prisonnier ! cria Gilbert à ses hommes. La voiture est là, dehors, à nous attendre.

Le vicomte, anéanti, courba la tête et se laissa emmener par les agents.

Des huées et des coups de sifflets s'élevèrent sur le passage de la police. On parla même de lui arracher sa proie de force. Mais Gilbert savait la façon de se conduire, en pareille situation. Il tira de sa poche un sifflet et donna le signal d'alarme. Presqu'au même instant, toutes les issues de la salle furent occupées par des agents, le sabre au clair.

D'une voix qui dominait la rumeur générale, l'énergique policier cria :

— La continuation du bal est défendue ! Celui ou celle qui, dans trois minutes se trouvera encore dans la salle, sera mis en état d'arrestation. Ordre est donné d'éteindre les lumières.

Des habitués du Moulin d'Or qui, presque tous, avaient des raisons plus au moins sérieuses à éviter tout conflit avec la police de sureté, se précipitèrent vers les portes de sortie.

L'orchestre s'arrêta court au milieu d'un point d'orgue et en quelques instants, la salle était complètement évacuée.

En moins de dix minutes, le Moulin d'Or, tout à l'heure si

bruyant, si éblouissant, si animé, était silencieux, éteint et disert.

XIX

Rédemption

Wallberg, en proie à une agitation extraordinaire, parcourait à grand pas le quai, devant lequel devait se former le train en destination du Hâvre. Il attendait impatiemment l'heure du départ.

Il était facile de voir à la pâleur de son visage et à ses traits altérés, qu'il avait passé une nuit sans sommeil.

Mais personne n'aurait soupçonné les tortures sans bornes de cette âme énergique et tendre, si cruellement déçue.

A la tempête qui s'était soulevée en lui, en présence de Dolorès, avait succédé un calme affreux, un affaissement apparent, bien plus grands que les transports de la rage. Son âme saignait et la vie s'en retirait lentement.

Il avait aimé Dolorès avec toute la fougue d'un cœur neuf, parlant pour la première fois.

L'idée que cette jeune fille, frais bouton de rose, pouvait fleurir pour tout autre que lui, ne l'avait jamais assailli. Et maintenant, quelle amère déception, quel terrible réveil d'un rêve enchanté !

La bien aimée de son cœur vierge, n'avait pas seulement perdu tout charme à ses yeux, elle appartenait encore aux milliers de filles perdues, qui exposent chaque nuit leur beauté sur le grand marché parisien et se livrent tout entières au plus offrant.

Wallberg se laissa tomber avec un profond soupir sur un banc

de la gare. Il restait une demi-heure encore avant que le train n'arrivât se ranger devant l'embarcadère, pour repartir presqu'aussitôt après. Quels qu'efforts qu'il fît pour bannir de sa pensée l'image de Dolorès, il ne pouvait s'empêcher d'y songer toujours.

Il voulut se raisonner, invoquer les raisons pour lesquelles il devait la mépriser et la haïr. Vains efforts ! L'amour qu'il avait nourri pour l'adorable Cubaine avait jeté en lui de trop profondes racines pour pouvoir l'en arracher ainsi. Il voulut fouetter ses ressentiments, pour leur rendre leur première âcreté. Toujours il revoyait devant lui, la belle fille à genoux, les yeux baignés de larmes et élevant vers lui des mains suppliantes.

Un pas léger se fit entendre près de lui. Il releva la tête et vit un jeune homme, aux boucles noires, dont les traits ne lui semblèrent point inconnus.

— Wallberg, murmura une voix douce, pendant qu'une petite main se posait sur la sienne.

— Dolorès ! s'écria-t-il ! Dolorès, ici !

Elle l'attira vers elle sur le banc et, comme à aucun prix, il ne pouvait éveiller l'attention sur lui, il fut bien forcé de supporter sa présence.

— Pourquoi me poursuivez-vous ? lui dit-il avec amertume. Ne vous ai-je point nettement déclaré pourquoi je vous tiens ? Ne savez-vous pas qu'entre nous s'est creusé un abîme ? Pourquoi, aussi, avez-vous revêtu ces habits d'homme ? Croyez-vous par ce nouveau déguisement acquérir de nouveaux charmes à mes yeux ? Espéreriez-vous m'aveugler encore sur votre perversité ?

La jeune femme tremblait de tout son corps.

— Vous êtes cruel ! dit-elle doucement, pendant que des larmes s'échappaient de ses yeux fiévreusement cernés. Mais j'endurerai tout sans m'en plaindre si vous voulez seulement m'écouter.

Wallberg ne répondit point, mais il laissa retomber la tête sur la poitrine et ferma les yeux.

Dolorès leva vers le ciel un regard fervent, comme pour en implorer la force nécessaire pour sa douloureuse confession.

— Nous n'avons point toujours été pauvres, commença-t-elle. Lorsque je demeurais encore à la Havane, avec mon père et la malheureuse que je suis obligée de nommer ma mère, le luxe et l'opulence nous entouraient. J'avais, de plus, reçu une excellente éducation. Cependant, comme je venais à peine d'atteindre ma seizième année, une terrible catastrophe vint nous accabler.

La voix de la jeune fille trembla.

— Je ne puis vous dire ce que c'était, attendu qu'on m'a fait jurer sur l'Evangile de ne jamais trahir ce fatal secret. Il vous suffira de savoir que mon père, qui se trouvait en ce moment en France, fut condamné à la déportation perpétuelle, au pénitenter de Cayenne. Et en même temps tout notre bien-être fut anéanti. Presque à bout de ressources, nous arrivâmes à Paris, madame Degouves et moi. Je pleurai jour et nuit sur le malheur de mon père, car je l'adorais et l'aime toujours de plus profond de mon âme. Aussi la médiocrété de notre situation me préoccupait-elle assez peu. Ma .. mère s'imagina de louer des chambres garnies. J'étais jeune... Je savais et voulais travailler... Deux femmes, seules, ont d'ailleurs besoin de si peu pour subsister. Je cherchai des travaux de couture et en trouvai bientôt. Mais ma mère me les arrachait des mains, me traitant de niaise et me racontant plusieurs histoires de jeunes filles venues pauvres, comme moi, dans la ville d'or qu'est Paris et qui, pour vivre largement, joyeusement, n'avaient eu besoin que de faire toilette... et de montrer quelque complaisance pour de riches... protecteurs...

Wallberg fit un geste de dégoût.

— Dans mon innocence, je ne comprenais rien à pareil langage, mais bientôt ma... madame Degouves devint plus explicite. Je rougis de honte à ses solicitations et elle n'osa plus insister. Sur ces entrefaits, se présenta chez nous un homme de grande taille, à la barbe et aux cheveux bruns. D'abord, il

s'était présenté sous le nom d'Armand Noir, voyageur de commerce, mais... madame Degouves m'apprit que c'était un homme riche et un officier supérieur de l'armée, un comte, qui pourrait être pour mon pauvre père de la plus grande utilité. Le comte, effectivement, se donnait pour un ancien ami de mon père. Il déplorait son sort et estimait que, dans certaines conditions, son évasion de Cayenne pourrait être favorisée. Mais, pour cela, il fallait trois choses, du temps, des influences et de l'argent. Le temps ne nous ferait par défaut, hélas! Il mettait son influence tout à notre service et, quant à l'argent, une jeune et belle fille comme moi, ajoutait-il en riant, ne devait pas être embarrassé d'en trouver. Le comte venait presque tous les jours chez nous. Parfois, il apportait du champagne. Il s'agissait, disait-il, de ne pas nous laisser gagner par le découragement. Il fallait nous remonter le moral !... Un soir, ce champagne, que je ne buvais qu'avec répugnance, me parut singulièrement ardent... Armand Lenoir, dans les yeux brillaient plus qu'à l'ordinaire, ne se lassait point de m'en verser. Que vous dirais-je? Ma tête se troubla, mes yeux se fermèrent, je tombai dans un profond someil et... lorsque je me réveillai...

Dolorès eut un sanglot. Wallberg s'enfonça les ongles dans la peaume de ses mains, à en faire jaillir le sang.

— Après? s'écria-t-il, sans prendre garde, désormais, d'éveiller l'attention.

— Oui, après, murmura avec accablement Dolorès. Après, la tache honteuse alla tous les jours en s'étendant !... La pensée que je devais gagner de l'argent, beaucoup d'argent pour arracher mon père à la guillotine sèche de Cayenne, ne me quittait plus... Et... ma coupable mère exploita cette future délivrance pour me faire passer par tout ce qu'elle voulait ! Elle m'amena des visiteurs influents et... riches... Je les reçus. Elle me fit fréquenter des bals mal fâmés... Je l'y accompagnai... Chaque pièce d'or que je gagnai à cet affreux métier m'était prise par... madame De-

gouves, soi-disant pour réunir la somme nécessaire à l'évasion...

Le jeune homme avait couvert son visage de ses deux mains.

— C'est alors que je vous connus, Wallberg. Pour la première fois mon cœur éprouva la sainte flamme de l'amour et, fière et heureuse, quoique torturée par d'insupportables remords, je me laissai aller entre vos bras... Je me berçai de folles illusions... Mais vous ne pouvez pas comprendre cela... Cent fois l'aveu complet de ma chûte me vint sur les lèvres... Mais toujours je reculais, craignant de vous perdre... Et je vous aimai si éperdument, si profondément !

Elle ressaisit doucement la main du jeune Allemand.

— Maintenant, vous savez tout. Décidez de mon sort. J'attends mon arrêt.

Wallberg restait immobile, toujours se voilant le visage, pour ne point laisser voir qu'il pleurait.

Le train entra en gare. Il se leva.

— Adieu, Dolorès, dit-il d'une voix sourde. Que Dieu te pardonne, comme je te pardonne !

Dolorès se redressa à son tour et, se pressant contre lui :

— Et vous m'abandonnez ? dit-elle d'une voix défaillante. Vous me repoussez, malgré ma douloureuse et sincère confession, après laquelle je sais bien ne plus pouvoir être votre femme, mais du moins votre servante, votre fidèle esclave ?

Elle lui avait repris la main, mais il la retira doucement.

— Cela ne peut, cela ne doit pas être, Dolorès, répondit-il, en faisant un effort sur lui même, mais la voix mouillée d'une invincible tendresse. En me trouvant sans cesse avec vous, je pourrais faiblir et alors, nous serions peut-être encore plus désespérés, tous les deux, que maintenant... Adieu ! Adieu !

Dolorès lui étreignit le bras, des deux mains à la fois, en s'écriant :

— Sans toi, Wallberg, je ne saurais plus vivre. Si tu m'abandonnes. c'est mon arrêt de mort que tu prononces.

Un nouveau combat se livra dans l'âme bouleversée du jeune homme. Mais triomphant de lui-même, il se dégagea d'un mouvement brusque et s'éloigna à grands pas. Un cri déchirant s'éleva derrière lui. Il se retourna et crut qu'il devenait fou.

Dolorès venait de se jeter sur les rails !

Cependant le train arrivait. Un instant encore et c'en était fait !

Wallberg sauta sur la voie. Les assistants jettèrent un cri de terreur et fermèrent les yeux pour ne point voir l'impitoyable locomotive broyer sous sa masse de fer deux êtres vivants.

D'un bras ferme, Wallberg souleva Dolorès et fit un bond de côté. La fumée de la machine les enveloppa, les dérobant aux regards épouvantés des spectateurs. Le tender frôla le bras du jeune homme ; il sentit la chaleur de la fournaise, il entendit de si près le fracas des roues, qu'il lui sembla qu'elles lui passaient sur le corps ! Mais il était vivant ! Tous deux étaient sains et saufs.

Le train stoppa.

— Dolorès, chère Dolorès, non, tu ne mourras pas, dit-il en pressant contre son cœur la jeune fille revenant à elle.

— Vous me permettez donc d'être votre humble servante ? demanda-t-elle encore hâletante, mais avec un sourire de bonheur.

— Non, point ma servante, ma femme chérie !... Tu me suivras et nous ne nous quitterons plus.

. . . .

Le jour suivant Wallberg et Dolorès arrivèrent à Londres. Lorsqu'ils abandonnèrent le bâtiment qui les amène du Hâvre, le jeune homme attira vers lui sa compagne et, lui montrant du doigt les flots limoneux de la Tamise, il lui dit d'une voix vibrante d'amour :

— Le passé n'existe plus pour nous. Comme ce fleuve, entraîné vers la mer, qu'il soit à jamais englouti par l'avenir !

XX

Le secret de Maria Kraszinska

Le préfet de police se promenait avec agitation dans son bureau, élégamment décoré. De sombres nuages s'amassaient sur son front et, de temps à autre, sa lèvre se contractait d'impatience.

Il se rapprocha de son secrétaire, bouleversant d'une main fièvreuse les papiers qui y étaient rangés, puis tira sa montre, secoua la tête et finit par donner un violent coup de sonnette.

Un vieux garçon de bureau parut à la porte.

— Est-ce qu'il n'est pas encore là ? demanda le préfet, fort agacé.

— Pas encore, monsieur.

— C'est incompréhensible ! Le train doit être arrivé depuis longtemps ! Sitôt qu'il se présentera, vous l'introduirez sans attendre.

— Bien, monsieur. Mais l'antichambre est pleine de gens qu demandent à vous parler.

— Congédiez-les. Je n'y suis pour personne aujourd'hui. Mais un instant... Gilbert est-il là, aussi

— Oui, monsieur.

— Qu'il demeure là, jusqu'à ce que je le fasse appeler.

Le vieillard fit une inclination respectueuse et se retira.

Le préfet alla à la croisée, écarta les rideaux et regarda dans la rue.

Il neigeait. On était au 15 décembre.



Tu as désiré parler aux Maîtres des « Compagnons des Chaînes » dit d'un ton sévère l'homme masqué qui occupait le milieu de la table. (Page 251).

— Aujourd'hui même, murmura-t-il, j'aurai la clef du mystère qui enveloppe le passé de ma femme. Car il y a un mystère, je n'en saurais douter. Ce que mes espions m'ont rapporté, m'a frappé de stupéfaction et mes recherches postérieures ont encore confirmé ce que je n'osais entrevoir !

Il croisa les mains derrière le dos, et reprit sa promenade, de long en large.

— Etrange ! continua-t-il, en se parlant à lui-même. Plus qu'étrange ! Ma femme rencontre, dans une église, une jeune fille dont l'aspect lui cause une si foudroyante émotion qu'elle laisse échapper un cri perçant. Ceux qui l'entourent prétendent avoir entendu distinctement ces mots : « Natalka, mon enfant ! » Là dessus elle tombe sans connaissance, comme morte. On la ramène ici, dans le même état. Les médecins déclarent qu'elle a cessé de vivre. Je la pleure sincèrement, car je l'ai beaucoup aimée, et, le cœur déchiré, la fais ensevelir dans le caveau de notre famille. La même nuit, des voleurs de sépulture forcent son cerceuil et lui dérobent, la croyant morte, la broche qu'elle portait constamment et à laquelle elle tenait plus qu'à tous ses autres bijoux. C'est à cette broche que se rattache le mystère que je veux connaître ! Il faut que je la retrouve, dussé-je y consacrer dix ans de recherches. Malheureusement, on n'a pu capturer les voleurs, et toutes mes investigations sont restées vaines. Cependant, je tremble à l'idée de voir arrêter régulièrement les bandits. N'ont-ils pu trouver dans cette broche, sur laquelle mon attention est maintenant arrêtée, quelque chose de nature à les mettre sur la trace du secret de Catharine ? Si cela était, je serais perdu, car mon honneur serait entre les mains de misérables, qui ne se feraient pas scrupule de me vendre à mes ennemis. Et, en ce moment, surtout, ma position est si chancelante !...

De vives exclamations retentirent dans l'antichambre dont la

porte fut ouverte avec bruit. Le vieux garçon de bureau rentra, tout hors d'haleine :

— C'est lui, dit-il, en soufflant.

Avant que le préfet n'eût eu le temps de faire un signe, un homme, couvert d'un manteau fripé et couvert de boue, était entré dans le bureau. Il avait les traits tirés et le teint plombé comme quelqu'un qui a passé plusieures nuits sans dormir.

— Pitou ! s'écria le préfet d'un ton de surprise et de reproche. Pitou ! Enfin !

Le nouveau venu était de petite taille et légèrement bossu. Son visage glabre et sans jeunesse ne trahissait pas seulement une origine israélite, mais encore une existence fatigante et dissolue.

— Monsieur le préfet, dit-il d'un ton familier, il s'en est fallu d'un cheveu que je ne dûsse me priver de l'honneur grand de reparaître devant vous. Encore un peu, vous auriez dû me rejoindre en Sibérie, si vous teniez absolument à entretenir votre fidèle Pitou, et si le voyage ne vous paraissait pas un peu long.

— Comment ! demanda le préfet, après avoir soigneusement refermé la porte, sur le valet. Vous auriez rencontré des difficultés à Pétersbourg, dans l'accomplissement de la mission dont je vous avais chargé ?

— Des difficultés ? répondit le bossu en poussant un lamentable soupir. Je ne pense point qu'il faille ranger parmi les joies de l'existence, la désagréable surprise d'être enfermé dans une forteresse et de manquer de faire le grand saut dans l'éternité, au bout d'une corde ! Mille diables ! La nuque m'en démange encore !

— Et pourquoi vous a-t-on emprisonné et voulait-on vous pendre ?

— Oh ! pour une vétille ! Pour m'être approprié un livre sur lequel je n'avais aucun droit.

Les yeux de Pitou brillèrent de triomphante fourberie, en

ramenant de dessous son manteau un grand et gros livre, relié de cuir noir.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le préfet, en regardant curieusement le lourd bouquin.

— La chronique secrète... des erreurs, répondit le bossu, en clignant de l'œil, livre fort intéressant et unique dans son genre, que votre dévoué Pitou s'est permis de dérober à la bibliothèque de la police russe, sans lui en demander la permission.

— Vous êtes décidément un agent précieux, dit le préfet, posant la main sur le livre noir, que Pitou avait déposé respectueusement sur le bureau.

Puis, d'une voix un peu tremblante :

— « La chronique secrète des erreurs » ? demanda-t-il. Que contient ce livre curieux, et quel rapport peut-il avoir avec la mission dont je vous avais chargé en Russie ?

— Monsieur le préfet me permet-il de parler sans réticences ? demanda Pitou,

— Parlez... Ne ménagez rien... Je veux tout savoir.

Le préfet se laissa tomber dans un fauteuil, soutenant son front de la main. Il semblait avoir les yeux fermés.

— Eh bien, monsieur le préfet, vous m'aviez chargé, n'est-ce pas, de faire des recherches, en Russie, pour éclairer le passé de madame votre épouse. Et votre dame étant née baronne d'Ostrau, vous m'aviez recommandé de m'enquérir de l'histoire complète et détaillée de toute cette famille, originaire de la Livonie, où elle compte parmi les plus nobles du pays, et que, plus tard, l'Empereur a fait venir à Petersbourg ? Après avoir perdu pas mal de temps, sans rien apprendre d'intéressant ni de secret, touchant le passé de la jeune baronne, j'eus la chance, ou plutôt l'habileté d'entrer en relations avec un fonctionnaire de la police secrète de Petersbourg. Cet homme réunissait trois particularités qui me bottaient à merveille. Sa femme était coquette et dépensièr, il jouissait de neuf enfants vivants et se voyait affligé d'une

soif inextinguible. Monsieur le préfet m'avait recommandé de ne pas regarder à l'argent et, je dois avouer que je n'ai rien épargné pour réussir.

Le préfet fit un léger signe d'assentiment.

— La femme dudit fonctionuaire fut pourvue par moi, de nombreuses robes de soie et de billets de théâtre ; pendant plusieurs semaines j'habillai à neuf et alimentai plantureusement les neuf héritiers, et le fonctionnaire fut mis à même de chasser par une formidable cuite, celle qu'il s'était administrée dès le matin. Mais tout cela devait me rapprocher de mon but. L'honorable fonctionnaire me confia, un jour, entre deux vins, que, dans la bibliothèque secrète de la sureté péterbourgeoise, se trouvait un livre curieux, contenant une quarantaine de notices. Ce livre y était désigné sous le nom de « Chronique secrète des erreurs. » La police y avait consigné tous les évènements suspects ou scandaleux, survenus, pour une période de quinze ans, dans les principales familles nobles de l'Empire. Or, vous savez que la police russe à bon nez. Elle évente tout, même ce qui, pour le reste du monde, reste éternellement caché. J'eus bientôt fait accord avec mon indiscret fonctionnaire. Moyennant deux poignées d'or et quatre bouteilles de champagne, il m'introduisit, au beau milieu de la nuit, dans la bibliothèque de la préfecture, dont il possédait une clef et, me remettant le fameux bouquin, éveilla spécialement mon attention sur les notes comprises dans la lettre O. J'eus bientôt trouvé ce que je cherchais. C'était une fort intéressante histoire où la jeune baronne Catherine d'Ostrau remplissait le rôle principal.

Le préfet sauta debout, en s'écriant :

— Ne me dites pas, ne me dites rien de ce que vous avez là ! Je le chercherai moi-même et en prendrai connaissance à tête reposée.

— Pardon, monsieur le préfet, permettez-moi de compléter mon récit. Pendant que je feuilletai la « Chronique des erreurs », mon

digne ami tuait le temps, en vidant à grands traits, une bouteille de wodka, bientôt remplacée par une autre. Et ces deux bouteilles là, jointes au champagne, englouti à flots, produisirent, enfin, l'effet prévu par moi. Le digne fonctionnaire ronflait comme une toupie d'Allemagne.... Pendant quelques instants, je me demandai s'il me fallait emporter le livre ou bien, seulement, lui emprunter les feuillets qui pouvaient vous intéresser. Je me décidai pour le premier procédé, afin que vous ne puissiez avoir le moindre doute sur l'authenticité de ce document. Cachant le bouquin sous mon manteau, je m'esquivai et, étant arrivé à un grand parc, sur les bords de la Néva, j'enterrai mon trésor sous un arbre séculaire, qu'il m'aurait été impossible de ne pas retrouver. Vous verrez, tantôt, que cette précaution n'était point superflue.

Le petit bossu prit un temps et recligna de l'œil.

— Après avoir goûté quelques heures de repos, dans la chambre louée dès mon arrivée à Petersbourg, je m'empressai de faire mes paquets. Le sol de la Russie était devenu trop chaud pour mes pieds et j'aspirai au moment où j'aurais franchi ses frontières. Soudain, on frappa à ma porte. C'était un commissaire de police, flanqué de plusieurs agents qui, après m'avoir ficelé comme un saucission, me transporterent au fond d'un reduit casematé qui est bien le trou le plus noir et le plus incommode que j'aie habité de ma vie. Du reste, on me donna la consolante assurance que je n'aurais pas longtemps à m'y morfondre. Mon animal de greffier avait été retrouvé, le matin, encore cuvant son vin et ses alcools, par un de ses collègues et, dans son angoisse, avait tout confessé. Dans ces conditions, et en ma qualité d'étranger, il n'était pour moi d'autre alternative, ou bien d'aller pourrir en Sibérie, ou bien d'être pendu haut et court.

— C'était là, en effet, dit le préfet, une assez désagréable situation.

Pitou, se secoua, faisant le simulacre de trembler de tous ses membres.

— Et comment avez-vous échappé à la potence ?

Le bossu sourit d'un air narquois.

— Comme les gens de notre profession, répondit-il, sont obligés de fourrer le nez dans toutes espèces de choses, je m'é ais, dans mes moments perdus, fait affilier à un club de nihilistes, siégeant à Paris, d'où il entretient des rapports avec les cercles secrets de Pétersbourg. Je connaissais, ainsi, les noms de quelques affiliés russes, ayant pied dans la meilleure société de Pétersbourg, sans que la police, malgré sa perspicacité étonnante, se doute de leur participation intime au progrès par la dynamite. Et c'est sur cela, même, que je basai mon plan de salut. Sur ma demande, le directeur de la police m'accorda un entretien, au cours duquel je lui demandai si sept ne lui semblait pas préférable à un. En d'autres termes, si sept chapons nihilistes, bien gras et bien dodus, ne feraient pas mieux son affaire que le vieux coq français, tout bossu et tout ratatiné que j'ai le malheur d'être. Entre les deux repas, le cœur de l'honorable préfet ne balança point un instant. Mes sept malheureux amis furent cueillis au saut de lit, on trouva chez eux, cent preuves pour une de la véracité de mes... indications et, pendant qu'o en pendait quatre et qu'on envoyait les trois autres en Sibérie, je me promenais, glorieux et libre, sur la perspective Newsky. Le soir suivent, j'allai déterrer mon livre et, muni d'un passe-port en règle, prix de mes renseignements, je quittai la patrie de Pierre-le-Grand.

Pitou se tut, visiblement satisfait de sa façon de narrer les choses. Le préfet prit dans son portefeuille dix billets de mille francs et les lui remit.

— Voici, dit-il, pour vous dédommager de vos fatigues et de vos angoisses. Mais ce n'est pas tout. Vous restez attaché à mo

service particulier et je vous promets de soigner pour votre avancement.

— Je remercie bien, monsieur le préfet, tant de cette récompense, vraiment princière, répondit humblement le bossu, que pour ses excellentes dispositions à mon égard. Mais qu'il me permette de lui dire que, aussi longtemps que monsieur Gilbert se trouvera à la tête de la police secrète, il n'y aura rien à espérer pour moi.

— Encore cette maudite jalousie de métier ! dit le préfet, en riant. Est-ce que vous ne pourrez donc jamais vous accorder ? Il faudra vous y résigner, pourtant, car j'ai également besoin de vous deux.

Pitou dissimula un sourire railleur sous une profonde révérence.

— Vous pouvez vous retirer, Pitou. Attendez dans l'antichambre, avec Gilbert.

A peine le préfet fut-il seul que, cessant de se contraindre, il ouvrit, d'une main tremblante, le registre secret, dérobé par son agent particulier, à la police russe.

Au bout de quelques instans, il s'interrompit de le feuilleter et s'absorba dans la lecture de certains feuillets. Cette lecture devait être bien émouvante et bien terrible, car son visage se contracta, ses yeux prirent une expression farouche et, de temps à autre, il laissa échapper de sourds gémissements, comme un homme gravement blessé.

Soudain, il se leva, mit le livre sous le bras et, après s'être regardé dans la glace, en s'efforçant de faire rentrer au repos les muscles de son visage, convulsé par la rage, il quitta le bureau pour se diriger d'un pas mesuré vers l'aile de l'habitation où habitait son épouse.

Catharina était étendue dans un fauteuil, vêtue d'un peignoir garni de dentelles qui faisait paraître plus pâle encore son visage attristé.

Lorsque le valet de chambre lui eût annoncé la visite de son mari qui, d'ordinaire, ne se présentait jamais à pareille heure,

elle éprouva un sentiment d'inquiétude et dut se faire violence pour sourire.

Le préfet baisa galamment la main blanche de sa femme. A l'un des doigts de cette main, on pouvait voir encore la cicatrice de la blessure que lui avait faite Ravaillac pour s'emparer de la bague d'émeraude.

— Je suis heureux, ma chère Cathérine, dit le préfet, de vous voir dans un état de santé si satisfaisant. J'espère que vous triompherez tout à fait de la terrible secousse qui vous a atteinte et que, pendant bien des années, encore, je conserverai à mes côtés, ma belle et fidèle compagne.

— Dieu a voulu, mon ami, répondit-elle en élevant les regards vers le ciel, que je me relève du séjour des morts pour reprendre place dans le monde des vivants. J'accepte avec humilité cette marque de sa faveur, mais seulement comme l'engagement, pour moi, de remplir encore sur la terre une mission sacrée.

— Celle de faire mon bonheur, ajouta vivement la Brière, comme pour abonder dans son sens, mais avec un vague sentiment d'ironie. Allons, tout est pour le mieux. Et puisque vous voilà si bien portante, et que nous nous trouvons si bien ensemble, il faut que je vous fasse part d'une curieuse histoire que je viens de trouver dans ce livre-ci. Je suis certain qu'elle vous intéressera.

La convalescente, un peu surprise, lui indiqua un siège auprès d'elle.

— Vous êtes bien aimable, mon ami, répondit-elle, de songer ainsi à me distraire dans ma solitude.

Le préfet s'assit, toussa et, sans plus de préambule, commença sa lecture :

« Le 24 Octobre 1877 la nommée Maria Praszinska, accoucheuse diplomée, demeurant à Saint-Pétersbourg, rue Charkow, fut réveillée, vers deux heures du matin, et conduite au palais

d'un grand seigneur russe, ayant rang de baron. On lui fit jurer sur la croix que jamais elle ne dévoilerait les événements auxquels elle allait se trouver mêlée. Après qu'elle eût prêté le serment exigé d'elle, le vieux baron, dont le visage avait une expression d'énergie sauvage, la fit monter, tremblante, avec lui, dans une voiture qui, après un assez long parcours, s'arrêta devant une petite villa, située aux environs, au beau milieu d'un bois. »

La malade eut un frisson.

— Qu'avez-vous donc, ma chère Catherine? demanda le préfet, en s'interrompant. Si ce début vous émeut, déjà, à ce point, que direz-vous, du reste ? Un vrai roman, comme vous verrez :

« On banda les yeux à la sage femme que l'on conduisit, en passant par nombre d'appartements et de corridors, probablement pour la dépayser, dans une chambre où, après qu'on lui eût enlevé son bandeau, elle put voir, étendue sur un lit, aux coussins de soie, une jeune femme portant un demi-masque, sur son visage pâle et contracté par la souffrance.

— « Faites votre devoir, commanda le vieux baron, d'une voix terrible, en se retirant. »

« Au bout de trois heures, la jeune femme masquée accouchait d'une petite fille que Maria Kraszinska revêtit des langes de fin lin brodé, préparés à l'avance, et remit entre les bras de sa mère.

« En ce moment, le baron reparut, plus sombre et plus effrayant encore. Il fit résonner un timbre, et un valet, revêtu du costume cosaque, entra par une porte latérale.

— « Le moment est venu, dit le vieux boyard. Introduisez le prisonnier. »

« L'homme sortit et revint bientôt, précédant trois autres cosaques, poussant brutalement devant eux, un jeune homme pâle, aux bras chargés de liens.

— « Michaël Panine, dit d'une voix stridente, à ce dernier, le

vieillard, dont les yeux flamboyaient, Michaël Panine, prince polonais, chevalier d'industrie, aventurier et voleur, la jeune fille que tu sa séduite vient te donner une fille, qui recevra au saint baptême le nom de Natalka. »

Madame de la Brière dont le malaise était allé en augmentant, au cours de cette lecture, faite d'un ton, en apparence, indifférent, se raidit sur son fauteuil, comme mortellement frappée. Mais le préfet de police n'eut pas seulement l'air de s'en apercevoir et continua froidement :

« Le jeune homme, à ces paroles, s'écria éperdu :

— « Mon enfant ! Mon enfant ! Et toi, mon adorée, ma femme devant Dieu, sinon devant les hommes ! Combien, pour toutes deux, mon cœur est plein d'amour et d'ivresse ! »

« Le malheureux fit un effort désespéré pour se délivrer de ses liens et pour courir vers la couche, d'où la mère gémissante le regardait, en pressant sa fille sur son cœur. Mais il ne put faire un pas. »

— Eh quoi ! Une faiblesse ! s'écria le préfet de police, en voyant sa femme à moitié évanouie, dans son fauteuil, dont elle étreignait convulsivement les bras. Allons, allons, il ne faut point prendre une part si vive à un récit, peut-être imaginaire !

Il prit sur le guéridon, placé à proximité, un flacon d'eau de Cologne, en répandit quelques gouttes sur son mouchoir et en humecta le front pâle de madame la Brière, frémissant comme une biche prise au piège.

— Revenez à vous, madame, revenez à vous, reprit le préfet d'une voix dure. L'histoire n'est pas finie, et vous seriez fâchée que je vous en laisse ignorer la fin.

Cathérine rouvrit lentement les yeux.

— Continuez, monsieur, dit-elle d'une voix faible, mais résignée. Ce récit est, en effet, des plus intéressants et, malgré l'état de nervosité dans lequel je suis, je vous promets de ne plus vous interrompre. Continuez...

— A la bonne heure! ricana le préfet, avec un cruel regard. Je savais bien piquer au vif votre curiosité de femme impressionnable et tant soit peu romanesque. Puisque vous l'exigez, je continuerai donc :

« Le vieillard se tourna vers le prisonnier :

— « Tu es sans doute désireux de savoir, Michaël Panine, le sort réservé à l'enfant, issue de ton sang princier? Sache donc que moi, son grand père maternel, j'ai résolu de la faire élever dans l'honnête milieu où son digne père s'est complu jusqu'à ce jour. »

« Il sonna de nouveau. La porte, par laquelle le prisonnier avait été introduit, fut rouverte et un homme, en haillons et à mine faroche, entra en jetant autour de lui des regards inquiets.

— « Il faut que je vous présente l'un à l'autre, reprit l'implacable vieillard. Voici le prince Michaël Panine, dit-il en désignant le prisonnier, prince, oui, vraiment, et escroc fameux ; et ici, Ivan Bemofsky, deux fois condamné pour meurtre, voleur de grand chemin, ivrogne et mendiant. A part cela, homme du plus grand mérite et que, en considération de ses vertus publiques et privées, j'ai choisi comme père nourricier et instituteur de la jeune Natalka. »

« Un cri déchirant partit du lit où la jeune mère venait de retomber sans connaissance. Le vieillard alla prendre, sur les coussins, l'innocente créature, à peine éclose au jour, et la remit au bandit qui l'enveloppa d'un vieux manteau qu'il portait sur le bras.

« Puis, le baron jeta une bourse pleine d'or aux pieds du misérable, en lui criant d'une voix qui glaça le sang dans les veines de Maria Kraszinska :

— « Et maintenant, retire-toi, gredin. Débarrasse ma maison de l'enfant qui cause sa honte et fais-en ce qu'elle doit devenir, entre de pareilles mains ! »

« Cependant, le prisonnier écumait d'indignation et de rage

impuissante. Il appelait à grands cris la malédiction céleste sur l'implacable vieillard, riant de ses vaines menaces. Un flot de larmes jaillissait de ses yeux.

« Le baron tira de sa poche un papier revêtu du sceau impérial.

— « Pour ce qui te concerne, Michaël Panine, Sa Majesté, le Czar, a signé, ce matin, en audience privée, l'arrêt que je me suis chargé d'exécuter. Tu es condamné à la déportation pour la vie, dans l'île de Sachalin, située dans la Sibérie Occidentale et où tu seras astreint aux travaux forcés. Et pour que tu n'oublies point le jour où naquit ta fille, tu recevras, chaque année, trente coups de knout à la date du 24 octobre. »

— « Nous nous reverrons, baron d'Ostrau, cria le polonais, en grinçant des dents. Je ne mourrai point dans l'île de Sachalin et, au moment où tu t'y attendras le moins, tu me verras reparaître, pour te demander des comptes ! ».

— Ici semble s'arrêter cet émouvant réçit, reprit le préfet de police, sans lever les yeux de dessus son terrible livre. Cependant, je remarque encore plus loin, quelques notes qui en donnent, peut-être, la conclusion. Voyons cela :

« Première note : Le 10 Janvier 1879, Michaël Panine s'est évadé de l'Ile Sachalin d'une façon incompréhensible. Il s'est dirigé, probablement, du côté de la Chine. »

« Deuxième note : « Le 17 Avril 1879, le baron Ostrau a été trouvé étranglé, dans sa voiture, en revenant chez lui du Cercle noble de Saint-Pétersbourg. On n'a pu retrouver trace du meurtrier. Son cocher, un Anglais, fut arrêté, mais relâché au bout de quelques mois de détention, aucune preuve de culpabilité ou de complicité n'ayant pu être relevée contre lui. »

« Troisième et dernière note : « Le lendemain, même, des funérailles du baron d'Ostrau, sa fille unique, héritière d'une fortune assez considérable, est partie pour Paris, où elle est descendue chez des parents, fixés dans cette capitale Deux ans plus tard,

elle y épousait le marquis la Brière, gentilhomme français d'ancienne noblesse et qui voyait s'ouvrir devant lui une brillante carrière politique. M. la Brière n'avait, naturellement, aucun soupçon concernant les rapports anciens de son épouse avec Michaël Panine, l'exilé de Sibérie. »

Le préfet ferma le registre secret, volé par son émissaire particulier à la police Russe, se leva et sortit de l'appartement, sans accorder un regard à sa malheureuse femme.

Celle-ci s'était péniblement redressée. Etendant ses bras tremblants vers son mari, elle tomba tout d'une pièce sur le parquet :

— Je viens d'entendre ma propre histoire, gémit-elle en portant désespéremment les mains dans sa noire chevelure. O Dieu Puissant ! pourquoi m'as-tu fait me réveiller de la tombe ? Pourquoi ces bandits ne m'ont-il pas replongée dans l'éternel repos ?...

. . . .

Pendant ce temps, le marquis la Brière avait regagné son cabinet et avait, avec les agents Pitou et Gilbert, une longue conférence terminée par ses paroles :

— Vous connaissez, maintenant, messieurs, toute la situation. La jeune fille, élevée par le bandit russe, se trouve indubitablement, en ce moment, à Paris. Je désire que vous la retrouviez. Fût-ce au prix de ma charge, de mon avenir tout entier, je veux la tenir entre les mains !

XXI

Haine et vengeance

Le 19 Décembre 1894, vers cinq heures du matin, le capitaine Dreyfus, l'infortuné prisonnier du Cherche-Midi, était plongé dans un profond sommeil. La nature avait fini par réclamer ses droits. Après une nuit, passée tout entière sans sommeil, ses yeux s'étaient fermés.

Une main rude l'éveilla, en sursaut. Il se dressa avec peine sur son séant. Le sergent Girardot se dressait devant sa couche.

— Levez-vous, Dreyfus, dit-il, et habillez-vous.

— Quoi... Qu'arrive-t-il ? demanda le captif. Il ne peut être encore l'heure du déjeuner et, dans tous les cas, vous ne me réveillez point pour cela. Vous vous contentez de déposer mon bol de soupe près de mon lit. Pourquoi troubler un repos dont j'ai si grand besoin ?

— Allons, habillez-vous, reprit Girardot. Vous saurez bientôt ce dont il retourne.

Une pensée soudaine traversa l'esprit du malheureux, pensée tellement consolante, qu'il trembla de tous ses membres et fut bligé de s'appuyer, pâlissant, contre le mur de son cachot.

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? demanda Girardot. Vous voilà blanc comme un linge et plus tremblant qu'une feuille.

Dreyfus tomba à genoux devant lui. Suppliant, les yeux baignés de larmes, il éleva ses mains jointes qui, rencontrant le lourd trousseau de clefs du geôlier, les fit s'entrechoquer avec bruit.

— Sergent Girardot, lui dit-il, si vous êtes un homme, si votre cœur est accessible à la pitié, si vous croyez au Dieu de suprême justice, dites-moi la vérité.

— Halte là !... Vous savez bien qu'il m'est interdit de vous adresser la parole, autrement que pour les choses strictement indispensables à mon service.

Mais Dreyfus reprit, sans prendre garde à cette observation :

— N'est-il pas vrai, sergent, vous venez m'ouvrir la porte de mon cachot pour me laisser revoir le soleil des vivants, pour me rendre à la société des hommes ?

— Je ne dis pas non, répondit le géolier, mais, cependant...

Le prisonnier ne le laissa pas achever. Joyeusement il se releva.

— Ainsi donc, mon innocence à été reconnue ! s'écria-t-il, en pleurant. Enfin, enfin, je vais être rendu à la liberté et à l'honneur !... On s'est convaincu par une longue, oh ! une bien longue enquête, que le capitaine Alfred Dreyfus n'est pas un misérable, un espion, un traitre !... N'est-il pas vrai, sergent Girardot, c'est bien cela ?... C'est bien pour cela, seul, que vous venez me réveiller de si bonne heure ! C'est bien pour cela que vous allez me délivrer de mon cachot ?

Il y a des âmes basses et cruelles qui, lors même qu'elle ne peuvent retirer aucun profit d'un méchante action, ne laissent point de la commettre, si l'occasion s'en présente. Celle du géolier, endureie encore par ses horribles fonctions, trouvait dans la douleur des autres une atroce consolation. Peut-être, aussi, le miserable était-il payé pour jouer son rôle.

— Puisque vous avez trouvé ça, tout seul, répondit-il en dirigeant un regard moqueur vers le prisonnier, je ne veux pas vous laisser languir plus longtemps. Je crois, en effet, que vous ne reviendrez plus dans ce trou souterrain.

Dreyfus jeta un cri de joie et retomba, à moitié évanoui sur sa dure couchette.

— O Dieu ! s'écria-t-il, en sanglottant, je savais bien que vous ne m'abandonneriez point. Vous avez prêté l'oreille à mes prières et éclairé la conscience de mes juges ! Je suis innocent !... On le sait, à présent, et l'on me rend à la liberté !... Libre ! libre ! Je vais revoir Lucie, embrasser mon pauvre enfant .. Je vais retrouver, à la fois, mon bonheur domestique et mon honneur de citoyen et de soldat.

Les mains toujours secouées d'un tremblement nerveux, il s'empressa de s'habiller et, tout de suite, fut prêt à suivre le sergent qui le regardait en riant de son mauvais rire.

— Adieu ! affreux théâtre de mes angoisses, s'écria-t-il en jetant autour de lui un dernier regard. Puisse-tu ne plus jamais abriter d'être humain qui, ainsi que moi, pénétré de son innocence, se voit condamné à gémir entre tes murailles !

Cependant, un regret soudain le saisit.

Dreyfus aurait voulu prendre congé de l'énigmatique prisonnier qui, une nuit, avait remonté de son sépulcre, dans sa propre prison, et qui s'était donné à lui pour le fils, crû mort, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie.

Mais cette entrevue, elle aussi, n'existait, peut-être, que dans sa propre imagination, hantée par le délire de la fièvre !

Girardot avait débarrassé Alfred Dreyfus de sa lourde chaîne, et, le tenant étroitement sous le bras, avait escaladé avec lui l'échelle de sa prison. Il referma soigneusement la trappe, donna un tour de clef au cadenas et guida le prisonnier, par l'escalier en colimaçon remontant à la surface du sol. Dreyfus, en se rapprochant de la cour, se sentit défaillir à l'air frais qui lui arrivait d'en haut, et Girardot fut obligé de le soutenir, pour l'empêcher de rouler au bas de l'escalier, comme frappé d'une subite ivresse.

— Il faudra que je me fasse de nouveau à ce monde, murmura le capitaine en riant tristement. Mais je reprendrai plus vite l'habitude de l'air libre que de l'atmosphère empestée de mon

cachot souterrain... Je vous remercie de votre appui, sergent Mais me revoilà un peu plus ferme sur mes jambes. Ah ! la joie m'a rendu des forces !

Ils n'étaient plus, maintenant, séparés de la cour intérieure, que par une simple porte.

— Dites-moi, Girardot, demanda doucement Dreyfus, ma femme est-elle là, à m'attendre ? Oui, elle doit certainement être accourue avec mon frère, pour me chercher !... Ah ! le cœur me bat, à la pensée de les voir et de les embrasser tous les deux !

— Vous verrez bien, tout à l'heure, par vous même, ceux qui vous attendent de l'autre côté de la porte, répondit le geôlier, le couvrant de son regard haîneux. M'est avis que beaucoup de vos amis se sont donné le mot. Entendez donc le bruit qu'ils font au dehors.

En disant ces mots, le sergent choisit une de ses lourdes clefs et voulut ouvrir la porte, mais Dreyfus le retint par le bras.

— Dites-moi, Girardot, lui demanda-t-il, la Noël doit être proche, n'est-il pas vrai ? Dans ma prison, j'ai perdu un peu la notion exacte du temps, mais cependant, j'ai eu l'idée de marquer chaque jour d'une griffe sur la muraille. Il est vrai qu'au commencement, j'avais perdu la tête et que, depuis, j'ai eu bien souvent le délire.

— Nous sommes aujourd'hui le 19 décembre, répondit Girardot.

— Donc, cinq jours avant la Noël.

— Oui, reprit le geolier, paysan fanatique du Morbihan. Cinq jours avant la Noël, où les chrétiens célèbrent la naissance de Jésus, mis en croix par les Juifs ! Que peut bien vous importer le jour de Noël, capitaine Dreyfus ?

Le prisonnier le regarda d'un air surpris.

— Tu te crois donc toujours aux temps du moyen-âge, mon brave ? dit-il en souriant. Ce ne sont plus des dates religieuses qui empêchent les hommes de cœur de fraterniser. Dépêche-toi

de m'ouvrir, Girardot, pour que moi aussi je prenne, reconnaissant, ma part des fêtes du joyeux Noël.

Le sergent fit tourner la clef dans la serrure et ouvrit la lourde porte de fer. Dreyfus, le front radieux, apparut sur le seuil. Un bruit d'armes vint frapper son oreille. Surpris, il s'arrêta et vit, alors, briller devant lui, plusieurs rangées de fusils.

Un détachement de la garde républicaine, composé d'environ trois cents hommes, était rangé dans le fond de la vaste cour. Au milieu, se tenaient le commandant Aboville, adjudant du Ministre de la Guerre, les majors du Paty de Clam et Esterhazy et Forzinetti, le directeur de la prison militaire.

— Que veut dire ceci ? demanda Dreyfus, en se retournant vers Girardot. Je ne m'explique pas ! Est-ce ainsi qu'on met quelqu'un en liberté ?

Mais il se frappa le front et, respirant plus librement, il reprit, en souriant :

— Ah ! Je comprends ! On veut me rendre, devant une partie de l'armée, l'honneur qu'on m'avait enlevé !

Le regard brillant, la tête haute et un joyeux sourire sur les lèvres, il descendit les quelques marches, conduisant à la cour et, sur un signe du commandant Aboville, se dirigea vers les officiers réunis en groupe.

Le major du Paty de Clam, qui avait conduit toute l'enquête secrète, tira un papier de son uniforme.

— Capitaine Alfred Dreyfus, dit-il, au milieu du silence général, au nom de Son Excellence le Ministre de la guerre et de la commission chargée d'instruire votre cause, j'ai à vous faire la déclaration que vous allez entendre.

— J'écoute, major, répondit Dreyfus, avec émotion et en murmurant tout bas : « C'est l'annonce de ma mise en liberté ! »

Mais, au même instant, ses regards tombèrent sur deux visages dont l'expression contrastante le remplit d'une soudaine angoisse.

Il vit le major Forzinetti, triste et morne et, près de lui, le sinistre Esterhazy, son ennemi mortel, les yeux brillant d'une joie atanique.

— Les charges formulées contre vous, capitaine Dreyfus, reprit du Paty de Clam, en élevant la voix, ont été reconnues suffisantes pour motiver votre renvoi devant le Conseil de guerre.

Un cri déchirant s'éleva, demandant secours à la terre et vengeance au ciel.

Ce Conseil de guerre, constitué sous la présidence du major Brisset, aura à décider, capitaine Dreyfus, sur l'accusatton formulée contre vous, de détournement de documents importants, progriété du gouvernement de la République, vendus à des puissances étrangères, comme aussi de haute trahison, d'espionnage et de violation de votre serment d'officier.

— Trompé ! Odieusement trompé ! s'écria Dreyfus. Ah ! combien les hommes sont infâmes et cruels !... Et m'avoir donné à entendre que j'allais revoir ma femme et mon enfant ! Qu'on allait me rendre la liberté et l'honneur. Ah ! c'est immonde !

— Le Conseil de guerre se réunira à neuf heures, dit alors le commandant Aboville, et le prisonnier sera immédiatement conduit au Ministère de la guerre. Major Esterhazy, son Excellence le confie à votre garde. Vous monterez dans la voiture qui va partir à l'instant, sous bonne escorte, et veillerez à ce que l'accusé soit remis, ce soir, entre les mains du major Forzinetti. Vous en répondez tous les deux !

— Sur mon honneur et sur ma vie, répondit Esterhazy, de sa voix mordante et haineuse.

— O Lucie ! Lucie ! murmura Dreyfus, pourquoi as-tu exigé de moi la promesse solennelle de ne jamais attenter à ma vie ? Si tu savais ce que je souffre, si tu connaissais mon effroyable détresse, toi même tu me tendrais l'arme libératrice !

Esterhazy dit quelques mots à l'oreille du major Forzinetti, qui se retourna d'un air interrogatif vers Abovile et Paty de Clam

Ces dernier inclinérent la tête, en signa de confirmation, et Girardot, allant au prisonnier, lui passa les menottes.

— Jamais tu ne te justifieras devant Dieu de ta cruauté à mon égard! dit le malheureux au barbare geolier. La patrie, égarée, hélas ! foule aux pieds mon corps meurtri, mais toi, tu as torturé mon âme avec une joie diabolique! Tu m'as laissé espérer que le Ciel allait se rouvrir pour moi, alors que tu savais bien que l'Enfer, seul, m'attendait au dehors.

Pour toute réponse, le sergent rit plus fort, en resserrant les liens.

Le capitaine Dreyfus, entouré des trois cents soldats de la garde républicaine, fut emmené hors de la pr[illegible], devant laquelle stationnait une voiture, gardée par un piquet [illegible] cavalerie.

Malgré l'heure matinale, les rues avoisinantes avaient été envahies par la foule. Le bruit que le traître Dreyfus allait être conduit au Ministère de la guerre s'était propagé comme une traînée de poudre. Aussitôt que le capitaine apparut sur le seuil de la prison, entre Esterhazy et le major Forzinetti, une clameur menaçante s'éleva de toutes parts.

— A mort l'espion ! A mort le traître ! A mort le chien ! Le Juif !... Vive la France ! Vive la République !

— Ne vous retournez pas! murmura Forzinetti au prisonnier, en le poussant vivement vers la voiture.

Dreyfus lui jeta un regard reconnaissant. Pendant que Esterhazy prenait congé d'Aboville et le saluait, le compatissant directeur serra à la dérobée la main du prisonnier et lui dit, tout bas, d'une voix émue :

— Dieu vous assiste dans cette redoutable épreuve, capitaine Dreyfus, et qu'il préserve mon pays de la honte inéffaçable d'un meurtre judiciaire.

— Soyez béni pour ces paroles, répondit rapidement Dreyfus. Major Forzinetti, vous, du moins, n'avez aucune part à mon

infortune imméritée. Car, je vous le jure, c'est un innocent qu'on égorge en moi.

Il monta dans la voiture, et le sinistre major y prît place à son tour. Le véhicule partit, au galop, avec son escorte à cheval, au milieu des vociférations de la multitude. Quelques pierres furent lancées et la police dût faire usage de ses armes.

Le comte sortit un pistolet de dessous son manteau et le déposa sur ses genoux.

— J'ai ordre de vous brûler la cervelle à la moindre tentative de fuite ou de résistance, dit-il au capitaine Dreyfus.

— Et je suis convaincu que vous exécuteriez cet ordre avec plaisir, dit le prisonnier avec mépris.

— Oh ! non ! fit le comte, en riant d'un air féroce. Il me déplairait fort d'avoir à vous tuer. Un court moment de souffrance physique vous épargnerait trop de tortures morales. Et c'est ce que je ne veux pas !

Ces paroles étaient prononcées avec une telle puissance de haine, qu'involontairement le prisonnier arrêta sur le visage de son ancien ami.

Il y avait au fond de cet acharnement soudain, de cette longue comédie, une énigme qui l'avait bien des fois occupé, pendant ses nuits sans sommeil.

Le sinistre major comprit la signification de ce regard.

— Je vois bien, capitaine Dreyfus, y répondit le comte, d'une voix mordante et fronçant ses noirs sourcils, que vous vous demandez vainement d'où peut venir ma haine et l'ardeur que je mets à vous persécuter ? Vous ne pouvez comprendre la raison pour laquelle j'emploie tous les moyens possibles — et je puis bien vous l'avouer, ici, où personne ne peut nous entendre — même les plus barbares et les plus diaboliques, pour rendre votre sort plus affreux encore ? Car, vous le sentez bien, à présent, c'est votre famille tout entière que je veux pousser avec vous dans l'abîme longuement creusé par moi. J'ai juré, entendez-vous, de

consacrer ma vie à rendre le nom de Dreyfus en exécration au monde entier et de couvrir d'infâmie tous ceux qui ont le malheur de le porter.

La poitrine de l'infernal personnage se soulevait avec violence. Ses yeux flambaient d'une rage implacable et ses doigts étreignaient frénétiquement la crosse de son pistolet.

— En effet, répondit Dreyfus, avec un calme dédaigneux, contrastant étrangement avec l'effrayante agitation de son interlocuteur. Jamais je n'ai vu pareil retour dans les affections d'un être de bon sens et de raison. Comment l'ami fidèle, auquel j'aurais confié sans crainte ma propre fortune, l'honneur de ma femme et l'avenir de mon enfant a-t-il pu devenir mon ennemi le plus dangereux et le plus implacable ?

— Vous vous trompez, capitaine Dreyfus, dit le sinistre major, en grinçant des dents, jamais je n'ai été votre ami. Toujours je vous ai chargé de ma haine.

— Alors, vous avez joué vis à vis de moi une hypocrite et infâme comédie, et vous avez surpris mon amitié pour mieux me perdre ?

— Justement. Voilà ce que j'ai fait ! répondit le major, reprenant son sang-froid glacial.

Il tira sa montre, y jeta les yeux et reprit tranquillement :

— La course est de près d'une demi-heure. J'ai donc le temps, encore, de vous accorder une explication sur laquelle vous aurez tout le loisir de méditer pendant vos années d'exil. Car n'espérez point èchapper à votre destinée, capitaine Dreyfus. Votre arrêt est déjà prononcé, avant même que vous ne paraissiez devant vos juges. Les membres du Conseil de guerre doivent condamner l'espion Dreyfus, sous peine de se poser en ennemis de la France entière et si, par miracle, l'issue du procès vous était favorable, la population parisienne, stylée par nous, se chargerait de vous lyncher. Elle n'hésiterait pas à déchirer le nouveau Judas qui a vendu la République pour un peu plus de trente deniers.

Dreyfus faiblit sous le poids de ces paroles effrayantes. Il baissa le front et regarda devant lui d'un air égaré.

— Maintenant, je puis parler, reprit le comte de sa voix sifflante. Mes explications vous feront voir que le malheur, attiré sur vous et sur les votres, n'est point si immérité que vous le pensez bien. La Bible ne dit-elle pas que la faute du père retombera sur ses enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

— La faute de mon père ? demanda Dreyfus avec stupeur. Foulez-moi aux pieds, puisque je ne puis vous en empêcher ; mais ne souillez point la mémoire de mon père qui a été pour le votre plus qu'un ami, un sauveur !

— Votre père, s'écria le sinistre major, n'était qu'un marchand d'âmes, un misérable, un vampire !

Comme le serpent crache son venin dans la plaie de sa victimes, ainsi cette triple injure pénétra dans le cœur du prisonnier.

— Il est vrai, poursuivit le comte, articulant lentement ses paroles, que votre père et le mien passaient pour amis. Les grandes propriétés qu'ils possédaient en Alsace étaient voisines et, quoique ma famille y occupât un rang beaucoup plus considérable, des rapports suivis s'étaient établis entre eux. Votre père était veuf. Le mien avait une jeune épouse, belle et fraîche comme une matinée de printemps, avec cela bonne et fidèle. On l'avait surnommée la rose d'Alsace. Aussi votre père jalousait-il cette noble fleur et s'était-il promis de la ravir au parterre de son voisin. Mais la chose ne lui réussit pas.

Mon père était un noble et galant cavalier qui avait passé une partie de sa vie dans les principales cours de l'Europe. Menant grand train, comme officier et passionné voyageur, il avait dissipé imprudemment une notable partie de sa fortune. Ses propriétés d'Alsace, seules, lui étaient demeurées. Mais il ne pouvait se résoudre à y mener seulement la rude et absorbante

existence de grand cultivateur. Son château était ouvert à toute la noblesse des environs. Qui plus est, il jouait gros jeu et avait la main malheureuse. Un beau jour l'inévitable catastrophe se se produisit.

Mon père avait signé de nombreuses promesses aux usuriers de Strasbourg qui s'étaient arrangés pour faire grossir effroyablement le chiffre de ses obligations. Notre domaine allait être mis aux enchères, et c'était tout ce qui nous restait !

On s'apprêtait à nous expulser, parents et enfants, de ce berceau de notre famille, en nous laissant en proie à toutes les horreurs de la mendicité et du désespoir. Malgré son orgueil, mon père courba humblement le front devant les prêteurs juifs de Strasbourgs. Il les supplia de lui accorder quelques mois, quelques semaines de répit. Il était certain de pouvoir s'acquitter, si l'on voulait bien retarder la ruineuse vente à l'encan de son domaine. Mais les gredins haussèrent les épaules à ses doléances, comme à ses promesses.

— « Impossible lui répondirent-ils. Les fortes sommes que vous nous avez empruntées, ce n'est pas nous qui les avons fournies. Les gros intérêts perçus n'ont point été encaissés par nous. Nous n'avons été dans tout cela que de simples intermédiaires. C'est un autre qui a l'affaire en mains, et cet autre veut de l'argent ou autre chose, que nous ne savons pas. »

— « Et quel est cet autre ? demanda mon père.

Mais les Juifs ne voulurent point le lui dire, prétendant s'être engagés au secret. Mon père retourna dans ses terres, l'âme brisée. Maintenant, tout était bien irrévocablement perdu ! Le lendemain, même, la vente aurait lieu.

La tête perdue, il sauta au bas de sa voiture. Le courage lui manquait pour apprendre à sa jeune épouse la ruine de ses dernières espérances. Et cependant, il le fallait !

Il chercha ma mère par tout le château et ne la trouva point. Où donc était-elle allée et cela, si tard dans la soirée, alors

qu'elle devait attendre son retour avec angoisse, pour apprendre le résultat d'une démarche suprême ?...

Un vieux domestique lui apprit, alors, une chose assez étrange. Le cocher de M. Dreyfus s'était présenté, vers le soir, et avait remis une lettre à la comtesse. Lorsque madame en eût pris connaissance, elle avait laissé échapper un cri de joie et commandé d'atteler immédiatement. Et sitôt les cheveaux mis, elle s'était éloignée dans la direction du château Dreyfus.

Quelques minutes après, mon père trouvait sur son bureau un billet de sa femme. Il ne contenait que ces quelques lignes :

« N'ayez aucune inquiétude, mon ami. Notre voisin et ami, « Dreyfus, a entendu parler de notre situation et il est disposé à « nous venir en aide. Comme la chose presse, je me rends sans « tarder chez lui. Notre domaine ne sera pas vendu demain !

« Stéphanie. »

Mon père, bien heureux, remercia Dieu. Cependant les heures s'écoulèrent. Minuit avait sonné et mon père, en dépit des termes du billet, sentait croître son inquiétude. Il ouvrit sa croisée et se mit à guêtter, dans l'ombre, le retour de sa chère compagne. C'était une nuit d'été lourde et orageuse. Au lointain grondait la foudre, se rapprochant lentement. La cloche de l'horloge vibra trois fois. Mon père ne se contenait plus. Il résolut de monter à cheval et de galopper jusqu'au château de Dreyfus. Il devait s'être passé là quelque chose d'inexplicable pour lui. Comment comprendre autrement l'absence de la comtesse ?

Déjà il avait chaussé ses bottes de cheval et pris sa cravache, lorsqu'il entendit le roulement d'une voiture, entrant dans la cour. C'était sa femme ! Il courut à sa rencontre et, tous deux, rentrèrent dans le cabinet de travail. Mon père voulut presser sa digne compagne contre son cœur, mais elle le repoussa avec une sorte d'horreur. Elle était pâle, épuisée et comme anéantie. Ses longs cheveux pendaient épars sur ses épaules et ses vêtements étaient en désordre. Elle tenait à la main une liasse de papiers.

— « Voilà, dit-elle, en jetant le paquet sur la table, voilà toutes vos promesses. Nous sommes sauvés... Vous n'avez plus de dettes ! »

Mais mon père entendit à peine ces paroles qui, cependant, auraient du lui causer une si grande joie, qui devaient lui rendre la vie et le repos ! Son repos ! Il avait fui à jamais ! Il écarta d'une main les lettres de change et, de l'autre, saisit le poignet de la comtesse :

— « Stéphanie ! s'écria-t-il, d'une voix rauque. Nous sommes sauvés, dites-vous ? Mais à quel prix ? »

Ma mère le regarda avec égarement et répondit :

— « Au prix de mon honneur ! »

Et elle tomba en gémissant aux pieds du comte.

— « Oui, répondit-elle en sanglottant. Il a fallu que je me livre à lui. Autrement, demain, nous étions chassés de ce domaine. »

— « Malheureuse ! s'écria mon père, dans la main duquel cingla la cravache. Voilà donc ce que tu as fait ? »

— « Frappe ! Foule-moi aux pieds, écrase-moi ! gémit la pauvre femme. Je n'ai pu me résigner à mendier avec mes enfants !... Je me suis traînée à ses genoux pour émouvoir son cœur de pierre. Tout a été inutile. Ses conditions étaiont inexorables... Je m'y suis soumise ! »

Alors, mon père se couvrit le visage de ses mains et repandit un flot de larmes, lui, qui depuis sa plus tendre enfance, n'avait plus pleuré. Puis, il releva ma mère et lui dit de se retirer dans ses appartements.

Sans attendre qu'elle eût obéi, mon père ouvrit une armoire et y prit une de ses armes favorites, un fusil de chasse à deux coups, qu'il se mit tranquillement à charger.

— « Au nom du ciel, qu'allez-vous faire ? s'écria ma mere, en lui arrachant la carabine,

— « Je vais abattre, comme un chien, enragé le ravisseur de mon honneur ! « répondit-il en grinçant des dents.

Mais ma mère sut lui persuader qu'en se portant à un acte d'inutile vengeance il appellerait encore sur les siens de plus grands maux que par le passé. Le secret de sa honte devait-il être livré aux juges, aux journaux, au pays tout entier ?

Elle le menaça de se tuer, elle même, après avoir tué ses enfants, s'il ne se résignait pas à subir, en homme, l'irrémédiable sacrifice et à recommencer avec elle, en pays étranger, une nouvelle existence.

Mon père finit par courber le front, mais, à bout de forces, tomba évanoui sur le parquet.

Le lendemain, la première chose qu'on apprit dans le pays. c'est que le riche Dreyfus était parti inopinément. Il avait annoncé que son voyage serait de longue durée, car il voulait parcourir l'Italie, l'Espagne, le nord de l'Afrique.

Huit jours après, mon père mettait, lui-même, en vente, ses propriétés.

— Mes parents continuèrent à habiter ensemble, mais sans jamais plus se rapprocher. Seule, ma mère vit encore. Elle a toujours mené la vie la plus austère, réfugiée dans l'amour de Dieu et expiant, à chaque heure du jour, la nuit terrible dont le souvenir continue à la torturer. Quant à mon père, il n'a survécu à sa honte que quelques années.

J'étais déjà un jeune homme, lorsqu'il me fit appeler à son lit de mort. Il m'attira vers lui et, à voix basse, il me confia le secret effroyable, dont il se mourait. Maintenant, je savais pourquoi j'avais grandi sans rencontrer chez mes parents la calme et pure tendresse dont jouissent les autres enfants ! J'avais été, en quelque sorte, abandonné à moi-même. L'abîme creusé entre mes parents avait obscurci le soleil de ma jeunesse et avait exercé une influence néfaste sur mon éducation.

Mais mon père ne m'avait point confié ce noir secret, seule-

ment, pour se soulager le cœur. Il avait voulu, surtout, me léguer le soin de la vengeance qu'il n'avait pu personnellement accomplir. Il a versé dans mon sein sa haîne pour l'engeance des Dreyfus, une haine formidable, inextinguible qui doit s'étendre à tous ceux qui portent ce nom exécré !

Lorsque l'œuvre fatale aura reçu son exécution, la bénédiction paternelle sera ma récompense. Si j'y faillissais, sa malédiction m'atteindrait au delà de la tombe, car entre ses mains glacées j'ai prêté un serment tel que les divinités infernales ont dû rarement en recueillir !

Maintenant, je crois avoir mérité la bénédiction paternelle. Sur toi, Alfred Dreyfus, est tombé le premier coup de mon bras implacable. Mais après toi, tous ceux qui te sont chers, en subiront les atteintes.

Maintenant « ami Dreyfus » tu sais pourquoi le « sinistre major » est ton ennemi mortel, pourquoi, en ce moment, il se délecte à la pensée de te traîner à la captivité et à l'infâmie, comme l'aide du bourreau traîne à la guillotine ceux que les lois humaines vouent au couperet !... Mais nous voilà arrivé, car la voiture s'arrête. A bientôt !...

XXI

Condamné à la guillotine sèche

Arrivé au Ministère de la Guerre, le capitaine Dreyfus fut enfermé dans une espèce de cellule, dont la fenêtre était pourvue de barreaux épais et rapprochés. Devant la porte fut placée une double garde, les fusils chargés.

Le malheureux agitait, dans son esprit troublé, les confidences que le comte lui avait faites, pendant le trajet de la prison à l'hôtel ministériel.

Il se refusait énergiquement à y ajouter foi. Après avoir songé avec un amour profond et une vénération filiale à son père décédé, il n'avait pu relever la plus légère faute à sa charge, et tous ceux qui l'avaient connu de son vivant professaient le même respect pour sa mémoire.

Comment ne plus voir, soudain, en lui, qu'un misérable ? Non, il ne souillerait point d'un doute, le souvenir du cher absent.

La bouche qui l'avait accusé avait menti ! Le sinistre major n'avait, sans doute, forgé de toutes pièces cette sombre histoire que pour le torturer plus cruellement.

A supposer, même, qu'elle reposât sur un fond de vérité, il devait y avoir là quelque horrible méprise, un infâme mensonge, une scélératesse inouïe, dont son père supportait innocemment le poids.

Dreyfus ne resta point longtemps seul. La porte fut ouverte, et un homme, d'aspect sérieux, revêtu d'une toge noire et coiffé d'une barrette d'avocat, pénétra dans la cellule.

— Je m'appelle Demange, dit-il, et j'ai été désigné d'office pour vous défendre.

— Je crains bien, monsieur Demange, répondit tristement Dreyfus, pendant que le vieillard lui serrait affectueusement la main, je crains bien que vous ne preniez une peine inutile. On veut que je sois coupable et il en sera ainsi, malgré tous vos efforts.

— Et vous êtes innocent ? demanda lentement maître Demange.

— Personne n'a jamais pu l'être autant que moi.

— Je le savais et je vous dissimulerai point, mon enfant, que votre cause me parait désespérée. On ne m'a soumis que quelques pièces insignifiantes en me refusant communication d'un document, prétendûment écrit de votre main, qui démontrerait votre culpa

bilité à l'évidence. Tous nos témoins sont récusés, tandis que ceux à charge ont été longuement entendus.

— Et voilà ce qu'en France, on nomme la justice !

Demange haussa tristement les épaules.

— Il doit y avoir un secret, là dessous, dit-il, car il est inoui de voir des hommes, d'ordinaire perspicaces et loyaux, user de tels moyens pour rendre un innocent victime d'un véritable meurtre judiciaire. Mais les instants que me restent, pour communiquer avec vous, sont comptés. Vous ne pouvez pas plus, mon pauvre capitaine, me fournir les moyens de vous innocenter, que je ne pourrais vous donner d'espoir ! Mais, du moins, je vous transmettrai les vœux et les tendresses de ceux qui vous sont chers.

Demange baissa la voix et murmura à l'oreille de Dreyfus :

— Votre femme, votre enfant et votre frère vous envoient leurs baisers et vous font dire, une fois de plus, qu'ils vous resteront fidèles, quoiqu'il puisse arriver.

— Ah ! Combien vos paroles me font du bien ! soupira le capitaine, dont les yeux laissèrent échapper un double flot de larmes. Enfin, je reçois quelque signe de vie de mes chers absents !... Ah ! monsieur Demange, si vous saviez ce que j'ai souffert dans mon cachot souterrain ! Regardez-moi ! Je ne suis plus que l'ombre du Dreyfus d'autrefois ! En deux mois j'ai vieilli de dix années !

— Quel âge avez-vous donc ? demanda l'avocat, ayant peine à contenir ses pleurs.

— Trente-deux ans.

— Et déjà vos cheveux sont gris !

Le capitaine porta les mains, en un geste d'effroi, à son épaisse chevelure.

— Quoi ! dit-il. Des cheveux gris ! Hélas ! j'aurai dû m'en douter. Monsieur Demange, n'auriez-vous point, par hasard, un petit miroir sur vous ? Ne voudriez-vous point me le passer pour

un moment. Pendant toute ma captivité, on s'est refusé à m'en accorder un.

Le vieillard tira, non sans hésiter, de sa poche, un petit miroir, contenu dans son écrin.

— Si j'étais de vous, dit-il, je ne m'inquiéterais point de cela. Pourrquoi vous attrister de si peu de chose ?

— Non non ! cher monsieur Demange, ayez la bonté de tenir ce miroir devant moi. Je ne pourrais le faire, moi-même, puisqu'on m'a lié les mains... Je ne m'effraierai point, je vous le promets. Mais je voudrais voir, seulement, ce qu'on a fait de moi.

L'avocat présenta le miroir à Dreyfus. Mais ce dernier n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'il s'écria en gémissant :

— Gris ! Tout à fait gris ! Vieilli et épuisé ! Un vieillard de trente deux ans !

Un profond silence règna pendant quelques instants dans la cellule. L'avocat ne put retenir ses larmes.

— Voilà ce que la France, mes compatriotes, mes camarades ont fait de moi ! continua Dreyfus. Et cependant, je n'ai jamais fait que du bien ! Pas un malheureux n'a dépassé ma porte sans être secouru ! Ils m'ont volé ma jeunesse, brisé mes forces ! Ils m'enlèveront aussi la vie !

— De la fermeté, mon enfant ! dit le vieil avocat. Sachez supporter avec dignité un sort immérité. Quoique Français, sâchons nous inspirer de la devise du noble Frédéric le malheureux Empereur d'Allemagne : « Apprends à souffrir sans te plaindre. »

— « Apprends à souffrir sans te plaindre ! » répéta Dreyfus, en se redresssant. Oui, c'est là une belle parole et celui qui l'a prononcée a dû se séparer de tout ce qu'il aimait, même de la couronne dont il venait de ceindre sa tête auguste. Oui, vous avez raison. Je songerai au malheureux Frédéric et je serai fort contre la destinée !

ALFRED DREYFUS



Dolorès ! s'écria-t-il, Dolorès ici !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

On frappa à la porte.

— On m'appelle, dit l'avocat. Encore une couple de questions, capitaine, et de plus grande importance que vous ne le croirez, peut-être. Avant votre mariage, avez-vous entretenu des relations avec une écuyère?

— Oui, répondit Dreyfus, sans hésiter.

— Comment s'appellait-elle?

— Christine de Sérignan.

— Et qu'est-elle devenue?

— Je l'ignore. Je l'ai revue, pour la dernière fois, le soir même où l'on m'a arrêté.

— Voilà qui est étrange! Cette rencontre fut-elle purement occasionnelle?

Dreyfus rapporta brièvement tout ce qui s'était passé entre lui et Christine et dit comment il avait été amené à la suivre, chez la mère Cazotte, pour voir son enfant malade.

— Cette femme peut donc garder quelque motif de haine contre vous et avoir éprouvé le désir de se venger?

— Hélas! elle m'a tendrement aimée! répondit Dreyfus. Mais toute femme en arrive sans doute à haïr l'homme qu'elle aime alors qu'elle le voit épouser une autre.

Les coups, frappés sur la porte, se répètèrent impérieusement. Demange serra avec plus d'affection encore la main du prisonnier et se retira.

Un quart d'heure plus tard, Dreyfus fut conduit, entre six soldats, commandés par un officier, dans la grande salle du Ministère de la Guerre.

Il se trouvait devant ses juges.

Le conseil, composé de six officiers supérieurs de l'armée, était présidé par le major Brisset. Le huis-clos était absolu.

Alice Terry avait fait de vains efforts pour être admise à assister aux débats mais, cependant, avait su se ménager quelques intelligences dans la place.

La discrétion, hélas ! est une vertu si peu française !

Quant à Lucie et à Mathieu, écartés comme tout le monde, ils attendaient au dehors dans la neige et dans la pluie.

Nous n'avons point à entrer ici dans les détails de ce procès, du reste secret. Tout au plus en indiquerons-nous les grandes lignes.

Le capitaine Dreyfus fut accusé de trahison sans qu'on fournît d'autres preuves de sa culpabilité qu'un bordereau manifestement faux et que la plupart des experts déclarèrent n'être point de la main de l'accusé, malgré leur vif désir d'être agréables à l'Etat-Major.

Aucune pièce, destinée à éclairer la conscience des juges, ne lui fut seulement montré. En vain, le vaillant défenseur de l'accusé réclama-t-il communication des documents, soi-disant irréfutables, établissant la trahison de Dreyfus. En vain fit-il valoir qu'il lui était impsssible de défendre efficacement son client, sans connaître toutes les pièces du procès.

Le major Brisset se contenta de lui répondre que la patrie avait de plus hauts intérêts que la défense d'un accusé, d'ailleurs moralement convaincu et jugé.

Pendant trois séances, cette lutte inégale se prolongea pour la seule forme. C'était devant des juges prévenus et résolus à un arrêt qu'Alfred Dreyfus avait dérisoirement à disputer son honneur et sa vie.

Enfin l'abominable comédie prit fin le 22 décembre. Le major Brisset avait complété et renforcé son facile réquisitoire. Il avait flétri, dans le langage le plus éloquemment indigné, le traître Dreyfus. Nul ne pouvait plus voir en lui qu'un exécrable espion, un fils indigne de la patrie française, qui avait vendu pour un peu d'or, à l'ennemi, la République, sa mère trahie et outragée !

« Cet homme doit-être condamné, s'écria-t-il en terminant, afin que, s'il y a encore en France des misérables de son espèce, ils soient terrifiés du châtiment réservé à ceux qui, comme lui,

ont trafiqué de la patrie. Cet homme doit-être atteint de la plus lourde peine autorisée par la loi, pour que les autres traîtres, épouvantés, tremblent de partager son sort et que chaque citoyen de la République se sente rassuré à l'idée que, dans notre cher pays de France, le glaive vengeur atteint tous ceux qui tentent de mutiler ou de souiller le temple de la Patrie ! »

Ce foudroyant langage fut écouté avec conviction par le tribunal tout entier.

Le défenseur de l'accusé fut enfin admis à remplir son vain office.

En termes saisissants il dépeignit l'épouvantable malheur qui, avec la rapidité de la foudre, avait frappé l'heureuse et honorable famille Dreyfus. Il esquissa à larges traits l'irréprochable carrière et la vie privée, hors de tout blâme, de l'accusé. Il démontra que l'accusation ne reposait pas même sur un semblant de preuve. Ce procès, dont dépendait le bonheur de toute une famille, qui mettait en cause l'honneur d'un officier, jusque là sans reproche, n'était qu'une triste plaisanterie, une fantasmagorie idiote, acceptée avec une coupable légèreté.

— Un homme est bien vite condamné, s'écria maître Demange en levant la main d'un air prophétique, et ce ne serait point la première fois que la conscience française se chargerait d'un meurtre judiciaire. Mais quel que soit le repentir, il vient trop tard lorsque le crime est commis.

« Il n'y a guère qu'un siècle, dit le courageux défenseur, que la nation française a traîné un de ses rois à l'échafaud, contre toute justice et toute humanité, ce qui fit s'écrier à un des hommes politiques les plus clairvoyants de l'époque : « La France a fait plus que commettre un crime, elle a fait une faute, qu'elle paiera. » Et l'histoire a confirmé la parole de ce sage, de ce voyant. La France a expié par le sang de plusieurs milliers de fils innocents, celui de son roi supplicié. Le régime de la Terreur et Napoléon 1er, ce fléau des peuples, l'ont terriblement vengé.

« Cette fois, messieurs, il ne s'agit point d'un roi mais d'un homme qui a religieusement rempli tous ses devoirs de citoyen et s'est voué tout entier à la défense de la patrie. Auriez-vous le triste courage de briser cette existence humaine sur laquelle ne pèsent que d'insaisissables soupçons ? Il y a, croyez-le, des millions de fidèles Français qui, pour tous les biens de la terre, n'oseraient prendre sur eux la responsabilité d'un arrêt basé sur de pareilles présomptions.

« Je ne réclame de vous ni pitié ni pardon, mais seulement justice ! Je vous supplie d'épargner à la patrie le fardeau le plus lourd à porter, celui d'une erreur judiciaire. Souvenez-vous, messieurs, de l'immortel Voltaire qui, pendant trois ans, ne prit de repos avant d'avoir innocenté la mémoire de Collas et rendu à sa famille, frappée d'infâmie, la sécurité et l'honneur. N'eût-il à son actif que cette noble et touchante initiative, Voltaire devrait être vénéré à l'égal d'un Dieu par les philosophes de toutes les croyances, épris d'équité et de lumière !

« Combien effroyable, odieuse, et criant vengeance au ciel paraîtrait la légèreté d'un tribunal secret, poussant, sans preuves, aux abîmes un accusé innocent ! Gardez, messieurs, que la condamnation d'Alfred Dreyfus ne devienne pour la République une tache ineffaçable. Si cette condamnation intervenait, elle serait bientôt cassée par la conscience publique, imprudemment surprise, et l'histoire n'aurait pas assez de mépris pour flétrir ses auteurs ! »

Un silence de tombe accueillit l'admirable plaidoyer, considéré d'avance, comme non avenu, par des juges de pierre.

— Accusé, avez-vous à ajouter quelque chose pour votre défense ? demanda le major Brisset, d'une voix glaciale, en se tournant vers Alfred Dreyfus.

— Rien ! répondit ce dernier, en reposant sur les membres du tribunal son clair et calme regard. Tout ce que j'ai à dire et à répéter, c'est que je suis innocent et qu'en me condamnant, vous commettriez un assassinat.

Le major Brisset fit un signe et les juges se retirèrent pour délibérer. Leur conférence se prolongea pendant deux heures.

Que s'y dirent-ils? Nul ne le saura.

Vers cinq heures et demie, le tribunal rentrait en séance.

L'accusé se leva, la tête haute, le regard assuré, se refusant à admettre qu'on pût douter de sa complète innocence.

Un moment auparavant, il avait dit en souriant, à maître Demange, qui le regardait avec une expression de navrante pitié :

— Vous allez voir. Ils vont m'acquitter. Dans un moment, je serai libre.

Le major Brisset se leva pour proclamer le résultat du procès :

« En leur âme et conscience, les membres du tribunal ont déclaré Alfred Dreyfus coupable, sur tous les points de l'accusation. »

Dreyfus jeta un cri déchirant, en élevant les deux bras vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de l'iniquité dont il était victime.

Le major Brisset jeta sur lui un regard écrasant et reprit :

— Il ne nous est pas permis, malheureusement, de prononcer la peine de mort pour le vil espion, pour le Judas du siècle. Mais le sort que lui réserve la sentence du Conseil de Guerre lui paraîtra plus terrible que le couperet de la guillotine ou les balles de ses anciens compagnons d'armes. Le traître Dreyfus est condamné à la déportation à vie, au pénitentier de Cayenne.

Le condamné, à bout de forces, tomba dans les bras de son défenseur, bouillant d'une généreuse indignation.

— Avant qu'il ne parte pour les colonies, reprit le président du tribunal, avec une barbare satisfaction, il subira la honte de la dégradation devant le front de l'armée. Il sera ainsi souillé d'infâmie aux yeux de ses compagnons d'armes, déshonorés par sa trahison et flétri pour le pays tout entier. Les frais du procès resteront à la charge du condamné. Voici le châtiment que nous avons le droit de prononcer contre le misérable, garanti de

l'échafaud par la regrettable douceur de la loi. Mais nous espérons que la guillotine sèche se chargera de faire ce qui est interdit au peloton d'exécution. Puissent, à défaut du remords, les rigueurs du climat guyannais abréger une vie déshonorée et l'oubli se faire sur une odieuse mémoire. Vive la France! Vive la République !

Maître Demange se redressa, l'œil brillant et, d'une voix ferme, serrant la main du condamné :

— Capitaine Dreyfus, dit-il, votre condamnation sera une des plus grandes hontes du siècle ! Vous êtes la victime d'une des plus effroyables erreurs judiciaires que l'histoire vengeresse aura à enregistrer.

Sur un nouveau geste du major Brisset, les soldats s'emparèrent de Dreyfus, lui remirent les menottes et l'entraînèrent au dehors, où l'attendait l'infâmant panier à salade.

Une foule immense s'était massée aux entours du Ministère de la guerre. La nouvelle de la condamnation s'était propagée avec la rapidité de l'éclair. Lorsque la populace eut aperçu Dreyfus, elle se porta en avant pour forcer le cordon de troupes et faire, elle même, « justice » du traitre, à la façon des colons du Farwest américain, pratiquant la sauvage loi de Lynch.

— A mort! A mort! crièrent des milliers de voix. Déchirez-le! A mort le traitre! Que son corps soit jeté en morceaux aux chiens.

Une lutte terrible eut lieu entre la foule et les soldats débordés. Lentement Dreyfus, dont les mains étaient liées, parvint à rabattre sur son front blême le capuchon de la capote militaire, dont on l'avait revêtu. Résigné, il attendait la mort et la désirait presque. Sa dernière pensée alla brûlante et désespérée vers sa femme et son enfant.

— Si vous voulez l'assassiner, tuez-moi donc aussi !

Ce cri s'éleva dans l'air avec un éclat déchirant. Une femme éperdue, affolée, ne reculant plus devant rien, fendait la foule

houleuse, écarta les bayonnettes, croisées contre son sein, et courut, les bras ouverts vers le condamné qui n'avait pu atteindre encore la fatale voiture.

Dreyfus sentit soudain le capuchon retiré de dessus sa tête et des lèvres brûlantes chercher les siennes.

— C'est moi, Lucie, ta femme, qui crois à ton innocence et viens mourir avec toi !

Il est des moments, dans la vie, où certaines voix nous semblent celle des anges du ciel et nous font l'effet de la cloche bénie, vibrant dans la nuit et la tempête, pour nous annoncer le salut.

Alfred Dreyfus se redressa à ces accents, pour lui venus d'en haut. Lucie était dans ses bras et ce fidèle cœur qui, en ce monde, n'appartenait qu'à lui, battait contre le sien.

— Ne désespère point ! dit la jeune femme, avec une calme énergie. Songe au serment que tu m'as fait, et moi, je saurai tenir les miens. Dieu lit dans ton cœur. Il connaît ton innocence et la fera triompher !

Mais des mains cruelles l'avaient saisie et l'arrachaient de son époux. Mathieu Dreyfus, qui l'avait suivie, la reçut dans ses bras. Sans prendre garde aux coups de plat de sabre qui s'abattaient sur lui, il ne songeait qu'à protéger la pauvre femme, en criant au prisonnier :

— Frère, j'ai voué ma vie à la tienne, et mon bonheur à ta réhabilitation !... Je le jure ici, je saurai pénétrer et dévoiler les trames immondes de tes ennemis !

— Ou succomber toi-même sous son infâmie ! lui cria une voix railleuse, celle du sinistre major.

Cependant, les soldats avaient réussi à dégager les abords de la voiture dans laquelle on poussa brutalement Dreyfus et où le comte Esterhazy monta après lui.

Lorsqu'elle vit s'éloigner le panier à salade, la foule entra en fureur, à la pensée que sa victime lui échappait.

Mais heureusement qu'il y avait là la femme du Judas français. Sans aucun doute. elle avait eu connaissance des trahisons de son époux et en était la digne complice.

— Assommez-la, la garce, l'espionne ! A défaut du mâle, la femelle !

L'ignoble populace ondulait avec des cris de mort. Elle avait soif de sang et réclamait son horrible spectacle.

Les riches vêtements de deuil de la pauvre Lucie offusquaient ses yeux haineux.

— La voyez-vous se ballader, vêtue comme une impératrice ! cria une virago à voix de rogomme. Nous lui arracherons du corps sa robe de satin et son manteau de velours ! La femme d'un Judas n'a pas le droit d'aller mieux vêtue que nous !

Les soldats étaient partis, mais un gros de sergents de ville se mit en devoir de dissiper les rassemblements.

Et la foule, insensiblement, refluait vers Lucie et Mathieu, pour les entourer.

La malheureuse femme tremblait maintenant devant ces hommes, à l'aspect farouche, et ces femmes, à moitié ivres pour la plupart.

Disons-le, elle avait épuisé toute son énergie à se rapprocher de son époux. Elle se serait sentie avec joie frappée de la même balle qui aurait tué Alfred, mais une indicible horreur l'emplissait à l'idée du contact de cette populace.

Mathieu, pâle et résolu, attendait le choc de pied ferme. Il avait saisi son revolver, décidé à vendre chèrement la vie de sa belle-sœur et la sienne. Mais il tenait encore l'arme dissimulée sous son manteau.

Une voix résolue s'éleva à quelques pas de lui:

— Allons, ferme, monsieur Mathieu, le revolver au poing et n'épargnez point cette canaille. Visez posément, et feu si l'on bouge !

C'était Alice [illegible] qui, intrépide, accourait se placer à son

côté pour faire face à la foule inconsciente. Elle, aussi, avait un revolver à la main et, avec la froide intrépidité qui ne l'abandonnait en aucune circonstance, elle avait déjà choisi son point de mire

L'homme qu'elle visait se montrait le plus enragé de tous C'était un gaillard petit de taille et mince de corps, aux cheveux roux et aux yeux brillant d'un feu bestial. Nos lecteurs auront déjà reconnu Ravaillac, le tueur de femmes.

Derrière lui se dressait la stature colossale de Tête-de-Mort qui, armé d'un bâton ferré, ameutait la foule contre la police et la poussait à massacrer la pauvre Lucie.

Les deux bandits s'étaient mêlés à la foule dans l'espoir de quelque bon coup à faire, à la faveur du tumulte. Tête-de-Mort s'était simplement contenté de déguiser sa face hideuse, au moyen d'un faux-nez.

— Elle a une montre, murmurait Ravaillac à son ami, avec une lourde chaîne d'or. Son porte-monnaie doit être rudement garni, je le parierais.

— Alors, il faudra être des premiers à la renverser sur le sol et, pendant que les autres gueuleront, nous la délesterons en un clin d'œil, répondit Tête-de-Mort.

— Et nous l'étranglerons, par dessus le marché, ajouta Ravaillac, haletant de férocité. Il y a longtemps qu'une femme ne m'a passé par les mains et rien ne me plaît tant que de voir râler ces garces-là sous ma poigne !

— Tiens-toi prêt, en ce cas, et en avant !

Et, hurlant, comme des Indiens, poussant leurs cris de guerre, les deux bandits bondirent vers le groupe formé par Lucie, Alice et Mathieu. La foule suivit. Une bagare formidable s'engagea.

Alice et Mathieu avaient fait feu, mais dans la presse il leur aurait été impossible de viser et, probablement, leurs balles se perdirent. Mathieu sentit un bâton ferré s'abattre sur le bras

qui soutenait sa belle-sœur. Il jeta un cri et lâcha prise. Au même instant, Lucie lui fut violemment arrachée.

Ravaillac l'avait saisie et se mettait en devoir de l'étendre sur le pavé. Mais avant qu'il n'eût mis son projet à exécution, Alice était accourue au secours de son amie. La courageuse américaine avait déjà déchargé tous les coups de son revolver, mais de la crosse, elle en asséna un tel coup en plein visage du monstre, qu'il laissa échapper sa proie et, comme un homme ivre, recula en chancelant.

Alice attira Lucie vers elle et, avec une admirable abnégation, entreprit d'arrêter la foule hurlante. Mais bientôt il lui parut impossible de résister plus longtemps à ses terribles assauts. Déjà, plus de cent bras menaçants s'étaient dressés vers la pauvre Lucie, au secours de laquelle ne pouvait venir Mathieu Dreyfus, aux prises avec le gigantesque Tête-de-Mort.

Au moment où Alice croyait que tout était perdu et que, déjà, ses assaillants tiraient Lucie par le bras, on entendit le roulement d'une voiture, fendant la foule. Devant l'équipage galopait un cavalier en uniforme de garde républicain à cheval. Ce dernier brandissait un pistolet et faisait hardiment cabrer sa monture pour se faire place.

— C'est Gilbert, le commissaire de police ! cria-t-on de toutes parts, en s'écartant avec empressement.

— Arrière, canaille ! cria Gilbert. On vous dispersera tout à l'heure à coups de bayonnettes ! Respect à la voiture de la dame de monsieur le préfet de police... Place à madame la Brière !

Soudain la portière de l'équipage s'ouvrit. Pâle et digne, madame la Brière apparut.

— Dépêchez-vous de monter, madame, dit-elle à Lucie, et vous aussi, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à l'Américaine. Dans ma voiture vous serez à l'abri des outrages de ces misérables.

En un instant, Lucie et Alice eurent pris place dans la voi-

ture. Alors, seulement, madame la Brière aperçut Mathieu qui faisait de vains efforts pour se débarrasser de Tête-de-Mort.

— Qu'ai-je vu! Mon sauveur! s'écria-t-elle en reconnaissant celui qui l'avait transportée hors du caveau où elle avait été ensevelie, vivante. Monsieur Dreyfus! Sa vie est en danger! Volez à son secours!

Avant que Gitbert n'eût eu le temps de sauter à bas de cheval, pour satisfaire aux vœux de madame la Brière, la foule s'était déjà emparée de Tête-de-Mort et lui avait arraché sa victime.

— Faites ce que vous dit madame la Brière, crièrent quelques voix. C'est la Providence des pauvres gens et Dieu a certainement fait un miracle en la faisant ressusciter du tombeau.

Maintenant les coups et les injures pleuvaient drus sur le bandit, assailli de tous les côtés à la fois. Tête-de-Mort ne se possédant plus et écumant de rage, se secoua comme un sanglier harcelé par les chiens, fit reculer tout le monde d'un moulinet de son baton ferré et fondit de nouveau sur Mathieu.

Celui-ci, obéissant à un signe de madame La Brière, s'était avancé vers la voiture et s'apprêtait à y monter, à son tour, lorsque le brigand le rejoignit. Mais au moment où Tête-de-Mort allait lui porter un coup de poignard dans le dos, Mathieu se retourna. D'un saut de côté il évita le coup mortel pendant que son poing s'abattait sur le visage de son féroce assaillant.

Le faux nez dont le bandit s'était masqué le visage, s'écrasa et la face hideuse du monstre apparut à la portière dans sa terrifiante mutilation. Un cri d'horreur et d'angoisse s'échappa des lèvres de madame de la Brière.

— Le voleur de cadavres! dit-elle. C'est cet homme à face de squelette qui a violé mon tombeau.

Et elle retomba, évanouie, sur les coussins de la voiture où Mathieu monta vivement et qui s'éloigna au galop.

— La troupe! La troupe! cria la foule, se débandant dans tous les sens. Un détachement de gardes-républicains accourait, au

pas gymnastique, bayonnettes croisées. En quelques instants les entours du Ministère de la guerre furent déblayés. Tête-de-Mort et Ravaillac avaient profité de l'émoi général pour prendre la fuite.

— Tires-toi des pieds, ami Tête-de-Mort, grommela le policier Gilbert en suivant à cheval l'équipage de madame la Brière. Je t'ai bien reconnu et saurai te retrouver quand je le voudrai. Mais le préfet m'a fait entendre qu'il attachait peu d'importance à la capture de ce gredin. C'est dire qu'il s'en soucie médiocrement. Il doit avoir ses raisons pour ça... Et ces raisons doivent avoir quelque rapport avec celles pour lesquelles il nous fait rechercher cette mystérieuse Natalka, qu'il assure être à Paris... Qui sait, ce coquin de Tête-de-Mort pourra peut-être me fournir quelque indice pour mettre la main dessus ? Ce sacré rossard de Pitou en sait plus que moi à ce sujet, je le crains bien. Il faut que je lui coupe l'herbe sous le pied... Il faut que je déniche cette jeune russe à son nez et à sa barbe. Voilà assez longtemps qu'il me court dans les jambes.

Et, furieux, il enfonça si rageusement ses éperons dans le ventre de son cheval que l'animal se cabra.

XXIII

Le bijou sanglant

La table était somptueusement servie dans la salle des fêtes de l'hôtel habité par le prince Mirowitch. On attendait les nombreux invités, conviés solennellement.

C'était le lendemain, 5 janvier 1895, que devait se célébrer le

mariage de la jeune princesse avec le comte Esterhazy, officier d'Etat-major.

C'était d'ailleurs ce qu'on pouvait lire, en lettres d'or, sur les cartes envoyées par le vénérable boyard, à l'élite de la société parisienne.

Vénérable ? Il ne paraissait pas si vieux que cela, Grégorius Mirowitch, à en juger la façon dont, une demi-heure avant la fête, il circulait dans la vaste salle, inspectant d'un regard joyeux et satisfait la précieuse argenterie, les fines porcelaines, les cristaux, le linge damassé et les fleurs décorant la table.

En réalité, Gregorius Mirowitch ne devait guère compter plus d'une cinquantaine d'années. Il était de haute et fière stature, d'une physionomie énergique, un vrai profil romain, et sa longue barbe grise lui donnait l'aspect de quelqu'ancien paladin... ou d'un aventurier de marque.

Peut-être la mobilité d'expression de son regard était-elle de nature à justifier également ces deux rapprochements, pourtant si éloignés.

Ces yeux profonds et bien fendus se faisaient doux, tendres, pénétrés d'une bonté infinie lorsqu'ils se reposaient sur le candide visage de la belle Paulowna, et même à la moindre pensée se rapportant à cette enfant adorée.

Mais, à l'occasion, ils savaient jeter des éclairs menaçants sauvages, devenir sombres et durs, surtout, lorsque resté seul, il évoquait les images d'un passé sanglant et ténébreux. A l'idée du moindre danger, menaçant sa fille, au moindre soupçon que ses affections pourraient être mal placées, ses yeux jetaient des flammes, décélant les combats de cette âme redoutable.

En ce moment, ils n'exprimaient qu'une joie profonde et une sorte d'ivresse.

— J'ai enfin atteint mon but, murmurait-il. Ma Paulowna deviendra une heureuse épouse, une femme respectée dans les plus hautes sphères de la société ! J'ai tenu le serment fait par

moi lorsque le père barbare de ma chère Catherine livrait notre pauvre enfant aux mains d'un lâche bandit, pour la façonner à son exécrable image !

Le prince laissa échapper un profond soupir. La scène terrible, mentionnée dans le registre secret de la police péterbourgeoise, se représentait devant lui dans sa terrible réalité.

— Baron d'Ostrau, gronda-t-il, presque à voix haute, tu voulais faire de mon enfant une créature perdue. Mais ce crime t'a coûté la vie ! J'ai retiré ma fille du bourbier, où tu l'avais plongée, et demain, elle sera comtesse.

— Mais elle ne l'est pas encore, siffla derrière lui une voix railleuse, et je crains bien, Grégorius Mirowitch, que tu restes en deça du but !

Le prince se retourna vivement.

— C'est toi, Jakson, dit-il avec colère. Que le diable t'emporte, tu m'as presque fait peur.

Le digne complice du faussaire princier, jouant vis à vis de ce dernier le rôle effacé de valet de chambre et qui se tenait devant son soi-disant maître, en grande livrée de cérémonie, habit noir, cravate blanche et culottes courtes, se mit à rire avec impudence.

— Il faudra te défaire de cet excès de nervosité, ami Mirowitch, ricana-t-il, car m'est avis que ta splendeur présente ne va plus faire long feu.

— Que signifient ces menaces ? dit Mirowitch, en jetant autour de lui un regard inquiet. Depuis quelque temps tu te montres singulièrement agressif à mon égard. Je veux savoir une bonne fois à quoi vise cette nouvelle attitude.

— Tu le sauras, et tout de suite, encore, répondit l'Anglais. Entre nous, il n'y a qu'un mot qui serve. Ce mariage ne me plaît pas et je désire que, ce soir, tu le rompes, sous l'un ou l'autre prétexte.

— Deviens-tu fou, Jackson ?

— Non, pas moi, mais toi-même, mon bon ami. Ta tendresse exaltée pour Paulowna te pousse à ta perte et m'entraîne fatalement à la mienne.

— Toi? Est-ce que je t'ai laissé manquer d'argent, depuis quelque temps.

— Je n'ai pas dit ça. Mais je suis curieux de savoir comment tu feras pour remettre au comte, ton noble gendre, la dot de quatre millions de roubles que tu t'es engagé à lui compter le lendemain du mariage, c'est à dire après-demain. Ah ! ah ! Je te tiens là et tu ne sais que me dire ! Imprudent, ne vois-tu pas le gouffre où tu te précipites, les yeux fermés ? Un prince est obligé de tenir religieusement ses promesses et si tu y manques, on aura bien vite découvert en toi l'aventurier... que tu es. Il te serait aussi impossible de réunir les millions de roubles en question qu'à moi de ressusciter le vieux, qu'il y a environ seize ans...

— Tais-toi, malheureux ! s'écria Mirowitch en pâlissant. Evoqueras-tu donc toujours devant moi le spectre au moyen duquel tu me tiens à l'attache ? Vraiment, tu as su habilement tirer parti du secret de ma vie ! Pendant quinze années je me suis vu obligé, en accumulant faux sur faux, de satisfaire à tes exigences et lorsque, honteux de mes fautes, je voulais revenir à l'honneur, par amour pour ma fille innocente, c'est toi qui m'a ramené sans pitié, à mon infâme existence, toi, mon mauvais génie, mon fléau incarné !

L'Anglais ne répondit à la violente sortie de l'aventurier que par le geste gouailleur familier des gamins de Paris. Il lui fit un pied de nez.

— Ne nous écartons point de notre sujet, dit-il alors. Et parlons, si tu le veux bien, de la dot à fournir.

Grégorius Mirowitch se redressa.

— Cette dot, dit-il, avec assurance, cette dot sera payée.

Jackson se laissa tomber dans un fauteuil, en levant les bras au plafond.

— Je l'avais bien dit! s'écria-t-il. Il est fou à lier! Le prince Mirowitch va compter quatre millions de roubles à son noble gendre! La folie des grandeurs, quoi! Une des seules qui soient incurables!

— Non, Jackson, je ne suis pas fou. Mais ce n'est pas pour rien que j'ai passé quarante nuits sans sommeil.

Le prince alla à la porte du salon, regarda au dehors, pour s'assurer si personne n'était aux écoutes, puis retourna alors près de son complice,

— Je te dis cela, Jackson, pour que tu te tranquillises. Pendant quarante nuits, j'ai travaillé du soir jusqu'à l'aube dans la chambre louée dans la maison de madame Degouves. Et, par une méthode nouvelle et plus expéditive, j'ai contrefait des billets de banque, tant français que russes, pour un demi million de roubles. Que dis-je, contrefaits! Le plus habile expert ne pourrait faire une différence entre mes billets et ceux des deux banques! Ce sont des chefs-d'œuvres, te dis-je! Jamais je n'avais encore atteint à ce degré... d'authenticité!

Jackson se leva lentement. Son visage se contracta et ses narines frémirent.

— Et à quoi te servira cette somme, quelque considérable qu'elle paraisse? demanda-t-il.

— Belle question! Je la remettrai à mon gendre en lui en promettant autant, tous les trois mois, jusqu'au complément du chiffre de la dot. Il consentira avec plaisir à cet arrangement, car si riche qu'il soit, il n'y a guère de propriétaire foncier en mesure de réaliser, sans pertes fâcheuses, près de seize millions de francs.

— J'admire les ressources de ton esprit, Mirowitch, dit Jackson, d'un ton flatteur. Mais il me reste encore beaucoup de choses à te dire et j'entends par là-bas un frou-frou de soie.

— C'est Paulowna qui vient ! répondit Mirowitch. Ne te tiens pas si près de moi. Tu manques de convenance et de tenue.

— Oh ! pardon, j'oubliai n'être que ton humble larbin. Mais il faut cependant que je te parle, encore cette nuit. Où cela ?

— Dans ma chambre de travail, chez madame Degouves, dit le prince à voix basse. Je t'en ai donné une clef.

— Bien. Tu m'y verras.

— N'oublie pas que là, je ne suis que le docteur-professeur Grégorowitch, ajouta le prince du même ton.

Et, poursuivant, à voix haute :

— J'approuve complètement vos dispositions, Francis, et crois devoir vous en exprimer tout mon contentement. J'espère que, ce soir, tout le monde, à votre exemple, fera son devoir.

— Votre Excellence peut être tranquille à cet égard, répondit Jackson avec une profonde et respectueuse salutation. Nous tenons tous à honneur de contribuer à l'éclat d'une pareille fête.

Entretemps, Paulowna avait paru sur le seuil du salon. Le prince alla vers elle, les bras tendus, et la pressa sur son cœur avec un amour vraiment paternel. Elle était vêtue d'une robe de soie rose-thé, sans autres bijoux qu'un collier de perles, à son cou blanc et frais.

Le prince lui releva doucement la tête, pendant que Jackson s'éclipsait discrètement.

— Comme tu es pâle, aujourd'hui, dit Mirowitch. Vraiment, si je ne voyais point en toi une heureuse fiancée, demain épouse, je croirais que tu as pleuré. Tu es cependant heureuse, n'est-il pas vrai, Paulowna, mon doux trésor ?

La jeune fille abaissa lentement ses paupières et répondit d'une voix qui ne trahissait point ce qui se passait en elle :

— Bientôt, mon père, bientôt, je serai complètement heureuse.

— Oui, chère enfant, répondit le prince, tu seras l'épouse du comte et tu trouveras dans cette union la joie et la considération.

Il s'était laissé aller dans un fauteuil et Paulowna prit place,

à ses pieds, sur un tabouret. La jeune fille arrêta sur lui des yeux brillant d'un éclat inaccoutumé et lui dit, en pressant ses mains dans les siennes :

— Dis-moi quelque chose de ma mère, veux-tu ?

Douloureusement impressionné, comme si ces mots « ma mère » l'avaient atteint au vif de son âme blessée, Mirowitch laissa retomber la tête sur sa poitrine.

— Que veux-tu que je dise de ta mère ? répondit-il d'une voix sourde. Ah ! pourquoi réveiller ce souvenir en ce moment ? Tu sais bien, cependant, le mal que tu me fais.

— N'est-il pas tout naturel, dit Paulowna que, ce soir, justement, je songe ainsi que toi, à celle que je n'ai jamais vue ? Ah ! pourquoi Dieu m'a-t-il enlevé cette mère tant regrettée ? Pourquoi n'a-t-il pas permis que je repose dans le même cercueil !

Des larmes jaillirent de ses yeux et l'heureuse fiancée se cacha le visage dans le sein de son père.

— Paulowna, ma vie, mon seul bien sur la terre ! s'écria le prince en tremblant. Suis-je donc si peu de chose pour toi ? N'ai-je pas tout fait pour remplacer par un amour sans bornes, celui que t'eût voué ta mère absente ?

— Tu es le père le plus tendre et le plus dévoué qu'il y ait au monde, répondit Paulowna en essuyant ses larmes. Mais vois-tu, papa, c'est dans des jours comme celui-ci, qu'une tendre mère fait doublement défaut à une pauvre enfant, qui regrette, en elle, sa meilleure et sa plus fidèle amie... Dis-moi, mon père, elle était belle, n'est-ce pas ?

— Tu es sa vivante image, mon cher ange, Elle était belle comme toi, et comme toi, douce, bonne et intelligente !

— Et vous êtes-vous bien aimés mon père, aimés de tout cœur, de toute âme ?

Un feu extraordinaire brilla dans les yeux du prince.

— Oui, Paulowna, oui, mon enfant, Nous nous sommes aimés

autant que deux être humains peuvent s'aimer ici-bas. C'est cet amour qui a entraîné ta mère au tombeau. Le mien lui a survécu et subsistera en moi jusqu'à mon dernier souffle de vie !

— Ainsi donc, ma mère a été heureuse ! dit doucement Paulowna, en se levant.

— Aujourd'hui, j'ai le droit de pénétrer ici sans me faire annoncer, dit une voix enjouée, dans le vestibule, et le comte s'avança, rayonnant, vers sa pâle fiancée.

Il était en grande tenue. Ses joues n'avaient point leur pâleur ordinaire, mais étaient légèrement colorées sous le coup de la triomphante joie qu'il éprouvait en se voyant sur le point d'atteindre son but.

Le comte salua son futur beau-père et porta respectueusement à ses lèvres la main glacée de Paulowna.

— Comme ma belle fiancée est pâle ! dit Esterhazy. Mais c'est à moi à ramener bientôt sur son doux visage les roses de la vie et de l'amour. Peut-être, ces pierreries, aux feux multicolores, auront-elles le pouvoir d'éclairer votre front d'un joyeux reflet?

En disant ces mots, le comte avait tiré de sa poche un élégant étui de maroquin.

— Un présent ! dit Paulowna, désagréablement impressionnée et faisant un pas en arrière. Je vous avais cependant prié, monsieur le comte, de ne me faire aucun cadeau, pendant tout le temps de nos fiançailles, et de ne m'honorer d'aucune attention particulière.

— Oui, vous l'avez fait, ma chère Paulowna, répondit le comte et jusqu'ici, hélas ! je me suis strictement conformé à ce désir. Mais vous pouvez accepter de moi ce bijou, la veille de notre union. C'est un ancien bijou de famille, et bien qu'il soit de trop mince valeur et de trop peu d'éclat pour relever votre

beauté princière, acceptez-le en apprenant que ma mère portait cette broche pour marcher à l'autel.

— J'avais résolu, dit Paulowna de me rendre à l'église, parée de ce seul collier de perles.

— Des perles ! s'écria le comte. L'emblême des larmes !

— Et ce sont des larmes que je verserai, murmura la jeune fille de façon à n'être entendue que du major.

Celui-ci se mordit les lèvres et fronça ses noirs sourcils. Il jeta à Paulowna un regard passionné. Ce n'était point, en effet, la seule dot de la princesse qui faisait désirer impatiemment à l'ardent officier la prompte célébration de son mariage. Un rayon de flamme avait pénétré dans cette âme sombre. La touchante beauté de Paulowna, sa pureté angélique avaient éveillé en lui non, peut-être, un sentiment de véritable amour, mais un impérieux désir de possession. Contraignant avec peine son mécontentement, il ouvrit l'écrin.

— Décidez vous-même, fière Paulowna, dit-il, si je puis vous offrir ce bijou et s'il est vraiment digne d'orner demain votre poitrine.

Sur un lit de velours rouge reposait la broche, enrichie de pierreries, dérobée par les violateurs de sépulture à l'épouse, crue morte, du préfet de police et que Salomon Bénas avait vendue au beau ténébreux, au bal nocturne du Moulin d'Or.

Un bouquet de feux colorés jaillissait des pierres, choisies de la meilleure eau, et Paulowna ne put s'empêcher d'y arrêter son regard, involontairement fasciné.

— Ce bijou est trop brillant pour moi, dit-elle. N'est-il pas vrai, mon père ?

Le vieillard s'approcha. Il reçut l'écrin des mains du comte et regarda le bijou oriental. Mais, soudain, son visage devint couleur de cendre, ses traits s'altérèrent d'un façon étonnante et celle de ses mains qui tenait, l'étui fut secouée d'un tremblement nerveux Il arrêta sur Esterhazy un regard étrange, presque farouche.

— Ne disiez-vous pas, tout-à-l'heure, major, demanda-t-il d'une voix sourde, que c'était là pour vous une précieuse relique ?

— Oui, répondit le comte.

Cependant, l'agitation inusitée de son futur beau-père ne lui avait point échappée, et lui-même ne se sentait pas fort à l'aise. Le vieux Bénas, se demandait-il, serait-il arrivé d'une façon peu honnête en possession de ce bijou que le prince semble reconnaître ?

— Et combien de temps, dites-moi, cette broche se trouve-t-elle dans votre famille ?

— C'est ce que je ne pourrais vous dire au juste, répondit effrontément le hardi personnage, mais je repondrais d'un siècle, pour le moins.

Le prince se redressa et, un moment, on aurait pu croire qu'il allait se jeter sur le major.

Il fit sur lui même un effort violent et reprit d'une voix altérée.

— Cela est... cela me paraît possible... Il me semblait avoir vu déjà ce bijou, mais dans d'autres mains... Je me trompe, sans doute, ou il se pourrait que le même et remarquable joaillier ait fait deux bijoux exactement pareils... Quoiqu'il en soit, Paulowna — et en s'adressant à sa fille, sa voix redevint douce et tendre — quoiqu'il en soit, c'est cette broche qu'il te faut porter demain à l'exclusion de toute autre parure. Tu m'en paraîtras encore plus belle et ressemblant à ta mère adorée !

— Déjà les premiers invités se présentent, annonça Francis, paraissant à la porte de la salle.

— Précédez-moi, mes enfants, dit le prince. Vous trouverez sans doute, déjà, mademoiselle Ritter au salon. Je vous rejoins dans quelques instants.

A peine Mirowitch se vit-il seul, qu'il poussa un cri de bête blessé et se jeta sur un divan.

— C'est mon joyau ! murmura-t-il, le visage collé contre

coussins, comme pour empêcher sa voix d'être entendue. C'est mon joyau ! Je l'ai reconnu aux pierreries, prix du sang versé ! La femme de mon choix le portait lorsque nous fûmes unis par un mariage secret ! Mais j'avais mal fait de le lui offrir ! C'est du sang que reflètent ces rubis...

Oh ! Dieu ! Ces yeux mourants ! Cette malédiction dernière ! Quel fantôme effrayant vient de se dresser devant moi ! Arrière, arrière ! Loin ce fatal souvenir !... Il appartient aujourd'hui au comte... et le passé a sombré dans l'oubli. Ce sinistre bijou a été purifié de sa souillure depuis que la meilleure des femmes l'a porté !...

Père éternel, qui régis la terre et le Ciel, toi que j'ai si longtemps bravé et renié, écoute ma prière ! Ne permets point que ce joyau, effrayant témoin d'un forfait resté impuni, étende la malédiction sur le front de ma fille innocente !... Ne l'enveloppe point dans ton juste courroux !... Ce châtiment serait trop cruel, même pour un misérable comme moi... Oui, trop lourde serait ta vengeance !... O Dieu clément et bon, épargne ma fille, protège ma pauvre enfant !

Le prince était tombé à genoux et, le front courbé, les mains jointes, adressait au ciel une ardente prière.

Un joyeux murmure de voix lui arriva du salon où se trouvaient rassemblés ses convives. Il se leva et lentement alla vers la porte.

— Il me faut pour quelque temps encore rester impénétrable et impassible, murmura-t-il en se dirigeant vers le salon. Continuons donc à jouer mon rôle sans défaillance, jusqu'à ce que je sache Paulowna heureuse et [illegible].

XXIV

Rêve de jeune fille

Il était deux heures du matin. Les derniers invités avaient quitté l'hôtel du prince Mirowitch et le comte avait pris congé de sa fiancée.

— C'est pour la dernière fois que je vous souhaite bonne nuit, avait-il murmuré à l'oreille de Paulowna, car demain, nous n'aurons plus à nous séparer !

Un frisson courut dans les membres de la jeune femme. Elle le regarda d'un air étrange en répondant lentement :

— Oui, demain... demain, il y aura quelque chose de changé.

Le major sourit avec satisfaction et s'éloigna d'un cœur léger. N'était-il point maintenant tout près du but, longuement poursuivi ? Encore une demi-nuit, à peine, puis un jour de bien courte durée, et la ravissante créature serait toute à lui ! Oui, toute, de corps et d'âme !

Paulowna, après avoir embrassé son père, s'était retirée dans sa chambre et, sans prendre la peine de se déshabiller, s'était jetée sur son lit. Gémissante et navrée, elle enfouit dans les coussins son visage baigné d'amères larmes. C'était sa radieuse jeunesse, ses rêves d'amour et de foi qui s'écoulaient ainsi avec ses pleurs.

— Paulowna ! Au nom du ciel ! Chère Paulowna !

C'était Eva Ritter qui parlait ainsi. Doucement, et sans être remarquée, elle s'était glissée dans la chambre de sa jeune maîtresse, devenue pour elle une amie.

La princesse se souleva et fixa sur l'Allemande son regard éploré.

— Ma chère, ma bien chère Paulowna, soyez forte! Du courage! dit Eva d'un air suppliant. Ne m'avez-vous pas déclaré, vous même, que votre hymen avec le comte était pour vous d'une nécessité inéluctable ?

— Oui, ce mariage doit s'accomplir, répondit la jeune fille d'une voix ferme. Et il s'accomplira. Demain, mon destin sera fixé! J'ai promis au sinistre major de le suivre à l'autel et je ne faillirai point à ma parole.

De nouveau, une expression étrange passa dans ses beaux yeux. Elle se leva, se dirigea vers la croisée et regarda au dehors. Un homme se promenait de long et en large devant l'hôtel princier. Ce paraissait être un mendiant, car il était vêtu de haillons.

— Ce malheureux doit avoir froid et faim aussi, peut-être, dit Paulowna avec compassion.

Elle prit dans sa bourse une pièce d'or, l'enveloppa dans un morceau de papier et la jeta, de la fenêtre, qu'elle ouvrit, aux pieds du promeneur nocturne.

Le mendiant ramassa le papier, vit ce qu'il contenait, à la lueur d'un réverbère voisin, et parut comblé de joie.

Se tournant vers la croisée, vivement éclairée, il s'inclina respectueusement puis se retira dans l'ombre d'une maison voisine, où il se tint immobile, appuyé sur son bâton.

Paulowna referma la fenêtre et se tourna vers Eva Ritter.

— Est-ce que vous ne voulez pas vous mettre au lit? demanda celle-ci. Je vous aiderai à quitter vos vêtements.

Paulowna inclina la tête, en signe de muette adhésion. Elle se mit à dégraffer sa robe et posa sur un guéridon la broche dont, le même soir, le comte lui avait fait hommage.

Mais soudain elle s'interrompit.

— Eva, demanda-t-elle d'une voix tremblante, est-ce que vous avez fait ce que je vous ai demandé?

— Oui, ma chère amie. Je me suis de nouveau informée de ce qu'est devenu le vicomte de Ribès.

— Et qu'avez-vous appris? reprit la jeune fille, dont les joues, tout à l'heure si pâles se couvraient d'une subite rougeur.

— Ce que nous savions déjà, hélas! Rien de plus, depuis que, pour la dernière fois, le vicomte a disparu de son hôtel sans laisser de traces. Le lendemain, deux hommes se sont présentés chez lui, munis de ses pleins pouvoirs et, après une longue perquisition, emportèrent tous ses papiers. En partant, ils remirent au pauvre vieillard une somme équivalent à une année de gages et lui apprirent que son maître, ayant à faire une longue absence, désirait que son hôtel restât fermé jusqu'à son retour.

— Parti! s'écria Paulowna, avec accablement. Mais je comprends!... Je sais où est allé le pauvre Emile et demain j'irai le rejoindre. Oh! le beau, le riant pays, où nous nous retrouverons tous les deux! Là, point d'intrigue ou de trahison humaines qui puissent nous séparer!

En entendant ces paroles, Eva frémit:

— Paulowna! dit-elle. Paulowna, à quoi pensez-vous? Quelle fatale résolution avez-vous formée!

— Ce qui doit arriver arrivera! murmura la jeune fille, pâle comme une morte.

Puis, elle se jeta en pleurant dans les bras d'Eva et l'étreignit convulsivement en continuant d'une voix entrecoupée:

— Eva, ma pauvre amie, as-tu pu croire un seul instant que je me livrerais au sinistre major, comme c'est le devoir d'une femme que l'amour amène dans la maison de son époux?

Elle tremblait violemment et Eva Ritter, partageant son agitation, abaissait vers le parquet de sombres regards.

— Penses-tu que je survivrai à mon malheur, continua la jeune princesse, que je m'abandonnerai aux bras de cet homme

que je n'aime pas, que je hais, au contraire et auquel je n'ai accordé ma main qu'avec horreur ? Oh ! Eva, la femme qui, ayant donné tout son amour, comme je l'ai fait à Emile de Ribès, se livre et se vend à un autre, est digne de tous les mépris ! Tu ne voudrais certes pas, que j'aie à me mépriser moi-même?

— Non, Paulowna, non, par le Dieu vivant ! Je ne vous comprends que trop bien.

— Aide-moi à me préserver de cette honte.

— Et comment le pourrais-je ?

— Il y a quelques jours, tu m'as montré un flacon contenant une substance mortelle.

— De la morphine ! s'écria Eva avec effroi.

— Oui, c'était de la morphine. Le médecin te l'a prescrite pour calmer tes maux de nerfs en te recommandant bien de n'en prendre que huit à dix gouttes par jour, une plus grande quantité devant entraîner la mort. Cède-moi ce flacon, Eva, et je me soustrairai demain à l'infâmie et à l'horreur d'appartenir à l'homme qui m'est odieux. Pourquoi t'effrayer ainsi ? Ce n'est point un crime que j'implore de toi, mais un acte de charité. Grâce au bienfaisant poison, que j'implore de toi, je m'endormirai souriant et, sans souffrir, m'envolerai au séjour des ombres. Si tu me refuses, qui m'empêcherait de sauter par la fenêtre, le front sur le pavé, ou de chercher la mort dans les flots glacés de la Seine ?

— Horrible ! gémit Eva, pensive. Mais lorsque je considère votre effroyable situation, malheureuse amie, ajouta-t-elle, je ne puis vous imputer à péché votre fatale résolution ! Moi aussi, je préférerai me tuer plutôt que de devenir la femme du sinistre major ! Oui, je vous donnerai ma morphine, mais en exigeant de vous la promesse de ne point recourir à d'autres moyens de destruction que ce poison secourable qui tue en dormant.

— Oh ! merci, Eva ! Sois bénie pour ta pitié secourable !... Et maintenant, va me chercher ce flacon tout de suite.

— Tout de suite ! répéta Eva, en pâlissant.

— Je veux être certaine d'avoir entre les mains le moyen assuré de ma délivrance. Mais je te jure de n'en faire usage qu'après avoir été unie par le prêtre à l'homme que je hais... As-tu donc oublié que je ne puis quitter la terre avant d'avoir accompli la promesse faite au comte ?

— Eh ! bien, je vais aller chercher la morphine. Dans quelques instants, je serai de retour.

La jeune Allemande quitta la chambre de Paulowna et se dirigea doucement vers la sienne, située à l'autre extrémité du couloir. Elle fit de la lumière et prit sur sa toilette un petit flacon revêtu d'une étiquette à tête de mort.

Un instant elle contempla l'actif et secourable liquide qui, en peu d'instants, peut débarrasser, sans douleur, un être humain au désespoir, du lourd fardeau de l'existence. Un profond soupir s'échappa de son sein.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je boive moi-même ce poison, murmura-t-elle, pour descendre à sa place dans la tombe ? Ma vie n'est-elle point perdue ! Mon père, un scélérat, chargé de tous les crimes !... Ma marâtre, une femme perdue... Moi même, sans asile, ni soutien, livrée au bon plaisir d'un démon à face humaine, du sinistre major ? Et pourtant, je crois que Dieu m'a confié une mission sur la terre, qu'il me sera donné d'y accomplir une grande et sainte tâche. Oui, il est de mon devoir de sauver cette malheureuse enfant, de la sauver, malgré elle, du suicide, reprouvé par Dieu !

D'une main ferme, elle enleva le bouchon en émeri, répandit la morphine dans un bol de porcelaine, posé sur son lavabo, et la remplaça par de l'eau pure. Puis elle reprit le chemin de la chambre de Paulowna.

La jeune fille saisit sans hésiter le flacon et considéra longuement la tête de mort imprimée sur l'étiquette.

— Oui, murmura-t-elle, voilà bien l'image de ce que devient le plus beau, le plus gracieux visage, lorsque le rêve pesant de l'existence s'est évanoui. Mais l'amour ne peut anéantir que notre vile chair. L'âme échappe à son atteinte, et librement, s'élance vers le ciel.

Elle embrassa Eva et sitôt que l'Allemande se fut retirée, elle souffla sa bougie et s'étendit sur sa couche. Elle avait pris la précaution de cacher sous son oreiller le flacon qu'elle croyait encore rempli de morphine

Longtemps elle fut sans pouvoir s'endormir. Mais, enfin, elle tomba dans un sommeil fiévreux, hanté de rêves effrayants.

Elle revoyait en songe la broche, garnie de pierreries, que le comte lui avait offert comme présent de fiançailles. Une lueur surnaturelle s'en dégageait. C'était comme des flammes qui jaillissaient des pierres précieuses, de plus en plus hautes et brillantes, et Paulowna s'attendait à chaque instant, à voir le feu prendre à l'appartement.

Mais soudain, les flammes se divisèrent et, au milieu d'elles, apparut une femme, d'une beauté fière et noble, mais d'une pâleur mortelle. Son visage avait une expression de tristesse infinie. Elle était drapée dans un suaire et tenait à la main un bouquet de roses blanches.

Paulowna ne pouvait détacher ses regards de cette émouvante apparition. Mais quoiqu'elle eût la persuasion d'avoir devant elle un spectre éveillé de la tombe, elle ne se sentait aucune crainte.

La femme blanche la regardait, de son côté, avec des yeux baignés de larmes.

— Paulowna, lui dit-elle. Ne me reconnais-tu pas ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je suis ta mère, dit avec tendresse la femme pâle

— Ma mère ! Ma mère ! Ma mère adorée !

Et la jeune fille sentit, dans son rêve, des larmes chaudes retomber sur son visage.

— Je t'apporte des roses blanches pour ton mariage, reprit le doux fantôme. Des roses blanches ! De celles dont les vivants ornent le tombeau des morts. Tu tiendras mon bouquet à la main lorsque, demain, je viendrai te prendre pour te conduire devant le trône de Dieu,

— Vous serez donc, à mes côtés, demain, lorsque je m'arracherai à ce monde ?

— Je serai près de toi, mon enfant. Bien souvent, déjà, ta mère invisible s'est tenue à tes côtés. Ne crains rien, Paulowna, la souffrance est courte mais la joie céleste est éternelle !

— O mère, mère, j'ai peur du noir tombeau où l'on me descendra. Il y fait si froid, si sombre, si solitaire ! O mère, mère, mon cœur bat d'angoisse ! Prends-moi entre les bras et embrasse-moi !

La femme pâle sourit, s'éleva légèrement et sembla planer sur la couche en étendant ses bras vers la jeune fille. Paulowna se dressa pour abriter sa tête dans le sein de sa mère.

Un bruit singulier se fit entendre sous le lit et une tête de mort apparut lentement.

Une main décharnée s'avança vers Paulowna et des yeux flamboyants la couvrirent d'un double et sinistre éclair.

— Mère ! Mère ! s'écria la jeune fille avec effroi. Voici la mort ! Elle veut me saisir ! Elle me tient ! Sauve-moi ! Oh ! je ne puis supporter cet horrible aspect !

Mais le fantôme blanc s'était évanoui.

En vain la pauvre Paulowna implora le secours de sa mère chérie. Elle se réveilla en sursaut, porta ses mains tremblantes à son front inondé de sueur et, reportant ses yeux vers la tête de mort, toujours grimaçant à son chevet, elle murmura, presque avec une expression de soulagement :

— Ah! c'était un si beau songe, si doux, si consolant! Mais

je rêve encore, car je crois voir devant moi un hideux squelette! C'est qu'avant de m'endormir, j'ai trop regardé l'étiquette de ce flacon. Le souvenir de cette tête de mort m'a hantée et me poursuit encore !

En cè moment, elle se sentit rudement saisir à la gorge et renverser sur son oreiller.

— Pas un cri, pas un geste ! gronda une voix rauque. Ou je t'étrangle !

C'était l'homme à face de squelette qui lui parlait ainsi.

— Ce n'était donc pas un rêve ! Grand Dieu, quelle épouvantable réalité !

— Où est la broche ? reprit le bandit, en promenant autour de lui un regard avide. Vous savez bien ce que je veux. C'est le joyau que votre fiancé vous a donné ce soir. Parlerez-vous ?

— La broche est là, sur ce guéridon.

— Ah ! Oui vraiment. La voilà !

Et Tête-de-Mort s'empara du précieux bijou.

— Le Juif ne m'avait pas menti, murmura-t-il, en m'assurant que le sinistre major lui avait acheté la broche pour l'offrir à sa princesse... Tonnerre !... Comme ces pierres brillent !... Cette fois, je n'aurai rien à partager avec Bénas et Ravaillac, et quant à Pompadour, elle ignore les motifs de mon absence... Ah ! ah ! C'est là une gentille aubaine pour bibi, tout seul !

Poulowna ne comprit point ces paroles. Paralysée par la terreur, elle était incapable de faire un mouvement.

— Avez-vous de l'argent, ici ?

La jeune fille revint quelque peu au sentiment de sa position.

— Non, répondit-elle. J'ai jeté cette nuit ma dernière pièce d'or à un pauvre.

— Vous auriez mieux fait de la garder pour moi ! dit le bandit en riant. Mais ce bijou me suffit, pour le quart d'heure. Vous avez sagement fait, ma colombe, en vous tenant coite, car il vous en aurait coûté la vie. Et la vie doit avoir une certaine

valeur pour vous qui êtes jeune, belle et qui devez vous marier demain.

Il fit un signe de tête railleur à la jeune fille et se dirigea doucement vers la porte. Mais avant qu'il n'arrivât, cette porte fut poussée du dehors et la lueur d'un flambeau se répandit dans la chambre.

Tête-de-Mort fit un saut en arrière.

Il tira de sa ceinture un stylet et, se courbant, pareil à une bête fauve, il se prépara à bondir sur l'être humain qui venait, si mal à propos, le déranger de ses occupations.

La porte se referma et une femme, vêtue d'un peignoir blanc, fit quelques pas dans la chambre.

C'était Eva Ritter.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-elle. Pendant que j'écoutais à la porte pour savoir si vous dormiez, il m'a semblé entendre des pas, une voix étrangère. Pourquoi ne me répondez-vous pas, ma chérie ?... Quoi !... Là... derrière vos rideaux... Un homme !... Oh ! ciel !

Tête-de-Mort bondit en avant pour plonger son stylet dans le sein d'Eva. Mais il s'arrêta soudain, en poussant un cri sourd, et l'arme échappa à sa main détendue par l'étonnement.

— Vous, ici, mon père ! dit Eva avec effort.

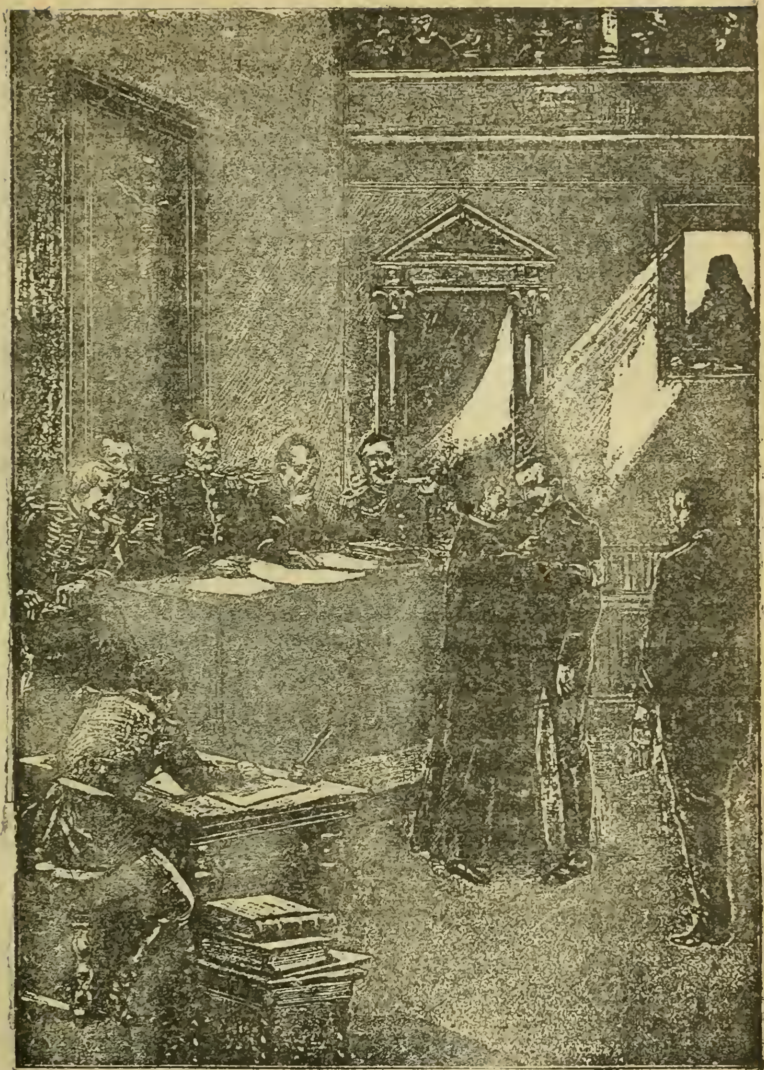
Tête-de-Mort était hors d'état de répondre sur le champ à cette exclamation.

Une violente émotion s'était emparée du redoutable bandit, d'ordinaire si maître de lui dans les situations les plus critiques,

— Oui, moi, c'est bien moi ! dit-il enfin, d'une voix oppressée. C'est moi, ton père ! Pourquoi me regarder ainsi ? Est-ce que je te fais peur ?

— Et qu'êtes-vous venu faire dans cette chambre ?...

— Ce que j'y suis venu faire ?... Belle question ! Que cherche-t-on lorsqu'on pénètre de nuit dans une maison et qu'on se cache



Malheureux capitaine Dreyfus! disait l'avocat Demange.

sous un lit en attendant que tout dorme ? Quelque chose à voler, probablement.

— Père ! s'écria Eva. C'est ici, dans cette demeure, que vous avez osé venir exercer votre affreux métier !

— Et pourquoi pas ici ? répondit Tête-de-Mort avec rudesse. Si les princesses ne laissaient jamais rien traîner, de quoi donc vivraient les pauvres diables comme nous ?

Eva se couvrit le visage de ses mains.

— Mon propre père qui vient voler dans la maison où l'on m'a offert à moi, pauvre abandonnée, un généreux asile ! gémit-elle. Et celle qu'il dépouille, m'a traitée en amie et en tendre sœur !

— Est-ce que vraiment on t'aurait si bien choyée ici ? demanda le bandit, sur l'affreux visage duquel se peignait un sentiment qui lui était peu ordinaire.

— Père, écoutez-moi. Je sais que vous êtes encore accessible à des sentiments humains, lorsque vous ne vous trouve point sous l'influence de votre femme ! Je vous en supplie à genoux ! Rendez à ma maîtresse, à mon amie, ce que vous lui avez dérobé... S'il vous faut de l'argent, eh ! bien, je vous livrerai mes économies. Je m'engagerai à vous apporter chaque mois tout ce que je pourrai gagner... Mais ne me causez pas la honte et le remords de dépouiller ceux qui m'ont protégée et aimée, de reconnaître leurs bontés à l'égard de votre fille par un vol odieux !

Tête-de-Mort se mordit les lèvres et se mit à rire. Mais sa gaité était feinte et seulement faite pour cacher ses perplexités.

— Sais-tu bien ce que tu me demandes là ? grommela-t-il. Vrai, tu ne te mouches pas du pied. Je viens justement de ramasser quelque chose ici sur laquelle on ne marche pas tous les jours !... Tonnerre ! Comme elles brillent, ces pierres-là !... Et il faudrait rendre la broche ?... Tu veux que ?... Mille diables ! c'est Pompadour qui se f... de moi, si elle savait !... Mais heureuse-

ment qu'elle n'en saura rien. Enfin !... Je peux bien faire quelque chose pour toi !... La voilà, cette broche de malheur ! La voilà et n'en parlons plus. Là dessus, adieu !... Porte-toi bien, Eva !...

Comme s'il eut été furieux de sa propre faiblesse, il jeta avec violence la broche sur le tapis, bondit vers la porte et disparut en un clin d'œil.

Eva avait joint les mains et priait avec ferveur. Elle remerciait Dieu de n'avoir plus à mépriser son père aussi profondement qu'elle l'avait fait jusqu'à ce jour. Elle se disait avec joie que dans cette âme gangrenée il y avait encore une place qui n'avait point gagné l'effroyable cancer du crime.

Pendant qu'encore agenouillée, elle tâchait vainement de dominer son émotion elle sentit une petite main se poser doucement sur sa tête.

Paulowna était devant elle.

— Eva, ma pauvre Eva ! lui dit tendrement la jeune princesse, je connais maintenant la cause de tes larmes ! Je sais, à présent, pourquoi tu es si souvent triste et désespérée ! Toi, aussi, tu as à traîner un lourd fardeau.

— Le plus lourd qu'on puisse porter sur cette terre, gémit Eva. Devoir vivre avec le mépris de son propre père ! Ah ! c'est être crucifiée dix fois par jour !

— Nous avons tous notre croix à porter, répondit d'une voix douce la jeune fiancée. Mais considérons tout ce qui vient de se passer comme un mauvais rêve. Et vraiment, je suis assez portée à croire qu'il en est ainsi.

— Un rêve ! s'écria Eva. Ah ! s'il était possible ! Mais voici la preuve de la réalité.

Et de la main, elle monta la broche jetée aux pieds de Paulowna.

— Le cadeau de noce du comte ! dit amèrement la princesse. N'aurait-il pas mieux valu que ton... que cet homme effrayant

l'eût emporté !... Je n'aurais point eu demain le déplaisir de m'en parer, pour aller à l'autel.

— Hélas ! ce magnifique joyau est bien innocent des torts de son maître !

Eva ramassa la broche et la tendit à son amie qui, surprise, se mit à manier le bijou à la lueur du flambeau déposé sur la table de nuit.

— Qu'est ceci ? demanda-t-elle.

Le joyau, rudement jeté contre le parquet, s'était entrouvert, découvrant un double fond ménagé dans la monture.

— Vois donc ! Un portrait ! Celui d'une jeune femme. Et ici, encore, un papier tout jauni... Eva, je viens peut-être de mettre la main sur un secret !

La mince feuille de papier, pliée de façon à occuper le moins de place possible, contenait un double écrit, l'un d'une main d'homme, ferme et hardie, l'autre, aux caractères légers et fins, trahissant celle d'une femme. Les deux amies en prirent connaissance, avec une curiosité bien naturelle, même après ce qui venait de se passer.

Les lignes tracées par la main d'homme étaient celles-ci :

« Mon épouse tendrement chérie,

« On me traîne, chargé de liens, vers les champs glacés de la « Sibérie. Je dois à l'humanité courageuse d'un vénérable prêtre « de pouvoir t'envoyer mes derniers adieux. Adieu, ma vie ! « Adieu, mon seul trésor, ici-bas ! Mais je saurai recouvrer la « liberté et arracher notre Natalka aux mains infâmes du bandit « auquel on l'a livrée. Je te le jure, chère et malheureuse femme, « cela sera, car je le veux ! Dieu te bénisse pour l'amour que « tu m'as voué !... A toi pour la vie !

« Michaël. »

Sous cet élan d'un cœur sanglant et meurtri, la femme du proscrit avait tracé la déclaration ci-dessous :

Pétersbourg, jour de Noël, 1877

« J'ai trouvé, aujourd'hui, dans mon livre d'heures
« le billet suivant de mon cher époux, Michaël Panine, dont je
« conserverai éternellement le tendre souvenir. Je ne saurais
« m'expliquer comment il y est venu. Dieu conserve mon époux
« infortuné et veille sur ma pauvre enfant, abandonnée par mon
« père dénaturé à un vil bandit. Et, pour toi, Michaël Panine, je
« t'aimerai toujours, toujours!

« Catherine, princesse Panine. »

Profondement émues, Paulowna et Eva se regardèrent. La première, mue par un inexplicable attendrissement, porta à ses lèvres le mystérieux papier et le baisa religieusement.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda Eva, avec étonnement.

— Je n'en sais rien, répondit Paulowna, pensive et fixant devant elle un regard vague. Je me suis senti soudain l'invincible désir de baiser ce papier. Mais, laisse-moi seule, à présent, Eva. Je me sens si accablée qne je suis certaine de bien dormir. Bonne nuit!

Mais Paulowna ne trouva point le sommeil. Elle resta l'œil attaché sur le papier qu'elle avait instinctivement baisé et sa pensée évoquait le souvenir de la femme pâle qui lui était apparue en songe. Les pensées se croisaient, étranges et confuses dans son cerveau préocupé. Lorsque le jour parut, enfin, elle replia soigneusement l'écrit et le remit dans sa cachette, dont elle chercha le ressort.

Son regard tomba de nouveau sur le portrait dissimulé sous les pierreries. Elle le contempla d'un œil rêveur, cherchant à se rappeller où elle avait encore vu ce pâle et doux visage. Oui, il ne lui était pas étranger, mais il ne devait point lui être apparu si jeune, quoique que plus beau, peut-être.

Ne pouvant se souvenir, elle referma le médaillon et le cacha sous son oreiller, à côté du flacon de morphine

Le présent du comte lui était devenu bien cher, à présent Et elle ne pouvait s'expliquer pourquoi.

A la fin, épuisée par tant de fatigues et d'émotions, elle s'endormit ayant, pour la première fois, depuis bien longtemps, un doux sourire sur les lèvres.

XXV

La malle funèbre

Cette même nuit, peu avant que les invités de Mirowitch eussent quitté l'hôtel princier, un homme de haute taille, enveloppé d'un large manteau, en franchissait, à son tour, le seuil et traversait d'un pas rapide la rue Saint Honoré.

C'était le prince lui-même. Il portait encore son costume de soirée, dissimulé sous les plis amples de son manteau. La seule précaution qu'il eût prise pour se déguiser, se réduisait aux lunettes fumées, dont il voilait ses yeux perçants et qui lui donnaient bien l'aspect d'un vieux professeur, perdu dans une spécialité quelconque de la science moderne.

Au même instant que Mirowitch franchissait la porte de son hôtel, de l'autre côté de la rue, le vieux mendiant à barbe grise, auquel Paulowna avait jeté une pièce d'or, se redressa et, se tenant caché dans l'ombre des maisons, se mit à suivre le Russe, sans le perdre de vue un seul instant.

Mirowitch, au cours du diner, avait fait largement usage de vins capiteux. Assez sobre d'ordinaire, il semblait avoir voulu noyer dans les fumées de l'ardent champagne des souvenirs accablants.

Le sang lui était monté à la tête et circulait dans ses veines avec l'impétuosité de la jeunesse, facticement retrouvée. La fraîcheur de la nuit lui fit du bien.

Après avoir fait machinalement un détour insignifiant, il se retrouva, juste au moment où trois heures du matin sonnaient à l'église voisine, devant la maison de madame Degouves.

Le mendiant n'était guère éloigné, de lui, que d'une cinquantaine de pas.

Mirowitch s'arrêta, ouvrit, au moyen de la clef, qu'il s'était fait donner, et entra vivement.

Le mendiant s'établit patiemment à proximité d'un reverbère, sur la marche d'un magasin et, laissant retomber la tête sur la poitrine, feignit d'être profondément endormi.

Quelques instants plus tard le pas d'une patrouille de nuit sonna sourdement sur le pavé. Le chef, avisant le mendiant, le secoua rudement par le collet.

— Eh ! cria-t-il, ce n'est point ici le lieu pour dormir.

Sans même daigner accorder un regard au sergent de ronde, le mendiant tira une carte de sa poche, la lui mit sous le nez et la remit dans sa veste en lambeaux,

Le sergent balbutia une excuse, salua poliment et s'éloigna avec son piquet.

Pendant ce temps, Mirowitch était monté à sa chambre. Il y alluma sa lampe, toute préparée pour le travail, déposa son manteau, troqua son habit noir contre une blouse et jeta une allumette allumée dans le foyer, qui se mit à flamber joyeusement.

Puis il s'assit à la table et commença sa coupable besogne.

— Qui pourrait se douter, murmura-t-il, en encadrant d'un trait hardi, à l'encre violette, la vignette d'un faux billet de mille francs, que, de tous ceux qui, il y a quelques heures, se gorgeaient aristocratiquement à ma table princière, que Grégorius Mirowitch, le riche boyard, père de la belle, de l'aimable fiancée du comte

Esterhazy et, aujourd'hui même, sa femme, se trouve en ce moment dans une humble chambre de la maison garnie de madame Degouves, occupé à contrefaire les billets de la Banque de France! Dieu sait, cependant, que depuis longtemps j'aurais abandonné cette honteuse industrie si, par ses menaces infernales, ce maudit Jackson ne m'avait point contraint à y revenir.

De douloureux soupirs lui montèrent de la poitrine aux lèvres.

— Oh! ce Jackson! reprit Mirowitch. Si j'avais pu ne jamais le rencontrer! Je n'en serais point où je suis. Mais il en est et il en sera toujours ainsi. Une mauvaise action en appelle bientôt une autre et, dans la voie du crime, le premier pas est fatal. Il m'a fallu me servir de lui comme instrument d'une juste vengeance et, depuis ce temps là, il me tient à la gorge. Ma chaîne se resserre tous les jours davantage sans que j'ose tenter de la secouer!

Il courba davantage son front soucieux sur la table de travail, se remit avec adresse à la besogne et peu de temps après, il eut mis la dernière main au billet, commencé la veille. Certes cet homme possédait là un merveilleux talent d'imitation et une sûreté de main qui, appliqués à un but et à une existence plus noble, en eût fait un des meilleurs graveurs de l'époque.

Mais le sort en avait décidé autrement. Des circonstances particulières, la chaleur du sang et la violence des passions en avaient fait un hardi faussaire.

Et lorsque la bonté céleste lui avait fait rencontrer la noble et vertueuse créature, devenue son épouse par un mariage secret, il était déja trop tard. En vain ses bon sentiments cherchaient à prendre le dessus. Le père de sa femme ne pouvait voir en lui qu'un aventurier, un malfaiteur et c'était pour cela qu'il l'avait traité avec cette atroce barbarie, en englobant dans l'arrêt sa propre fille et son enfant innocent.

Au lieu d'être un artiste consciencieux et recherché, il était devenu un habile faussaire

On frappa doucement à la porte. Mirowitch sursauta

— Jackson? murmura-t-il, encore et toujours Jackson! Ah! que ne sacrifierais-je point pour être débarrassé à jamais de cette face de coquin!

Cependant il se leva et alla entrebailler la porte. L'Anglais entra, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche et agitant une canne.

Il se laissa tomber négligemment dans un fauteuil placé près de la table, pendant que Mirowitch refermait soigneusement la porte.

Cela fait, le Russe se remit silencieusement à la besogne.

— Je voudrais bien que tu me montres ton trésor, dit, au bout de quelque temps, l'Anglais.

— Quel trésor?

— Mais le million de roubles en billets de banque russes et français que tu as fabriqué pour l'amour de ta tendre fillette et que tu vas jeter bêtement aux pieds de ce nobillon en uniforme.

— Pourquoi voudrais-tu voir ces billets? demanda Mirowitch sans interrompre son travail. Je t'ai dit, tantôt, que l'imitation en était parfaite et, comme tu n'as rien à voir dans cette affaire là, je ne sais pas pourquoi tu t'y intéresserais.

— Mais voir, comme ça, un gros million réuni, c'est toujours fort curieux. Au fait, où diable as-tu caché ton magot? Tu auras été, j'espère, assez prudent, de le mettre en sûreté pour que la police, au cas d'une descente chez le savant professeur Grégorowitch, ne mette point la main dessus?

Cette fois, le Russe jeta à son complice un regard pénétrant.

— Ne t'inquiète point de cela, répondit-il. Personne ne découvrira mon trésor, comme tu dis, à moins que je ne le veuille bien.

Jackson garda le silence et, pendant quelques instants, l'entretien fut interrompu.

Tout à coup, l'Anglais toucha l'épaule du Russe, du bout de sa badine.

— Dis donc, Mirowitch, dit-il avec résolution. J'ai bien réfléchi à l'affaire, depuis tantôt.

— Quelle affaire ? Et que veux-tu dire ?

— Ce n'est pas au comte que tu devrais remettre les nouveaux billets, mais à moi.

— A toi ?

Le Russe déposa la plume, se croisa les bras et regarda curieusement Jackson.

— Oui, à moi, à ton ami, Francis Jackson, qui t'en prie, qui l'exige !

— Et de quel droit ?

Mirowitch avait fait cette demande avec un calme parfait, d'un ton presque soumis, bien que le sang lui bouillât dans les veines.

— Fini le jeu, du moins pour ce qui me concerne, reprit l'Anglais, en déposant sa canne et en lançant devant lui un long jet de fumée. Tu ne m'inspires plus aucune sécurité. Je te vois courir à ta perte les yeux fermés et ne me soucie point de finir en ta compagnie.

— Si je comprends bien, tu aurais l'intention de te séparer de moi à courte échéance ?

— Oui, j'ai l'intention d'émigrer en Amérique.

Le visage du Russe trahit une agréable surprise.

— Et tu côtes à un million de francs ta part d'associé, à la suite de la résiliation de notre pacte. Ai-je bien saisi le sens de tes paroles ?

— Admirablement. Tu ne voudrais certainement que je m'en aille les mains vides ?

— Oui, je comprends ça. Eh bien, tu auras ton million. .

— Donne-le moi donc. Si, comme tu l'affirmes, tu as si bien réussi que cela, Francis Jackson est bien l'homme capable de

négocier en un tour de main un million et plus de faux billets de banque.

L'Anglais, tout joyeux du résultat si promptement obtenu, s'était levé. Ses yeux brillaient de cupidité impatiente. Mirowitch, lui, était resté assis, en secouant la tête.

— Seulement, il ne peut s'agir des billets mis en réserve, dit-il avec calme. Ceux là, le comte doit les recevoir après demain, en acompte, sur la dot promise. Il te faudra attendre encore une couple de mois. Mais pour cette époque, je te promets, et tu sais si j'ai jamais failli à ma parole, à ton égard, je te promets, dis-je, que tu les auras.

— Et s'il ne me plait pas d'attendre si longtemps, reprit Jackson, d'un air menaçant. Si j'exige que ce million de billets me soit remis cette nuit même, à l'instant, que feras-tu, Grégorius Mirowitch, prince russe de pacotille, comme tes chiffons de papier ?

Le Russe toisa de la tête aux pieds, avec un souverain mépris, l'insolent anglais.

— Alors je te prendrai par les épaules, pour te jeter dehors, et ne me préoccuperai plus de toi.

— Malheureux ! s'écria l'autre en grinçant des dents. Misérable vagabond polonais ! As-tu donc oublié que je te tiens en mon pouvoir ? Un mot de moi, et l'exilé, l'évadé de Sibérie, l'ancien voleur de grands chemins, l'assassin de profession, est repris et livré au gouvernement russe !

Mirowitch avait conservé encore tout son sang-froid.

— Est-ce que tu ne m'as pas compris ? cria l'Anglais écumant de fureur, Faut-il que je le dise, ce mot-là ?

— Dis-le donc, mon garçon, si tu en as tant envie que cela, et l'on nous enverra ensemble aux mines de Sibérie. Car, pendant que j'assassinai, moi, comme tu l'as dit, toi, tu faisais le guet. Lorsque patiemment, laborieusement, je me perdais la vue à contrefaire des billets de banque, tu te chargeais, toi, de les écouler

et tu en vivais grassement. Va donc ton train et dénonce moi à la police.

Jackson était demeuré décontenancé, muet, devant le soi-disant prince. Pour un moment, il avait perdu la superbe assurance qu'il avait affichée en entrant. C'était la première fois que sa dupe, ou plutôt sa victime, osait lui parler ainsi. Mais il ne s'était point résolu à brusquer les choses sans être certain de river encore plus étroitement la chaine par laquelle il tenait Mirowitch.

Il s'était armé d'un moyen tortionnaire pour tenir le faux monnayeur complètement à sa merci, et il en attendait les plus fructueux résultats.

Le lâche gredin se prit à rire insolemment.

— Tu as raison, dit-il, l'idée de te livrer à la police n'aurait pas le sens commun. Je ne veux rien avoir à démêler avec cette respectable mais curieuse dame. Tout bien considéré, je préfère me routourner vers la belle Paulowna et le comte Esterhazy.

Il s'inclina railleusement devant Mirowitch et reprit d'une voix sourde et menaçante.

— Demain, lorsque le cortège nuptial se sera formé pour se rendre à l'église, je demanderai un court moment d'entretien aux heureux fiancés et leur défilerai mon chapelet... A savoir qui tu es, ce que tu as fait, et ce que tu fais encore, et dans quel bourbier tu as repêché la charmante Paulowna. Ah! Ah! Monsieur le comte ouvrira de grands yeux lorsqu'il s'apercevra du fumier sur lequel on était en train de dresser sa couche d'hyménée! Il se cabrera de la belle façon en apprenant l'origine et la nature de la riche dot qu'il croyait n'avoir plus qu'à palper! Il...

Jackson n'en put dire davantage. Mirowitch avait sauté debout avec la rapidité de l'éclair, et une arme brillait dans sa main.

C'était une navaja espagnole, dont il se servait pour couper son papier et dont pendant la traitreuse apostrophe de l'Anglais, il s'était

furtivement saisi, en faisant glisser un tiroir dissimulé sous la tranche de la table.

Le Russe bondit comme un tigre et la lame disparut jusqu'au manche dans la poitrine de Jackson.

— Assassin ! cria ce dernier d'une voix rauque. Assassin, tu m'as...

Il n'acheva pas et alla rouler sur le parquet.

Mirowitch sauta sur lui, le traîna dans un coin de la chambre et, de ses mains robustes lui serra la gorge, comme dans un nœud coulant.

— Va donc, maintenant, trouver Paulowna, gronda l'aventurier hâletant de rage. Va donc informer le comte de mon histoire ! Pourquoi tarder ? Tu perds ton temps ici, ami Jackson. Va briser ma vie, troubler le bonheur de mon enfant ! Lâche et vil gredin, oui, le temps était venu où nous avions à règler nos comptes. Eh bien, voilà que tu ne bouges plus. Tu restes muet. Aurais-tu perdu la langue ?

Le corps de l'Anglais eut un long frissonnement.

Il s'étendit, tout de son long, en raidissant les membres, les yeux effroyablement dilatés, et la langue, sortie toute entière de sa bouche aux lèvres violettes.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Mirowitch tenait toujours sa victime par la gorge en attachant ses terribles yeux sur la figure décomposée du mort. Enfin, il se releva, avec quelques difficultés. En dix minutes, il semblait avoir vieilli d'autant d'années.

— Il est mort ! murmura-t-il. Je l'ai tué !... Et je n'en ai nul repentir !... C'était un scélérat et il menaçait le bonheur de ma fille !

Arrêtant devant lui de sombres regards, il resta quelque temps immobile.

— Mon dernier meurtre, mon dernier crime, je te le jure, ô Dieu de clémence, mais aussi de justice ! Lorsque l'épouse de

mon cœur me fut ravie, que l'innocente enfant, qui venait de naître, fut atrocement jetée dans les serres d'un vil scélérat, pour être dépravée par lui, j'ai frappé sans pitié ! Aujourd'hui, encore, c'est pour sauver ma fille que j'ai donné la mort ! Toi, qui lis dans les cœurs, me compteras-tu cet acte de défense, comme une violation du serment, qu'alors, aussi, je te fis, dans la sincérité de mes remords !...

Ce monstre n'était-il pas indigne de la vie que tu lui avais accordée, et n'aurait-ce point été un crime que de le laisser poursuivre son œuvre néfaste...

Si j'ai péché, Seigneur, frappe, mais frappe-moi, seul, en épargnant ma fille pour laquelle je viens de faire couler un sang vil...

Mais comment me défaire du cadavre ? Comment le cacher à tous les yeux et dissimuler les traces du meurtre ?

Il s'assit, plongé dans de profondes réflexions, puis tout à coup, sembla frappé d'une inspiration.

Il se dirigea vers un coffre, relégué dans un coin, le tira au milieu de la chambre, et y coucha le corps de Jackson, en lui repliant les membres pour pouvoir l'y faire entrer.

La navaya était restée fichée dans la poitrine et pas une goutte de sang n'avait coulé de la blessure, l'épanchement s'étant produit à l'intérieur.

Mirowitch retira l'arme avec précaution, fit de son mouchoir un tampon qu'il assujétit sur la plaie.

Puis, il leva la lampe et inspecta le tapis. Là, aussi, nulle trace de sang.

— Allons, tout est bien, murmura-t-il. Rien qui puisse trahir le drame qui s'est passé ici. Et comme Jackson, sortant presque toujours déguisé, n'est connu de personne à Paris, qu'il ne laisse après lui, ni ami, ni parents, nul ne se demandera pourquoi et comment il a disparu !

Il se baissa et, à la lueur de la lampe, regarda une dernière fois le visage contracté du mort.

— Ah! ah! gronda-t-il avec une joie farouche. Qui de nous deux, a eu le dernier mot, ami Jackson? Maintenant me voilà libéré de la chaîne par laquelle tu m'as tenu si longtemps!... Personne n'a vu ce qui s'est passé ici. Nul témoin du meurtre! Je puis redevenir honnête, chercher à me rendre digne, par mon repentir de l'ange qui m'a été trop tôt ravi! Catherine, ma compagne adorée, ton ombre se détourne peut être de moi avec horreur, parce que de nouveau j'ai versé le sang, mais lorsque tu m'auras vu briser avec un passé coupable et fatal, recommencer ma vie, par le travail et l'abnégation, tu reviendras marcher à mes côtés, pour m'indiquer la route vers l'expiation et le salut!

Les yeux du meurtrier s'obscursirent, son âme farouche s'amollit et, penché sur sa victime, il répandit un torrent de larmes.

Enfin, dominant son émotion, il reprit sa funèbre besogne.

Il referma le coffre à clef et, après s'être lavé les mains, tachées de quelques gouttes de sang, seulement, dans un bol, il repandit l'eau sur le feu, qui s'éteignit.

— Maintenant, se demanda-t-il, que faire du cadavre? Où le cacher pour que jamais personne n'arrive à la piste du drame? Ah! je tiens le moyen!... J'empaquetterai le corps dans un rouleau de toile cirée et, sitôt le mariage de Paulowna célébré, sous prétexte de me distraire d'une séparation toujours un peu pénible au cœur d'un père, je me rendrais sur un point quelconque de là côte. Là, je loue un bâteau et, au cours d'une promenade en mer, par un temps calme, j'envoie au fond de l'eau mon ami Jackson, lesté de quelques pavés. Les poissons se chargeront de parfaire ses dignes funérailles. Jusque là, je cacherai le coffre sous mon propre lit avec défense de pénétrer dans ma chambre à coucher. C'est l'affaire de deux jours au plus, et personne ne se

doutera de rien. Jackson m'aura demandé un congé que je lui aurais gracieusement accordé. On ne pourrait faire moins pour un serviteur aussi dévoué !...

Il reprit son manteau et son chapeau et, d'un bras vigoureux, chargea sur ses épaules le coffre funèbre, sans même songer à éteindre la lampe. La porte ouverte, il allait s'engager dans l'escalier lorsque, saisi d'effroi, il resta cloué sur place et laissa glisser son fardeau sur le parquet.

Devant lui, sur le seuil, se dressait une femme, à l'air résolu, aux yeux plein d'éclairs et dont la main droite, armée d'un revolver, en dirigeait le canon vers la poitrine du meurtrier.

— Assassin ! Faussaire ! dit l'inconnue. Rentre dans cette chambre, ou je t'abats comme un chien.

Mirowitch, malgré sa résolution, fut tellement épouvanté de cette apparition soudaine, qu'il chancela et roula sur le plancher, à côté de la malle.

Alice Terry, la femme détective, se tenait devant lui, comme l'image de la justice, le doigt sur la gachette de son pistolet.

— Vous venez de commettre un meurtre, dit-elle, croyant n'être vu de personne. Mais Dieu m'a suscitée pour rendre témoignage de votre forfait. Depuis plusieurs semaines, je vous ai surveillé par les ouvertures, pratiquées par moi, dans cette porte, car j'occupe la chambre voisine. Je vous ai vu fabriquer, par douzaines, vos faux billets de banque. Je vous ai entendu, vous parlant à vous-même, et maintefois j'ai eu pitié de vous en m'apercevant que si vous êtes tombé très bas, votre cœur n'est pas entièrement gangrené. Déguisée, je vous ai suivi, le matin, lorsque vous quittiez cette maisou, après votre criminelle besogne nocturne. Je vous ai vu rentrer dans un somptueux hôtel, j'ai questionné le portier et j'ai appris...

Un cri d'effroi s'échappa de la poitrine du soi-disant prince.

— Ainsi, balbutia-t-il, d'une voix sourde, vous savez qui je suis ?

— Je le sais. Pour la haute société, pour tout le monde, hors de cette chambre, vous vous nommez le prince Grégorius Mirowitch et, demain, votre fille Paulowna va épouser le comte Esterhazy.

Mirowitch leva un regard désespéré vers l'inconnue.

— C'est fini ! murmura-t-il. Perdu ! Et ma fille, ma Paulowna, son bonheur à jamais brisé ! A jamais, malheureuse et flétrie et moi ?... Mais que m'importe l'existence... Ma fille, mon enfant ! C'est à elle seule que je songe ! C'est de son infortune, seule, que mon cœur saigne et se brise !

Il se laissa aller la face contre le parquet.

L'américaine le regarda d'un air de profonde pitié. Ce n'était point un meurtrier ordinaire qui gisait là, à ses pieds.

Elle n'avait pas perdu un mot de l'entretien que venaient d'avoir ensemble Mirowitch et Jackson et bien qu'elle dût réprouver le crime dont elle venait d'être témoin, elle ne pouvait guère le considérer autrement que comme un acte de légitime défense.

Les outrages, les menaces de l'Anglais devaient exaspérer le vieillard, ivre d'amour paternel, et le plonger dans cet état pathologique que les juristes désignent par les termes « d'aberration momentanée. » C'était en un transport d'irrésistible fureur que son couteau s'était planté dans la poitrine du lâche Jackson.

Mirowitch s'était brusquement redressé. Alice fit deux pas vers lui, en le menaçant de son revolver.

— Voudriez vous commettre un second meurtre ? demanda-t-elle froidement. Pensez-vous vous débarrasser aussi facilement de mon cadavre que de celui de l'homme, caché dans cette malle !

Mirowitch secoua la tête.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, dit-il avec tristesse. Je ne porterai point la main sur vous, dût le bonheur de ma fille en dépendre et eussé-je la certitude de n'être jamais découvert. Car, après avoir versé le sang de ce misérable. j'ai fait serment

à Dieu que ce crime serait le dernier de ma criminelle et malheureuse existence.

— Vous n'auriez rien à y gagner d'ailleurs, reprit Alice. Sachez que je ne suis autre qu'une détective américaine qui sait parfaitement comment se conduire en pareilles circonstances. Avant de pénétrer dans cette chambre, j'ai consigné par écrit tout ce que j'ai vu et entendu cette nuit. Ce papier contient votre nom et se trouve caché à une place que, seule, connaît, une personne sûre, un important industriel français.

— Je vous le jure encore, sur la tête de ma fille, vous n'avez rien à redouter de moi.

Le Russe avait étendu la main, comme pour prêter serment, et ses yeux exprimaient une entière sincérité.

— Maintenant, reprit-il, d'un air sombre, veuillez me dire ce que vous avez résolu à mon égard.

— Un meurtre ne peut demeurer impuni, répondit sévèrement Alice Terry. Le sang versé crie vengeance au ciel et celui qui, ayant connaissance d'un crime, garde le silence, s'en rend, par cela seul, complice. Je prétends vous contraindre à vous livrer vous-même à la justice.

Mirowitch courba tristement le front.

— Mon sort est accompli, dit-il, je saurai m'y résigner. Mais je vous en conjure, veuillez accorder à un homme, peut-être plus malheureux que coupable, une grâce pour laquelle il appellera sur vous la bénédiction du ciel. Oui, le ciel vous bénira, car il s'agit de la vie et du bonheur d'un innocente enfant.

— Que faut-il que je fasse? Qu'attendez-vous de moi ?

— Accordez-moi un délai de vingt-quatre heures, supplia Mirowitch. Laissez s'accomplir d'abord l'hymen de ma fille... Après, que ma tête tombe sur l'échafaud, pourvu que ma Paulowna soit heureuse !

Ses yeux étaient mouillés de larmes et il joignait éperdûment les mains.

Un violent combat se livra dans l'âme de l'intègre Alice.

— Il m'est impossible de souscrire à cette demande, répondit-elle. Je ne saurais permettre que vingt-quatre heures s'écoulent avant que la justice française soit instruite du crime. Du reste, si je vous accordais ce délai, qui m'assure que vous n'en profiteriez pas pour fuir ?

— Qui vous l'assure ! s'écria Mirowitch en se redressant fièrement, comme si sa vie n'était point souillée d'une tâche ineffaçable. Moi même, ma vie, mon passé tout entier qui, bien que marqués dans la boue et dans le sang, ne m'ont jamais vu faillir à la parole donnée !

L'amour ardent que je porte à ma fille vous sera un autre gage de ma fidélité. Et puisque la destinée vous amène ici, pour hâter un dénouement fatal, sachez complètement ce que je suis et ce que j'ai fait, poursuivi par un implacable destin.

— Quoi ! s'écria l'américaine, avec étonnement, vous me révèleriez, sans détours, ce passé, dont je n'ai pu deviner que quelques points sombres.

— Vous connaitrez la vérité toute entière, et que Dieu m'assiste et me pardonne ! Ma lamentable histoire vous fera frémir jusqu'au fond de l'âme. C'est l'histoire d'un malheureux, prisonnier du démon qui l'a entraîné sans pitié aux enfers, dont un ange, oui un ange, à forme humaine, a tenté la rédemption, mais sans y parvenir. Oui, jeune femme, entre des millions d'hommes, bien peu ont éprouvé la dixième partie de ce que j'ai souffert et ceux-là seraient déjà dignes de votre pitié.

Alice, dominée par l'incontestable grandeur de la situation, s'assit, sans mot dire, à la table de travail, dans le fauteil même, occupé une heure auparavant par l'Anglais Jackson.

Mirowitch, le soi disant prince, le faussaire, l'assassin et, cependant, le plus tendre des pères, repoussa dans un coin de la chambre la malle contenant le cadavre de sa victime et jeta dessus un tapis.

Puis, retournant vers Alice, il se laissa tomber sur sa chaise de travail.

Quelques instants, encore, il resta le visage dans ses mains, comme pour contraindre ses esprits troublés à renouer la chaîne funeste d'un passé redoutable et, d'une voix lente, triste, mais ferme, se mit à raconter sa vie.

XVI

Le Roman du criminel

Je suis le fils légitime d'un noble polonais. Mon nom n'est pas Grégorius Mirowitch, mais Michaël Panine. Lorsque je naquis, une couronne princière décorait mon berceau.

Les membres de la haute aristocratie polonaise assistèrent au banquet donné en l'honneur de mon heureuse naissance. Et je reçus le saint baptême, dans la cathédrale de Varsovie, aux bruyantes volées des cloches et aux salves de l'artillerie.

Ainsi débuta ma vie!... Qui, alors, aurait pu prévoir mon effroyable destin!

Mon père appartenait à la faction politique qui n'a jamais pu se résigner à courber le front sous le joug russe.

Une race exécrée avait bien réussi à ravir à la Pologne son antique liberté, mais les descendants des anciens héros de l'indépendance n'avaient point renoncé à l'espoir de briser leur chaîne. L'ardent désir de la patrie libre avait pour eux le pas sur tout autre sentiment.

L'amour conjugal et paternel, la paix et la sécurité du foyer, la crainte de la mort et des cachots, tout était d'avance sacrifié

par eux à l'idéal d'une patrie délivrée de la tyrannie étrangère, sous un prince ayant dans les veines du vrai sang polonais. Le monde civilisé a assisté à cette lutte acharnée et grandiose et tressé des lauriers pour ses derniers survivants.

J'allais avoir quinze ans, lorsque je m'aperçus que quelque chose d'insolite se passait dans le château paternel. Les amis de mon père allaient et venaient, mais non plus ouvertement, comme par le passé

Ils arrivaient secrètement, la nuit, enveloppés dans de larges manteaux, déguisés par des perruques et des fausses barbes, pour se rassembler. aussitôt, dans la salle la plus retirée de la vaste habitation, celle réservée à mon père.

Mais il n'y demeuraient point, car, lorsque j'allais écouter à la porte, je n'entendais aucun murmure de voix.

Ils devaient donc être entrés dans une autre pièce, et cependant je ne pouvais découvrir aucune issue par laquelle ils eussent pu passer, sauf la porte devant laquelle je me tenais aux aguets.

Les fenêtres donnaient toutes sur le jardin et là, encore, je ne découvrais personne, malgré mon incessant et innocent espionnage.

Il devait donc exister un passage secret donnant dans la chambre de mon père.

A quinze ans, ont est curieux de tout. Je résolus de pénêtrer à haut prix ce mystère et, certain soir, je me glissai sous un grand divan qui masquait presque tout un pan de muraille de la pièce.

Je sus bientôt par où disparaissaient mon père et ses amis déguisés. Le portrait en pied d'un de nos aïeux masquait une porte secrète, tournant à la pression d'un bouton.

Où conduisait ce passage ? C'est ce que je me promis de pénétrer aussi.

Lorsque j'eus calculé que tous, au nombre d'une vingtaine, devaient se trouver réunis, je sortis de dessous le divan et allai

résolument, à mon tour, presser le bouton dont j'avais eu tout le loisir d'observer la place.

A mon grand étonnement, je me trouvai au haut d'un escalier de pierre descendant jusqu'aux souterrains du château Le cœur battant, je descendis avec précaution et bientôt, un bruit de voix qui montait, m'apprit que j'approchais du but de mon aventureuse expédition.

Sans faire de bruit, je me glissai derrière une rangée de tonneaux d'où je pouvais tout voir et tout entendre sans être découvert moi-même.

Sous ces froides voûtes et à la lueur d'une faible lampe, il se tenait là une réunion secrète, dont, à ce que je crus comprendre, le but était de délibérer sur les futures destinées de la Pologne.

J'étais encore trop jeune pour me rendre un compte exact des discours prononcés et des observations échangées à voix basse. Mais j'en entendis assez pour savoir que tout était prêt pour un soulèvement projeté pour le lendemain et dont la première victime devait être le gouverneur comte Iwan Soltikoff.

Trop longtemps — tous les conjurés étaient d'accord sur ce point — la tyrannie russe avait pesé sur la malheureuse Pologne.

Trop longtemps, elle avait fait retomber l'infâme knout, sur la noblesse de Varsovie et insulté aux filles et aux femmes de la noble race polonaise.

« Il faut que Soltikoff disparaisse, entendis-je dire à mon père. Tirons au sort à qui lui portera le coup mortel, car aucun d'entre nous n'abandonnerait volontairement à un autre l'honneur de cet acte de vengeance. »

Vingt bulletins blancs furent découpés et on y ajouta un vingt et unième, portant, tracés à l'encre rouge, ces simples mots : « Sauveur de la Patrie. » On agita tous les bulletins pliés dans un chapeau et, l'un après l'autre, les conjurés en retirèrent un.

Le plus profond silence régnait dans le souterrain. Le cœur me battait de plus en plus et je sentais ma gorge se sécher. A

qui reviendrait le fatal billet dont le gagnant devait devenir meurtrier pour le bien de son pays ?

Soudain mon père s'avança au milieu du cercle, les yeux brillants, la taille haute et la tête fièrement levée :

— C'est moi, s'écria-t-il, à qui le sort a dévolu la tâche de venger la patrie ! Demain après-midi, Soltikoff aura cessé de vivre. Je le frapperai au moment où il quittera son palais pour aller passer la revue des troupes.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'abattre d'un coup du feu ? demanda un des conspirateurs.

— Non, frères, répondit mon père d'un ton résolu. Ce chien ne vaut pas la poudre et les balles qu'il faudrait, pour le manquer, peut-être. Je lui enfoncerai deux pouces d'acier en plein cœur et près de son cadavre je proclamerai l'indépendance de la Pologne. Chacun de vous sait ce qu'il a à faire et nos frères, des autres parties de la Pologne connaissent également leur rôle. Et maintenant, amis, séparons-nous. Nous nous quittons, aujourd'hui, esclaves encore, nous nous reverrons demain libres et vengés !

A ce moment, je m'éclipsai sans bruit, pendant que les conjurés arrêtaient encore ensemble quelques dernières dispositions. Je remontai les marches quatre à quatre et me blottis tout habillé dans mon lit.

Je tremblais pour les jours de mon père et, cependant je l'admirais et le bénissais. Je le comparais aux héros de l'antiquité qui bravaient sans peur le trépas pour abattre la tyrannie.

Le lendemain, je m'assis pâle et à moitié endormi, encore, à la table du déjeuner. L'œil pénétrant de mon père s'arrêta sur moi et il me sembla qu'il pouvait lire mes pensées sur mon front.

Il me retint toute la matinée auprès de lui, tenant mes mains dans les siennes et m'entretenant de sujets graves dont il ne m'avais jamais parlé jusqu'à ce jour.

Lorsque midi sonna, il m'embrassa avec tendresse et m'engagea à me retirer dans ma chambre pour y faire quelqu'attachante lecture.

Je feignis de lui obéir, c'est à dire que je montai jusque chez moi, mais au lieu de choisir un livre, je m'armai d'un poignard dont, quelque temps auparavant, un de mes oncles m'avait fait cadeau, et me glissai sur le pas de mon père lorsque, enveloppé d'une épaisse pélisse il quitta le palais de ses pères.

La neige tombait à gros flocons. Mon père se dirigea tout droit vers l'hôtel du gouvernement.

Au moment ou il arrivait sur la place, Soltikoff descendait justement le perron, accompagné de quelques officiers d'Etat-Major.

Il était en grand uniforme, doré et chamarré, et avait ceint un grand sabre, traînant à son côté

Sur son visage, terminé par une longue barbe rousse, se voyait clairement qu'il sortait de table et avait fait honneur aux vins et aux liqueurs fortes avec son intempérance habituelle.

Mon père l'attendit au bas du perron, et s'inclinant profondément, s'avança vers lui.

Je me trouvais à une trentaine de pas, abrité derrière un des contreforts du palais et le vent, soufflant de mon côté, pas une parole ne pouvait m'échapper.

— Monseigneur, dit mon père d'une voix lente et assurée, il y a six semaines que la noblesse de Pologne vous a fait parvenir ses réclamations. Je viens savoir de vous pourquoi vous n'avez point encore daigné nous répondre.

— La noblesse polonaise ! s'écria Soltikoff, lui riant au nez. Il n'y a en ce moment de noble, en Pologne, que les Russes et les Polonais sont leurs chiens, auxquels j'apprendrai à coup de trique à connaître leurs seuls maîtres !

— Nous faisons grand cas des Russes, répondit mon père dont je vis la main droite disparaitre sous sa pelisse, mais doublement lorsqu'ils sont morts.

Et, avec la rapidité de l'éclair, tirant un long poignard de sa poitrine, il en porta un coup furieux au gouverneur, dans la direction du cœur. L'acier déchira le drap de l'uniforme mais dévia, avec un bruit strident.

Aucun des conjurés ne s'était douté que le lâche Soltikoff, portât, en tout temps, sous son uniforme, une cotte de mailles, à l'épreuve de toute arme.

Les officiers se jetèrent tous à la fois sur mon père, les valets sortirent en foule du palais et, en moins de temps que je ne mets à vous le dire, mon père, les mains et les pieds liés, était traîné à l'intérieur.

Je m'étais élancé pour le secourir, mais il était trop tard.

Un moment après, le tocsin sonnait, les tambours battaient le rappel de la garnison et les troupes russes descendaient dans les rues de Varsovie, fusillant tout ceux qui leur paraissaient suspects de patriotisme. Le mouvement concerté était étouffé dans l'œuf...

Huit jours après, on dressait un échafaud sur la grand' place de Varsovie. Le bourreau, appuyé sur sa hache, attendait sa victime.

Cette victime, c'était mon père.

Honteet malédiction sur l'infâmie des Russes !

On nous avait forcés, ma mère et moi, d'assister au supplice de l'époux adoré, du père, vénéré à l'égal d'un Dieu !

Mon père, chargé de lourdes chaines, gravit d'un pas ferme les marches de l'échafaud. Il était pâle comme un mort, mais son noble et fier visage ne trahissait aucune faiblesse.

Lorsqu'il nous aperçut, ma mère et moi, il étendit vers nous ses bras, dont les chaines résonnèrent avec bruit, dans le silence général, fit le geste de nous étreindre contre sa poitrine et cria d'une voix forte, presque joyeuse :

— Venge ton père, mon fils ! Vive la Pologne et à mort les tyrans Russes !

Les valets du bourreau se saisirent de lui. Un moment plus tard, il se trouvait lié sur une planche, comme un corps inerte, et la hache brilla au soleil. Le sang de l'héroïque Panine ruissela et sa tête roula dans la poussière.

Oui, je vis ruisseler le sang de mon noble père et en ce moment même, je me fis le serment solennel de vouer mon existence tout entière à venger mon père sur les Russes exécrés et maudits!

Nos biens, naturellement, furent confisqués, et nos immenses domaines devinrent la propriété de l'Etat.

Comme, cependant, il nous fallait vivre et trouver un abri pour protéger nos têtes innocentes, on nous abandonna la jouissance d'un petit pavillon de chasse, à moitié ruiné, situé à une vingtaine de milles de Varsovie, au milieu d'une forêt aussi sauvage que les savanes d'Amérique.

C'est dans cette solitude que je vécus pendant sept ans. L'hiver, nous étions presque ensevelis sous la neige et n'entendions autour de nous que les hurlements des loups affamés et le croassement des corbeaux.

Par contre, l'été, alors que tout verdit et fleuronne, le séjour de ces grands bois était pour moi préférable à n'importe quelle résidence royale et je n'éprouvai aucun désir de retourner à Varsovie.

Mais, été comme hiver, je me mettais en chasse dès l'aube. Le sentier le plus mystérieux, la moindre caverne, le ravin, inconnu de tous, m'étaient devenus si familiers que, dans ces bois immenses, j'aurais pu cheminer les yeux couverts d'un bandeau.

J'étais devenu aussi le meilleur tireur, le cavalier le plus intrépide et le chef des tueurs de loups de toute la contrée. Ces loups avaient si bien appris à reconnaitre mon coup de fusil, que même, en troupes serrées, ils fuyaient à mon approche.

Entretemps, je ne négligeai point mes études. On nous avait permis d'emporter la riche bibliothèque de mon père, considérée comme de nulle valeur par nos barbares oppresseurs.

A l'aide des ouvrages de science, de littérature et d'art, je complétai tout seul une instruction dont les bases solides existaient déjà, grâce aux excellents professeurs auxquels mon père m'avait confié depuis mon plus jeune âge.

Vous vous demandez, sans doute, si j'avais mis en oubli le serment que j'avais fait de venger mon père! Non, certes, je ne l'avais pas oublié !

Au beau milieu de la forêt s'élévait un chêne colossal, sans doute plusieurs fois séculaire.

Dans sa rugueuse écorce j'avais taillé, au moyen de mon poignard, le nom odieux de Soltikoff et, chaque matin, en passant devant le colosse, j'y gravais une petite croix, indiquant que le bourreau de mon père avait vécu un jour de plus.

Au bout de cette année, l'écorce, presque toute entière, du vieux chêne était couverte de croix.

Ma mère mourut et, le soir où je creusai sa fosse pour l'y déposer pieusement, pendant que chantait doucement le rossignol et que la lune inondait de sa clarté blanche la vaste clairière, cette nuit-là, pour la dernière fois, mon poignard érailla l'arbre votif.

Je fermai la porte de notre pavillon en ruines, jetai un sac sur mon épaule, enroulai autour de ma taille quelques brasses de corde, passai mon poignard à ma ceinture, armai mon fusil et me mis en route.

Lorsque trois jours après, je revins dans mes grands bois, mon sac n'était plus vide. Il contenait, pieds et poings liés, Iwan Soltikoff, gouverneur militaire de Varsovie.

Je l'avais guetté, comme il faisait, aux environs de la ville, une promenade à cheval, accompagné d'un adjudant. Je les avais laissé tranquillement approcher du fossé dans lequel je me tenais accroupi.

Les deux coups de mon fusil partirent presque à la fois.

L'adjudant fit une courbette respectueuse sur sa selle et, mort sur le coup, roula dans la poussière.

Quant au rouge Soltikoff, je m'étais contenté de lui tuer son cheval.

Avant que le gredin pût se rendre compte de ce qui lui arrivait, je l'assommai à moitié d'un coup de crosse, lui liai proprement les pieds et les mains, et le fourrai dans mon sac.

Puis, sautant sur le cheval de l'adjudant demeuré sans cavalier, je plaçai, bien en équilibre, sur le garot mon fardeau humain et repartis au grand galop vers la forêt.

Revenu chez moi, j'attendis que la nuit fût tout à fait tombée et traînai alors, vers le bord d'un ravin, le monstre au poil roux qui, tremblant et blême, m'offrait des millions pour sa vie infâme et condamnée.

Je savais que ce ravin servait de refuge à une famille de loups dont on pouvait voir flamboyer dans l'ombre les yeux sanglants.

— Vois-tu ces loups, là bas? demandai-je à Soltikoff.

Il jeta un cri de terreur auquel servit d'écho un long hurlement des redoutables carnassiers qui, instinctivement, devinaient le voisinage d'une proie et lui souhaitaient la bienvenue

— Ces loups, là-bas, dis-je au gouverneur, plus mort que vif, en le saisissant par la poitrine, ces loups affamés se chargeront de venger mon père, supplicié par ton ordre. Ils t'arracheront avec leurs dents le cœur de la poitrine, ce cœur sans pitié qui ne s'est jamais ému aux supplications d'un polonais.

— Grâce ! Grâce ! Accordez-moi la vie ! criait Soltikoff, en se tordant dans ses liens.

Je lui portai un coup de poing en plein visage et, le soulevant à bras tendus, le tins un moment suspendu sur l'abîme.

Comme enragés à cet aspect, les loups s'élancèrent du ravin, happant de leurs dents aussi polies et aussi tranchantes que la lame d'un poignard, les pieds du général Russe qui poussait d'effroyables clameurs.

— Va-t-en aux enfers, maudit! criai-je, en lâchant le misérable. Il tomba au beau milieu de la bande. Alors, il me vint un regret d'avoir choisi pour lui un si court supplice. L'assassin de mon père mourut trop vite. Les loups l'avaient déchiré en moins d'une minute.

Cependant, je courus tout d'une haleine jusque chez moi. Je vous ai dit que les loups de la région avaient appris à me craindre. Mais, ayant goûté du sang humain, ils ne se seraient pas arrêtés devant moi.

Pendant ce temps, tout était en révolution à Varsovie. On m'y avait vu pendant trois jours et personne ne doutait que je n'eusse assassiné le gouverneur.

Ma tête fut mise à prix par le gouvernement russe. Chacun eut le droit de me tuer où qu'il me rencontrât. Mais personne ne put mettre la main sur moi. Deux régiments d'infanterie russe cernèrent le bois et le fouillèrent dans tous les sens.

Je mis le feu à ma maison et me tins caché dans des cavernes et des ravins, où nul n'eût osé s'aventurer.

Et chaque nuit, pourtant, par des sentiers connus de moi seul, je me rendais au village le plus plus proche.

Les paysans qui, pour les avoir délivrés de la tyrannie exécrée de Soltikoff, me considéraient comme un héros, comme un Dieu vengeur, me tenaient chaud d'excellents repas et de lits moëlleux. Leurs femmes et leurs filles me baisaient les mains.

Au bout de huit jours d'une recherche inutile, les soldats se retirèrent.

Non seulement ils ne m'avaient pas trouvé, mais il leur avait été impossible de se procurer un morceau de pain aux environs, car les paysans préféraient enterrer ou brûler leurs provisions que de les leur vendre.

Malheur au soldat russe rencontré isolé. Il était aussitôt désarmé, dépouillé et pendu à l'arbre le plus voisin.

Je ne restai point longtemps seul. De farouchés compagnons se

groupèrent autour de moi, fils, pour la plupart, de nobles familles polonaises, mis au ban, comme moi, par le gouvernement impérial.

Bientôt ma troupe de « brigands » se monta à trente hommes. J'étais leur chef, au moindre signe duquel ils obéissaient aveuglément et qui m'étaient dévoués jusqu'à la mort.

Sept années s'écoulèrent encore. J'étais complètement heureux dans cet état de complète liberté. Pas un désir que je ne pus satisfaire. L'argent ne me manquait pas et, lorsque la chasse aux beautés rustiques ne m'offrait plus de charmes, je me rendais déguisé à Varsovie, où je descendais dans les premiers hôtels, fréquentant hardiment les spectacles et les concerts et nouant de galantes aventures avec les dames de l'aristocratie polonaise.

Il faut bien vous avouer cela, pour ne pas laisser mon histoire incomplète. Filles ou femmes, toutes me cédaient sans résistance. Les dames polonaises, connues pour leur caractère aventureux et romanesque, se disputaient l'honneur de mon servage.

Elles conservaient mon portrait dans leurs boudoirs, et plus d'une affrontait follement la dangereuse visite de mes grands bois, pour voir face à face le célèbre prince-brigand, Michaël Panine. Là, bien d'ardentes et éphémères liaisons se nouèrent. Les étoiles luisant sur mon vert refuge pourraient attester de maints romans d'amour, aussi brusquement interrompus que capricieusement ébauchés.

Sans crainte du danger, j'allais voir chez elles mes aristocratiques maîtresses, m'emportant qu'une échelle de corde, mon poignard et un cœur large à loger le monde. Cependant, mon cœur n'avait point encore battu du pur, du véritable amour. J'avais eu d'innomblables maîtresses, je n'en avais aimé aucune.

De nouveau, les frondaisons de mes grands bois avaient jauni et roussi. De nouveau l'automne, précurseur du froid hiver, s'étendait autour de moi.

Chaque année, à pareille époque, je me sentais le cœur lassé et découragé.

Dans cette étrange situation d'esprit, je passais des nuits entières sur la tombe où j'avais déposé ma mère de mes propres mains, j'appuyai mon front brûlant sur la terre humide qui recouvrait ses restes et, sans savoir pourquoi, je pleurais.

Mais il n'en était point ainsi, cet automne-là. Au cours d'une de mes visites à l'Opéra de Varsovie, j'avais remarqué une jeune fille, de vieille noblesse, qui occupait une loge avec un vieillard, son père probablement.

Tous deux nous prêtâmes peu d'attention au spectacle. Sitôt que nos regards se croisèrent, je fus envahi par un sentiment tout nouveau, par une invincible ivresse qui dut se communiquer à celle qui en était l'objet.

A l'issue de la représentation, je sus me faire indiquer sa voiture, portant les armes du baron d'Ostrau.

Ce gentilhomme, fort bien noté en ce moment à la cour, avait été mandé par le Czar, et était retourné depuis quelques mois à Varsovie, pour y étudier les meilleurs moyens de résoudre l'éternelle et redoutable question polonaise.

Le baron devait ramener avec lui à Pétersbourg sa fille unique, nommée Cathérine.

Tels furent les seuls renseignements que je pus me procurer au sujet de la jeune fille qui avait fait sur moi une si profonde impression.

Depuis ce moment, je ne goûtai plus de repos. Là où je me trouvais, quoique j'entrepris ou fis, l'image de Cathérine me poursuivait partout. Mais quelque fût l'ardeur de ma passion, je ne songeai pas un instant à la satisfaire par la violence. Je n'aurais point voulu la tenir en mon pouvoir au prix d'un enlèvement, ma propre vie en eût-elle dépendu, n'eussé-je que ce moyen pour me soustraire aux plus effroyables supplices.

Sur ces entrefaites, je me tenais, un soir sur la tombe de

ma mère, songeant à Catherine d'Ostrau. L'arrivée soudaine de mes compagnons de violences et de rapines m'arracha à mes rêves.

Ils venaient m'apprendre qu'une chaise de poste était signalée sur la grand' route de Varsovie et qu'elle semblait appartenir à quelque grand seigneur.

Nos éclaireurs venaient d'arriver avec cette importante nouvelle. La nuit était tombée, et le moment était des mieux choisis pour une attaque nocturne. Je pris à l'instant toutes mes dispositions. Un tronc d'arbre déraciné fut jeté en travers de la route, à l'endroit où elle se rétrécissait, entre un double fourré d'épais buissons, derrière lesquels nous nous mîmes en embuscade.

Uu quart d'heure plus tard, nous entendîmes les roues, écrasant les pierrailles du chemin, le hennissement des chevaux et les cris du postillon. Les lanternes de la voiture brillaient dans l'ombre, éclairant une escorte miliiaire de six cavaliers armés.

Comme nous nous y attendions, les chevaux vinrent buter contre l'arbre et s'abattirent.

Le postillon laissa échapper un jurement, mais au même instant, mon lieutenant en second lui portait au visage le canon de son fusil, en l'invitant à sauter au bas du siège, s'il tenait à la vie.

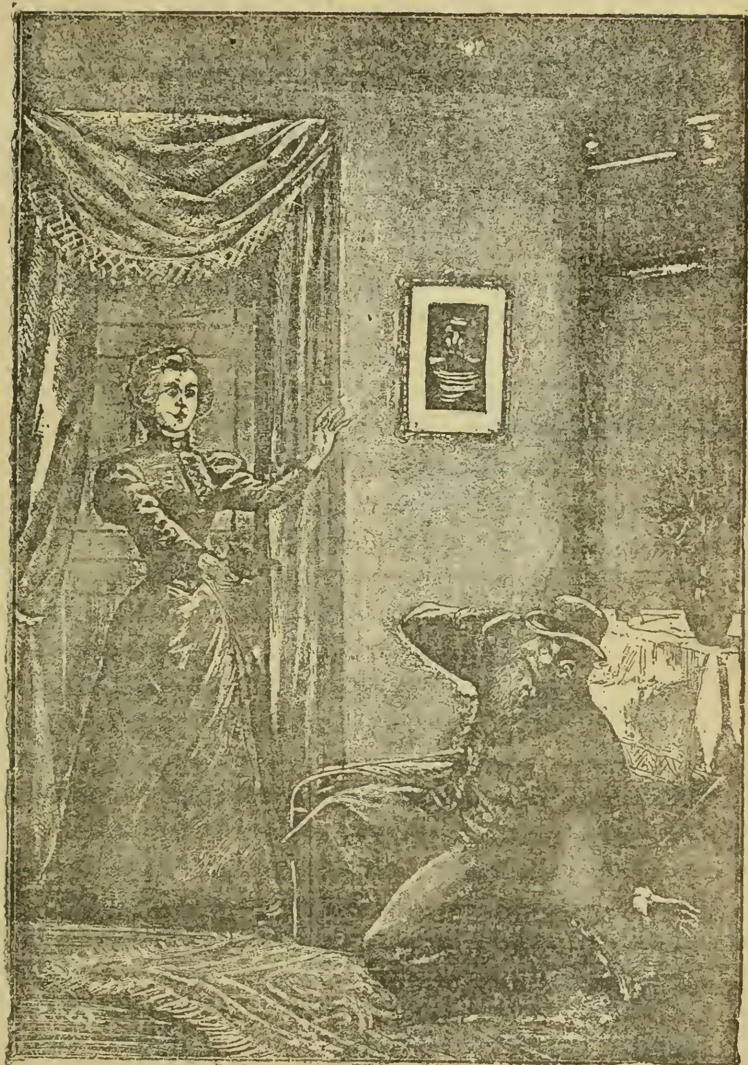
Une courte lutte avait eu lieu entre mes hommes et l'escorte militaire. Quatre soldats, tués à bout portant, avaient vidé les arçons.

Les deux derniers, faits prisonniers, gisaient ligottés sur le sol à côté du postillon.

J'ordonnai d'allumer les flambeaux et me présentai à la portière de la chaise de poste.

A ma grande surprise, je n'y trouvai qu'une jeune dame, les traits couverts d'un voile épais, mais ne manifestant ni surprise ni terreur.

Sur un signe de ma main, elle sauta légèrement sur la route.



Assassin ! Faussaire ! dit l'inconnue. Rentre dans cette chambre, ou je t'abats comme un chien.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

— Excusez-moi, madame, lui dis-je d'un air galant, de vous procurer une surprise, peut-être importune ou désagréable. Il vous faudra passer cette nuit, sous ma garde, dans une caverne! Mais je ne doute point que, demain, votre riche famille ne s'empresse de vous compter la rançon de vingt mille roubles, à laquelle certes, il est fort modeste, à nous, de côter votre précieuse capture..

— Je me trouverais donc au pouvoir de Michaël Panine, le prince-brigand? répondit l'inconnue d'une voix qui ne tremblait pas.

— Le prince Panine est devant vous, madame. Me serait-il permis de vous demander à mon tour, votre nom, pour savoir vers qui je dois envoyer pour traiter de votre rançon?

La jeune dame releva son voile et la clarté des flambeaux tomba en plein sur son gracieux visage.

Je restai comme anéanti, en découvrant les traits, à la fois doux et fières, qui, depuis plusieurs semaines, ne me sortaient plus de l'esprit.

— Cathérine d'Ostrau! m'écriai-je d'une voix sourde.

Elle aussi semblait frappée de la rencontre, mais sans qu'un mot d'elle indiquât son étonnement de ce que je la connûsse. Elle semblait trouver tout naturel que les choses se passâssent ainsi. Je lui offris le bras et elle le prit sans hésiter.

Nous marchâmes, par le bois, vers la caverne ou j'avais momentanément établi mon quartier général. La cime des grands arbres frissonnait sur nos têtes et faisait pleuvoir sur nous leurs feuilles dorées par l'automne. L'épais tapis formé par leur dépouille assourdissait le bruit de nos pas. Il me semblait, non plus marcher sur la terre, mais plâner doucement sous ces voûtes sylvestres.

Mes compagnons étaient demeurés en arrière, et nous étions seuls, tous les deux. Je la sentais se presser timidement contre moi, comme pour implorer ma protection dans cette farouche

solitude. Et je voyais ses yeux briller d'un feu pur, dans la nuit sombre.

En ce moment je me sentis maîtrisé par une émotion, comme jamais je n'en avais éprouvé, jusqu'à ce jour. Nous étions arrivé sous l'arbre séculaire baptisé par tous, dans la contrée, du nom de « Chêne de Soltikoff. » Par un mouvement instinctif, irrésistible, je me laissais tomber aux pieds de la touchante enfant et, les lui baisant avec ferveur, je m'écriai :

— O Cathérine, pour la première fois de mà vie, je regrette d'être devenu un vil bandit ! Accablez-moi de votre mépris, car je vous aime, je vous aime éperdument !

Je n'osais lever les yeux. Il me semblait attendre mon arrêt. M'était-il permis de vivre encore ou devais-je me percer devant elle d'un coup mortel ?

Immobile et muet, je courbai le front.

Elle pleurait doucement. Ses mains cherchèrent les miennes, elle me releva et cacha dans mon sein son visage inondé de larmes.

— Vous m'aimez ! m'écriai-je, avec transport, en l'étreignant passionnément contre má poitrine. Vous m'aimez, Cathérine ! Oh ! parlez. Dites-le au malheureux proscrit, au bandit haï et redouté, que m'a fait la tyrannie russe. Et vous serez l'ange céleste, qui demanderez grâce pour moi au Seigneur et me guiderez dans une voie nouvelle !

Elle me jeta les bras autour du cou, et je sentis batre son cœur contre le mien.

— Dussé-je y perdre le Ciel et le salut de mon âme, répondit Cathérine. Michaël Panine, je t'aime ! Et je t'ai aimé depuis le premier jour que je t'ai vu !

Nous échangeàmes un long baiser et, sous l'arbre de Soltikoff, nous nous jurâmes fidélité jusqu'au tombeau.

Et nous avons tenu notre serment. Oui, nous l'avons tenu !

La tête du prince s'était courbée sur la table et Alice Terry

pouvait voir au tremblement de tout son corps combien les souvenirs qu'ils venait d'évoquer, renouvelaient d'atroces douleurs.

Et une pitié profonde lui remplissait le cœur pour le malheureux entraîné au crime par un sort implacable

XXVII

Un père sans entrailles

— Permettez-moi d'abréger, reprit enfin Michaël Panine d'une voix altérée. Cathérine resta huit jours entiers dans la caverne. Je fis semblant de faire traîner les négociations engagées en vue de sa rançon et, lorsque la somme fut remise aux hommes de la bande, elle ne parvenait point du baron d'Ostrau. J'en avais réuni la plus grande partie au moyen de ce qui me restait d'argent, sur mes précédentes captures. Je n'avais point voulu faire tort à mes compagnons et l'idée de mettre à prix la liberté de ma chère Cathérine, m'était insupportable.

Nous restâmes donc huit jours ensemble. Quelle courte période de bonheur complet. Maintenant, je savais ce que c'était que l'amour, le pur amour qui change la destinée ! Un éclatant rayon de lumière avait percé les ombres de ma vie aventureuse et je voyais enfin le profond abîme où j'avais roulé.

Je fis à Cathérine la promesse solennelle, je lui jurai entre mes brûlants baisers, de m'arracher au gouffre et de reprendre le chemin de l'honneur.

Nous pleurâmes amèrement tous les deux lorsque l'heure de la séparation eut sonné et que je la conduisis à la voiture qui devait la ramener vers Varsovie. Longtemps nous nous tînmes

embrassés et jamais époux, unis devant Dieu, ne se quittèrent d'un cœur si affligé.

Le dernier mot de Cathérine fut celui-ci :

— Mon sort est entre tes mains, Michaël. Mais je sais que tu restes fidèle à ta parole. Nous nous reverrons.

— A Pétersbourg, répondis-je. Et j'y paraîtrais tout autre que je n'ai été jusqu'ici. J'aurai rompu avec mon existence présente.

Là dessus, je l'embrassai une dernière fois et pressai les flancs de mon coursier pour retourner à la forêt.

Je passai deux jours et deux nuits sur la tombe de ma mère. Mes larmes pénétrant la terre, comme pour confier à cette chère dépouille, un instant rappelée à la vie terrestre, la douleur de son fils égaré, son amour et ses remords, témoignèrent de la sincérité de mes résolutions.

Quinze jours plus tard, j'avais pris furtivement congé de mes compagnons. Affrontant les plus grands dangers, j'arrivai à Pétersbourg où je sus me ménager une entrevue avec ma chère Cathérine.

Nous espérions tous les deux vaincre les résistances du baron et pouvoir faire consacrer les liens forgés par le seul amour.

Grâce à l'intervention d'amis dévoués et influents, mon avenir pouvait être assuré. Sous le nom fictif que j'avais adopté, il me serait délivré une charge d'hetman de cosaques.

Cependant, les semaines, puis les mois s'écoulaient. Je revis plusieurs fois Cathérine, mais elle ne croyait plus pouvoir compter sur le consentement de son père.

J'avais rencontré à Pétersbourg un prêtre qui occupait un rang élevé dans le synode et avait compté, autrefois, parmi les meilleurs amis de mon père. Je m'adressai à lui et il consentit à nous unir secrètement la nuit, devant l'autel de son église.

Cette union, accomplie avec toutes les formalités exigées par la loi russe, faisait de Cathérine d'Ostrau l'épouse légitime, devant

Dieu et devant les hommes, du prince Michaël Panine. Le jour suivant, j'allai trouver son père.

Le baron d'Ostrau me reçut de la façon la plus affable, et j'en tirai bon augure pour le résultat de ma démarche... Mais lorsque, sans rien lui cacher au sujet de ma vie antérieure, je me livrai loyalement à sa discrétion, je vis s'assombrir son visage et sa main chercher, pour s'y appuyer, le dossier du fauteuil devant lequel il se tenait debout.

— Donc, me dit-il d'une voix sourde, vous avez employé la violence contre ma fille, pendant que vous la reteniez dans votre caverne, aux environs de Varsovie! Car il est impossible, et vous ne me ferez jamais admettre qu'une innocente enfant, un ange de pureté, qui baissait les yeux devant le regard de tout homme, se soit jetée à la tête d'un maudit, d'un brigand souillé de sang humain!

Je me contentais de sourire, certain que je me croyais de la victoire.

— Veuillez faire appeler votre fille, répondis-je et si elle déclare que je vous ai menti, vous pouvez me plonger dans un cachot et me faire couper la main droite, coupable d'avoir appuyé un faux serment.

Quelques instants plus tard, Cathérine se trouvait devant son père. Elle se jeta à ses pieds et lui peignit en termes émouvants l'amour que je lui avais inspiré et qui ne s'éteindrait qu'avec la vie.

Le vieux baron l'écoutait, blême, les lèvres tremblantes et le sein oppressé.

— Et vous avez sacrifié votre honneur à cette passion insensée? lui demanda le vieillard, après lui avoir laissé achever sa pénible confession.

— J'ai sacrifié à mon époux ce que je lui devais! répondit-elle fièrement.

— Votre époux?

— Oui, mon père, nous sommes mariés. Je suis sa femme et il est mon mari.

Le baron fit un pas en arrière, mais se remit bientôt.

— S'il en est ainsi, dit-il de sa voix sourde, il faut que je réfléchisse à ce qui me reste à faire. Je vous prierai, prince Michaël Panine, de vous représenter ce soir même, chez moi. Je vous attendrai à huit heures.

Il me sembla entendre gronder une menace dans ce nom de « prince Michaël Panine » prononcé par le vieillard. Mais je cherchai à me persuader que je m'étais trompé. Et je me retirai, après avoir salué respectueusement le baron et lancé un regard plein d'indomptable amour à Cathérine.

La fièvre de l'impatience et de l'incertitude me dévora, jusqu'à l'heure fixée pour ma seconde entrevue avec le baron d'Ostrau. A l'instant précis, je me fis annoncer, et un vieux domestique m'introduisit cérémonieusement dans une pièce tendue d'anciens gobelins.

Le baron, qui écrivait à une table, éclairée par un candélabre à six branches, se leva à mon arrivée.

— Ainsi donc, vous me demandez ma fille en mariage? demanda-t-il, en se tournant vers moi.

— Je ne pourrais vous demander ce que je possède déjà, répondis-je d'une voix à la fois respectueuse et assurée. Ce que je viens vous demander, c'est votre sanction aux liens qui m'unissent à Cathérine et votre bénédiction paternelle.

— Vous avez célébré ce mariage si secrètement et avec si peu d'apparât, prince Michaël Panine, reprit le vieillard avec un rire infernal, que j'ai jugé convenable de vous offrir une petite fête de ma façon. Et tenez, mes invités sont déjà arrivés.

Une grande tapisserie fut soudain tirée. Vingt cosaques armés se jetèrent sur moi et me renversèrent sur le parquet.

Quelle résistance aurais-je pu opposer à cette agression inattendue ?

D'ailleurs je ne m'étais point armé, m'attendant plutôt à voir le ciel s'écrouler sur ma tête qu'à cet abominable guet-à-pens du père de Cathérine.

On me traîna par un escalier de pierre jusqu'à une cour intérieure où attendait une voiture fermée, attelée de deux forts chevaux.

On m'y jeta pour me transporter dans une petite maison isolée, aux environs de Pétersbourg, où un noir cachot me fut assigné pour prison.

Là, on me chargea de lourdes chaînes, et l'on ne me déliait les mains qu'à l'heure des repas. Mais alors, vingt cosaques m'entouraient, surveillant le moindre de mes mouvements et me menaçant de leurs armes au moindre soupçon de rébellion ou de résistance.

Je passai plusieurs mois dans ma prison. Depuis longtemps j'aurai refusé toute nouriture et me serais laissé mourir de faim sans le souvenir de Cathérine, qui m'ordonnait de vivre et m'interdisait le suicide.

Enfin, une nuit, mes gardiens m'ordonnèrent de les suivre. Il me poussèrent par les épaules jusqu'aux appartements du premier étage, aménagés, à mon grand étonnement, de la façon la plus confortable et la plus luxueuse.

Une dernière porte s'ouvrit devant nous et je pénétrai dans une chambre faiblement éclairée.

Sur un lit, aux coussins de soie, reposait une jeune femme que malgré son masque, je reconnus du premier coup d'œil. Elle tenait dans les bras un enfant nouveau-né et le pressait avec amour contre son sein. C'était mon enfant !

Le baron d'Ostrau se tenait au milieu de la chambre. Après qu'il se fut un instant délecté à la vue de sa victime, chargée de fers et épuisée par une cruelle captivité, il s'avança et m'apprit qu'il venait de me naître une fille, à laquelle serait donné le nom de Natalka. Là dessus il frappa dans ses mains, une autre porte

s'ouvrit et un homme en haillons, à face d'ivrogne et de bandit, entra d'un air craintif. Alors, je vous le jure, car peut-être, refuseriez-vous de me croire, ce vieillard dénaturé, confia ma fille, l'enfant de son enfant, à ce monstre, pour qu'il l'élevât dans la honte et l'infâmie !

A cette action impie, exécrable, criant vengeance au ciel, je ne fus plus maître de moi. Par un effort suprême je tentais de briser mes chaînes pour me ruer sur l'horrible vieillard, mais elles étaient trop solidement rivées et moi trop épuisé par mes longues épreuves.

Le baron riant de mes vains efforts, me couvrit d'insultes et m'apprit que, grâce à sa demande, à sa dénonciation, le Czar m'avait condamné à la rélégation perpétuelle et aux travaux forcés dans l'île Sachalin, un des points les plus redoutés de la Sibérie occidentale.

Puis on me traîna, écumant, par les escaliers pour me replonger dans mon sombre cachot.

Je criais, je rugissais comme un fou furieux ; je demandais en pleurant me femme et mon enfant ! Les coquins me firent taire en m'assommant à coups de knout.

Dès le lendemain, je fus dirigé vers ma sinistre destination. La route se fit moitié par eau et moitié par terre. Souvent, je me trouvais à fond de cale d'une méchante barque, assis dans l'eau, affamé et mourant de soif, jeté contre les parois hérissés de clous par la violence des vents et des orages.

Puis de nouveau, chargé de chaines, je dus franchir, des mois durant, d'immenses étendues, couvertes de neige et de glace. Et lorsque nous arrivions à un endroit habité et que mes féroces gardiens se sentaient le besoin de se reposer ou de se divertir, on nous jetait à trente dans quelque prison à peine suffisante pour cinq...

Comme il y avait des malades parmi nous, l'air y était irrespi-

rable. Mais vivants ou moribonds, on ne prenait pas la peine de nous séparer.

Un rayon de soleil, pourtant, vint percer ma vie au cours de ce long et douloureux chemin de croix. C'était à Tobolsk.

Un jeune prêtre vint nous trouver dans notre prison commune pour nous offrir les consolations de la foi. Ce prêtre était humain et courageux.

J'eus confiance en lui, je lui racontai ma lamentable histoire, lui confiai le nom du Pope, ancien ami de mon père, qui avait osé bénir secrètement mon hymen avec Cathérine et le suppliai de bien vouloir faire parvenir à ce dernier un billet pour ma pauvre femme.

Il me procura tout ce qu'il faut pour écrire et me promit que Cathérine recevrait mon message. Hélas ! j'ignore encore, non point s'il m'a tenu parole, mais s'il a été en son pouvoir de la tenir. Néanmoins je l'espère !

Connaissez-vous rien de précis concernant l'île Sachalin ? Non, n'est-il pas vrai ? Ceux qui pourraient vous en parler d'expérience n'en reviennent point, et l'on s'arrange de façon à ce que leurs os blanchissent sur les cotes de la mer d'Ochotsk.

Mais le temps nous presse. Je ne vous décrirai pas la vie effroyable que j'ai menée dans ce lieu maudit.

On dit, cependant, qu'il existe sur terre un séjour encore plus affreux que celui de cet enfer de glace : les sables brûlants de la Guyane, où la France républicaine envoie ses forçats et ses détenus politiques...

Passons !... Je restai un an entier dans l'île Sachalin. Voici en quoi consistait ma besogne. Moi, dixième de dix condamnés, rivés à la même chaine, nous avions à tailler un escalier dans une falaise, presqu'à pic, baignée par les flots.

Je n'attendais qu'une occasion favorable pour m'évader. Une après midi, qu'à l'heure du repas, on nous avait débarrassé de notre chaine, en vue de je ne sais quelle réparation, je distinguai

au loin, un voilier, dans lequel je crus reconnaitre une jonque chinoise. Il passait doucement, par un vent à peine sensible et une mer calme, à environs cinq milles anglais de l'île.

— Maintenant ou jamais ! me dis-je. et invoquant les noms de ma femme et de mon enfant, je sautai à la mer. Je nageais d'un bras vigoureux, car l'espoir décuplait mes forces. Bientôt je me trouvai à une assez grande distance de la terre. Comme nos gardiens faisaient leur ronde, au moment de mon évasion, il s'écoula près d'une heure avant qu'on ne s'aperçut de mon absence.

Lorsqu'ils s'en avisèrent j'étais hors de leur atteinte. On m'envoya bien quelques balles mais elles tombèrent dans les flots derrière moi. Après des efforts inouïs, j'atteignis heureusement la jonque chinoise dont l'équipage me recueillit, heureux de jouer un bon tour à la garnison russe de Sachalin.

Pour prix de mon passage, il me fallut servir pendant six mois le propriétaire de la barque, en qualité d'esclave, et je cultivai mon sillon de riz, comme le dernier de ses coolies. Mais cela n'était rien en comparaison de l'effroyable servitude à laquelle je venais d'échapper...

Enfin, je réusssis à me libérer, à quitter la Chine et à regagner Pétersbourg. Je ne vous dirai pas comment. Un tel récit vous paraîtrait tenir du roman. Déguisé, à n'être reconnu par personne, je recherchai la société des gens du baron d'Ostrau et j'appris d'eux, ce qui me rendit presque fou de rage et de désespoir, une nouvelle qui ruinait tous mes projets d'avenir, toutes mes résolutions de travail et d'honneur. Cathérine, ma chère épouse, n'était plus au nombre des vivants ! Peu avant mon exil, elle était morte de chagrin !

Foudroyé sous ce coup inattendu, après tant de souffrances, de luttes et de terribles dangers, je me voulus point m'en laisser accabler et me raidis contre l'affreuse destinée. Il me restait à accomplir une dernière et double mission · retrouver ma petite

Natalka pour l'arracher des mains de l'abject Béniofsky et... me venger du père sans entrailles, cause de tous nos malheurs. C'est par cette dernière tâche que je commencerais.

Cependant, pour atteindre ces différents buts, il me fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et je ne possédais rien.

J'avais loué une petite chambre dans un faubourg éloigné de la résidence impériale, et ma vieille hôtesse avait consenti à me nourrir à crédit.

Quinze jours plus tard je me trouvais en possession de plusieurs milliers de roubles. J'avais su acquérir un talent tout particulier de dessinateur et de calligraphe, autant par disposition naturelle que par une longue application, pendant les soirées d'hiver, passées avec ma mère, dans notre pavillon ruiné des environs de Varsovie

Pour la première fois, je songeai à utiliser mes aptitudes pour contrefaire les billets de la banque russe. Je réussis au delà de mon attente et écoulai mes billets sans difficulté aucune.

Entretemps, j'avais fait la connaissance d'un cocher anglais engagé par le baron d'Ostrau. Son nom était Jackson.

Mirowitch indiqua d'une main tremblante la malle, tirée dans un coin de la chambre.

— C'était l'homme que je viens de tuer et dont le cadavre se trouve là !

Il était fort cupide et je l'achetai, moyennant une somme de mille roubles.

Un soir que le baron d'Ostrau retournait chez lui, de son cercle, et qu'averti par Jackson, je me tenais aux aguets, dans une rue écartée, j'ouvris brusquement la portière de la voiture et sautai à l'interieur.

Avant qu'il ne pût songer à fuir, je le tenais à la gorge Jamais je n'oublierai le regard épouvanté qu'il me jeta en me reconnaissant.

Mais entre lui et moi se dressa l'image de ma chère Cat...

poussée au tombeau par ce père sans entrailles. Eût-il eu mille vies à prendre, je les lui aurais ravies ! Je l'étranglai lentement, afin qu'il se sentit mourir. Il essaya de parler, le nom de Cathérine lui échappa à plusieurs reprises. Mais plus je le lui entendais invoquer, plus je sentais redoubler mon atroce soif de vengeance.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Ma vengence était satisfaite, Je frappai sur la vitre du cocher et criai à Jackson qu'il pouvait retourner à l'hôtel. Le fidèle serviteur avait gagné ses mille roubles !

Il fût bien arrêté et retenu en prévention, mais comme il fut impossible d'établir s'il avait oui ou nom entendu le cri d'alarme de son maitre, il fallut le relâcher au bout de quelques mois.

Remis en liberté, il vint me trouver et, comme il connaissait mon secret, je n'osai rompre avec lui.

D'ailleurs, il me parut être l'homme qu'il fallait pour me seconder dans mon nouveau et affreux métier. Je me mis à fabriquer de faux billets de banque et lui se chargea de les écouler.

Bientôt nous quittâmes Pétersbourg et nous nous mîmes à voyager. Nous ne nous éloignions point seulement pour dépister la police, mais pour une autre et grave raison.

Pendant que Jackson se trouvait en prison, j'avais recherché la trace de l'ivrogne Béniofsky et l'avais retrouvée avec quelque difficulté.

Je le rencontra dans une maison de thé, à laquelle était annexé un étabiissement de bains. Il y était occupé au service des dames qui, après avoir pris leur bain, échangeaient leurs cancans en fumant des cigarettes de tabac opiacé.

Une couple de roubles et force rasades lui délièrent la langue Mais il n'était plus en son pouvoir de me rendre mon enfant.

Trois jours après avoir reçu la petite Natalka de son grand

père, il l'avait vendue à « la femme à figure de singe » qui la lui avait payée vingt cinq roubles.

« La femme à figure de singe ? » Qu'était-ce que cette créature ? Béniofsky, rendu loquace par la boisson, me donna tous les éclaircissements nécessaires.

On nommait ainsi une femme, au visage couvert de poils et par les bras, les jambes, les mains et les pieds, ressemblant à un gorille.

Elle avait naturellement cherché à tirer bon parti de cette repoussante particularité, en courant les foires où elle s'exhibait pour de l'argent.

Ses débuts avaient été brillants, mais, s'étant aperçue que depuis quelque temps les recettes baissaient, elle avait songé à s'adjoindre quelqu'autre monstre pour ranimer la curiosité du public.

Si elle avait acheté ma pauvre Natalka, c'était, m'assura Béniofsky, dans l'intention de la transformer en « enfant-phénomène. »

Ma consternation fut à son comble. Qui sait ce que cette misérable femme aurait déjà fait de ma fille, avant que je ne pus la lui arracher ?

Car ces êtres sans pitié brisent et tordent les membres des enfants, même des leurs, empêchent leur croissance et détruisent leur santé pour en faire l'objet d'une barbare curiosité.

Je me mis à la recherche de la « femme à figure de singe. » Il s'écoula encore plusieurs semaines, avant que je ne la retrouvâsse. Après une longue tournée foraine, elle revint à Pétersbourg, et un agent, chargé par moi de suivre sa trace, m'avertit qu'elle était descendue dans un logement hanté par les gens de son accabit.

Singulière clientèle que celle là ! Des danseurs de corde, des avaleurs de sabres, des mangeurs de feu, des clowns, tellement habitués à marcher sur les mains qu'ils ne se tenaient plus sur les jambes, un géant mongol, dont le front touchait à l'étage de la salle commune, et sa dame « la plus forte femme du

monde » jonglant avec des boulets de canon et supportant, sans bouger, la déflagration d'une pièce de huit, attachée sur son ventre. Plus loin, une famille de nains, une femme sans jambes, un matelot complètement tatoué, un homme caoutchouc...

Bref, toutes les déformations, toutes les monstruosités, toutes les horreurs disséminées sur différents champs de foire et réunies, ici, en une fraternelle promiscuité.

Dans l'écurie attenante, aboyait une meute de chiens savants, par moment réduits au silence par le rugissement d'un lion invalide, dont le dresseur honorait, en ce moment, l'honorable société de sa présence. Dans un box séparé, juraient et grimaçaient des singes, grands et petits.

Je me fis présenter à la femme qui empruntait à ces derniers le velu de la face et des membres. Elle ne portait point abusivement son titre, car elle avait bien vraiment l'air d'un chimpanzé en jupons. Avec cela, pas fière du tout, et d'un cœur excellent.

Lorsqu'elle apprit que j'étais le père de la petite Natalka, elle se secoua cordialement la main en me disant que, déjà, l'enfant avait passé en d'autres mains.

Elle s'en était trouvée fort embarrassée en voyage et puis, en le voyant si jolie et si intelligente, elle avait en scrupule de la déformer. Qu'elle soit bénie, pour ce bon mouvement !

Natalka devait se trouver entre les mains d'un danseur de corde et de sa femme. L'homme se parait du nom pompeux d'Alfred, le « Roi des Tours. » La femme-singe, ignorait où ii se trouvaient présentement. Sans doute faisaient-il partie d'une de ces troupes ambulantes, au personnel flottant, comme il en circule des milliers sur le territoire de l'immense Russie.

Sitôt que Jackson fut rendu à la liberté, et que, grâce à mon industrie, nous fîmes en possession d'une somme assez forte, nous nous mimes en routes

Nous allions de ville en ville, de province en province. Jackson ignorait mon veritable dessein.

Il croyait simplement que nous nous déplacions pour mieux écouler nos faux billets de banque, avant d'avoir donné l'éveil aux différentes polices locales.

Il ne pouvait assez s'étonner en me voyant visiter, partout où nous passions, le moindre cirque ou loge foraine et entrer en rapport avec le directeur et les gens de la troupe.

Quand il m'en parlait, je lui répondais que le goût des cirques et des saltimbanques était une de mes faiblesses.

Mais nulle part je ne rencontrai de traces de Natalka, et je commençai à désespérer.

La douleur de ne pouvoir retrouver ma pauvre enfant commençait à altérer ma santé, car nous avions traversé toute la Russie du Nord au Sud.

Nous nous trouvions dans les environs d'Odessa et, par conséquent de la Mer Noire.

C'était par une belle journée d'automne. Arrivés à un village situé à cinq lieues d'Odessa, nous résolûmes d'y passer la nuit.

Nous avions déjà dépassé les premières maisons, lorsqu'en levant les yeux, je vis, se mouvant dans les airs, un point noir, se rapprocher en droite ligne de la haute tour de l'église.

Ce devait être quelque danseur de corde, genre Blondin.

Repris d'une soudaine espérance, je pris ma course, si rapidement que Jackson ne put me suivre.

Je ne m'étais pas trompé. Il se trouvait un petit cirque nomade dans le hameau, et l'homme qui travaillait, en habit bariolé sur la corde aboutissant à la croix de fer du temple, se nommait Alfredo « le Roi des Tours. »

Il n'accomplissait point seul sa périlleuse ascension. Alfredo tenait sur le bras une petite fille, en robe blanche constellée d'étoiles de papier doré. Cette enfant, c'était Natalka!

Vous devez comprendre avec quels battements de cœur j'observais les moindres mouvements de l'acrobate.

Je respirais à peine en le voyant partir, prendre sa course, s'arrêter brusquement, s'agenouiller sur la corde et, parfois, feindre de tomber pour reprendre aussitôt son assiette, aux acclamations des spectateurs. J'eus peine à contenir mes transports de joie, lorsque le revis remettre pied sur le sol, avec son précieux fardeau.

Mais il fallait dissimuler, me retenir de courir à Natalka. de la presser sur mon cœur, jusqu'à ce que la nuit fut tombée.

Lorsque Jackson, établi dans la meilleure chambre de notre logement fut profondément endormi, je me dirigeai vers le cirque et trouvai la femme du danseur de corde, encore éveillée.

Ma fille reposait sur un divan, transformé en une couche moëlleuse et chaude,

Nous fûmes bientôt d'accord. Les pauvres diables se trouvaient dans l'embarras et considérèrent comme une fortune les cinq cents roubles que je leur offris pour Natalka.

J'aurais eu scrupule de les payer en fausse monnaie.

L'étonnement de Jackson ne fut pas petit, le lendemain, en trouvant couchée, dans mon lit, une petite fille au cheveux noirs. Je lui dis que cette enfant m'avait plu et que j'étais décidé à l'élever, comme si c'était la mienne.

Il me traita de fou, de niais, mais dût se conformer à ma volonté.

Alors nous retournâmes à Pétersbourg. Je m'étais procuré, à beaux deniers comptant — car en Russie on obtient tout pour de l'argent — des papiers d'identité et un passe-port au nom du prince Grégorius Mirowitch.

Parfaitement tranquille, de ce côté, j'occupai une riche habitation, et arrêtai une gouvernante pour ma fille adoptive.

Comme le nom de Natalka lui avait été donné par son odieux

grand père, je ne voulus pas qu'elle le conservât et le changeai contre celui de Paulowna, qu'avait porté ma mère.

Je ne vous peindrai pas les consolations, l'indicible joie que m'apporta ma chère enfant! Ne rappelait-elle point à mon souvenir la femme que j'avais si tendrement aimée et que j'aime toujours?

Paulowna grandit, croissait en beauté, en bonté de cœur et en intelligence. Elle m'aimait tendrement et j'avais concentré sur elle mes plus ardentes adorations.

J'oubliai en la contemplant, toutes les douleurs de mon existence. Il ne me semblait point être si corrompu et si criminel que je l'étais, moi, l'ancien chef de brigands, devenu faussaire!

Paulowna, naturellement, ignorait tout. Maintenant encore, elle n'a pas le plus léger soupçon sur l'origine du luxe dont l'entoure un père aimé et respecté!

Le misérable, dont le cadavre est là, couché dans ce coffre, menaçait d'éveiller mon enfant de son rêve doré. C'aurait été lui porté le coup mortel, Je n'ai pas hésité à la tuer, lui-même.

Mirowitch se leva pour se jeter aux pieds d'Alice.

— C'est par amour pour mon enfant que je vous supplie de m'accorder vingt quatre heures de répit, le temps qu'il faut pour que le mariage de ma fille soit accompli. Passé ce terme, je vous jure, sur le souvenir de ma chère Cathérine, de me livrer moi-même entre les mains de la justice. Vous connaissez l'histoire de ma vie. Douterez-vous encore que Michaël Panine sache tenir ses serments?

Alice se courba vers le vieillard agenouillé et de sa main effilée elle toucha sa tête blanche.

— Levez-vous, Michaël, dit-elle. Je vous crois. Vous avez vingt-quatre heures devant vous et nul doute que pour vous être livré, votre châtiment n'en soit fortement adouci, Si je puis vous donner un conseil, prince Panine, c'est de raconter aussi votre douloureuse histoire à ceux qui auront à vous juger. Dites-leur

comme à moi, la fatalité qui s'est étendue sur vous, et votre présent en sera atténué à leur yeux. Quant au passé, il est prescrit et la justice humaine n'a plus le droit de vous en demander compte.

Avec des larmes de reconnaissance, Michaël Panine baisa le bas de la robe d'Alice Terry qui, sans dire un mot de plus, se retira dans sa chambre.

Mirowitch ne songeait plus à emporter chez lui, pour l'y cacher, le coffre contenant le cadavre de Jackson. Il le poussa simplement dans un placard dont il mit la clef dans sa poche.

Puis, après avoir, cette fois, éteint sa lampe, il quitta la chambre, théâtre de son dernier meurtre, et se dirigea vers son hôtel.

Il passa, sans y prendre garde, devant le mendiant à barbe grise, endormi sur le seuil d'une porte, dans le voisinage d'un réverbère.

Le jour commençait à poindre lorsque Mirowitch atteignit son hôtel. Pendant tout le chemin le vieux mendiant n'avait cessé de le suivre.

Sitôt qu'il eût vu disparaître le prince sous la porte du somptueux logis, il courut avec une rapidité toute juvénile vers le stationnement de voitures le plus rapproché.

Il y arrêta un fiacre, exhiba au cocher la carte qu'il avait déjà fait voir au sergent de ronde, et lui ordonna de se diriger au galop vers l'hôtel de M. la Brière, le préfet de police.

Il ne lui fallut qu'un mot auprès du portier, réveillé à une heure, pourtant, assez insolite.

On réveilla le préfet. M. la Brière reconnut avec étonnement l'agent drapé dans ses guenilles.

— En vérité, vous êtes méconnaissable, Pitou, s'écria-t-il. Mais qui vous amène de si grand matin? Ce doit être, assurément, une affaire d'importance?

— Monsieur le préfet, dit l'agent, je viens réclamer de vous un mandat d'arrêt.

— Un mandat d'arrêt, pour qui ?

— Pour le prince Grégorius Mirowitch.

— Etes-vous possédé du diable, Pitou ? Vous voulez arrêter ce grand seigneur russe ?

— Oui, monsieur le préfet, répondit Pitou d'une voix assurée, car ce prince Mirowitch n'est autre que l'habile faussaire que nous recherchons depuis si longtemps.

XXVII

Veille de Noël

Depuis quelques semaines déjà, Wallberg et Dolorès habitaient Londres, la cité géante.

Perdus dans les quatre millions et demi d'habitants, fourmis innombrables de cette fourmillière humaine, une des plus vastes du monde, il leur avait été facile de se dérober aux recherches de la police française, si elle avait jugé utile de faire suivre, de l'autre côté du canal, l'agent de l'association secrète et internationale des Compagnons de chaîne.

Wallberg, cependant, craignait encore d'être recherché ! Il ne pouvait naturellement se douter que le malheureux vicomte de Ribès, auquel il avait prêté au bal nocturne du Moulin d'Or, sa fatale robe de cardinal, avait été arrêté en son lieu et place.

Wallberg avait loué dans un faubourg, baigné par la Tamise, près du port où les pauvres ouvriers des docks gagnaient si pé-

siblement leur misérable existence, deux petites chambres, simplement meublées, l'une pour lui, l'autre pour Dolorès.

Ils vivaient en ménage. Dolorès faisait la cuisine, lavait, raccommodait le linge et les vêtements, et s'occupait avec amour de tous les soins de nature à rendre son intérieur cher au jeune Allemand.

Elle tenait la promesse qu'elle lui avait faite en quittant Paris. Dolorès s'était faite la servante de Wallberg. Lui, la traîtait en amie, en confidente, en sœur. Hélas! La réflexion était venue.

Servante, amie, confidente, sœur! Quels titres touchants et dignes de respect. Mais peuvent-ils suffire à un cœur de femme, brûlant de la plus vive tendresse?

Dolorès souffrait, souffrait au delà de toute expression. Wallberg, le premier homme qu'elle eut aimé et que son cœur virginal adorait à l'égal d'un dieu — car il est des situations où l'âme n'a rien de commun avec le corps — Wallberg, l'objet de sa pure tendresse, se montrait doux et prévenant à son égard, mais dès le premier jour, il avait su établir entre eux une distance excluant tout abandon.

Ils prenaient leurs repas ensemble, causaient amicalement, avaient les mêmes lectures, et le jeune ouvrier, qui avait consacré bien des veilles à agrandir le cercle de ses connaissances, y invitait volontiers sa ménagère, en éveillant son esprit sur des matières qui jusque là étaient demeurées lettres closes pour elle.

Mais pas un serrement de mains n'était échangé entre eux; nul rayon de l'ancien amour ne brillait dans les yeux du jeune homme. Il évitait, avec un souci inquiet, tout ce qui pouvait leur rappeler leurs effusions antérieures.

Lorsque la nuit tombée, l'heure du repos avait sonné pour eux, il la regardait sans trouble, lui souhaitant bonne nuit, d'une voix calme et, élevant la lampe, pour éclairer Dolorès sur le palier, attendait qu'elle eût regagné sa chambre et allumé son bougeoir.

Puis, il rentrait lentement, et lorsque, sur sa recommandation, elle avait poussé son verrou à l'intérieur, il s'enfermait, lui-même, à double tour de clef.

Dolorès se laissait alors retomber sur sa couchette, oppressée par les souvenirs enivrants du temps heureux où il la serait passionnément contre son cœur et lui brûlait les lèvres au feu de ses baisers.

De jour en jour, Dolorès devenait plus pâle, sans que sa beauté en souffrît. Elle devenait, an contraire, tous les jours, plus belle et plus touchante.

Elle ne laissait rien voir à Wallberg de sa tristesse et de ses larmes. Mais, restée seule, elle se couvrait le visage de ses mains, en gémissant avec désespoir :

— Je savais bien que jamais il ne pourrait oublier ma flétrissure ! Il me juge indigne de son amour, de son contact, et il a raison ! Je sens que j'en mourrai ! Sans proférer une plainte, je me laisserai tomber à ses pieds pour exhaler mon dernier soupir !

Au même étage où habitait la jeune Allemande et son amie, se trouvait une troisième chambre, plus misérablement meublée encore que la leur et éclairée par une étroite fenêtre.

Elle était habitée par une jeune femme, belle et distinguée, qui semblait souffrante.

On l'entrevoyait rarement sur le palier et sortait rarement. Lorsqu'elle mettait le pied dans la rue, c'était chargée d'un paquet contenant l'ouvrage qu'elle allait rapporter au magasin de modes qui l'employait. Et elle revenait, alors, avec un nouveau paquet d'étoffes et de fournitures diverses.

Dolorès l'avait croisée quelquefois sur le palier. Elles avaient silencieusement échangé un salut mais jamais ne s'étaient adressé la parole.

Un matin Dolorès se trouvait sur le seuil de sa chambre, brossant le chapeau de Wallbe-

Le cœur d'une femme aimante attache du prix au moindre objet qui lui rappelle de tendres souvenirs.

Involontairement la pauvre femme songeait à l'impatience avec laquelle elle enlevait naguère le chapeau, du front de son amant, parce qu'il le gênait pour l'embrasser.

Et devant ces images radieuses d'un passé évanoui, ses yeux se remplissaient de larmes.

— Vous pleurez? demanda derrière elle une douce voix.

Dolorès se retourna précipitamment et reconnut sa belle et pâle voisine.

— Vous aussi, êtes donc malheureuse, ma pauvre enfant? poursuivit l'inconnue. Ah! combien ne doit-il pas y avoir d'âmes meurtries auxquelles la paix intérieure fait défaut! Mais vous, qu'est-ce qui donc peut vous attrister à ce point? Je ne voudrais m'immiscer point indiscrètement dans votre confiance. Chacun dissimule sa propre peine du mieux qu'il le peut. Cependant je pensais que, possédant un frère aussi doux et aussi dévoué que le vôtre, vous n'étiez point seule sur la terre... Et cela est déjà beaucoup, croyez-moi!

— Un frère! balbutia Dolorès, tremblant de tout son corps. Non, non... monsieur Wallberg n'est pas... mon frère!

— Ah! dit doucement l'inconnue, aux lèvres pâlies. Il n'est point votre frère? Il ne faut point m'en vouloir, mais je pensais, comme tous les habitants de cette triste demeure, que vous étiez frère et sœur. On ne vous nomme pas autrement ici.

— Et ce nom n'est pas usurpé, dit vivement Dolorès, car, je vous le jure, nous vivons comme frère et sœur, en amis, en simples camarades.

— Alors, je comprends votre douleur! murmura l'inconnue, plus pour elle que pour Dolorès.

Elle se tourna de nouveau vers la jeune fille.

— Me serait-il permis de vous demander votre nom, ma chère enfant? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Dolorès.

— Et moi, Christine. Soyons amies, ma chère Dolorès, le voulez-vous ?

— Oh ! de grand cœur !

Elle tendit les deux mains à sa voisine qui les serra avec un triste sourire. Puis elle s'embrassèrent et le pacte de fidèle amitié fut scellé entre ces deux cœurs éprouvés.

A partir de ce jour, les rapports entre le menage fraternel et la pauvre Christine de Sérignan, devinrent de plus en plus intimes et cordiaux.

L'écuyère, qui n'avait plus voulu s'engager dans un cirque londonnéen, s'était adressée à un grand magasin de modes qui lui confiait volontiers les travaux réclamant le goût français.

On ne la payait point trop mal, et lorsque Dolorès la pria de l'initier à son art, Christine y consentit volontiers.

Madame Degouves s'était toujours opposée, et pour cause, à ce que sa fille vécût de travail des mains, et lui arrachait avec colère l'ouvrage qu'elle avait pu se procurer en cachette.

La jeune fille possédait une aptitude naturelle à tous les travaux de main, et bientôt elle fut aussi habile que sa complaisante initiatrice.

Avec quelle joie, quelle fierté elle remit, un soir, à Wallberg les dix shellings, prix d'une première semaine de soins appliqués ! Depuis longtemps elle souffraït de vivre à sa charge.

Maintenant il lui serait permis de contribuer, aussi, aux frais de l'humble ménage.

Lorsque Wallberg apprit de quelle manière cet argent avait été gagné, un rapide et heureux sourire passa sur ses lèvres.

— Vous avez bien fait, Dolorès, dit-il. Màis c'est à moi seul à pourvoir à votre entretien. Ne me prêtez-vous point vos services ? Je conserverai cet argent pour vous.

Il enveloppa les dix pièces d'argent dans une feuille de papier, sur laquelle il traça ces mots d'une main tremblante :

« Premier argent gagné par Dolorès, à Londres. »

Bientôt, Wallberg, lui aussi, eut fait connaissance avec Christine, avec laquelle il s'entretint volontiers.

L'artiste avait beaucoup vu le monde, hélas ! et possédait un bon jugement.

Qu'elle fût malheureuse, qu'une plaie secrète saignât dans son cœur, cela ne pouvait échapper au jeune homme. Et cela augmentait l'intérêt qu'il portait à sa pâle voisine, lui, qui avait voué sa vie toute entière à la cause des opprimés et des déshérités.

Non seulement la dignité des allures du noble ouvrier, mais ses traits intelligents, sa barbe bien soignée, sa longue chevelure noire, son teint mat et le regard parlant de ses grands yeux, éveillaient une irrésistible sympathie.

Souvent, la sœur et le frère passaient la soirée en s'entretenant agréablement avec Chrisrine qui semblait retrouver, alors, pour quelques heures, son ancienne gaîté. Du moins, elle pouvait prendre sur elle de rire et de plaisanter.

Parfois, cependant, Christine ne paraissait point de plusieurs jours. Elle tenait sa porte close, ne l'ouvrait même pas lorsque Dolorès, inquiète, y venait frapper.

Les murailles de ces pauvres habitations sont très minces. On peut facilement entendre ce qui se dit de l'autre côté, principalement la nuit, lorsque les bruits de l'active et houleuse cité se sont tûs pour quelques heures.

Souvent, Dolorès, dont la chambre était contigüe à celle de Christine, entendait cette dernière pleurer et gémir. Une nuit qu'elle même, perdue dans sa propre douleur, ne pouvait dormir, elle entendit distinctement ces exclamations poussées par sa nouvelle amie.

— Ah ! si je pouvais revenir sur ce que j'ai fait !... Si

j'avais résisté à cet affreux désir de vengeance! Dieu, qui m'entends, tu sais combien je me repens... Combien je voudrais racheter et expier!...

Le lendemain matin, Dolorès apprit à Wallberg ce qu'elle avait entendu malgré elle. Elle lui demanda s'il ne serait pas bon de demander à Christine les causes de sa douleur, afin de pouvoir l'assister, ou du moins la conseiller.

Wallberg secoua la tête :

— Nous n'avons point le droit, dit-il, de nous imposer à sa confiance. Il est des natures fières et concentrées qui veulent rester seules à porter leur croix. Si Christine attend de quelqu'un, ici-bas, secours et protection, le jour viendra où elle n'aura plus rien de caché pour nous.

Cependant, la nuit de Noël était proche. On décida de fêter ensemble et Dolorès acheta en secret un petit arbre de Noël, garni de petites bougies, de gâteaux, d'oranges et de noix pour rappeler à Wallberg les poétiques usages de la patrie Allemande.

La veille du jour béni, la petite chambre était brillamment éclairée. La saine odeur du pin parfumait l'air et nos trois amis, groupés autour de l'arbre, échangaient des regards attendris.

Ils s'étaient préparés mutuellement des surprises. Dolorès avait acheté un portefeuille pour son ami, et y avait brodé, en or, son monogramme, un K et un W, encadrés d'arabesques.

Wallberg fit cadeau à sa « ménagère » d'un livre instructif et rempli d'idées généreuses.

Ils se remercièrent l'un l'autre avec amitié. Dolorès attendait, avec un douloureux battement de cœur que l'homme, si tendrement chéri, lui tendit la main. Cependant, il n'en fit rien. Wallberg fixa un moment sur elle un triste regard, mais se contenta de lui dire simplement :

— Je vous remercie, Dolorès.

Elle se retourna pour cacher les larmes qui lui venaient aux

yeux. Christine attira la pauvre enfant sur son sein et l'embrassa avec effusion.

Depuis longtemps elle avait observé l'attitude gardée par Wallberg vis à vis de son amie.

Quelques instants, ils s'asseyaient à la petite table couverte par Dolorès, d'un modeste festin.

Pendant ce repas, la conversation s'engagea avec la cordialité ordinaire. Wallberg semblait même plus communicatif que de coutume.

Il dépeignit en termes émus l'apaisement, la détente que cette nuit de Noël apportait dans tous les foyers. Il montra l'époux et l'épouse, les parents et les enfants, renouvelant chaque année le pacte tacite mais doux d'affection et de dévouement.

Il salua le jour sacré qui, dans les plus pauvres habitations, et même dans les prisons, projette un rayon consolateur.

Ses yeux brillaient pendant qu'il se laissait aller à ses sentiments et les deux jeunes femmes l'écoutaient avec émotion.

On était arrivé au dessert, lorsqu'il tira un journal de sa poche et dit, en indiquant un article qu'il avait bâtonné au crayon :

— N'est-il point lamentable de voir que juste, à pareil jour en France, on mette sinistrement en relief les vices de notre organisation sociale ?

Christine leva la tête et sa physonomie trahit une vague inquiétude.

— Avez-vous entendu parler déjà, du procès Dreyfus ? lui demanda Wallberg.

La jeune femme fixa sur lui ses grands yeux noirs, brillant d'un feu soudain et répondit, d'une voix oppressée.

— Je crois... je crois en avoir appris quelque chose... Le capitaine... Alfred Dreyfus... n'est-ce pas ?... Il est accusé d'être un espion... un traitre ?... O Dieu !...

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise, la tête retombant sur sa poitrine, à moitié évanouie

Wallberg et Dolorès se regardaieut avcc stupéfaction.

— Que veut dire ceci ? dit tous bas le jeune Allemand à sa compagne. Nous n'avons cependant parlé que de choses indifé-rentes.

— Ce ne peut être votre conversation, répondit Dolorès. Mais elle se sera surmenée, ces derniers jours. Il y avait tant d'ou-vrage, à l'approche des fêtes de Noël.

Au bout de quelques instants, Christine revint à elle.

— Il faut m'excuser, dit-elle à Wallberg. Un moment d'acca-blement, de fatigue !... Continuez, je vous prie.,. Nous parlions... du capitaine Dreyfus. Quelque chose de nouveau se serait-il pro-duit... dans son procès ?

Sa voix était brisée. Elle semblait faire des efforts pour feindre.

— Ce procès est terminé, répondit Wallberg. Sans même qu'on lui fournît l'occasion de se défendre, le malheureux officier a été condamné.

— Condamné !

Ce cri retentit, déchirant, dans l'étroite chambrette.

Christine s'était dressée. Elle avait saisi, d'une main tremblante, le bras de Wallberg et le regardait d'un air si farouche, qu'il recula avec effroi.

— A quoi... a-t-on condamné... le capitaine Dreyfus ? deman-da-t-elle haletante, en paraissant attendre la réponse avec une horrible angoisse.

— A la déportation perpétuelle à Cayenne, dit le jeune Alle-mand, c'est-à-dire à une peine cent fois plus terrible que la mort ! On doit aussi le dégrader ignominieusement devant ses propres soldats. Avant de tuer, lentement et douloureusement son corps supplicié, on tuera son honneur.

L'agitation de Christine avait redoublé. Un rire affreux s'é-chappa de ses lèvres. Soudain, cependant, elle redevint maîtresse d'elle-même.

— Cette terrible nouvelle m'a affectée plus que je ne l'aurais

cru, dit-elle, pour excuser son étrange attitude. Mais je ne troublerai pas votre fête de joyeux Noël. Ne m'avez-vous dit que vous vouliez faire du punch.

— Certainement, s'écria Dolorès ! tout heureuse de voir son amie revenir à des idées de plaisir.

Du moins, le croyait-elle.

Sur le poêle fumait l'odorant breuvage dans un grand bol prêté par la propriétaire du pauvre logis. Elle le posa sur la table et remplit joyeusement les trois verres.

Le punch était excellent, quoique un peu fort. Mais la Noël ne tombe qu'une fois ! Les trois amis choquèrent gaîment leurs verres

Christine sembla surtout goûter l'enivrante liqueur. Elle avala d'un trait le contenu de son verre et le laissa remplir à nouveau.

Cette double rasade sembla lui rendre tout son entrain. Jamais Wallberg et Dolorés ne l'avait vue aussi animée.

Elle leur chanta des refrains d'opérettes et, pour la première fois depuis qu'ils la connaissaient, se mit à débiter cent folies, enfilant, sans raison et sans suite, des histoires de cirque, dévoilant les mystères de l'écurie et les intrigues de la loge, enfin, se montrant sous un jour tout nouveau à ses auditeurs, désagréablement surpris.

Wallberg secouait la tête, d'un air mécontent et Dolorès devenait de plus en plus silencieuse, en raison inverse de la surexcitation bavarde de sa voisine.

Enfin, vers minuit, Christine se leva et dit :

— Maintenant, il est temps de me coucher. Il se fait tard. Je crois que je dormirai bien aujourd'hui, profondément et longtemps, sans crainte des mauvais rêves !

Elle se dirigea vers la porte ; mais arrivé sur le seuil, elle s'arrêta et tendit les deux mains à Wallberg et à Dolorès.

— Pauvres enfants, leur cria-t-elle, avec une sorte d'exaltation. Aimez-vous ! Aimez-vous bien ! Pourquoi vous éloigner l'un de

l'autre ?. Rapprochez-vous, au contraire ! Jouissez du bonheur présent ! L'ombre s'étend si vite autour de nous et alors on regrette amèrement de n'avoir point bu à la coupe de vie aussi longtemps qu'elle écumait pour nous !... Wallberg ! Dolorès ! Soyez beureux ! Adieu ! Adieu !...

Elle disparut et on l'entendit refermer au verrou la porte de sa chambre.

Wallberg et Dolorès se tenaient vis à vis l'un de l'autre, muets, émus. Les joues de Dolorès s'étaient couvertes d'une pudique rougeur. Elle crut que le moment si longtemps espéré était enfin arrivé. Wallberg ne prêterait-il pas l'oreille à l'ardent appel sorti des lèvres pâles de Christine ?

Cependant, le jeune Allemand avait abaissé les paupières pour masquer son regard et sa poitrine se soulevait avec effort.

Une femme, jeune et belle, la plus désirable qu'il eut jamais rencontrée, était devant lui et cette femme l'aimait éperdûment. Il n'avait qu'un mot à dire et elle serait à lui.

Mais ce mot il ne le dit pas.

La jeune fille, qu'il y a si peu de jours encore, il adorait au dessus de tout au monde, était, maintenant qu'il connaissait son passé, une créature déchue, digne de toute sa pitié, mais non plus de son amour.

Les paroles qui lui étaient échappées, après qu'il eût, au péril de sa vie, arraché Dolorès au train prêt à la broyer sous sa masse de fer, il ne voulait plus s'en souvenir.

Non, il ne pouvait faire de Dolorès, sa femme ; le soin de son honneur croyait-il, le lui défendait. Et quant à se faire un jeu de son amour, ce serait la ravaler plus bas encore qu'elle n'était tombée.

— Bonne nuit, Dolorès, dit Wallberg d'une voix lente et ferme. Il est temps aussi, pour nous, de reposer. J'espère fêter encore souvent avec vous, la veille de saint Noël.

— Non, se dit Dolorès, avec un sombre désespoir. J'espère, moi, être morte quand Noël reviendra, et reposer sous la neige!

Et, se détournant avec effort, elle gagna rapidement sa chambre.

Les deux portes se réfermèrent, séparant ces deux êtres qui, après s'être trouvés avec transport, s'étaient perdus, quoique toujours unis extérieurement par la destinée.

Une heure encore, Wallberg se promena furieusement dans sa chambre, luttant contre les tentations qui l'obsédaient et menaçaient de bouleverser les efforts de sa raison.

Mais la volonté de fer de ce vaillant sut imposer silence aux bouillonnements de son jeune cœur.

. . . .

Arrivée dans sa chambrette, Claudine s'était laissé tomber en gémissant sur sa couche.

Toute trace d'animation avait disparu sur son visage, où ne se lisait plus qu'une insondable douleur.

Plongeant les deux mains dans sa noire chevelure, elle se heurta désespérément le front contre le bois du lit, sans seulement s'apercevoir de la plus légère douleur.

— Condamné ! Condamné à la guillotine sèche ! murmura-t-elle, comme en un râle. Condamné à mourir sur ce sol brûlant, sous ce ciel de feu, entouré de gardiens sans pitié qui le tortureront, qui l'accableront d'outrages, qui refuseront à ses lèvres la goutte d'eau qui sauve et à son oreille la parole qui réconforte et console !...

...Je vois briller devant moi, d'un morne reflet, ses yeux mourants !... Il est là, devant moi, se tordant dans les affres d'une lente agonie! Ses lèvres livides murmurent une malédiction... une malédiction sur moi, l'infâme qui après l'avoir tant aimé, l'ai vendu à ses ennemis!

Avec un cri sauvage elle se rejetta en arrière et tomba tout de son long sur le parquet. Elle s'enfonça son mouchoir dans

la bouche pour qu'on ne pût entendre ses plaintes et ses sanglots.

Au bout d'un quart d'heure, elle se releva avec peine, chancelante, épuisée et, de nouveau, les plus sinistres images vinrent s'offrir à son imagination.

— C'est fini ! murmura-t-elle. Il est mort ! Alfred Dreyfus est mort ! Ils vont jeter son cadavre à la mer... Voilà qu'il plonge dans la vague... Les requins arrivent de tous les côtés... Leurs dents brillent comme des lames d'acier... Ils se retournent sur le dos, pour le happer ! Sa tête est détachée du tronc... Combien de fois ne l'ai-je point pressée avec amour contre mon sein !... Combien de fois mes lèvres brûlantes n'ont-elles point rencontré ces lèvres maintenant glacées !... Et maintenant !... Ah! « Un requin l'a arrachée et disparait avec elle pour aller la broyer, là, près de ce rocher, entre ses puissantes machoires !... Dieu !

Elle retomba sur son lit et y demeura longtemps immobile.

Lorsqu'elle se releva, l'expression de son visage trahissait une résolution inébranlable.

Elle s'agenouilla près du poële, le débarrassa des vieilles cendres et, après avoir fait du feu, le remplit de charbon de terre.

Au moyen de vieux lambeaux d'étoffes, elle boucha toutes les fissures de la porte et de la fenêtre et se déshabilla à moitié.

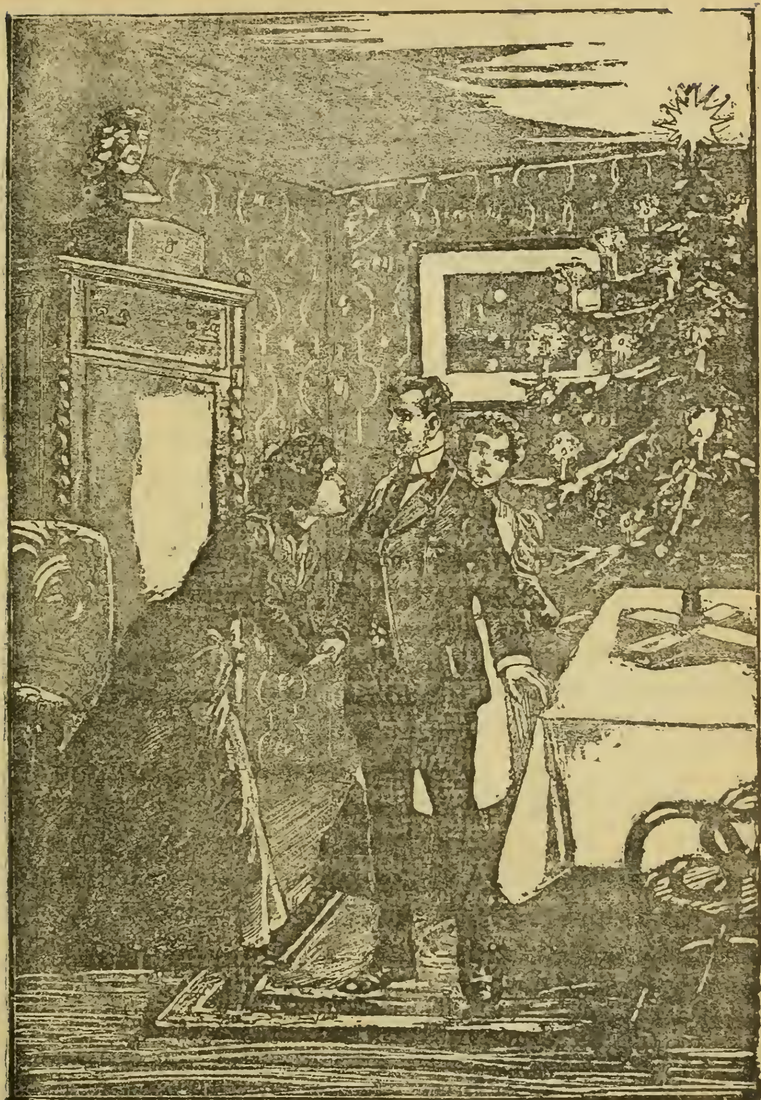
Cela fait, elle ferma hermétiquement la clef du poële afin que les gaz asphyxiants ne pussent s'échapper par la cheminée et se répandissent dans l'étroite chambre.

Lentement elle retira la main de la clef, barrant tout passage aux vapeurs de carbone.

— Mon sort est accompli ! dit-elle. Avant même, Alfred Dreyfus, que tu éprouves les suites de mon trahison, j'en aurai subi le juste châtiment. Je te précède dans la mort, et bientôt nous serons réunis là-haut.

Elle se traîna vers son lit où elle s'étendit.

— Je vais m'endormir, murmura-t-elle, et doucement passer dans



Comment?... a-t-on condamné le capitaine Dreyfus? cria la femme pâle.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

  Livr. 14.

une autre vie... Venez, ô rêves du passé, rêves d'une existence bientôt éteinte... Venez une dernière fois bercer mon cœur meurtri !... Oui, je veux en imagination, le posséder encore tout entier, l'entourer de mes bras, m'enivrer au feu de ses regards !...

Une vapeur grise commençait à se repandre dans la chambre. Christine ne la voyait pas, mais elle s'aperçut bien de la raréfication de l'air. Elle aspira profondément le gaz meurtrier, pour hâter l'instant de sa mort. Ses yeux lui brûlaient déjà et la fièvre lui battait aux tempes.

Cependant la sensation qu'elle éprouvait, n'était point désagréable. Il lui semblait qu'on jetait sur elle un voile invisible qui l'enveloppait, de plus en plus étroitement, lui paralysant les membres.

Et soudain, elle se sentit soulagée, et comme allégée du poids qui l'oppressait depuis si longtemps. Est-ce qu'elle avait des ailes, maintenant ? Ne pouvait-elle point s'élancer librement dans l'espace ?

Oui, elle planait bien au dessus des demeures humaines, dans une étendue immense, sans bornes, entourée d'étoiles scintillantes !

Quel spectacle merveilleux et comme jamais son regard n'en avait contemplé !

Puis, elle se laissait descendre vers la terre.

Elle se trouvait dans un petit bois, formé d'arbres aux verts ombrages et de buissons garnis de fleurs superbes et odoriférantes. L'épais tapis de mousse, que foulaient ses pieds légers, était semé de violettes

Une musique mystérieuse se fit entendre, remplissant son cœur d'une joie profonde, jamais ressentie.

Les taillis s'ouvrirent, comme écartés par une force secrète, et Dreyfus parut. Avec un cri de joie, il s'agenouilla devant elle. Il imprima avec passion ses lèvres sur sa bouche et l'étreignit fougueusement sur sa poitrine.

Ses baisers l'empêchaient de respirer, mais Dreyfus ne semblait point s'en apercevoir.

Elle voulut l'écarter doucement, mais il la retenait avec une force croissante.

— De l'air ! De l'air ! cria-t-elle, j'étouffe !

Une angoisse indicible lui serra la gorge. A son front vint perler une sueur froide. Ce n'était plus son bien aimé qui la tenait embrassée, mais un homme noir, de grande taille et au visage osseux.

La Mort, car ce devait être elle, la Mort la souleva et l'emporta, hors du bois, au bord d'un gouffre, aux sombres profondeurs.

L'homme noir ouvrit les bras et, avec un rire sinistre, la poussa dans l'abîme. Elle se sentit tomber avec une rapidité toujours plus vertigineuse. Et la chûte se poursuivait, comme si le gouffre eût traversé le monde de part en part. Cependant, elle ressentit l'impression d'un choc prochain, qui devait la fracasser.

Encore un instant, et tout serait fini !

Cependant, la fine vapeur grise s'était changée en un épais brouillard où, maintenant, aux yeux épouvantés de Christine, apparaissaient des visions menaçantes.

Le gaz méphitique remplissait la chambre et chaque aspiration la rapprochait un peu davantage du néant.

Une lueur lui traversa le cerveau, un léger soupir souleva sa poitrine. Elle fit un mouvement pour se lever. Il était trop tard !

Ses bras s'agitèrent un moment et elle retomba sans mouvement.

Le gaz carbonique ! Horrible moyen choisi par les pauvres gens lorsqu'ils veulent se délivrer du fardeau de la vie !

Ange sans pitié, qui as dévoré déjà tant de jeunes et riantes existences, pour t'avoir laissé t'échapper, par ignorance ou par

mégarde, de l'antre noir d'où tu guettes ta proie, as-tu fait une nouvelle victime?

As-tu arraché à la terrible et insuportable réalité la femme qui a entraîné le capitaine Dreyfus à sa perte et qui cependant l'adorait, plus que tout au monde?

L'as-tu emportée sur tes ailes sombres, hors du monde limité et mortel, vers l'insondable éternité?...

— Wallberg! Wallberg! Levez-vous!... Je vous en supplie... Levez-vous!

Le jeune homme qui n'était point encore parvenu à s'endormir, sauta au bas de son lit, en reconnaissant la voix tremblante de Dolorès.

— Qui se passe-t-il? demanda-t-il, pendant qu'il se rhabillait à la hâte. Vous sentez-vous indisposée ou s'est-il produit quelqu'accident?

— Je crains un malheur! répondit Dolorès. Je suis inquiète de Christine. Je l'entends gémir et se plaindre, dans sa chambre. Et il arrive de ce côté un air si suffocant!...

Wallberg ouvrit la porte qui le séparait de Dolorès, et l'invita à pénétrer dans sa chambre.

Elle tenait à la main sa lampe allumée

Tous deux coururent vers la chambre de Christine. L'odeur du gaz carbonique les saisit à la gorge.

— Dieu puissant! s'écria Wallberg en devenant pâle. Le feu doit être chez notre voisine! Ou bien!...

Il n'acheva pas. La pensée qui l'avait frappé, lui semblait trop horrible.

De ses deux poings fermés, il frappa rudement à la porte.

— Christine, cria-t-il, réveillez-vous! Ouvrez!

Pas de réponse. Tout demeura silencieux à l'intérieur. De nouveau il heurta, désespéremment, mais des mains et des pieds, cette fois.

Cependant, la propriétaire et les autres locataires de la maison

s'étaient éveillés au bruit. Les portes battirent au rez-de-chaussée et à l'étage inférieur.

— Etes-vous malade, Christine? cria Dolorès d'un ton inquiet. Vous est-il arrivé quelqu'accident?

Wallberg se pencha au dessus de la rampe.

— Arrivez donc! cria-t-il à son tour, et aidez-moi à enfoncer cette porte. Pourvu qu'il en soit temps encore! Il s'agit de sauver la vie à quelqu'un!

Deux locataires gravirent les marches en courant. Ils s'unirent au jeune Allemand et, sous leurs efforts réunis, bientôt la porte sauta hors de ses gonds et s'ouvrit toute grande.

Mais ils reculèrent, aussitôt, se couvrant le visage de leurs mains et retirant leur respiration.

L'horrible vapeur les avait cloués sur le seuil.

— Un suicide! s'écria Wallberg, qui se précipita à l'intérieur. Il jeta un rapide regard sur le lit où Christine était étendue, pâle, immobile, les membres tordus, courut à la fenêtre et voulut l'ouvrir. Mais comme l'espagnolette résistait à ses efforts, il brisa les carreaux à coups de poings.

La vapeur meurtrière s'échappa par l'issue qui lui était offerte.

Dolorès, éperdue, avait couru au lit. Elle saisit les mains glacées de son amie et s'assura si son cœur battait encore.

— Elle n'est pas morte, s'écria-t-elle, et peut-être pouvons-nous la sauver.

— J'ai déjà fait chercher après un médecin, dit l'hôtesse, en apparaissant sur le palier. A tout moment il peut être ici.

Wallberg ordonna de transporter, avant tout, Christine dans la chambre de Dolorès.

Les deux locataires soulevèrent la mourante et la déposèrent, le plus délicatement possible, sur le lit de la jeune créole.

Bientôt, dans une atmosphère plus pure, la malade donna quelques signes de vie.

Sur ces entrefaites, le médecin était arrivé et, après trois heu

res de soins intelligents et dévoués, Christine se trouvait enfin hors de danger. Mais elle avait une fièvre violente et demanda qu'on la laissât, seule, avec Dolorès.

Celle-ci, de trois jours, ne quitta point le chevet de son amie, sommeillant, la nuit, dans un fauteuil, mais se réveillant au moindre mouvement de la malade.

En la voyant remplir avec une si complète abnégation, auprès de la pauvre Christine, le rôle du bon Samaritain, Wallberg souriait avec une certaine satisfaction.

Le cinquième jour, Christine put se lever et, le sixième, elle demanda à entretenir Wallberg.

Dolorès ne sut point ce qui se dit au cours de cette conférence et ne le demanda point.

Cependant, elle avait pu distinguer les sourdes plaintes de Christine et avait entendu Wallberg lui dire, d'un ton ferme :

— Je ne veux point savoir, Christine de Sérignan, quelle part vous avez prise au sort immérité de ce malheureux. Mais s'il en est temps encore, je vous conseille de faire ce qui est en votre pouvoir, pour réparer la faute commise. La sentence n'est point encore irrévocable, et elle peut être frappée d'appel. Si vous parvenez à atteindre ce résultat, vous allégerez votre conscience d'un poids insupportable et retrouverez la paix du cœur.

Cet entretien secret eut pour conséquence le départ de Christine, trois jours après, pour Paris.

Elle arriva dans la soirée du 4 janvier, dans la capitale française.

XXVIII

Dégradé ! Déshonoré !

L'aube se levait sur la journée du 5 Janvier. Des nuées, chargées de neige, assombrissaient l'air.

Il n'y avait pas moins de trois mille hommes de troupes dans la grande cour de l'Ecole Militaire. Ils attendaient, silencieux et l'arme au pied. Chacun d'eux comprenait qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire et éminemment tragique.

Le général inspecta une dernière fois ses troupes et revint se poster, au centre de la cour, entouré d'un brillant cadre d'officiers.

Pas bien loin de lui, se trouvait un groupe composé de sept messieurs en habit noir. C'étaient les rédacteurs des plus importants journaux parisiens. Ils s'entretenaient à voix basse et leurs visages témoignaient d'une douloureuse émotion.

Plus de cent mille curieux se pressaient autour du vaste bâtiment. Un peu avant neuf heures, une agitation soudaine fit onduler la foule.

— Il approche ! Il approche ! murmura l'océan humain. On amène le Judas de la France !

Cette fois, toutes les mesures avaient été prises pour refréner les gentillesses de la multitude. De fort détachements armés occupaient toutes les rues par lesquelles devait passer le capitaine Dreyfus, pour arriver à l'Ecole militaire.

On avait fait monter le condamné dans une voiture du train, fermée. Deux vieux sous-officiers de la garde-républicaine se

tenaient à ses côtés et vingt quatre gendarmes à cheval, et le sabre au clair, lui servaient d'escorte. Deux pelotons de gardes-républicains fermaient le triste cortège.

Au moment précis où la voiture pénétrait dans la cour, neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'Ecole Militaire.

Dreyfus en descendit Il était en grande tenue de capitaine et l'or de ses passementeries scintillait dans la lumière triste et blafarde de cette matinée d'hiver.

Il fut accueilli par un sourd roulement, comme le signal d'une exécution capitale.

Les deux vieux sous-officiers le conduisirent au milieu de la cour où l'attendaient le général et son Etat-major.

Le malheureux s'avançait, en chancelant, entre ses deux gardiens, comme s'il se fût trouvé en état d'ivresse.

De tous les coups qui l'avaient accablé, à des distances si rapprochées, celui qui l'attendait, maintenant, devait être le plus affreux.

On allait lui ravir l'honneur devant les soldats qu'il avait commandés, qui s'étaient habitué à voir dans leur capitaine, un exemple de dévouement militaire. C'est à leurs yeux qu'il allait être dégradé et traîné dans la fange !

Dreyfus ferma les yeux. C'est à peine s'il se rendait compte de ce qui se passait autour de lui. Il reconnut, cependant, quelques visages et, sur plusieurs, il lui sembla lire la pitié et la sympathie. L'un deux, surtout, attira son attention, tellement l'expression en était triste et compatissante.

C'était celui d'un vieillard qui ne comptait pas moins de trente cinq ans de service, le caporal Michon, de la garde-républicaine.

— Le père Michon !

Ainsi l'appelaient les jeunes soldats, qui tous l'aimaient et le respectaient. Son corps était littéralement couvert de blessures, et sa poitrine de médailles.

Depuis trente cinq ans, il avait pris part à toutes les grandes

guerres où l'armée française avait prouvé sa vaillance naïve. Et, le soir, en fumant sa vieille pipe, il se plaisait à en narrer les palpitants épisodes aux soldats, faisant cercle autour du digne vétéran.

Le caporal Michon avait donné les premières leçons pratiques, au capitaine Dreyfus, lorsque celui-ci, à sa sortie de l'Ecole Militaire, était entré au service actif. Et entre le vieux brave et son élève, il s'était formé une amitié que rien n'avait pu altérer.

C'était à Michon qu'on avait imposé d'abord la tâche d'amener le condamné de la prison du Cherche-Midi à l'Ecole-militaire et de procéder aux terribles formalités de la dégradation.

Mais alors, il s'était produit quelque chose sans précédent dans cette carrière de trente cinq années de stricte discipline.

Le caporal Michon avait refusé d'obéir à l'ordre de ses supérieurs.

Il s'était tourné directement vers le général Darras et lui avait dit :

— Général, punissez-moi, car je fais en ce moment acte d'insubordination envers vous. Mais il m'est impossible d'accepter la mission dont vous voulez me charger. Loin de faire au capitaine Dreyfus rien qui puisse lui causer le plus léger chagrin, je serais capable de lui sauter au cou, devant toute l'armée, et de l'embrasser sur les deux joues. Et cela, parce que je le crois innocent.

Le vieux caporal ne fut point puni. On le dispensa, pour la circonstance, de remplir le rôle de prévôt que lui assignait son ancienneté dans l'armée. Mais on lui imposa d'assister à la dégradation de son ancien élève et ami.

Lui, aussi, l'arme au pied, se trouvait là, à la tête de son peloton, et il fixait sur son malheureux capitaine des yeux mouillés de larmes. Doucement, il inclina la tête, en un discret salut. Dreyfus ne se méprit point à cette marque d'inaltérable confiance et son cœur en reçut quelque consolation.

Cependant, le roulement des tambours avait cessé. Le général

fit un signe et les deux vieux sous-officiers conduisirent le condamné devant la tête de son cheval.

Alors, le major Du Paty de Clam s'avança. Auprès de lui se tenait le comte Esterhazy. Quoique à la veille de son mariage, il n'avait point voulu se refuser la joie d'assister à la dégradation de son innocente victime.

Un profond silence s'établit, lorsque le major Du Paty de Clam prit la parole.

— Alfred Dreyfus ! dit-il d'une voix forte, qui fut entendue du bout à l'autre de la vaste cour, Alfred Dreyfus, le Conseil de guerre vous a déclaré coupable, en établissant que vous avez trahi et vendu votre Patrie. Un espion n'est plus digne de porter l'uniforme d'officier. Sur l'ordre du Ministre de la guerre, au nom de la République et de l'armée française, je vous dégrade. Qu'on arrache au traître les insignes de son grade !

Nouveau roulement de tambours, sourd, lugubre, solennel.

Dreyfus chancela... Les deux vieux sous-officiers s'avancèrent vivement vers lui, lui arrachèrent épaulettes, cordelières et galons et les foulèrent aux pieds.

— Déshonoré ! Flétri ! gémit le malheureux.

Le général Darras fit un nouveau signe et le silence se rétablit...

Le major Brisset entra, à son tour dans le cadre réservé à l'Etat-major.

— Alfred Dreyfus, dit-il, comme vous êtes à jamais rayé des cadres de l'armée française, je vous enlève cette épée dont la République avait armé votre main, pour défendre vaillamment et loyalement notre commune Patrie ! Vous l'avez déshonorée, avilie ! Loin de vous, donc, ce glaive, suprême honneur du soldat, et que ne peut plus porter à son côté un vil espion !

Pendant que les tambours faisaient entendre un troisième roulement, le major Brisset arracha, de son fourreau, l'épée de Dreyfus.

Il fit briller, dans l'air, la lame étincelante, en abaissa la pointe vers le sol et à deux reprises, il la fit se courber sous sa botte. L'épée se brisa en quatre morceaux.

Le major Brisset les ramassa et les jeta à la face du condamné.

Dreyfus jeta un cri terrible et s'abattit aux pieds du général Darras.

On le releva brutalement.

Quelques minutes après, s'accomplit la dernière scène de ce drame indigne.

Poussé, la bayonnette dans les reins, par les deux vieux sous-officiers, Dreyfus dut défiler à quatre reprises devant le front des troupes.

— Honte au traître! crièrent les soldats. Malédiction sur l'espion! Vive la France!

On n'avait que trop bien fait répéter leur rôle à ces choristes inconscients! Mais lorsque Dreyfus fut arrivé devant le caporal Michon, celui-ci lui murmura doucement à l'oreille :

— Pauvre capitaine!... Tenez-vous bien! Vous êtes innocent! A mes yeux vous n'avez jamais cessé d'être un homme d'honneur!

Dreyfus regarda le vieux brave qui tremblait de tous ses membres et il pleura.

Trois fois, déja, le comdamné avait passé devant ses soldats, furieux — non point à sa honte, mais à celle de notre merveilleux dix-neuvième siècle et de cette France qui se glorifie d'avoir inauguré une nouvelle ère de justice et de vérité. Il lui restait à achever son calvaire.

L'infortuné avait peine à se traîner. Malgré tout son stoïcisme, les jambes lui refusaient leur service.

Mais les bayonnettes de ses gardiens le forcèrent à marcher encore. Ah! combien il aurait préferé se jeter sur elles et les sentir lui transpercer la poitrine!

Mais il songea au serment qu'il avait fait à sa courageuse Lucie

et, réunissant ses dernières forces, il résolut de presser le pas pour abréger du moins son supplice.

La face plombée, les cheveux baignés de sueur, collés à son front blême, saignant de deux blessures que lui avaient faites les fragments de sa propre épée, les yeux éteints, il commença sa dernière et infâmante étape.

Il n'y voyait plus et ne put remarquer qu'il se rapprochait de nouveau du caporal Michon, son ancien maître-d'armes.

Soudain, il se sentit étreindre la main.

C'était le vieux brave qui, en face de l'armée, se rendait coupable d'un acte inouï d'insubordination et d'audace.

— Le monde entier vous couvrit-il de malédictions, capitaine Dreyfus, cria-t-il d'une voix tonnante, couvrant le roulement des tambours, je crois à votre innocence. On vous a couvert d'outrages ! Le vieux Michon veut vous rendre hommage. A vous de ce que j'ai de plus cher, de plus précieux au monde !

Avant qu'on put l'arrêter, le brave caporal, arrachant de sa poitrine la croix gagnée à Magenta et à Solférino, l'attacha à l'uniforme du capitaine dégradé.

— Et maintenant, dit-il, je ne suis plus soldat de la République française ! Je viens de voir comment on récompense ici la fidélité et le dévouement. Et j'en ai assez !

Décontenancé et furieux, le général Darras se porta, avec son Etat-major, vers le point où s'était produit cet intermède émouvant et imprévu, dans la comédie, arrangée à l'avance, avec un si grand luxe de mise en scène.

Déjà les deux sous-officiers avaient enlevé de l'uniforme de Dreyfus la croix du vieux soldat.

— Emmenez le caporal Michon au cachot ! commanda-t-il en fronçant le sourcil. Mais j'estime que sa place est moins là qu'à l'infirmerie. Sans aucun doute, nous nous trouvons devant un cas d'aliénation mentale. Aujourdhui même, je le ferai examiner par les médecins.

Le vieux brave se laissa emmener avec un sourire sur les lèvres et le front levé.

Cependant, Dreyfus avait terminé son quatrième tour. On l dépouilla de son uniforme, pour le revêtir de la casaque des condamnés, celle des déportés et des forçats, et on lui passa les menottes.

Le major Brisset fit signe à Gilbert, l'agent de la sûreté qui se trouvait là, avec une forte escouade d'agents secondaires.

— L'espion Alfred Dreyfus, dit-il, vient d'être retranché honteusement de l'armée. Je vous remets le condamné, car c'est maintenant à l'autorité civile qu'il incombe de veiller sur lui et de l'incarcérer jusqu'au moment où il sera dirigé sur la Guyane, pour y subir sa peine.

— Au nom de la justice, répondit Gilbert, je reçois le condamné de vos mains, major Brisset, et je vous informe que, sur le désir de son Excellence le Ministre de la guerre, le traître Dreyfus sera réintégré, jusqu'à son départ, dans le cachot qu'il occupait précédemment. Je vais l'y ramener de ce pas. Allons, Dreyfus ! Il faut remonter en voiture !

Le condamné éleva en l'air, ses mains liées. Et dans ce moment suprême, comme si Dieu, lui-même lui eût rendu pour un moment toutes ses forces, il cria d'une voix retentissante :

— Ce n'est pas moi que vous venez de déshonorer, mais vous mêmes, et la France toute entière !

Puis, se tournant vers les journalistes, qui l'entouraient curieusement :

— Représentants de la presse, continua-t-il avec une indicible majesté, à vous la mission auguste et sainte de faire triompher la vérité. Dites à la France que je suis innocent !... Dites-lui qu'on m'a...

— Faites battre les tambours ! cria le général Darras, hors de lui. Le condamné n'a plus de droit d'adresser la parole aux honnêtes gens !

Tous les tambours, battant à la fois, couvrirent l'énergiqu protestation d'innocence du malheureux, à l'égard duquel la France civilisée avait laissé perpétrer la plus grande infâmie du siècle.

Gilbert et ses agents entraînèrent Dreyfus vers la voiture qui l'avait amené.

A la vue du condamné, la foule se répandit en imprécations et en outrages.

De nouveau, il fallut les plus grands efforts pour empêcher la populace de le lyncher. Mais cependant, force resta à la loi ! Les tigres humains, ameutés contre le martyr, ne réussirent point à rompre le cordon des troupes.

Le condamné fut poussé dans la sinistre voiture qui, au grand galop, regagna la prison du Cherche-Midi où Dreyfus devait être replongé dans l'affreux cachot dont on l'avait extrait quelques jours auparavant.

Le major Forzinetti, accompagné de Gilbert, le reconduisit lui même à son noir *in-pace*. Mais comme, désormais, Esterhazy n'avait plus aucun droit de s'occuper du condamné, on ne remit plus à la chaîne le malheureux Dreyfus et on lui enleva les menottes.

Sitôt qu'il se retrouva seul, le prisonnier, le corps et l'âme brisés, se laissa tomber sur son lit. Une sombre indifférence avait succédé à l'exaltation de tout à l'heure.

A plusieurs reprises, il se mit à rire, comme un insensé.

— Déshonoré ! murmura-t-il. Enterré vivant ! Voilà le sort que t'a réservé ta patrie ! Ah ! ah ! Vous m'avez retranché de la société. Je me considérerai donc dégagé de toute obéissance aux lois que vous avez édictées dans votre humaine infaillibilité ! Je vous haïs ! Je haïs la France, l'Univers entier !

Sa main avait glissé inconsciemment sur l'oreiller qu'il mordait avec rage. Il la retira soudain, tenant un petit bouquet, formé de

roses et de quelques violettes, réunies par un ruban de soie blanche.

Comment cette offrande fleurie et odorante avait-elle pu pénétrer dans son cachot ?

Il dénoua en tremblant le ruban et, à lueur de la veilleuse, qu'on lui avait laissée, par humanité, il vit qu'il était revêtu de caractères tracés à la main, au moyen d'un crayon d'anéline

D'une voix brisée, il lut tout haut, comme se défiant du témoignage de ses yeux :

« Cher et pauvre Papa ! Quoique des hommes cruels et méchants « te fassent souffrir, rappelle-toi que ton enfant, ta femme et ton « frère te resteront éternellement fidèles et dévoués. Leur amour « est et demeurera toujours le même. Leur esprit te suivra, au « delà des mers, et t'entourera sur la terre lointaine, inhospitalière « et farouche... Pense à nous, comme nous penserons à toi. Je « t'embrasse mille et mille fois, ainsi que petite mère et l'oncle « Mathieu. Sois vaillant et ferme. C'est pour nous, désormais, « qu'il te faut vivre et garder l'espoir. Que le souvenir de ton « pauvre enfant te fasse supporter toutes les épreuves, jusqu'à « l'heure de la justice et de la vérité.

André. »

C'était la main de Lucie qui avait écrit pour le cher petit et, sans doute, Marion avait été le bon ange qui s'était chargée de faire parvenir le doux et consolant message à son adresse.

Lorsque Dreyfus porta en gémissant les fleurs à ses lèvres, lorsqu'il les arrosa de chaudes larmes, qui restèrent attachées aux feuilles des roses, comme des gouttes de rosée, son indifférence, sa haine pour l'univers entier s'était évanouie. Les hommes n'avaient pu lui reprendre que ce qu'ils lui avaient donné, des titres, un grade, la considération et un vain respect.

Mais ce qu'ils n'avaient pu lui arracher, c'était le bien le plus précieux et le plus sacré qu'il possédât en ce monde : l'amour des siens !

XXIX

La camisole de force

Le major-comte Esterhazy avait quitté l'Ecole Militaire, aussitôt après la dégradation de Dreyfus.

Avec une joie atroce, il avait savouré tous les détails de la mort civile infligée à l'homme qu'il haïssait de toute la puissance de son âme, pour le crime vrai ou faux d'un père disparu. Enfin, sa vengeance était satisfaite !

En sortant, il avait cherché des yeux sa voiture. Mais la foule était encore si compacte, que nul équipage n'aurait pu approcher. Cependant, il avait grande hâte, chargé de faire son rapport verbal au Ministre de la guerre, sur la façon dont s'était accomplie la dégradation du « traître. »

Le temps était trop affreux pour qu'il se souciât de fournir, à pied, la distance assez longue qui le séparait du Ministère. Depuis plus de vingt quatre heures, il avait fortement neigé. Qui plus est, il règnait un vent aigre de nord-ouest, qui cinglait rudement au visage et donnait l'onglée, en dépit des gants les mieux fourrés.

Pendant que le sinistre major regardait avec impatience la foule houleuse, se bousculant dans la rue, et se demandait comment il allait faire pour remplir sa « mission », il entendit soudain, à quelques pas de lui, une voix de femme, éplorée et véhémente, criant presque sans interruption.

— Laissez-moi entrer !... Il est innocent, vous dis-je !... Il faut que je parle au Ministre de la guerre !

— Une folle, sans doute, pensa Esterhazy, en se tournant du côté d'où venaient les cris.

Mais soudain il se troubla et blémit en voyant la femme qui tentait de se frayer un passage à travers la populace ameutée et, insensiblement se rapprochait de la porte de l'Ecole-Militaire.

On eut dit une énergumène à la façon dont elle se débattait, au milieu de la tourbe railleuse, sans prendre garde à ses vêtements, déjà en lambeaux et à son chapeau, qui lui pendait dans le cou. Tantôt, suppliant qu'on lui livrât passage, tantôt jouant désespéremment des coudes, poussant, se révoltant, elle avançait pas à pas. Elle arriva près de la porte, à quelques pas d'Esterhazy, qui put voir, bien en face, ce pâle et beau visage, empreint d'une immense douleur, d'une indomptable énergie.

Et cet aspect produisit sur le sinistre major une véritable épouvante, lui, auquel les plus pressants dangers ne pouvaient enlever son sang-froid.

Il avait reconnu Christine de Sérignan.

Que venait-elle faire là ? Pourquoi cherchait-elle à pénétrer dans l'Ecole-militaire, quelques moments après la dégradation du capitaine Dreyfus, son ancien amant ?

Esterhazy ne se méprit pas un seul instant sur les mobiles de Christine. Ne l'entendait-il point crier, en se tordant les mains : « Dreyfus est innocent ! »

Ne demandait-elle pas, avec des larmes dans la voix, à la foule indifférente ou amusée, si le capitaine avait déjà été emmené et s'il était trop tard, maintenant, pour le sauver ?

Comment cette femme qui, il y avait si peu de temps, paraissait altérée d'une effroyable soif de vengeance, à l'égard de son amant infidèle, qui semblait ne vouloir reculer devant rien pour anéantir l'honneur, la félicité, la vie du capitaine Dreyfus qui l'avait trahi, enfin, et vendu, était aujourd'hui en proie au

désespoir et au remords et apportait, à sauver sa victime, les mêmes emportements qu'elle avait mis à la perdre !

— Il s'agit de trancher dans le vif, se dit avec résolution le sinistre major. Rien ne pourrait m'être plus dangereux que cette femme dans la partie que je joue. Un mot d'elle, et Dreyfus est tiré d'affaire, mais moi, moi, je suis effondré ! Irai-je me briser contre cette misérable créature ?

Et cela, au moment où tout ce que je visais, je l'ai atteint ? Car Dreyfus est condamné et flétri, et la belle et innocente Paulowna est ma fiancée, et c'est comme si je tenais son immense dot ! Les services que j'ai rendus au Gouvernement, m'assurent un avancement rapide, la carrière la plus brillante... Non, cet obstacle-là ne m'arrêtera pas plus que les autres et je saurai en débarrasser mon chemin... Oui, oui, dût-il en coûter une existence humaine !...

A cette dernière et implacable pensée, ses noirs sourcils s'étaient froncés avec une expression de sombre menace. Puis, son visage redevint calme et froid.

Allant au devant de Christine, il lui dit, saluant avec courtoisie, mais du ton bref et décidé, affecté par tout ce qui tient à l'armée :

— Madame, vous venez de crier là, peut-être, imprudemment, certaines paroles qui ne m'ont pas seulement intéressé, mais me sont allées au plus profond de l'âme. Vous parliez de Dreyfus, de Dreyfus « innocent ! » Serait-il possible que vous soyez en mesure d'établir cela ?

A bout d'haleine, presque aphone, mais toujours vibrant sous le coup d'une exaltation extraordinaire, Christine regarda le comte. Elle ne pouvait le reconnaître et fut loin de se douter qu'il fut le même homme auquel elle avait parlé dans la chambre, aux volets clos, de la mère Cazotte, auquel elle avait vendu la lettre qui, sans doute, avait servi à perdre Dreyfus.

Cette voix, aussi, lui était inconnue. Lors de leur précédente

rencontre et malgré les ténèbres dont il s'était enveloppé, Esterhazy avait eu soin de la changer.

Le comte ne voyait certes point, pour la première fois, la belle Christine, à la clarté du jour. Il n'avait eu que trop souvent l'occasion de l'étudier. Avant de faire négocier, avec elle, par l'entremise de l'ogresse du Moulin d'Or, l'achat de la fatale lettre, livrée par la jeune femme au désespoir, il l'avait maintefois suivie, déguisé, afin de s'assurer si elle ne se trouvait point en rapport avec des gens qui auraient pu contrecarrer, dans l'avenir, ses diaboliques combinaisons.

— Je vois, monsieur, répondit Christine, d'une voix épuisée, je vois que vous êtes un officier supérieur de l'armée française. Vous pourrez m'aider à parvenir à mon but.

— Je le ferai, certes, volontiers, madame, répondit Esterhazy. Mais encore, faudrait-il que, ce but, me fût connu ?

— Monsieur, je vous en conjure, introduisez-moi auprès du Ministre de la guerre !

— Et que lui voulez-vous donc, au Ministre ?

— Lui apprendre que le capitaine Dreyfus a été injustement condamné. Il est innocent !

— Comment pourriez-vous savoir cela ? demanda le major d'un air incrédule. Je crains bien, madame, que le Ministre de la guerre n'ajoute qu'une foi médiocre à un si tardif témoignage !

— Je lui prouverai ce que j'avance.

— Vous lui prouverez !... Dites-moi donc sur quoi vous pouvez bien vous appuyer. Car il est nécessaire que je sache...

Christine jeta sur Esterhazy un regard défiant.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je suis tenue à la plus extrême prudence. Le capitaine Dreyfus est victime d'un complot ténébreux et ceux qui l'ont trahi, sont puissants et redoutables. Tout a été mis en œuvre pour perdre ce malheureux ! Il importe que ses implacables persécuteurs ne puissent déjouer mon plan. Vous

comprendrez dès lors que le secret dont je suis maitresse, ne puisse être dévoilé qu'au seul Ministre de la guerre.

— Je ne puis que vous approuver complètement, madame. Oui, vous avez raison. Il faut agir avec prudence. Mais vous parlez ici à un homme d'honneur qui, en garantie de sa loyauté, n'hésite point à vous donner son nom. Je suis le comte Esterhazy, major dans l'armée française.

— Je vous remercie, major, répondit Christine. Mais permettez moi de ne pas vous faire connaître, du moins pour le moment, mon nom en échange du vôtre.

— Fort bien, madame. Je vous introduirai auprès du Ministre de la guerre. Voici justement ma voiture, qui jusqu'à ce moment n'avait pu approcher, à cause de la foule. Faites-moi l'honneur d'en user.

Christine inclina la tête et, un moment plus tard, elle était assise à côté d'Esterhazy, dans l'élégant coupé du sinistre major.

— Maintenant que nous voilà seuls, et que personne ne peut nous entendre, dit Esterhazy d'un ton de mystère, il faut que je vous fasse une déclaration. Vous voyez en moi le meilleur et le plus fidèle ami de l'infortuné Dreyfus.

Mais dans l'état de choses actuel, étant donné la discipline militaire, il serait extrêmement dangereux à n'importe quel officier d'afficher ses sympathies pour le condamné, considéré dans la France entière, et surtout dans les rangs de l'armée, comme un infâme espion, un traître avec lequel aucun homme d'honneur ne peut plus avouer le moindre rapport. A vous j'ose le dire. Je donnerais volontiers ma vie pour sauver mon malheureux ami !

Et tenez, veuillez prendre connaissance de ces lettres que, par précaution, je garde toujours sur moi. Vous verrez quel ami fidèle et dévoué j'ai toujours été pour le capitaine Dreyfus.

Et le fourbe tira de la poche de son uniforme plusieurs lettres que

lui avait précédemment adressées Dreyfus et qui témoignaient des rapports intimes qui s'étaient établis entre les deux officiers.

— Mais, peut-être, ajouta le sinistre major, ne connaissez-vous point la signature de mon malheureux ami ?

— Pardonnez-moi, répondit Christine, en parcourant les lettres d'un regard rapide. Je la connais parfaitement. C'est bien la main d'Alfred. Et je vois, monsieur le major, que vous jouissez véritablement de son entière confiance.

Et, entraînée par ses souvenirs, sans honte aucune, et avec une sorte de fierté, elle apprit au sinistre major, ce qu'il connaissait pour le moins, aussi bien qu'elle même. Elle avait été la maîtresse d'Alfred Dreyfus, qui l'avait abandonnée pour réaliser des projets de mariage, ébauchés bien longtemps avant qu'elle ne l'eût connu.

Alors, furieuse, désespérée, rendue folle par la mort de l'enfant issu de cette liaison, elle avait perdu la tête et elle avait vendu, pour une somme considérable, à un inconnu, certaine lettre, en réalité sans valeur, mais de nature, cependant, à incriminer gravement l'imprudent capitaine.

Maintenant elle déplorait amèrement d'avoir causé le malheur de l'homme qu'elle n'avait cessé d'aimer, qu'elle adorait toujours. Et c'est pourquoï elle était revenue, la veille même, de Londres, pour racheter son crime et sauver Dreyfus, n'importe à quel prix.

— Vous vous êtes rendue coupable d'une grande faute, dit sentencieusement l'hypocrite Esterhazy. Mais puisque Dieu vous a inspiré le repentir et la volonté de réparer le mal, vous pourrez encore sauver mon pauvre et cher compagnon d'armes. Excusez-moi, si je vous parle en toute franchise...

Comment ferez-vous pour que cette histoire, un peu romanesque, convenez-en, rencontre quelque créance auprès de ceux qui croient avoir tant de raisons de croire à l'indignité d'Alfred Dreyfus? Sans compter ceux qui ont intérêt à ce qu'il reste

coupable. Vous ne possédez aucune preuve écrite, aucun document ?

— Oh ! certainement si, répondit Christine. Il y a la chèque sur la Banque Anglaise, que m'a remis le mystérieux intermédiaire des persécuteurs de Dreyfus.

Esterhazy eut un mouvement nerveux et, s'il n'eût point fait si sombre dans le coupé, Christine eût pu le voir blémir sous son masque blafard.

— Est-ce que vous posséderiez encore ce chèque? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme et assurée.

— Moi, non, mais quelqu'un auquel je puis le redemander à n'importe quel moment.

— Et ce quelqu'un, dit vivement le comte, qui pouvait à peine contenir son agitation, quel est-il ? Ce chèque, en sa possession, peut offrir pour lui des dangers sérieux !

— Ce chèque se trouve entre les mains de Mathieu Dreyfus, le frère, même, du capitaine.

— Ah ! vraiment ! C'est un homme d'honneur et cela me rassure pour vous. En vérité, je ne puis vous exprimer combien je suis heureux du hasard qui vous a justement conduite vers moi ! On n'obtient pas aisément une audience particulière du Ministre de la guerre. Mais je m'entremettrai avec un entier dévouement.

En ce moment le coupé s'arrêta :

— Veuillez m'attendre ici un moment, dit Esterhazy. Je vais prévenir son Excellence et viendrai vous prendre pour vous servir d'introducteur... lorsqu'il en sera temps.

Il sauta au bas de la voiture et monta vivement le perron.

Christine connaissait fort bien l'hôtel du Ministre de la guerre. Elle pouvait donc s'assurer que c'était bien là que l'avait conduite le comte Esterhazy.

Du reste, aucun soupçon ne lui était venu, Alfred Dreyfus lui

ayant souvent parlé, au cours de leur liaison de l'intimité qui les unissait, lui et le beau ténébreux.

Une demi-heure se passa. Enfin Esterhazy reparut. Son visage respirait la satisfaction et la joie en remontant en voiture, à côté de la jeune femme.

— Tout va au gré de nos désirs, dit-il d'un ton gai. Le Ministre s'est montré, d'abord, assez incrédule. Mais je l'ai supplié de prendre connaissance des preuves qui se trouvent en votre possession et il y a consenti.

— Dieu soit loué ! s'écria Christine. Rendons-nous, sans plus attendre, auprès du Ministre. Il ne faut point que Dreyfus souffre injustement un instant de plus.

— Tout cela ne va point cependant, si vite que vous le voudriez, ma chère dame, répondit le comte en souriant, et en tirant la cordelière attachée au timbre de la voiture.

Aussitôt le cocher fit claquer son fouet et mit ses chevaux au trot.

— Mais que faites-vous, donc ? s'écria Christine, inquiète. Ne venez-vous point de me dire que le Ministre consentait à m'entendre ?

— Parfaitement, et c'est la vérité. Mais son Excellence ne peut vous accorder cette audience ouvertement, afin de ne point prêter le flanc aux quolibets des journaux, dans le cas où vos preuves ne lui sembleraient point suffisantes. Le Ministre a décidé de vous recevoir, ce soir même, dans sa villa de Saint-Ouen. Si vous le trouvez bon, mon coupé vous attendra à huit heures précises, à la place Moncey, au pied du monument.

— Comment vous remercier de toutes vos bontés à mon égard ? dit Christine, avec un élan de reconnaissance.

— Me remercier ! s'écria Esterhazy. Oubliez-vous donc que tout ce que je fais, c'est pour mon ancien ami Dreyfus ? Ne vous étonnez donc point encore, car je vous réserve bien d'autres surprises, dans la facon dont je me promets de m'associer à l'héroï-

que campagne entreprise par vous en faveur de cet infortuné capitaine.

La voiture s'arrêta et Christine en descendit, après avoir promis, au sinistre major, de se trouver à huit heures précises du soir au pied du monument Moncey.

— Vite, chez moi ! cria le comte au cocher.

Dix minutes plus tard, Esterhazy rentrait dans le coquet et confortable cabinet de travail attenant au boudoir où nos lecteurs ont déjà eu occasion de pénétrer, à la suite de Lucie Dreyfus.

Il s'assit à son secrétaire et se mit à écrire une longue lettre. Cela fait, il sonna.

Baptiste, le valet de chambre, accourut et attendit ses ordres d'un visage assez peu respectueux.

— Qu'on selle mon meilleur cheval ! s'écria le comte. Vous connaissez la maison de santé du docteur Robyn ?

— Certainement, monsieur le comte, répondit le domestique, en s'appuyant familièrement sur le dossier du fauteuil. J'ai eu l'occasion de faire personnellement la connaissance du docteur, lorsque cette jeune et jolie bretonne...

— Assez ! commanda le major. Qu'est-ce qui vous demande tout ça ? Pourquoi réveiller des vieilles histoires, depuis longtemps oubliées ?

— Fort bien, monsieur, répondit le valet en lissant tranquillement sa barbe hirsute. Votre fidèle Baptiste se souvient ou oublie comme il vous plaît.

— Dans ce cas, je serai toujours satisfait de vos services et vous n'aurez point à vous plaindre de moi. Vous allez donc aller à franc étrier, à Saint-Ouen et vous remettrez cette lettre au doteur Robyn, mais en mains propres.

Cinq minutes plus tard, Esterhazy put voir, de sa croisée, Baptiste pressant les flancs de son plus fougueux trotteur.

— Ce garçon prend trop de libertés ! murmura le sinistre

major. Je lui ai laissé voir de trop près dans mes cartes. Il est temps de mettre un terme à ses privautés.

. . . .

Sur cette longue et triste route de Saint-Ouen, qui n'est pas précisément le centre des villas de bon ton, une voiture fermée s'arrêtait, vers huit heures et demie du soir, devant un bâtiment d'aspect peu engageant et qu'on eût dit plutôt quelqu'ancien couvent que la maison de campagne d'un ministre français.

Une dame et un monsieur en descendirent et se dirigèrent vers la large porte qui s'ouvrit sur leur coup de marteau.

Le portier du logis, homme d'un certain âge, tout vêtu de noir, apparut sur le seuil vivement éclairé, et s'inclina avec respect devant les deux visiteurs.

— Son Excellence le Ministre de la Guerre vous attend ! dit-il avec un singulier sourire et en jetant, sur Christine, un regard de côté. Veuillez prendre la peine de me suivre.

Il gravit, le premier, le large escalier et les introduisit dans une vaste pièce du premier étage.

Le comte et Christine entrèrent.

Les murs de la pièce étaient garnis de rayons, supportant des livres.

Ce devait être, sans doute, la bibliothèque privée du Ministre de la guerre. L'ameublement en était confortable, voire luxueux.

Un homme long et maigre, à la chevelure blanche, mais dont les yeux brillaient encore avec une vivacité singulière derrière le cristal de ses lunettes d'or, était assis devant un élégant bureau, couvert de livres et de papiers.

Ses cheveux, devenus assez rares, ne semblaient point avoir grisonné et s'être éclaircis sous le poid des années car, ainsi que nous venons de le dire, l'éclat de son regard contrastait fort avec son apparence sénile.

— Voici le Ministre de la guerre, murmura Esterhrzy à sa

compagne. Saluez-le avec respect et parlez sans crainte... Dites tout ce qui vous tient à cœur.

Puis, il s'avança de quelques pas, se tint en position et salua, en affectant l'attitude soumise d'un officier, mandé auprès d'une autorité hierarchique, pour raisons de service.

— J'ai l'honneur de présenter à votre Excellence la jeune dame dont je lui ai parlé ce matin.

— Approchez, mon enfant, dit le vieillard, ne se levant point de son siège. Approchez et dites-moi le souci qui vous occupe. Je suis ici pour vous écouter et s'il reste encore quelque moyen de salut, il ne vous sera point refusé.

Cet accueil, presque affectueux, impressionna tellement Christine qu'elle tomba à genoux devant le ministre.

— O Excellence ! dit-elle pendant que les pleurs ruisselaient sur son visage. On est en train de commettre en France une effroyable erreur judiciaire et moi, je suis pour quelque chose dans le crime !

Le vieillard secoua la tête d'un air de doute.

— Ne vous exaltez point comme cela, mon enfant, dit-il. Parlez, expliquez-vous plus clairement. Que s'est-il passé ?

— Il y a que le capitaine Dreyfus est innocent ! On a forgé contre lui un odieux complot.

J'ai été amenée à vendre, à un homme, qui m'est encore inconnu, une des letres qu'autrefois m'avait écrites ce malheureux officier et je crains qu'on ne l'ait falsifiée pour s'en servir contre lui. Oh ! si vous saviez, Excellence, jusqu'à quel point le remords me déchire, quelles tortures insupportables subit ma conscience réveillée trop tard !... Nuit et jour, je crois voir Alfred Dreyfus devant moi, pâle, épuisé, réduit à l'état de cadavre vivant !... J'entends sonner ses chaînes et une voix lamentable crie à mon oreille : « C'est toi, qui m'as réduit où j'en suis ! Tu as brisé ma vie, ravi mon honneur ! Et, pourtant, tu avais juré de m'aimer toujours ! »

La jeune femme ne put continuer. Les larmes lui coupaient la voix.

Le vieillard se leva et alla à elle. Il lui prit les mains avec pitié et la releva.

Esterhazy s'était retiré dans un coin de l'appartement, d'où il observait avec une sombre satisfaction la scène qui se jouait devant lui.

— Vous tremblez, mon enfant ! reprit le vieillard. Vos yeux roulent dans vos orbites et vous avez certainement la fièvre. Oui, votre pouls bat avec violence !

— Ah ! monsieur le Ministre, excusez-moi, gémit la pauvre Christine, en se relevant avec difficulté. Je suis si terriblement agitée.

— Terriblement agitée, c'est le mot ! dit le vieillard en continuant son examen. Mais cela se passera, lorsque vous aurez séjourné quelques mois dans cette maison.

Christine frémit et fixa sur le soi-disant ministre ses yeux, dilatés par la stupéfaction et l'inquiétude.

Elle crut avoir mal compris.

— Dans votre maison, Excellence ? balbutia-t-elle.

— Oui, dans mon établissement. Ne vous effrayez pas ainsi, et soyez calme. On emploiera vis-à-vis de vous les meilleurs moyens de guérison. Et vous recouvrerez bientôt la santé.

— Je recouvrerai la santé ! cria la pauvre Christine, envahie par une effroyable angoisse. Dieu puissant ! Qui êtes-vous, monsieur, et où donc m'a-t-on conduite ?

Le vieillard releva ses lunettes d'un air un peu inquiet :

— Je suis le docteur Robyn, répondit-il, et cette maison est une maison de santé.

Christine recula de plusieurs pas et il se passa un certain temps, avant qu'elle ne recouvrît la parole.

— On m'a donc trompée, dit-elle, en jetant un cri terrible. On

a abusé de ma confiance d'une façon scandaleuse ! Mais je comprends tout, à présent...

Je sais pourquoi le misérable qui reste là, froidement à ricaner dans un coin de la chambre et se dilate au désespoir de sa victime, m'a entraînée ici. Il veut m'empêcher de produire mes preuves, m'empêcher de sauver Dreyfus. Vil imposteur, ne te réjouis point trop tôt ! Il n'y a pas tant de mérite à abuser de la confiance d'une pauvre femme, que la douleur égare.

— Ecoutez-moi, madame, écoutez-moi ! répétait cependant le médecin aliéniste d'un ton conciliant.

Mais Christine le repoussa avec force et courut vers la porte

— On ne m'a point encore capturée ! cria-t-elle furieuse. Je resterai libre, dussé-je sauter par la fenêtre !

Elle tira à la porte ; elle était fermée du dehors.

Christine voulut courir à la fenêtre, mais Esterhazy se jeta au devant d'elle, l'enserra de ses bras puissants et l'attira étroitement contre sa poitrine.

— Votre raison n'est pas saine, lui dit-il. Je ne vous veux que du bien et c'est pour cela que je vous ai conduite à la maison du docteur Robyn.

Christine s'arracha de ses bras, par un mouvement violent, et poussa un éclat de rire effrayant.

— Vous ne me voulez que du bien ! s'écria-t-elle, en le couvrant d'un regard qui flamboyait. Un simple coup d'œil sur votre face blême et implacable devrait m'avoir avertie que vous ne pouvez vouloir de bien à personne au monde... Ah ! les voiles me tombent des yeux !... Où avais-je l'esprit, où étaient mes souvenirs !... C'est vous, c'est vous l'homme auquel j'ai livré et vendu une des lettres de Dreyfus !.. Vous êtes celui qui s'acharne à la perte de cet infortuné, vous, et non point un autre !

— Sonnez donc, docteur, pour qu'on enferme cette insensée, dit le sinistre major d'une voix rauque. Vous entendez ce qu'elle dit ? Elle est tout à fait folle et il est plus que temps qu'elle

se rende dans la solitude bienfaisante d'une cellule. Il faudrait...

Mais il ne put achever. Christine s'était jetée sur lui, avec des cris de rage, et lui entourait le cou de ses mains nerveuses.

— Démon ! gronda-t-elle en haletant. Tu m'as entraînée dans l'abîme et maintenant tu poursuis la perte de Dreyfus. Mais avant, tu mourras de mes mains !

Une lutte affreuse s'engagea. Malgré toute sa force musculaire, le sinistre major ne pouvait s'arracher à l'étreinte de la jeune femme. Il était temps que le docteur arrivât à son secours, car le souffle allait manquer à Esterhazy.

Avec une vigueur que, certainement on n'aurait point attendue de lui, Robyn s'empara de Christine, l'arracha de la poitrine du comte et l'étendit sur le parquet. Puis, il alla pousser le bouton d'une sonnerie électrique.

Aussitôt, on frappa à une porte cachée dans la boiserie. Le docteur Robyn alla ouvrir et deux femmes, d'une taille imposante, de véritables géantes, se précipitèrent à l'intérieur.

Leur massive structure se drapait d'étoffes grises dont la teinte et la coupe, loin d'éveiller une idée de secours, devaient faire songer plutôt aux implacables tortionnaires du moyen-âge.

— Que voulez-vous de moi ? cria la pauvre Christine, en se relevant, épouvantée. Je ne suis pas folle ! Je n'ai jamais été folle. Gardez-vous de porter la main sur moi !

— Cette femme est folle et folle à lier ! déclara le docteur Robyn. Qu'on lui donne une douche. Vous lui passerez après la camisole de force et l'internerez dans la cellule n° 17. Et gardez qu'elle ne s'en échappe ! Je vous rends personnellement responsable de tout ce qui pourrait arriver !

Semblable à des vautours, fondant sur un pauvre agneau, les deux viragos s'abattirent sur Christine, dont elles maîtrisèrent facilement la résistance. Elle l'entraînèrent hors de la chambre par un long corridor et l'emportèrent vers les étages supérieurs de l'établissement.

Arrivées dans les combles, l'une des matrones ouvrit une porte et l'autre poussa rudement la soi-disant folle dans la pièce où règnait un air humide et glacé.

Au milieu, se trouvait une baignoire en pierre, remplie d'eau.

Les deux femmes, sans s'inquiéter des gémissements de Christine, l'eurent déshabillée en un clin d'œil et lui ordonnèrent d'entrer dans la baignoire.

La jeune femme s'y refusa en criant, mais les terribles infirmières la soulevèrent comme une plume et, la plongeant dans l'eau glacée, lui maintinrent si longtemps la tête, qu'elle faillit en perdre la respiration.

La jeune femme fut retirée à moitié morte de la baignoire.

Lorsqu'elle fut un peu revenue à elle, on lui ordonna de se réhabiller en lui laissant à peine le temps d'éponger l'eau qui ruisselait sur ses membres tremblants.

Puis, les infirmières l'entraînèrent par de nouveaux couloirs ver une cellule, dépourvue d'aucune espèce de fenêtres et garnie, pour tout meuble, d'un simple lit de camp.

L'une des femmes sortit et revint, quelques instants après, portant un engin de forme bizare. Cela ressemblait assez à un corset, mais tout entier de lames d'acier, flexibles et emboitées, maintenues par de fortes sangles.

C'était la camisole de force inventée par le docteur Robyn.

De nouveau, la pauvre Christine essaya de résister, mais elle était épuisée et les deux viragos eurent facilement raison d'elle. Pendant que l'une d'elles suffisait à la maintenir, l'autre lui bouclait rapidement l'horrible camisole.

Les sangles furent serrées et la jeune femme se trouva dans l'impossibilité de tenter encore un mouvement.

On la poussa brutalement sur son lit et on l'abandonna à son désespoir.

Christine entendit refermer à double-tour la porte de prison.

Une nouvelle victime du sinistre major venait d'être privée de sa liberté.

Il avait reduit à l'impuissance, le seul témoin qui, peut-être, aurait pu établir l'innocence de Dreyfus et l'empêcher d'être embarqué pour l'Ile du Diable !

XXX

La blanche fiancée

La princesse Paulowna se tenait devant une psyché, dans sa chambre, vêtue de sa riche toilette de noces, en satin blanc, le long voile retombant jusqu'à terre et une branche de myrthe, passée dans son opulente chevelure noire.

Sur son sein brillait la broche-médaillon, enrichie de pierres précieuses, cadeau du comte Esterhazy.

La fiancée, si désespérément belle, si aimable, si chaste, était blanche comme une morte.

On l'aurait cru récemment réveillée du tombeau plutôt que prête à quitter la demeure paternelle pour celle d'un époux « de son choix. »

Sa main remonta vers sa poitrine pour s'assurer si le petit flacon qu'elle y avait dissimulé, s'y trouvait toujours.

Et ses lèvres murmuraient sans bruit :

— La morphine ! Du poison ! La délivrance !

La princesse se tourna vers Eva Ritter, qui se trouvait là, presqu'aussi richement vêtue qu'elle même.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Midi moins dix.

— Alors le comte va se présenter d'un moment à l'autre, car c'est à midi précis que le mariage doit être célébré, à l'Eglise russe.

Elle se tut pour reprendre un moment plus tard.

— Dans une demi-heure, mon sort sera accompli. J'aurai accompli la promesse faite au comte... Je serai devenue sa femme... Et alors !...

Un frisson lui parcourut les membres. Elle se jeta au cou d'Eva et la pressa contre son sein.

— Je pourrai dire à Emile, murmura-t-elle, avec un feu éclatant dans le regard, je pourrai lui dire, en le retrouvant là-haut, que toujours pure, je suis allée vers lui et, alors il me saluera du doux nom de fiancée.

— Mais Paulowna, lui dit sa campagne, vous n'avez aucune certitude que le vicomte de Ribès soit mort. S'il vivait encore, et qu'il apprit que vous vous êtes suicidée, que dirait-il ?

Paulowna regarda son amie d'un air d'incrédulité.

— Si Emile vivait encore, dit-elle vivement, il ne me serait pas encore permis de me soustraire à cette existence. Je pourrais le voir, quoique à distance...

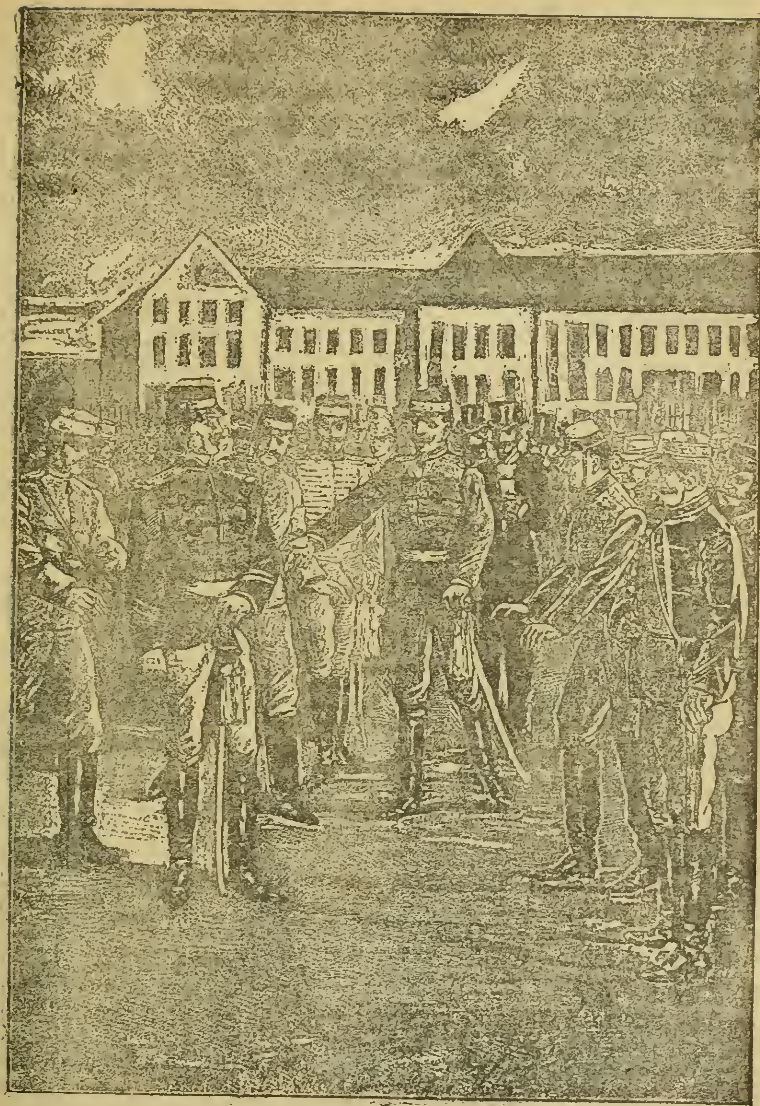
Mais non, vain espoir, illusion décevante. Emile de Ribès n'est plus... Je le sens, je le sais... Autrement aurait-il laissé si longtemps sans me faire savoir qu'il existe ?... Il est parti, me disais-tu hier... Eh bien, je vais le suivre dans son lointain voyage !

— Silence, Paulowna, contenez-vous, car voici votre père !

Le prince Mirowitch entra. Ce n'est qu'au prix des plus violents efforts qu'il gardait le fière et noble contenance, qui, cependant, lui était familière. Son visage était plombé et, depuis la veille, ses cheveux semblaient avoir encore blanchi.

— Mon père, mon père chéri !

Paulowna vola dans ses bras et appuya sa tête ravissante sur son épaule. Mirowitch, pâle et défait, la pressa contre sa poitrine !



Par ordre de mes supérieurs, au nom de la République, je vous dégrade !

— Mademoiselle Ritter, dit-il avec douceur, je vous serais obligé de nous laisser, seuls, pour quelques instants. Il faut que je cause avec ma fille, avant qu'elle ne suive son époux à l'autel.

Eva quitta silencieusement l'appartement.

— Ma chère Paulowna, dit Mirowitch, l'heure est venue où tu vas te séparer de mon côté pour suivre l'homme qui reprendra de moi la tâche sacrée de te protéger et de te guider, ô mon enfant adorée, d'une main ferme dans le chemin de la vie. Pour moi, la sainte mission dont j'avais fais le but de ma carrière, est à présent terminée. Dieu jugera si je l'ai accomplie comme je l'aurais dû! Cependant, ce que je puis dire, Paulowna, c'est que ton education a été la grande œuvre, la seule de mon existence! Comme le bon jardinier qui se retrouve, joyeux et fier devant la fleur exquise qu'il a, d'une main délicate, aidée à se développer, avec un soin jaloux, et se délecte et s'enivre en respirant ses parfums, ainsi, mon enfant, je me trouve devant toi dont j'ai cultivé la beauté, l'esprit et les vertus!...

N'oublie jamais ton père, mon enfant! Songe à lui avec amour et, quoi que te réserve l'avenir, ne laisse jamais s'affaiblir dans ton cœur l'image de celui qui l'a occupé, seul, si longtemps. Et s'il arrivait — si je te dis cela, ce n'est que par façon de parler — si même il t'arrivait, dis-je, d'entendre parler de ton père, comme d'un malheureux, d'un coupable, dis-toi bien, mon enfant, ceci : « Quand même, mon père aurait mal agi à l'égard du monde entier, il m'a toujours tendrement aimée, il s'est sacrifié pour moi, et lorsqu'il se retrouvait près de moi, son cœur recouvrait toute son ancienne pureté. Aussi l'aimai-je et l'aimerai-je toujours, dût le monde entier le maudire! » Promets-moi de penser ainsi, mon enfant adoré, de penser toujours ainsi!

La voix du prince s'était affaiblie à tel point, vers la fin de ce discours émouvant, que ses paroles étaient presque devenues insaisissables.

Paulowna embrassa son père avec effusion.

— Jamais, s'écria-t-elle, je n'oublierai que vous fûtes pour moi le meilleur des pères. Mais que jamais aucune honte puisse vous atteindre, voilà ce que je me refuserai à croire ! N'êtes-vous point l'homme le plus iréprochable et le plus loyal, que Dieu ait crée en ce monde ?

On eût dit que Mirowitch venait de recevoir une secousse électrique.

Il regarda autour de lui d'un air inquiet.

— Maintenant, moi aussi, petit père, j'ai à vous demander quelque chose, dit la pâle fiancée. Il faut que tu me promettes aussi de ne jamais être fâché contre moi, si, par hasard, je te causais quelque peine. Hélas ! nous ne sommes tous que des créatures faibles et mortelles !...

— Ma fille, mon tout, mon idôle, âme de mon âme, je te bénis et te pardonne du plus profond du cœur, toutes les douleurs qui me viendraient par toi !

C'est presque en gémissant que Mirowitch prononça ces dernières paroles pendant que Paulowna pliait le genou pour recevoir la bénédiction paternelle.

Doucement, les mains du vieillard touchèrent la branche de myrthe, passée dans la chevelure brune de la jeune fille.

— Tu ressembles à ta mère, dit-il avec émotion. Ah ! demeure-lui pareille en beauté et en amour, mais que ton sort soit plus heureux que le sien ! Que la bénédiction divine repose sur ton front !

Paulowna baisa avec attendrissement la main du vieillard et se redressa.

— Petit père, dit-elle, tes mains sont froides comme la glace !

— Et toi, ma fille, tu es bien pâle, plus pâle qu'il ne l'est permis à une heureuse fiancée !

Ainsi, chacune de ces deux malheureuses créatures conservait son secret, vis à vis de l'autre.

Mirowitch était intérieurement accablé à l'horrible pensée que

ce jour serait le dernier où il pourrait encore jouir en liberté de l'amour de son enfant.

Mais plus douloureux, encore peut-être, était le secret de Paulowna, dans le sein de laquelle restait caché le poison au moyen duquel elle avait résolu d'échapper à la consommation d'un hymen execré pour rejoindre dans la mort le fiancé de son cœur.

On frappa à la porte.

Eva Ritter entra vivement.

— Les voitures sont là, dit-elle. Le comte Esterhazy monte l'escalier.

Paulowna pâlit encore, si possible.

— Déjà ! murmura-t-elle. Qu'il entre.

Eva alla ouvrir la porte et le comte apparut sur le seuil de la chambre virginale.

Il était en brillant uniforme, le torse fièrement cambré. Nous l'avons dit, le beau ténébreux n'avait pas volé son nom et vraiment, il pouvait passer pour un cavalier emérite lorsque son visage ne réflétait plus quelque peu cette âme sombre et maudite.

De sa main gauche, gantée de blanc, il tenait son képi et, de la droite, un superbe bouquet de roses et de camélias blancs, mêlés de quelques brins de myrthe.

Il s'arrêta à quelques pas de la princesse, comme ébloui par l'éclat de son incomparable beauté.

— Ma chère fiancée, dit-il, voici enfin sonnée l'heure la plus fortunée de toute ma vie ! Les rêves que je n'aurais point osé former, seraient surpassés par l'aspect de votre beauté idéale. Permettez-moi de vous offrir ces fleurs, emblêmes de l'innocence et de la pureté !

Paulowna prit les fleurs d'une main tremblante,

— Je vous remercie, monsieur le comte, dit-elle d'une voix

faible, en se penchant sur le bouquet pour en aspirer le doux parfum.

Et elle ajouta en souriant :

— C'est étrange. A quoi vais-je songer maintenant ? C'est avec des roses blanches que l'on fleurit les fiancées... et les tombes.

— Quelles tristes pensées, chère Paulowna ! s'écria le comte. Pourquoi penser à la mort, lorsqu'aujourd'hui même vous allez entrer dans la vie, appuyée sur mon bras et dans une existence qui, je vous le jure, princesse, sera pour vous une voie semée exclusivement de roses.

— Les roses ont des épines, dit encore la princesse. Et en marchant dessus, on peut s'y déchirer les pieds.

— N'ayez point crainte de cela, riposta Esterhazy, d'un air galant. Je vous porterai sur les bras.

— Il est temps, dit le vieux Mirowitch. Il ne faut point faire attendre le prêtre. Déja nos amis et nos invités doivent être réunis dans la sacristie.

Il saisit avec tendresse la main de Paulowna en ajoutant :

— Je vous remets ici, comte Esterhazy, ce que j'ai de plus précieux au monde, mon enfant adorée. Que Paulowna soit pleinement heureuse, comme vous vous y êtes engagé. Je vous confie un ange. A vous de lui indiquer le chemin du ciel.

— Prince Mirowitch, répondit le beau ténébreux, j'espère, et je compte, que nous tiendrons, tous, ici, loyalement nos engagements.

Mirowitch ferma les yeux et trembla légèrement.

Que voulait dire Esterhazy par ces paroles, articulées d'une voix nette ? Faisait-il allusion à la dot promise ?

Cette dot devait être comptée le lendemain.

Par le ciel, si c'était cela, qu'avait voulu rappeler le brillant officier ? Si à cette heure solennelle, et au moment où la plus adorable fille de la terre venait de poser la main dans la sienne,

il pouvait songer à une misérable question d'argent, quel caractère étroit ne devait-il pas avoir, quel cœur matériel et bas?

Et soudain, Mirowitch se dit que peut-être il s'était rendu coupable d'une grande imprudence. Aveuglé par le grade, la position, la vieille noblesse et les dehors opulents du comte, ne s'était-il pas grandement mépris sur la moralité de l'homme auquel il allait confier le bonheur de son enfant ?

Ces idées l'assaillaient maintenant et angoissaient cruellement son cœur paternel. L'infortuné vieillard crut voir tout sombrer autour de lui. Il eut conscience de s'être cruellement mépris en pensant assurer le sort de fille.

Mais maintenant il était trop tard.

Le comte avait déjà saisi, à son tour, la main de la jeune princesse et venait de quitter la chambre avec elle.

Mirowitch les suivit le front courbé.

Eva Ritter marchait à côté de lui. Ses joues s'étaient couvertes d'une rougeur brûlante, son sein était oppressé et l'on eût pu distinguer les battements impétueux de son cœur.

Elle, seule, savait, vers quelle destinée, hélas! marchait la jeune et blanche fiancée.

XXXI

A l'Eglise Russe

Une foule nombreuse s'était massée aux entours de l'Eglise russe.

Des centaines de curieux étaient accourus de tous les points

de Paris pour assister au mariage de la jeune princesse russe, de Paulowna Mirowitch, dont la beauté et les fabuleuses richesses alimentaient toutes les conversations.

Midi avait déjà sonné.

— Ils ne vont pas tarder à arriver! se disait-on, les yeux fixés vers la rue par laquelle devait arriver la voiture nuptiale, venant de la rue Saint-Honoré.

Deux personnes, qui s'étaient placées près du portail d'entrée, semblaient particulièrement impatientes et curieuses. Aussi étaient-elles venues de bonne heure pour conquérir une place privilégiée.

Mais elles n'étaient point arrivées ensemble et étaient séparées par quelques pas.

La première était une dame que protégeait contre les rafales de neige un paletot de laine, à carreaux écossais, étroitement boutonné sur la poitrine. La seconde était un prêtre, portant sur sa noire soutane un manteau court et qui égrénait dévotement son rosaire, en agitant les lèvres comme s'il marmotait des oraisons.

Pour le moment, nous ne savons point quel est cet ecclésiastique si zélé. Mais en l'examinant de plus près, nous devinons sous son manteau, la forme d'une bosse, assez rare dans les rangs du clergé catholique, dont le recrutement, on le sait, est particulièrement rigoureux. Peut-être un accident survenu après l'entrée dans les ordres?

Par contre, nous reconnaissons parfaitement la dame. C'est la détective américaine Alice Terry.

Afin d'expliquer à nos lecteurs le motif qui avait attiré, par une température si inclémente, la jeune femme devant l'Eglise russe, besoin nous est de retourner de quelques heures en arrière.

Nous avons laissé, la nuit dernière, Alice Terry dans la maison garnie de madame Degouves et cela, dans la chambre du prince-faussaire Michaël Panine, qui lui avait fait sa confession générale

et l'avait initiée aux évènements dramatiques de son existence malheureuse et mouvementée.

La jeune Américaine avait goûté à peine quelques heures de repos et, comme c'était assez à prévoir après les émotions d'une pareille nuit, des songes effrayants avaient hanté son trop court sommeil.

En se réveillant, elle s'était sentie accablée de corps et d'esprit.

Madame Degouves qui, depuis la disparition de sa fille Dolorès, courait partout, éperdue et les yeux rougis de larmes, lui apporta son déjeuner à l'heure accoutumée.

Près de la cafetière en porcelaine blanche, se trouvait, sur un petit plateau d'argent, une lettre finement pliée.

La souscription en était d'une écriture, à elle parfaitement inconnue.

Alice rompit le cachet en secouant la tête.

La lettre était envoyée de Paris, même, et portait pour adresse ces mots écrits d'une main féminime :

« Miss Alice Tucker, artiste-peintre. »

Sa correspondante inconnue, car c'était une femme, à n'en point douter, devait être parfaitement au courant de sa véritable profession.

L'étonnement de la jeune détective alla croissant lorsqu'elle eut pris connaissance du pli mystérieux.

La dame qui lui écrivait n'était, en effet, rien moins que la marquise la Brière, épouse du préfet de police de Paris.

Cette dame la priait de bien vouloir lui rendre visite, autant que possible dès la réception de son billet. Elle avait appris de Mathieu Dreyfus, écrivait-ellet qui Alice était, en réalité et elle souhaitait ardemment pouvoir se mettre en rapport avec elle pour lui confier une chose grave, qui lui tenait particulièrement à cœur.

Une heure plus tard, Alice se trouvait dans le boudoir de madame la Brière. Pendant trois heures, ces dames restèrent enfer

mées et Alice recueillit de nouveau une histoire déchirante, la confession d'un cœur mortellement blessé.

Cathérine la Brière lui découvrit, sans en rien cacher, tous les évènements de sa vie misérable et brisée.

Elle lui avoua être restée une jeune fille pure et sans tâche jusqu'au moment où, pour la première fois, elle eût contemplé, à Varsovie, les portraits du célèbre prince-bandit, Michaël Panine.

Ces portraits avaient vivement frappé son imagination. Il lui semblait avoir vu s'animer, pour elle, ce sombre et énergique visage et s'échapper de ces yeux, d'un bleu noir, une flamme éblouissante, pénétrant jusqu'au plus profond de son âme.

Elle avait su se procurer un de ces portraits et le cachait jalousement, la nuit, sous l'oreiller supportant son front troublé.

Un soir, à une représentation théâtrale, elle avait vu, dans une loge, un jeune homme dont les traits se rapportaient exactement à ceux de son héros secret. Une émotion extraordinaire s'était emparée d'elle sans qu'elle s'y trompât un instant. Oui, ce devait bien être là le prince Panine qui, déguisé, osait braver ses persécuteurs et s'aventurer en pleine salle d'opéra, à Varsovie.

Et pendant que les autres spectateurs étaient suspendus aux lèvres des artistes, elle n'avait eu de regards que pour le bandit par pitié filiale, admiré et applaudi sur le territoire entier de la patrie opprimée.

Peu de temps après, elle était prisonnière de Michaël Panine. Elle se rendait au château de parents de son père, retirés à quelque distance de Varsovie, lorsque sa chaise de poste, quoique dûment escortée, avait été soudainement attaquée.

Devant elle se trouvait Michaël Panine, irrésistible dans sa sauvage et romantique grandeur.

Il lui semblait encore plus beau, dans cette nuit à la fois redoutable et bénie, entouré de ses farouches compagnons d'armes et de prouesses, et cheminant d'un pas libre et fier à

l'ombre des grands arbres, pendant qu'elle s'appuyait doucement sur son bras.

Qu'apprendre encore à nos lecteurs que Alice Terry n'eut entendu, la nuit précédente, de la bouche même du faussaire et meurtrier, Gregorius Mirowitch ?

Elle entendit de nouveau, des lèvres mêmes de la pauvre femme, l'histoire de ses ardentes et secrètes amours, le récit odieux de la conduite barbare et atroce du baron d'Ostrau qui, avec une ruse infernale, avait su désunir des nœuds que pourtant le ciel avait consacré et n'avait pas rougi de livrer sa petite fille à un vulgaire bandit.

A la suite des événements que l'on connaît trop, Cathérine vait été frappée d'une fièvre longue et dangereuse et son père l'avait envoyée à Paris, dès les premiers jours de sa convalescence. Le voyage s'était accompli dans le plus profond mystère sans que même les serviteurs les plus dévoués en eussent connaissance. Aussi, tous la devaient-ils croire morte.

Plus tard, elle avait appris le meurtre de son père, mais sans pouvoir prendre sur elle d'assister à ses funérailles.

L'épouse outragée, la mère, au cœur déchiré, avait désappris à aimer son protecteur naturel, devenu son plus impitoyable bourreau.

Cependant, les parents chez lesquels elle était descendue à Paris, lui conseillèrent, quelques années plus tard, d'accepter enfin un époux.

Les prétendants ne faisaient point défaut. D'un autre côté, Michaël Panine était à jamais exilé en Sibérie et une condamnation à la détention perpétuelle rompt, de fait, en Russie, tout lien conjugal.

Longtemps Cathérine d'Ostrau lutta contre l'idée d'un second mariage. Mais tout séjour au sein de cette famille, qu'elle n'aimait ni n'estimait, lui était devenu insupportable.

Elle finit par se laisser gagner à accepter un des prétendants

qui ne s'était point laissé décourager par ses longs refus. Elle devint marquise la Brière.

Lorsque Catherine arriva à ce point de ses confidences, elle pleura amèrement. Alice Terry comprit le langage de ces larmes. Le mariage n'avait pas été heureux.

Cependant, madame La Brière s'était remise et, après avoir essuyé ses pleurs, aborda le point capital de son aventureuse démarche.

Elle fit part à Alice de la rencontre qu'elle avait faite, quelques semaines auparavant dans une église, d'une jeune fille dont la physionomie l'avait profondément frappée.

— Ma fille existe encore, dit-elle, voilà comment je dois la retrouver et non autrement. Il me semble que ce fut Dieu lui-même qui me fit revoir Natalka. Mais lorsque je lui tendis les bras, en prononçant son nom chéri, les forces me manquèrent et j'allai rouler sans connaissance sur les dalles..

C'est pour entrer en relations avec cette jeune fille que je vous ai prié de venir à moi, miss Terry. Il faut que je la revoie, qu'elle soit l'enfant longtemps perdue pour moi ou une simple étrangère. Mais c'est elle... C'est Natalka, ma fille... L'œil d'une mère ne s'y trompe pas et mon cœur me l'aurait dit si je n'avais pas découvert sur son virginal visage la ressemblance foudroyante de ce que j'étais, avant d'avoir connu Michaël Panine !... Mon enfant est donc à Paris... Elle habite dans mon voisinage... Mais, seule, hélas ! je serais impuissante à la retrouver !... Et puis, mon mari qui est parvenu, j'ignore comment, à connaître mon secret, me fait trop étroitement surveiller pour que j'ose m'exposer à le mettre sur la piste de mes recherches !...

Aidez-moi donc, miss Terry ! Retrouvez ma fille et conduisez-la dans les bras de sa malheureuse mère... Monsieur Mathieu Dreyfus s'est exprimé en termes si enthousiastes sur votre habileté et sur votre caractère que je n'ai point hésité un instant à me confier à vous, sans réserve, et à remettre ma cause entre les seu-

les mains qui, peut-être, en ce moment à Paris, pourraient en assurer le succès. Si vous réussissez à me rendre ma Natalka, je vous récompenserai comme jamais reine ne pourrait récompenser ici-bas, quelqu'un, pour lui avoir sauvé la vie... Et maintenant, je vous en supplie, parlez-moi franchement. Croyez-vous parvenir à retrouver dans cet immense Paris, la jeune fille rencontrée par moi à l'église ?

L'Américaine hésita pendant quelques instants. Dirait-elle à la pauvre femme ce qu'un homme, moins criminel qu'égaré, lui avait confié la nuit dernière, il y avait quelques heures à peine ?

Lui apprendrait-elle que le meurtrier et faussaire Mirowitch et ce Michaël Panine, auquel son cœur appartenait encore, n'était qu'un seul et même homme ?

Lui découvrirait-elle que sa fille Natalka était connue à Paris sous le nom de la princesse Paulowna et avait été élevée par un père criminel ?

C'est à quoi il s'agissait d'abord de mûrement réfléchir.

Alice résolut d'accepter la mission que voulait lui confier madame la Brière, sans lui donner à entendre combien facilement elle se croyait à même de combler ses vœux les plus chers.

— Je nourris le ferme espoir, madame, répondit-elle simplement, de pouvoir vous ramener votre fille avant qu'il soit bien longtemps d'ici. J'ai déjà quelques indices qui me feront arriver au but poursuivi. Mais, il n'entre point dans mes habitudes de faire trop de fond sur des recherches insuffisamment avancées.

Madame la Brière embrassa l'Américaine et insista de nouveau pour qu'elle ne négligeât rien pour lui rendre la paix et le bonheur de sa vie.

Lorsqu'Alice prit congé d'elle, elle fut profondément émue de ses infortunes et résolue à tout tenter pour la secourir.

Il était onze et quart. L'Américaine savait que le mariage devait avoir lieu, à midi, à l'aristocratique Eglise russe.

Or, elle voulait assister à la cérémonie.

Elle voulait voir Paulowna face à face et juger, à cette heure si solennelle et si sacrée dans la vie d'une jeune fille, si l'enfant élevée par Mirowitch, était vraiment digne d'être conduite dans les bras d'une mère aimante et généreuse.

Alice arrêta une voiture et se fit conduire rue de la Croix du Sauveur. Mais déjà le temple était plein. Cependant, elle réussit, comme nous l'avons vu, à conquérir, près du portique d'entrée, une place exposée au vent et à la neige.

Depuis plus d'une demi-heure, elle stationnait là vis-à-vis de l'ecclésiastique, aux ardents patenôtres.

. . . .

— Voici les voitures!... Les mariés sont là!

Ces mots coururent dans la foule comme une traînée de poudre.

Les somptueux équipages s'arrêtèrent l'un après l'autre devant le passage réservé au cortège nuptial par les gardiens de la paix.

De la première voiture descendit le prince Mirowitch, accompagné d'Eva Ritter.

Le russe offrit le bras à la compagne de sa fille et pénétra avec elle dans le temple. En s'approchant du portail, il rencontra les yeux d'Alice fixés sur les siens et se troubla.

Ce fut comme s'il eût vu se dresser à la fois, devant lui, les spectres de son passé criminel et de son redoutable avenir.

Cependant, il se contint, baissa les yeux et poursuivit son chemin.

Quelques secondes plus tard, arrivait la voiture amenant les fiancés.

Le valet de pied sauta sur le pavé et ouvrit la portière.

D'abord parut le comte Esterhazy, salué par un murmure flatteur.

— C'est le brave officier qui a si bien gardé l'espion Dreyfus! se dit-on dans la foule. Vive le comte Esterhazy!

Le sinistre major salua avec dignité. Les acclamations de la foule s'élevaient glorieuses et bien venues pour cette nature sans honneur.

Il se redressait fièrement, plus fièrement que jamais.

S'il avait pu voir Alfred Dreyfus, chargé de chaînes, attendant le passage de son implacable persécuteur, son triomphe aurait été complet.

Esterhazy tendit la main à Paulowna, pour l'aider à descendre de voiture, mais elle ne fit que l'effleurer.

A l'aspect de la fiancée, une des plus jolies et des plus aimables qui se fussent vues depuis longtemps à Paris, un murmure d'admiration s'éléva de la foule et plus d'un spectateur impressionnable, comme il y en a tant dans l'expansive capitale, battit des mains, comme pour saluer une artiste en renom.

Paulowna baissa la tête, à cette ovation spontanée, qui lui faisait mal. Elle prit le bras du comte et franchit avec lui les marches du portail.

Cependant, son étrange pâleur n'avait point échappé aux curieux massés aux abords de l'église.

— Une fiancée toute blanche! se disait-on.

— Elle n'a pas l'air aussi heureuse que ses pareilles, en semblable occurence. Et tenez... On dirait qu'elle a pleuré!

— C'est moi, voisine, qu'il aurait fallu voir, le jour où j'ai épousé mon premier mari! s'écria une robuste bouchère. Dieu seigneur! Je l'ai enterré depuis longtemps et deux autres, encore, après lui. Mais dans ce temps là, j'étais fraîche et plus rose que la livrée écarlate de ce grand diable de larbin.

— Oui, voisine, répondit la vieille interlocutrice de la digne commère. Il en était ainsi, de notre temps! On rencontrait encore de joyeuses filles, hautes en couleur et bien en chair, avec

lesquelles les pauvres hommes pouvaient vivre en joie. Mais le jour « d'aujord'hui », bon Dieu !... Regardez-moi donc cette fiancée, là ! Ne dirait-on qu'en sortant de l'église, elle va se faire reconduire au cimetière ? Elle est belle, oui, très belle, mais malade aussi !... Tous ces grands frais de noces pourraient bien être de l'argent jeté.

Un sourire amer se joua sur les lèvres de Paulowna. Elle avait entendu le dernier et cruel propos, articulé, peut-être, à dessein un peu trop haut, par la vieille contemptrice du présent, au profit du temps passé.

Elle savait mieux que personne, combien ces paroles, en apparence indifférentes, étaient en réalité vraies et prophétiques.

En relevant le front, elle rencontra des yeux fixés sur elle avec une expression sincère d'admiration et de pitié. Ceux d'Alice Terry.

Sa pure et chaste beauté, sa profonde tristesse, sa touchante résignation avaient profondément ému la pénétrante Américaine.

— Ce visage angélique ne peut mentir, murmura Alice. Dans ce corps divin doit habiter une âme céleste. C'est bien la digne fille de sa vaillante et malheureuse mère !

Les accords solennels de l'orgue venaient à la rencontre des fiancés.

Esterhazy entraîna sa blanche victime. Il semblait pressé de voir s'accomplir la cérémonie qui lui livrerait à la fois cette jeune fille et cette fortune, objet de ses noires intrigues, et ne se tenir pour rassuré qu'au oui irrévocable échangé aux pieds des autels.

Cependant, au moment où le couple franchissait le seuil du temple, il se produisit un accident étrange, mais non sans précédents.

Au portique, sous lequel passaient en ce moment le comte et sa fiancée, était appendu un Christ en croix, présent d'une vieille et noble dame de la colonie russe.

Or, cette croix, se détachant soudain, tomba de façon à arracher des mains de Paulowna, le bouquet offert par Esterhazy, et à en éparpiller les fleurs sur les dalles.

— Triste augure ! murmurèrent les assistants. Ceci ne présage rien de bon. Vous verrez que ce mariage ne sera point heureux !

Esterhazy entraîna vivement la princesse, en lui faisant fouler aux pieds les débris de la croix.

Le pope qui était venu les recevoir à l'entrée, les suivit tout effarés, à l'autel où il prit place, non loin du vieux Mirowitch.

Alice était, elle aussi, entrée dans le temple, à la faveur d'une forte poussée de curieux, mais sans réussir à se rapprocher de l'autel.

Des voix harmonieuses et imposantes chantaient maintenant aux accords des orgues saintes. Le chemin que devaient suivre les fiancés pour se rendre à l'autel, était semé de fleurs nouvelles. Des milliers de cierges inondaient le temple d'une lumière chaude et éblouissante.

Esterhazy et Paulowna s'agenouillèrent.

C'était l'Archimandrite, lui-même, en grand costume épiscopal, qui officiait pour la circonstance.

Son discours fut plein d'onction et de sollicitude paternelle.

Nous n'entrerons point dans les détails de la cérémonie dont toute la haute société parisienne a gardé la mémoire. Ce serait retarder inutilement la marche de notre dramatique récit.

Vint le moment de la consécration des anneaux.

Le vénérable prélat engagea le jeune couple à les échanger et à sceller leur éternelle union par une solennelle promesse.

— Et maintenant, dit-il, princesse Paulowna Mirowitch, prononcez, à votre tour le oui sacramentel afin que l'époux de votre choix sache que vous lui resterez fidèle dans la joie comme dans la douleur, dans le bonheur comme dans l'adversité.

En prononçant ces paroles, l'Archimandrite se tourna vers la pâle fiancée, attendant sa réponse.

Mais Paulowna garda le silence.

Elle regardait fixement devant elle.

Un silence de mort s'étendit sous les voûtes du temple. L'Archimandrite, au bout d'un instant, renouvela son appel.

Déjà les assistants commençaient à exprimer leur surprise en voyant l'attitude muette de la fiancée.

Mirowitch, lui, tremblait de tous ses membres.

— Parle, mon enfant, parle! murmura-t-il à l'oreille de Paulowna.

Mais la fiancée semblait changée en statue de pierre sous son long voile blanc.

Esterhazy, dont le visage était devenu couleur de cendre, attira à lui la jeune fille et lui murmura, de son côté, à l'oreille :

— Songez au vicomte de Ribès ! Voulez-vous que je le déshonore publiquement et le réduise au suicide ?

Paulowna frissonna. Un moment, il sembla que ses lèvres se fussent enfin résignées à articuler le « oui » fatal. Mais soudain, arrachant sa main de celle du comte :

— Je ne peux pas ! s'écria-t-elle, d'une voix brisée. Non, je ne le puis pas.

Stupéfait, l'Archimandrite fit un pas en arrière.

— Vous ne voulez donc pas que cet hymen s'accomplisse ? demanda-t-il doucement.

— Non, je ne veux point mentir à la face de Dieu ! s'écria Paulowna, en levant les bras au ciel. Je ne veux point me charger d'un abominable sacrilège. Je ne veux pas engager mon honneur par une promesse qui serait rompue par moi au moment même où je viendrai de la faire ! Je ne puis point appartenir à cet homme, puisque j'en aime un autre !

En prononçant ces paroles, d'une voix effrayante, elle porta les mains à son front et en arracha la voile nuptial avec la branche de myrthe, passée dans sa noire chevelure.

— Voilà ma couronne d'hymenée ! continua-t-elle en jetant

fleurs et voile sur les marches de l'autel. Ce n'est point celle-là qu'il me faut porter aujourd'hui ! Tressez-moi un diadème virginal de roses blanches puisque de cet autel, vous allez me porter au cimetière !

La masse pressée qui emplissait le temple, ondula comme une mer houleuse. Il s'ensuivit un incroyable désordre. Une partie des spectateurs se précipita vers les portes, une autre se poussa vers l'autel. Plusieurs femmes se trouvèrent mal de frayeur.

— Ma pauvre enfant est devenue folle ! s'écria Mirowitch en s'arrachant ses cheveux blancs. Folle, le jour de son mariage ! O Dieu puissant ! C'est toi qui me frappes ! Ta vengeance, longtemps amassée sur mon front, me foudroie enfin !

Il s'élança sur les marches de l'autel pour courir à Paulowna. Mais avant de l'avoir rejointe, il chancela, et s'abattit sur les dalles.

— Père ! Père ! cria Paulowna, en voulant se jeter sur son corps. Il est mort ! Dieu de miséricorde ! Et c'est moi qui l'ai tué !

Esterhazy l'attira en arrière.

L'Archimandrite s'agenouilla près du prince et posa la main sur sa poitrine.

Le sinistre major avait étreint, à le briser, le poignet délicat de Paulowna.

— Parjure ! lui dit-il en grinçant des dents. Tu te repentiras cruellement d'avoir forfait à ta promesse ! Tu m'as souffleté ici devant Paris tout entier ! Mais je m'en vengerai en rendant pour le monde entier, l'homme que tu me préfères, un objet de mépris et de dérision.

— Je ne crains point ta vengeance, comte Esterhazy, répondit Paulowna, en se dégageant par un mouvement brusque à sa sauvage étreinte. Je fuirai dans un refuge où tu n'oserais me suivre, car les misérables de ton espèce, capables de ravir la vie aux autres, par des moyens ténébreux, ont peur de la mort et ne

craignent rien tant que la paix du tombeau ! Pour moi, ce m'est une joie de mourir, pour voler dans les bras de celui auquel, seul, mon cœur a appartenu en ce monde et appartiendra dans l'éternité.

La main de la jeune fille se glissa dans son corsage et reparut, tenant un mince flacon de cristal.

Une dizaine de bras se tendirent pour lui arracher le fatal breuvage, mais déjà elle l'avait porté à ses lèvres.

Paulowna but jusqu'à la dernière goutte. Le flacon lui échappa, alors, des mains, et alla se briser en éclats sur les marches de autel.

— Du poison ! s'écria le sinistre major, hors de lui.

— Oui, du poison ! répondit Paulowna, en chancelant. J'ai préféré la mort au supplice et à la honte de vivre à vos côtés, comte Esterhazy.

Eva Ritter la reçut dans ses bras.

— Enterrez-moi à côté de mon père, murmura la blanche fiancée, puisque je ne puis point reposer près d'Emile de Ribès, mon véritable époux !

En ce moment, un certain tumulte se produisit à l'entrée du temple.

Un vieillard, le visage échauffé par la course, se frayait violemment passage à travers la foule ameutée. Il brandissait une lettre au dessus de sa tête.

— Laissez-moi pénétrer jusqu'à la princesse Paulowna Mirowitch, criait-il. Laissez-moi aller à elle. J'apporte un important message. Cet hymen ne peut s'accomplir !

Le vieillard, dont l'exaltation décuplait les forces, parvint à fendre la presse et s'élança sur les marches de l'autel.

— Le oui fatal n'est pas encore prononcé, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il avec angoisse. Ah ! voilà la fiancée !... C'est vers elle qu'on m'envoie ! Princesse Paulowna, j'ai ici une lettre à votre adresse !

— Qui êtes-vous ? demanda la jeune fille, chez laquelle les assistants ne pouvaient encore — nous savons pourquoi — observer aucune marche du poison.

— Qui je suis ? Est ce que vous ne me reconnaissez pas ? Je vous ai pourtant bien des fois apporté des fleurs de la part de mon pauvre maître ! Je suis Jean, le valet de chambre du vicomte de Ribès !

— Son valet de chambre !

— Oui... son vieux domestique ! Il n'y a pas deux heures que je sais qu'il existe encore... Et ici... voici quelques lignes de sa main... pour vous, princesse Paulowna, pour vous que mon maître aime le plus au monde.

Un cri déchirant retentit dans l'église.

— Il vit ! cria Paulowna, avec un rire de folle. Emile existe et moi... je vais mourir.

— Oui, il existe, chère petite princesse, répondit le vieux Jean, en répandant un flot de larmes... Mais il gémit dans une infâme prison ! Une lamentable erreur ou la scélératesse d'un ennemi, l'y a fait incarcérer...

Mais j'ai eu l'occasion de m'entretenir pendant quelques instants avec mon malheureux maître !... Et il m'a confié, pour vous, ces quelques lignes, où il vous supplie de lui rester fidèle, quoiqu'il arrive !

— Il est trop tard ! dit Paulowna, d'une voix sombre. Je viens de prendre du poison ! Et dans quelques instants, peut-être, je ne serai qu'un cadavre !... Ah ! si j'avais pu savoir qu'Emile fût vivant !... Non, je ne veux point mourir.. Je veux l'emporter sur la mort... Je veux vivre... vivre ! Emile !

Terrassée par l'émotion et le désespoir, la pauvre enfant tomba, sans connaissance, dans les bras d'Eva Ritter.

Réunissant toutes ses forces, la vaillante amie souleva Paulowna, et l'emporta, en courant, dans la sacristie où, par bonheur, il ne se trouvait personne.

Esterhazy voulut les suivre, mais d'un geste impérieux, Eva lui indiqua la porte.

— Respectez du moins le sexe de celle qui fut votre fiancée, lui dit-elle avec dignité, si vous n'avez point assez de sens moral pour vous éloigner de celle qui vous a publiquement renié.

Et comme Esterhazy hésitait, elle ajouta, menaçante :

— Ou bien voulez-vous que devant toute cette foule, je révèle les infêmies auxquelles le sinistre major a contraint une pauvre fille terrorisée et sans défense ?

— Tais-toi ! s'écria le comte avec violence.

Et frappant du pied, il disparut.

Eva déposa son amie sur un large divan, en murmurant :

— Ce n'est que la tension anormale des nerfs qui l'a privée, pour quelques instants, de l'usage de ses sens. Ce qu'elle croyait être du poison, la chère âme, n'a pu lui faire aucun mal ! Tout à l'heure, comme elle sera reconnaissante de ce que j'ai fait ! Comme elle me remerciera de ne point lui avoir remis, malgré ma promesse, la morphine qu'elle m'avait demandée ! Car, maintenant que le vicomte existe, son existence a de nouveau un but ! Heureusement que j'ai pris toutes mes précautions et, si mon plan réussit, nous nous trouverons tous à l'abri de la vengeance d'Esterhazy.

En murmurant ces paroles, à demi-voix, elle avait pris dans sa poche un flacon de sels. Elle le fit respirer à son amie qui, au bout de quelques instants, se ranima.

Paulowna jeta autour d'elle des regards troublés, comme si elle ne se souvenait plus de ce qui s'était passé pendant l'heure cruelle qui venait de s'écouler.

Mais soudain, elle se couvrit le visage de ses mains, et s'écria avec desespoir.

— O Dieu ! Le poison était trop faible ! Il n'a pas agi !

— Non, chère Paulowna, murmura vivement Eva Ritter. Ce n'est point du poison que vous avez pris... Ce n'est point du

poison que je vous ai remis ! Je vous ai trompée, mais pour votre bonheur puisque Emile de Ribès existe et que vous pourrez le revoir !

— Il vit ! s'écria Paulowna, comme en extase. Emile existe ! Alors, oui... oui... je veux reprendre la lutte pour la vie et pour le bonheur.

— Maintenant, il faut agir ! Nous allons fuir, Paulowna. Nous devrons nous cacher dans Paris, autrement le sinistre major saurait bien vous empêcher de rencontrer jamais l'homme qui vous est cher !

— Oui... tu as raison ! Mais mon père ! Je ne puis pas abandonner mon père !

— Hélas ! dit tristement Eva, lui prenant les mains. Ne savez-vous point que votre père est mort ? Vous ne pouvez plus lui être d'aucun secours, d'aucune consolation... Ne pensez plus qu'aux vivants... A celui qui vous aime et que vous aimez.

Eva courut à un coin de la sacristie où se trouvait un paquet, fermé par une corde. Elle l'ouvrit vivement et en tira deux longs manteaux, faits non seulement, pour cacher leurs toilettes mais dont les capuchons pouvaient se rabattre sur leurs visages. Toutes deux s'en enveloppèrent.

— Suis-moi, dit Eva à sa compagne, et tu verras avec quelle prudence j'ai conduit tout ceci.

Elle entraîna Paulowna qui, encore sous le coup des émotions qui l'avaient terrassée, se laissait faire comme un enfant.

Eva ouvrit une petite porte avec la clef qu'elle décrocha d'un clou fiché dans la muraille.

La rue était déserte, la foule s'étant massée devant le temple et à l'intérieur. Une voiture fermée stationnait à quelques pas. Eva y poussa son amie, monta après elle et cria au cocher :

— A la Villette... Où vous savez.

La voiture s'éloigna au galop.

Eva Ritter entoura de ses bras affectueux, la pauvre enfant qui pleurait maintenant, son père.

— Chère Paulowna ! lui dit-elle. Ma tendre amie, ma sœur ! Ne pleure point... Pour toi, la vie peut encore devenir belle... Pour toi, il peut encore y avoir de la richesse, de l'amour et du bonheur !... Nous allons être assujeties, pour quelques mois, à une existence laborieuse et dure... Peut-être même serons-nous exposées à des privations ! Mais, cela n'ébranlera point notre courage ni ne troublera notre joie ! Plutôt la misère et le besoin, tout plutôt que de vivre aux côtés du sinistre major !

— Oh ! oui ! répondit Paulowna. Je saurai travailler et souffrir, Eva, me priver de nourriture et de sommeil, mais, du moins, je n'aurai point abandonné mon corps à un homme que je méprise et que je hais ! Ma jeunesse et ma beauté, je les conserverai pour Emile et je sais qu'il baisera mes mains avec d'autant plus de reconnaissance et d'amour qu'elles seront devenues plus rudes et plus rouges par un honnête travail.

Eva attira Paulowna contre sa poitrine en disant :

— Combien fier aura-t-il droit d'être, l'homme auquel appartiendra, tout entier, ce noble et vaillant cœur, qui pourra nommer sa femme un enfant comme toi !

. . . .

Cependant, la foule avait été forcée d'évacuer l'Eglise grecque. Il n'y avait plus, près de l'autel, qu'un nombre restreint de personnes privilégiées.

La lueur des cierges, allumés pour l'hymen, éclairait maintenant un spectacle de mort.

Sur la dernière marche de l'autel, était resté étendu le corps de Mirowitch. Son visage était d'une pâleur de marbre et de sa poitrine s'échappait comme un râle sourd.

L'ecclésiastique bossu, que nous avons entrevu à la porte du temple, se tenait courbé sur le vieillard, cru agonisant, et auquel

un médecin, mandé à la hâte, était en train de prodiguer ses soins.

L'Archimandrite, entouré de quelques prêtres, priait, agenouillé devant l'autel. Ils suppliaient le Dieu Tout-Puissant de pardonner les scènes scandaleuses qui avaient souillé son temple.

Cependant, à l'entrée de l'église, près de la porte, stationnait un autre groupe, composé d'une dizaine de personnes qui semblaient attendre. Quoi, nul n'aurait pu le dire ?

— Il en réchappera, n'est-il pas vrai, docteur ? demanda l'ecclésiastique contrefait.

— Oui, répondit le médecin. Maintenant, je n'en doute plus Mais comme le prince a été frappé d'une violente attaque d'apoplexie, chose grave, à son âge, il en restera probablement paralysé pour le reste de ses jours.

Le prêtre murmura quelques paroles inintelligibles.

En ce moment, le malade rouvrit les yeux.

— Ma fille ! gémit-il. Où est ma fille ?

Il voulut se soulever, mais retomba sur la pierre.

— A-t-il complètement recouvré sa connaissance ? demanda encore l'homme, vêtu en prêtre catholique.

— Complètement, répondit le médecin. Mais il serait difficile de dire si c'est pour longtemps.

— Bah ! C'est inutile. Pourvu qu'il m'entende et me comprenne maintenant.

Le faux prêtre tira un papier de son sein et, posant la main droite sur l'épaule du malade :

— Grégorius Mirowitch, articula-t-il d'une voix claire, en secouant sans pitié le malheureux. M'entendez-vous ? Pouvez-vous me comprendre ?

— Oui, je vous entends, répondit Mirowitch, avec difficulté, la paralysie ayant déjà commencé à gagner la langue. J'entends et je comprends tout !

— Eh ! bien, donc, s'il en est ainsi, au nom de la loi, Grégorius Mirowitch je vous arrête, comme faussaire et meurtrier !

Tous les spectateurs de cette étrange scène se regardèrent d'un œil stupéfait. L'Archimandrite et les popes se levèrent précipitamment et le médecin fit un pas en arrière.

— Quelle comédie est ceci ? demanda l'Archimandrite, en étendant les mains d'un air indigné. Comment osez-vous profaner le temple de Dieu par de pareils outrages ?... Cependant, vous portez une robe de prêtre... Un déguisement sacrilège, sans doute, pour vous introduire ici ?

— Vous avez raison, Monseigneur, répondit le prêtre bossu, dépouillant manteau, chapeau et soutane. Ce n'est qu'un déguisement, mais qui m'était imposé en raison de mes fonctions. Sans cette soutane, je n'aurais pas probablement pu pénétrer ici et surtout y rester, après le drame auquel nous venons d'assister... Or j'avais pour consigne de ne pas perdre un instant de vue cet homme-ci. Je m'appelle Marc Pitou et suis agent de la police secrète.

L'Archimandrite se tordit les mains.

— Quel nouveau scandale pour cette église ! gémit-il.

Puis, se tournant vers l'effronté limier :

— Comment serait-il possible que ce respectable vieillard, le noble prince Mirowitch, le gentilhomme russe, chez lequel se faisait inscrire la plus haute société parisienne, ne fut qu'un criminel, dont vous auriez le droit de venir vous emparer, ici ?

— Un criminel, parfaitement, et des plus dangereux, répondit l'agent. Déjà, ce matin, son arrestation était chose décidée, car j'avais réuni toutes les preuves voulues pour démontrer que ce prince n'est autre que l'adroit et insaisissable contrefacteur qui, depuis plusieurs mois, empoisonne Paris de ses faux billets de banque. Mais le mandat n'était point d'exécution immédiate. Dans les première heures de la matinée, j'ai opéré une descente dans la maison garnie d'une certaine dame Degouves où, sous le nom

et les allures d'un savant russe, ledit Mirowitch avait loué une chambre pour s'y livrer à sa coupable industrie. Or, je n'y ai pas seulement trouvé toute son installation de faux-monnayeur émérite, mais, encore, découvert, dans un coffre, remisé dans un placard, un cadavre tout frais.

— Un cadavre ! s'écria l'Archimandrite, avec consternation. Que Dieu ait pitié de l'âme de ce malheureux !

— Oui, reprit tranquillement Pitou, le corps d'un homme qui, d'après nos renseignements, était complice de notre Russe. Il n'y avait pas certainement vingt quatre heures qu'il avait été assassiné par monsieur Mirowitch qui, probablement, n'aura plus eu besoin de ses services, lancé qu'il était... dans la haute société parisienne, l'armée... et le clergé, en qualité de prince Russe.

Pitou s'inclina profondément devant l'Archimandrite — qui dut naturellement se contenter de ces explications — et, se retournant vers la malade :

— Parlez, Mirowitch, lui cria-t-il. Tout ceci est-il vrai et avez-vous à y reprendre quelque chose ?

— Oui, articula péniblement le malheureux.

— Je vous écoute. Mais songez qu'un aveu sincère et complet peut, seul, améliorer votre situation.

Soutenu par le médecin, Michaël Panine, se souleva à moitié et, d'une voix empâtée et tremblante :

— Ma fille est innocente. Jamais elle n'a eu le moindre soupçon de mon industrie. Ayez pitié ! Du poison, par grâce ! Laissez-moi mourir !...

Au lieu de répondre, Pitou fit signe aux hommes groupés à l'entrée de l'église et qui n'étaient autres que des agents déguisés

Ils s'approchèrent, relevèrent Mirowitch, sans le moindre égard, et le portèrent hors de l'église.

Une voiture attendait au dehors. Le prince faussaire fut étendu sur une banquette et Pitou s'assit vis-à-vis de lui.

La voiture roula bon train vers la prison de Mazas, quartier de l'infirmerie.

Grégorius Mirowitch ou plutôt, mais pour nous seuls, Michaël Panine, disparut, porté à bras, dans le corridor sombre de la lugubre demeure.

Les invités, effarés, honteux, dispersés ! Le fiancé, renfermé chez lui, jurant et grinçant des dents ! La fiancée et son amie, réfugiées dans une pauvre mansarde de la Villette, ayant la faim et le froid en perspective ! Le père, frappé d'une attaque d'apoplexie, déjà paralysé, arrêté comme faussaire et meurtrier et couché dans l'infirmerie de Mazas.

Et l'Archimandrite de l'Eglise grecque implorant, gémissant, la miséricorde céleste.

Tel était le menu de la glorieuse journée de noces de la pauvre Paulowna !

XXXIII

L'Enfer flottant

Par une triste et brumeuse matinée de février, un grand steamer chauffait dans le port de Brest. Le pavillon français flottait au mât et les nombreux canons, ouvrant leurs bouches de bronze aux sabords pratiqués dans la vaste carène, indiquaient surabondamment qu'on se trouvait en présence d'un navire de guerre.

La plus grande animation régnait sur le pont où l'équipage avait fort à faire.

Ici, l'on polissait les cuivres, là, on lavait, à grande eau. Le

capitaine et le pilote inspectaient leurs instruments de précision et, dans la cale, les matelots étaient occupés à caser chargement et provisions.

En réalité, la « Gloire » n'était point un navire de guerre régulier. Elle appartenait bien à l'Etat, mais n'avait que peu de choses à démêler avec le département de la Marine.

Son rôle était simplement de transporter aux colonies les malfaiteurs condamnés à la déportation et de ramener des pénitentiers coloniaux, ceux qui avaient fini leur temps.

Le capitaine de la « Gloire » s'appelait Morton. Quoique de naissance anglaise, il était entré fort jeune au service de la France, dans la marine de laquelle il avait fait un chemin assez rapide.

Il y aurait certainement occupé une des places les plus en vue — car il était énergique, brave et capable — si l'Amirauté n'eut reçu de nombreuses plaintes, malheureusement trop fondées, sur la brutalité avec laquelle il traitait ses hommes d'équipage.

Sa sévérité et sa colère, une fois éveillées, ne connaissaient plus de bornes.

On estima, en haut lieu, que le mieux était d'assigner à cet officier, d'ailleurs des plus capables, un milieu où il pût se livrer à ses écarts, avec le moins d'inconvénients pour les autres et pour lui même et où, peut-être, aussi, son excessive rigueur pouvait devenir utile.

C'est en vertu de ces considérations qu'on lui avait confié le commandement de la « Gloire ».

Et en effet, là, il était bien le véritable homme à la vraie place, comme disent les anglo-saxons. Chargé de transporter aux colonies l'écume de la nation française, assassins, voleurs, faussaires et autres ennemis de la société, il avait beau jeu pour déployer à leur égard sa manie correctionnaire.

Personne ne lui demandait compte d'un condamné, à moitié assommé, satisfaction qu'il se payait assez souvent, surtout lors-

qu'il s'était abandonné à une autre de ses malheureuses passions, celle du vin et des alcools.

Il entretenait à bord de la « Gloire », la plus étroite discipline, à laquelle les condamnés n'étaient pas seuls astreints, mais l'équipage tout entier.

Aussi le service à bord de la « Gloire » était-il en assez mauvaise odeur dans les rangs de la marine française. Y être envoyé, équivalait déjà à une lourde peine, et on n'y embarquait que les matelots indisciplinés, détachés du reste de la flotte, pour une ou plusieurs années, afin de les mâter une fois pour toutes.

Dans les cercles maritimes, la « Gloire » n'était point désignée sous d'autre titre que celui de « l'Enfer flottant. »

Le capitaine Norton avait trouvé, en son premier lieutenant Tellier, un auxiliaire merveilleusement souple et zélé. Là où le capitaine n'avait point les yeux, Tellier se tenait aux aguets. Ces deux hommes menaient d'ailleurs, à bord de la « Gloire » large et joyeuse vie. Personne n'avait rien à leur dire, et pour ce qui regardait Dieu, ils estimaient le ciel placé trop haut pour que sa vengeance pût les atteindre.

. . . .

Dans le voisinage d'un petit bâtiment, affecté au service du port, se tenaient, ce matin là, un homme, aux allures décidées, mais d'une physionomie assez peu aimable, et un jeune garçon, âgé d'une quinzaine d'années.

A en juger *de visu*, leur conversation, quelqu'animée qu'elle fût, ne devait être rien moins que joyeuse.

L'homme était enveloppé d'un ample et épais manteau gris. Il portait des bottes et des gants fourrés, qui devaient lui rendre assez supportable l'âpre vent du Nord, opérant des trouées soudaines dans le froid brouillard.

Le jeune garçon, lui, n'avait rien de tout cela et claquait des dents sous ses vêtements d'été, en mauvais état

De la main droite, rougie par le froid, il portait une petite valise, aussi délabrée que son costume et, de la gauche, essuyait ses larmes, au moyen d'un petit mouchoir de couleur, entièrement déchiré

L'homme, robuste et bien portant, était un italien, du nom de Gioletto, arrivé à Paris, en qualité de savetier, mais qui faisait toute autre chose que redresser des empeignes, et réparer des semelles malades.

Il avait épousé, il y avait quelques années, une jeune veuve, jouissant d'un petit capital, et le garçon qui l'accompagnait, n'était autre que son beau fils, le petit François, rebaptisé par lui du nom plus euphonique de Francesco.

— As-tu fini de braire ! dit rudement Gioletto à l'enfant. Tu aurais, au contraire, toutes les raisons du monde pour te réjouir à l'idée que tu vas être enfin indépendant et ne plus nous rester à charge, à ta mère et moi ! « Par la madona, » mon gentil Francesco, voilà deux mois bientôt, déjà, que tu as atteint tes quinze ans. Il est grand temps de te lancer dans le monde ! Tu as tout ce qu'il faut pour devenir un marsouin de « primo-cartello. C'est pourquoi, je t'ai amené à Brest et t'ai présenté, hier soir, à M. Tellier, premier lieutenant de la « Gloire, » qui a eu la bonté de t'admettre de confiance. Qu'est-ce que tu peux demander de plus ?

— Mais je ne veux pas devenir marin, moi ! s'écria douloureusement le pauvre François. Je n'ai aucun goût pour cet état là, et, certainement, encore moins de dispositions. Vous savez bien que je veux être artiste, devenir peintre, fixer sur la toile la forme et la couleur des spectacles que nous offre la nature et la société, rendre mon nom fameux...

— Larifari ! Larifalo ! chanta railleusement l'ex-savetier. Folie - pure, déraison, enfantillage ! Crois-tu donc avoir en toi l'étoffe d'un grand artiste parceque tu as sali de tes barbouillages toutes les murailles de chez nous ? Tout au plus deviendrais-tu bon à

blanchir les façades! Beau métier! Et où prendrai-je l'argent pour t'entretenir jusqu'à ce que tu aies pu gagner seulement une misérable pièce de quarante sous?

— Mais, père, est-ce que je n'ai pas mon petit héritage?

Gioletto se mordit les lèvres et se frotta la joue, d'un de ses gants fourrés, avec l'énergie d'un nègre qui nourrirait le fol espoir de se blanchir.

— Héritage! répéta-t-il furieux. Est-ce que ton éducation ne nous a donc rien coûté, Francesco, « mio? » Certainement, ton père t'a laissé quelques milliers de francs, mais je les ai... ils sont... l'argent est sous bonne garde et tu n'en verras pas le premier liard... avant ta majorité... Compte là dessus!... Mais je n'ai plus de temps à perdre avec toi... Il faut nous dire adieu, si je ne veux manquer l'express de Paris... Rends-toi immédiatement au bâteau et présente-toi, de ma part, au lieutenant Tellier... Adieu, et conduis-toi bien.

— Embrassez bien ma mère et ma sœur, soupira le pauvre enfant, dites-leur...

Les pleurs lui coupèrent la voix, Gioletto secoua une dernière fois la main de son beau fils et s'esquiva.

François était seul. Il alla vers un bloc de pierre, resté dans le voisinage, s'y laissa tomber, déposa sa petite valise à côté de lui et, le visage plongé dans son pauvre petit mouchoir de couleur, se mit à sangloter amèrement.

Le malheureux garçon disait adieu au plus doux rêve de sa jeune vie, celui de devenir un peintre, un grand artiste.

Et il espéra que son cœur se briserait à cette insupportable douleur.

. . . .

Presqu'au même instant, où le prévoyant Gioletto abandonnait le fils de sa femme aux hasards de la destinée, la porte de la citadelle de Brest s'était ouverte pour livrer passage à un triste cortége.

Dans le brouillard apparurent, d'abord, un officier, l'épée hors du fourreau, puis, six soldats, le fusil chargé sur l'épaule et, enfin, quatre hommes, revêtus de la casaque des forçats.

On leur avait lié les mains derrière le dos et ils cheminaient à la file.

Il leur avait été strictement défendu de tourner la tête et de communiquer entre eux. Chacun de ces malheureux offrait à lui seul un spectacle émouvant.

Le premier était un jeune homme, robuste et élancé. Sa marche était décidée et, malgré son uniforme infâmant, il avait conservé une fierté et une distinction natives. Ses sourcils se contractaient, cependant, d'un air sombre, sa bouche s'encadrait de plis amers et ses yeux parlaient éloquemment de tristesse et de douleur.

Derrière lui se traînait un pauvre estropié. Lui, aussi, portait des chaînes, mais attachées de façon à ce qu'il pût marcher en s'aidant d'une béquille.

Sortant visiblement de la maladie, et la longue barbe retombant sur la poitrine, il offrait le type slave, dans son énergique pureté !

Il suivait en chancelant, laissant échapper de temps à autre des soupirs arrachés par la seule douleur physique, car l'attitude de ce vieillard et l'expression de sa physionomie indiquaient une indifférence morne de la destinée.

Drapé dans un manteau gris, le troisième marchait d'un pas délibéré. Sa barbe et ses cheveux, coupés courts, étaient presque totalement gris, quoique son visage et sa stature n'indiquâssent guère qu'un homme d'une trentaine d'années, c'est à dire dans toute la force de l'âge.

Il regardait fièrement devant lui, la lèvre secouée par moment d'un rire nerveux, comme s'il se refusait à prendre au sérieux le rôle qu'on le forçait à jouer, comme si ce convoi de prisonniers, dont il était, certes, le personnage le plus en vue, n'était pour lui qu'une comédie qui, tôt ou tard, prendrait fin



Comte Esterhazy, dit-il. Je vous donne ce que je possède de plus précieux: mon enfant.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Il aurait été difficile de distinguer les traits du quatrième et dernier prisonnier, à cause du large bandeau noir, roulé autour de sa tête de façon à ne laisser à découvert que son œil droit et une partie de son menton et de son nez. Le collet de son manteau était relevé et fermé par une double agrafe.

La marche de cet homme avait quelque chose d'impérieux. Il s'avançait, non comme un condamné mais comme un chef d'armée. On eut dit qu'il s'attendait à voir, d'un moment à l'autre l'officier, les soldats de l'escorte et ses compagnons, eux-mêmes, tomber à genoux devant lui et attendre ses ordres.

Six autres soldats, aux fusils également chargés, fermaient le triste cortège.

La petite colonne se rendit au port par un chemin détourné. Il y avait peu de monde dans les rues et les rares personnes, rencontrées en chemin, étaient invitées par des gendarmes à pied à ne pas s'approcher de trop près du convoi.

Sans incident aucun, on atteignit le port d'embarquement, où les prisonniers furent introduits dans le petit bâtiment, près duquel pleurait le pauvre François, assis sur sa pierre.

Les condamnés, renfermés dans une chambre étroite et nue, le ieutenant, chargé de commander le convoi, leur ordonna de se tenir dans un angle, sans échanger une parole.

Les soldats se retirèrent et l'on posta seulement deux sentinelles devant le bâtiment.

Une demi-heure plus tard, abordait non loin de là, une barque, dont un des matelots de la « Gloire » tenait les rames.

Elle amenait le capitaine Norton et son premier lieutenant Tellier.

Le capitaine était un homme court et trappu, au visage imberbe et bouffi, marbré des tâches rouges et violettes qui trahissent les ivrognes.

Le lieutenant Tellier, offrait, par contraste, une taille haute et maigre et un visage décharné, tout os et tout nerfs. Au

milieu de ce visage, bruni par le soleil, se recourbait un nez, en forme de bec, qui le faisait ressembler à un oiseau de proie. Une fine moustache, d'un blond roux, et aux pointes effilées en aiguilles, n'ajoutait rien de bien engageant à son aspect.

Sitôt que la barque eut été amarrée, le capitaine et son second mirent pied à terre et se dirigèrent vers le bâtiment où l'on avait renfermé les prisonniers.

Norton salua le lieutenant avec quelque raideur, et montrant du regard les condamnés, muets dans leur coin :

— Quatre gredins, seulement, à exporter? dit-il avec un mauvais rire. Diable! Le Gouvernement fait les choses largement! La marchandise ne vaut point le voyage. Si cela continue sur ce pied, on mettra un bâteau de luxe à la disposition de chaque forçat, afin qu'il ne manque de rien pendant le trajet!

— Je crois, murmura le lieutenant à son oreille, je crois qu'il s'agit, cette fois, de quatre prisonniers d'importance, qu'on n'a pas voulu confondre avec vos passagers ordinaires.

— D'importance ou non, grommela Norton, à mes yeux toute cette racaille se vaut. Mieux vaudrait leur faire faire le plongeon en pleine rade, un boulet aux pieds, que d'avoir à s'en embarrasser si longtemps! Joli métier qu'on me fait faire là! Mais j'y suis résolu. Ce voyage-ci sera le dernier que je ferai en pareille société. Si l'Amirauté ne trouve pas un poste plus convenable pour un officier capable et un marin qui a fait suffisamment ses preuves, je donnerai ma démission et prendrai du service autre part. Je ne suis pas embarrassé de trouver l'équivalent de ce qu'on me donne ici! Avez-vous la liste, lieutenant?

— La voici, capitaine

L'officier tendit à Norton un papier, plié en quatre, revêtu du sceau de la République.

Le capitaine le déplia et se plaça au millieu de la pièce, en s'écriant

— Nous allons voir si aucun des chiens ne manque au chenil. Que chacun avance à l'appel de son nom.

Au bout d'un instant, pendant lequel Norton raffermit son pince-nez sur son nez luisant et gras :

— Vicomte Emile de Ribès ! cria-t-il d'une voix rude.

Le plus jeune des prisonniers s'avança à l'ordre.

— Je suis le vicomte de Ribès, dit-il, en redressant fièrement la tête.

— Fusses-tu le diable en personne, gronda Norton en le couvrant de son cruel regard, tu n'aurais encore à repondre qu'un seul mot : « Présent ! » Là-bas, où l'on t'envoie, tes titres de noblesse valent encore un peu moins que la boue dans laquelle on patauge par ce chien de temps.

Norton reporta les yeux sur sa liste, en grommelant entre les dents :

— Qu'est-ce qu'a bien pu faire monsieur le vicomte ? Ah ! ah ! Voilà la chose... Condamné à dix ans de déportation à Cayenne pour affiliation à une société secrète et participation à des complots anarchistes !... Retourne à ton coin, gredin !

Emile de Ribès fit un violent effort pour rompre ses liens et, ne pouvant y parvenir, poussa sourdement un cri de rage. Ses yeux jetaient des éclairs à l'indigne traitement, dont il ne pouvait tirer vengeance.

— Numéro deux ! cria Norton. Grégorius Mirowitch, faussaire et assassin... Quinze ans de bagne, au pénitentier de Cayenne.

Le malheureux vieillard s'avança chancelant, et s'aidant de sa béquille.

— Présent, capitaine, dit-il avec humilité.

— Quoi, estropié, faussaire et assassin par dessus le marché ! s'écria Norton. Si tu as pu mettre dedans ton imbécile de docteur, avec moi ça ne prendra pas. A bas, ce machin ! Tu n'auras pas besoin de béquille, à bord de la « Gloire » attendu que tu n'y trouveras guère l'occasion de te promener.

Et le barbare capitaine arracha au vieillard sa béquille.

Le pauvre estropié chancela, et roula sur le sol. Tellier lui sauta dessus, le releva brutalement par la nuque, le traîna dans un angle de la chambre et l'accota contre la muraille.

— Numéro trois ! Ah ! Ah ! Voici un oiseau rare !... Alfred Dreyfus, traître et espion !... Viens ici, misérable, que l'on te regarde ! Je n'avais point encore vu de drôles de ton espèce... Voilà donc comme est fait le Judas de la France !

Pendant cette outrageante sortie, Dreyfus s'était avancé dans le cercle formé par le capitaine de la « Gloire », son second et le lieutenant, commandant l'escorte.

— Ne me regarde point comme ça, hurla l'ivrogne et apoplectique marin. Je crois, Dieu me damne, que le sacripant se permet de rire en ma présence !... Attends, gibier de chiourne ! L'envie de rire te passera lorsque tu auras tâté une couple d'années du régime de la guillotine sèche... Donc, condammé à la relégation perpétuelle, à Cayenne... Bah !... Console-toi, ami Dreyfus, les mots de condamnation perpétuelle ne signifient pas grand'chose... On ne la fait pas longue, à Cayenne !... Regagne ton coin, et plus vite que ça... Va rejoindre tes compagnons de bagne...

— Dont je préfère la société à la vôtre, répondit Dreyfus, avec le même calme qu'il eût eu, dans un café parisien, à propos d'une simple discussion politique.

Le commandant de la « Gloire », déjà haut en couleur, devint écarlate.

Il voulut administrer un coup de pied à l'insolent prisonnier, mais avant qu'il n'eût eu le temps de lever la jambe, Dreyfus était retourné dans son angle de muraille, aussi tranquille et maître de lui que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire.

— Nous reparlerons de ça à bord de la « Gloire » mon fiston, lui cria le grossier et cruel marin. Tu vas passer là une couple

de mois bien agréables, je ne te dis que ça. On ne nomme pas pour rien mon bâteau « l'Enfer flottant. »

Et il se replongea dans la lecture de sa liste.

— Qu'est ceci ! s'écria-t-il soudain, avec surprise. Le quatrième prisonnier n'a pas de nom du tout. Il n'est rubriqué ici que sous la mention « l'homme au bandeau noir. » Voilà qui est curieux, par exemple ! Cependant il y a encore une note... Voyons. Avant de lever l'ancre, je recevrai, touchant ce prisonnier anonyme, un pli de la main même du Président de la République. Mais je ne pourrai rompre le cachet qu'en pleine mer !... Fort bien ! Allons, toi, l'homme mystérieux, au bandeau noir, avance à l'ordre.

Le condamné, ainsi interpellé, ne fit pas un mouvement.

— Est-ce que tu n'as pas entendu, hurla Norton. Ici, tout de suite.

Point de réponse. Le prisonnier restait immobile, comme une statue de bronze.

— Faut-il donc que je t'arrache ton bandeau ? cria le capitaine en courant vers lui.

— Faites le donc, dit le captif, d'une voix grave. Délivrez-moi de ce bandeau ou plutôt de ce masque, et vous verrez à nu le visage de votre Empereur !

Ces paroles avaient été prononcées avec une telle dignité, avec une majesté si imposante que le commandant de la « Gloire » laissa retomber la main levée pour arracher le bandeau au mystérieux prisonnier.

Norton et Tellier échangèrent un rapide regard.

Après un moment de silence le capitaine reprit :

— Ne gaspillons point notre temps, et conduisons tout de suite ces quatre « messieurs » à bord. Nous lèverons l'ancre dans deux heures, si le reflux nous est favorable.

Encore un mot, capitaine, dit le lieutenant de l'escorte, en attirant Norton à l'autre extrémité de la pièce. J'ai encore ici,

pour vous, une lettre de son Excellence, le Ministre de la guerre. Je crois qu'elle concerne le prisonnier Alfred Dreyfus.

Et il tendit un pli fermé au capitaine qui en rompit le sceau et en parcourut le continu du regard.

— Inutile retard ! grommela Norton. Et cela pour un espion de cette espèce ! Mais l'ordre du Ministre est formel et je n'ai qu'à m'y conformer. Tellier !

— A vos ordres, mon capitaine, dit le second avec impressement, croyant sans doute qu'il s'agissait de quelque nouvelle rigueur à exercer.

— Enlevez les menottes au traitre Dreyfus.

Puis, se tournant vers le lieutenant, il lui demanda à voix basse :

— Est-elle ici, et attend-elle le moment?

— Cette dame est arrivée à Brest, hier soir, répondit l'officier. Depuis deux heures elle attend dans la chambre, dont la porte s'ouvre là.

— Est-ce qu'il ne pourrait s'évader ?

— Impossible, capitaine. La chambre n'a qu'une seule issue et la fenêtre est garnie de solides barreaux de fer.

Norton cligna de l'œil, avec satisfaction et, s'adressant à Dreyfus, tout en lui tournant le dos ;

— Prisonnier Dreyfus, vous avez la permission de passer dans la pièce à côté. Mais il ne vous est donné qu'un quart d'heure pour faire vos adieux à la personne que vous y trouverez.

Dreyfus se troubla et un choc violent fit trembler son corps. Son visage rougit et pâlit dans le même instant.

— O Dieu ! murmura-t-il. Voici l'épreuve la plus terrible ! Je croyais déjà pouvoir jouir du repos de la tombe... Et maintenant encore, ces adieux !... Ces adieux éternels, à ce que j'avais de plus cher au monde !...

Il s'avança d'un pas mal assuré vers la porte que lui désignait le lieutenant et l'ouvrit d'une main tremblante.

— Lucie ! cria-t-il. Lucie ! C'est bien toi !

Il s'élança, les bras ouverts, vers la femme, vêtue de noir qui se trouvait devant lui.

Une étreinte passionnée unit les deux malheureux époux.

Longtemps ils restèrent embrassés, sans pouvoir recouvrer la parole.

Ce fut Lucie qui, la première, redevint maîtresse d'elle-même et murmura d'une voix mouillée de larmes :

— On m'a permis, Alfred, de prendre congé de toi !... Mais je ne puis me faire à cette pensée... Devoir te quitter en ce moment, serait pour moi le coup de la mort.

— Ma femme adorée, répondit Dreyfus, en passant la main sur la belle chevelure blonde de la pauvre Lucie, serais-tu donc moins forte que moi ? Non, Lucie, moi non plus je ne puis songer que cette séparation sera éternelle... Mon innocence doit reluire au grand jour et nous serons de nouveau réunis. Je porte ici, sur mon cœur, les roses et les violettes que tu m'as fait envoyer par notre cher petit André. Elles sont séchées, mais éternellement fleurira l'amour que je vous ai voué.

— Est-ce qu'il n'y a donc point un moyen de rester auprès de toi ? demanda Lucie avec désespoir.

— Aucun, répondit Dreyfus, d'une voix sombre. Et si c'était possible, comment pourrais-je te laisser t'exposer aux fatigues d'un pareil voyage, et surtout, aux dangers d'un séjour à la Guyane, sous les ardeurs d'un soleil meurtrier, sur un sol exhalant les dangereux miasmes engendrant la fièvre et la mort ? Non, je dois supporter seul mon destin !

— Et si je veux le subir avec toi ? Le sort le plus effroyable, à tes côtés, me semblera doux, comparé aux tortures que je subirai loin de ta présence chérie ! Etre à jamais séparée de toi !

— A jamais séparés ! dit Dreyfus d'un ton solennel, en serrant d'un bras, son épouse contre son sein et l'autre levé vers le ciel, A jamais séparés, dis-tu ? Si cela doit être, Dieu, seul, le sait.

hélas ! Mais une voix intérieure me dit. « Malheureux prisonnier, conserve l'espérance ! Ne désespère point de l'avenir, infortuné martyr de l'aveuglement et de la méchanceté des hommes ! Lève les yeux ou firmament, Vois comme les étoiles s'éteignent, pour briller de nouveau, toujours des mêmes feux, pour consoler ceux qui souffrent et indiquer à toutes leur chemin par la sombre nuit... Aussi notre étoile, ma chérie, peut disparaitre à nos yeux mais pour quelque temps seulement. Ses rayons perceront les noires nuées et elle resplendira de nouveau sur nos têtes. Lucie, chère Lucie, nous nous reverrons !

— O Dieu, prête l'oreille à ma prière ! gémit la pauvre femme. Il ne peut entrer dans tes décrets souverains que l'innocence périsse pour le triomphe des puissances infernales. Chaque fleur, chaque grain de sable, créé par ta main souveraine, a des droits ici-bas !... Et tu ne voudras point, ô Dieu Tout Puissant, que l'homme, créé à ton image restât en dehors de ta sollicitude.

Elle tomba à genoux et Dreyfus, dominé par une force secrète, se prosterna à son côté. Tous deux prièrent d'une voix et d'un cœur fervent :

Suivez, tout droit, la route
Que le ciel vous trace ici-bas.
Que ni l'angoisse ni le doute
Ne détournent jamais ou n'arrêtent vos pas.
Celui qui guide le nuage
Et qui trace leur voie aux éléments soumis,
Vous montrera, pendant le dur voyage,
Un chemin pour vos pieds meurtris !

Lucie demeura muette. Accablée par le sentiment de leur commune détresse, elle se voila le visage de ses mains et laissa aller son front sur l'épaule de Dreyfus.

Doucement et avec une tendresse infinie, il lui releva la tête.

Ecartant les mains de la chère créature, il plongea son regard inspiré dans le sien, en murmurant les touchantes paroles du psalmiste :

Qui s'abandonne à Toi, Dieu bon et secourable,
N'a point à craindre le malheur.
Quel que soit le sort qui m'accable,
Je me soumets à sa rigueur.
Qui se confie à Toi, Dieu juste et protecteur,
N'a jamais bâti sur le sable !

— Non! s'écria Alfred Dreyfus, en se redressant et en relevant Lucie, non, ma fidèle compagne, nous n'avons point bâti sur le sable. Nous bâtissons sur Dieu même, qui est tout amour !... Je me sens maintenant la force de supporter le sort le plus cruel !...

Que l'on me martyrise, que l'on déchire ma chair avec une joie diabolique, que l'on me plonge dans l'enfer, ou des milliers d'autres ont grincé des dents avec désespoir, où se sont laissé aller à l'anéantissement de tout leur être !... Les bourreaux pourront bien tuer mon corps, le mutiler et le fouler aux pieds, mais aussi longtemps qu'un souffle de vie subsistera dans ma poitrine, ils ne tueront point mon âme immortelle. Car, dans cette âme, est le sentiment de mon innocence et brûle l'ardent et pur amour que je t'ai voué à toi... et à notre enfant !

En prononçant ces derniers mots « notre enfant », Dreyfus, dominé enfin par la douleur, laissa ruisseler un flot de larmes sur ses joues pâlies.

— Ecoute, ici, mon testament, reprit-il, après un moment de silence, car il ne faut plus me considérer que comme un mourant... Elève notre André dans la voie du devoir. Fais-en un homme bon et utile, un citoyen loyal, un fils dévoué à sa patrie. Qu'il aime la France et ne lui porte point de haine, parce

qu'elle a pu se laisser égarer, hélas ! sur le compte de son père... Reste à Paris, car là, tu te trouveras sous la protection de Mathieu... Porte à mon cher frère mes derniers adieux !... Dis-lui que je n'oublierai jamais tout ce qu'il a fait et tenté pour moi... Je sais que je puis compter sur son dévouement fidèle... Qu'il administre ma fortune. Elle est à toi et à mon fils, pour autant que la rage de mes persécuteurs le permettra... Mais j'espère que, de ce côté-là, du moins, leur scélératesse restera impuissante.

— Ta fortune ! s'écria Lucie. Ta fortune tout entière n'appartient qu'à ton salut... Il n'en sera pas distrait un centime pour autre chose que pour la défense de ta vie et le soin de ton honneur. Oui, je saurai me priver de tout bien-être... Je restrendrai mes moindres dépenses pour tenir prête, en tous les temps, cette fortune, jetée sans regrets, si elle doit avancer pour toi l'heure de la délivrance et de la réhabilitation ! S'il le faut, Alfred, Alfred, je saurais vivre du travail de mes mains !

Dreyfus voulut protester. Elle lui ferma la bouche par ses baisers.

Doux échange de promesses et de tendres paroles. Leurs deux âmes se confondaient en une commune ivresse !

Cependant, le quart d'heure mesuré à ces tristes et doux adieux était écoulé.

On frappa rudement à la porte.

— L'heure est là ! cria la voix du capitaine Norton. Qu'on en finisse !

Dreyfus pressa une dernière fois sa fidèle compagne contre son sein meurtrié.

— Adieu ! dit-il, d'une voix brisée. Dieu te protège, aussi que notre enfant. Qu'il vous tienne tous les deux en sa sainte garde.

Il s'arracha de ses bras.

Combien, maintenant il se sentait misérable et abandonné !

Lucie s'appuyait à la muraille, le visage dans son mouchoir, pleurant et sanglottant.

Lorsqu'elle regarda autour d'elle Dreyfus avait disparu.

XXXIV

Le nouveau mousse

Quelques minutes plus tard, les quatre prisonniers étaient conduits vers la barque qui avait amené le capitaine Norton et son digne lieutenant.

Force avait bien été de rendre sa béquille au malheureux invalide, en constatant qu'il lui aurait été impossible de faire un pas sans son secours.

Norton et Tellier étaient armés de révolvers de marine. Le capitaine avait informé ses nouveaux pensionnaires que le premier d'entre eux qui, nourrissant encore un fallacieux espoir de délivrance, ferait un seul mouvement pour s'échapper, il lui logerait immédiatement une ou plusieurs balles dans le crâne. Cela, avait-il ajouté, avec un plaisir extrême. Mais aucun des captifs ne lui procura la satisfaction de provoquer ses instincts de cruauté. La barque se détacha de la rive sans le moindre incident fâcheux et, fortement ballottée par le flot houleux, se dirigea vers « l'Enfer flottant. »

Un quart d'heure plus tard, les prisonniers montaient où étaient hissés à bord de la « Gloire. » A partir de ce moment, ils avaient perdu de vue la patrie et se trouvaient à l'entière

discrétion du démon incarné, auquel le gouvernement paternel de la République avait trouvé bon de les confier...

La porte de la chambre, où se trouvait la pauvre Lucie, fut rouverte et le jeune lieutenant parut sur le seuil.

— Madame, dit-il, en s'inclinant respectueusement devant la femme du condamné, les prisonniers sont embarqués et vous pouvez quitter ce logis.

— Je vous remercie, lieutenant, répondit Lucie. Vous avez agi envers moi avec beaucoup d'humanité. Veuille le ciel vous préserver dans l'avenir, du malheur qui a frappé mon malheureux époux qui, lui aussi, était un brillant officier, comme vous.

— Madame, répondit le lieutenant, veuillez croire à la part sincère que je prends à votre infortune....

Lucie salua en silence et se retira.

L'air froid du dehors lui fit du bien. Il rafraîchit ses yeux brûlants et, peu à peu, elle redevint plus calme.

Lentement, elle poursuivit son chemin.

Soudain, pourtant, elle s'arrêta tenant le regard attaché sur les flots tumultueux.

Très loin du rivage, presqu'au bout de la rade, elle vit, malgré le brouillard, un grand navire à l'ancre. Elle se troubla de nouveau et son angoisse la reprit. Sans aucun doute, ce bâtiment était celui qui devait emporter Alfred Dreyfus et le séparer de sa femme et de son enfant !

Elle ne put s'empêcher de comparer intérieurement la vaste embarcation à un gigantesque cercueil.

Et pourtant, elle tendit les bras dans sa direction.

Ah ! si elle pouvait accompagner l'époux de son choix au pays de la fièvre et de la mort ! Du moins, elle pourrait se trouver sans cesse à son côté, et repaître ses yeux de sa seule vue, s'il lui était défendu de lui parler.

S'il lui était donné de pouvoir courir à son aide, aux jours de la souffrance ou du danger ! Combien elle se serait crue heureuse !

Elle songea à son enfant!

Mais, même le petit André, elle aurait consenti à s'en séparer, pour quelques années, à ce prix là! L'enfant se trouvait en bonnes mains. Il riait, jouait, dansait sans avoir conscience encore, le Ciel en était loué! de la perte qu'il avait faite, du coup terrible qui l'avait frappé dans son avenir. Il était admirablement bien soigné. Une parente éloignée du capitaine Dreyfus avait été commise à sa garde.

Cette parente n'habitait chez Lucie que depuis l'arrestation de son mari. Elle était une des rares obligées de la famille Dreyfus qui se fut souvenue de ses bienfaits. Secourue par elle, aux jours heureux, elle était accourue aux heures d'affliction, résolue, dévouée, prête à toutes les abnégations.

On l'appelait « Tante Erica » un diminutif alsacien du nom de Frédérique.

Longtemps Lucie resta là, comme changée en pierre à l'aspect du navire. Des idées étranges et folles, des plans romanesques et aventureux se pressaient dans son cerveau.

Avec un profond soupir elle revint à elle.

Lucie baissa la tête en murmurant :

— Impossible! Il n'y faut plus penser!

En ce moment, elle entendit derrière elle quelqu'un qui pleurait. Saisie, elle tourna la tête et vit un jeune garçnn, assis sur un bloc de pierre, à côté d'une méchante valise.

Des larmes ruisselaient sur ses joues pâles et il frissonnait, sous ses vêtements légers, à l'âpre caresse de la brise d'hiver.

Qui est lui même malheureux à l'oreille ouverte au malheur d'autrui et s'émeut plus aisément. Lucie regarda le jeune garçon d'un air compatissant et s'avança vers lui.

Celui-ci se leva respectueusement, ôta son bonnet et regarda avec étonnement la dame qui se trouvait devant lui.

— Vous pleurez, jeune homme, dit Lucie d'une voix douce. La cause qui fait couler vos larmes doit être bien amère car,

a votre âge,il n'est pas grand chose qui puisse affecter si profondément

— Et cependant, madame, répondit l'enfant, à qui ces paroles avaient inspiré confiance, cependant, je suis bien à plaindre ! Je crois même qu'il ne pourrait, au monde, exister quelqu'un de plus malheureux que moi !

Et de nouveau, il fondit en larmes.

— Mon enfant, reprit Lucie, avec un triste sourire, je ne connais point la cause de votre douleur et, cependant, je ne puis accepter cette assertion ! Il y a certes des êtres cent fois plus éprouvés que vous ne pouvez l'être, et vous avez tort de vous laisser accabler à ce point par la destinée.

— Madame, mon malheur est sans bornes. Lorsqu'il faut comme moi dire adieu, pour jamais, à ce qu'on a de plus cher a monde !...

Lucie se troubla. Cet enfant venait, en quelques mots, de peindre sa propre situation.

— Que dites-vous là ? s'écria-t-elle. Vous faut-il vous séparer, vous aussi, d'une personne aimée entre toutes ? Le sombre navire, qui se trouve là-bas, encore à l'ancre, au milieu du brouillard, va-t-il emporter, pour jamais, un des vôtres ?

— Non, madame, répondit le jeune garçon. Cela n'est point. Mais s'il en était ainsi, je ne crois pas que ma douleur en serait plus grande.

— A qui donc, mon ami, avez-vous à faire un éternel adieu?

— A mon idéal ! répondit-il.

— A votre idéal, dit-elle, avec une surprise croissante.

— Oui, à l'idéal de ma vie entière! Hélas! madame, depuis si longtemps, depuis que j'ai appris à penser, l'espoir de devenir peintre, la conviction d'être né artiste m'ont fait oublier tout le reste !... Ne me prenez point pour un enfant capricieux et présomptueux, pour un misérable rêveur ! Non, je ne me suis pas trompé ! Ici, dans cette valise, se trouvent quelques uns de mes essais, de mes études !... Certes, tout cela est bien naïf

bien inexpérimenté, encore, mais je suis certain que vous pourriez y découvrir les promesses d'une véritable vocation.

En disant ces mots, il avait ouvert sa valise et en avait tiré un rouleau, dissimulé sous des paquets des vieilles hardes.

Il déroula vivement les esquisses, peintes sur papier huilé et les présenta à l'inconnue, dans laquelle il avait deviné une nature sympathique et cultivée.

Comme, il l'avait dit, les esquisses du jeune peintre commandaient l'attention. Elles décelaient déjà un talent primesautier et original.

— En effet, dit Lucie, qui avait fait, elle aussi, de la peinture. Vous me semblez exceptionnellement bien doué et, sous la direction d'un maître intelligent, vous pouriez devenir un artiste de premier ordre.

— Oh! madame, que vos paroles me font du bien!

— Et qui s'oppose donc à vos plans d'avenir?

— Mon beau père, madame.

— Ah! vous avez un beau-père!... Mais il en est aussi de bons.

— Le mien ne l'est pas! Il nous a battus et laissés souffrir de faim. Il a dissipé le bien de ma mère, que mon pauvre père avait gagné à la sueur de son front! Et maintenant, il me chasse à travers le monde, et me force d'embrasser un métier pour lequel je n'éprouve que de l'aversion!

— Quel est donc ce métier.

— Je dois devenir mousse, madame.

— Mousse! Vraiment! Et avez-vous déjà un engagement?

— Oui, madame, sur ce sombre navire là-bas, servant au transport des condamnés. Et c'est aujourd'hui même que commence mon service. Hélas! Je serai tout à fait perdu, à ce bord. Je n'y connais personne! Le premier lieutenant, qui m'a engagé, m'a à peine entrevu, hier soir, quand mon beau-père

m'a présenté à lui sur le port. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire de moi ?

Une idée audacieuse traversa, comme un éclair, la pensée de Lucie.

— Cet enfant, se dit-elle, doit se présenter, comme mousse, à bord de la « Gloire » et déjà, il y est engagé ! Pendant des semaines, des mois, peut-être, il va se trouver dans le voisinage d'Alfred. Et il s'en désespère ! Il a horreur de ce qui me rendrait si heureuse... N'est-ce point là une indication de la Providence ?... Puis-je la laisser échapper ?... Non, non ! Je ne reculerai point !

— Et avez-vous là votre engagement ? demanda-t-elle au jeune garçon.

— Oui, madame, le voici, au nom de Francesco Gioletto. Mais ce n'est pas le mien. Je m'appelle François Touzard. C'est mon beau-père qui se nomme Gioletto.

Lucie saisit l'enfant par le bras et l'attira vivement derrière un gros arbre, après avoir jeté les yeux autour d'elle pour s'assurer si personne ne pouvait les voir ni les entendre.

— Francesco Gioletto, dit-elle, employant le nom écrit sur l'engagement, c'est une bonne fée qui m'a conduite aujourd'hui dans ton chemin. Crois-le bien, mon enfant. Tes dessins, tes esquisses m'ont fait voir combien il serait regrettable de contrarier ta vocation. Tu seras un grand peintre et non un mauvais marin. C'est moi qui me charge de jeter les fondements de ton avenir. Prends cette bourse. Elle renferme assez d'or pour te permettre de poursuivre tes études pendant un an, au moins. Je te remettrai, d'ailleurs, une lettre, pour un monsieur, demeurant à Paris, et qui se chargera du reste. Maintenant, suis-moi à l'hôtel où je suis descendue. Là nous prendrons tous nos arrangements, car, moi aussi, j'ai un service à te demander... Tu dois bien avoir un costume de rechange !... Mais, viens...

Il se passèrent quelques minutes avant que le pauvre François

recouvrit l'usage de la parole, tellement étaient grandes sa surprise et son ivresse. Sans se soucier de l'endroit où il se trouvait, dans un port de mer rempli d'ouvriers et de matelots, il tomba aux pieds de Lucie.

— Oh! madame, s'écria-t-il, les yeux brillants de joie, vous êtes, en effet, pour moi, une fée secourable et chérie! Que pourrais-je faire pour reconnaître vos bienfaits?... Mais que parlai-je de reconnaître? Toute une vie de dévouement ne paierait pas ce que vous faites pour moi.

— Deviens un grand artiste, rends célèbre le nom de ton père et je serai assez payée! Mais, dans tout ceci, je ne suis pas tout à fait aussi désintéressée que tu pourrais le croire... Pour le service que je te rends, je te demanderai ta valise et tous les papiers qui te concernent, tes dessins et tes esquisses, naturellement exceptés. Ils doivent te servir à te faire admettre dans l'atelier d'un maître en renom. Consens-tu à cet échange?

— N'est-ce que cela que vous demandez, madame? Si peu de choses pour de si magnifiques dons?

Lucie coupa court aux remerciments du jeune garçon et se hâta, avec lui, de regagner l'hôtel où, la veille, elle avait retenu deux chambres.

Laissant le futur peintre à ses rêves de gloire et de bonheur, elle écrivit à Mathieu Dreyfus, une longue lettre, dans laquelle elle lui apprenait sa résolution de faire, déguisée en mousse, la traversée de Brest à Cayenne, à bord de la « Gloire » et lui recommandait instamment le jeune François Touzard.

Puis, se retirant dans sa chambre à coucher, où elle emporta la pauvre valise de l'enfant, elle ouvrit son nécessaire de toilette et, sans pitié, au moyen de ciseaux, abattit les longues boucles de sa chevelure.

Au fond de la mallette se trouvait heureusement un costume un peu plus propre que celui dont était revêtu son jeune protégé. Elle l'endossa et il se trouva qu'il lui allait à merveille.

Lorsqu'elle reparut devant l'enfant, celui-ci jeta un cri de surprise.

— Oh ! madame, dit-il à sa bienfaitrice, si je pouvais vous peindre ainsi !

Quelques instants plus tard « les deux jeunes gens » quittaient l'hôtel, où Lucie avait eu la précaution de payer sa note à l'avance. L'un portait la petite valise du mousse, l'autre, une mallette, en peau de crocodille.

Ils se séparèrent à quelque distance de l'hôtel et se serrèrent la main comme deux amis d'enfance.

— Apprenez-moi, du moins, dit d'un ton suppliant Francesco, quel est votre nom, afin que je prie, tous les soirs, pour la bonne fée qui a changé mon existence et, de l'excès du malheur, m'a fait passer au comble de la félicité ?

— Mon nom est Lucie Dreyfus.

— Ah ! Le même qui se trouve sur la lettre dont vous m'avez chargé ?

— Oui, le même. Et maintenant, Francesco, ne laissez jamais outrager, en votre présence, ce nom de Dreyfus, que vous entendrez encore bien des fois par la suite ! Ne permettez point qu'on le prononce avec mépris !

— Que pensez-vous de moi, madame ? J'étendrai sur le sol celui qui oserait y insulter !

— Bien parlé, mon ami ! Et maintenant, bon voyage et glorieux avenir !

Lucie serra, une dernière fois, la main de son protégé et, rafermissant son bonnet, sur ses pauvres cheveux, presque coupés ras, elle boutonna sa veste. Traînant sa valise, elle marcha délibéremment vers le port.

. . . .

Un peu avant que la « Gloire » ne levât l'ancre, une barquette vint se coller au flanc du vaste bâtiment. Sur l'échelle, jetée du bord, grimpèrent plus ou moins agilement un homme et un

jeune garçon. L'homme était un courrier, envoyé de Paris, et qui apportait au commandant un pli portant le sceau du gouvernement français.

L'enfant, Lucie Dreyfus, déguisée, en mousse, demanda d'une voix assurée, à parler au lieutenant Tellier. On lui indiqua le lieutenant, auquel elle alla tranquillement.

— Lieutenant, dit le jeune garçon, je suis Francesco Gioletto, votre nouveau mousse. Vous plairait-il prendre connaissance de mes papiers ?

— Le diable soit de tes papiers ! répondit le brutal marin C'est donc toi le rejeton du digne savetier parisien, avec lequel je me suis entendu, hier, soir, lorsque tous les deux nous nous trouvions déjà fort avant dans les vignes du Seigneur? Tu aurais pu te présenter un peu plus tôt, ici, damné gamin ! Dégringole-moi tout de suite dans l'entrepôt ! Tu y trouveras tes habits de bord... Mais sache, dès à présent, que le service n'est point ici une sinécure... Faudra marcher droit, mon jeune coq, où tu feras connaissance avec la garcette. En avant marche, et débarrasse-nous le plancher !

A cet accueil aimable et engageant, Lucie vit s'évanouir ses derniers doutes, relativement au succès de son entreprise.

Dix minutes plus tard, elle se promenait sur le pont de la « Gloire » comme si ce fût sa dixième traversée en qualité de mousse.

Un matelot vint inviter le lieutenant Tellier à descendre dans la cabine du capitaine.

Sur la table du commode et confortable réduit, fumait un grand bol de punch, dont Norton absorbait le contenu, à larges rasades, ingurgitées coup sur coup.

— Sais-tu qui nous avons l'honneur de transporter là-bas ? demanda brusquement le capitaine à son digne officier.

Il attira à lui le lieutenant et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Tellier fit un haut le corps et regarda le commandant, comme pour protester contre quelque énorme plaisanterie.

Mais Norton confirma ses paroles par un énergique mouvement de tête.

— Diable ! dit Tellier. En voilà un que je n'aurais point deviné, par exemple, derrière son bandeau de soie noire ! Qui aurait pu rêver, seulement, qu'il se trouvât encore au nombre des vivants ?

Norton remplit les verres.

— Bois un coup, Tellier, dit-il. Ce breuvage est excellent contre les brouillards et j'estime qu'aujourd'hui nous avons bien le droit de nous permettre une forte pointe. Ce voyage-ci sera le plus fructueux que nous aurons fait jusqu'ici.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Tellier.

— Je pense, dit tout bas Norton, en clignant de l'œil à son compagnon que le hasard pourrait rendre un service signalé à certains gros bonnets de Paris, si l'homme au bandeau noir se laissait choir par dessus bord et disparaissait dans les flots discrets de l'Océan. Ce hasard là pourrait nous être chèrement payé. Quel est ton avis, Tellier ?

— Que la tête de mon capitaine est une forte tête, répondit le lieutenant, et que l'on pourrait peut-être aider quelque peu le hasard.

Les deux hommes se mirent à rire, d'un air d'intelligence et choquèrent leurs verres.

Peu après, le prisonnier anonyme fut renfermé dans une cabine à part, pendant qu'on jetait à fond de cale, dans un trou noir, sans air et sans clarté Dreyfus, Mirowitch et le vicomte de Ribès.

Cependant, on leur avait enlevé les menottes. Les prisonniers se tenaient sans parler, serrés les uns contre les autres. Chacun était si complètement absorbé par sa propre infortune qu'il n'accordait aucune attention au sort de ses compagnons.

Soudain, ils s'aperçurent à la trépidation du navire que « l'Enfer flottant » avait levé l'ancre et s'était mis en route vers la terre maudite où les attendaient les affres de la guillotine sèche. Tous trois alors, ne purent retenir leurs larmes.

La « Gloire » s'était élancée sur l'Océan comme un gigantesque oiseau de proie, fondant les flots de sa rude poitrine.

Dans le même moment, le train express partait pour Paris, emmenant un jeune garçon, au yeux brilants de joie, à la poitrine gonflée de fière espérance. Francesco rêvait d'un glorieux avenir, de chefs-d'œuvre passionnément concus et exécutés, d'amour et de fortune. La vie se déroulait à ses regards comme un chemin semé de roses et inondé de soleil.

Ainsi la vie, ainsi le destin ! L'un, brutalement arraché au banquet du bonheur, vogue, sans espoir, vers le pays d'éternelle souffrance, de tortures sans fin ; l'autre, tout à l'heure encore, misérable, désespéré, sans appui, ni ressources, se trouve spontanément placé sur les degrés de d'échelle qui doit le conduire aux sommets le plus lumineux de la vie sociale.

Déjà il croit y atteindre. Mais gare à la chûte. Les caprices de la fortune sont décevants.

C'est celui-la même qé'elle semble avoir choisi pour favori qui doit prendre garde à ne pas se tromper d'échelon. Le bonheur est si fragile !

XXXV

Monstres à faces humaines

Par une après midi de février, deux hommes étaient attablés dans un petit débit de vin, ouvert dans une rue assez mal famée du faubourg Saint-Antoine.

Le soir allait tomber.

L'un d'eux, au visage encadré par une longue barbe grise, portait un pince-nez sur son nez, fièrement recourbé. Il était vêtu simplement, bourgeoisement, et avait l'apparence d'un petit rentier. Personne n'eût reconnu sous cette apparence respectable, Tête-de-Mort, un des plus dangereux bandits parisiens.

Le second était un homme petit et maigre, à la barbe et aux cheveux roux.

A première vue nous reconnaissons en lui Ravaillac, le tueur de femmes, bien que, lui aussi, ait cru se déguiser en endossant une blouse bleue et en arborant un béret rouge.

Les deux scélérats étaient engagés dans une vive conversation, tenue à voix basse. Ils se trouvaient parfaitement à l'aise, car l'établissement était en ce moment vierge de tout autre consommateur et le mastroquait dormait au coin du poële.

— Il nous reste dix minutes, disait Tête-de-Mort, en montrant l'horloge du débit. Ah ! Ravaillac, tu ne pourrais croire combien je suis agité ! J'ai affronté déjà bien des dangers, et mainte fois risqué ma vie dans des entreprises scabreuses, mais jamais, jusqu'ici, je n'avais perdu mon calme et mon sang-froid. Mais

quand je songe que, dans quelques instants, je vais surprendre cette misérable dans les bras de son amant, je me sens chaud et froid en même temps, et mes membres tremblent comme des roseaux.

— Tn n'est plus un homme, Tête-de-Mort ! répondit Ravaillac en ricanant. Cependant, au cours de ton existence orageuse, tu dois avoir eu assez affaire aux les femmes, pour savoir que toutes sont fausses et perverses... Toutes, entends-tu... Pas d'exception à la règle !

— C'est ce que je sais aussi bien que toi. Mais de celle-là, je l'avoue, il n'y a que peu de temps que j'ai pu croire à sa trahison !

— Bah ! Pourquoi la fière Pompadour serait-elle différente des autres ?

— Elle n'est pas meilleure, elle est cent fois pire, mais j'étais si follement épris d'elle. Et c'est pourquoi je m'imaginai qu'elle serait fidèle. Ah ! Ravaillac, tu ne sais pas à quel point elle est belle et enivrante ! Et, en elle, quelle fougue, quelle passion ! Je te le dis, elle aurait mis le feu à un glacier !

Ravaillac se renversa sur le dossier de sa chaise, ferma les yeux et sembla s'absorber dans une pensée intime, pendant que Tête-de-Mort continuait à chanter les charmes de son ingrate moitié.

— Mais fût-elle Vénus, en personne, déesse de la volupté, dit ce dernier, interrompant son dithyrambe amoureux en frappant du poing sur la table de façon à faire danser verres et bouteille, fût-elle irrésistible, à voir l'univers entier se trainer à ses pieds, si elle ne peut m'appartenir à moi seul, je ne donnerai pas pour elle le morceau de cire qui m'a servi à ajuster mon faux nez. Ce scélérat, ce chien, ce gredin de major l'a ravie à ma tendresse. J'ai douté longtemps de leur intelligence, mais, enfin, mon brave Ravaillac, tu m'as ouvert les yeux et fait connaitre l'endroit où cette damnée bougresse se rencontre avec son galant !

— Il n'était pas bien difficile de le deviner, dit Ravaillac en haussant les épaules. Sa mère, la vieille Cazotte, est fort secoutable, en fait d'aventures galantes. Et il faut lui rendre cette justice... l'Ogresse du « Moulin d'Or « est passée maitresse, en fait de rapprochements interlopes. Il n'y a pas à Paris de maquerelle plus à son affaire.

— La vieille canaille ! gronda Têt-de-Mort. Il y a si peu de temps qu'elle n'avait livré sa fille !

— C'est apparemment que tu n'as pas su entretenir suffisamment ses bonnes dispositions à ton égard, ricana le rousseau. Voilà ! De bons amis, vous êtes devenus ennemis. Ça se voit tous les jours.

— Mais comment ce changement a-t-il pu s'opérer ! s'écria Tête-de-Mort. Je n'ai jamais fait de tort à la mère Cazotte !

— Tu as la mémoire courte, mon vieux. La vieille m'a conté que tu l'avais filoutée de trente mille francs.

— Quoi ! Je l'ai filoutée ! Et pour une si forte somme? Cette femme est folle!

— Est-ce qu'elle ne t'a pas procuré à Pompadour et toi, un coup à faire, où il ne s'agissait de rien moins que d'un chèque de cent mille francs?

— Oui, elle nous a indiqué ce coup là ! Mais j'y ai perdu mon temps, mes peines et mon argent, sans qu'il m'en revînt rien, pas même la valeur de ce verre de vin !

— C'est ce que la vieille Cazotte ne crois pas et, à franchement parler, moi non plus.

— Comment, Ravaillac, lorsque je t'affirme !... Et pourquoi pas, dis-moi?

Le tueur de femmes poussa de côté la bouteille, placée entre lui et son compère, avança la tête vers lui et, lui lançant un regard vénimeux, lui gronda à l'oreille :

— Parce que tu m'as filouté aussi, Tête-de-Mort, toi et le juif Bénas, dans le partage du butin fait, au caveau funèbre du

préfet de police. Vous m'avez rudement rogné la portion. Le superbe médaillon seul, que, la morte-vivante portait sur sa poitrine, était paraît-il, d'un prix inestimable.

Qu'en est-il revenu à cette bonne bête de Ravaillac ? Cinq cent malheureux francs ! Vous vous êtes dit, sans doute : « Ce chien roux doit déjà s'estimer trop content qu'on lui jette un os à ronger. » Mais Ravaillac a des *luisants* dans sa *sorbonne* (1) et il sait, tout comme un autre, discerner les brillants des bouchons de carafe... Je veux bien faire encore de temps à autre quelque affaire avec toi, mais nous règlerons plus tard nos arriérés... Sois tranquille... Ça se présentera peut-être plus tôt que tu ne crois.

Tête-de-Mort regarda quelques instants, sans parler, son compagnon d'aventures :

— Voudrais-tu dire, sacré rousseau, qui, toi aussi, tu es devenu mon ennemi ? demanda-t-il d'une voix menaçante.

— Que le *boulanger* (2) m'en préserve, ma vieille branche. Je suis peut-être ton meilleur *frangin*. Je ne tiens pas beaucoup à l'argent, car j'en ai bien assez pour mes besoins, qui sont modestes. Il y a quelque chose que je préfère à cet or maudit dont vous êtes si friands. Bénas et toi... Dois-je te l'apprendre, et ne le sais-tu pas ?... Oui, tuer une femme à ma manière, l'étrangler selon la méthode Ravaillac... Ah ! Ah ! Car c'est bien une méthode à moi et ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle le « tueur de femmes ».

Même le dur et froid bandit, connu dans le monde du banditisme parisien sous le nom de Tête-de-Mort, ne put reprimer un frisson à la vue de l'incroyable expression de férocité qui se peignit sur la face bestiale et dans les yeux injectés de sang de Ravaillac.

— Tu te souviens de la promesse que tu m'as faite ? demanda ce dernier avec une barbare convoitise.

(1) Des yeux dans la tête.

(2) Le diable.

— Quelle promesse ?

— Ah ! Je disais bien tout à l'heure, que tu avais la mémoire courte. Tu baisses, mon vieux, tu bafouilles. Ne m'as-tu pas autorisé à arranger ta Pompadour, à ma façon, si nous la surprenions en train de te cocufier ?

Tête-de-Mort repoussa la table d'un geste violent.

— Je te l'ai juré, Ravaillac, dit-il d'une voix rauque et qu'on me « fauche la tronche (1) dix fois, si je manque à ce serment là ! Oui, je t'abandonne Pompadour, tu peux en faire ce que tu voudras... si ce que tu m'as dit, est vrai !

— Je crois, le diable m'importe, que tu en doutes encore ! s'écria Ravaillac en éclatant de rire. Tu ne peux croire que ta jeune, jolie et coquette moitié te préfère ce bel officier, à la tête duquel toutes les femmes se jettent.

Et tournant les yeux vers la pendule, il ajouta :

— Viens donc, mon vieux Thomas ! Il est l'heure. Tu vas voir, de tes propres yeux, ta Dulcinée dans les bras de son fol amant !

Tête-de-Mort sauta debout.

— Oui, allons ! dit-il en hâletant. Je veux avoir une certitude. Si je suis trompé, ma vengeance sera effroyable !

Il voulut s'élancer vers la porte, mais Ravaillac le retint par la manche.

— Ecoute un instant, mon vieux, dit le tueur de femmes, comme si une réflexion lui fût venue à l'esprit. Tout bien considéré, je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille devant. La question est, n'est-il pas vrai, de surprendre le couple amoureux dans le bouge de ta respectable belle-mère, où je me suis assuré qu'il doit se trouver présentement, occupé à se prouver sa commune tendresse. Mais pour saisir la pie au nid, il serait bon d'éclairer le terrain, car il nous faut pénétrer là-bas par des chemins détournés et savoir si l'air y est respirable pour nous.

(1) Qu'on me coupe dix fois la tête !

— Comme tu voudras, Ravaillac. Mais ne reste point trop longtemps absent. Je brûle d'impatience. Comme je vais écrabouiller la misérable *largue* !

— Il n'y a que quelques rues à enfiler pour gagner la *turne* de la mère Cazotte, dit Ravaillac. Bois un nouveau litre en m'attendant. Je reviendrai te prendre dans une demi-heure.

Le hideux rousseau eut bientot atteint le tapis-franc de la mère Cazotte. Mais il traversa l'estaminet sans s'y arrêter. Ravaillac alla droit à la porte donnant sur une pièce située sur le derrière

Cette porte ne s'ouvrit que lorsqu'il y eut frappé trois coups, rythmés d'une façon particulière.

Il y trouva Pompadour et la mère Cazotte qui l'accueillirent avec empressement.

— Eh! bien, comment s'emmanche la chose? lui murmura Pompadour à l'oreille. Viendra-t-il? A-t-il donné dans la souricière?

— Dans une demi-heure, je vous l'amène ici, répondit Ravaillac. Mais avez vous bien pris vos mesures?

— Sois tranquille. La vieille a eu surtout une idée géniale.

— Prenez garde! reprit le tueur de femmes. Il n'est pas si facile à manier que vous ne croyez. Le coquin est doué d'une force herculéenne. S'il s'aperçoit qu'il a donné dans un piège, il se défendra comme un furieux et vous devez savoir que lorsqu'il frappe, chacun de ses coups est mortel.

La vieille Cazotte se mit à rire d'un air sinistre en frottant l'une contre l'autre ses mains, aux doigts noués.

— Fût-il plus fort que Samson, ricana-t-elle, cela ne lui servirait de rien. Je pense bien qu'une cage, dans laquelle on emprisonne un tigre, est bien assez forte pour retenir n'importe quel homme, fût il la bête féroce qu'est Tête-de-Mort.

— Que nous parles-tu de cage, la vieille? demanda Ravaillac.

— Tu verras bientôt, mon caniche roux, ce que je veux dire. Attends, je vais prendre une lanterne. En me suivant, tu pourras

t'assurer que la mère Cazotte a toujours les meilleures idées, toujours les meilleures.

Elle se dirigea vers la porte du débit et la ferma à double tour. Pompadour et Ravaillac restèrent seuls. Le bandit couvrait d'un regard ardent la merveilleuse créature dont le yeux se croisaient avec les siens, audacieux et provoquants.

— Pompadour, dit le bandit d'une voix tremblante, répète-moi que tu ne me tromperas point sur la récompense promise ?

— Moi te tromper Ravaillac ? Jamais.

Elle posa ses belles mains sur les épaules du scélérat, qui frissonna à ce contact.

— Je me suis engagé, dit Ravaillac, à mots entrecoupés par une violente agitation intérieure, à vous aider à vous défaire de Tête-de-Mort... Je comprends qu'il te dégoûte de vivre avec un particulier sans nez et sans oreilles... Je comprends, aussi, fort bien, qu'une belle *largue* comme toi, soit attirée davantage par la fortune et la position d'un officier supérieur... Ah! Ah! Je ne suis pas jaloux, moi, quoique je sois amoureux de toi, à en perdre la raison... Quand il y en a pour un, il y en a pour...

— Tu es trop aimable, mon petit rousseau, interrompit en riant Pompadour.

Et elle passa sa main douce sur le visage, couturé de petite vérole, de l'immonde brigand.

— Oui, reprit Ravaillac, respirant avec effort, sous cette caresse inattendue, il faut bien se résigner au partage, quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais ce qui est promis, est promis. Or, tu t'es engagée à être à moi, ce soir encore.

— Lorsque tout sera fini, lorsque tu m'auras livré, ici, Tète-de-Mort, selon le plan que nous avons formé ensemble. Et je ne m'en dédis pas, mon petit chien rouge.

— Je ne « plancherai » pas, sois tranquille et, si tu l'exiges, je te le livrerai ici tout à l'heure, proprement refroidi !

— Non, pas de meurtre, interrompit Pompadour. Il faut qu'i

vive, mais impuissant, hors d'état de jamais pouvoir se venger Tu sais ce dont nous sommes convenus, Ravaillac ?

La face couturée de Ravaillac eut une contraction. Il se couvrit le visage de la main et murmura d'une voix creuse :

— Le sort que tu réserves à Tète-de-Mort, est mille fois plus terrible que la mort.

— Bah ! Un vieux moyen, popularisé par les livraisons à deux sous !

— Mais qu'importe ! poursuivit le bandit. J'ai des yeux, j'y vois, j'y verrai toujours et toi, Pompadour, tu as les « luisants » les plus beaux du monde !

Il lui jeta les bras autour de la taille, la pressa avec violence contre sa poitrine et voulut lui ravir un baiser.

Mais Pompadour se dégagea de son étreinte et le repoussa durement.

— D'abord l'ouvrage, dit-elle et le salaire viendra après.

Ravaillac se laissa tomber en soupirant sur une chaise.

— Tu as raison, dit-il, la récompense en paraîtra plus douce. Est-ce que tu restes toujours à la Villette, dans l'ancien colombier.

— Je t'y attendrai cette nuit, répondit Pompadour. Tu trouveras la porte ouverte et je ne pense point que Tète-de-Mort nous gênera beaucoup.

La porte du fond se rouvrit et la vieille Cazotte reparut, tenant à la main une lanterne sourde.

— Viens, dit-elle à Ravaillac, et je te ferais voir, vilain rousseau, comment une femme sait prendre ses précautions.

Elle guida le bandit par un long corridor donnant sur une cour intérieure. Il faisait si sombre que, malgré la lueur de la lanterne, Ravaillac butait à chaque pas et se heurta au timon d'une charette remisée dans l'étroit couloir.

La mère Cazotte s'arrêta devant un petit bâtiment sans étage Elle ouvrit la porte et Ravaillac n'entrevit qu'un trou sombre. Selon toute apparence, ce devait être une ancienne écurie ou une

remise abandonnée. Au milieu se trouvait une singulière machine dont, au premier abord, le bandit ne comprit guère la destination.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à l'ogresse.

Celle-ci s'approcha et éleva sa lanterne à la hauteur de l'œil.

— Ah ! une cage ! dit Ravaillac.

Il se trouvait, en effet, devant une forte cage qui avait dû contenir naguère des bêtes féroces, car il s'en exhalait encore une insupportable odeur de ménagerie. Cette cage s'ouvrait, sur le côté, par une porte grillée, à laquelle on accédait par deux marches de bois.

La vieille montra avec complaisance au bandit, intrigué, la facilité avec laquelle cette porte tournait sur ses gonds et se fermait au moyen de chaînes et de cadenas.

— C'est là dedans qu'il s'agira d'attirer Tête-de-Mort, lui dit-elle à l'oreille. Et comme tu te trouveras dans l'ombre avec lui, cela ne te sera pas difficile. En rencontrant les marches du pied, il croira pénétrer dans une chambre sans lumière et... Hi ! hi ! hi ! il se trouvera dans une loge de bêtes féroces !

— Tu es une rusée coquine ! s'écria Ravaillac, avec une admiration qui n'était pas feinte. Oui, de cette façon, nous le tiendrons bien. Et ici, aussi, je pourrai accomplir plus à l'aise que n'importe où, la petite opération, tu sais bien ?... Mais dis-moi comment as-tu fait pour te procurer cette cage ?

— Ah ! voilà ! Mon établissement n'est-il pas, lui-même, une éternelle boite à surprise ? Il y a une quinzaine de jours, est venu loger chez moi un dompteur ambulant. Il avait réuni dans cette même cage deux tigres magnifiques, un mâle et une femelle pour les exhiber, avec lui, aux Folies-Bergères, avec lesquelles il avait signé, par correspondance, un brillant engagement. Il était ici depuis deux jours, lorsqu'en passant par la cour, j'entendis les rugissements furieux des deux bêtes et les cris déchirants de l'homme, qui avait été les faire répéter.

Ce concert ne me présageait rien de bon. Je courus aussi vite que mes vieilles jambes le permettent et lorsque je pénétrai dans l'écurie, les tigres était en train de dévorer le dompteur. Je ne pouvais point naturellement porter secours au pauvre diable, mais cela me procura l'occasion d'assister à un spectacle intéressant... Tu avoueras, mon gros chien roux, qu'on n'a pas tous les jours la chance de voir des tigres boulotter un homme.

— Est-ce qu'ils l'ont véritablement mangé ?

— Entièrement, sauf les bottes, dans lesquelle ils ont bien été forcé de laisser les jambes. Paraît que l'odeur du cuir dégoutait ces animaux, qui sont très délicats sur le choix de leur nourriture.

— Et les tigres, qu'est-ce qu'ils sont devenus.

— Je les ai vendus à un agent d'Hagenbeck. Mais il n'a point prétendu les conserver dans leur ancienne cage. Les tigres, disait-il, auraient toujours été excités par l'odeur du sang humain et aucun dompteur n'aurait plus osé s'aventurer auprès d'eux. La cage m'est donc restée et nous en trouverons bon emploi.

La dessus, l'atroce vieille catéchisa longuement Ravaillac sur la façon dont il devait s'y prendre pour attirer Tête-de-Mort dans le piège.

Le bandit prit congé, promettant de revenir dans un petit quart d'heure, avec la proie impatiemment attendue.

Très excité, et se parlant à lui-même, il se hâta vers le marchand de vin où l'attendait Tête-de-Mort, en proie à tous les tourments d'une insatiable soif de vengeance.

— Donc cette nuit, murmurait Ravaillac. Cette nuit, la belle Pompadour m'appartiendra, elle dormira sur mon sein !... Mais elle ne se réveillera plus, car mon amour, c'est la mort !... Celle qu'a possédé Ravaillac en meurt. Ah ! ce sera une joyeuse, une enivrante nuit, bien longtemps espérée et poursuivie ! Pompadour sera la trentième femme qui aura passé par les mains de Ravaillac !



Ma chère et tendre femme, reprit Dreyfus, pendant qu'il caressait ses cheveux.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

  Livr. 17.

Il était arrivé devant le marchand de vin. Tête-de-Mort l'attendait debout sur le seuil.

— Sont-ils ensemble ? cria-t-il au rousseau.

— Tu seras surpris de la façon dont ta tourterelle roucoule, lorsqu'elle est près d'un autre ramier, répondit le bandit, pour l'exciter encore.

— Tonnerre ! Je l'étranglerai !

— C'est ce que tu me laisseras faire à moi, mon vieux. Je veux, moi aussi, avoir ma part de la fête.

Tête-de-Mort s'appuya en chancelant contre la muraille.

— Ah ! Ravaillac, gémit-il, tu ne sais pas jusqu'à quel point j'ai aimé cette femme ! Je ne survivrai point à cette fatale soirée !

— Possible, répondit sèchement le traître. Je ne crains qu'une chose, c'est que tu en pleures tant et tant que tu en deviennes aveugle. Eh ! Eh ! Voilà que ça commence. Les grandes eaux de Versailles !

En effet, quelques larmes étaient tombées des yeux, injectés de sang, du redoutable malfaiteur. Il les essuya rapidement du revers de la main.

— Ne crois point, dit-il avec fierté, que je pleure sur cette damnée vipère ! S'il doit couler quelque chose, aujourd'hui, c'est du sang, non de l'eau, et ce sang sera le sien. Non, si j'ai pleuré, c'est en songeant qne pour cette misérable catin, j'ai en quelque sorte chassé de ma maison, ma fille Eva. Ah ! si j'avais suivi les conseils de la pauvre fille !... J'aurai émigré avec mon enfant, en Amérique, pour y commencer une vie nouvelle, une vie meilleure.

Il se redressa avec résolution et, d'une voix sourde :

— Il est trop tard, aujourd'hui. Pompadour m'a entraîné trop avant dans l'abîme... Mais, allons... Il me tarde d'avoir un petit mot d'explication avec elle et avec le sinistre major.

Quelques minutes plus tard, Tête-de-Mort et Ravaillac se glis-

saient par un sombre couloir, s'ouvrant à côté du tapis-franc, proprement dit, et qui menait à l'habitation particulière de l'ogresse. Ravaillac mit un doigt sur les lèvres pour recommander à sa victime le plus profond silence.

Tous deux marchaient sur la pointe des pieds et arrivèrent bientôt à la cour intérieure que nous avons quittée avec Ravaillac.

La nuit était si sombre, qu'ils devaient prendre des précautions infinies et s'avancer pas à pas, les mains étendues, pour ne point heurter les objets, semés comme à plaisir sur leurs pas! Le moindre bruit aurait pu donner l'alarme! pensait Tête-de-mort, qui déployait la prudence d'un peau-rouge. Enfin, ils arrivèrent devant le bâtiment bas, ayant servi d'écurie. La porte en était entrouverte.

— Tonnerre! Où me conduis-tu? gronda Tête-de-Mort à l'oreille de Ravaillac. Le beau ténébreux n'a pu donner rendez-vous à ma femme, dans ce trou puant et noir!

— Et pas davantage dans le salon de la mère Cazotte, répondit le bandit en ricanant. Elle ne se serait pas risquée à être surprise à l'improviste par son défiant époux. Mais tu vas marcher de surprise en surprise! Ne te souviens-t-il point qu'à cette écurie, communique, par quelques marches, une petite chambre, où dormait autrefois le garçon?

— Oui, sans doute, répondit Tête-de-Mort.

— La vieille Cazotte, vois-tu bien, est une tendre mère. Elle a transformé, pour les fugues de sa chère Pompadour, en élégant boudoir, l'ancienne soupente. Tu verras ça. C'est stupéfiant! Les deux tourtereaux ont trouvé là une volière où ils peuvent roucouler sur la soie et le velours.

Tête-de-Mort étouffa un effroyable blasphème.

— Seulement, on a changé l'entrée, pour dépister les indiscrets, reprit Ravaillac. Est-ce qu'il y a longtemps que tu as visité cette ancienne écurie?

— Il y a bien un an. Pourquoi cette question?

— Parce qu'en rappelant tes souvenirs, tu pourras te convaincre de ce que j'avance... Mais viens... Puisque tu t'es confié à moi, il faut bien que je te serve de guide.

— Oui, conduis-moi... Je sens les mains qui me démangent... Mes doigts se crispent... C'est toujours comme cela lorsque je m'apprête à étrangler quelqu'un !

Ravaillac ouvrit tout doucement la porte. Il tira après lui Tête-de-Mort qui le suivait docilement dans l'ombre, et l'amena au pied de l'escalier volant, accédant à la cage de fer.

— Ça sent la bête fauve, ici, murmura Tête-de-Mort.

— Folie ! Tu te figures ça !... Mais prends garde... Il nous faut gravir tout doucement deux marches, puis faire cinq ou six pas. Arrivé là, tu fonces droit devant toi pour ouvrir la porte de leur réduit... Et alors, tu verras ce que tu voulais voir et davantage, encore, peut-être.

— Est-ce qu'ils n'auraient pas fermé leur porte à clef ?

— Pourquoi faire ? Ils se croient trop bien en sureté, va !

— Avancerai-je ? demanda Tête-de-Mort.

— Naturellement. Mais au fait, ça te regarde un peu plus qu'à moi !

Tête-de-Mort saisit soudain le bras de Ravaillac et y imprima l'étreinte puissante de sa large main. Le bandit trembla comme la feuille, pensant que Tête-de-Mort, ayant éventé le piège, avait l'intention de l'étrangler. Mais heureusement pour Ravaillac, l'émotion de Tête-de-Mort prenait sa source dans une autre cause.

Dans la direction, où on lui avait dit se trouver le réduit amoureux de son infidèle moitié, il avait entendu un murmure de voix. Le bandit, en prêtant attention, put distinguer les paroles suivantes :

— Embrasse-moi encore, mon chéri !... Que dis-tu ? Tu as entendu des bruits de pas ? Ne fais donc pas l'enfant... Tu sais bien qu'ici, nous n'avons rien à craindre ! Ma mère s'est arrangée de façon à ce que personne ne puisse nous surprendre... [illegible]

froyable monstre, que je suis obligée de nommer mon mari est loin de se douter des heures agréables que nous passons ensemble.

— C'est la voix de ma femme! murmura Tête-de-Mort. Je les étranglerai tous les deux!

Comme un chat sauvage, il escalada les marches et fit quelques pas en avant, ainsi que Ravaillac le lui avait recommandé. Puis, réunissant toutes ses forces, il fonça avec un cri farouche, contre la porte imaginaire du boudoir de Pompadour...

Une effroyable exclamation s'éleva dans la sombre écurie, suivie de la chûte d'un corps, s'abattant sur le plancher. Tête-de-Mort s'était heurté le crâne contre les barreaux de fer de la cage et le choc avait été si violent, qu'il en avait été renversé.

Etendu, tout de son long, il entendit tout près de lui un cliquetis de ferraille.

Ravaillac venait de refermer solidement la porte de la cage et avait fait promptement retraite en arrière.

Un instant plus tard, Tête-de-Mort s'était relevé.

— Eh! Ravaillac! dit-il à demi-voix. Où es-tu?

— Je suis ici, mon vieux, répondit l'affreux rousseau d'un ton aimable.

— Il faut que j'aie manqué la porte, reprit Tête-de-Mort. Aide-moi donc à la retrouver. Arrive par ici.

— Viens plutôt près de moi, dit Ravaillac.

Tête-de-Mort se dirigea dans la direction de la voix, mais se heurta de nouveau contre les barreaux. Il se retourna vers la gauche, puis vers la droite, tourna dans tous les sens et, partout, rencontra la grille de fer.

— Mais où suis-je donc? dit-il avec inquiétude. Impossible de sortir d'ici!

— Je le crois sans peine, ma vieille branche. Il se passera du temps avant que tu en sortes.

Il s'ensuivit un moment de profond silence. Puis un bruit effroyable se fit entendre dans la cage. Le bandit furieux, enragé,

changé en bête féroce, ébranlait, secouait les barreaux en rugissant.

— Gredin, tu m'as attiré dans un traquenard ! cria Tête-de-Mort. Ouvre, ouvre-moi, je te le conseille, ou je te déchirerai en pièces quand je serai sorti d'ici !

— Si tu en sors, mon vieux, répondit en raillant le tueur de femmes, mais se tenant toujours à distance respectueuse. Mais je crains bien que cela te soit plus difficile que d'entrer. Un mouton ne pourrait pas plus s'échapper de son étable que toi de ta cage à bêtes sauvages.

Tête-de-Mort ne répondit pas. Il se tourna du côté où devait se trouver Ravaillac et poussa, jusqu'aux épaules, ses bras démesurés entre les barreaux. Lorsqu'il s'aperçut qu'il ne pouvait atteindre au traître, il se remit à ébranler les grilles, dans l'espoir de les tordre ou de les briser. Mais quoique la fureur décuplât ses forces, il dut s'avouer impuissant.

— Ravaillac, cria-t-il, d'une voix rauque, Ravaillac, écoute-moi. Je ne sais pas ce qui a pu te pousser à accomplir à mon égard cette horrible trahison. Tu sais, cependant, combien j'étais bien intentionné à ton égard. N'est-ce pas moi qui, au péril de ma vie, t'ai arraché à ta prison souterraine et, jusqu'ici, dérobé aux recherches de la police ? Mais je te pardonne. J'oublierai. Si tu me délivres de cette cage, je ne t'en reparlerai jamais. Bien plus. J'ai une cachette, connue de moi seul, où je serre mon argent. Je te l'indiquerai et tu pourras y puiser à ton gré, tu pourras tout emporter, si le cœur t'en dit. Ouvre-moi seulement la porte, afin que je puisse tourner, pour jamais, le dos à cette maison maudite. Je ne veux plus m'inquiéter de ma femme infidèle, Ravaillac, qu'elle fasse ce qu'elle voudra, je la laisse libre. Je ne chercherai même plus à la revoir !...

— Tu vas voir bien autre chose ! dit une voix fraîche et railleuse.

Et en même temps, un rayon de lumière vint luire dans la sombre écurie.

Pompadour et la mère Cazotte venaient d'entrer, tenant chacune une lanterne allumée.

— Souviens-toi que c'est toi même qui viens d'exprimer le vœu de ne plus jamais me revoir. Je ferai en sorte de le réaliser pleinement.

La rage du bandit, trahi et raillé, se répandit en un nouvel et impuissant transport

La cage tremblait, secouée par ses mains robustes et si le bâtiment où on l'avait attiré, ne se fut trouvé au centre du pâte de constructions exploitées par la mère Cazotte, ses hurlements eussent certainement été entendus au dehors.

Mais plus le bandit écumait et rugissait, plus redoublait l'hilarité des deux femmes, qui semblaient prendre un plaisir délirant à voir les bonds et à entendre les imprécations du captif.

— Tu es un vrai tigre royal, reprit Pompadour, essuyant des joyeuses larmes. Je n'aurais jamais supposé que tu fusses aussi amusant que cela. Quelle bonne idée j'ai eu de t'enfermer dans une cage, afin de me distraire de temps à autre à tes exercices. C'est délicieux, ma parole d'honneur.

— Exécrable catin! lui cria Tête-de-Mort, grinçant des dents comme un chien enragé. Je réusserai bien, un jour ou l'autre, à sortir de cette prison et, alors, nous règlerons nos comptes! Oui, je mettrai le temps à profit pour ruminer une vengeance, comme jamais il n'y en a eue.

Et toi, aussi, vieille scélérate, ajouta-t-il, en se tournant vers la mère Cazotte, toi aussi, tu me passeras par les mains... Quant à ce chenapan de Ravaillac, je le piétinerai, je le reduirai en bouillie!

— Oui, je te crois, mon pauvre ami. Tu ferais tout cela, et bien autre chose encore, si tu t'échappais de cette cage! Mais

pour cela, il faut y voir clair, et tu n'aurais pas trop de tes deux yeux, pas vrai ?

— Aussi, je les mettrai à profit, infâme bougresse, riposta Tête-de-Mort, pour te voir te tortiller sous ma poigne comme un serpent blessé.

— Le fait est, que les yeux, c'est ce que tu as de mieux, dans ton mignon visage, reprit Pompadour. Aussi, je prétends les conserver en souvenir de toi, car il est probable que je ne te reverrai plus de quelque temps, mon amour.

Tête-de-Mort, debout dans sa cage, fixa sur sa femme un regard effaré.

— Que veux-tu dire, misérable, dit-il, enfin, tremblant malgré lui à l'horrible pensée qui lui venait. Que dis-tu là, de mes yeux ? Mais, raille, va... Je me ris de tes vaines menaces. Essaie seulement de passer à portée de mon bras !

Mais au même instant, il recula de quelques pas. Il porta les mains à la figure, chancela et, un moment après, s'abattit sur le plancher de sa cage.

La vieille Cazotte avait sorti de sa poche, sans être remarquée, une poire, remplie d'un puissant anesthésique, et en avait dirigé le jet vers son visage. L'effet du chloroforme fut foudroyant.

— Et maintenant à l'œuvre, Ravaillac, dit Pompadour. Solide comme il est, il ne restera pas longtemps endormi. Il s'agit de mettre les instants à profit.

Pompadour s'éloigna et revint un moment après avec un réchaud tout allumé, dans lequel rougissaient deux longues aiguilles de bourrelier, emmanchées dans des bouchons. Ravaillac rouvrit prestement la cage, s'approcha avec quelques précautions de son ancien compère, étendu tout de son long sur le dos, puis, d'un bond, s'accroupit sur sa poitrine.

La lueur d'une des lanternes élévée par la main fine de Pompadour, au bout d'un bras plus divin encore de forme et de carnation, tomba sur l'affreux visage de Tête-de-Mort, dont le

faux nez et la fausse barbe, étaient tombés depuis longtemps.

Déjà, le vieux bandit n'avait plus de nez, ni d'oreilles. Bientôt, il serait encore privé de ses yeux ! Effroyable était le châtiment que Dieu lui réservait pour ses crimes.

Un gémissement échappa à la poitrine de Tête-de-Mort.

Ravaillac bondit, sauta hors de la cage et en cadenassa promptement la porte. Au même instant, la lueur des lanternes disparut.

La mère Cazotte, Pompadour, Ravaillac se tenaient serrés les uns près des autres, dans une attente pleine d'angoisse. Leur forfait avait-il réussi ? Ravaillac avait-il bien atteint les pupilles du malheureux ?

La preuve ne devait pas tarder à se produire.

Au bout de quelques minutes, le vigoureux bandit reprit connaissance.

Il se releva et se dirigea à tâtons dans la cage. De temps à autre, il portait la main à ses yeux, où il sentait une vive douleur.

— Il fait nuit ! gronda-t-il. Il me sembla avoir dormi. Les misérables se sont retirés et ils m'ont laissé sans lumière.

— Découvrez les lanternes, maintenant, dit tout bas Ravaillac aux deux femmes.

Deux rayons de clarté tombèrent à la fois sur le visage de Tête-de-Mort. On verrait bien si le coup n'avait point râté.

Cependant, le bandit, continuait à se diriger, à tâtons, le long des froids barreaux.

— Tonnerre ! Qu'il fait sombre ! grommela-t-il avec colère. Tout à l'heure, je pouvais encore distinguer quelque chose, mais maintenant, plus rien !... Mais c'est vrai, cette maudite écurie n'a point de fenêtres... De là ces ténèbres d'Egypte.

— Il est aveugle, murmura Pompadour, avec une joie triomphante. Il n'y verra plus jamais et, pour jamais aussi, le voilà réduit à l'impuissance.

Tête-de-Mort releva le front en écoutant.

— Eh! Qui parle ici... Est-ce toi, chienne de femme?

— Naturellement, mon amour. C'est Pompadour, ta tendre moitié. Est-ce que tu ne me vois pas?

— Sale garce, comment pourrais-je te voir? Il fait noir, ici, comme dans un four!

— Tu rêves, chéri. Ma mère et moi, nous avons chacune une lanterne.

— Tu mens! cria Tête-de-Mort d'une voix éclatante, où ne perçait que trop son immense angoisse. Je te dis qu'il fait sombre ici comme dans un tombeau!

— Et il en sera toujours ainsi pour toi, désormais, mauvaise tête, riposta en riant Pompadour. Tu ne verras plus le soleil, le clair soleil qui fait murir les citrouilles, la lune, mon gars, et les étoiles, à la lueur desquelles tu as fait tant de bons coups, scélérat! Tu te souviens des « Mystères de Paris, » un chic livre ou, à ton arrivée de Prusse, tu as commencé à t'initier à ceux de l'argot? Nouveau Maître d'Ecole, tu te dirigeras à tâtons dans les sentiers, pour nous fleuris, de l'existence et un enfant te renverseras d'une chiquenaude. Car tu es aveugle, mon bon, tu es aveugle, Tête-de-Mort et tu le seras jusqu'à ton trépas que le « boulanger » veuille hâter, pour ma plus grande joie.

Une clameur horrible, faite de rage, d'angoisse, de souffrance et de supéfaction s'échappa des lèvres du malheureux, suivie d'un rire de fou.

— Ah! Ah! Ah! Tu veux t'amuser de moi, Pompadour, dit, ou plutôt hurla Tête-de-Mort. Tu veux me foutre la frousse... Mais pas bête, moi... J'ai débiné le truc! Et je me fiche de toi, va, dans les grands prix... Moi, aveugle! Ah! Ah! Ah! J'y voix mieux que toi, chassieuse! Tiens, j'ouvre les yeux, tout grands, car je les sens là, dans mon crâne... Mais...

Le misérable se tut, soudain. Puis, il reprit d'un ton plaintif :

— Mais cette douleur, là... Mes yeux me brûlent... C'est

étrange ! Tonnerre, je n'ai jamais eu mal aux yeux, comme ça !...

Qu'est-ce que tu en as fait, de mes luisants, dis, Pompadour ? Ah ! s'il était vrai !... Ces lumières ?... Pourquoi suis-je seul, à ne pas les voir ?... Est-ce que je suis aveugle ?... Aveugle !... Je veux sortir d'ici... Ah ! ma pauvre tête !... Mais non, je me la défoncerai plutôt contre ces barreaux !... Libre !... Il faut que je sois libre !... Je veux me ruer sur toi, te déchiqueter à coups de dents !... Je veux me laver les mains dans le sang de tes entrailles ! Mais non ! Non !... Je ne vous ferai pas de mal !.. Ayez pitié de moi... J'ai toujours été bon pour vous... Dites-moi que tout ceci n'est qu'un bon tour que vous avez voulu me jouer !... Qu'il fait sombre ici, pour tous... Qu'il n'y a de lumière pour personne !.,. Car, je ne suis pas aveugle... non, je ne veux pas être aveugle... Demain, lorsque le jour luira, j'y verrai comme vous... comme tous les autres...

Ah ! Vil meurtrier, trois fois maudit !... Tu m'as ravi plus que l'existence, tu m'as privé de la clarté du ciel !... Sans yeux, je ne suis plus un homme !... Je ne suis plus même une bête, mais un misérable ver qui l'on écrase en passant, sans y prendre garde !... Mais, non, un ver !... Un tigre, plutôt, un tigre aveugle sait encore déchirer et mordre !... Arrivez !... Arrivez !

Comme frappé de folie, Tête-de-Mort, hurlant, rugissant, bondissait au hasard dans sa cage, se heurtant cruellement aux barreaux de fer. Le sang ruisselait de son visage et de ses mains.

Enfin, sa rage arriva au paroxysme. De sa gorge sanglante s'échappa comme un râle et il alla rouler, de nouveau, sur le plancher de sa cage.

Ravaillac n'attendait que ce moment, prévu par tous. Il rouvrit la porte, sauta sur le corps privé de sentiment, lui garrota solidement bras et jambes et lui enfonça un baillon dans la bouche.

Ce ne fut point chose aisée que de transporter le colosse hors

de sa cage et de l'écurie. Mais Pompadour et la mère Cazotte aidant, on parvint à la traîner jusque dans la cour.

Il s'y trouvait une charrette légère, de celles dont se servent les paysans pour amener leurs légumes au marché. On y hissa Tête-de-Mort, qu'on étendit, sans cérémonie dans le fond, en le couvrant de paille et de sacs vides, de façon à le dissimuler aux regards indiscrets.

Un cheval fut attelé par les deux femmes, au véhicule rustique et Ravaillac, qui pendant ce temps avait endossé, par dessus ses vêtements, une vieille houpelande, sauta sur la banquette et saisit la bride.

— Transportez-le le plus loin possible de Paris, lui dit la vieille Cazotte, pour que ce monstre aveugle ne puisse plus jamais retrouver son chemin.

— Soyez tranquilles, je sais ce qu'il me reste à faire. Moi-même, je ne tiens pas à revoir jamais Tête-de-Mort, car s'il est aveugle, il a conservé toute sa force musculaire et il ne ferait pas bon passer par ses mains.

Le bandit ne put s'empêcher de frissonner à cette dernière pensée.

Il toucha l'épaule de Pompadour, du bout de son fouet, se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Belle Pompadour, voilà huit heures qui vont sonner bientôt. Je serai de retour à Paris, entre minuit et une heure. N'oublie point de laisser ta porte fermée seulement au loquet.

— Tu la trouveras entrebaillée, répondit la jeune femme. Monte tout droit et va vers la chambre où tu verras de la lumière.

— Voilà une fichue nuit qui s'annonce dit Ravaillac, montrant la neige qui commençait à tomber. Mais on verra à se réchauffer tout à l'heure, n'est-ce pas, ma belle ? Allons, en route !

A ce signal, le cheval se mit en mouvement. L'ogresse avait ouvert la porte du couloir, refermée aussitôt l'entrée de Tête-de-

Mort, conduit par Ravaillac. La charrette disparut dans les ténèbres.

— Libre! Libre! s'écria Pompadour, avec ivresse, en sautant au cou de sa digne mère. Dès demain, je vais commencer une vie nouvelle. Et je n'appartiendrai plus qu'à celui que j'aime.

— Pourvu que tu te fourres pas le doigt dans l'œil, au sujet du beau ténébreux, dit la vieille, en hochant la tête. Tu en as pour lui jusque par dessus les oreilles et je comprends ça, car c'est un tout autre gaillard que l'Apollon du cimetière dont nous venons de souffler les quinquets... Je n'ai pas de peine, aussi, à croire qu'il aime ma jolie, ma charmante, ma tendre petite Pompadour... Cependant, tiens toi sur tes gardes... Tous les hommes, crois-en ma vieille expérience, sont faux et trompeurs... S'il te fait des traits, arrange toi pour avoir pris l'avance.

— Ne parle pas ainsi, répondit la superbe et perverse créature, en fronçant le sourcil. Si jamais le beau ténébreux s'avisait de me repousser, comme les autres hommes ont l'habitude de le faire, leur première fougue de passion éteinte, il ne m'en coûterait pas seulement la vie, mais il y perdrait la sienne.

Et la même femme, qui venait de se débarrasser si cavalièrement d'un mari, en lui faisant crever les yeux, pour se mettre à l'abri de sa vengeance, répandit des pleurs à l'idée que son amant pourrait songer au jour à se détacher d'elle.

— Pleure pas, ma mignonne, dit l'ogresse, en la flattant de la main. Tu es bien assez belle pour enchaîner ton beau ténébreux jusqu'à la fin. Mais dis-moi, maintenant, que vas-tu faire avec cette autre horreur de Ravaillac? C'est cette nuit qu'il doit se présenter pour recevoir sa récompense.

— Et il la recevra, répondit Pompadour en riant. As-tu envoyé quelqu'un de sûr, porter, cette après midi, ma lettre au beau major?

— Cette lettre lui a été remise en mains propres.

— Alors notre cher Ravaillac n'aura point à se plaindre. Au

lieu de s'engager à moi, c'est la guillotine qui lui tiendra lieu de maîtresse. N'est-ce point là une galante fiancée ? Elle n'a qu'un défaut, c'est de sauter un peu rudement au cou de ses maris.

Pompadour et la vieille Cazotte revinrent en riant, à la maison de la Villette.

L'ogresse s'empressa de couvrir la table, dans la pièce bien chauffée où, presque au début de ce récit, nous avons fait connaissance avec Tête-de-Mort et sa belle moitié. Elle sortit de l'armoire, le linge damassé, les porcelaines et les cristaux, fruits de longues rapines. Un poulet froid, des sardines, une terrine de foie gras et un homard mayonnaise composèrent le festin, arrosé de deux bouteilles de fin champagne, et d'un bol de punch.

Pompadour était rayonnante et sa mère la couvrait de regards attendris.

A les entendre rire et plaisanter, on se serait ému devant ce joli tableau de famille. Certes, se fût-on dit, cette respectable maman et cette belle jeune femme, pour être si joyeuses, ont dû sanctifier leur journée par quelque noble et généreuse action !

XXXVI

Le mal châtie son auteur

Pendant ce temps, Ravaillac faisait trotter son cheval dans les ténèbres d'une froide nuit d'hiver.

Certes, sa situation était moins agréable que celle des deux

femmes que nous avons laissées, sablant gaiment leur Moët et Chandon, dans une chambre chaude et bien éclairée.

Il ne faisait point précisément un froid rigoureux, mais la neige tombait sans interruption et avait revêtu le soi-disant voiturier d'un manteau blanc.

Qui pis était, les chemins entre Paris et Versailles défoncés par le dégel et la pluie, se trouvaient, en cette saison, assez mal entretenus et la charrette, mal assise sur ses roues, était rudement secouée.

Il faut dire que, prudemment, Ravaillac, avait pris par des sentiers détournés, pour voiturer sa charge compromettante.

Il n'ignorait pas que les gendarmes avaient l'indiscrète habitude de visiter parfois les véhicules qu'ils croisaient, la nuit. En ce moment, on dévalisait ferme à Paris. Et les cambrioleurs avaient dans les environs des cachettes où, de préférence, ils transportaient leur butin.

Ravaillac roulait depuis environ deux heures, fort ennuyé et assez inquiet, lorsque le destin sembla vouloir se jeter en travers de ses espérances.

Un cavalier en uniforme militaire, surgit tout à coup devant lui et lui cria d'arrêter.

— Où allez-vous? demanda le gendarme.

— A Montreuil, brigadier, répondit Ravaillac, en tremblant.

— Vous en êtes à deux lieues. Qu'y a-t-il dans cette charrette?

— Ah! monsieur, gémit Ravaillac, d'un ton pleurard, je conduis une charge bien triste, allez! Mon pauvre grand père est mort, il y a deux jours, à Paris d'une maladie terrible, qui a commencé par lui manger le nez et les oreilles. Mais le brave vieillard n'en a pas moins demandé, avant d'expirer, d'être enterré dans le cimetière de son village. Alors, je me suis fait délivrer le corps à l'hôpital, où il est décédé, et je le transporte à Montreuil. Mais, je vais vous le montrer.

Et poussant un nouvel et hypocrite soupir, il découvrit la face

immobile sous ses liens et son baillon, de Tête-de-Mort, d'ailleurs évanoui. Le gendarme, saisi d'horreur, fit faire un bond de côté à son cheval.

— Poursuivez votre chemin, dit-il, avec dégoût. Le cadavre de votre beau-père n'a pas l'air de dater de deux jours, mais bien de deux ans. On le dirait exhumé du tombeau et déjà mangé par les vers.

Promptement, heureux d'avoir réussi dans sa ruse, Ravaillac recouvrit la tête hideuse du bandit aveugle.

— Hélas ! reprit le faux voiturier, en feignant de pleurer, ce qu'il advient d'une créature humaine quand la camarde a passé avec sa faux ! Lorsque vous serez mort, monsieur le gendarme, vous aurez cette figure là, et moi aussi !

L'homme de la loi fit s'écarter son cheval un peu davantage du char funèbre.

Ravaillac lui demanda poliment le chemin le plus court pour atteindre promptement Montreuil et fit repartir son cheval.

La pauvre bête avait grand peine à avancer. Les chemins, couverts de neige, devenaient de plus en plus mauvais et les flocons tourbillonnaient de plus en plus serrés. Enfin, Ravaillac discerna quelques lumières au loin.

— Ce doit être Montreuil, se dit-il.

Quelques minutes plus tard, il se trouva près d'un grand corps de bâtiments, entouré de champs et de prés, qu'il jugea être une ferme d'importance.

Aucune des fenêtres ne laissait filtrer de lumière, mais des deux côtés de la porte charetière était pendue une grosse lanterne, tout allumée, probablement pour indiquer le chemin aux voituriers et aux passants.

Ravaillac arrêta son cheval à une certaine distance de la ferme, sur la lisière d'un petit bois, d'où partait un sentier, menant à l'habitation rurale. Il sauta au bas de la banquette, et écarta la paille et les sacs vides recouvrant le corps de son

ex-ami et complice Tète-de-Mort. Celui-ci était maintenant plongé dans un sommeil de plomb. Après le violent accès de rage, qui avait épuisé à la fois son corps et son esprit, il était tombé dans un état presque cataleptique.

Il ne se réveilla même point lorsque Ravaillac le tira péniblement du fond de la charrette et, réunissant toutes ses forces, le traîna au bord du taillis en ayant l'humanité de lui pousser sous la tête, une botte de paille, en guise d'oreiller.

Il ne faut point oublier que Tète-de-Mort, chaudement vêtu, portait par dessus ses habits un long paletot de poils de chameau, suffisant pour le protéger contre le froid, pendant cette neigeuse nuit d'hiver. Il était, de plus, intérieurement réchauffé, par le vin consommé chez le mastroquet du faubourg Saint-Antoine.

Avec toutes les précautions voulues, le tueur de femmes desserra les sangles maîtrisant les membres de sa victime et lui retira le baillon de la bouche.

Le malheureux fit entendre un sourd gémissement, remua les mains, étendit les jambes, puis retomba sur son oreiller de paille et, se retournant sur le côté, se remit à dormir, en ronflant comme une roue de moulin.

— Adieu, ma vielle branche, murmura Ravaillac en prenant congé de son ancien associé ! Je t'abandonne à ta déstinée et souhaite que tu tombes entre les mains de gens qui vaillent mieux que toi et moi. Si, pourtant, les paysans de ce village, te prenaient pour un diable incarné — et cela n'aurait rien d'extraordinaire, tu risques fort d'être tué, par eux à coups de fourches et de fléaux. Mais, même, alors, tu ne perdrais pas grand chose en perdant la vie.

En cet instant, les chiens de la ferme se mirent à aboyer et le cheval, inquiet, fit mine de partir tout seul.

Ravaillac sauta prestement sur sa banquette, tourna bride et fit prendre à l'animal un temps de galop.

Bientôt il eut laissé Montreuil derrière lui et comme, désormais

il n'était plus obligé de prendre par des chemins détournés, le retour s'opéra beaucoup plus promptement et plus gaiment que l'aller.

Pendant le trajet, les idées les plus agréables vinrent bercer Ravaillac. Il lui semblait voir flotter devant lui la voluptueuse image de Pompadour, revêtue seulement d'un léger voile. Il la voyait étendre amoureuse ses bras ronds et blancs, lui offrir ses lèvres, avides de son baiser. Et il l'entendait lui crier :

— Viens, mon gros chien roux. La douce récompense t'attend à mes côtés.

Les yeux du bandit brillaient de concupiscence et, d'une main impatiente il fouettait sans discontinuer son cheval, pour lui faire regagner plus vite Paris et surtout la maison de la Villette où l'attendait la double volupté de la possession et du meurtre.

. . . .

Vers six heures du matin, le vent tourna. Peu après minuit, la neige avait cessé de tomber et le temps était redevenu clair. Il gêlait.

Vers cinq heures, tout s'éveilla, à la ferme de Montreuil. Mais à sept heures, seulement, s'ouvrit la large porte et une jeune fille, svelte et robuste, prit le chemin du village.

Elle portait au bras un panier d'osier tressé et un beau chien de chasse, à robe brune, aux yeux fidèles et à la queue en panache, gambadait autour d'elle.

Cette jeune fille était vraiment belle, et partout on eut admiré ses formes rondes et régulières, ses joues fraîches, ses yeux vifs et intelligents et sa belle chevelure blonde, retombant en deux larges nattes sur ses épaules.

Le costume simple, mais non sans élégance, des paysannes des environs de Paris, lui allait à merveille.

C'était Georgettte, fille du père Jacquin, qui depuis de longues années occupait à bail la ferme des Javelles.

Georgette était la joie et l'orgueil de ses parents, la perle de Montreuil.

On n'aurait pu trouver, à deux lieues à la ronde, fillette plus belle, plus avenante et plus sage, surtout, que la charmante enfant.

Comme tous les matins, Georgette se rendait au village pour y faire ses achats, accompagnée de son inséparable escorte, le fidèle Greif.

Greif (griffon) — ainsi se nommait le chien — portait un nom allemand, d'accord avec son origine réelle. Pendant la guerre franco-allemande, un officier prussien avait amené en France le grand père du chien en question, qui dejà portait le nom de Greif. Au cours du siège, la balle d'une mitrailleuse avait tué l'officier et son brave chien, était resté près du corps de son maître, lêchant, en gémissant la blessure, jusqu'à l'instant des funérailles.

Le vieux Jacquin, père de fermier actuel, recueillit le pauvre animal et lui assigna une niche daus sa cour. Greif, bien traité et caressé, avait fini par se consoler de la mort de son premier maître et, jeune et bouillant, par conter fleurettes, sous les grands arbres de la ferme, â une belle chienne française, appartenant à son second maître.

Il en résulta une fille, héritière de sa race, de son poil et même de son nom, car on lui donna celui de son père, et le Greif actuel, le fidèle ami de Georgette, naquit à son tour, petit fils du chien amené d'Allemagne, par l'officier tombé sous une balle francaise.

Le lecteur se demandera peût-être la raison de ce pédigrée? Mais la suite de ce recit prouvera que, par exception, le héros à quatre pattes, qui en est l'objet, n'est point indigne d'une généalogie en règle.

Georgette s'engagea dans le sentier passant devant le petit bois et qui raccourcissait fort le chemin du village, Soudain, le chien

se répandit en aboiements furieux et bondit rapide comme une flèche, vers le massif d'arbres.

La jeune fille s'arrêta ne comprenant rien à la conduite de son chien qui n'aboyait d'ordinaire que lorsque quelque personnage suspect, mendiant ou vagebond rodait aux entours de la ferme.

Un appel au secours retentit alors aux oreilles de Georgette, qui courut vers la lisière du bois où l'attendait un spectacle peu rassurant. Le chien se tenait, le poil hérissé et grondant, devant un homme, dont la face hideuse faillit faire s'évanouir d'effroi la jeune fille. Mais ce n'était point une craintive mijaurée, comme les demoiselles de la ville, elle avait du bon et vaillant sang de paysan dans les veines ; elle se remit bientôt.

— Ici, Greif, cria-t-elle. Laissez ce monsieur tranquille. Veux-tu bien venir, et tout de suite !

Mais, pour la première fois de sa vie, le chien n'obéit point à sa voix. Les deux pattes appuyées sur les épaules du sinistre inconnu, il découvrait ses dents blanches en redoublant ses abois.

— Ne faites pas un mouvement, monsieur, cria vivement Georgette, car le chien serait capable de vous déchirer. Attendez que j'aille chercher du secours.

— Hâtez-vous, je vous prie, ma bonne dame, gémit Tête-de-Mort, tenu en respect par le chien et que nos lecteurs ont, naturellement, reconnu. Mon Dieu, comment peut-on laisser circuler, sans muselière, de pareils animaux dans les rues de Paris et ce par la nuit sombre, alors qu'on n'y voit pas à deux pas devant soi.

Mais Georgette n'avait point entendu ces paroles. Elle avait couru vers la ferme, dont elle revint bientôt, en compagnie de son père et de quelques valets.

Il ne fût pas facile d'arracher au chien son gibier humain, d'autant plus que les valets refusèrent de prendre le parti du

hideux inconnu, disant, en faisant force signes de croix, que Greif avait raison, et que cet homme, sans nez et sans oreilles, ne pouvait être qu'un échappé des enfers, sinon Satan, en personne. Mais le fermier, heureusement, avait une bonne tête, à l'abri de toute faiblesse superstitieuse.

Il s'interposa entre Tête-de-Mort et le chien furieux, dont il excusa l'excès de zèle par un excès de fidélité.

— Au surplus, monsieur, ajouta-t-il, je vous prierais de ne pas passer devant ma porte sans me faire l'honneur d'entrer chez moi. Vous vous rendiez sans doute à Versailles et vous vous serez trompé de route ?

— A Versailles ?

Tête-de-Mort porta les mains à son front brûlant.

Quoi ? Il ne se trouvait plus à Paris ? Quels étaient donc ces gens qui l'entouraient et dont il entendait les voix pour la première fois de sa vie ?

Où se trouvaient Pompadour, la mère Cazotte et Ravaillac qu'il s'était présentés à lui, dans un effroyable cauchemar ?

— Veuillez m'excuser, monsieur, balbuta-t-il d'une voix tremblante. Je voudrais bien savoir où je suis, ici ?

— A Montreuil.

— A Montreuil ! s'écria Tête-de-Mort, stupéfait. Et comment y suis-je venu ?

— Il me serait impossible de répondre à cette question, puisque vous semblez l'ignorer vous-même. Mais pardonnez moi ma question. N'êtes-vous pas malade ? Allons, suivez-moi dans ma maison et quand vous serez un peu remis, vous pourrez poursuivre votre route.

Le fermier fit quelques pas en avant. Tête-de-Mort voulut le suivre, en s'orientant dans la direction de la voix, mais il trébucha, s'arrêta et dit avec inquiétude :

— Est-ce que vous n'auriez pas une lanterne, ou tout au moins

une allumette ? C'est bien la nuit la plus sombre que j'ai jamais vue. Je ne distingue rien à un pas devant moi !

Le fermier regarda l'inconnu avec surprise et, secouant la tête :

— Vous dites qu'il fait nuit sombre et que vous n'y voyez goutte. Mais, mon cher monsieur, il fait grand jour et le soleil est levé depuis longtemps.

Tête-de-Mort chancela, tremblant comme un frêle roseau. Il se couvrit le visage de ses mains et éclata en gémissements.

— Aveugle ! cria-t-il. Ce n'était pas un songe ! On m'a aveuglé, et je condamné à une nuit éternelle !

Et il roula sur le sol. Les assistants de cette terrible scène l'entouraient, muets, le regardant avec un mélange de pitié et d'horreur.

Georgette alla à son père et lui jetta les bras autour du cou.

— Quel sort affreux ! murmura le fermier. Mutilé et aveugle ! Relevez-le, mes enfants et transportez-le à la ferme. Ce malheureux à besoin de notre secours.

Les valets obéirent à l'ordre du maître, mais en transportant à la ferme, le bandit privé de connaissance, ils murmurèrent une courte prière pour implorer l'aide céleste contre la puissance de l'Enfer.

Enchaîné à sa niche, Greif hurlait maintenant. Or, la superstition populaire veut que les chiens ne hurlent ainsi que lorsque la mort est proche ou qu'un danger menace le seuil qu'ils sont chargés de garder.

. . . .

Il était près d'une heure du matin lorsque Ravaillac rentra dans Paris.

Comme il en était convenu avec la mère Cazotte, il se rendit d'abord au Moulin d'Or, dont le couloir n'était fermé qu'au loquet, remisa la charrette, détela le cheval et l'attacha à la mangeoire, garnie de foin.

Puis, content d'en avoir fini, il se hâta vers les hauteurs de la Vilette.

Il marchait comme dans un songe, ne songeant qu'à la jeune femme qui devait l'attendre depuis longtemps. Enfin, il atteignit la maison de Tête-de-Mort.

Oui, c'était bien la maison du malheureux qu'il avait aveuglé, après l'avoir attiré dans un piège, de l'homme qu'il venait d'abandonner en pleins champs dans la neige, sans espoir de secours. Et pendant que sa victime restait exposée à toutes les intempéries de la saison, il se glissait dérisoirement dans sa demeure, pour aller rendre compte, en riant, à sa femme infidèle, de la façon dont il s'était débarassé du vieux, à Montreuil.

Ravaillac poussa doucement la porte, laissée entrouverte et pénétra dans le corridor. Une petite lampe brûlait dans une niche, délicate attention, sans doute, de Pompadour pour son visiteur nocturne. Mais il connaissait trop bien la maison pour avoir besoin de lumière.

Le bandit se rendit tout droit à la cuisine, qui servait également de salle à manger et de lieu de réception à l'ancien couple. Il y faisait sombre, mais un tison, tombant du foyer, qui n'était point encore tout à fait éteint, brilla dans la nuit.

Ravaillac s'orienta vers une porte donnant sur la chambre à coucher. Marchant sur la pointe des pieds, il s'approcha sans faire de bruit et mit la main sur le pommeau.

Mais, soudain, il s'arrêta, inquiet. Il avait cru entendre de l'autre côté un murmure de voix. Qui donc était là ? Personne, assurément, que Pompadour qui, à cette heure, ne pouvait avoir reçu de visites. Tête-de-Mort n'était point à craindre, pour l'instant. Peut-être le beau ténébreux ? Le sinistre major ? Mais non, celui-là ne se risquerait à s'interposer entre le tueur de femmes et la belle qui avait promis de lui appartenir. Ravaillac était bien décédé à supprimer n'importe qui se placerait sur son

chemin. Il mit la main dans la poche de sa veste et en retira un couteau, tout ouvert.

Cependant, par mesure de prudence, il s'était arrêté, tendant l'oreille. Mais il n'entendait plus rien. Quelle sottise, à lui, de prendre l'alarme. Il referma son couteau et le remit dans sa poche.

Puis, doucement, il ouvrit la porte. Il était dans la chambre à coucher, éclairée par une lampe basse, à abat-jour de papier rouge, projetant sur les meubles et les étoffes qui se trouvaient dans son rayon, de faibles reflets roses.

Personne, dans l'appartement. Mais dans le lit, placé à l'autre extrémité, vis-à-vis de la porte, il distingua, sous la couverture blanche, les formes de celle qu'il y venait chercher.

— Pompadour ! murmura Ravaillac en frissonnant d'aise. Pompadour, c'est moi ! Moi, ton bon chien roux.

Pas de réponse. Seulement, dans le lit, un léger mouvement.

— Elle joue à cache-cache ! se dit en riant le bandit. La coquine ! Elle m'a ensorcelé !... Il faut que je la possède... et que je la tue !

D'un bond il fut près du lit, sur lequel il se pencha avec un cri de fauve en rut.

— Pompadour, ma chérie... me voici !

Mais son cri d'amour se changea en cri de détresse. Deux bras musculeux s'étaient jetés autour de son cou et le serraient à l'étrangler. Un homme, en uniforme d'agent de la sûreté, s'était tenu caché dans le lit de Pompadour.

Ravaillac essaya de se dégager et mit la main à la poche pour y reprendre son couteau. Mais au même instant, tout s'anima autour de lui.

De dessous la table, de dessous le lit, des armoires, de la chambre adjacente surgirent de nombreux agents. En un clin d'œil, Ravaillac fut renversé sur le parquet et ligoté de façon supérieure.

— Eh ! bien mon tendre ami, le rousseau, lui dit une voix railleuse et bien connue, celle de Gilbert, l'habile policier, eh ! bien, Ravaillac, tu es donc retombé sous ma coupe ? Cette fois il s'en ira pour toi de la guillotine. C'est comme si tu y étais.

Ravaillac laissa échapper un effroyable juron.

— Cette garce m'a vendu ! s'écria-t-il. O double brute que j'étais de me laisser entortiller par cette satanée largue ! Et c'est pour elle que j'ai trahi mon meilleur ami. Je ne mérite pas mieux que la guillotine et le couperet fera chose excellente en tranchant cette tête d'imbécile !

Mais les agents s'inquiétaient aussi peu de ses blasphèmes que de ses réflexions philosophiques. On l'emballa dans un fiacre et on le transporta au dépot, où on l'enferma dans le quartier réservé aux criminels dangereux.

La cellule était bien faite pour empêcher toute nouvelle tentative d'évasion. Une double porte de fer, de formidables barreaux aux fenêtres, des murs de quatre pieds d'épaisseur auraient défié les efforts d'un cyclope.

C'est dans cette cage qu'on laissa le triste Ravaillac à ses méditations.

Le bandit songea à Tête-de-Mort, à Pompadour, à sa stupide confiance et il se demanda ce qui valait le mieux d'errer par le monde, privé de la vue, ou de perdre sa tête sous le tranchant de la guillotine.

Lorsque le jour parut, Ravaillac n'avait point encore résolu la question. Les deux termes de la proposition lui semblaient également désagréables.

. . . .

Le jour suivant, la jeune et belle comtesse de Rochemaure s'installait dans un luxueux appartement du boulevard Bonne-Nouvelle

XXXVII

Chez le prêteur sur gages

Une profonde détresse régnait dans la mansarde de la Villette où, depuis six semaines, s'étaient réfugiées Paulowna Mirowitch et Eva Ritter. Le besoin était survenu pour les deux jeunes filles beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y attendaient.

Nous savons comment, après les scènes tragiques de l'Eglise russe, la princesse, sauvée et entraînée par sa dévouée compagne, s'était réfugiée dans une petite chambre du quartier populeux de la Villette, d'abord pour échapper aux poursuites du sinistre major et ensuite pour se mettre secrètement en communication avec le vicomte Emile de Ribès afin de porter aide et secours au malheureux jeune homme, dans la mesure du possible.

Mais cette dernière résolution n'avait même pu recevoir un commencement d'exécution.

Les violentes émotions, éprouvées par Paulowna, avant et pendant la cérémonie du mariage, n'étaient point restées sans suites funestes. Dès le lendemain, elle s'était sentie indisposée. Des pâleurs, des abattements, des palpitations de cœur et de nombreux accès de fièvre se succédaient. Eva observait avec angoisse ces inquiétants changements dans une santé naguère si florissante. Et lorsque l'affaissement général s'accentua encore et menaça de dégénérer en mélancolie noire, elle n'hésita point à recourir aux soins d'un des meilleurs médecins du quartier.

Celui-ci secoua la tête, prescrivit des fortifiants et force remèdes !

Pendant trois semaines il vint voir tous les jours sa jeune et nouvelle cliente. Disons le, Paulowna se rétablit. Mais les visites du docteur et les notes du pharmacien avaient dévoré toutes les économies de la pauvre Eva.

La jeune fille, alors, chercha à se procurer de l'ouvrage. Elle alla de magasin en magasin. Mais nulle part on n'avait besoin de ses services, la morte saison étant là. Promptement la famine s'était instituée cuisinière du pauvre petit ménage et quoique, personnellement, Eva Ritter ne craignit point pour elle même l s privations auxquelles, maintefois déjà, elle s'était trouvée exposée, elle ne pouvait se résigner à en voir souffrir sa compagne, élevée dans l'abondance et dans le luxe. Le cœur lui saignait à devoir la priver, non point, hélas! du superflu, mais du strict nécessaire.

Cependant, les deux jeunes filles possédaient un objet de grande valeur et dont la vente leur eût assuré de quoi vivre pendant plusieurs années : la superbe broche-médaillon offerte par le comte, la veille du mariage si tragiquement dénoué.

Mais chaque fois que la jeune princesse parlait de sacrifier cet inutile bijou aux besoins toujours plus urgents de l'association, Eva s'y était opposée avec la plus grande énergie.

— Jamais je ne souffrirai, dit-elle, que vous vous sépariez de ce joyau. Je sais combien il vous est cher, bien qu'il vous ait été donné par un homme exécré et maudit. En toute équité, nous serions obligées de le lui renvoyer, mais outre que ce serait risquer de le remettre sur nos traces, en indiquant que vous vivez encore, le comte nous a fait trop de mal à tous pour que nous ayons à nous piquer d'aucun scrupule à son égard. D'ailleurs, nécessité fait loi. Mais vous avez pour ce médaillon une affection toute particulière, provenant sans doute du billet jauni que vous y avez découvert pendant la terrible nuit où...

Paulowna fit un geste, comme pour imposer silence à des souvenirs si cruels pour la pauvre fille.

— Enfin, ajouta Eva, il y a en moi une voix secrète qui me dit que jamais vous ne devez vendre ce bijou.

— Mais il nous faut bien prendre un parti ! s'écria la pauvre petite princesse. Dans deux jours nous avons notre terme à payer et déjà nous manquons de pain. Notre provision de charbon est épuisée et la gelée s'annonce. Comment faire pour sortir de peine ?

Eva soupira, n'osant regarder sa compagne.

— Oui, dit-elle, il nous faut de l'argent à tout prix. Mais comment nous en procurer ?

Un coup discret fut, en ce moment, frappé à la porte de la mansarde.

Eva alla ouvrir et, sur le seuil, apparut un jeune homme, dont l'aspect seul aurait révélé l'artiste futur ou le simple rapin. Mais on aurait penché plutôt vers la première hypothèse.

De longues boucles blondes encadraient son front intelligent. Ses formes juvéniles étaient gracieusement prises dans un complet de drap marron, bien coupé.

Mais l'enfant se trahissait encore dans l'expression naïve et bonne d'une physionomie où nous retrouvons les traits de Francisco Gioletto, à la place de qui Lucie Dreyfus s'était embarquée, en qualité de mousse, à bord de la « Gloire. »

Grâce à l'intervention de la bonne fée, rencontrée à Brest, Francesco avait pu regagner Paris, à l'insu de son terrible beau père, et y poursuivait ses études avec la plus grande émulation.

Le hasard l'avait rendu voisin des deux jeunes filles. Quoi qu'il n'y eut point question d'amitié entre elle et le jeune peintre, Paulowna et Eva lui portaient un certain intérêt et de temps à autre le recevaient volontiers, pendant un quart d'heure, pour lui entendre parler de ses espérances et de ses progrès.

— Pardonnez-moi, mesdames, dit Francesco, saluant, et regardant, surtout Paulowna, avec un sentiment de respectueuse sympathie. Mais vous m'obligeriez beaucoup en me changeant

un billet de vingt francs. J'aurais besoin de monnaie pour faire faire une course au portier.

Les jeunes filles se regardèrent d'un air embarassé.

Eva répondit involontairement avec un triste sourire.

— Et nous, nous aurions bien besoin de monnaie aussi, petite ou grande. Seigneur peintre, vous nous croyez plus riches que nous ne le sommes.

Francesco se troubla et son visage trahit une pénible surprise.

— Est-ce que vous seriez gênées ? demanda-t-il. Oh ! dans ce cas vous permettrez bien à un voisin et à un ami de...

Un mouvement, plein de fierté de Paulowna, lui coupa la parole.

— Mon amie Eva s'est permise une mauvaise plaisanterie à votre égard, monsieur Gioletto, dit-elle. Nous n'avons besoin d'aide de personne.

— Oh ! ne m'en veuillez point de mon indiscrétion ! balbutia le pauvre jeune homme. Pardon de vous avoir dérangées... Je me retire...

Il s'inclina profondément et se dirigea vers la porte. Mais avant d'y arriver, il refit volte-face, et s'avança au milieu de la chambrette.

— Mademoiselle Paulowna, dit-il d'un ton doux et suppliant, repousserez-vous la prière d'un jeune peintre ? Ne consentiriez-vous pas à me servir de modèle, ne fût-ce que pour quelques heures.

Paulowna rougit.

— Mais, monsieur Francesco, répondit-elle, il doit y avoir dans ce grand Paris des modèles autrement dignes que moi de tenter vos pinceaux. Et puis, il est possible que je choisisse une occupation qui me tiendrait éloignée d'ici, toute la journée. Vous voyez donc bien...

— Que vous repoussez ma prière ? interrompit le jeune homme, avec un soupir. Alors, il ne me reste plus qu'à faire ce que j'ai

osé faire jusqu'ici, c'est-à-dire à vous voler vos traits, à votre insu...

— Comment ? Vous auriez réussi, de mémoire ?...

— Si vous vouliez être assez bonnes pour visiter quelques instants mon atelier, dit Francesco avec un mouvement de naïf orgueil, vous pourriez vous assurer que mon larcin n'a point été trop malheureux.

Paulowna consulta sa compagne du regard, et toutes deux suivirent l'artiste dans une petite chambre, située sur le même palier et transformée par des moyens restreintes, mais pleins de goût, en un joli atelier.

Près de la fenêtre, sur un chevalet, était placée une toile, recouverte d'une draperie.

— Vous allez voir mon tableau, dit avec animation Francesco. Je l'ai intitulé : « La chanson du peuple. »

Ils enleva la draperie et les deux jeunes filles ne purent réprimer un cri d'étonnement et de réelle admiration.

Si cette peinture ne possédait point encore les qualité d'exécution et de technique d'un artiste, entièrement maître de son art, elle offrait cependant le marque indéniable d'un vrai tempérament, d'un talent primesautier, qui ne pouvait que se tremper par l'âge et l'étude.

La toile représentait une steppe russe, par une matinée de printemps, mais conservant, cependant encore, la sombre monotonie de ces vastes solitudes. Au milieu, assise sur un tronc d'arbre renversé, se tenait une jeune fille, d'une merveilleuse beauté, dont le visage offrait les traits délicats et nobles de Paulowna. Elle était vêtue du costume simple et caractéristique des paysannes russes. Son visage était sérieux et noble, ses beaux yeux semblaient interroger l'étendue déserte, et ses lèvre s'entrouvaient, comme pour laisser passer une chanson.

Le jeune peintre observait avec ravissement la profonde im-

pression produite par son œuvre sur ses deux voisines et il demanda avec une orgueilleuse humilité.

— Etes-vous contentes de mon travail ? Ce tableau vous plaît-il ?

Paulowna ne répondit point. Elle se tenait muette et comme fascinée par cette évocation soudaine du pays lointain.

Ses regards semblaient se perdre, eux aussi, aux lointains horizons estompés sur la toile, ses joues se couvraient d'une teinte rose, sa bouche s'entrouvrait, comme appelant le baiser. Sans s'en douter, elle réalisait en tous points le type de la fleur des steppes que le peintre avait créé d'imagination.

Des larmes s'échappèrent de ses yeux. Ses idées n'étaient plus dans le modeste atelier du jeune artiste, elles se reportaient au salon de musique de l'hôtel princier, où elle avait vécu quelques mois heureuse et pleine d'espoir. Elles la ramenaient au moment inoubliable où, tombée rougissante dans les bras d'Emile de Ribès, elle lui avait ingénûment avoué son chaste et fidèle amour.

Et, sur ses lèvres vint se poser la chanson de la steppe par laquelle elle avait répondu à la question d'Emile : « M'aimez-vous » ?

Ne me demande point, Mazeppa, si je t'aime !
La rose, au calice vermeil
Peut-elle se passer des rayons du soleil ?
Comme le steppe aspire au fécondant baptême
Des eaux du Ciel qui le font verdoyer,
Ainsi ma lèvre ardente aspire à ton baiser !

Lorsque le dernier son de la mélodie russe se fut éteint, elle chancela et tomba dans les bras d'Eva Ritter.

Francesco voyait avec autant de stupéfaction que de tristesse l'impression extraordidaire produite par son œuvre sur celle qui l'avait inspirée et, d'instinct, car sa nature était essentiellement

délicate et discrète, il recouvrit sa toile sans demander à Paulowna la raison de son étrange émoi.

— Vous êtes un peintre extraordinairement bien doué, lui dit Eva, l'émotion de ma compagne, et la vue de votre tableau en est la meilleure preuve.

Aussi, je ne doute point que Paulowna ne consente à poser quelques heures pour vous permettre de terminer dignement ce tableau. Et maintenant, au revoir, monsieur. Acceptez mes remerciements.

Eva soutint sa compagne, pour regagner leur chambrette, et attendit pour lui parler, de son ton calme et réfléchi, qu'elle fut redevenue complètement maîtresse d'elle-même.

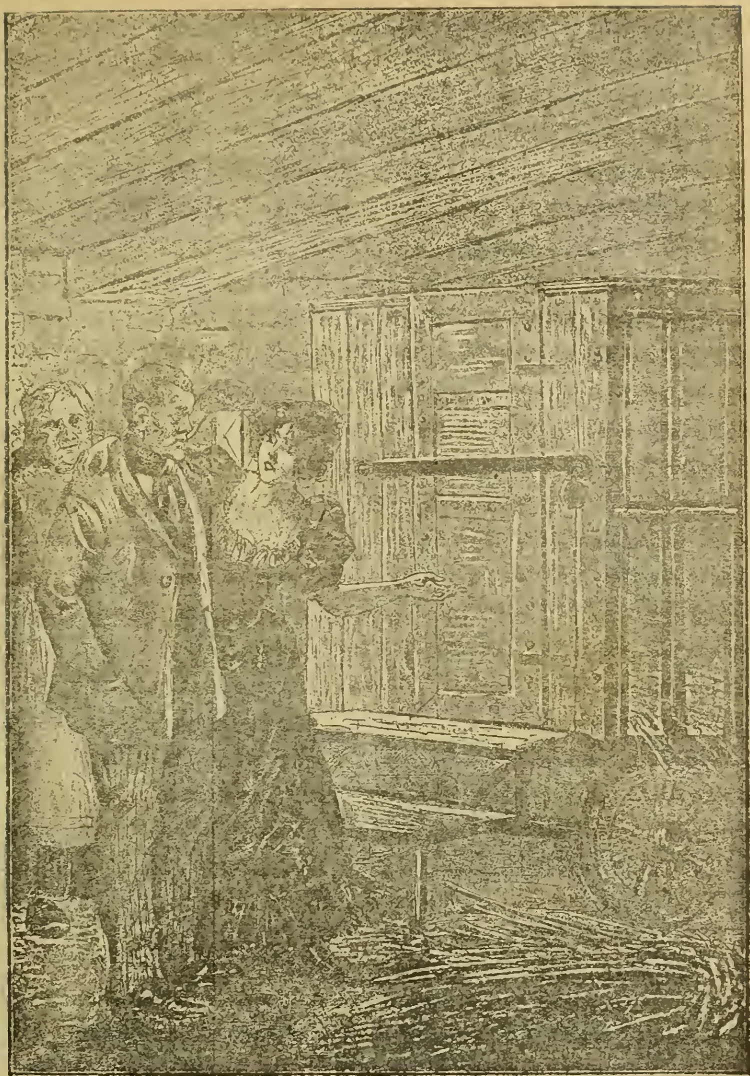
— Ecoutez, ma chérie, dit-elle. Je m'en vais sortir pour tâcher encore de trouver de l'ouvrage. Il n'est que trois heures. J'espère être de retour avant la nuit et vous rapporter de bonnes nouvelles. Vous feriez bien de vous coucher. Rien ne vaut le repos absolu pour calmer les nerfs surexcités.

Eva mit son manteau, embrassa Paulowna et sortit vivement.

Un quart d'heure plus tard, Paulowna, sortant de sa rêverie, allait à l'unique armoire de son pauvre logis, en ouvrait un des tiroirs et en retirait la broche-médaillon garnie de pierres précieuses, présent du comte Esterhazy. Pensive, elle considéra le joyau.

— Je pourrais au moins me faire prêter une couple de mille francs sur ce bijou, se dit-elle. Les pierres, pour autant que je m'y connaisse, doivent avoir une grande valeur. Deux mille francs ! Une bagatelle, pour moi, naguère. De quoi aujourd'hui vivre, avec Eva, un an, deux ans, peut-être ! Plus de souci, alors. Nous pourrions vivre modestement de ménage et Eva n'aurait plus tant à se préoccuper de l'avenir.

Paulowna pesa sur le ressort secret. Le médaillon s'ouvrit et la jeune fille en sortit le papier plié et jauni, portant les brèves et douloureuses déclarations de Michaël Panine et de Cathérine



Voilà la cage dans laquelle nous l'enfermerons, disait Pompadour.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

d'Ostrau. Cet écrit, elle le serra précieusement parmi d'autres papiers, la concernant, puis, elle enveloppa le bijou dans un morceau de papier et le mit dans sa poche.

La jeune fille s'habilla, pour sortir. Elle jeta sur ses épaules un mantelet à carreaux, bien insuffisant pour la rigueur de la température et se coiffa de son chapeau noir, à voile de crêpe.

Paulowna n'avait-elle point à porter un double deuil ? Celui de son père, qu'elle croyait avoir laissé foudroyé sur les marches de l'autel, et de la mort duquel elle ne croyait plus avoir à douter ? Celui, d'un autre, qu'elle croyait bien encore au nombre des vivants, mais qu'elle pleurait, hélas ! à l'égal d'un mort : l'homme qui possédait tout son amour, le vicomte Emile de Ribès.

Le deuil seyait, d'ailleurs fort bien à la jeune fille. Il faisait ressortir l'aristocratique pâleur de son beau visage et l'expression touchante de ses beaux yeux.

Paulowna sa hâta de descendre. L'air frais de la rue lui fit du bien. Elle marchait d'un pas alerte, par les rues, alors peu animées du populeux quartier de la Villette. Bientôt, une teinte rosée lui revint aux joues et son regard reprit tout son éclat.

Ce n'est qu'après avoir erré pendant un quart d'heure, que le but de sa sortie lui revint en mémoire. Jusque là elle avait couru, tout droit, sans autre instinct que celui de la locomotion, du mouvement salutaire réagissant contre la prostration du découragement inerte. Elle se souvenait, à présent. Ce qu'elle voulait c'était d'emprunter une somme quelconque sur son joyau. Et c'était tout.

Elle n'ignorait point que ces choses là devaient pouvoir se faire, mais sans avoir la moindre notion sur la manière de procéder et surtout des endroits où l'on trouvait des prêteurs sur gages.

Hélas ! son père s'était toujours ingénié à lui cacher les soucis matériels de la vie, ne lui en laissant connaître que les faciles

jouissances. Elle ignorait tout de la lutte pour le repos et pour le pain.

Ainsi, il lui était inconnu qu'il existait à Paris une institution, placée sous le contrôle de l'Etat, où, moyennant un intérêt modéré, on pouvait emprunter de l'argent sur gages. Les Monts-de-piété et leurs succursales étaient lettres mortes pour elle. Si elle en eût connu l'evistence, certes bien de terribles alternatives lui auraient été épargnées.

Après avoir erré pendant quelque temps, honteuse et irrésolue, elle se décida à aborder une marchande de gâteaux qui cheminait, son panier au bras, criant sa marchandise.

— Ne pourriez-vous pas m'indiquer, madame, demanda-t-elle timidement, où je pourrais me faire prêter quelque argent sur un bijou ?

La marchande regarda un moment d'un œil surpris, la jeune et jolie fille qui venait de l'accoster, comme si elle doutait de ce qu'elle lui avait dit.

— Vous êtes certainement étrangère, mademoiselle ? finit-elle par répondre, ou plutôt par demander à son tour.

— C'est à dire, pas tout à fait, madame. Mais...

— Oui, je comprends... Jusqu'ici vous n'avez pas eu besoin de mettre de béquets à vos bottines. Mais ça arrive, ces choses là, aux jolies filles, comme aux femmes mariées.

Paulowna rougit, sans savoir pourquoi. La vieille marchande parut se réjouir de son effarement.

— Elle semble encore un peu bibiche, murmura-t-elle dans sa barbe, car la digne femme, sous ce rapport, aurait pu rendre des points à un sapeur.

Cependant elle s'humanisa et daigna fournir le renseignement demandé.

— Voyez-vous, mon enfant, dit-elle, il n'y a encore rien de mieux dans le quartier que le juif Salomon Bénas. C'est lui qui allonge le plus de monnaie, mais il s'y connaît, le vieux chien.

Faut-pas lui fourrer du toc dans les pattes. C'est chez lui que j'ai engagé la montre de feu mon homme. Même qu'elle y est encore pour dix huit francs.

— Je vous remercie beaucoup, madame, reprit Paulowna, mais je ne sais pas où c'est. Ne pourriez-vous m'indiquer le chemin.

La vieille, en bougonnant, lui dit la rue et le numéro, et voyant l'indécision croissante de la jeune fille, à qui le quartier était totalement inconnu, poussa la condescendance jusqu'à lui montrer par où il fallait prendre.

Paulowna, qui l'avait écoutée attentivement, voulut la quitter avec un remercîment et un salut, mais la marchande de gâteaux la retint par un coin de son mantelet.

— Un mot, entre nous, ma belle enfant? dit-elle. Pourquoi vous mettre martel en tête, songer à emprunter de l'argent sur bijoux et autres fadaises qui ne peuvent que vous enfoncer de plus en plus? Une jeune et jolie fille, comme vous, n'est pas embarrassée de vivre joyeusement et largement à Paris. Il y a un tas de charmants cavaliers qui ne demandent pas mieux que de leur faire vis-à-vis, en se chargeront de payer les violons. Si le cœur vous en dit, je vous en enverrai un, qui a le sac, dès ce soir. Et en attendant, si vous désirez une petite avance?

La vieille marchande fit mine d'aller à la poche.

— Oh! madame! s'écria-t-elle. C'est horrible! C'est affreux!

Elle prit sa course poursuivie par les rires et les sarcasmes de la proxénête ambulante, à laquelle elle ne daigna plus même jeter un regard.

Cette rencontre avait encore augmenté son émoi et le cœur lui battait violemment lorsqu'elle atteignit la rue où Salomon Bénas avait établi le siège de ses nombreux commerces.

Le Juif se trouvait justement dans son bureau, occupé à parler d'affaires avec un homme, jeune encore et élégamment vêtu, mais dont l'aspect aurait trahi, cependant, à des yeux expérimen-

tés, en fait de physiologie parisienne, une secrète déchéance morale.

Les mots de « billets, capital, intérets et escompte » revenaient souvant dans leur conversation, qui semblait fort animée.

Lorsque Paulowna poussa timidement la porte, Bénas rentrait dans son magasin, suivi de près par le gommeux. Tout deux regardèrent avec autant de surprise que d'admiration la jeune fille qui se tenait devant eux, inquiète et baissant les yeux.

L'éligant raffermit vivement son pince-nez, à monture d'or et, involontairement, laissa échapper une exclamation. Le Juif alla se replacer derrière son comptoir et demanda à Paulowna ce qu'elle désirait.

— Je voudrais emprunter quelque argent sur un bijou, dit la jeune fille d'une voix faible... Voudriez-vous bien ?... Oserais-je vous demander ?...

Elle était si fortement troublée que la parole s'arrêta dans sa gorge, pendant que ses joues se couvraient d'une éclatante rougeur.

— Voyons d'abord ce que vous avez là, mademoiselle, répondit Salomon Bénas. Je prête de l'argent sur tout ce qui a une certaine valeur. Est-ce de l'or, de l'argent, ou des pierreries ?... Laissez-moi voir cela.

— C'est une broche, enrichie de pierres, dit Paulowna, tirant de sa poche le joyau enveloppé dans du papier.

La pauvre enfant fut assez imprudente pour ajouter :

— Oh ! monsieur, je ne me séparererais point de ce bijou, si je n'y étais forcée par une impérieuse nécessité.

Le jeune homme fit un mouvement comme s'il voulait aller à Paulowna et lui adresser la parole, mais il se retint. Il se mit à faire glisser le long du doigt, une superbe bague qu'il portait à la main gauche, en feignant de ne prendre nulle attention à la jeune fille.

Entretemps, Salomon Bénas avait déplié le papier et en avai

retiré le joyau. Afin de pouvoir mieux expertiser l'objet sur lequel on lui demandait de prêter de l'argent, il abaissa la lampe à suspension qui éclairait le comptoir.

Mais il n'eut pas plus tôt jeté les jeté les yeux sur la broche, qu'il se troubla comme si les reflets des pierreries, à lui bien connues, eussent été des serpents vénimeux, prets à le mordre. Sa main rude et nouée, qui tenait le bijou, trembla violemment. Il jeta un regard de côté sur Paulowna, toujours muette, le reporta sur la broche et se tourna du côté de l'ombre pour cacher l'agitation qui, malgré lui, devait se lire sur son visage.

Lorsqu'il fut quelque peu redevenu maître de lui, il demanda d'une voix faible.

— Comment êtes-vous devenue en possession de ce superbe bijou, mademoiselle ?

Paulowna le regarda avec étonnement.

— De quel droit me faites-vous une pareille question ? répondit-elle avec fierté.

Le Juif sourit et haussa à demi les épaules.

— Chère demoiselle, dit-il, je vois que vous êtes encore un peu naïve en pareille matière. Les pauvres prêteurs d'argent comme moi, se trouvent placés dans une situation fort délicate... Nous voudrions bien ne pas blesser nos clients par des questions indiscrètes, mais la police exige de nous que nous ayons nos apaisements au sujet des bijoux qu'on nous présente en gage, ceci pour être certaine qu'ils ne proviennent point de quelque vol.

Paulowna sentit ses genoux se dérober sous elle. Quel horrible soupçon ! Elle se repentait maintenant d'avoir tenté pareille négociation sans avoir pris d'abord tous les renseignements nécessaires. Est-ce que, vraiment, il y aurait en ce monde tant de malhonnêtes gens que l'on considérât, à première vue, tout le monde comme suspect de fraude ou de vol ?

— Monsieur, dit-elle à Bénas, avec une certaine fermeté, ce bijou m'a été donné en cadeau.

— Et quand cela, à peu près, mademoiselle ?

— Je puis répondre avec exactitude à cette dernière question, bien que je ne comprenne point ce qu'elle peut avoir d'intéressant pour vous. Ce fut dans la soirée du cinq Janvier.

— Cela me suffit, répondit Bénas.

Il savait maintenant qui il avait devant lui. Da broche volée par lui avec Tête-de-Mort et Ravaillac dans le caveau de famille où la marquise la Brière avait été ensevelie vivante, était bien celle qu'il avait vendue, bon prix, au comte Esterhazy.

La jeune fille qui attendait sa réponse, ne pouvait être que Paulowna, l'enfant du soi-disant prince Mirowitch, condamné à la déportation du chef de meurtre et pour contrefaçon de billets de la banque de France.

— Maintenant reprit Bénas, venons-en à la question principale. Quelle somme désirez-vous que je vous prête sur ce joyau ?

Après avoir hésité quelques instants, la jeune fille répondit :

— Donnez-moi le plus que vous le pourrez, monsieur.

Bénas fourragea sa barbe grise de ses doigts sales et crochus.

Il s'ensuivit quelques minutes d'un pénible silence.

— Voyons, dit-il lentement, je puis vous prêter là dessus, trois, quatre mille francs.

Paulowna s'émut en entendant parler d'une si grosse somme.

En ce moment, le jeune élégant se rapprocha vivement du comptoir et dit au Juif :

— Monsieur Bénas, il faut que je vous parle un instant, seul. La chose est argente et ne souffre pas de retard.

Et s'inclinant légérement devant Paulowna :

— Excusez-moi, mademoiselle, si j'interromps votre conversation, mais je n'en aurai que pour quelques instants.

Pendant qu'il parlait ainsi d'un ton, en apparence indifférent,

il attacche sur la jeune fille un regard si étrange et si pénétrant que Paulowna ne put s'empêcher de rougir, à nouveau.

Salomon Bénas, tenant toujours à la main le précieux bijou, suivit son indiscret client dans l'arrière-salle qui lui servait de bureau.

— Je suis bien et tout à votre service, monsieur Magnin, dit-il d'un ton aigre-doux, mais je me permettrai cependant de vous dire que cette interruption vient bien mal à point. J'étais en train de conclure avec cette dame une affaire d'importance et...

— C'est justement à ce sujet que je veux vous parler, répondit Magnin.

Le Juif surpris, le regarda par-dessus les verres de ses lunettes.

— Vous voulez me parler au sujet de l'affaire que j'étais en train de conclure ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Bénas. Est-ce que, vraiment, vous prêteriez quatre mille francs sur ce bijou là ?

— Et cinq mille aussi, si cette dame les demande. Les pierres sont de la plus belle eau et je sais pertinemment que l'origine en est des plus légitimes.

— Eh bien, monsieur Bénas, dit le jeune homme avec un rire singulier, je désire que vous ne prêtiez pas plus de cent francs, à votre nouvelle cliente.

Bénas fit un mouvement, mais le jeune homme ne lui laissa point le temps d'articuler un mot.

— Je vous tiendrai compte, au triple, des intérêts que vous perdrez de ce chef, ajouta-t-il vivement.

— Dans ce cas, murmura le Juif. Mais que Dieu me châtie si je comprends quel but vous avez en ceci, monsieur Magnin.

— Quoi? Vous ne comprenez pas. Vous, un vieux renard ?... Eh ! bien je désire que cette jeune fille reste dans le besoin. Elle me plaît.

Bénas refourra les doigts dans son poil gris et murmura avec un sentiment d'admiration profonde :

— Mon Dieu, que vous êtes donc malin ! Un vrai chasseur, habile à rabattre le gibier ! L'idée est géniale ! Oui, il faut qu'elle sente le poids de la misère, afin qu'elle accepte d'être secourue par vous ! C'est par la famine qu'on réduit les places fortes. Monsieur Maxime, je vous fais mon sincère compliment ! Vous êtes bien le digne successeur de la grande, de la célèbre firme Magnin et fils !

— Eh ! bien, vous plait-il de souscrire à ma demande.

— C'est ce que vous allez voir tout de suite.

Sur ces mots, le Juif retourna auprès de la pauvre Paulowna, se replaça derrière son comptoir et se remit à examiner la broche à travers une forte loupe.

Au bout d'un instant il releva les yeux et, lançant à la jeune fille un regard dont un juge d'instruction se fut montré jaloux, il lui dit :

— Je vous ai dit, mademoiselle, que je vous prèterai quatre mille francs sur ce joyau si les pierres en étaient véritables. Mais comme ces pierres sont fausses, bien que parfaitement imitées, et que le travail du bijou est démodé, je ne peux vous offrir que cinquante francs

Paulowna pâlit, et dut se retenir à la muraille.

— Quoi ! dit-elle, d'une voix à peine distincte, ces pierreries seraient fausses ? Mais c'est impossible ! Vous devez vous tromper !

— Ma chère demoiselle, qu'est-ce qui est impossible, maintenant ? répondit Salomon Bénas. Je vous affirme que ces fameuses pierres ont été tout simplement ramassées en Bohème et taillées en Hollande, admirablement bien, par exemple, pour dérouter les naïfs. Aussi me permettrez-vous de vous déclarer franchement que vous avez voulu me tromper ou qu'on vous a trompée, vous-même.

— Moi, chercher à vous tromper ! s'écria la jeune fille. Ah ! quel affront !

— Aussi vais-je me trouver forcé de communiquer la chose à la police.

Tout en grondant ces menaçantes paroles, pour décontenancer et effrayer la pauvre Paulowna, le Juif fit à la dérobée un signe à Magnin, prévenu que le moment d'intervenir était venu.

Le libertin saisit la balle au bond. Il se rapprocha du comptoir, en un mouvement de vive, mais feinte indignation.

— Monsieur Bénas, s'écria-t-il, vous n'avez pas le droit d'articuler de pareilles accusations contre cette dame. Il ne peut être question, ici, de tromperie. Les pierreries sont certainement fausses, cela saute aux yeux de quiconque s'y connaît un peu, mais madame a été de bonne foi. Comptez-lui donc vos cinquante francs et abstenez-vous de toute autre gentillesse.

— Je vous remercie, monsieur, dit Paulowna avec dignité. Jamais je n'avais éprouvé, jusqu'à ce jour, le besoin que peut avoir une jeune fille malheureuse et sans soutien, de se voir défendre contre les soupçons d'un monde corrompu et méchant. Encore une fois, monsieur, merci.

— Vous venez, en effet, de tomber sur un vaillant protecteur, mademoiselle, dit alors Bénas, qui avait repris son attitude mielleuse. Monsieur n'est autre en effet que Maxime Magnin, de la célèbre firme de joaillerie, Magnin et fils. Je vous le dis, en vérité, mon enfant, même une princesse pourrait s'estimer fière d'une pareille sauvegarde.

— Puisque mon nom est connu, dit le jeune homme, avec une inclination respectueuse, je me trouve dispensé de me présenter moi-même. Puis-je de mon côté savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je m'appelle Paulowna Mirowitch.

La jeune fille ne jugea point à propos de se prévaloir de son titre de princesse, assez peu de mise chez un prêteur sur gages auquel elle avait besoin de recourir pour une misérable somme de cinquante francs !

— Bon ! dit le Juif. Paulowna Mirowitch... J'allais justement vous demander votre nom pour l'inscrire sur la reconnaissance.

Il était désormais impossible à la pauvre et imprudente enfant de revenir sur sa résolution. Elle se vit obligée, encore, d'indiquer son adresse au prêteur.

Bénas l'inscrivit sur son registre, en échangeant un regard d'intelligence avec le célèbre joaillier. Toutes ces formalités remplies, le Juif remplit la reconnaissance et la remit à Paulowna, en même temps qu'un crasseux billet de banque.

— Il est bien vieux, dit-il, avec un rire narquois et méchant, mais, du moins, il est bon. Depuis qu'on a condamné un prince comme faussaire, on a découvert beaucoup de faux billets de banque dans la circulation parisienne.

Il regarda fixement la jeune fille qui serra tranquillement le billet dans un petit portefeuille, sans paraître comprendre le moins du monde l'allusion faite à son père dont elle ignorait non seulement la coupable industrie, mais encore l'existence.

— Elle ne sait rien ! se dit Bénas, non sans quelque surprise.

Paulowna sortit du magasin en même temps que le jeune joaillier. Elle le salua poliment, mais il continua à marcher à son côté en lui demandant de pouvoir lui dire encore un mot.

— Le hasard nous a rapprochés d'une façon assez extraordinaire, mademoiselle, dit-il d'un ton doux. Et peut-être m'indique-t-il le moyen de réaliser une bonne œuvre... Ecoutez-moi... Vous êtes dans le besoin ou, du moins, vous traversez un moment de gène, car toute votre personne m'indique que vous appartenez à une classe supérieure de la société. Ne dites pas non. Je le sens, j'en suis certain... Eh ! bien, il importe que vous retourniez dans le milieu où vous êtes née. Je considérerais comme un honneur pour moi de pouvoir vous offrir un logement convenable où je pourrais vous rendre visite, afin de m'occuper fraternellement à assurer votre avenir.

Paulowna s'arrêta et le toisa des pieds à la tête de son noble et fier regard.

— Je crois que vous vous trompez d'adresse, dit-elle d'un ton écrasant et je regrette fort les quelques instants que j'ai passés involontairement en votre société.

Elle s'éloigna aussi rapidement qu'elle le put, mais en quelques enjambées le jeune homme l'avait rejointe.

— Que je suis heureux, mademoiselle, dit-il d'une voix pénétrée, de la façon dont vous avez supporté cette épreuve ! Oh ! ne m'en voulez point de l'avoir tentée. Il y a à Paris tant de jeunes filles, à l'air candide et pur, qui sont indignes de tout intérêt. J'ai trouvé, heureusement, en vous, une exception à la règle... Oh ! ne vous défiez pas de moi... La preuve que vous pouvez m'écouter sans danger est cette simple bague passée à mon doigt... Je suis marié, mademoiselle.

En disant ces mots, Maxime Magnin enleva lestement le gant de sa main gauche et montra à la jeune fille un anneau d'alliance passé à son quatrième doigt.

Hélas ! la pauvre Paulowna avait le cœur trop pur pour ne pas se rendre à un pareil témoignage et son cœur se rouvrit à la confiance.

— Monsieur, dit-elle, si vous êtes vraiment animé d'intentions charitables à mon égard, vous pourriez, en qualité de négociant établi, m'indiquer la voie à suivre pour me procurer de l'ouvrage, à moi et à la fidèle amie avec laquelle je demeure.

Magnin put à peine dissimuler son infernale joie. Le gibier qu'il chassait, venait se présenter de lui-même au bout de son fusil.

— Voilà qui tombe à merveille, dit-il simplement. Nous voici au samedi soir. Si vous voulez, lundi matin vous pouvez trouver à vous occuper, votre amie et vous.

— Vraiment ! s'écria la jeune fille avec joie. Ah ! C'est Dieu

qui vous, placé sur ma route ! Mais de quel ouvrage s'agit-il ? Peut-être serions-nous incapables de l'exécuter.

— Ne vous inquiétez point de cela. Je vous engage, dès maintenant, toutes deux, pour les ateliers de notre firme, où nous employons deux cents jeunes filles. Vous vous initierez au polissage des métaux. Trouvez-vous suffisant un salaire de soixante francs par mois ? Je sais que c'est bien peu, mais il nous est impossible de majorer nos prix.

— Ah ! monsieur Magnin, je crains bien que, pendant le premier mois, nous ne méritions pas même, ce salaire de soixante francs !

— Si vous avez des dispositions pour ce métier, moins facile, peut-être, qu'on ne croit, vous pourrez arriver à gagner le double. Mais voici ma carte. Nous nous reverrons lundi matin.

Paulowna, les yeux baignés de douces larmes, lui tendit la main. Le rusé séducteur ne fit que l'effleurer de la sienne.

— Vous ne me devez aucune reconnaissance. mademoiselle, dit-il. Je serai assez payé du léger service que le hasard m'a permis de vous rendre, en racontant, ce soir, à ma femme comment j'ai rencontré, à Paris, une noble et pure jeune fille, qui ne veut rien devoir qu'à son travail.

Il salua, fit signe au cocher d'une voiture de place, qui passait à vide, et y prit place.

Transportée de joie, Paulowna se hâta vers sa pauvre mansarde, qui maintenant allait lui sembler un palais. Eva lui ouvrit, les yeux rougis de larmes.

— Rien ! s'écria-t-elle. avec désespoir. Il n'y a d'ouvrage nulle part. Qu'allons-nous devenir ?

— Je suis revenue, moi, avec d'autres nouvelles, répondit Paulowna en riant. Désormais, nous ne manquerons plus de rien

Et elle pressa follement son amie contre son cœur.

Ce fut un long et heureux récit.

Paulowna se répandit en détails sur son aventureus

expédition, couronnée d'un succès complet. Elle décrivit la boutique du prêteur sur gages, rapporta le pénible débat qui s'était engagé entre elle et le vieux Bénas et enfin, en arriva à la rencontre providentielle du riche et généreux joaillier.

Eva Ritter se réjouit avec elle. La pauvre fille était, elle aussi, trop inexpérimentée pour se défier des pièges de la grande ville.

Il fut résolu que, dês le lundi suivant, les deux amies se présenteraient aux ateliers de la firme Magnin & fils.

Cependant Eva Ritter ne pouvait approuver que Paulowna eût engagé son médaillon et elle ne manqua pas de lui en faire un doux reproche.

— Mais, mon cher trésor, répondit Paulowna, voilà que nous allons gagner beaucoup d'argent, maintenant...

Il nous sera bien facile de dégager le bijou, vrai ou faux. Et puis, n'oublie point que c'est cette bienheureuse broche qui m'a procuré la chance d'entrer en rapports avec ce noble et généreux monsieur Magnin.

. . . .

Michaël Panine, le malheureux faussaire qui se cachait sous le nom de Gregorius Mirowitch — sous lequel le connaissait seulement sa malheureuse fille — s'était écrié, la veille du jour fixé le mariage de Paulowna avec le comte Esterhazy :

— Ne permets point, Seigneur, que ce joyau, effrayant témoin d'un crime resté impuni, étende ta malédiction sur le front de ma fille innocente!

Et, se tordant les mains avec angoisse, l'infortuné était tombé à genoux, le front courbé et les mains jointes, adressant au ciel une ardente prière.

Hélas! ses paroles n'avaient été que trop prophétiques et ses terreurs que trop fondées !

Le bijou sanglant a fait tomber l'innocente Paulowna entre les main de Maxime Magnin. Il va attirer des malheurs inouïs sur la tête de la fille de Michaël Panine.

Il y a des malédictions qui n'ont leur effet que très tard. Mais elles se réalisent toujours, aveugles et cruelles, épargnant souvent le père coupable pour frapper l'enfant innocent !

XXXVIII

Attaché au grand mât

Le navire de transport la « Gloire » poursuit sa route sur les deserts liquides de l'Océan Atlantique.

Le redoutable bâteau, connu dans toute la marine française sous le nom de « l'Enfer flottant » et qui conduisait à Cayenne le capitaine Dreyfus, le vicomte Emile de Ribès, le doublement malheureux Mirowitch et le mystérieux captif, objet d'instructions spéciales, était en route depuis quinze jours déjà. Il se trouvait sous le 23 degré de longitude est et le 25 degré de latitude nord.

Abandonnant la côte africaine, qu'il avait longé jusqu'alors, il se dirigeait maintenant en ligne droite vers la côte nord-est de l'Amérique du Sud.

Comme toujours, il règnait peu d'entrain et de contentement à bord du navire commandé par le capitaine Norton. Capitaine et lieutenant en premier déployaient une tyrannique rigueur, et l'équipage avait beaucoup à souffrir de leurs traitements inhumains.

Pour la moindre négligence, pour la moindre erreur, les matelots voyaient diminuer leur ration.

Depuis deux jours, Norton avait même supprimé totalement la distribution de rhum, sous prétexte qu'il avait remarqué chez

l'équipage une certaine apathie, un manque d'entrain qu'il importait de châtier sévèrement.

Cette dernière mesure, aussi vexatoire qu'injuste, fit déborder la coupe.

Le marin, balancé sur la mer houleuse, ne peut pas se passer de son coup de rhum et ce ne sont certes point des ivrognes, les rudes travailleurs qui attendent avec impatience le moment de se remonter le cœur et les bras, en buvant la goutte réglementaire de tous temps.

L'alcool, facilement brûlé chez eux, leur réchauffe le sang et leur donne des forces pour accomplir les lourdes et parfois terribles besognes qu'on exige d'eux. Aussi considèrent-ils comme un ennemi celui qui touche à leur ration de rhum.

Le capitaine Norton, qui l'avait oublié ou ne s'en souciait guère, était donc haï et exécré de tous. Et l'orage qu'il avait déchaîné par ses stupides rigueurs, s'amassait lentement sur sa tête.

Les matelots, les mécaniciens et les chauffeurs se réunissaient chaque soir pour sacrer et blasphèmer le commandant. Si Norton et Tellier avaient pu entendre les menaces proferées à la sourdine, ils s'en fussent peut-être inquiétés.

Cependant, il y avait à bord, d'autres créatures humaines qui avaient encore plus à souffrir que les hommes d'équipage, sans avoir la consolation de trahir leur rage par la parole ou par le geste. C'étaient les malheureux prisonniers.

La cruauté avec laquelle les traîtaient Norton et Tellier, défierait toute description. Renfermés toute la journée dans la cale humide, grouillant de vermine et de rats, ils ne recevaient pas assez de nourriture pour apaiser leur faim, hélas! bien réduite, pourtant, et les aliments qu'on leur distribuait dans de la vaisselle de fer rouillée et souillée, consistaient uniquement en lard ranci, en vieilles fèves et en pain moisi.

Une fois par jour, seulement, on leur servait une espèce de

bouillie, cuite avec de la graine gatée et, pour toute boisson, ils n'avaient que de l'eau croupie.

Cette misérable et malsaine alimentation ne semblait point cependant aux malheureux prisonniers, le plus mauvais côté du traitement indigne auquel il se voyait soumis sans raison. Leur sort était rendu doublement affreux par la brutalité de Norton et la froide férocité de Tellier, son âme damné.

Le détestable commandant de la « Gloire « considérait les prisonniers, destinés aux pénitentiers de Cayenne, comme de simples jouets, des animaux sans défense, qu'un enfant stupide et cruel peut briser ou torturer à sa fantaisie.

Vers six heures du soir, régulièrement, le capitaine Dreyfus, le vicomte de Ribès et l'invalide Mirowitch étaient conduits sur le pont afin d'y respirer, pendant une heure, l'air frais de la mer. On ne prenait point la précaution de les attacher et ils conservaient la liberté de leurs mouvements.

D'ailleurs, aussi longtemps que le bâtiment se trouvait en plein Océan, toute tentative d'évasion aurait été impossible. Comme avait l'habitude de le déclarer facétieusement le capitaine Norton, si l'un ou l'autre de ces « chenapans » avait la fantaisie de mettre fin à sa « chienne de vie » en faisant le plongeon dans la mer, le gouvernement ne pouvait que gagner à sa disparition. Ce serait toujours un « gredin » de moins à nourrir.

Une belle soirée était descendue sur les flots du vaste Océan. La brise était douce et réconfortante.

Pendant que dans les pays à climat tempéré, on se pressait au coin du feu ou qu'on grelottait de froid dans les rues, pendant qu'en Europe on n'osait s'aventurer au dehors que chaudement vêtu, à bord de la « Gloire » et bien près de l'Equateur, il faisait chaud comme en plein été.

Il y avait du nouveau, ce soir-là sur le pont de « l'Enfer flottant. » On y entendait retentir de bruyants et féroces éclats de rire, répondant à de lugubres gémissements,

Un groupe étrange s'était formé qui aurait fourni ample matière aux pinceaux d'un peintre, expert à représenter des scènes atroces et barbares.

Au milieu de l'avant-pont se tenait le capitaine Norton, à côté du lieutenant Tellier. Les matelots étaient assis, dans les environs, contre le bastingage. Ils se tenaient sombres et le visage contracté, regardant d'un œil morne le lamentable spectacle que leur capitaine avait jugé bon de leur offrir, sans doute en compensation de leur ration de ruhm supprimée.

Là, se trouvaient aussi Dreyfus et de Ribès, car pour le pauvre Mirowitch, il avait autre chose à faire. On lui avait dévolu le rôle de clown. L'affreux commandant, après lui avoir de nouveau confisqué sa béquille, voulut le contraindre à danser.

Danser ! avec une jambe paralysée et un cœur saignant.

Norton avait largement usé de la bouteille et sa face apoplectique rougeoiait, comme un chaudron de cuivre.

Il avait à la main le fameux chat à neuf queues, en usage encore dans la marine anglaise, mais banni de tous les bâtiments français. On sait en quoi consiste cet engin, formé d'un court fouet, à neuf lanières de cuir terminées, chacune, par un morceau de plomb, plus ou moins aigu et tranchant.

Avec un rire affreux, Norton brandissait cet instrument de torture sur la tête de Mirowitch.

— Saute, vieux cabri ! criait-il. Saute ! répétait l'ivrogne commandant d'une voix stridente. Plus haut ! Plus vite ! ou je t'allonge aux oreilles mon chat à neuf queues qui te fera voir trente-six-mille chandelles. Allons, plus haut, vieux sapajou !

— Je ne peux pas ! gémit l'infortuné vieillard. Vous savez bien que je suis estropié ! Ayez pitié de moi, capitaine ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

— Tu mens, vieux carottier ! Je suis un bon médecin, pour ces Lobos là. Ah ! ah ! Tellier, regarde-moi comme je traitre les paralysies

En disant ces mots, il fit siffler son fouet et en cingla, de toute sa force, le pauvre vieillard. Celui-ci, torturé moralement et physiquement, essaya de lever la jambe, pour s'épargner de nouveaux coups.

Le capitaine se mit à siffler l'air d'une gigue anglaise.

— Tu vois bien, sournois, que ça va tout de même! cria-t-il d'une voix rogommeuse. Mais il te faut danser avec un peu plus de grâce. N'y mets donc pas de la mauvaise volonté. Sous ma direction, tu vas devenir un des meilleurs danseurs comiques du grand opéra de Cayenne... Allons, lève la patte et du ballon, ou gare le chat!

La sueur ruisselait sur le front de l'invalide et ses traits se convulsèrent. Etait-ce de rage ou de souffrance? Les matelots regardaient cette scène ignoble en dissimulant leur indignation. Ils fronçaient bien le poing, fourré dans leur poche et ne pouvaient s'empêcher de frémir, mais ils étaient encore trop façonnés au joug terrible du capitaine Norton pour oser trahir leurs sentiments.

Le féroce commandant voyait bien, cependant, le mécontentement de l'horreur se peindre sur le visage de ses hommes, mais cela ne l'encouragea que mieux à poursuivre son jeu cruel.

— Est-ce que tu n'as jamais vu danser le cancan? demanda-t-il à Mirowitch.

Le vieillard ne répondit point et, à bout de forces, s'appuya contre le mât.

— Réponds-moi, canaille!

Comme le malheureux, haletant, ne pouvait parler, Norton lui allongea en plein visage un coup de fouet. Le sang ruissela du front et du visage de Mirowich, lui coulant dans les yeux et dans la barbe.

— Tu danseras le cancan, vermine! hurla l'ivrogne tyran du bord. Je le veux, entends-tu, et quand je veux quelque chose... Danse, ou sinon

Il brandit son fouet, pour en donner un nouveau coup, mais au même instant il se le sentit brusquement arracher des mains.

— Misérable bourreau, lâche valet ! cria une voix tonnante. Tu ne tortureras pas plus longtemps ce malheureux vieillard. Et s'il y a encore ici des hommes, dignes de ce nom, qui possèdent une ombre de sentiment, on te jettera par dessus-bord plutôt que de te laisser poursuivre de pareilles atrocités.

Celui qui parlait avec cette virile énergie, c'était Alfred Dreyfus. Il s'était planté fièrement devant le capitaine, les yeux pleins d'éclairs, sans hésitation et sans crainte.

Norton, troublé, fit un pas en arrière. Sa stupéfaction, à l'action téméraire du prisonnier, fut si profonde, qu'il resta quelques instants sans pouvoir parler.

Le lieutenant, lui-aussi, avait perdu la voix. Quant à l'équipage il accueillit l'action courageuse de Dreyfus par un murmure approbateur.

— Loin, cet instrument de supplice! poursuivit Dreyfus. Pendant cette traversée, du moins, il ne torturera plus personne, surtout un pauvre vieillard qui sent doublement chaque coup. Loin, ce fouet ! A la mer.

Le chat à neuf queues décrivit une longue parallèle et alla retomber par dessus le bastingage dans les flots verts.

Les matelots ne purent se contenir plus longtemps. Ils poussèrent un hourrah retentissant.

L'enthousiasme avec lequel ses hommes saluaient cet acte inouï d'audace d'un vil condamné, arracha le capitaine Norton à son effarement.

Brûlant de rage, il tira un revolver de sa ceinture.

— Chien de transporté ! hurla-t-il, dirigeant son arme vers la poitrine de Dreyfus. Je m'en vais t'abattre sur le pont et jeter ton corps aux requins.

Le coup partit, mais avant que Norton n'eût mis le doigt sur la gachette, son bras avait été détourné. La balle manqua son

but et, passant par dessus la tête de Dreyfus, alla se loger dans le mât.

Qui donc avait détourné la mort du téméraire prisonnier ? Qui donc l'avait préservé d'un trépas certain ?

C'était Francesco, le petit mousse.

Le jeune garçon se tenait, pâle et tremblant, devant le capitaine. Celui-ci bondit en avant avec un blasphème pour assommer le mousse avec la lourde crosse de son pistolet. Mais ce fut Tellier, alors, qui le retint, malgré sa fureur.

— Capitaine, lui souffla-t-il à l'oreille, capitaine, contenez-vous. Remettez à plus tard le châtiment et la vengeance.

— Laisse-moi ! hurla l'ivrogne. Je broierai ce drôle sous mon talon.

— Par le diable ! est-ce que vous n'avez pas vu, capitaine, que le gamin ne vous a heurté qu'à la suite d'un faux pas ?

— Qu'importe ! Je le mettrai en pièces !

Norton voulut s'arracher aux bras de fer de son digne ami, mais celui-ci le retenait comme dans un étau.

— Capitaine Norton, lui murmura-t-il, avec agitation, vous courez au devant de votre perte ! Et ce n'est pas seulement vous que vous exposez, mais moi et le navire dont vous avez assumé le commandement ! Regardez-donc les hommes d'équipages. Voyez l'irritation peinte sur leurs traits ! Voulez-vous provoquer une sédition à bord ?

Le mot de sédition mit le capitaine encore plus hors de lui.

— Une sédition ! s'écria-t-il. Qui ose parler de sédition sur un navire où je suis seul maitre ?

Ne serai-je donc plus capitaine? Je vous apprendrai à obéir au doigt et à l'œil. Chenapans, traîtres, bandits, je vous ferai tous fouetter jusqu'au sang et je vais commencer par ce petit misérable.

Norton avait réussi à se dégager de l'étreinte du lieutenant,

Ecumant de fureur, il saisit Francesco par le bras et le secoua avec violence.

Un vieux matelot, à l'air simple et bon, portant de petite boucles d'argent enchassées dans ses oreilles velues, arracha les mousse au capitaine, qui semblait frappé de démence.

— Lâchez cet enfant, capitaine! cria d'une voix forte Ménard — c'était le nom du brave matelot. — Vous n'avez pas le droit de le maltraiter, car il vous a rendu un signalé service en vous empêchant de commettre un meurtre dont votre âme aurait eu éternellement à répondre dans l'autre vie !

— Triple brute ! hurla Norton. Est-ce que ça te regarde que je châtie ce morveux ? Je suis roi, à bord de mon bâtiment, j'y frappe qui je veux !

Mais le vieux matelot avait poussé le petit mousse au milieu de ses camarades qui l'entouraient comme un mur vivant, tout prêts à le défendre.

— Lieutenant, dit tranquillement Ménard, en se tournant vers Tellier, je crois que vous feriez bien de ramener le capitaine à sa cabine et de le mettre au lit. Il est ivre.

— Damné gredin ! cria Norton. Je te ferai mettre aux fers !

— Venez-y donc, capitaine.

Pas un muscle n'avait remué dans le visage hâlé de l'énergique loup de mer. Les bras croisés, il attendait d'un air calme. Norton voulut se précipiter sur lui, mais, de nouveau, Tellier l'attira à lui, le serra dans ses bras, de façon à lui couper la parole, et l'entraîna par l'escalier menant à sa cabine.

On entendit encore quelques hurlements et quelques blasphèmes, puis le silence se fit. Tellier avait couché le capitaine sur son lit. Le premier lieutenant, beaucoup plus avisé et plus prudent que son supérieur, venait, une fois de plus, de prévenir une révolte à bord.

Lorsqu'il reparut sur le pont, ce fut avec un visage presque aimable qu'il dit aux hommes d'équipage :

— Faites votre ouvrage, mes gars. Le capitaine cuve son rhum et lorsqu'il aura dormi là dessus, tout sera oublié.

Puis, dirigeant son regard sur Dreyfus :

— La discipline avant tout, ajouta-t-il. Ce misérable forçat n'échappera point à son châtiment. Holà ! Tom, Enoch ! Aidez-moi à l'attacher an grand mât. Il y restera trois jours et trois nuits, sans boire ni manger. Après ça, nous verrons, s'il n'est pas suffisamment... maté.

Tom et Enoch, matelots d'origine anglaise, étaient deux gredins, toujours prêts à obéir aux ordres du capitaine et de son lieutenant. Aussi étaient-ils regardés de fort mauvais œil par leurs camarades et personne ne se fiait-il à eux.

Avec une visible satisfaction ils s'empressèrent d'accourir auprès de Tellier, pour l'aider à torturer un prisonnier sans défense.

Les trois hommes se jetèrent sur Dreyfus. Mais celui-ci ne fit point seulement mine de se défendre. Il comprenait trop bien que toute résistance serait inutile.

On le lia solidement au grand mât de façon à maintenir, sans possibilité de se mouvoir, les mains, les pieds et les genoux.

Dreyfus regardait ses bourraux avec mépris. Pas une prière, pas un mouvement d'impatience ne lui échappa. Et cependant, il savait les pénibles tortures qui lui étaient reservées.

Attaché pendant trois jours au grand mât et cela aux approches du tropique ! La faim et la soif allaient rugir dans ses entrailles. Le brûlant soleil de l'équateur lui ferait bouillir le cerveau dans son crâne. Peut-être serait-il foudroyé par une insolation.

— Tant mieux ! se dit-il avec résignation.

— Dreyfus, murmura doucement une voix, tout près de lui. Mon ami, écoutez-moi.

C'était celle du vicomte de Ribès.

— Je vous prie de ne point me juger mal, parceque je n'ai point pris votre défense lorsque vous avez mis ce misérable

commandant à la raison. J'ai cru qu'il valait mieux me réserver pour plus tard, pensant bien que, dans la suite, vous pourriez avoir besoin de moi. Et le cas est arrivé. Comptez sur moi, Dreyfus. Vous ne souffrirez ni la faim, ni la soif.

— Je vous remercie, vicomte, répondit le capitaine — car nous continuerons à lui donner ce titre, en dépit de sa dégradation — Je sais que vous êtes homme d'honneur et mon ami, comme je suis le vôtre.

Le vicomte inclina la tête en signe de confirmation, mais n'osa parler, le lieutenant Tellier passant justement à proximité et lui jetant un regard vénineux.

— Ote-toi de là! cria ce dernier avec colère. Faut-il que je t'attache au mât, comme ce drôle? Nous en avons encore à ta disposition.

La « Gloire » outre sa machine à vapeur, était pourvue de trois mâts pour aller à la voile, en cas d'accident.

Dreyfus se retrouva seul. Il laissa retomber sa tête sur la poitrine et ses pensées se reportèrent à son toit, maintenant désolé, à sa femme et son enfant. Il ne soupçonnait point encore combien celle qui lui était si chère, était proche de lui.

Nous savons, en effet, que Lucie se trouvait à bord de la « Gloire » en qualité de mousse et que c'était elle qui avait préservé son époux de la balle de Norton; nous l'avons vue, elle même, protégée contre la brutalité du capitaine par les matelots qui lui portaient beaucoup d'affection, sans se douter, cependant, de son sexe.

Mais comment le malheureux Dreyfus aurait-il pu espérer le hasard providentiel qui faisait voyager, avec lui, sur le même bâteau de transport, celle qu'il croyait à plusieurs milliers de lieues de là, à Paris, auprès de son enfant?

Lucie n'avait point encore trouvé l'occasion de se faire reconnaître par son mari, les prisonniers n'étant amenés sur le pont qu'entre six et sept heures, c'est à dire, justement, lorsqu'elle

était chargée de mettre en ordre la cabine du premier lieutenant.

Il n'y avait point à regimber contre l'ordre donné. Dans l'espérance de pouvoir, un jour ou l'autre, avertir Dreyfus de sa présence, Lucie s'était résignée courageusement à ne rien compromettre par une imprudente désobéissance. La seule pensée qu'elle se trouvait dans son voisinage, et pourrait jouer le rôle d'un bon ange dans les moments de danger, la rendait déjà heureuse. Ne lui avait-elle pas sauvé la vie, aujourd'hui même ?

Dreyfus fut arraché brusquement à ses méditations. Il sentit des lèvres s'attacher à ses mains liées, soudain arrosées de larmes brûlantes.

Il tourna la tête et, près de lui, vit le vieillard invalide, qu'il avait protégé.

— Je vous rends grâce, homme généreux et intrépide, murmura Mirowitch. Vous avez pris la défense d'un pauvre estropié et avez pour lui exposé votre vie.... Dieu vous récompensera ! Pour moi, je le prierai ardemment qu'il vous rende le bonheur et la liberté !

Le vieillard lui jeta un dernier regard, plein de reconnaissance, et se retira péniblement, en se traînant sur sa béquille qu'on lui avait rendue.

Ainsi que toujours, sous les tropiques, la nuit tomba tout à coup, une nuit superbe, féerique, enivrante, connue seulement de ceux qui ont navigué sous ces latitudes.

Le ciel avec ses millions d'astres et sa lune sereine, luisant dans l'azur, semblait s'abaisser à tel point sur les flots qu'on aurait cru pouvoir atteindre les étoiles avec la main. La mer était calme et endormie. Des milliers de teintes et de reflets se fondaient harmonieusement sur la vaste étendue liquide.

Minuit sonna dans la cabine du capitaine. Tout était silence sur le pont de la « Gloire » où ne veillait que le matelot chargé du quart et le prisonnier, lié au grand mat.

Le vieux Menard se tenait sur la dunette. Il s'appuyait sur

le bastingage et regardait la mer étincelante avec une expression chagrine, peu commune sur son bon et calme visage.

— Cela ne peut plus durer longtemps ainsi ! murmurait-il. J'ai toute ma vie été un bon matelot et me suis toujours incliné devant les ordres de mes supérieurs. Aujourd'hui, encore, j'ai fait mon devoir. Si autrefois quelqu'un m'avait osé parler de me révolter contre le capitaine, par le Dieu vivant ! je lui aurais allongé mon poing en pleine figure ! Mais à bord de ce maudit navire, je ne me reconnais plus. Avant de devenir matelot, j'étais Chrétien et, en cette qualité, il m'est impossible d'assister froidement aux atrocités dont on nous donne le spectacle. Il faut que cela change, à bord de « l'Enfer volant »... et cela changera !

Le poing de fer de Menaid s'abattit sur le bastingage, comme s'il apposait un sceau au bas de quelque document important.

Dreyfus, lui aussi, était assailli par des pensées analogues. Son corps se trouvait bien immobilisé dans les liens qui lui maintenaient les membres, mais Norton et son vil lieutenant n'avaient pu enchaîner en même temps son esprit.

Cet esprit était empli, en ce moment, de l'idéal de tout prisonnier : la liberté ! Est-ce qu'il serait vraiment si impossible que cela de la recouvrer ? Le courage et une ferme volonté savent accomplir beaucoup, mais encore plus le sentiment d'avoir été condamné innocemment à la mort civile.

Dreyfus agitait un plan audacieux. Ce n'était guère moins, sans doute, qu'une fantaisie, un rêve consolant. Et pourtant, si les circonstances s'y prêtaient, si la chance le favorisait le moins du monde, ce rêve pourrait devenir réalité.

Son regard se fixait ardemment sur un des canots de sauvetage appendus aux flancs de la « Gloire. » Ah ! s'il pouvait s'en emparer ! S'il pouvait le faire descendre dans la mer sans éveiller l'attention des gens du bord, et s'il avait un compagnon, aussi déterminé que lui-même.

Alors, il pourrait peut-être aborder à une côte, à un île quelconque et il serait libre !

Il ne se dissimulait point qu'une pareille entreprise n'irait point sans grands dangers, sans terribles souffrances et que, peut-être, elle lui coûterait la vie. Mais il préferait cent fois la mort à l'existence misérable, humiliée et flétrie qui l'attendait aux pénitentiers de Cayenne.

Il se demanda quel pourrait bien être son compagnon dans cette aventureuse tentative et l'image du vicomte de Ribès s'offrit à sa pensée. Oui, c'était bien là, l'homme qu'il lui fallait.

Bien faible, hélas ! l'espoir qui avait fait éclore dans son esprit ce projet téméraire et peut-être irréalisable. Mais cependant, il suffit pour lui réconforter le cœur.

— O, mon Dieu ! murmura-t-il, permets que mon souhait s'accomplisse, donne-moi la force et le courage d'écarter tous les obstacles. Ne m'abandonne point, à ce moment si décisif de ma malheureuse existence, donne-moi un signe pour que je sâche que tu te tiens à mon côté !

— Alfred, mon époux adoré ! lui répondit tout bas une voix douce, à peine perceptible dans le silence de la nuit.

Dreyfus frémit. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle et il trembla de tous ses membres.

— Ah ! gémit-il, avec découragement, je n'échapperai point à ma perte. Voilà que je deviens fou ! Mon esprit a été trop éprouvé par les coups terribles qui se sont abattus sur mon front innocent ! N'est-ce point déjà un premier symptôme de démence que l'illusion qui me fait entendre, au milieu de l'océan et à bord du bâtiment qui nous transporte à Cayenne, la voix chérie dont j'écoutais avec ivresse les accents, en des moments plus heureux, pour toujours envolés ?

Mais de nouveau, la voix mystérieuse s'élévait, plus tendre encore, maintenant, et plus distincte.

— Ne crains rien, pauvre martyr ! Dieu a le pouvoir d'opérer

des miracles et l'amour sait trouver son chemin sur les flots irrités de la mer !

Dreyfus, éperdu, jeta les yeux autour de lui et interrogea l'ombre transparente qui, par cette belle nuit des tropiques, lui permettait de distinguer la forme des objets placés dans son voisinage.

La silhouette d'un jeune garçon se dressa de derrière une caisse, placée près du grand mât.

C'était celle de Francesco, le mousse du bord.

L'enfant se retourna avec inquiétude, car un cri de joie venait de s'élever. Heureusement pour Dreyfus, les flots clapotaient en ce moment avec plus de force contre les flancs du navires. Leur bruit couvrit sa voix qui n'éveilla point l'attention des marins de garde.

Le mousse se pressait contre le sein du condamné. Il lui avait jeté les bras autour du cou et arrosait de ses larmes ce cher visage, creusé par la souffrance et le désespoir.

— Oui, c'est moi, Alfred, murmura la fidèle et vaillante compagne. Est-ce que tu ne reconnais plus sous ce déguisement ta Lucie qui, enfin, après une si longue attente, a trouvé l'occasion de se rapprocher de toi ?

— Lucie ! balbutia Dreyfus, dont le cœur se fondait dans la poitrine. Toi ici, près de moi ! Ah ! maintenant, je ne sens plus mes souffrances ! Maintenant, je suis de nouveau riche et heureux !

— Loin de toi, ces liens ! dit Lucie. Ne fût-ce que pour quelques instants, il faut que tu puisses du moins serrer ta petite femme sur ton cœur.

Et, avec une adresse et une rapidité, doublées par l'amour, elle desserra les cordes maintenant les bras et les jambes du capitaine. Bientôt, il se sentit dégagé et étreignit avec ivresse l'heureuse Lucie.

Un long baiser réunit ces deux êtres si longtemps séparés.

Puis, Lucie raconta à la hâte la façon dont elle avait réussi à se faire accepter comme mousse à bord de la « Gloire. »

Malgré sa terrible situation, Dreyfus ne put s'empêcher de sourire au récit de sa téméraire épouse et de douces larmes roulèrent de ses yeux.

— Méritai-je tant de fidélité et de dévouement ? dit-il doucement ! Ah ! le sort m'a rudement frappé, mais dans mes cruelles épreuves, Dieu m'a fait un don céleste !...

Maintenant seulement, je connais en son entier le cœur de ma compagne. Il n'en peut battre de plus noble et de plus vaillant dans le sein d'aucune femme au monde. Jamais homme ne pourra se vanter d'occuper âme plus débordant d'amour et d'abnégation que la tienne. O Lucie! J'ai maudit l'humanité, en croyant qu'il n'y avait plus en elle ni foi, ni justice, ni pitié ! Tu m'as rendu confiance en Dieu et dans les hommes !

Et il la serra de nouveau avec transport contre sa poitrine. Mais Lucie se dégagea doucement de son étreinte.

— Nous devons mettre le temps à profit, dit-elle, car à chaque instant nous pourrions être surpris et il n'y a pas espérance de nous revoir avant la nuit prochaine. Je t'ai apporté un cordial, mon pauvre Alfred. Il te soutiendra, car tu vas avoir à supporter de terribles souffrances.

Elle courut à la caisse, derrière laquelle elle s'était tenue cachée et en rapporta une bouteille avec quelque chose, encore enveloppé dans du papier.

— J'ai volé pour toi, Alfred, dit-elle en souriant, mais le ciel me bénira pour ce vol comme pour une bonne action. J'ai trouvé cette bouteille, encore à moitié pleine d'un vin généreux, dans la cabine de ce misérable capitaine Norton. L'ivrogne, dans le nombre, ne s'apercevra point de sa disparition. Bois, mon cher Alfred. Que chaque gorgée infuse une vie nouvelle dans tes veines appauvries !

Dreyfus, jetant un regard reconnaissant à sa femme, porta la bouteille à ses lèvres. Le vin d'Espagne qu'elle contenait, ramena des couleurs à ses joues pâles et firent circuler plus libre et plus chaud le sang dans ses artères.

— Et ici, reprit Lucie, dépliant le papier, j'ai une tranche de viande fraîche. On l'avait fait cuire pour le souper du capitaine, mais le scélérat n'était plus en état d'en profiter. Je l'ai dérobé dans la cambuse. Notre pauvre cuisinier sera peut-être puni, mais tant pis !

Dreyfus dévora la viande avec avidité. Depuis longtemps il n'avait absorbé une bouchée de nourriture saine et fortifiante.

Puis il porta à ses lèvres la main de Lucie et murmura :

— Tu vois, ma chère Lucie, ce que peut devenir une femme qui préfère son mari à tout au monde. Voici ma bonne, ma loyale épouse, changée en voleuse !

Elle laissa aller la tête sur l'épaule du prisonnier et le contempla à travers ses larmes.

— Alfred, lui dit-elle avec expression, pour toi, si je le pouvais, je ravirais au Ciel ses étoiles et ses perles à l'Océan !

— Tu peux ravir autre chose, murmura Dreyfus avec un regard étincelant, quelque chose de plus précieux pour nous en ce moment que les perles et les étoiles, que le soleil, même !

— Eh ! quoi, donc, mon cher Alfred.

— Ce canot là !

D'une main tremblante Dreyfus indiqua la barque la plus proche du mât, auquel il avait été lié

Lucie lui saisit le bras.

— Songerais-tu à t'évader ? demanda-t-elle

— J'en rêvais, mais comme d'une chose impossible à réaliser.

— Tu voudrais t'aventurer sur l'Ocean, dans cette coquille de noix? Et si la tempête nous surprenait, si nous nous étions condamnés à errer sur les flots, sans vivres et sans eau ?

— Plutôt l'océan pour tombe, répondit Dreyfus d'une voix sombre, que l'existence à Cayenne !

Lucie l'embrassa.

— Tu as raison, dit-elle. Cette barque, du moins, pourra nous servir de cercueil, à tous les deux ! Nous essaierons de fuir !

— Alors, s'écria Dreyfus avec transport, il faut que la tentative ait lieu pendant une des trois nuits que je suis condamné à passer sur le pont, lié au grand mât. Mais je ne voudrais point abandonner mes compagnons d'infortune. Si la chose est possible, nous les emmenerons.

Pénétré d'un saint mouvement de gratitude, il ajouta, avec émotion :

— Je demandais à Dieu, un signe de sa main, pour m'indiquer si mon plan d'évasion était possible. Et c'est en ce moment qu'il t'a envoyée vers moi, Lucie. Maintenant, j'en suis convaincu, nous échapperons tous aux mains de nos bourreaux.

— Où vous sombrerez tous ensemble dans l'abîme, dit une voix male, tout près d'eux.

Dreyfus et Lucie laissèrent échapper un cri d'angoisse et se séparèrent vivement.

Le vieux Ménard se dressa à leurs yeux.

— Par tous les babords et les tribords du diable ! dit le loup de mer, vous êtes bien les gens les plus imprudents que j'ai vus de ma vie ! Vous êtes là à forger un plan comme, seule, pourrait en enfanter la plus dévouée maîtresse ou la diablesse la plus incarnée, et vous criez la chose tout haut, de façon à réveiller notre ivrogne de capitaine, occupé à cuver son rhum !

Avant que le vieillard n'eût fini de parler, Lucie lui avait saisi les mains et, d'une voix caressante :

— Oh ! père Ménard, ne nous trahissez pas ! Est-ce que vous n'avez pas témoigné de l'affection au petit mousse Francesco ? Ne lui avez-vous pas, au cours de bien des nuits, lorsque vous étiez de garde et qu'il vous tenait compagnie, conté de belles

histoires de matelots? Ne lui avez vous pas promis d'être pour lui un maître et un protecteur?

— Un fameux mousse! grommela Ménard avec bonhommie en attachant un regard de pitié sur le visage pâle et plein d'angoisse de la jeune femme. Un moussaillon auquel une jupe et un corset seyeraient mieux que ce pantalon de toile et cette vareuse, à ancres dorées. Mais qu'une baleine m'avale, comme autrefois Jonas, si je ne t'aime de tout mon cœur, garçon, bien que tu ne sois qu'une femme. Et si je ne craignais d'exciter la jalousie de ton seigneur et maître, je t'embrasserais avec toute la tendresse dont est capable un vieux bonhomme de soixante ans.

— Eh bien! tant pis pour lui, c'est moi qui vous embrasserai! dit Lucie en posant ses lèvres fraîches et parfumées sur la bouche saturée de tabac du vieux loup de mer.

Dreyfus tendit la main au matelot.

— Ne répugnez à serrer cette main, mon brave Ménard, dit-il avec dignité. Ce n'est point celle d'un traitre, mais bien d'un loyal officier injustement condamné.

Sans hésiter, le vieillard saisit la main de Dreyfus et la secoua :

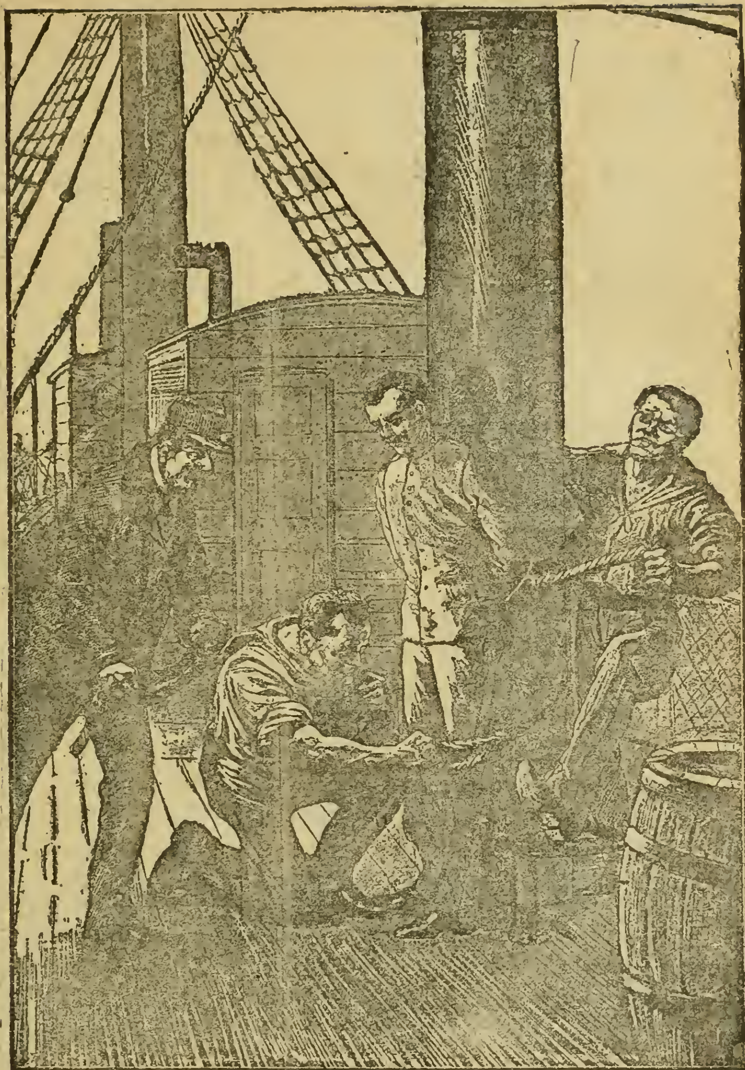
— Non, vous n'êtes pas un traître, capitaine Dreyfus, dit-il d'une voix pénétrée. Les traîtres, les misérables, ce sont ceux dans les mains desquels vous vous trouvez. C'est ce dont je suis certain, moi. Si Dieu le permet, vous ne serez pas longtemps prisonnier! Vous serez libre, capitaine Dreyfus, libre, comme l'oiseau dans les airs.

— Que dites-vous là, père Ménard, s'écria Lucie, tremblant de joie.

Le vieillard lui mit sa large main sur la bouche.

— Il ne faut pas chanter si haut, petit espiègle, dit-il à voix basse. Il suffit que vous me sâchiez votre ami. Oui, vous pouvez tous les deux compter sur le père Ménard. Ce canot, là-bas, nou délivrera tous de cet « Enfer flottant. » Mais assez, pour aujour-

ALFRED DREYFUS



On l'attacha solidement au moyen d'un cable.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre 30, Bruxelles.

hui... Allons, capitaine Dreyfus, il faut que je vous lie à votre mât. Cela me fend le cœur, mais nous sommes bien obligés de nous laisser encore maltraiter une couple de jours par nos ennemis.

— Ces liens ne me font plus de mal, répondit Dreyfus, depuis que je sais avoir dans mon voisinage une fidèle compagne et un ami dévoué.

Une dernière fois, Lucie imprima ses lèvres sur celles de Dreyfus, puis entraînée par le vieux Ménard, elle disparut dans l'entrepont.

Le quart de nuit du matelot avait pris fin et un de ses camarades vint le remplacer.

XXXIX

Retrouvée et perdue

Hélas ! le lendemain et le jour suivant, Dreyfus eut à supporter d'intolérables souffrances.

Le brûlant soleil des tropiques dardait sur son crâne nu et son corps se couvrait de sueur. Puis, brusquement, soufflait quelque froide raffale qui le faisait trembler comme un frêle roseau.

La soif, aussi, le tourmentait cruellement.

Ses membres se raidissaient et se jambes ne pouvaient plus le porter.

Le sang s'arrêtait dans ses veines et une atroce douleur lui comprimait les tempes.

Sa malheureuse situation faisait songer au sort du divin crucifié.

Sans aucun doute, Dreyfus aurait succombé à ses tortures, si pendant la nuit Lucie et Ménard n'étaient venus le débarrasser momentanément de ses liens.

Ils lui avaient arrangé sur le pont une espèce de couche et lui frictionnaient les membres avec de l'eau de vie. Ils lui apportaient aussi du vin, des œufs et de la viande.

Grâce à ces soins et à ces secours, le capitaine, aguerri déjà par son éducation militaire, put résister au mortel traitement auquel on l'avait inhumainement soumis.

Enfin, la troisième nuit tomba, la dernière que dût passer Dreyfus attaché au grand mât de la « Gloire. » Il était une heure du matin. Déjà les étoiles commençaient à pâlir au firmament et une teinte rosée, envahissant l'extrême horizon, annonça le prochain lever du soleil.

Lucie était occupé de détacher son mari du mât pendant que Ménard visitait attentivement le canot de sauvetage.

Dans une heure, Dreyfus, Ménard et Lucie se confieraient à la frêle embarcation, préférant errer sur le vaste Océan à demeurer plus longtemps sous la puissance du capitaine Norton.

Ils essaieraient, au dernier moment, de délivrer aussi le vicomte de Ribès et le vieux Mirowitch, afin de les embarquer avec eux, à la grâce de Dieu.

— Tout est prêt, dit Ménard à ses nouveaux amis. J'ai caché dans le canot raisonnablement de vivres et d'eau potable et nous ne manquerons point, non plus, d'armes et d'instruments nautiques. J'estime que nos provisions iront plus de huit jours mais j'espère bien ne pas les épuiser car, dans ces parages, nous rencontrerons, sans doute, bientôt, quelque navire, qui nous recueillera.

— Peut-être pourrons nous, même, atterrir quelque part ? ajouta Dreyfus.

— C'est bien possible, répondit le vieux loup de mer. Si la

chance nous favorise, nous pourrions être poussés soit vers la côte africaine soit vers celle de l'Amérique du sud.

— Est-ce qu'il n'y a point d'îles, dans ces régions? demanda Dreyfus.

— Oh! plus qu'il n'en faudrait, mais ce n'est pas là que nous trouverions notre affaire. Je ne tiendrai pas beaucoup à aborder dans une île, encore peuplée de sauvages.

— Ces cannibales ne peuvent être plus féroces que nos sauvages civilisés. Dans tous les cas, nous devons nous confier à Dieu. Quoiqu'il arrive, nous ne perdrons point l'espoir.

Dreyfus n'avait pas achevé de prononcer ces paroles que Ménard le saisit par le bras en lui désignant de la main l'escalier par où l'on descendait aux cabines.

Des ombres humaines avaient surgi des degrés et parurent sur le pont. Ménard et Lucie se cachèrent derrière une grande caisse déposée dans le voisinage du grand mât.

De là, ils pouvaient tout voir, sans être vus eux-mêmes.

Ils reconnurent le capitaine Norton et Tellier. Entre eux deux marchait un homme de grande taille qui avait la moitié du visage couvert d'un bandeau de soie noire. Il n'était point lié, mais le capitaine et le lieutenant le tenaient chacun par un bras.

— Que voulez-vous de moi? demanda le captif d'un ton fier et impérieux. Pourquoi me conduisez-vous sur le pont à une heure si indue?

— C'est ce que nous allons vous dire à l'instant, répondit en riant Norton. Dites-moi, mon garçon, est ce que vous avez été baptisé?

— Misérable! s'écria-t-il. Vous osez me parler sur ce ton? Ne sauriez-vous donc pas devant qui vous vous trouvez? Est-ce qu'on ne vous l'aurait pas appris?

Norton ne daigna pas même l'honorer d'une réponse.

Ses yeux s'étaient portés sur Dreyfus.

— Dis donc, Tellier! murmura-t-il à l'oreille du lieutenant Ce damné chien, attaché au mât, va nous entendre. Il ne faut pas

qu'il sache ce qui va se passer cette nuit à bord de la « Gloire. »

Tellier lâcha l'homme au bandeau noir et se dirigea vers le grand mât. Il examina le captif avec attention. Dreyfus semblait sur le point d'expirer.

Sa tête penchait lourdement sur sa poitrine, ses yeux étaient fermés et, par sa bouche entr'ouverte, on voyait la langue, poussée comme pour exhaler un soupir suprême.

En lui voyant toutes les apparences d'un cadavre ou, tout au moins, d'un moribond, Tellier hocha la tête avec satisfaction.

— Capitaine, dit-il, lorsqu'il fut revenu auprès de Norton, ce n'est pas le particulier, lié au grand mât, qui pourrait nous causer des désagréments. Je le crois bien près de sa fin. Le soleil des tropiques doit l'avoir cuit à point.

— Mais il ne faut pas qu'il meurre ! s'écria vivement Norton. J'ai l'ordre de l'amener vivant à Cayenne.

— Dans ce cas, finissons-en d'abord avec ce camarade-ci, répondit Tellier, puis nous détacherons l'autre, s'il en vaut encore la peine.

— A qui est confié la garde du bâteau, en ce moment ? demanda tout bas Norton.

— A Tom et à Enoch. Ils sont là, à l'arrière-pont, mais nous n'avons point à nous inquiéter d'eux. Ils seront sourds et muets.

Tout en se parlant à l'oreille, ils s'étaient rapprochés du bastingage avec leur victime.

Soudain, Norton arracha son bandeau au captif.

— Vous êtes donc le fils du triste Napoléon III? dit Norton avec un affreux rire et en couvrant le malheureux prince d'un regard cruel. Au diable les Napoléon, grands ou petits. Il faut délivrer la France de cette vermine.

Et se jetant sur le captif, il le saisit à la poitrine.

— Assassin ! cria le prince, dont la voix retentit au loin. Tu oserais porter la main sur ton empereur et maître ?

Et avec une force de géant, il repoussa Norton. Mais celui-ci,

revenant à la charge, le prit par la nuque et le poussa contre le bordage.

Un instant le prince resta sans mouvement ce qui faillit lui devenir fatal.

Norton et Tellier se jetèrent sur lui et le hissèrent à la hautenr du bastingage.

— A la mer, le dernier des Napoléon! cria en haletant l'Anglais. Les requins se chargeront de ses funérailles.

Une lutte acharnée s'ensuivit. Le malheureux prince se défendait contre ses aggresseurs avec le courage du désespoir. Se retenant des deux mains au bordage, il les repoussait des pieds. Les deux assassins avaient fort à faire. La résistance inattendue que leur opposait leur victime, les mettait en fureur. Ils laissaient retomber sur le front du prince leurs poings lourds et durs comme des maillets de fer.

Le sang, coulant par plusieurs blessures, ruisselait sur le visage de l'infortuné et l'aveuglait. Il ferma les yeux.

Déjà sa résistance commençait à faiblir. Ses pieds touchaient sans vigueur les bourraux, ses bras faiblissaient et il lâcha enfin le bordage.

— C'est le moment! gronda le capitaine. Courage, Tellier. Fous le par-dessus bord !

Mais au même instant, un formidable coup de poing envoya la brute rouler sur le pont.

— Tenez-vous bien, mon garçon! cria le vieux Ménard au prince. Nous allons faire leur affaire à ces gredins là!

Le brave marin se jeta sur Tellier, qui s'avançait, bouillant de rage. Norton, se relevant, voulut aller au secours de son lieutenant mais un coup de pied dans le bas ventre le fit retomber, en hurlant sur le pont. Alfred Dreyfus se tenait devant lui, les poings fermés et les yeux pleins d'éclairs. Lucie l'avait promptement délivré de ses liens.

— Vil meurtrier, cria Dreyfus, la coupe de tes forfaits est

comble ! Tu ne seras pas plus longtemps commandant d'un navire de guerre français.

— Chien de forçat ! hurla Norton, écumant. Tiens, voilà pour toi !

Il avait tiré un long couteau de sa poche et, courant sur Dreyfus, il lui en porta un coup terrible. Celui-ci fit un bond de côté.

Au même instant, une lourde pièce de bois s'abattit, par derrière, sur le crâne de l'Anglais, qui retomba sans connaissance sur le pont.

— Pour le seconde fois tu m'as sauvé la vie ! s'écria Dreyfus avec transport. Lucie, tu es mon bon ange.

Mais ce n'était pas le temps de parler de reconnaissance. Le vieux Ménard se trouvait en grand péril. Malgré sa maigreur, le lieutenant Tellier possédait la force et la souplesse d'un tigre. Il avait réussi à terrasser le vieux matelot et lui imprimait son genou dans la poitrine.

Rapide comme l'éclair, Tellier s'empara du couteau échappé à la main du capitaine et il allait le plonger dans la poitrine du brave matelot, lorsqu'il se trouva avoir à faire à trois personnes, qui lui arrachaient sa victime.

Cependant Dreyfus, Lucie et le prince durent réunir tous leurs efforts pour avoir raison de Tellier, qui frappait autour de lui comme un furieux. La lutte allait peut-être tourner mal pour nos amis, si Ménard ne s'était relevé, pour accourir à la rescousse.

Tellier, renversé sur le pont, se démenait comme un possédé, ruant, mordant, se tordant avec une incroyable vigueur. Le vieux marin lui posa le pied sur la gorge et pesa sur elle de tout son poids.

— C'est comme cela qu'on écrase les serpents vénimeux, cria le brave matelot. Je voudrais que nous pûssions le tenir comme cela exposé pendant huit jours au soleil !

— Tom !... Tom !... Enoch !... Au secours !... cria Tellie

d'une voix étranglée pendant qu'on le liait, à son tour, solidement au grand mât.

— Tu pourras les appeler longtemps, avant qu'ils n'arrivent, lui dit en riant Ménard. J'ai eu la précaution de leur administrer tout à l'heure, sous prétexte d'une tournée de tafia, un narcotique qui les empêchera pour deux ou trois heures encore de rien voir ou entendre !...

Maintenant, il s'agit de descendre le canot à la mer, ajouta le vieillard, en se tournant vers ses amis. Nous ne pourrions mieux choisir notre moment. Les deux gredins sont réduits à l'impuissance. L'un est ficelé au grand mât et l'autre est... l'autre... Par le diable ! Où est le capitaine Norton ?

Le vieux matelot pâlit en regardant la place où, quelques instants auparavant, était étendu l'Anglais, privé de connaissance.

— Le gredin a disparu ! s'écria Ménard avec effroi. Pendant que nous avions affaire à son sacré lieutenant, Norton s'est tiré des pieds ! Sans aucun doute il sera descendu et reviendra bien accompagné !

— Et nous n'avons point d'armes ! dit Alfred Dreyfus, hors de lui. Nous ne serons point en état de nous défendre contre une force supérieure.

— Alors, nous mourrons, déclara intrépidement le prince. Mais nos ennemis ne nous trouveront ni timides, ni résignés.

L'instinct de la lutte éclatait sur son visage et ses yeux lançaient des jets de flamme.

En ce moment, il ressemblait bien au génie des batailles, devant lequel, pendant si longtemps, avait tremblé l'univers.

Lucie se jeta sur la poitrine de Dreyfus.

— Mes enfants, reprit le vieux Ménard, en hochant la tête, le cas est sérieux. Il ne faut pas nous monter le coup. Notre situation me paraît désespérée. Notre seule chance serait de réussir à descendre le canot à la mer avant que le capitaine ne

revînt avac sa séquelle. Donc, à l'œuvre! que chacun fasse ce qu'il peut. Notre vie à tous en dépend.

Les autres coururent au bâteau de sauvetage et, tous à la fois, s'évertuèrent à en dénouer les attaches.

— Dieu! s'écria Dreyfus! Nous n'avons point songé au vicomte et au pauvre Mirowitch! Est-ce que nous les laisserons, après nous, dans cet enfer? Ce serait honteux et lâche de notre part.

— Mais nous n'avons point un instant à perdre, répondit Ménard. Le cœur me saigne bien aussi, d'abandonner ces malheureux, et si je connaissais un moyen... Mais...

— Je les délivrerai, dit Lucie. L'escalier qui mène à la cale, doit être libre encore et la clef de leur prison est pendue dans la cabine du premier lieutenant. Je cours m'en emparer.

Avant qu'on pût l'en empêcher, la vaillante femme avait disparu.

Dreyfus se couvrit le visage de ses mains.

— Si les misérables la surprennent, gémit-il, s'il lui arrive malheur, je n'ai plus besoin de ce canot!

Quelques minutes s'écoulèrent, pleines d'angoisse.

Les trois hommes travaillaient avec une énergie fébrile. Bientôt, les cordes furent détachées. La barque, descendue lentement par dessus le bordage du navire, toucha les flots.

— Dieu soit béni! s'écria avec joie Ménard.

— Je viens de trouver une hâche, dit le prince. Elle nous servira à couper les amarres.

Dreyfus laissa échapper un cri de joie. Le vicomte et Lucie venaient de paraître sur le pont, traînant après eux l'invalide Mirowitch.

— Nous voilà au complet! dit le vieux Ménard. Maintenant, vite au canot! D'abord la jeune femme et l'estropié.

— L'un de nous doit descendre pour recevoir ce pauvre vieillard, fit observer Dreyfus. Ménard, vous me semblez tout désigné pour cela.

Mais avant que le digne marin n'eût pu répondre à cette invitation, le danger prévu se produisit.

Une clameur terrible s'éleva et le pont fut envrahi par un groupe de matelots, à moitié vêtus, mais armés de couteaux, de haches, de sabres et de fusils.

Norton les précédait, un revolver au poing.

— Tirez dessus ! hurlait-il. Feu, sur les mutins ! Les condamnés, que nous sommes chargés de transporter à Cayenne, veulent fuir. S'il s'évadent, nous sommes tous perdus ! Du moins si nous ne pouvons les remettre vivants à l'autorité, livrons les à l'état de cadavres.

Les quatre coups de son revolver partirent presque à la fois, mais les excès de la veille et l'état de fureur dans lequel se trouvait le capitaine, faisant trembler sa main, les balles passèrent au dessus de la tête des fugitifs.

La voix du vieux Ménard s'éleva, calme et énergique.

— Camarades, cria-t-il, aux matelots, le capitaine vous a menti. C'est moi, votre vieux compagnon, qui me suis élevé contre cette brute. Que celui qui a du cœur, passe de mon côté.

Mais trois matelots, seulement, eurent le courage de se ranger auprès de lui.

Les autres haïssaient, tout autant qu'eux, le capitaine et son lieutenant. Mais ils songèrent que le crime de révolte à bord est passible de la peine capitale et, en ce moment décisif, le courage leur fit défaut.

— Tirez ! cria le capitaine. Tirez donc !... Fusillez moi ces gredins qui font cause commune avec les déportés.

Les matelots déchargèrent leurs armes mais en ayant bien soin de ne viser aucun des fuyards.

Entretemps, Norton avait couru au grand mât et avait débarrassé le lieutenant de ses liens, Le prince profita de ce moment pour entraîner Lucie et pour sauter avec elle dans la barque,

— Bien, cria Dreyfus. Suivez-les, Ménard. Ce brave garçon et moi couvrirons votre retraite.

Deux des matelots qui avaient suivi Ménard, sautèrent également dans le canot. Le troisième se tournait déjà pour les joindre. En ce moment, Norton, levant son révolver, visa Dreyfus à la poitrine, en criant :

— Aux enfers, espion! C'est toi qui as suscité cette révolte à bord de mon bâtiment.

Le coup partit. Mais Dreyfus avait eu le temps de se baisser. La balle lui frôla seulement les cheveux et disparut dans le dos du marin qui, justement, se disposait à sauter par dessus le bastingage.

Le malheureux laissa échapper un cri sourd, leva les bras au ciel et alla rouler, mort, sur le pont.

La balle, en lui trouant le dos avait atteint le cœur.

Ménard écumait de fureur.

Il bondit en avant, prompt comme la foudre et, sans qu'on pût songer à l'arrêter il se trouva devant le capitaine de la « Gloire ».

— Reçois ton châtiment monstre à face humaine ! cria le vieux marin, en levant, à deux mains, sa lourde hache sur le front de Norton. Le ciel me pardonnera ce meurtre, qui n'est qu'une juste exécution !

La hache s'abattit sur le crâne du capitaine, qui s'affaissa à son tour, sur le pont, la tête fendue.

Ménard courut aussitôt vers le bastingage et, avec une agilité qu'on n'aurait point attendue de lui, se laissa glisser dans le canot.

Dreyfus se baissa pour aider le pauvre Mirowitch à descendre, car déjà le vicomte de Ribès avait pris place à son banc. Mais il lui fut impossible d'accomplir son œuvre de miséricorde ; Tellier arrivait sur lui, armé d'un long coutelas.

Enoch et Tom, qui avaient secoué le sommeil léthargique où

les avait plongés le vin, insuffisamment narcotisé pour eux, par le vieux Ménard, accouraient, de leur côté, pour lui couper toute retraite.

— Alfred ! Alfred ! cria une voix plaintive, montant de la mer Pense à moi et à notre enfant... Sauve ta vie !

Les accents de sa femme exercèrent un pouvoir magnétique sur Dreyfus. Il abandonna Mirowitch à son sort. Avec une souplesse féline, il sauta sur le bordage d'où il put voir le vieux Ménard occupé à trancher à coup de hache la corde retenant le canot au flanc du navire. Lucie, debout dans la barque, lui tendait les bras, en pleurant.

— Saute, Alfred ! cria-t-elle. Dieu puissant, tu ne pourras plus nous rejoindre !

Dreyfus se laissa glisser le long du bord, mais tomba dans les flots. Il avait mal calculé son élan. En quelques instants, la barque de sauvetage s'était éloignée à assez grande distance de la « Gloire. »

— Mille francs, cria Tellier, dressé sur le pont, mille francs à qui me ramènera cet homme mort ou vif !

Tom et Enoch sautèrent à la mer et Tellier leur jeta quelques cordages, armés de crampons. La machine s'arrêta.

Lorsque Dreyfus revint à la surface, il se sentit ressaisi par des bras vigoureux.

Un crampon de fer fut solidement accroché à ses vêtements. Avec une atroce douleur, il se sentit ramené dans la direction de l'Enfer flottant,

— Lucie ! cria-t-il dans sa mortelle angoisse. Lucie ! A mon secours ! Ne m'abandonne pas !

Il lui sembla entendre au lointain un faible cri répondant à son appel. Déjà la barque de sauvetage était à plus d'un mille du bâtiment.

Dreyfus perdit connaissance et ce fut heureux pour l'infortuné prisonnier, de nouveau si terriblement éprouvé. Il ne put se

voir, ni se sentir lentement hisser à bord de la « Gloire. » Il ne se sentit pas davantage précipité, par Tellier, d'un coup de pied à fond de cale.

Quand le cruel lieutenant eut ainsi traité sa victime, évanouie, il revint lestement sur le pont et courut au bastingage.

— Eh ! Tom ! Enoch ! cria-t-il, cherchant à percer la pénombre de son regard, où êtes-vous, mes braves amis ? Venez, qu'on vous remonte. Tenez-vous aux cordages. Vous avez largement gagné vos mille francs et vous recevrez triple portion de rhum, aussi longtemps que nous mettrons encore à atteindre la Guyane.

Mais ni la perspective des mille francs à toucher, ni l'appât du liquide, passionnément aimé, ne put arracher une réponse à Tom et à Enoch. Il y avait pour cela une raison majeure. Comme ils achevaient d'accrocher le harpon aux vêtements de Dreyfus, une vague les avait emportés loin du navire, car la mer devenait de plus en plus mauvaise. Il se préparait un de ces orages, si soudains et si terribles sous les tropiques. De sombres nuées avaient envahi le ciel et rendaient l'obscurité plus profonde.

Tellier renouvela son appel, sans plus de résultat. Seul, le tonnerre, grondant au lointain, lui répondit.

— Les pauvres diables sont perdus ! dit-il, en haussant les épaules. Ma foi, tant pis pour eux. Il nous serait impossible, d'ailleurs, de les secourir. Que la mort leur soit légère.

Telle fut l'épitaphe des deux matelots, assez aveugles pour se dévouer à ce misérable.

Tellier revint au milieu du pont, et d'une voix forte :

— Maintenant, hommes d'équipage, dit-il, écoutez-moi et prenez attention à mes paroles.

Il alla au cadavre de Norton, le montra du geste et reprit :

— Le capitatne Norton n'est plus. Ce scélérat de Ménard lui a fendu le crâne d'un coup de hache. Tout ce que nous pouvons faire encore, pour lui, c'est de le jeter demain à la mer, suivant

nos usages. Lui mort, c'est moi qui, de droit, suis votre capitaine! Mes amis, j'espère que vous n'aurez point à vous plaindre de moi. J'ai toujours désapprouvé la brutalité de notre chef à votre égard. Mais comme vous, je n'avais qu'à obéir. Quoiqu'il soit arrivé, que le passé n'existe plus pour vous. Vous avez droit à un dédommagement. Vous l'obtiendrez de moi. Une double ration de rhum vous sera accordée jusqu'à ce que ayons atteint la côte. Et maintenant, force vapeur. Que chacun regagne son poste car la mer est démontée et sans doute il se prépare quelque terrible tempête.

— Vive notre nouveau capitaine! crièrent quelques voix.

Les matelots qui ne s'était poins associés à ce salut, ne laissèrent point que de se remettre à l'œuvre, secrètement heureux que leurs sympathies pour Ménard et les malheureux fugitifs ne leur attirât point quelque dur châtiment.

Bientôt, les éclairs se suivaient, déchirant la nue. La mer élevait furieuse, ses vagues rugissantes. Mais la « Gloire » était un vaillant navire, habitué de longue date aux orages, et elle poursuivit intrépidement sa route sur les flots convulsés.

. . . .

Lorsque Dreyfus reprit l'usage de ses sens, il se retrouva dans sa sombre et humide prison. Ses mains et ses pieds étaient chargés de chaînes.

Mirowitch, le pauvre estropié était assis à son côté, versant des larmes amères.

— Et c'est pour moi que vous êtes resté sur l'Enfer flottant, soupira le vieillard. Ah! si vous ne vous étiez point sacrifié pour sauver ma misérable existence, vous seriez, maintenant libre, comme nos heureux compagnons!

— Ma pauvre femme, seule, sans moi, dans cette barque, exposée à tous les caprices de l'Océan!...

Dreyfus s'interrompit, pressa les mains de Mirowitch et lui dit d'une voix résignée :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Nous nous trouvions de nouveau, l'un près de l'autre, réunis par la plus vive tendresse ! Et maintenant, nous revoilà cruellement séparés et plus éloignés hélas ! qu'auparavant !... Oui, séparés à jamais, peut-être ?... Hélas ! c'est que ce Dieu, seul, peut savoir !

Il laissa aller son front sur le sein de Mirowitch et fondit en larmes.

Le vieillard l'étreignit avec tendresse, l'adossa commodément à la cloison de la cale et lui couvrit les mains de baisers comme un chien fidèle témoignant sa joie au retour de son maître.

. . . .

Cependant l'angoisse et le désesqoir règnaient sur l'étroite barque, chassée par la tempête. Ménard, Ribès et le prince durent unir leurs efforts pour empêcher Lucie de se précipiter dans les flots écumants.

— Laissez-moi, hommes cruels ! disait l'infortunée. Laissez-moi !... Pourquoi m'empêcher de rejoindre mon mari dans la mort ?... Il n'est plus... La mer l'a englouti... Et moi, aussi, je veux mourrir... La vie ne m'est plus rien, sans lui !... Ayez pitié de moi... La mort sera la bienvenue... Mon époux m'attend... Entendez-vous cette musique ?... Ecoutez... Ce sont des chants d'hyménée... Mourir, non !... Mais aimer, à jamais... Oui, Alfred, je suis à toi !... Emmène-moi dans ta nouvelle et dernière patrie.. Personne ne pourra plus nous y séparer... Ah ! Un coup de hache... On le tue !

La pauvre femme poussa un cri terrible et s'affaissa, sans connaissance, dans le fond de la barque.

— Il y a là un homme qui nage vers nous, dit un matelot. Il crie, il nous fait signe... C'est un naufragé...

— Et là, un autre vient d'émerger ! s'écria le prince, montrant une forme noire, flottant sur la mer et se rapprochant également de la barque.

— Virez de bord ! ordonna le vieux Ménard. Quels que soient

ces malheureux, nous les recueillerons dans notre barque. C'est là notre devoir d'hommes et de braves marins.

Les deux naufragés, portés par les flots, étaient maintenant tout à fait en vue.

— C'est Tom et Enoch, dit un des matelots. Je les reconnais.

— Les âmes damnées du capitaine Norton ! s'écria un autre marin. Par le diable ! camarade Ménard, tu ne vas point, j'espère, admettre ces ivrognes dans notre canot ! Nous sommes bien assez à bord de cette coquille de noix.

Ménard secoua la tête avec indignation.

— N'es-tu pas chrétien, Legonidec ? Est-ce que tu ne te proclames, point, toi même, un honnète matelot, Guffroy ? demanda-t-il d'une voix sévère aux deux hommes. Le diable en personne, fût-il abandonné en pleine mer, par une pareille tempête, je ne le laisserais pas sans secours !

Les dignes marins se turent.

Quelques instants plus tard, Enoch et Tom étaient hissés dans la barque. Ils étaient à moitié morts d'angoisse et d'épuisement. Ce n'est que lorsqu'on leur eût entonné un large coup de rhum. qu'il revinrent un peu à eux-mêmes.

Pour se faire bien venir des fugitifs, ils prétendirent avoir sauté à la mer pour sauver Dreyfus, et en avoir été empêchés par les flots. Mais avant d'être emportés, ils avaient eu le temps de voir le prisonnier hissé à bord de la « Gloire. »

Ménard secoua la tête, mais ne souffla mot.

Lorsque Lucie reprit l'usage de ses sens, on lui communiqua la nouvelle à la fois triste et heureuse. Ses larmes coulèrent à flots et, les mains jointes, elle remercia ardemment le Ciel d'avoir permis que son époux fut sauvé.

A présent, elle pouvait regarder en face, d'un œil vaillant son propre danger. Ce fut presque avec des sourires qu'elle

regardait les éclairs embraser le ciel et qu'elle se sentait ballotée dans la frêle barque, sur les flots irrités, qui tantôt se soulevaient en montagnes liquides tantôt se creusaient en gouffres menaçants.

— Il vit ! murmurait-elle. Il existe toujours. Et l'espoir subsiste jusqu'au dernier souffle de vie !

Cependant Ménard s'était installé de lui-même au gouvernail et ce fut certes à son énergie et à son inexpérience que le canot dût de ne pas sombrer vingt fois, fracassé par les lames hurlantes.

D'un œil inquiet mais ferme, il interrogeait la mer, en murmurant :

— Huit personnes dans ce canot, en plein Océan ! Huit personne, ignorant quand et comment ils rencontreront un navire qui les recueille, ou remettront le pied sur la terre ferme ! Nous pouvons ainsi errer pendant des mois. Huit personnes et c'est à peine si nous avons des vivres pour quatre, pendant une semaine, seulement ! Dieu de bonté, sois nous secourable et protège tes enfants malheureux !

Mais sa main de fer n'en ressaisissait que plus vaillamment la barre du gouvernail.

Le léger canot volait sur les vagues, à travers nuit et tempête, tour à tour entouré d'éclairs ou plongé dans les ténèbres, sans direction arrêtée, sans bût, sans aide et presque sans espoir sur l'immense étendue des mers.

XL

La fuite

Une sombre désolation règnait dans la demeure du major Forzinetti. Le vieux et brave soldat qui avait témoigné d'une si généreuse pitié à l'égard du malheureux Dreyfus, un des rares officiers qui fussent persuadés de l'innocence du condamné, se trouvait, à son tour, frappé par un coup terrible.

Marion, sa fille unique, la chérie de son cœur paternel, était malade depuis quelque temps et, au cours des dernières semaines son affection avait revêtu des caractères particulièrement sérieux. Cette fois, ce n'était plus une atteinte morale, dont elle souffrait secrètement, mais d'une inexplicable douleur physique.

A chaque instant elle était prise de syncopes. L'appétit avait presque complètement disparu et, jour et nuit, elle était sujette à des maux d'estomac. Son esprit était redevenu parfaitement ucide, mais dans son abatement il lui arrivait fréquemment de parler de mort. Elle semblait n'aspirer qu'au calme des tombeaux.

Longtemps Marion avait refusé de se laisser visiter par un médecin. Mais enfin elle s'était rendue aux sollicitations de son père.

Et au moment où s'ouvre ce chapitre, un vieux et savant professeur de la faculté de Paris était debout à son chevet, pendant que Forzinetti se promenait avec angoisse dans sa propre chambre, attendant, le cœur serré, l'arrêt de l'éminent spécialiste.

De pénibles et sombres pensées traversaient son cerveau.

L'état de Marion était-il bien si grave qu'il le paraissait ? Le ciel pourrait-il avoir la cruauté de lui ravir son unique enfant, la seule joie de sa triste existence ? Non, Dieu ne permettrait point cela !

Déjà, trois jours après que les yeux de Marion ne s'ouvrissent à la lumière, il avait mené le deuil d'une femme adorée. En revenant du cimetière, il s'était placé devant le berceau de sa fille et, si abandonné et si solitaire qu'il se crût, en regardant l'enfant endormi, il s'était dit que le sort, qui lui avait enlevé le bonheur de sa vie, avait laissé du moins croître encore une fleur dans le jardin d'une existence désanchantée.

Et, maintenant, cette fleur aussi, allait-elle se dessécher ?

Forzinetti secoua la tête et un rayon d'espoir se peignit sur son visage lorsqu'il s'écria :

— Non ! Non ! Je la conserverai ! Je n'ai jamais commis d'action mauvaise ou blamable qui pourrait justifier un pareil châtiment !

La porte s'ouvrit doucement et le vieux médecin parut sur le seuil. Son visage était grave et triste. Le major alla à sa rencontre et lui prit les mains.

— Eh ! bien, docteur ? demanda-t-il en le regardant comme s'il eût voulu ou pu lire sur son front le résultat de son examen. Je vous en supplie, docteur, ne me dites qu'une chose. Assurez-moi que Marion vivra, que je la conserverai !

— Oui, elle vivra. répondit lentement le médecin, en évitant de regarder le major. Elle vivra, je vous le promets, à moins que... Mais elle a un constitution excellente et tant d'autres en sortant indemnes.

Si les premières paroles de l'homme de science avaient rempli de joie le cœur de Forzinetti, les dernières l'impressionnèrent péniblement. Il jeta au docteur un regard de côté.

— Tant d'autres en sortent indemnes ? répéta-t-il, d'un air sombre. Il s'agit donc d'une affection sérieuee, docteur, d'une

maladie grave? Mon Dieu! Parlez-moi donc avec franchise! Vous me regardez d'un air si pénétré, si rempli de commisération! Ah! Je préfère tout à cette inquiétude! La vérité, docteur, dites-moi la vérité!

— La vérité, major... Vous le voulez. Je vais vous la dire.

Le médecin jeta un rapide regard du côté de la porte, pour s'assurer si personne n'était à portée d'entendre ses paroles, posa la main sur le bras du vieil officier et, l'attirant à lui doucement, presque fraternellement, il lui murmura quelques mots à l'oreille.

L'effet de cette communication fut terrible. Forzinetti laissa échapper un cri rauque et recula, en chancelant, de plusieurs pas. Ses traits se contractèrent, la respiration faillit lui manquer, son visage devint pourpre et on eût cru qu'il allait être frappé d'une attaque d'apoplexie.

— Cela n'est pas, docteur, articula-t-il, enfin, avec effort. Vous en avez menti!

Le vieux professeur secoua tristement la tête.

— Je vous pardonne ces paroles, major, dit-il doucement, car je comprends que, dans l'état de surexcitation, où vous vous trouvez, on ne puisse se rendre un compte exact de ce qu'on dit.

Forzinetti tremblait de tous ses membres. Il se laissa aller dans un fauteuil.

— Non, docteur, non, je n'ai pas voulu vous offenser, dit-il. Mais, je vous en prie, dites-moi que vous vous trompez, que vous avez pu faire erreur... Dites-moi... Hélas! mon Dieu, mon Dieu! c'est vrai, je ne sais pas ce que je dis... Mais ce que je sais, c'est que je suis bien malheureux, que mon honneur, ma vie, mon bonheur sont détruits à jamais, si vous maintenez votre arrêt!...

— Et je suis obligé de le faire, mon pauvre et cher camarade

répondit le médecin, se courbant avec pitié vers l'infortuné père. Une erreur de ma part serait absolument impossible.

Forzinetti se couvrit le visage de ses mains.

— J'ai honte ! murmura-t-il. Je n'ose plus vous regarder, maintenant !... Je n'oserais plus jamais regarder personne en face ! Etre le père d'une pareille fille, d'une créature déchue, déshonorée ! Ah ! c'est affreux, c'est écrasant !

— Il faut prendre les choses, comme elles nous arrivent, dit le médecin, cherchant à le consoler. Le mieux serait, si vous me permettez de vous donner un avis, le mieux serait, dis-je, de découvrir le séducteur de cette pauvre enfant et de l'amener, par les meilleurs moyens possibles, à rétablir son honneur en l'épousant. Pour le reste, personne ne sait rien, excepté vous Marion et moi... Croyez qu'en dehors du secret professionnel qui nous est imposé, mon amitié pour vous me contraindrait encore au silence.

Le vieil officier bondit, debout. Ses yeux brillèrent d'un éclat sauvage.

— Le séducteur ! s'écria-t-il, en grincant des dents. Quel est-il, docteur ? Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit ?

— Non, et je dois vous apprendre que votre fille a semblé stupéfaite, elle-même, du résultat de mon examen. Elle m'a juré, toute en pleurs, que jamais elle n'avait eu la moindre faute à se reprocher.

— Et, demanda Forzinetti, en tremblant, cela serait-il possible ?

Le médecin resta un moment pensif et muet. Puis, il répondit.

— Non !...

— Assez !... Je vous remercie... Maintenant, je vous en prie, laissez-moi... Je veux qu'elle... Je veux voir !... Il faut qu'elle me dise son nom !... Ah ! Je crains bien de ne point rester maître de moi !... Je la tuerai, et me tuerai après !

— Calmez-vous, major, au nom du ciel, calmez-vous ! Un cœur

de jeune fille est si fragile et les séducteurs si habiles à profiter de sa faiblesse!

— Elle me dira son nom! reprit Forzinetti avec force. Je suis un vieux soldat, docteur, habitué à venger, les armes à la main, la moindre atteinte faite à mon honneur. Le sang du misérable ou le mien coulera!

Le vieux docteur haussa douloureusement les épaules, serra une dernière fois avec sympathie, la main du malheureux officier, en proie à une agitation terrible, et quitta la chambre.

Forzinetti s'aperçut à peine de son départ. Il fixait dans le vide des regards troubles.

Soudain, il se leva, comme s'il eût vu tomber la foudre.

Marion venait d'entrer, pâle comme une morte, bouleversée, défaillante, Avec un cri désespéré, elle tomba au pieds du vieillard.

— Père! cria-t-elle, élevant vers lui ses mains tremblantes, père, je ne suis pas coupable!

Un rire amer échappa aux lèvres du major.

— Pas coupable? répéta-t-il, d'une voix sombre. C'est ce qu'elles disent toutes! Malheureuse, comment as-tu l'audace de reparaître devant moi? Crois-tu me tromper encore, avec ton angélique et perfide visage? Espères-tu m'attendrir par tes regards si doux dans lesquels je me mirais avec tant de joie! Tu t'abuses, Marion! Tu n'es plus mon enfant! J'ai eu une fille... C'était une innocente et chaste créature! Elle n'est plus! Celle qui est là, prosternée devant moi, c'est une misérable, une dévergondée, dont je me détourne avec horreur et mépris.

— Père, tu me tues avec de semblables paroles!

— Tant mieux. Que l'effroi fasse alors ce que devrait faire mon bras!

— Est-ce que tu voudrais me savoir morte?

— Oui, plutôt morte que déshonorée!

— C'est bien, dit avec un sanglot la malheureuse enfant, je t'ai toujours obéi, mon père, et maintenant encore, tu ne me trouveras point rebelle à ton désir !... Adieu !... Je vais... je vais te satisfaire...

Marion se releva et, d'un pas chancelant, se dirigea vers la porte. Mais avant qu'elle ne l'eût atteinte, Forzinetti l'avait rejointe et, lui saisissant les deux mains, l'avait ramenée au milieu de la chambre.

— Restez ici, dit-il d'une voix rude. Est-ce que vous voudriez encore couvrir mon nom d'une honte nouvelle ?... Il faut que j'apprenne de vous un nom dont votre avenir et le mien dépendent fatalement. J'espère que vous ne serez point assez vile et assez corrompue pour oser me mentir en face !

— Je ne vous ai jamais menti, mon père, et je ne vous mentirai jamais, j'en fais serment !

— Eh, bien, donc, demanda Forzinetti avec effort, quel est..., quel est celui qui t'a perdue ?...

— Hélas ! Je n'en sais rien !

— Tu n'en sais rien ! Tu n'en sais rien ! Peut-être me suis-je mal exprimé... Quel est celui à qui... tu t'es donnée ?

Marion regarda son père d'un œil fier et doux à la fois.

— Je ne suis donnée à personne, répondit-elle avec candeur.

Le vieil officier sentit renaître sa fureur.

— C'est en imposer effrontément ! s'écria-t-il. Songez-y bien, malheureuse !... Et répondez-moi, ou, si vous persistez à me braver, par le Ciel ! je vous abats à mes pieds, je vous tue, dut-on me traîner immédiatement après à la guillotine.

Il fermait les poings et ses yeux jetaient des flammes. Mais forte du sentiment de son innocence, Marion se redressa avec dignité.

— Vous pouvez m'écraser, mon père, dit-elle simplement, mais sur la mémoire vénérée de ma mère je vous le jure. J'ignore ce qui m'est arrivé.

— Infâme, tu es donc aussi perdue d'âme que de corps !

Son poing s'abattit sur le front de Marion qui alla rouler sur le tapis.

— Père, tu as frappé ta fille ! gémit le pauvre enfant. Pour la première fois de ma vie, j'ai été maltraitée par toi ! Tu en auras du repentir, car je t'ai dit la vérité !

— Alors, rugit le major, hors de lui, cette vérité qui n'est qu'un éhonté mensonge, tu l'emporteras au tombeau. Ton heure a sonné... Et la mienne, aussi... D'abord, toi, puis moi !... Ce sombre logis, qui a déjà entendu tant de soupirs et vu couler tant de larmes, sera témoin, aujourdhui, d'un drame, comme Paris n'en a point souvent eu à enregistrer.

Forzinetti alla au trophée d'armes, dont il avait décoré sa chambre, y prit un fusil, l'arma et en dirigea le canon vers le sein de Marion.

Celle-ci plia le genou et, ouvrant les bras :

— Vise bien, mon père, dit-elle d'une voix que ne faisait trembler aucun effroi. Atteins au cœur ton enfant, qui jusqu'au bout t'aura aimé tendrement.

La main du major tremblait. Il chancelait, comme saisi d'une subite ivresse. Deux fois il essaya de viser.

Mais tout à coup la porte fut vivement poussée et madame Bergé se précipita dans la chambre.

La vieille et digne gouvernante, qui avait élevé Marion et dirigé, pendant de si longues années le ménage du major, resta un moment immobile, et comme clouée au parquet.

Puis, résolument, elle se jeta sur le major et, des deux mains, saisit le fusil par le canon, au risque d'être foudroyée.

— Est-ce que vous êtes devenu fou ! cria-t-elle, en luttant avec le vieillard, qui ne se possédait plus. Allez-vous devenir à présent, le meurtrier de votre propre fille ?

— De ma fille ? répondit le vieillard, d'une voix rauque. Non,

mais d'une prostituée, dont il vaut mieux pour tous, que la vie infâme se termine ici.

— Je sais tout, major, déclara nettement la vaillante femme. Le médecin m'a tantôt avoué de quoi il était question. Mais vous me trouerez la poitrine avant d'atteindre votre enfant.

Forzinetti, proférant un blasphème, jeta avec violence son arme sur le parquet.

— Je suis donc tout à fait trahi et vendu! s'écria-t-il. Et vous la défendez encore! Mais pourquoi m'en étonner! Les femmes ne se soutiennent-elles pas toutes? Et qui sait! Peut-être! Madame, c'est à vous que je demanderai compte de ce qui arrive! Pourquoi n'avez-vous pas mieux surveillé ma fille...

— Parce que votre fille n'est point de celles qu'il faille surveiller, répondit intrépidement la vieille dame. Dûssiez-vous me tuer, moi aussi, je vous dirai encore ce que je pense. Oui, Marion est innocente! Elle doit être la victime d'un forfait inconnu. Il y a, en tout ceci, une énigme dont le secret nous échappe.

Madame Bergé alla vers la jeune fille, toujours agenouillée, la releva et l'étreignit en pleurant, contre son sein.

— Ma pauvre chérie, dit-elle, ma petite Marion! Oui, un infâme a causé ta perte, mais tu es innocente. Depuis la mort de ta bonne mère, c'est moi qui ai rempli ici sa place, à ton égard... C'est pourquoi il faut tout me confier, comme si j'étais vraiment ta mère. Est-ce que tu ne te souviens point qu'un homme t'ait tenu des propos inconvenants, ou qu'un insolent ait jamais voulu te ravir de force un baiser?

Les joues de l'enfant se couvrirent d'une vive rougeur. Mais elle répéta en gémissant:

— Je ne sais rien, je ne saurais rien dire... Et, pourtant, il me semble que, dans le fond de mon cœur, repose un secret, couvert d'un sombre nuage!... Mon esprit veut en vain percer l'ombre... Il ne le peut pas. C'est comme si quelqu'un s'y opposait et que je fûsse forcée de lui obéir.

Elle se cacha le front dans le sein de la gouvernante, afin d'y chercher un refuge contre la puissance invisible qui la maîtrisait.

— Je vous prierais, major, de refermer la porte à clef, dit la vieille dame avec autorité et de passer avec moi dans la pièce d'à côté. J'ai à vous parler sérieusement. Marion restera ici. Mais soyez assez bon, aussi, de désarmer ce fusil, afin qu'il n'arrive point quelqu'accident.

Forzinetti, dominé, obéit machinalement. Il avait soudain recouvré son calme. S'il regardait maintenant Marion, ce n'était plus avec colère, mais avec tristesse et pitié.

Le front penché, il suivit madame Bergé dans la chambre voisine, dont la porte fut refermée aussi, afin que Marion ne pût rien surprendre de leur entretien.

La pauvre enfant se trouva seule. Elle n'osait point bouger de la place où l'avait laissée la bonne gouvernante et se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine.

Soudain, elle releva la tête, écoutant. Ses yeux se dilatèrent.

— Il m'appelle, murmura-t-elle. L'homme pâle, aux cheveux noirs m'appelle. Et il faut que j'aille vers lui... Vite ! Vite ! Il réclame mon baiser. Je ne veux pas le faire attendre. Je viens... Je viens !...

Elle courut à la porte et la trouva fermée à clef. Sans hésiter, elle alla vers la fenêtre et l'ouvrit sans produire aucun bruit.

Puis, apportant une chaise, elle monta dessus et de là sur l'appui, fort élevé de la croisée, murée à la hauteur des carreaux inférieurs, comme dans la plupart des bâtiments dépendant des prisons.

— J'obéis, murmura-t-elle. Ne contracte point ton pâle visage. Ne fronce point ton noir sourcil. Il ne faudra point me battre, non plus ! Marion arrive... Elle traverse l'espace, en volant, pour t'obéir... Vois... J'arrive !

Lentement elle se laissa glisser au bas de la croisée, ce qui

ne lui fut pas très difficile, à la vérité, l'appartement étant situé au rez-de-chaussée.

Sans chapeau, vêtue d'un simple peignoir, elle traversa la vaste cour, passa devant les soldats de garde et franchit la porte qui lui fut ouverte.

Le vent froid, se jouant dans ses boucles blondes, la faisait frissonner. Mais sans ralentir sa marche, elle allait devant elle d'un pas rapide.

Bientôt la fille infortunée du malheureux Forzinetti se perdit dans le mouvement du houleux Paris.

. . . .

Pendant ce temps le major et la vieille dame se tenaient, l'un vis à vis de l'autre, dans la salle attenante.

Le brave officier écoutait, le sourcil froncé et une expression d'incrédulité empreinte sur son mâle visage, mais ayant recouvré tout son sang-froid, ce que la digne gouvernante croyait avoir à lui communiquer.

— J'en donnerais ma tête à couper, major, disait madame Bergé. Notre pauvre enfant a été la victime d'un scélérat.

— Vous croyez donc qu'on aurait usé de violence à son égard ?

— De violence ?... Oui, certainement !... Et cela dans la pire acception du mot. Il faut qu'elle ait été perdue par perfidie et par l'emploi de moyens infernaux.

— Je ne vous comprends pas, madame Bérgé, répondit le major et, pourtant, je vous bénirais, et je vous baiserais les mains avec reconnaissance, si vous pouviez me prouver que ma fille est vraiment innocente.

— Et cela est, pourtant, affirma la digne femme. Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler, ou rien lu, au sujet de certains misérables qui se rendent maîtres de leurs victimes à l'aide de narcotiques, de poudres, ou de vins excitants ?

— Les monstres ! s'écria Forzinetti, en pleurant. Les exécrables gredins ! Pourquoi se seraient-ils attaqué à mon enfant ? Je

voudrais vous croire, madame Bergé. Mais non ! C'est impossible ! Nous avons fait tous deux la garde autour de Marion comme des dragons chargés de veiller sur un trésor. Comment aurait-elle pu avoir, à notre insu, aucun rapport avec qui que ce fût ?

Madame Bergé réfléchit un moment puis demanda :

— Est-ce que vous ne vous souvenez pas que Marion, pendant la maladie mentale, dont elle a été atteinte, et même lorsque nous la croyions totalement guérie, parlait parfois d'un homme pâle, aux cheveux noirs, qui la poursuivait et auquel elle était forcée d'obéir ?

— Vous avez raison, madame Bergé ! s'écria le major, se frappant le front.

— Et si cet homme aux cheveux noirs n'avait point été une hallucination, enfantée par le délire ? Si ce sinistre personnage existait en réalité.

— Et je crois qu'il existe ! dit soudain Forzinetti, d'une voix changée. Oui, madame, mes yeux se désillent à présent. Il m'est clairement démontré, que ma pauvre enfant a été victime d'abominables pratiques. Mais je saurai découvrir le scélérat qui a abusé d'elle. Je chercherai l'homme caché sous ce masque effrayant, et je le tuerai comme un chien, de cela je vous en fais serment !

— Mais avant tout vous pardonnerez à votre malheureuse enfant, n'est-ce pas, vous lui direz que, maintenant, vous avez foi en son innocence ?

Un flot de larmes ruissela sur les joues du vieillard.

— Moi, lui pardonner ? répondit-il d'une voix tremblante. Ah ! c'est bien elle qui aura à pardonner à son père, aveuglé par un doute impie, par une brutale fureur... Je la supplierai à deux genoux de le faire... Je lui baiserai les mains... je... Mais venez madame Bergé. Je n'aurai pas de repos avant d'avoir pressé ma pauvre fille contre mon sein, avant qu'elle ne m'ait promis de

bannir de son esprit le souvenir de cette heure effroyable, de l'oublier à jamais...

Il rouvrit la porte et rentra avec la vieille dame dans la pièce où ils avaient laissé Marion.

Mais tous deux s'arrêtèrent comme frappés d'un coup de foudre, se regardant sans pouvoir articuler une parole.

Marion avait disparu !

Madame Bergé courut à l'autre porte, l'ébranla et s'écria avec angoisse :

— Vous avez fermé cette porte et je vous ai vu mettre la clef dans votre poche. Elle n'a pas été rouverte depuis... Dieu du Ciel ! Cette fenêtre !... Marion est partie par la croisée !

— Partie ! s'écria Forzinetti. Elle a fui la maison paternelle... Ah ! je ne sais que trop bien ou elle est allée... Moi-même, je lui ai montré le chemin... Ma fille est allée au devant de la mort... Et moi, je suis son assassin...

Comme un insensé, il porta les mains à ses cheveux blancs, courut par la chambre, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, en criant, à travers ses larmes :

— J'ai tué mon enfant !... Ne me regardez point !... Je ne suis plus digne qu'on fixe les yeux sur un monstre de mon espèce !... J'ai poussé vers la mort la créature que j'aimais le plus en ce monde !

Madame Bergé se tenait dans un coin de la chambre, étouffant ses sanglots.

— Monsieur Forzinetti, dit-elle enfin, d'une voix douce, sans lui donner son titre de major, Forzinetti, mon pauvre et vieil ami, contenez-vous. Les reproches que vous vous faites arrivent trop tard et ne peuvent servir de rien. Nous ne devons pas désespérer et plutôt, agir, sans perdre un instant. En nous pressant, nous retrouverons peut-être Marion, avant qu'elle n'ait pu mettre à exécution son affreux projet, s'il est vrai, encore, qu'elle l'ait conçu.

— Oui, je vais agir, répondit Forzinetti. Donnez-moi mon manteau, mon képi, mon épée... Pardonnez-moi, madame Bergé, mais je suis si troublé... Je m'en vais trouver le préfet de police. C'est mon ami. Il mettra à ma disposition tous les agents dont il dispose et me fera retrouver mon enfant.

Le vieillard, si cruellement frappé, leva les bras au ciel.

— Seigneur, gémit-il, Dieu Puissant, qui règles nos destinées, écoute la prière d'un père. Rends-lui son enfant, l'unique consolation de sa vieillesse. Ne laisse point ma fille succomber à un fatal égarement. N'imprime point sur mon front la marque indélébile des paricides. Ne permets point que j'aie tué mon enfant. Tu sais, mon Dieu, toi qui vois tout et lis dans les cœurs, tu sais que j'ai toujours été un homme bon et droit... Que j'ai témoigné de la pitié à nombre de malheureux, même coupables, enfermés dans cette maison dont la garde était commise à mon honneur de soldat. Tu sais que j'ai toujours, dans les limites de mes devoir, tâché d'adoucir leur sort... Dieu clément, Dieu juste, Dieu miséricordieux, viens à mon aide et protège mon enfant !

— Amen ! dit madame Bergé en se signant pieusement.

Quelques instants plus tard, le major Forzinetti sautait dans une voiture, qui le transportait au grand train au cabinet du préfet de police.

Pendant une heure, le télégraphe fonctionna et toutes les sections de la sureté publique reçurent l'ordre de chercher les traces de Marion Forzinetti. Le signalement détaillé de la jeune fille fut communiqué au moindre agent et surtout son signe particulier, l'opulente chevelure d'or pâle dont la nature l'avait pourvue.

Une heure plus tard, Marion était recherchée sur tous les points de Paris, mais vainement.

Que s'était-passé pendant cette heure de fatal et inévitable retard ?

. . . .

Marion courait par les rues, comme dans un rêve.

Elle se parlait à elle-même et riait bruyamment, pendant que des pleurs ruisselaient sur ses joues.

Aussi les passants s'arrêtaient-ils étonnés et émus.

Cette jeune fille était-elle folle ?

Folle ! Pour offrir de pareilles marques de trouble et de désespoir, une pauvre femme n'a point besoin d'avoir perdu la raison ? Chaque jour de pareils drames ne se jouent-il pas sur la scène du monde ?

Séduite, trahie, abandonnée...

Quel parisien s'étonne de rencontrer quelqu'une de ces malheureuses créatures ?

On la laissa passer. Qu'importe ou elle courait. Avait-on besoin de s'en préocuper ?

Dans une grande ville, chacun est absorbé par ses propres soucis. Tant pis pour celui qui tombe. On ne prend guère que le temps de le relever, si toutefois, encore, il gêne la circulation.

Personne ne s'inquiéta donc longtemps de Marion. Au bout de quelque temps, elle arriva, courant, sur le boulevard des Capucines.

Il y a toujours une grande presse aux abords de l'Opéra. Piétons, voitures de louage, équipages de maîtres, camions se croisent, et se marchent l'un sur l'autre. Il s'ensuit que la traversée des boulevards, sur ce point, offre quelque danger.

Mais, il n'y avait point de dangers pour Marion, qui allait sans rien voir et murmurant, à demi-voix, une chanson d'amour :

Mon doux trésor, mon tout, mon âme,
Je ne puis vivre qu'en t'aimant !
Ce n'est qu'à ton baiser de flamme
Que bat mon cœur éperdument.
Offre-moi donc ta bouche rose
Pour que ma lèvre s'y repose,
Comme une abeille sur la fleur ;
Pour que du miel elle s'enivre,
Tous deux ne dussions-nous survivre
A l'excès même du bonheur !...

Soudain, Marion sembla se réveiller en sursaut.

Les mains étendues, les yeux hagards, ramenés sur un point unique, elle s'élança avec un cri sauvage.

A dix pas d'elle, seulement, mêlée au mouvement des équipages apparaissait une voiture découverte.

Les chevaux de race qui la traînaient étaient richement harnachés, portant, en argent. un chiffre et des armes de haute fantaisie.

Le siège était occupé par un superbe cavalier, enveloppé d'une pelisse et coiffé d'une toque en fourrure, mais dont la courte barbe noire se pailletait déjà de quelques points gris.

Derrière lui, sur les coussins de soie de l'élégante clarence était nonchalemment étendue une femme jeune et belle, drapée dans un manteau de marte zibeline et coiffée d'un large chapeau à hautes plumes, tremblant au vent.

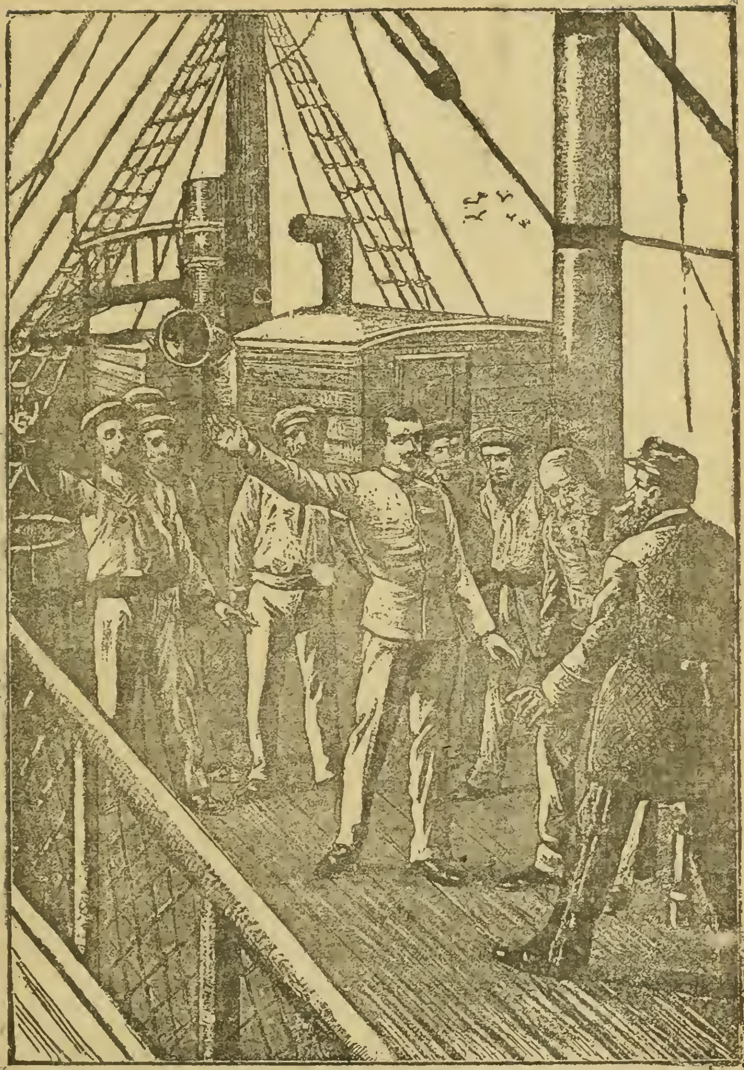
Quoique un peu blasés en fait de luxe et de toilettes excentriques, les flaneurs du boulevard suivaient tous le brillant équipage d'un œil émerveillé.

— D'où sort cette superbe créature ? se demandaient-ils.

Un jeune gommeux se chargea de la réponse.

— Comment, vous ne connaissez pas la comtesse de Rochemaure ? dit-il, d'un air fat. Le fait est que cette nouvelle Vénus

ALFRED DREYFUS



Cessez donc de martyriser ce malheureux! s'écria Dreyfus.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 20. Reproduction interdite **Livr.**

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

de l'Olympe parisien est débarquée fraîchement. Il n'y a que quelques rares privilégiés qui aient été admis à lui présenter leurs hommages.

— Et où habite-t-elle ?

— Dans un vaste appartement du boulevard Bonne-Nouvelle, aménagé pour elle et que l'on va encore transformer, afin de le rendre digne de sa nouvelle occupante.

— Et qui paie tout cela ?

— Probablement le grand brun qui mène, en personne, le char triomphal de son aristocratique conquête.

— Un bel homme, mais un peu décati. Qui est ce ?

— Le comte Esterhazy, officier d'Etat-Major.

— Ah ! Celui dont le mariage, à l'Eglise russe, a eu un si singulier dénouement ! Il parait qu'il s'est assez vite consolé de cette catastrophe.

— Parbleu ! De quoi ne se consolerait-on pas avec pareille maîtresse ! dit le jeune gommeux, couvant du regard la femme au manteau de martre.

Marion n'entendait rien de ces propos, tenus cependant, autour d'elle.

Elle n'avait d'yeux que pour l'homme à la barbe noire, planté sur le siège de la voiture.

Elle l'avait reconnu !

— L'homme au visage pâle ! murmura-t-elle en s'élançant. C'est moi, j'arrive ! Tu as ordonné et j'obéis. Me voici !

— Retenez-là ! crièrent les curieux, arrêtés dans son voisinage. Elle va se faire écraser !

Mais l'avertissement venait trop tard. Les chevaux étaient lancés et Esterhazy ne put les arrêter à temps. Marion, les bras levés, roula sur le macadam. Elle jeta un cri perçant et se trouva sous les pieds des chevaux.

D'un effort énergique, le comte parvint à arrêter ces der

avant que les roues de la clarence ne passâssent sur le corps de la jeune fille.

De tous les côtés à la fois, on accourut au secours.

— C'est une femme, renversée par une voiture ! criait-on à la ronde.

Moitié par curiosité, moitié par commisération, un cercle s'était formé autour de l'équipage. Des mains pitoyables retirèrent Marion d'entre les pieds des chevaux.

Elle était sans connaissance.

Déjà, l'on parlait de la transporter à l'hôpital Lariboisière, lorsque les yeux d'Esterhazy tombèrent sur le pâle visage de la jeune fille, dans laquelle il reconnut avec stupeur Marion.

Lui, seul, savait que dans cet accident le hasard entrait pour peu de chose, contrairement à ce qu'on semblait croire autour de lui.

Ses joues se couvrirent d'une légère rougeur. Il se courba vivement vers sa belle compagne et lui murmura à l'oreille.

— Par le diable ! Pompadour, cette jeune folle peut devenir dangereuse pour moi. Il faut vous en charger pour éviter une fâcheuse affaire !

— Laissez-moi faire, répondit Pompadour. Je m'en vais arranger ça.

Elle se pencha hors de la voiture. Son visage prit, à l'aspect de la blessée, une touchante expression d'intérêt et de pitié.

— La pauvre enfant ! dit-elle, j'espère qu'elle n'est que légèrement atteinte? C'est égal, je ne veux pas qu'on la porte à l'hôpital. Qu'on la place dans ma voiture, je la soignerai chez moi jusqu'à ce que ceux à qui elle appartient me soient connus.

— Bravo ! s'écria une voix dans la foule. C'est bien à vous de montrer tant de charité. Car enfin, nous tous qui sommes là, nous avons bien vu qu'il n'y a point de la faute de votre monsieur, qui est encore bien heureux d'avoir pu arrêter ses chevaux. C'est la petite qui a couru dessous avant qu'on pût l'arrêter.

— Qu'importe que l'accident soit arrivé par sa faute ou par la notre ! répondit Pompadour d'une voix suave. Voulez-voir avoir l'obligence, messieurs, de hisser doucement la pauvre fille dans ma voiture ? Je vais la conduire immédiatement chez moi, où aucun soin ne lui fera défaut. Je suis la comtesse de Rochemaure et demeure boulevard Bonne-Nouvelle.

On s'empressa d'obéir au vœu de la belle et compatissante comtesse. Marion fut doucement étendue sur les coussins de la clarence et Pompadour, se dépouillant de son manteau de fourrure, en recouvrit maternellement la jeune fille, à la grande admiration des nombreux témoins de cette scène attendrissante. Puis, la comtesse fit un signe à Esterhazy et quelques instants après la voiture avait disparu. Les curieux se dissipèrent aussitôt. Comme il arrive parfois, bien que la police soit fort bien faite, à Paris, pas un seul agent n'avait passé, pendant cette scène qui s'était déroulée, d'ailleurs plus rapidement qu'on n'a mis de temps à en lire le récit.

Aucun procès-verbal de l'accident ne fut donc dressé.

Marion se trouvait à l'entière merci de Pompadour et du sinistre major qui allaient pouvoir disposer d'elle à leur convenance !

. . . .

Le même soir, une femme, simplement vêtue, était introduite, par l'escalier de service, dans l'appartement occupé par la comtesse de Rochemaure.

Pompadour — ou plutôt la comtesse, car pourquoi lui refuser un titre que tout le monde lui donnait aujourd'hui — la comtesse, disons-nous, qui avait congédié ses gens à dessein, vint à sa rencontre, dans le couloir, un flambeau à la main. Elle fit signe, à la femme de la suivre.

Elles pénétrèrent ensemble dans une chambre, richement garnie, éclairée par une seule lampe.

La comtesse se laissa tomber dans un canapé et invita, par un geste, l'étrangère à prendre place sur une chaise.

Pompadour observait d'un œil pénétrant sa nocturne visiteuse. C'était une femme qui pouvait avoir été belle dans le temps, alors que la jeunesse arrondissait et colorait les traits de son visage, mais dont les années, car elle avait certainement franchi le redoutable cap de la cinquantaine, accentuaient désagréablement le type slave.

L'étrangère avait les yeux petits, le nez plat et les traits maigres et anguleux, mais la bouche, bien dessinée, était restée fraiche et les lèvres, en s'entrouvrant, laissaient voir une double rangée de dents bien plantées.

— Vous vous appelez Maria Kraszinska ? demanda Pompadour, engageant l'entretien.

— Pour vous servir, madame la comtesse, tel est mon nom.

— Madame Cazotte, la propriétaire du « Moulin d'Or » vous a vivement recommandée à moi. Elle prétend qu'on peut avoir en vous une entière confiance.

— Permettez-moi de le dire, madame, je suis la discrétion en personne ! Depuis quatre ans que je suis fixée à Paris, j'ai assisté et coopéré à bien des choses. Mais ce que l'on me confie, madame la comtesse, reste à jamais enseveli dans le silence des tombeaux.

— Où habitiez-vous, auparavant ? En Russie, sans doute.

— A Petersbourg, madame. J'y faisais bien mes affaires et m'estimais heureuse, lorqu'enfin est survenu mon malheur.

— Quel malheur ?

— Pardonnez-moi, madame la comtesse, mais je préfère ne pas m'appesanter sur ce chapitre là. Pendant bien des années, une faute, une erreur peut rester impunie, mais tout ne se découvre que trop tôt !

— Et ce... malheur vous est arrivé à Pétersbourg ?

— Oui, madame la comtesse. J'avais devant moi la perspective d'un déplacement, de dix années, en Sibérie. Pour conserver ma liberté, j'ai abandonné tout mon avoir, jusqu'au dernier kopeck.

— Mais, dit Pompadou, avec une certaine inquiétude, il pourrait vous en arriver autant à Paris. Si la police opérait, à l'improviste, une descente chez vous, ceux qui vous emploient ne seraient-ils point compromis?

— N'ayez crainte, madame, répondit Maria Kraszinska, en riant. Ici, il n'y a pas de danger que ça m'arrive.

— Qui vous le fait croire?

— Le préfet de police ne se soucierait point de me savoir en prison.

— Mais monsieur la Brière ne vous demanderait pas la permission, s'il croyait la chose nécessaire.

— Non. Il me ferait peut-être arrêter, c'est possible, car il ignore le secret dont je suis dépositrice, et qui intéresse l'honneur de sa propre maison, mais il ne s'écoulerait pas trois heures avant qu'il ne me fit relâcher.

Pompadour se mit à rire.

— Bien, bien ! dit-elle, je vois que vous êtes une femme de tête et qu'on peut se fier à vous. Ecoutez-donc ce que je veux. Dans la pièce à côté repose une jeune fille blessée, qui n'a plus de mère et que j'ai recueillie par charité. Voulez-vous prendre la pauvre enfant en pension chez vous? Je paierai largement.

— Volontiers, madame la comtesse,

— Et quelles seraient vos conditions?

— Cinq cent francs par mois madame la comtesse. Trouvez-vous ce prix là exagéré

Pompadour ne sourcilla po...

— Pas le moins du monde, répondit-elle. C'est convenu et je vais vous payer un semestre d'avance.

Elle se leva, alla au secrétaire placé dans un angle de l'appartement, l'ouvrit, au moyen d'une clef, passée dans sa ceinture, et y prit trois billets de mille francs qu'elle tendit à Maria Kraszinska.

— Je vous recommande ma protégée, reprit-elle en regardant

d'une façon toute particulière l'accoucheuse russe. Il me peinerait d'apprendre que les choses aient mal tourné pour cette malheureuse enfant... bien qu'elle ait eu peu de joie de la vie... et moins encore à en attendre. Dans sa situation, la paix des tombeaux serait peut-être un bienfait, hélas !

— Oui, c'est encore la solution la plus heureuse pour ces pauvres créatures, dit d'un ton pénétré Maria Kraszinska, en empochant les billets de banque. Croyez que je saurai faire en sorte qu'elle ne quitte point ma demeure et qu'elle n'ait aucun rapport avec un monde trop porté à se réjouir du mal qui arrive à autrui.

— Vous êtes pénétrante, ma chère, et dévancez l'expression de mes vœux. Mais où demeurez-vous ?

— A la Villette, madame, rue Madonne.

— Rue Madonne, répèta Pompadour avec impudence. Il y a donc à Paris, une rue de ce nom ?

— Certainement, madame la comtesse, répondit Maria Kraszinska en la regardant en souriant. Cette rue Madonne est même en passe de devenir célèbre. C'est là que, dernièrement, encore, habitait un couple de malfaiteurs parisiens dont l'homme portait le sobriquet, asses expressif de Tête-de-Mort, et la femme, celui de Pompadour.

Cette dernière se troubla. Elle ignorait que l'accoucheuse la connût.

— Mais, naturellement, madame la comtesse, n'a pas à s'occuper de pareilles gens, reprit la Russe. La rue Madonne, par cela même qu'elle n'est point un centre bien aristocratique, convient fort bien à la nature de mes opérations. J'y habite dans l'arrière-maison du juif Salomon Bénas, le prêteur sur gages, un local fort commode et fort bien aménagé. Si madame la comtesse daignait me faire l'honneur de m'y rendre visite, elle n'aurait qu'à entrer dans le magasin du Juif et à lui de-

mander « où en est la petite croix d'or commandée pour l'enfant. » Il vous introduirait immédiatement chez moi.

— Je vous remercie du renseignement. Est-ce que vous seriez d'avis d'emmener la jeune fille immédiatement.

— Certainement, madame la comtesse. La nuit est le meilleur et le plus épais des manteaux. Mais, me suivra-t-elle de son plein gré.

— Vous n'avez qu'à lui dire que c'est son père qui vous envoie pour la ramener à la maison et elle ne fera aucune difficulté.

— Parfait ! Ça va aller tout seul, ici, et lorsque je la tiendrai chez moi, il faudra bien qu'elle en prenne son parti !

Pompadour et Maria Kraszinska échangèrent un regard d'intelligence et entrèrent dans la chambre où reposait tranquillement la pauvre Marion.

. . . .

Un quart d'heure plus tard, la jeune fille montait en voiture avec la Russe, ne se rendant pas compte de ce qui s'était passé et heureuse d'aller rejoindre son père, sans doute bien inquiet de son absence.

L'infortunée ! Sa désillusion devait être terrible.

Pendant ce temps, Pompadour était assise, sur un divan oriental, à côté d'Esterhazy, dans la somptueuse installation dont il avait la réputation d'avoir fait les frais, mais payée, presqu'en entier, par les économies du misérable Tête-de-Mort.

Devant eux se trouvait un guéridon chargé d'un délicat ambigu et de plusieurs bouteilles de vins fins.

La superbe et perverse créature avait le bras passé autour du cou du beau ténébreux qu'elle contemplait avec passion.

— Es-tu content de moi ? lui demanda-t-elle doucement. J'ai écarté heureusement de toi ce nouveau danger et tu n'as plus rien à craindre de ta belle aux cheveux d'or. Embrasse-moi pour ma

récompense, mon chéri adoré, presse-moi contre ton sein, aspire mon âme toute entière sous ton brûlant baiser !...

Le beau ténébreux se pencha vers elle et leurs lèvres se rencontrèrent.

La femme qu'il tenait dans ses bras et qui s'abandonnait à lui, n'était point seulement belle à perdre un saint mais dévouée et habile.

Il n'avait certes pas fait une mauvaise affaire en s'attachant un instrument de cette haute valeur.

XLI

Cannibales à face blanche

La tempête s'était, heureusement, dissipée

Le petit canot à voiles, auquel huit personnes s'étaient confiées pour échapper aux horreurs de l'Enfer flottant, voguait, poussé par un vent favorable, sur une mer rentrée au repos.

Le vicomte Emile de Ribès, le seul qui, avec Ménard, n'avait point perdu courage un seul instant et s'était constamment attaché à consoler la pauvre Lucie, insista avec la plus grande énergie pour que l'on choisit quelqu'un qui assumât sur lui le commandement de l'embarcation.

Celui qui serait désigné aurait surtout, et seul, un pouvoir absolu, concernant la répartition des vivres.

Le choix fut bientôt fait et conforme à toutes les prévisions.

Ménard fut, à l'unanimité, proclamé capitaine et le canot, qui n'avait jusque là aucun titre, baptisé du nom de « Capitaine »

en l'honneur d'Alfred Dreyfus, premier auteur du plan d'évasion, dont, hélas ! il n'avait pu bénéficier.

Le vicomte prit le nouveau capitaine à part et lui demanda quelques renseignements au sujet des provisions dont pouvaient disposer les fugitifs.

Le détail en fut, hélas ! bientôt établi.

Il s'établissait comme suit :

Un sac de biscuit de mer, un jambon, un peu de poisson salé, bientôt consommé une pièce d'eau potable et un petit tonneau de rhum.

Voilà tout ce dont auraient à disposer les pauvres fugitifs pendant plusieurs jours, sans doute, plusieurs semaines, peut-être !

Le vicomte frémit en apprenant l'exiguité de ces ressources. Il était encore bien surprenant que le vieux Ménard eût réussi à les rassembler à l'insu du capitaine et du reste de l'équipage.

— Il serait inutile de nous désoler, dit Ribès au brave marin. Il nous faut prendre les choses comme elles sont. Mais je vous en prie, mon vieil ami, montrez-vous avare.

Songez que du plus petit morceau de biscuit, que de la plus légère bouchée de lard peut dépendre, d'ici à peu de jours, la vie d'une personne. Rationnez-nous sans pitié au strict nécessaire. Ne nous distribuez à chacun, par jour, que deux biscuits et quatre cuillerées d'eau. Gardez le jambon pour les malades. Nous n'en aurons que trop tôt à notre bord !

Mais le vieux Ménard ne prêta point l'oreille à ces sages conseils.

C'était un digne homme, un excellent marin, mais comme la plupart de ses pareils, il pêchait grandement sur le chapître de la prévoyance.

Disons-le aussi, son propre et robuste appétit plaidait contre le sage rationnement recommandé si instamment par le vicomte.

Il commença par distribuer à chacun, le matin et le soir, une

livre de biscuit et une once de jambon et, dans le courant de la journée, un litre d'eau.

Le vicomte, désolé, pria alors Lucie et le prince de réserver et de cacher le jambon qui leur était distribué, et chacune de ces trois personnes s'engagea à assister les autres, dans la limite du possible, en cas de famine.

Lucie surtout faisait preuve du plus grand courage.

Quoiqu'elle se trouvât dans une situation tout exceptionnelle, étant seule femme, à bord, sur un nombre de huit hommes, ce qui ne laissait point d'engendrer de nombreux inconvénients, elle ne se plaignait jamais.

Aimable et gaie, elle offrait ses services à tous, heureuse de se rendre utile ou d'obliger seulement ses compagnons de hasard.

Les marins lui portaient beaucoup d'affection et contenaient leur rudesse native par respect pour son sexe qui n'était plus un secret pour nul d'entre eux.

Quoique les provisions de bouche diminuâssent rapidement, ils se montraient pleins de bonne volonté, ce qui était sans doute bien un peu aussi à imputer à la brise favorable et à la clémence du temps.

Cependant, dès le cinquième jour, Ménard fut obligé d'annoncer qu'il ne serait plus distribué qu'un biscuit par homme et par jour.

Le lendemain, l'eau potable fut réduite à une cuillerée, le matin et le soir.

Les matelots commencèrent à murmurer. Mais le vicomte s'évertua à leur remonter le moral.

Il leur racontait de longues et merveilleuses histoires de naufragés, qui s'était heureusement tirés d'affaire.

Il cita, entr'autres, l'exemple du « Crucifix » qui avait fait eau et dont l'équipage avait eu grandement à souffrir.

Les malheureux étaient restés douze jours sans nourriture, à

l'exception d'un petit chat et d'un rat dont ils s'étaient partagé la chair.

Et cependant, tous étaient restés en vie. Mais ce n'est que grâce à un ferme empire sur eux mèmes et une discipline de fer que, squelettes ambulants, malgré la faim, la soif, le froid et la fatigue, ils avaient pu franchir sur l'Océan, une distance de huit cent milles.

Le septième jour, on fut obligé de constater que les vivres du canot étaient complètement épuisés.

Il n'y avait plus à se partager une once de biscuit ou une goutte d'eau !

Alors les matelots commencèrent à désespérer.

Mais Lucie, le prince et Emile, s'étaient si consciencieusement rationnés qu'ils avaient pu mettre de côté une certaine quantité de nourriture.

Lucie, toujours noble et généreuse, n'hésita point à partager cette précieuse réserve avec les matelots surpris et charmés. Et le prince et Emile ne purent faire moins que de suivre son exemple.

Le matin du huitième jour, quelques poissons volants, rasant les eaux, vinrent imprudemment donner contre la voile de la frêle embarcation et retombèrent dans le fond.

En un instant, ils étaient capturés, déchirés et dévorés vivants.

Mais le lendemain, le vent tomba et, dans l'après midi, la mer devint unie comme un miroir.

Terribles sont les épouvantements de la tempête, mais plus encore les angoisses du calme plat, pour des naufragés affamés et mourant de soif, dont la barque glisse lentement sur les flots et dont l'unique espoir de délivrance et de salut repose sur le vent et sur la pluie.

Le splendide horizon, sans un nuage, semblait une voûte d'azur au milieu de laquelle un prestigieux soleil flambait joyeusement.

Hélas ! ses rayons, encore réverbérés par les flots a[illegible]s.

desséchaient les malheureux fugitifs. Le bois de la barque était lui-même si chauffé qu'on se brûlait la main en l'appuyant sur les rebords.

L'insupportable chaleur engendrait une soif furieuse.

— De l'eau ! De l'eau ! gémissaient les infortunés, en élevant les bras vers le Ciel. Ah ! une goutte d'eau seulement !

Enoch, n'en pouvant plus, plongea dans la mer son bidon de fer blanc, dans l'intention évidente de s'abreuver d'eau salée.

Le vicomte et Ménard durent employer la violence pour l'en empêcher.

— Es-tu devenu fou, camarade ? demanda Ménard au marin anglais. Ignores-tu que si tu bois de l'eau de mer tu es perdu ?

Enoch eut un rire d'insensé.

— Je serais bien bête de ne pas en boire, dit-il. Mourir de soif avec tant d'eau autour de moi. Allons donc !

Ménard, alors, fut obligé d'expliquer à ses compagnons que le sel, contenu dans l'eau de mer, desséchait les entrailles, provoquait le terrible scorbut, rendait fou furieux, d'abord et tuait surement ensuite.

— Qui s'avise d'en vouloir tâter, déclara-t-il avec force, je lui fais lier les mains et les pieds.

Les matelots se retirèrent, avec un sombre désespoir, à l'arrière de la barque et, déchiquetant leurs blagues à tabac, se mirent à en mâcher les morceaux.

Le dixième jour, on se partagea deux bonnets de loutre, dont le cuir dut servir d'unique et dérisoire nourriture.

Cependant, Lucie s'affaiblissait de plus en plus. Emile et le prince lui administrèrent les dernières gouttes de rhum qui restâssent à bord, au fond du tonneau.

Le onzième jour, la situation était devenue intolérable.

Vers le soir, quelque chose d'insolite sembla s'agiter entre les matelots.

Ils se tenaient entr'eux, chuchottant d'un air de mystère, et

l'expression farouche de leurs regards trahissait quelque terrible et funeste résolution.

Lucie attira vers elle Emile et le prince.

— Mes souffrances auront bientôt une fin, leur dit-elle d'une voix faible. Peut-être encore ce soir. Je le sens ! Ah ! Quel horrible dénouement !

La jeune femme se mit à trembler avec violence. Les deux hommes la regardèrent avec inquiétude.

— Est-ce que vous ne remarquez pas ce qui se passe ? continua Lucie. Les matelots se consultent pour savoir lequel de nous ils vont tuer, afin d'étancher leur soif dans son sang et d'apaiser leur faim avac sa chair, dépéçée ! Et je le sais, c'est sur moi que leur choix s'est arrêté.

— C'est ce qui ne sera pas ! dit le vicomte. Le prince et moi nous nous sacrifierons plutôt que de permettre que l'on touche à vous. Lucie, j'ai juré éternelle amitié à votre mari. C'est à Alfred Dreyfus que nous devons d'avoir échappé, du moins, aux infâmantes tortures de l'Enfer flottant. A ce titre, le premier de nos devoirs est de protéger sa femme contre toute atteinte, et cela quoi qu'il puisse nous en coûter.

— Cela, je le jure, aussi, dit le prince.

— Nous pouvons compter sur Ménard, reprit Emile. C'est un honnête marin qui se fera tuer plutôt que de laisser accomplir aux cannibales leur sacrifice humain.

Lucie se cramponna fièvreusement au vicomte.

— Ils viennent ! s'écria-t-il. Ils viennent me prendre ! Dieu ! Voyez leurs regard brillant d'une horrible convoitise ! Ils semblent pomper, par avance, tout le sang de mes veines ! Voyez.

Emile et le prince sautèrent debout et allèrent à la rencontre des matelots qui avançaient traîtreusement.

Ménard, qui ne se doutait de rien, était resté au gouvernail.

— Que voulez-vous ? demanda d'une voix tonnante le vicomte

à la bande affamée ? Pourquoi vous approchez-vous ainsi, presque en rampant, comme des animaux de proie dans les ténèbres ?

— Des animaux de proie ! répondit Enoch avec un rire sinistre. Oui, les êtres humains se changent en animaux de proie lorsque, comme nous, ils souffrent, depuis onze jours la faim et la soif ! Nous sommes d'avis que puisque nous voilà condamnés à mourir, il est juste que cette femme meure la première... Du moins sa chair et son sang nous permettront de vivre quelques jours de plus...

— Misérables ! cria le prince. Monstres ! Est-ce que vous n'avez donc plus aucun sentiment humain ? Vous voulez assassiner une femme sans défense pour prolonger de quelques heures votre triste existence !

— Pas tant de paroles ! hurla Tom, le second matelot anglais Livrez-nous la femme et nous vous promettons de ne pas la faire souffrir.

Un couteau brillait à son poing, pour se frayer un passage jusqu'à la pauvre Lucie à moitié privée de connaissance.

Enoch faisait tournoyer la hache au moyen de laquelle Ménard avait fendu le crâne du capitaine Norton.

Les deux autres matelots, les yeux menaçants, se tenaient prêts pour l'attaque.

Immédiatement, la lutte s'engagea, horrible et inégale.

Emile et le prince furent terrassés et Tom se jeta sur la malheureuse femme.

Lucie jeta un cri persant et le couteau du marin brilla sur son front.

Tom lui appuya la tête contre le bordage et s'apprêtait a l'égorger lorsqu'un pesant engin s'abattit sur son propre crâne.

— Aux enfers, toi et tous les cannibales de ton espèce ! tonna la voix puissante de Ménard.

Le vieux marin avait eu le temps de détacher la barre du

gouvernail et s'en était servi comme d'nne massue, pour assommer l'Anglais.

Mais pendant que Tom s'affaissait, sans pousser un cri, Enoch se jetait, avec un cri sauvage, sur le nouveau défenseur de Lucie.

La hâche brilla dans l'air, prête à s'abattre sur le vieillard.

Un instant encore et c'en était fait.

Ménard, cependant, s'attendait à cette attaque.

Comme un taureau, lancé dans un cirque d'Espagne et résolu à tout braver pour porter le coup fatal à son agresseur, il se courba et fonça avec une incroyable énergie sur Enoch.

Il en résultat un tel choc que la barque pencha violemment d'un côté et faillit chavirer. Elle se releva, pourtant, et tous les passagers se retrouvèrent debout, sauf un.

Enoch, ayant perdu l'équilibre, à l'impétueuse attaque du vieux marin, avait passé par dessus bord et s'était englouti dans les flots, tenant toujours à la main sa hâche homicide.

Soudain, comme par la volonté d'en haut, le vent s'éleva et gonfla la voile.

Sans se concerter, Ménard courut au gouvernail. dont il replaça la barre, Legonidec et Guffroy exécutèrent instinctivement la manœuvre voulue pour profiter de la brise.

Un moment plus tard, la barque volait rapidement sur les flots.

Cependant, Enoch avait reparu à la surface. Les yeux égarés, il nageait vers le canot, dont il se rapprochait, en biais.

N'écoutant que sa générosité naturelle, le vicomte saisit un aviron.

— Promets-nous de ne plus te livrer à aucun acte répréhensible, cria-t-il au marin anglais. Sinon, tu ne remettras plus le pied à notre bord.

Enoch ouvrit la bouche pour répondre, mais au même instant

ses yeux se dilatèrent, sous le coup d'une épouvantable terreur et il se renfonça dans les flots avec un cri déchirant.

Certes, ce ne pouvaient être ses forces qui l'avaient trahi, au moment du salut. Il semblait avoir été brusquement attiré au fond du gouffre liquide.

Un bouillonnement se fit à la surface du flot qui se teignit de rouge.

— En voilà un que nous ne reverrons plus, dit tranquillement le vieux Ménard en montrant du doigt une tache blanche, à quelque distance du canot.

C'était le dos, parfaitement visible, d'un gigantesque requin.

La redoutable hyène des mers continuait à nager autour de la barque, en attendant une nouvelle proie.

Elle ne devait pas lui manquer.

Goffroy, abandonnant tout à coup la manœuvre, poussa un horrible éclat de rire.

La surexcitation produite par les dernières scènes, non moins que les tortures de la faim et de la soif l'avaient frappé de folie

Il se mit à chanter à pleine gorge.

Puis, s'interrompant pour rire encore :

— Voyez donc la belle prairie ! s'écria-t-il en regardant les flots verts d'un œil égaré. Quels poiriers, là bas ! Nous allons avoir du fruit, camarades... Il ne nous manquait plus que le dessert. Hourrah ! Hourrah ! Terre ! Terre ! Je veux être le premier à mettre le pied dessus !

Les spectateurs de cette scène terrible se regardaient muets.

Pendant que l'insensé chantait et dansait, le requin tournait autour de la barque.

Un rauquement sourd attira leurs regards d'un autre côté.

Legonidec, accroupi sur le cadavre de Tom, gisant au fond du canot, lui avait ouvert une veine au moyen de sa propre arme.

Et. les lèvres attachées à la plaie vermeille, il s'abreuvait voluptueusement de sang frais.

Combien peu nous connaissons, habitués que nous sommes à ne point passer un jour sans pain et sans eau, la bête féroce que devient l'homme en de pareilles extrémités !

Lucie s'était évanouie dans les bras du vicomte, incapable d'articuler un mot, pas plus que le prince et le vieux Ménard.

Guffroy se frotta joyeusement les mains.

— Il y a des vaches, dans cette prairie, reprit-il, en souriant. Elles appartiennent au curé du village, mais le saint homme ne nous en voudra pas si nous leur tirons un peu de lait... Oh ! du lait !... Du lait frais !... Dites, camarades, c'est ça qui va nous refaire ?... Quel délice !... Retirez-vous ma mie... Je sais traire les vaches un peu mieux que vous... Allez vous asseoir à l'ombre, là-bas... Monsieur le curé, ne m'arrêtez pas, je vous prie... Vous aurez bien un peu du lait pour un brave marin ?

Ménard l'avait saisi à bras le corps. Mais l'insensé, se dérobant brusquement à son étreinte, poussa un dernier éclat de rire et plongea dans les flots.

Le requin se retournant sur le dos, le happa par la cuisse et l'entraina dans les profondeurs.

Les passagers du « Capitaine « fermèrent les yeux.

Quelques moments après, Emile de Ribès dit d'une voix grave :

— Prions !

Tous s'agenouillèrent dans le fond de la barque et adressèrent en silence, au ciel, une fervente prière.

Puis, Ménard et le prince arrachèrent, non sans lutte, le cadavre de Tom à Legonidec, et le lancèrent, à son tour. dans la mer.

La bouche rougie, le matelot, sans dire un mot, se coucha près du mât pour cuver sa sanglante ivresse.

Le matin du treizième jour, il y eut un nouveau décès à bord. Legonidec ne s'était plus réveillé.

Ménard et le prince se sentaient si affaiblis qu'ils pouvaient à peine se mouvoir. Le vicomte et Lucie s'entretenaient tristement.

La jeune femme supportait beaucoup mieux les privations que les robustes matelots, cependant aguerris à bien des souffrances.

Ribès lui indiqua la façon dont elle devait s'y prendre pour manœuvrer le gouvernail. Lui, devait pourvoir au reste.

— Je ferai tout ce que vous me direz de faire, vicomte, dit doucement Lucie.

Emile admira l'héroïsme de cette admirable créature.

Si son cœur n'avait point été plein de Paulowna, certes, il eût été amené à aimer Lucie Dreyfus. Mais il adorait trop profondément et trop saintement la candide jeune fille et bien qu'il fut séparé d'elle par plusieurs centaines de lieues, son image ne l'avait point quitté un seul instant.

Vers le midi, comme le pauvre Emile regardait machinalement par dessus-bord, il vit quelque chose de noir attaché aux flancs de la barque.

Il se pencha et poussa un hourrah retentissant.

— Des moules ! cria-t-il.

A l'aide d'un couteau il détacha, avec assez de difficulté, éleva dans l'air un paquet noir et gluant.

Ce n'étaient point des moules, mais un étrange coquillage, tout en longueur et ouvert à l'une de ses extrémités.

Lucie s'approcha joyeusement, Ménard et le prince se soulevèrent avec difficulté.

Les bienheureux coquillages furent partagés et dévorés avec délice. Leur écaille, peu résistante, contenait un animal de la grosseur d'un doigt et ayant un agréable goût de noisette.

Probablement, le paquet, détaché du fond de la mer et charrié par quelque vague, s'était accroché à la barque pendant que l'accalmie la réduisait à une quasi immobilité.

Une heure plus tard, les malheureux fugitifs furent favorisés d'une plus précieuse aubaine encore.

Une noire nuée, visible à l'horizon depuis le matin, s'était avancée jusque sur leur tête, toujours épaussie et s'étendant au loin.

Enfin, quelques gouttes d'eau tombèrent dans la barque, suivies d'une averse en règle, le plus grand bienfait que pût accorder à nos amis la bonté céleste !

Déjà ranimés par la fraîcheur de l'eau, et poussant des cris de joie, les fugitifs exposèrent à la précieuse ondée tous les récipients de nature à pouvoir la recueillir.

Tout en se hâtant, ils lèchaient avec avidité leurs mains humides. Ils riaient et pleuraient à la fois, se jetant dans les bras l'un de l'autre. Car s'ils n'étaient point sauvés, encore, s'ils se trouvaient toujours exposés, en pleine mer, sans une cote ni une voile à l'horizon, du moins ils allaient ne plus avoir à souffrir de la plus effroyable des tortures humaines celle de la soif.

Mais qu'était-ce donc qu'on voyait flotter sur le flot ondulant ? Un morceau de bois ? Un débris de navire ?

— La barre à droite, Lucie, commanda le vicomte.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'objet, aperçu de loin, le vicomte se baissa par dessus le bordage, plongea les deux mains à la fois dans le flot et rejeta vivement dans le fond un objet rond, lourd et pesant.

C'était une tortue, de grande race, mais toute jeune, encore, et qui, probablement, s'était fait prendre faute d'expérience.

Elle pouvait bien peser déjà une vingtaine de livres.

Prestement elle fut découpée et grillée à la flamme d'un feu de bois, provenant d'une vieille caisse.

Le foyer, établi au moyen d'une plaque de métal, supportée par quatre briques, ayant servi de cale, fut allumé au moyen du briquet que Ménard avait conservé sur lui.

Quelque rudimentairement apprêté qu'il fut et manquant de

tous les sssaisonnements, jugés indispensables par les gourmets, ce plat ut proclamé délicieux.

Mais on se garda bien de tout consommer en un seul repas

Toutefois. nos amis avaient appris maintenant par expérience combien l'homme peut rester longtemps sans mourir de faim. Ils avaient de l'eau en abondance. Eh ! bien, ils sauraient jeuner, encore s'il le fallait !

Cette nuit là ils dormirent bien et lontemps; et, le lendemain ils se réveillèrent tout regaillardis.

Dans l'après midi du même jour, Lucie cria, tout à coup, avec joie.

— Un oiseau ! Voyez-le voler, là bas !

— Ce n'est point un goëland, dit le vicomte, Cet oiseau nous indique que la terre n'est pas loin. Dieu veuille que nous y trouvions la fin de nos longues et cruelles épreuves !

— Oui, c'est un oiseau de terre, confirma avec transport le vieux Ménard, montrant du doigt le messager ailé qui avait à peu près la grosseur et le plumage de nos piverts d'Europe.

Jamais oiseau au monde ne fut certes plus admiré que celui-là. N'annonçait-il point la terre prochaine, c'est à dire le salut ?

Après avoir plâné quelque temps, il reprit son vol dans la direction du nord et la barque s'élança sur sa trace.

Une heure, à peu près, avant le coucher du soleil, Lucie, dont les yeux voyaient à fort grande distance, signala une bande grise s'étendant à l'horizon.

La nuit allait tomber dans quelques minutes lorsque nos amis distinguèrent, tous, à quelque distance, un grand arbre croissant solitairement et élevant vers le ciel son ombrage en ombelles.

A cette découverte, Lucie, éclatant en sanglots joyeux, tomba à genoux. Ses compagnons, pas plus qu'elle, ne purent contenir leurs larmes.

Après n'avoir vu, pendant si longtemps que le ciel et l'eau, après avoir si longtemps désespéré de revoir jamais autre chose, cet arbre leur causait à tous une émotion extraordinaire.

C'était un grand palmier, se dressant fièrement au milieu de l'Atlantique.

Terre !

Il y avait une côte là-bas !

Mais le soleil sombra brusquement dans la mer qui se couvrit d'ombre.

Il leur fallait attendre l'aurore pour oser aborder cette terre inconnue, car là ou il y a une côte, existent aussi des bancs de sable et des écueils, sur lesquels un simple canot peut faire naufrage.

Cette nuit, aucun des quatre ne dormit à bord du « Capitaine. »

Les fugitifs se tenaient par la main, et s'entretenaient doucement de la terre mystérieuse, inconnue, vers laquelle la Providence les avait guidés.

Quelle était cette terre ? Comment l'appelait-on ? Qu'y attendait nos pauvres voyageurs ?

Bonheur ou malheur, nouveaux dangers, nouvelles souffrances, nouvelles épreuves ?

L'aube du lendemain leur apporterait la réponse de cette redoutable question

XLII

La princesse à l'usine

Comme toujours, il règnait une grande animation dans les ateliers d'orfévrerie et de joaillerie de la firme Magnin et fils, bien connue dans l'industrie parisienne.

La grande salle de la vaste usine avait été envahie par les femmes et les jeunes filles, employées au polissage des objets fabriqués.

Une centaine d'ouvrières se trouvaient réunies. Elles étaient installées à de longues tables, ayant chacun, devant elle, un petit panier, contenant l'argenterie qu'elles avaient à polir, dans le courant de la journée, et devaient livrer le soir, en bon état.

On travaillait ferme et sans s'interrompre. Mais en dépit du règlement, les jeunes ouvrières trouvaient cependant moyen de se rapprocher, de temps à autre, et de tailler une bavette à voix basse.

Ces pauvres créatures, pâlies et surmenées, qui devaient gagner par le seul travail de leurs petites mains, leur dure existence et parfois celle de leurs parents, avaient tant de choses à se conter, sur ce qu'elles avaient fait pendant les quelques heures de liberté apportées par le repos du dimanche !

Par exemple, les sujets de conversation, étaient presque partout les mêmes : l'adorateur, l'ami, le fiancé,

Pour l'une, il était trop timide, pour l'autre trop entreprenant

Une troisième se plaignait de son manque de fidélité, tandis qu'une quatrième se vantait de faire du sien absolument ce qu'elle voulait.

Et comme on s'était bien amusé, pendant ce bienheureux dimanche !

C'étaient une promenade au bois de Vincennes, pour étrenner une nouvelle robe ; puis quelques tours de danse, à un bal champêtre, ou dans un local couvert, le gentil diner, avec des provisions apportées dans un panier ou, joie rare et précieuse, chez quelque petit restaurateur de barrière.

Et encore, la rentrée à Paris, les adieux sur le pas de la porte, le baiser, longtemps refusé, puis accordé doublement.

Qui emploie son dimanche de si agréable façon, travaille deux fois mieux le lundi, c'est un fait bien connu de toutes.

La fatigue du plaisir, pris à doses espacées, réconforte au lieu de lasser.

Puis, en polissant l'argent neuf, on n'est pas troublé dans ses rêves qui souvent l'emportent sur la réalité.

Deux ouvrières de la firme Magnin et fils, rêvaient à toute autre chose.

Eva, pendant que les cuillers et les fourchettes d'argent lui passaient par les mains, songeait bien souvent à son père.

Depuis qu'elle l'avait surpris, en flagrant délit de vol, à l'hôtel Mirowitch, il ne quittait plus sa pensée. Elle s'en faisait des reproches.

Etait-il dû qu'elle s'occupât encore d'un tel père, un misérable un voleur, un assassin ?

Toutes ces causes d'indignité ne donnaient-elles point le droit à son honnête fille de le bannir à jamais de son esprit ?

Eva retenait bien des larmes qui ne demandaient qu'à couler. Ah ! Elle se trouvait si malheursuse ! Le père que, tout enfant à le devoir de respecter et de chérir, elle était forcée, de le tenir n horreur et à mépris.

Telles étaient les rêves d'Eva.

Et à quoi songeait Paulowna ?

Belle lectrices, nous n'avons pas besoin de vous l'apprendre, n'est-il pas vrai ?

A quoi rêverait une jeune fille qui aime sincèrement, sinon à celui dont l'image remplit son cœur tout entier ?

Paulowna songeait à Emile de Ribès.

Son amour pour lui devenait plus ardent encore de jour en jour, et la douleur d'avoir perdu l'ami de son cœur empoisonnait chez elle toute autre joie.

Cependant, il était quelqu'un qui se serait volontiers chargé du rôle de consolateur.

C'était Maxime Magnin, le jeune associé de la puissante firme.

Depuis qu'il avait rencontré la jeune Russe chez le Juif, Salomon Bénas, et qu'il l'avait admise dans ses ateliers, dans une intention qui n'était rien moins qu'un mouvement de généreuse charité, il avait senti croître jusqu'à la passion le caprice que, d'abord, lui avait inspiré la jolie fille.

Maxime Magnin avait aimé beaucoup de femmes et en avait souvent été aimé à son tour.

Quoiqu'il y eût à peine deux ans que, pour complaire à son père, il avait épousé la fille d'un riche banquier, il n'avait pas encore renoncé aux aventures galantes.

Pour rester fidèle à une femme unique, il ne voulait point se désintéresser de toutes les autres.

Maxime Magnin s'était institué dégustateur juré au banquet de l'amour.

Et comme il était blasé sur les recherches que l'on prodigue sur cette table là, Paulowna lui était apparue comme un fin dessert, un fruit délicieux à cueillir sur l'arbre, même, une primeur, sans conteste.

La jeune Russe réalisait pleinement, hélas ! toutes les conditions de ce programme de viveur.

Cependant, Maxime découvrit bientôt que la nouvelle et séduisante ouvrière, sur laquelle il avait jeté son dévolu, se trouvait dans une situation d'esprit toute particulière.

Ni sa belle prestance, à lui, ni son esprit et son bagoût sentimental, ni le prestige de sa fortune ne semblaient exercer sur la belle aucune influence.

C'est que Paulowna était ceinte d'une armure contre laquelle s'émoussaient tous les traits décochés par le galant joaillier :

Cette armure, c'était son amour pour Emile de Ribès.

Comme Maxime ignorait son secret, il attribua la « bizarre » indifférence de la jeune fille à une autre cause.

Il s'imagina que, seule, Eva, dont Paulowna était l'inséparable compagne, neutralisait et contrecarrait ses plans.

Cette Eva, était perspicace et prudente. C'était elle, assurément, qui veillait sur la jeune Russe et la préservait de tout faux pas.

C'est pourquoi Maxime résolut de séparer les deux amies.

Nous allons savoir comment il s'y prit pour arriver à ce résultat.

Une pauvre ouvrière est si souvent livrée au bon plaisir de celui qui l'emploie.

Il y a un proverbe qui dit :

Pour le pain du patron
On siffle sa chanson.

Combien de fois ce pain est répugnant, hélas ! Combien de fois cette chanson n'a-t-elle pas été le chant du cygne pour les malheureuses jeunes filles, enchaînées par le besoin de vivre ?

Toutes n'ont pas le courage de s'exposer à la misère, suite d'un long chomage, lorsque le dispensateur du pain, si durement gagné, pourtant, par le travail, se déclare tout prêt à

excuser un défaut de zèle, moyennant un supplément de complaisance, à son égard.

Mainte usine, maint atelier ont leurs mystères qui sont presque toujours ceux de cœurs candides et chastes, torturés et flétris par des libertins éhontés !

. . . .

La cloche de l'usine sonna pour le repos du midi.

Les ouvrières se précipitèrent au dehors du hall, baigné de vapeur, dans la vaste cour, exposée au soleil et planté d'arbres où apparaissait la première verdure du printemps.

Ce fut aussitôt un joyeux concert de rires, de babil et de vives plaisanteries.

Jeunes femmes et jeunes filles se formèrent en groupes, tirant de leurs paniers ou de leurs poches, les humbles éléments de leurs déjeuners respectifs, et se livrant à de capricieux échanges.

Eva et Paulowna étaient descendues, elles aussi, et se promenaient au bras l'une de l'autre.

Elles se tenaient à l'écart des autres ouvrières, celles-ci leur témoignant une évidente hostilité, mais pourtant n'avaient pu résister au désir de profiter, ne fût-ce que pour quelques minutes, de cette tiède matinée de printemps.

Hélas ! le séjour de l'usine leur devenait plus insupportable de jour en jour ! Où qu'elles allassent elle ne rencontraient que regards jaloux et dédaigneux haussement d'épaules. Des propos vénimeux étaient tenus autour d'elles, à haute voix et toujours dans le même sens.

— Il ne se passera pas longtemps, s'écria une petite blonde, au nez en vrille, avant que mademoiselle Caviar ne roule en équipage et ne porte à ses oreilles des brillants gros comme des noisettes.

Mademoiselle Caviar ! Evidemment, ce stupide et méchant sobriquet ne pouvait s'appliquer qu'à Paulowna, dont la qualité de russe n'était un mystère pour personne, à l'usine.

— Mais Caviar est un article de choix, riposta une ouvrière qui n'était plus de la première jeunesse, et l'on sait que monsieur Maxime donne fort dans la nouveauté. Pourvu qu'elle soit garantie de première main.

— Encore, ajouta une troisième, s'en dégoûte-t-il bientôt, et l'article défraîchi s'en va au rencart, comme les autres.

— Oui, mes enfants, intervint une belle brune, aux yeux de feu, dont les traits, les allures et la voix accusaient un tempérament indomptable qui lui avait valu — elle était de Genève — le nom de « l'enragée Suissesse. » Oui, mes enfants, une pucelle russe, c'est paraît-il un morceau de roi, à cause de la rareté. Pourvu que ce pauvre monsieur Maxime ne se soit pas monté le coup ! Il y a des galants, en Russie tout comme chez nous et la belle Paulowna se semble pas d'humeur à avoir jamais refusé un baiser à un amateur qui le lui aurait demandé gentiment.

L'enragée Suissesse avait commis l'imprudence de prononcer le vrai nom de la jeune fille, objet, par haine, par envie et par noire malveillance, de ce débordement d'insinuations honteuses.

Paulowna arracha brusquement son bras de celui de son amie et se dirigea, pâle et les yeux pleins d'éclairs vers la terrible brune.

— Vous venez de prononcer mon nom, lui dit-elle, et cela en l'accolant à un impudent, à un ignoble mensonge.

— Mes paroles ne vous plaisent pas ? répondit la Suissesse avec insolence. Rien d'étonnant à cela. Il n'y a que la vérité qui blesse !

— Prenez garde, s'écria Paulowna, sans s'arrêter aux regards suppliants d'Eva. Il y a encore des tribunaux à Paris, pour punir les calomniateurs et les voleurs de considération ;

— Ecoutez donc, ceci, mes enfants, dit la Suissesse, avec un rire éclatant. Ah ! Ah ! Mademoiselle Caviar se trouve atteinte dans son honneur ! Comme si nous ne savions pas toutes, ici,

que monsieur Maxime ne l'a admise que par charité dans ses ateliers... Est-ce qu'elle a seulement compris la moindre chose à notre besogne?

— Ça c'est bien vrai! exclamèrent les autres, tout d'une voix.

— Je serais curieuse de savoir ce qu'elle faisait auparavant, cette demoiselle! poursuivit l'enragée Suissesse. Bah! Sans doute ce qu'elle fait ici!... La voyez-vous, avec ses airs de Sainte-Nitouche? Voilà bien ces fainéantes qui, ne sachant rien faire de leurs mains, viennent ôter le pain de la bouche aux honnêtes ouvrières. Tout ça parcequ'elles sont gentillles et n'ont rien à refuser aux patrons.

— Misérable! Lâche créature!

C'était Eva, qui, au comble de l'indignation avait poussé ce double cri en appliquant sur les joues de l'enragée Suissesse, deux soufflets retentissants.

La pauvre fille resta stupéfaite, elle-même, de son action. La colère l'avait entraînée trop loin.

Aussitôt, du clan des polisseuses s'éleva une clameur sauvage qu'on n'aurait pu comparer qu'au cri poussé par une troupe d'Indiens entrant dans le sentier de la guerre.

La Suissesse, au comble de la fureur s'apprêta à fondre sur son ennemie. Elle avait tiré de sa poche son brunissoir d'acier.

— Je te crèverai les yeux à toi et à ta chienne de Russe, cria-t-elle, en brandissant son outil, qui, en de telles mains, pouvait devenir une arme dangereuse. Je vous apprendrai, à toutes deux, de quel bois se chauffe l'enragée Suissesse!

Eva attira Paulowna à elle et la serra contre sa poitrine.

La terrible brune courut à elles, le brunissoir levé.

— Arrière! Est-ce que vous voulez commettre un assassinat?

Des paroles avaient été dites par une voix énergique, mais dont les années avaient assourdi le timbre.

Deux nouveaux personnages venaient d'apparaitre de derrière

un gros arbre, planté dans le voisinage du groupe tumultueux, un vieilard et un jeune homme.

Le vieillard, tout vêtu de noir, et à la boutonnière duquel brillait le ruban de la Légion d'honneur, était petit de taille. Son visage, soigneusement rasé, trahissait la finesse et la bonté, sous un masque d'importance, naïvement satisfaite. C'était monsieur Simon Magnin, le fondateur et le chef principal de la firme.

Le jeune homme n'était autre que Maxime, habillé à la dernière mode, mais, un peu inquiet malgré son assurance, en voyant son père rendu parfaitement témoin d'une bagarre, entre ouvrières, où son nom ne laissait pas de jouer un rôle compromettant.

L'apparition des deux patrons, et surtout du plus âgé, pétrifia littéralement les ouvrières, en pleine effervescence. Elles demeurèrent immobiles, la voix arrêtée dans la gorge.

Même l'enragée Suissesse n'abaissa point sa main armée du brunissoir, arrêté à quelques pouces des yeux d'Eva.

— A bas ce brunissoir ! cria le vieux Magnin. Je ne veux pas qu'il arrive malheur, ici.

La Suissesse obéit, mais en murmurant.

— Elle m'a frappée, réclama-t-elle. Je ne pouvais point cependant laisser se passer la chose comme ça.

— Et elle a eu raison de vous châtier ! dit le vieillard, en colère. J'ai tout vu et tout entendu. Vous êtes une méchante et vénimeuse créature, qui foulez aux pieds l'honneur offensé du prochain. Votre langue perverse a aussi outragé mon fils. Mais ce n'est point de cela que je vous punirai. Il est placé trop haut pour que vos calomnies puissent l'atteindre.

Ce que je prétends venger, c'est votre conduite à l'égard de cette jeune fille. — Et il indiqua Paulowna. — A partir de ce moment, vous ne faites plus partie de nos ateliers. Le sous-chef réglera avec vous et vous tiendra compte des jours que vous avez travaillé ici, depuis la derniere paie.

La Suissesse devint pâle comme une morte, et ses traits se convulsèrent de fureur.

Les autres ouvrières reculèrent avec crainte.

Dans tout Paris la maison Magnin était reputée pour payer le mieux ses ouvrières et être congédiée de l'usine équivalait au plus cruel des châtiments.

— Allons, qu'est-ce que vous faites encore là? dit rudement le vieux joaillier. Vous avez bien entendu, cependant que je vous chasse.

La Suissesse, les bras croisés, se tenait immobile, couvrant d'un regard de défi Maxime Magnin, qui d'une main nerveuse effilait ses blondes moustaches.

Le vieillard irrité allait donner l'ordre d'expulser l'insolente par la force, lorsque Paulowna s'approcha respectueusement de lui et, d'une voix douce :

— Pardonnez-moi, monsienr Magnin, dit-elle, si j'ose intervenir dans cette regrettable affaire. Mais il me ferait peine de voir une ouvrière perdre son gagne-pain à cause de moi. Je vous en supplie, pardonnez-lui et pour cette fois, révoquez votre ordre de de congé.

Le vieillard regarda de la tête aux pieds la jeune fille, avec une expression bienveillante et affectueuse.

Ce fut en un geste vraiment paternel qu'il caressa de sa main ridée la joue pâle de Paulowna.

— Vous avez bon cœur, mon enfant. repondit-il, et il n'y a qu'à vous regarder pour savoir pourquoi on vous en veut si fort, ici. Mais il m'est impossible d'accéder à votre prière, Lorsque Simon Magnin a dit quelque chose, il faut que sa volonté se fasse, bonne ou mauvaise, juste ou injuste.

La vénérable industriel n'avait pas fini de parler que la Suissesse poussait un éclat de rire moqueur.

— Et vous me laisserez chasser honteusement d'ici? cria-t-elle à Maxime. Pourquoi donc ne pas dire à votre père que, mo

aussi, j'ai été votre maîtresse! Ah! c'était là le joyeux temps! Et lorsque les choses commencèrent à prendre mauvaise tournure, vous savez bien, Maxime qui m'a menée chez Maria Kraszinska. C'est vous même qui vous êtes entendu avec elle pour...

— Misérable! Tu mens! cria Maxime d'une voix rauque.

La vieux Magnin se détourna avec aversion et fit signe au concierge qui traversait justement la cour.

— Mettez cette femme là, dehors, lui dit-il. Si elle a quelque réclamation à formuler à l'égard de notre firme, ou de l'un de ses chefs, elle n'a qu'à s'adresser aux tribunaux, qui lui rendront justice.

— Et c'est ce que je ferai, cria l'enragée Suissesse. Je vous promets un procès à scandale... Maria Kraszinska confirmera à quoi ce lâche m'a contrainte.

Elle en aurait peut-être dit davantage, si le portier ne l'avait pris par le bras et bousculée dehors malgré sa furieuse résistance.

— Retournez à votre besogne, dit M. Magnin, aux ouvrières. Et vous, Maxime, suivez-moi dans mon cabinet.

Il fit un dernier et cordial signe de tête à Eva et à Paulowna puis, suivi de son fils, fort de contenance, il rentra dans le bâtiment accosté à l'usine proprement dite.

Arrivé devant la porte du bureau, Maxime fit un mouvement, comme pour s'esquiver.

Mais son père l'arrêta d'un regard impérieux et il n'osa point enfreindre cet ordre muet.

Le vieillard ferma soigneusement la porte du cabinet et s'assit à l'un des pupitres du large secrétaire d'où, depuis plus de quarante ans, il dirigeait les affaires toujours plus étendues de sa florissante industrie.

Son fils s'était laissé tomber dans un fauteuil en face de lui.

Le vieux Magnin fixa sur Maxime un regard sévère et pénétrant.

ALFRED DREYFUS



Visez au cœur, mon père ! s'écria-t-elle,

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

— Vous avez entendu ce dont cette... créature vous a accusé ? demanda-t-il.

— Naturellement, mon père. Elle a crié assez haut pour ça.

Maxime, tirant un étui de sa poche, y choisit une cigarette et l'alluma, pour se donner une contenance.

— Et qu'avez-vous à répondre à ses imputations ?

— Rien, sinon qu'elle en a impudemment menti et, pour se venger, sans doute, a dit tout ce qui lui passait par la tête, en ce moment là.

— J'attendais de vous cette réponse, mon fils. En votre qualité d'homme marié vous ne pouvez laisser reposer sur vous une pareille calomnie. Il va sans dire que vous attrairez cette malheureuse en justice ?

Maxime se troubla.

— Et puis, qu'est-ce que c'est que cette Maria Kraszinska, reprit le vieillard, sans s'apercevoir de l'embarras croissant de son fils. N'a-t-il pas dit que vous l'aviez menée chez cette femme ?

— En vérité, dit Maxime d'un ton nerveux, je n'ai pas pris garde aux insanités que nous a débitées cette folle.

— Pas un mot ne m'en est échappé, à moi.

En disant ces mots, le vieillard alla prendre sur un rayon, un gros livre qu'il se mit à feuilleter. C'est le Bottin, renseignant les adresses de la grand'ville.

Au bout de quelques instants, il le referma d'une main tremblante et dit :

— Cette femme est accoucheuse et demeure à la Villette, rue Madonne. Il faudra invoquer son témoignage pour déclarer, en justice, qu'elle ne vous connait pas et ne vous a jamais vu. Moi-même, j'irai trouver, encore aujourd'hui, cette Maria Kraszinska et je lui parlerai.

— Mais c'est totalement inutile, mon père, s'écria Maxime en se levant brusquement de son fauteuil.

Quand je vous affirme que cette femme m'est totalement inconnue, cela doit suffire, il me semble. Et puis, vous attachez à cette sotte algarade une importance qu'elle n'a pas.

Le vieux Magnin se releva lentement et, s'appuyant d'une main sur le bureau, il regarda son fils avec un regard d'amer reproche.

— Vraiment, cela vous parait de peu d'importance ? demanda-t-il. Il vous est indifférent d'être traîné dans la boue ! Dans ce cas, je vous plains, Maxime... Mais j'ai bien d'autres raisons d'être mécontent de vous.

Maxime pâlit. Il voyait près de crever l'orage qu'il sentait depuis quelque temps se masser à l'horizon.

— Pour rétablir ma santé compromise par un excès de travail, reprit le vénérable orfèvre, j'ai été obligé de passer huit mois en Italie et en Espagne. A peine revenu, je me suis remis à la besogne et, hier, en parcourant mes livres, je me suis aperçu que vous avez étrangement mis le temps à profit...

— Mon père, interrompit fièrement Maxime, vous me traitez un peu trop en simple commis. Il me semble pourtant être votre associé.

— Mon associé, oui, vous l'êtes, mais un associé n'a point le droit, en l'absence de son co-associé, de dilapider les meilleures ressources de la firme commune.

— C'est-ce que je n'ai pas fait !

— Faut-il vous établir votre compte personnel ? Dans l'espace de huit mois vous n'avez pas puisé moins de deux cent mille francs dans la caisse. Est-ce que vous voulez provoquer la ruine de notre vieille et respectacle firme ?

— Bah ! La maison Magnin et fils est solide. Et ce n'est point une semblable bagatelle qui pourrait la mettre par terre.

— Oui, la maison est solide, dit le vieillard avec conviction, et aussi longtemps que je vivrai, elle ne subira point la honte d'une faillite.

Mais deux cent mille francs ne sont point une bagatelle, comme il vous plait de le dire. Et puis, oubliez-vous les pertes considérables que nous avons essuyées depuis quelque temps, par suite de crédits imprudemment accordés ?

Que vous ayez perdu cet argent, ce n'est point là le plus fâcheux... Mais je me demande à quoi vous avez pu employer une pareille somme ? Votre femme est modeste et rangée. Je sais que votre ménage ne vous coûte pas plus de vingt-cinq à trente mille francs. Il n'y a donc que deux voies par lesquelles ait pu s'écouler l'argent, puisé par vous à profusion dans la caisse commune. Ou bien vous jouez, ce qui serait indigne d'un homme qui fait des affaires, ou bien vous avez des maîtresses, ce qui serait scandaleux de la part d'un homme marié.

Maxime se taisait. Qu'aurait-il pu répondre ? Les reproches de son père n'étaient que trop fondés.

— Mais passons l'éponge sur cette affaire, reprit le vieillard, en se replaçant dans son fauteuil. Peut-être avez-vous acquitté quelques vieilles dettes, tenues cachées, par fausse honte, à l'époque de votre mariage ? Si l'argent à servi à liquider un passé orageux, il n'y a point à le regretter. J'ai constaté, d'autre part avec satisfaction, que notre commerce de bijoux, avenue de l'Opéra, a pris une extension inusitée. D'après nos livres, nous avons là-bas un dépôt considérable de joyaux et de pierreries. Si je ne me trompe, cela doit bien monter à deux millions de francs.

En entrant dans le bureau de son père et au début de l'entretien, la visage de Maxime avait pâli ; il se couvrait maintenant d'une rougeur brûlante. Une ride profonde vint couper son front, ordinairement uni, et ses yeux vifs perdirent leur éclat railleur pour devenir troubles et fuyants.

— Après une si longue absence, reprit le vieux joailier, il n'est que juste que j'aille un peu voir comment vont les choses, là bas. Un pareil assortiment réclame de fréquentes et minutieuses

vérifications. Un de ces jours, je passerai avenue de l'Opéra.

— Vous y serez toujours le bien venu, mon père.

On eut dit que ces paroles avaient peine à sortir des lèvres de Maxime, qui s'était enveloppé de son manteau et, le chapeau à la main, se tenait debout devant son père.

— Eh! bien le bonjour, mon père, dit-il, d'un ton dégagé. Ma voiture est là à m'attendre. Je retourne au magasin. Justement, j'attends aujourd'hui des clients sérieux.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêtant sur le seuil, il se retourna vers le vieillard.

— A propos, dit-il, pendant que j'y songe... Nous aurions bien besoin d'une nouvelle demoiselle de magasin. La jeune fille, qui a été insultée tantôt, par cette méchante folle, va se trouver en but à toute espèce de mauvais procédés !...

Ces polisseuses sont des diables déchaînés, quand elles s'y mettent. Comment l'appelle-t-on déjà, cette enfant... Ah ! Oui ! Paulowna, un nom russe... Elle serait beaucoup mieux à sa place, là-bas, que dans l'atelier de polissage... Voulez-vous me l'envoyer, encore aujourd'hui ?... Je la tiens pour absolument honnête... Ce serait pour nous une excellente vendeuse et nous la soustrairons, ainsi au mauvais gré des autres ouvrières, qui voudront venger leur compagne.

— C'est là une excellente idée ! dit le père. Nous devons évidemment une compensation à cette jeune fille, pour ce qui lui est arrivé chez nous. Je crois, aussi, qu'elle sera beaucoup mieux à sa place, au magasin qu'à l'usine. Et puis, elle sera, aussi, beaucoup mieux payée.

Maxime serra une dernière fois la main de vieillard et quitta précipitamment le bureau.

Il avait peine à contenir sa joie. Maintenant il avait atteint son but. Paulowna serait séparée d'Eva et se trouverait en sa puissance !...

Fredonnant un motif d'opérette, il se laissa aller mollement sur les coussins du coupé.

La perspective de triompher bientôt de la belle et chaste enfant, objet de ses ardents désirs, le transportait à tel point qu'il en oubliait les sombres soucis éveillés, pour plusieurs raisons, au cours de l'entretien avec un père, jusque là trop confiant.

Dès le lendemain, Paulowna, fut mise en possession de son nouvel emploi.

Disons-le, ce changement, en apparence, heureux pour elle, elle ne l'avait accepté qu'avec des sentiments bien contradictoires. D'un côté elle se réjouissait de pouvoir quitter l'usine, où elle se voyait traitée par tout le monde en ennemie, et voyait avec satisfaction son salaire porté de soixante francs à cent francs par mois ; mais, de l'autre, l'idée d'être toute la journée séparée d'Eva, la remplissait d'une profonde tristesse.

C'était Eva, elle-même, qui avait dû vaincre sa résistance. Elle avait insisté pour que son amie acceptât la position qu'on lui offrait, heureuse de la voir soustraite à la méchanceté des ouvrières, exaspérées par le renvoi de la Suissesse.

Comment les deux jeunes filles auraient-elles pu deviner un piège dans la faveur avec laquelle le respectable joaillier traitait lui même Paulowna ?

C'est ainsi que la pauvre enfant fut installée dans le brillant magasin de l'avenue de l'Opéra, entourée de vitrines pleines de bijoux resplendissants, et en rapport avec une clientèle distinguée et choisie.

Elle se sentait là tout à fait à son aise, sinon à sa vraie place. Le ton poli qui regnait dans l'élégant magasin de joaillerie, la situation de ses visiteurs, appartenant aux classes élevées de la société. cadraient mieux avec sa propre et heureuse éducation que le travail machinal de l'usine et la société de femmes malveillantes et grossières.

. .

Ce qu'elle avait secrètement redouté, ne se produisit point, non plus.

Le jeune chef ne la poursuivait point de ses assiduités. Elle ne le voyait même presque plus jamais.

Paulowna put de nouveau respirer. Et elle commençait à bénir l'heure où son sort s'était si agréablement modifié.

Le quatrième jour qu'elle était entrée en fonctions, Maxime l'appela dans la pièce ménagée derrière le magasin et lui servant de bureau.

— Mademoiselle Paulowna, lui dit-il, vous me feriez plaisir en vous chargeant d'une course, pour la maison. Il y a une respectable dame, demeurant rue Bonaparte 57, madame Degouves, reprit-il, en consultant une carte, qui voudrait choisir quelques bagues. En voici plein une boite, que vous lui soumettrez. Cette dame sera chez elle â partir de trois heures, donc dans une heure d'ici. Mais il ne faudra point la faire attendre.

Paulowna reçut la boîte et prit note du nom et de l'adresse. Maxime, lui, s'était remis à ses écritures et la jeune fille quitta le bureau.

Vers deux heures et demie, elle s'habilla pour sortir, et prit l'omnibus, allant dans la direction de la rue Bonaparte. Sa main retenait avec force la boîte contenant les bijoux car elle tremblait à l'idée de perdre ou de se voir enlever le précieux dépot confié à son honnêteté.

Bientôt elle se trouva devant la maison meublée de la vieille cubaine.

Singuliers caprices de la destinée!

Sans s'en douter, la fille allait franchir le seuil de la maison maudite ou son père avait passé les plus torturantes heures de son existence, où il avait commis un dernier et sanglant forfait et avait été enfin atteint par l'implacable et vengeresse Némésis.

La fille rencontrera-t-elle dans cette maison un destin plus heureux?

Paulowna tira la sonnette et la porte s'ouvrit presqu'aussitôt. Une femme d'aspect renfrogné apparut à l'entrée.

— Je suis envoyée par la maison Magnin et fils, les grands joailliers, dit la jeune fille, en saluant poliment. Madame Degouves, qui demeure ici, désire qu'on lui soumette un choix de bagues, et je me suis chargée de ce soin.

— Fort bien, dit la femme. Veuillez vous donner la peine d'entrer. Madame vous attend.

Elle conduisit Paulowna au premier étage et lui indiqua une des trois portes donnant sur le palier.

— C'est là, dit la femme. Entrez. Madame était déjà impatiente, en ne vous voyant pas arriver !

Sans attendre de réponse, l'abrupte servante tourna les talons et redescendit l'escalier.

Paulowna frappa doucement à la porte de la chambre ou, il y avait si peu de temps, son père s'enfermait sous un déguisement, pour fabriquer ses faux billets de banque !

— Entrez ! fit doucement une voix.

La jeune fille fit tourner le pommeau et pénétra timidement dans l'appartement.

Mais au même instant, elle se sentit étreindre par deux bras vigoureux et presser contre une poitrine d'homme.

Une main hardie lui arracha son voile et son chapeau et elle sentit des lèvres brulantes se poser sur les siennes pour lui ravir un baiser.

— Enfin ! enfin ! Tu es à moi ! s'écria une voix mâle, débordant de fougueuse et insatiable passion.

Le son de cette voix la remua toute, mais la rappela, en même temps, au sentiment de sa situation.

Tremblante d'effroi, elle leva les yeux sur l'homme qui la pressait frénétiquement contre son cœur, et les referma, défaillante.

— Je suis perdue ! pensa-t-elle.

Paulowna était dans les bras de Maxime Magnin. Et elle se

trouvait seule, avec lui, dans une maison étrangère Elle lui était livrée sans défense, sans espoir de salut !

Pauvre Paulowna !

Pauvre Emile de Ribès

XLIII

A l'Ile du Diable

Le bâtiment de transport la « Gloire » entra lentement et avec précaution dans le port de Cayenne.

C'était par une radieuse journée de printemps. Le soleil allumait des reflets blancs aux canons, soigneusement polis, qui semblaient guetter les navires arrivant de la haute mer.

Une foule assez nombreuse s'était massée sur le quai. Les yeux curieux s'attachaient au bâteau de transport, connu de longue date.

Combien et quels étaient les prisonniers condamnés à vivre dans ce terrible pays ?

Un piquet de soldats avait été placé sur le quai pour prendre « livraison » des passagers de la « Gloire. » Mais cette fois, les badauds de Cayenne attendirent beaucoup plus longtemps que de coutume, le spectacle promis.

Ce lieutenant Tellier se fit d'abord, tout seul, déposer à terre. Il avait l'air grave et sérieux et ne répondit à aucune des questions qui lui furent adressées de toutes parts.

Sans s'arrêter, il se dirigea d'un pas pressé vers l'Hôtel du Gouvernement.

L'entretien secret qu'il eut avec le premier fonctionnaire de Cayenne se prolongea pendant près d'une heure.

Au bout de ce temps, Tellier parut au balcon, ayant vue sur la rade, et agita son mouchoir.

C'était le signal convenu pour que les matelots amenâssent les prisonniers à terre.

Une demi-heure plus tard, le canot de la « Gloire » atterrit. Huit marins, entouraient les deux malheureux prisonniers qui n'avaient point réussi, comme les autres, à s'évader de l'Enfer flottant : Alfred Dreyfus et l'invalide Mirowitch. On les avait si lourdement chargés de chaînes, qu'ils avaient peine à les traîner.

Courbés sous leur poids, épuisés par la longue traversée, les privations et les sévices, mais plus encore par les tortures morales, ils s'avançaient en chancelant, entre la foule accourue sur leur passage.

Les habitants de Cayenne fixaient sur les nouveaux déportés, des regards sans chaleur. Dans leurs yeux, simplement curieux, il n'y avait point trace de compassion ou de pitié.

Depuis longtemps ils étaient blasés sur de pareils spectacles.

Le sort des malheureux condamnés aurait semblé totalement indifférent aux habitants libres de Cayenne, n'était un sport auquel donnait lieu l'arrivée de chaque bâteau de transport. De là cette foule et cette animation.

Tout en se trainant, Dreyfus remarqua avec surprise que beaucoup de curieux tenaient à la main des carnets, des carrés de papier et des crayons.

Le petit échange de paroles, suivant, qu'il surprit au passage, lui donna le mot de cette particularité.

— Eh ! voisin Lapayre, cria un long et maigre gaillard, à un planteur, gros et gras, vêtu de coutil et coiffé d'un large chapeau de paille. Combien de temps lui donnez-vous, à celui-là, pour être cuit à point par le soleil de l'équateur ?

Celui qui parlait ainsi montrait du doigt Alfred Dreyfus.

Le planteur, interpellé, regarda le prisonnier de l'air d'un maquignon toisant un cheval malade.

— Ce gaillard me paraît offrir encore une certaine force de résistance, dit-il d'un air entendu. Je lui donnerai bien quatre ans.

— Je parie, moi, qu'il n'ira pas jusque là et que, avant trois ans, au plus tard, les requins se régaleront de sa carcasse.

— Je tiens le pari. Trois cents francs, ça vous va-t-il ?

Le long escogriffe inclina la tête, en guise d'adhésion et inscrivit l'engagement dans son carnet.

— Et cet estropié là, maître Lapayre ? reprit-il, en montrant Mirowitch. Je parie pour douze mois, seulement.

— Y pensez-vous ? répondit en riant le gros planteur. Le vieux gredin est déjà au trois quarts démoli. Un an ?... Je tiens trois cents francs contre vous.

— Accepté ? Et si le rossard ne peut se traîner encore douze malheureux mois sur ses échalas tordus, puisse-t-on le ficher aux requins, avant qu'il ne soit tout à fait crevé. Ça lui apprendrait à jouer de ces tours là aux honnêtes parieurs, qui ont la faiblesse de s'intéresser à sa santé.

Bien que Dreyfus, trempé par les épreuves déjà subies, fût devenu assez indifférent à de nouvelles souffrances et que, d'ailleurs, il s'attendît au sort le plus affreux, sur cette terre maudite, il ne put s'empêcher de frémir.

C'était donc au milieu de pareils barbares qu'il allait vivre ! Les habitants de ce sol meurtrier étaient donc à ce point dénués de toute pitié qu'ils faisaient de la force de résistance des malheureux déportés l'enjeu d'ignobles paris !

Et à combien peu de temps ils estimaient la vie d'un homme à partir de son entrée au pénitentier !

Un coup de crosse dans la nuque vint arracher Dreyfus à ses lugubres réflexions.

L'escorte était arrivée devant le palais du Gouverneur, solide construction d'un excellent effet.

C'était assurément et de fort loin, le plus bel édifice de toute la Guyane française.

Le dit palais s'élevait au centre d'une place immense, plantée sur deux rangs, de superbes orangers. Le parfum délicieux des fleurs, remplissait l'atmosphère. Des essaims d'oiseaux-mouches, pareils a des abeilles et à des papillons, volaient de branche en branche.

Les malheureux prisonniers n'eurent guère qu'un instant pour jouir de ce spectacle enchanteur. La lourde porte s'ouvrit et on les fit monter, par un un large escalier en bois, jusqu'aux appartements particuliers du gouverneur.

Bientôt, il se trouvèrent devant l'homme entre les mains duquel reposait leur destinée et dont les caprices pouvaient, à son gré, attiser ou modérer les flammes de l'enfer où la justice des hommes les avait précipités.

Le gouverneur les reçut, étendu dans une grande chaise de bambou.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, étonnamment long et fort maigre. Il ne portait pas de barbe et son visage, osseux et jaune, était tout crevassé de rides profondes.

Ses épais et rudes sourcils ombrageaient deux grands yeux froids et presque sans expression.

Tellier, le nouveau capitaine de la « Gloire » se tenait à son côté.

— Avancez ! commanda le gouverneur aux deux condamnés.

Ceux-ci obéirent.

Le gouverneur les fixa, pendant quelques instants de son regard glauque et sans éclat, surtout Dreyfus, qu'il sembla étudier plus particulièrement.

— Vous vous trouvez maintenant à Cayenne, dit le gouverneur, avec autant de calme que s'il s'était agi, pour lui, d'allumer un

cigare. Et vous savez aussi que plus jamais vous n'en sortirez vivants. Ne vous bercez donc pas d'un iréalisable espoir. Celui qui arrive ici en qualité de condamné fait chose sage en se considérant déjà comme mort.

Toute tentative d'évasion serait folie de votre part et vous n'y sauriez songer. En débarquant au port vous avez dû voir les canons qui surveillent la rade. Ces canons sont à longue portée et vous atteindraient sûrement fussiez-vous déjà arrivés, à la nage, à cinq milles en mer. Mais vous échapper à la nage, qui de vous y oserait songer? Nos eaux grouillent de requins et il est encore moins désagréable de mourir de fièvre ou d'épuisement que de se jeter dans la gueule de ces monstres avides.

Vous voyez donc que, du côté de la mer, la fuite vous serait matériellement impossible. Elle l'est encore davantage, peut-être, par la voie de terre. Tournez les yeux vers cette croisée et vous verrez s'étendre, à l'infini, à l'horizon, des bois immenses.

Ce sont des forêts vierges et inextricables à travers lesquelles aucun être humain ne pourrait se frayer passage.

Leurs redoutables profondeurs regorgent de tigres et autres animaux de proie. Mais ce qui serait encore le plus à craindre pour les imprudents qui oseraient s'y aventurer, ce sont leurs marais et leurs fondrières. Nuit et jour il s'en exale des vapeurs empoisonnées qui asphyxient le voyageur égaré et le tuent. Beaucoup de ces marais sont couverts d'un réseau de lianes qui leur font un luxuriant tapis de verdure et de fleurs. Maîs qui se hasarde à y poser le pied, s'enfonce et disparait dans la fange meurtrière.

S'il n'est point englouti tout d'abord, il devint la proie de reptiles vénimeux. Ces marais abritent des milliards de crabes voraces qui, inoffensifs, lorsqu'on les prend à part, deviennent formidables en masse.

Ces hideux crustacés couvrent, en un instant, le corps de l'imprudent qui s'offre à leurs atteintes et le dévorent lentement par

tous les côtés à la fois. Ce que je vous dis là, n'est point une fable, faite pour vous effrayer, seulement.

Il n'est pas un habitant de la Guyane qui ne vous confirmerait ce que j'avance ici pour votre édification.

Maintenant, mes pauvres et nouveaux amis, je crois vous avoir suffisamment démontré que toute tentative d'évasion serait, de votre part, acte de pure démence. Je l'ai fait pour nous épargner à tous les deux des peines et des soucis inutiles.

Le discours que je vous tiens ici, équivaut pour ce qui vous concerne, à une simple oraison funèbre...

Du moment que vous avez mis le pieds sur ce sol et que vous avez été remis entre mes mains, c'est comme si l'on vous avait descendus dans la fosse et comme si tous ceux qui vous sont chers, avaient jeté sur vos cadavres une dernière et pieuse pelletée de terre. Ne me répondez pas, car à partir de ce moment, il vous est défendu de parler encore. Vous êtes morts pour le monde, et par conséquent muets.

Le sympathique fonctionnaire, qui venait de tenir ce langage aux deux transportés, sans que son visage ni sa voix trahit une ombre de sensibilité, fit résonner un timbre, placé à sa portée, sur un guéridon.

Un espèce de géant, au visage enluminé et à la mine farouche apparut sur le seuil.

— Qu'on revête ces deux condamnés de notre marque de fabrique, ordonna le gouverneur. Puis, vous les ferez immédiatement conduire à l'Ile du Diable. Moréno a déjà reçu mes instructions.

L'hercule fit un geste significatif et les malheureux le suivirent hors de la chambre. Tout trois descendirent jusqu'aux souterrains du lourd édifice et se trouvèrent, enfin, sous une grande voûte, éclairée à la lueur fumeuse d'une lampe à pétrole.

Cette cave était meublée d'une façon toute particulière.

Un grand foyer, dont le gril en fer supportait un brasier

flamboyant, alimenté au moyen de bois sec, en occupait une large partie. Vis à vis était placé une espèce de fauteuil, à bras massifs et lourds, mais au dossier scié vers le milieu, et devant lequel, fixés dans le sol, se trouvaient deux sabots, garnis de lanières de cuir.

Dans un angle du souterrain, l'œil entrevoyait une grande baignoire, flanquée d'une douche.

Trois autres hommes, presque égaux en taille et en vigueur au colosse qui avait amené les condamnés dans ce lugubre séjour, attendaient, en causant. Ils enlevèrent leurs chaînes à Dreyfus et à Mirowitch en leur ordonnant de se déshabiller entièrement.

Lorsque les malheureux eurent obéi, deux des hommes empoignèrent Mirowitch et l'assirent dans le fauteuil.

Le pauvre estropié ne leur opposa la moindre résistance.

Il se contentait de fixer des yeux hagards sur Dreyfus, comme pour lui demander ce qu'on allait faire de lui.

En un instant les bras du vieillard furent solidement assujétis, au fauteuil et ses pieds emprisonnés dans les brodequins de bois, rivés au sol.

Le buste du prisonnier fut également sanglé au court dossier, de façon à lui interdire tout mouvement.

Cela fait, l'hercule alla au brasier et en retira un instrument en fer, chauffé au rouge cerise.

Il l'éleva en l'air et Dreyfus put voir que l'extrémité en était recourbée en forme de C.

Il avait compris de quoi il s'agissait et frémit de tous ses membres.

Le C était la lettre iniatiale du terrible pénitentier. C. voulait dire Cayenne et la marque, indélibile de honte et d'infâmie était réservée aux prisonniers déportés aux colonies.

Ainsi donc, sur ce point éloigné du globe était encore en vigueur la coutume barbare de marquer les malheureux, condam-

nés au bagne, sous l'ancien régime français, mais que la glorieuse République, émancipatrice de la société moderne, avait formellement abolie en Europe !

Sur un signe de l'homme au fer rouge, deux des geôliers sautèrent sur Mirowitch et lui maintinrent la tête courbée.

Le colosse passa derrière le fauteuil et, d'une main ferme, appliqua son fer sur l'épaule droite du patient.

Mirowitch poussa un cri sauvage.

Une fumée âcre s'éleva sous la voûte, remplissant l'air d'une horrible odeur de chair brûlée.

Le bourreau laissa bien son fer pendant dix secondes sur la plaie grésillante et l'en retira comme à regret. Des morceaux d'épiderme y adhéraient, achevant de se consumer.

Le vieillard avait perdu connaissance. On le délia pour le plonger dans la baignoire.

Pendant qu'il restait, le corps à demi baignant dans la cuve de pierre, on fit jouer la douche et un torrent d'eau glacée s'abattit sur le crâne du pauvre vieillard.

Aussitôt après, ce fut au tour de Dreyfus, qu'on poussa brutalement vers le fauteuil.

Le cœur saignant, mais calme, en apparence, il s'y laissa attacher. Et cependant, le supplice infâmant auquel il allait être soumis, blessait plus profondément l'âme du loyal officier, condamné innocemment, que toutes les tortures par lesquelles on l'avait fait passer auparavant !

Quelle serait l'impression de Lucie, s'il devait jamais la revoir, en découvrant sur son épaule cette marque honteuse? Et son enfant, son cher petit André, pourrait-il encore avoir quelque respect pour un père déshonoré par le stigmate du bagne ?

Un rire amer lui vint aux lèvres. Qu'avait-il tant à se préoccuper de cela ? Ni sa femme, ni son fils, se dit-il, ne le reverraient jamais plus !

Et, qui sait ! Peut-être Lucie l'avait-elle déjà précédé dans

un monde meilleur? Peut-être reposait-elle tranquillement au fond de l'Océan? Lorsqu'il l'avait vue, pour la dernière fois, hélas! ne se trouvait-elle pas, abandonnée, avec quelques compagnons d'infortune, sur une frêle barque, au milieu de la mer en furie?

Une atroce douleur l'arracha à ses pénibles méditations.

C'en était fait. Il était à jamais flétri, par une immonde estampille!

Dreyfus ne cria point. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais pas une exclamation, pas un soupir ne lui échappa.

Les bourreaux se regardèrent avec surprise.

Depuis tant d'années qu'ils exerçaient leur horrible office, aucun prisonnier n'avait supporté avec cette héroïque impassibilité le douloureux et ignominieux supplice de la marque.

Aucun, jusqu'à ce jour, qui n'eût gémi et crié. La plupart, même, comme Mirowitch, s'étaient trouvés mal.

Dreyfus, lui, lorsqu'on l'eut délié, se leva sans accepter aucune aide et, de lui-même, alla se plonger dans la baignoire glacée, d'où l'on avait retiré le vieux Mirowitch.

Lorsqu'on eut essuyé les prisonniers, au moyen de grossiers et rudes torchons, on leur remit les vêtements qu'ils auraient à porter jusqu'à leur mort.

Cette livrée du bagne consistait en une paire de gros souliers, une chemise de forte toile, une casaque bleue et une espèce de casque blanc, garni intérieurement de liège, comme en portent les soldats envoyées aux colonies.

Puis, on leur servit à manger. Quelque médiocre que fut la chère, Dreyfus mangea de grand appétit. Bien que sa brûlure lui eût fait un mal affreux, encore aggravé par la transition subite du froid au chaud, le bain l'avait rafraîchi, en lui retrempant la fibre. Il sentait son sang couler plus rapide et plus libre dans ses veines.

Vers cinq heures de l'après-midi, seulement, une barque transporta les prisonniers à l'Ile du Diable.

A environ deux milles anglais du port de Cayenne, sont situés trois îlots dont le groupe a été baptisé du nom collectif d'Iles du Salnt. Mais les naturalistes qui les ont, les premiers, explorés, ne les désignèrent certes, ainsi, que par une amère ironie.

Chacun de ces trois îlots possède, cependant, un nom en propre. Le premier et le plus important s'appelle l'Ile Royale, le second l'Ile Saint Joseph et le troisième, le plus effroyable de tous, l'Ile du Diable.

Lorsque Dreyfus vit, s'élevant au dessus de la mer, l'affreux rocher qui lui était assigné pour résidence, il se demanda comment des êtres humains pouvaient vivre sur cette aride falaise.

Et pourtant, sept ou huit cases se trouvaient établies déjà sur la masse de pierres volcaniques.

Mirowitch et le capitaine furent débarqués.

Un homme de taille moyenne, les attendait sur le rivage. Son visage olivâtre, sa barbe et ses cheveux d'un noir de poix, et la vivacité de ses yeux, toujours en mouvement, trahissaient son origine espagnole.

C'était cet homme que le gouverneur avait désigné sous le nom de Moréno.

Il était gardien en chef de l'Ile du Diable. A sa large ceinture de cuir, étaient passés plusieurs révolvers et une couple de longs couteaux, du genre dit navaja.

Dans sa main frémissait un souffle et résistant nerf de bœuf.

— En avant, canailles! cria-t-il à ses nouveaux pensionnaires. Tôt, qu'on escalade le rocher! Je m'en vais vous conduire à l'étable!

Son nerf de bœuf retomba sur les épaules des malheureux prisonniers qui, cependant ne lui opposaient pas la moindre résistance, et le double coup fut asséné avec un si merveilleux

hasard, qu'il toucha en plein l'endroit, encor saignant, de la marque.

Les condamnés gravirent péniblement les flancs escarpés de la falaise, sous les rayons du feu d'un soleil meurtrier.

A mi-côte, Moréno s'arrêta devant une des misérables huttes, élevées sur l'îlot.

— Eh! Pérolié! Rieblinck! cria-t-il d'une voix rude. Où vous êtes vous fourrés!... Est-ce que vous n'êtes pas de service, aujourd'hui?

La porte de la case s'ouvrit et deux hommes, qui paraissaient être des geôliers subalternes, en sortirent, les yeux gros et papillotants. L'appel brutal de Moréno les avait sans doute réveillés de leur sieste prolongée.

Silencieux et maussades, il se joignirent à la petite troupe.

Lorsqu'on fut arrivé tous au haut du rocher, Moréno prévint Dreyfus et Mirowitch qu'il allait devoir les séparer. A cette annonce, le pauvre estropié trembla de tout son corps. Il courut en chancelant à Dreyfus et s'accrocha à ses vêtements avec une telle force, qu'on fut obligé d'employer la violence pour l'en arracher.

Le malheureux ne pouvait comprendre qu'on voulût lui enlever sa dernière consolation, c'est à dire la permission de souffrir en compagnie de Dreyfus.

Mais le nerf de bœuf de Moréno lui commenta douloureusement l'Evangile particulier, pratiqué sur l'Ile du Diable.

— Vous n'avez plus de volonté personnelle... Vous n'avez rien à souhaiter, rien à espérer Il vous faut souffrir votre destinée en silence jusqu'à ce que la mort vous en délivre.

Dreyfus vit d'un regard triste, le vieux Mirowitch poussé brutalement, par l'un des gardiens, dans la case qui lui était destinée.

Un moment après, ce fut son tour.

La hutte de Dreyfus ressemblait assez bien à un blokhaus américain toute bâtie en bois et n'avant qu'une seule chambre.

Par une baie, toujours ouverte, il voyait s'étendre la vaste mer, brillant au soleil comme un miroir d'acier.

Une table, une chaise et un lit de bois, grossièrement équarrris formaient tout l'ameublement de cette habitation rudimentaire.

— Vous pouvez dormir, si le cœur vous en dit! gronda l'Espagnol.

Dreyfus se laissa tomber sur sa dure couchette.

Moréno donna quelques instructions à voix basse à l'oreille d'un des gardiens. Celui-ci s'installa sur le seuil de la case, où il resta assis, immobile et muet, semblable à un sphynx de pierre.

Le captif ferma les yeux. Pendant des heures il se sentit douloureusement balancé entre la veille et le sommeil,

Au dehors, les flots battaient avec bruit l'îlot rocheux, projetant leurs embruns jusque dans la case, toute large ouverte aux souffles marins.

Des nuées de moustiques remplissaient la hutte. Ils s'abattirent sur la proie sans défense qui leur était offerte, martyrisant sa chair, comme ses pensées désespérées martyrisaient son esprit.

Mais Dreyfus s'inquiétait à peine de leurs piqûres et les laissait se repaître de son sang.

La conscience qu'il était arrivé à la dernière étape de sa malheureuse existence, que bientôt, il rendrait l'âme dans cette case grossière, sur cette couche brûlante, loin de tous ceux qu'il aimait, solitaire et abandonné, sur un rocher, jeté au milieu de l'infranchissable océan, cette pensée, disons-nous, le rendait insensible à toute souffrance physique.

— L'Ile du Diable! murmurait-il, comme en un rêve. Ah! tu n'est que trop bien nommée et c'est ici que, peut-être, je perdrai à la fois l'âme avec le corps! Mon Dieu, éloignez de moi le désespoir et la folie!

A la fin, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le martyr de l'Ile du Diable, pour bien peu de temps, hélas! échappait au sentiment de l'effroyable réalité!

XLIV

Un paradis inconnu

Comme un disque d'or pur, le soleil émergea des flots, à l'horizon lointain, pour commencer lentement sa course dans l'azur réchauffé.

Sur l'étroit bâteau de sauvetage, baptisé du nom de « Capitaine » se tenaient debout quatre personnes, transportées, ivres de joie, pénétrées de la plus vive reconnaissance envers Dieu.

C'étaient Lucie et ses trois compagnons d'infortune, le vicomte Emile de Ribès, le prince et Ménard, le vieux matelot.

Le jour levant leur montrait que la Providence les avait poussés vers une côte visiblement habitable et probablement hospitalière.

Devant eux s'étendait une île de quelque étendue. Quoiqu'ils eussent cargué la voile, à la tombée de la nuit, le flot les avait doucement rapprochés de la côte, à la distance d'à peu près un mille.

Ils n'apercevaient point trace de bas-fonds, mais les flots se brisaient, devant eux, sur quelques longs récifs, émergeant çà et là du gouffre liquide, et qui auraient pu offrir de sérieux dangers pour leur frêle embarcation.

Après que tous quatre eûssent prié Dieu, pour qu'il continuât à leur venir en aide, ils tinrent conseil pour savoir comment ils s'y prendraient pour gagner la terre.

Ménard déclara avec autorité qu'il allait contourner l'ile tout

entière pour choisir l'endroit le plus favorable à un atterrissement. Ils ne se trouvaient guère, comme nous l'avons dit, qu'à un mille de la côté. Le canot se dirigea lentement, en gardant ses distances, vers la pointe nord de l'île.

Sur ce point, encore, la côte était hérissée de roches et de falaises, mais deux milles plus loin elle s'abaissait mollement vers la mer pour se terminer en plage.

Une luxuriante végétation s'offrit à l'œil des fugitifs. Le rivage était couvert de bois touffus de taillis et de plantes presque baignées par le flot.

Des centaines de canaux naturels coupaient le sol de leur frais réseau, formant une multitude d'îlots verdoyants.

Les panaches des arbres, surplombaient, en larges ombrelles, sur l'Océan.

Bientôt la barque, guidée avec prudence, entra dans un chenal, ombragé d'une véritable voûte de feuillage.

Lucie laissa échapper un cri de joie et sa main étendue s'éleva tremblante.

— De l'eau ! s'écria-t-elle avec transport, Voyez, de l'eau douce !

D'une large échancrure de rocher retombait, en effet, une chûte dont l'eau cristaline, recueillie dans une sorte de grande vasque, creusée par les siècles, se déversait ensuite par deux ruisseaux vers la mer.

Cette vue produisit un effet indescriptible sur nos voyageurs épuisés.

Aborder immédiatement, pour rafraîchir à cette fontaine merveilleuse leur lèvres brûlantes, s'abreuver à longs traits à ses ondes réparatrices, s'y exposer tout entier, devint chez eux un désir presque frénétique.

Mais il s'agissait de ne pas échoüer au port.

La roche, dont s'épandait en flot d'argent la brillante escade

commandait l'entrée d'un véritable Eden. Bientôt, nos amis se trouvèrent dans une anse, fermée de trois côtés.

Devant eux, le large rivage était couvert d'oiseaux magnifiques, s'ébatant au soleil. Il y en avait de toutes les tailles et de tous les plumages, les uns, blancs comme la neige, les autres vêtus de toutes les couleurs de l'arc en ciel.

— Voici le port, si longtemps espéré, dit le vieux Ménard. Carguons la voile et abordons à la rame cette rive bénie.

Une demie heure plus tard, le canot s'échouait doucement sur le sable.

Lucie et le vicomte, les premiers, mirent pied à terre, bientôt suivis par le prince et l'heureux Ménard.

Tous quatre se proternèrent et baisèrent le sol, en pleurant.

Lorsqu'ils se mirèrent dans l'eau limpide, issue du rocher, leurs yeux se troublèrent. Il ne se reconnaissaient plus eux-mêmes. Jamais, certes, la mer n'avait poussé, vers cette île merveilleuse, spectres plus hâves et plus décharnés.

Ils ne ressemblaient point seulement à des êtres humains, ayant vu la mort de près, mais à des fantômes échappés à des tombeaux. Leurs semblables eussent reculé avec épouvante s'ils avaient pu les voir en ce moment.

Mais leurs tortures avaient pris fin, et c'était bien vraiment à un Paradis terrestre que la bonté divine les avait fait aborder.

Lorsqu'ils eurent gravi lentement la hauteur, tapissée de verdure, ils se trouvèrent dans un bois de palmiers, assis au bord d'une immense pelouse, à travers laquelle serpentait et babillait un clair ruisseau.

Beaucoup de propriétés importantes d'Europe n'auraient pu justifier de cette fertile étendue.

— Voilà votre maison, Lucie, dit le vicomte en indiquant un groupe de quatre arbres, peu élevés, s'élevant au bord du cours d'eau. N'est-ce point une situation magnifique ?

— Oui, la situation est belle, répondit Lucie, mais je ne vois pas l'habitation.

— Du moins vous en voyez les éléments, reprit le vicomte. Ces quatre arbres, aux ramures basses, en seront les angles et nous avons, dans notre barque, assez de toile pour l'enclore et lui faire un toit. Mon prince, mon brave Ménard, il faut d'abord que nous nous occupions de notre dame. Lorsque nous l'aurons installée chez elle, nous trouverons bien dans cette île enchantée une petite place pour nous abriter à notre tour.

Emile et le prince, laissant le vieux Ménard auprès de leur compagne, retournèrent chercher dans la barque, la toile et les outils nécessaires pour réaliser leur projet.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées, que l'habitation de Lucie était assez avancée pour qu'elle pût y passer quelques nuits à l'aise, abritée contre le vent et la pluie et pouvant se retirer, sans avoir à craindre les regards.

— Maintenant, nous pouvons penser à nous, dit gaîment Emile. Mon prince et toi, Ménard, entaillez donc quelque palmiers pour faire du feu pendant que j'irai voir s'il n'y a rien à nous mettre sous la dent.

Il se munit du sac qui avait contenu le biscuit de mer et, la hache sur l'épaule, partit à la découverte.

Lucie, elle aussi, ne voulut point rester oisive. Elle alla chercher dans la barque les divers récipients que Ménard avait eu la précaution d'y cacher, en prévision de leur fuite, remplit deux poêlons d'eau douce et les plaça sur le brasier.

Moins d'une heure après, le vicomte reparaissait, l'air joyeux.

— Ah ! ah ! dit-il. On n'a pas perdu son temps, ici ! Moi, aussi, je pense avoir mis les instants à profit, et nous allons déjeuner d'une façon un peu chic !

En disant ces mots, il vida triomphalement son sac sur l'herbe. De cette corne d'abondance, format nouveau, tombèrent, pêle mêle, quelques douzaines de citrons doux, deux noix de

coco, une tortue d'eau douce ; puis, encore, un beau poisson, surpris frétillant, entre les rocailles du vivier naturel, creusé au bas de la cascade, et deux superbes homards.

A cette vue, un cri d'admiration s'échappa de la poitrine des pauvres fugitifs, éprouvés par de si longues et si cruelles privations.

— Maintenant, le reste me regarde, dit Lucie. Comme il est heureux que chez mon père, et chez moi même, je me sois intéressée aux choses de cuisine !

Si je n'étais point un peu gourmande je ne vous serais ici d'aucune utilité. A vous de pourvoir le garde-manger, à moi de faire le ménage.

S'emparant d'un gros couteau, elle abattit prestement la tête des homards et les jeta dans l'eau bouillante. Puis, épointant un long éclat de bois, elle en embrocha le poisson, préalablement vidé et dépouillé de ses écailles.

Ce fut le prince qu'on chargea de le tenir exposé à la flamme et de le retourner à temps, pour qu'il ne grillât point trop.

La tortue, coupée en menus morceaux, et jetée dans le second poêlon, devait fourner une soupe exquise.

— Mais dans quoi la mangerons-nous ? s'écria soudain Lucie. Nous n'avons point une seule assiette.

— Comment ça ! riposta Emile.

Et il tira d'une escarcelle en cuir, qu'il gardait à la ceinture, six larges et profondes coquilles, proprement nettoyées.

— En voilà des assiettes, et pas ordinaires du tout, je m'en flatte. Pure écaille !

— Et les fourchettes ?

— Vous êtes vraiment par trop exigeante, ma chère Lucie, dit le vicomte, en riant. Est-ce qu'à la rigueur, nous ne pourrions nous contenter de deux batonnets, comme les Chinois ? Mais non, il vous faut toutes vos aises, comme au Grand Hôtel. Eh bien,

nous avons des couteaux, et les fourchettes ne nous manqueront pas longtemps !

Les trois hommes coururent à un bambou voisin. Ils en abattirent quelques branches et les taillèrent lestement en forme de tridents.

Entretemps, le repas était cuit à point. Ménard et le prince allèrent chercher ce qui restait de voiles et de couvertures dans la barque et en firent des tapis.

Chacun, outre sa coquille, servant à contenir la soupe, se munit d'une feuille de bananier, en guise d'assiette ordinaire.

Lucie servit le repas et même, dans cette île solitaire, la jeune française montra l'aisance avec laquelle, naguère, elle présidait aux dîners d'apparât, donnés dans son riche hôtel. Il était à la fois gai et attendrissant, de lui voir déployer la distinction d'une grande dame, vis à vis de ses compagnons d'infortune.

Qui pourrait décrire le bonheur avec lequel ces quatre personnes, qui depuis si longtemps n'avaient point fait ce qui s'appelle vraiment un repas, savourèrent ce splendide festin !

La soupe à la tortue fut surtout déclarée délicieuse et le poisson, rôti à point par le prince, de premier ordre. On fit fête également aux homards. Les deux noix de coco et les limons, constituèrent un dessert magnifique.

Après le banquet, les hommes se mirent en quête pour déterminer l'emplacement de leur future demeure.

Mais la journée était déjà avancée. Comme ils ne trouvèrent point tout de suite ce qu'ils cherchaient et que, pour le moment, ils ne se souciaient point de s'aventurer à la légère dans « leur île » ils passèrent la nuit dans la barque.

Lucie se retira sous l'abri qui lui avait été ménagé.

Après avoir triomphé de tant de souffrances et de périls, elle se figurait qu'il lui serait facile de reposer en paix, sans avoir à ses côtés les protecteurs qui avaient veillé sur elle, pendant de longues semaines.

Mais lorsqu'elle se retrouva seule, à la nuit close, elle se sentit prise d'inquiétude et même d'une secrète angoisse.

Est-ce qu'il ne pourrait lui arriver rien de fâcheux au cours de cette longue et profonde nuit ? N'avait-elle point à craindre les tigres, les serpents ou les scorpions ?

Ou, encore, n'y avait-il point de sauvages, dans cette île, qu'ils n'avaient point eu le temps d'explorer ?

Lucie s'établit près du feu mourant, osant à peine remuer.

Maintenant, seulement, elle songeait à la situation critique et exceptionnelle dans laquelle elle allait se trouver, seule femme, jeune et belle, dans une île, avec trois hommes !

Elle tenait certes ses trois compagnons d'infortune pour des hommes de cœur et de loyauté. Mais si leur séjour dans cette île devait se prolonger, qui sait, pendant des années, peut-être, ne serait-il pas à craindre qu'un de ces hommes s'éprît d'elle et ne pût résister à la violence de sa passion, plus forte que les lois de la reconnaissance et de l'amitié ?

Et si elle devenait malade, qui pourrait lui prodiguer les soins spéciaux, réclamés par son sexe ?

Ces pensées troublantes évoquèrent à ses regards l'image de celui qu'elle avait perdu et dont elle était peut-être séparée à jamais.

Elle revit Alfred Dreyfus, l'époux adoré auquel elle avait donné tout son cœur.

— Alfred ! gémit la pauvre Lucie, Alfred, que n'as-tu pu nous suivre ! Si je t'avais ici, avec notre cher petit André, comme nous vivrions heureux, dans cette île, dûssions-nous ne jamais la quitter ! Alors, oui, elle serait bien vraiment pour moi un Paradis terrestre !

Un flot de larmes s'échappa de ses yeux, soulageant son cœur oppressé. Enfin, elle s'étendit pour reposer et bientôt, craintes, espoirs, doutes et regrets disparurent, chassés par le doux et reconfortant sommeil.

Rien ne remuait, dans le calme de cette belle nuit, et on distinguait, au loin, que le sourd murmure des flots, berçant la terre endormie.

Soudain, un bruit de feuilles et de branches froissées se fit entendre dans le fourré près duquel était établie la demeure provisoire de la jeune femme. Deux yeux, roulant farouchement dans leurs orbites, brillèrent entre la verdure.

Etaient-ce ceux d'un animal de proie? Non, ils appartenaient à un homme, mais dont l'expression n'avait plus rien d'humain.

Sur ce visage mobile se peignait un sentiment sauvage, presque infernal, alternant avec une sombre tristesse.

Doucement, avec des précautions infinies, une tête apparut, suivie du corps tout entier, glissant en silence comme un serpent, déroulant ses anneaux.

Etrange et terrible apparition !

Un homme, vêtu de peaux de bêtes, se dressait sous les rayons argentés de la lune. Les anneaux d'une longue chevelure blonde retombaient sur ses épaules et sur son dos. Il avait les jambes et les bras nus. Son visage, brûlé par le soleil, était terminé par une barbe, d'un ton fauve, descendant jusqu'au milieu de la poitrine.

Ce personnage effrayant et fantastique s'appuyait, d'une main, sur une lourde massue et de l'autre, tenait un arc et une flèche. Sans produire aucun bruit, et pareil aux Indiens, le sauvage blanc se glissa sous la toile tendue pour abriter Lucie.

Parvenu près du foyer, qui jetait encore quelques lueurs, il se releva et regarda la dormeuse, qui reposait, la tête appuyée sur les deux bras réunis.

Quoique la jeune femme eût beaucoup souffert, ses formes sveltes et gracieuses s'accusaient encore sous ses grossiers habits de matelot.

Le nocturne visiteur ne se méprit point au costume. Après quelques instants d'un examen muet, il murmura :

— Ce n'est pas un enfant, c'est une femme. Et je ne tue pas les femmes !

Il contempla Lucie avec admiration.

— Il y a bien longtemps, poursuit-il, que je n'avais plus vu de visage humain ! Cette femme est belle ! Elle m'appartiendra !

Ses traits se contractèrent en un rire sauvage et silencieux. Puis, il ressortit doucement, en rampant, et un moment après, il avait disparu dans le bois.

Lucie se réveilla au point du jour. Elle se rendit au rivage et, cherchant une place, où elle fut à l'abri des regards de ses compagnons, elle se baigna avec délice, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps et prenant garde de ne point perdre pied.

Depuis si longtemps elle n'avait pris un bain.

En sortant de l'onde, elle se sentit comme animée d'un vie nouvelle.

Lorsqu'elle regagna son abri, elle y trouva déjà rassemblé ses trois amis.

Le prince était occupé à verser dans les coquilles le lait de plusieur noix de coco.

Ménard, assis à quelque distance de l'entrée, avait le front pensivement penché vers le sol.

Ils déjeunèrent gaîment des restes de la veille et Lucie, surtout, ranimée par l'eau fraîche, fit grand honneur au repas.

— Seriez-vous assez bonne, madame, dit soudain le vieux matelot, qui n'avait pas dit moi jusque là, seriez vous assez bonne de bien vouloir laver nos écuelles à la rivière ? Nous en aurons besoin tantôt.

Lucie se leva, et alla au cours d'eau, chargée des poêlons et des coquilles, qu'elle se mit à rincer. Elle était à peine hors de portée de la voix, que Ménard prit les deux hommes à part, et leur dit à voix basse.

— Nous ne sommes pas seuls sur cette île. En dehors de nous, il s'y trouve, au moins encore, un autre habitant.

Le vicomte regarda le vieux loup de mer avec inquiétude. Le brave homme était-il devenu fou ?

Ménard comprit ce qui se passait dans l'esprit d'Emile et étendit la main vers l'entrée de la tente.

— Voyez-vous cette empreinte de pas? demanda-t-il, sur le même ton. Hier, elle n'existait point. Il faut que, cette nuit même, un homme ait pénétré ici. Cet homme ne porte point de souliers et il a six doigts à l'un de ses pieds. Voyez-vous mêmes. La trace est assez visible.

Emile et le prince se regardèrent avec inquiétude. En ce moment, Lucie revenait du ruisseau.

— Pour l'amour de Dieu, silence ! dit le vicomte. Elle ne se doute point de ce nouveau danger et il faut qu'elle l'ignore jusqu'à nouvel ordre. Cet homme, à six doigts, nous le découvrirons. Mais que ce secret reste le nôtre.

XLV

L'incendiaire aveugle

La lune se levait lentement sur le village de Montreuil, situé entre Paris et Versailles. Ses pâles rayons, baignant la cime des grands arbres, semblaient avoir changé en filigranes d'argent neuf les rameaux de givre.

Pendant qu'à Paris on se préparait déjà à fêter le printemps, les campagnes environnantes étaient encore couvertes de neige.

Dans ces régions solitaires, son blanc et épais manteau subsiste bien plus longtemps, ouatant le sol au repos, tandis qu'à Paris,

elle fond bientôt sous les pieds affairés de millions de passants.

A la lisière du bois et près d'un petit pavillon, à moitié ruiné, se tient un jeune couple. Un jeune homme et une jeune fille ont les mains entrelacées et échangent de longs et tendres regards.

Nous connaissons déjà la seconde, jolie et fraîche villageoise, à la chevelure blonde. C'est Georgette, la fille du fermier Jacquin, que nous avons vus, tous les deux, relever l'aveugle Tête-de-Mort, et le recueillir charitablement chez eux.

Au premier coup d'œil jeté sur l'amoureux, nous croirions avoir affaire, aussi, à une ancienne connaissance.

S'il était un peu plus élégamment vêtu et ne portait point cette courte jaquette, ces grandes bottes et ce chapeau rond, à plume de faisan, ombrageant sa chevelure châtain-clair ; si sa barbe blonde était un peu plus fournie et ses joues un peu moins roses, nous nous croirions en présence de Magnin, l'associé de la célèbre firme de joaillerie, Magnin et fils.

En réalité, ce nom de Magnin était aussi le sien, mais il s'appelait Léon et non Maxime.

C'était le frère cadet de ce dernier et le plus jeune fils du respectable Simon Magnin.

Ils se parlaient à voix basse, les amoureux. Léon avait attiré à lui l'heureuse et rougissante Georgette et la serrait tendrement sur son cœur.

— Tu es à moi, n'est-il pas vrai, chérie ?

— Oui Léon, à toi ! A toi seul.

— Et tu ne te laisseras pas gagner à oublier tes promesses, quoique ton père puisse te dire !

— Il n'est puissance au monde qui pourrait nous séparer, si je suis certaine de ton amour.

Ce sont toujours les mêmes paroles, les mêmes réponses. Les amoureux n'ont point deux langages. Et pourtant, pour chacun,

comme il sonne tendrement à l'oreille, rencontrant un nouvel écho. Si le texte ne change pas, inépuisable est la mélodie.

— Il faut que je rentre à la ferme, dit Georgette en se dégageant doucement des bras de son amant. La lune est haut déjà. Mon père pourrait s'apercevoir de mon absence et se douter que j'ai été te trouver.

— Pourquoi donc ton père est-il tant prévenu contre moi? demanda Léon Magnin. Sous le rapport de l'éducation et de l'honneur, y a-t-il un seul reproche à me faire? Et pour ce qui concerne la question d'argent, ma position n'est-elle pas largement suffisante?

Quoique je me sois refusé à faire du commerce, malgré les instances de mon père, il ne m'en a pas moins mis en possession d'une jolie fortune. Il est bien vrai que j'en ai prêté la plus grande partie à l'un de mes proches, mais, en cas de malheur, n'aurais-je pas toujours le petit bien qui touche à la ferme de ton père, lequel bien, quitte et libre de toute hypothèque peut bien valoir une soixantaine de mille francs.

Georgette soupira.

— Ce n'est pas cela, non plus, dit-elle. Ah! pourquoi faut-il que je trahisse l'inflexible préjugé que mon père nourrit non seulement contre toi, mais contre tous les tiens, et qui fait le malheur de son unique enfant!

Le visage de Léon se rembrunit.

— Je commence à comprendre, dit-il tristement. Ton père n'aime pas les Magnin, parce que ce sont des Juifs?

Georgette baissa les yeux et courba la tête Son silence en disait plus que maintes paroles.

— Et toi, Georgette? demanda doucement le jeune fermier. quel est ton sentiment, là-dessus? Suis-je, moi-aussi rabaissé à tes yeux, parce que mes parents appartiennent au culte israélite? Car pour moi et mon frère Maxime, il y a longtemps que nous sommes séparés de la Synagogue. Qu'importe

ALFRED DREYFUS



Vous jouez. Celà ne convient pas à un homme marié.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 22. **Livr. 22.**

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

qu'on soit Juif ou Chrétien? L'important, c'est d'être honnête homme et d'avoir du cœur.

— Et c'est pourquoi je t'aime, mon doux Juif, dit Georgette, en jetant tendrement les bras au cou de Léon. Même si tu étais pratiquant et exigeais de moi que j'adoptasse ta croyance, je le ferais sans hésiter, quoique je renoncerais avec douleur à ma chère confession chrétienne!

— Le ciel me préserve de jamais demander pareille chose de toi! s'écria Léon Magnin, qui posa ses lèvres brûlantes sur la bouche parfumée de la jeune villageoise.

En ce moment, un aboiement retentit à peu de distance.

— C'est Greif, dit la fille du fermier. Il est à ma recherche et vient me dire qu'il faut rentrer.

On entendit un bruit de branches mortes, froissées et cassées. Greif, le beau chien noir, l'ami à quatre pattes de la belle Georgette, bondit joyeusement hors du taillis. Il agitait la queue, frottait son museau contre la robe de la jeune fille et lui lèchait les mains.

Greif eut aussi un grognement amical pour le jeune fermier et lui sauta amicalement aux épaules.

— Celui-la ne nous trahira pas! dit Georgette en caressant la tête du bon chien.

— C'est notre messager d'amour, ajouta Léon Magnin. Dépêche-le moi demain avec un billet. Je te renverrai, comme de coutume, la réponse, cachée sous son collier. N'est-il pas vrai, Greif, que ton emploi de facteur t'a procuré déjà nombre de friands morceaux?

— Ouah! Ouah! fit le chien, en signe de confirmation.

Léon étreignit une dernière fois Georgette contre sa poitrine et, après un long et tendre baiser, se sépara d'elle.

Greif, à ces privautés, ne donna aucune marque de reprobation. Il sembla trouver tout naturel que sa jeune maîtresse se laissât embrasser par un galant chasseur.

Georgette regagna le village de son pas le plus rapide. Mais quelque diligence qu'elle fît, en était déjà en train de manger la soupe lorsqu'elle rentra à la ferme, les joues brûlantes et tout hors d'haleine d'avoir couru.

Le fermier, assis à la longue table de chêne, avec ses valets et ses servantes, la regarda d'un air mécontent.

— Te voilà encore absente depuis longtemps, dit-elle, en lui voyant prendre sa place. J'espère que tu n'as rencontré personne, de celles qu'il ne faut plus que tu rencontres ?

Georgette ne répondit point. Elle ne voulait pas mentir.

Jacquin grommela dans sa barbe quelques paroles inintelligibles et se remit à manger sa soupe.

— Est-ce qu'on a donné à souper à l'aveugle? demanda-t-elle, après quelques instants.

Un être long et décharné, pareil à un squelette, dont il avait le crâne, se dressa de derrière le vaste poële qui chauffait toute la pièce.

— J'ai faim, dit l'homme d'une voix creuse. Lorsque votre fille n'est pas ici, fermier, personne ne me donne à manger !

Celui qui parlait ainsi, on l'aura reconnu, était Tête-de-Mort. Depuis que le fermier l'avait trouvé abandonné et sans ressources sur le chemin, il l'avait laissé tacitement abuser de cette hospitalité, au grand ennui du personnel de la ferme qui ne craignait rien tant que l'aveugle, sans nez et sans oreilles.

Tous évitaient de se trouver en rapport avec lui et lorsque Tête de Mort parcourait l'habitation, pareil à un revenant, ou cherchait son chemin, aux alentours de la ferme, ils s'en sauvaient comme de la peste.

Georgette remplit de soupe aux choux une large écuelle, coupa un gros morceau de pain, prit une cuiller, et apporta le tout à l'aveugle.

Celui-ci dévora cette portion avec avidité et en redemanda une seconde.

Valets et servantes avaient l'habitude de rester encore quelque temps, asssis à la table, après le repas du soir. Le fermier leur lisait quelque page d'une publication populaire illustrée, car le père Jacquin ne soignait point seulement pour le bien être physique de ses subordonnés. En digne descendant des anciens patriarches, il s'occupait encore de leur éducation morale.

Lorsqu'il eut fini son chapitre, le digne fermier ferma son livre, ôta ses lunettes et, se tournant vers son personnel :

— Demain, à sept heures, que ma carriole soit attelée, dit-il. Il faut que j'aille à Paris.

— Vous avez à faire à la ville ? demanda Georgette, étonnée.

— Oui, mon enfant, répondit Jacquin. Ma police d'assurance, contre l'incendie, est périmée depuis trois jours et il est temps que je la renouvelle. J'avais cru que la compagnie, qui a assuré cette ferme depuis quinze ans, aurait considéré ce renouvellement, comme d'un accord tacite et m'aurait tout bonnement envoyé une nouvelle police à signer. Mais comme elle ne l'a pas fait jusqu'ici, il faut que je mette cette affaire en ordre, autrement, je n'en dormirais plus la nuit.

— Vous avez raison, père, dit Georgette.

La jeune fille se réjouissait, à part elle, de savoir son père absent pour toute la journée du lendemain. Sa besogne expédiée, elle pourrait passer une couple d'heures avec Léon Magnin.

Aussi se promit-elle d'envoyer encore le même soir le chie Greif, porter à l'amoureux cette heureuse nouvelle.

Cependant, neuf heures venaient de sonner. Le fermier se disposait à souhaiter bonne nuit à ses gens et à les envoyer se coucher, lorsque l'on entendit Greif aboyer avec violence. Le moment d'après, on frappa rudement à la porte de la ferme.

Le fermier alluma une lanterne et, accompagné de deux paysans, alla voir ce qui se passait.

— Ouvrez, bonnes gens ! cria une voix mâle. Nous sommes un monsieur et une dame de Paris qui avons chassé dans les

environs et qui nous sommes égarés. Nous désirerions que vous nous reconduisiez à Paris.

— Qu'on ouvre, commanda Jacquin.

Les valets ôtèrent la lourde barre de chêne et ouvrirent la porte charretière. Un monsieur et une dame, vêtus d'élégants costumes de chasse, apparurent dans le rayon de lumière projeté par la lanterne.

Ils avaient chacun à la main une riche carabine et étaient protéges contre le froid, par une pélérine en fourrure. La dame, de belle prestance, était chaussée comme son compagnon, de bottes montant jusqu'au genoux, sur lesquelles retombait une courte jupe de tartan.

— Soyez les bienvenus, dit le fermier. Veuillez entrer dans la place bien chauffée. Là, nous pourrons nous entendre mieux.

Il conduisit ses hôtes dans la chambre basse, où il leur offrit des sièges.

— Vous devez avoir faim ? demanda le digne homme, en s'adressant aux parisiens. Nous ne pourrions vous servir un fin souper. Mais si une omelette, et une tranche de jambon pouvaient vous suffire, ma fille Georgette s'empresserait de tout préparer.

— Bien volontiers, dit Georgette, en se levant :

Le chasseur, un bel homme à la courte barbe noire, striée de fils gris, et aux dents blanches, arrêta un sombre regard sur la fille du vieux Jacquin.

Il semblait visiblement surpris de rencontrer une pareille beauté dans cette ferme isolée et quoiqu'il fit des efforts pour se contraindre, un observateur attentif aurait pu s'apercevoir que Georgette avait produit sur lui une vive et profonde impression.

— Vous exercez ici la véritable hospitalité, dit le beau chasseur. Sans nous demander, seulement qui nous sommes, vous nous recevez comme des amis. Je suis le major comte Esterhazy et

cette dame, une amie et une compagne de chasse, à moi, la comtesse de Rochemaure.

Au nom d'Esterhazy, un bruit étrange se fit entendre derrière le vaste poêle en faience. On eût dit une exclamation étouffée.

La comtesse de Rochemaure, car nous avons déjà reconnu Pompadour, s'empressa auprès de Georgette et lui prit la main avec effusion.

— Vous êtes une charmante enfant, dit-elle. Vraiment, même à Paris, votre beauté ferait sensation.

La comtesse n'avait point articulé deux paroles qu'une nouvelle exclamation, suivie d'un faible soupir, s'éleva derrière le poêle. Mais personne n'y prit garde, le vieux Jacquin donnant justement, en ce moment, à son personnel, le signal de la retraite. Exclamation et soupir se perdirent dans le bruit des salutations et des gros sabots, traînant sur le carreau.

Georgette revint bientôt de la cuisine et plaça sur la table, couverte d'une nappe éblouissante de blancheur, une large omelette, un gros morceau de jambon, du pain, du beurre, du vin et, quelques moment après, une théière fumante !

La jeune fille, qui avait passé quelques années en pension, en avait rapporté quelques habitudes cadrant assez peu avec les usages rustiques, entr'autres le goût du thé, remplaçant la soupe ou le café du matin.

— Dieu bénisse votre repas ! dit le vieux Jacquin.

Esterhazy et Pompadour firent grand honneur au festin improvisé. A courir tout le jour par la neige, ils avaient gagné faim et froid.

Pendant tout le repas, les yeux du sinistre major ne quittèrent point Georgette. Il semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de son cœur. Son insatiable luxure avait-elle trouvé un nouvel appât, une nouvelle victime, peut-être?

Personne ne faisait attention à l'aveugle. A la vérité, Tête-de-Mort s'était arrangé pour ne point attirer les regards. Assis, ou

plutôt accroupi derrière le poële, il sentait la sueur ruisseler à grosses gouttes sur son front et sur ses membres. Mais il préférait se laisser rôtir à perdre un seul mot de ce qui allait se dire dans la chambre.

Sa face hideuse avait revêtu une effrayante expression de menace. Il avait reconnu, en effet, la voix de la femme, tant aimée autrefois, aujourdhui objet d'une formidable haîne.

Les deux êtres que le hasard amenait à sa portée, étaient ceux-là sur lequel il s'était juré d'exercer une effroyable vengeance.

La femme qui l'avait privé de la lumière du jour et avait fait de lui un objet de risée pour les enfants, il la retrouvait enfin sur son passage. Le sort de Pompadour était entre ses mains.

L'aveugle se tenait donc coi derrière le poële qui ronflait joyeusement. Ne pouvant que deviner ce qui se passait, il ne perdait point une syllabe de l'épouse infidèle et traîtresse.

Il ne s'était point laissé induire en erreur par son titre éclatant. La comtesse de Rochemaure ! Il savait ce qu'était cette comtesse de fabrique récente. Il ne l'avait que trop reconnue à la voix, et la compagnie en laquelle elle se trouvait, lui aurait d'autre part, enlevé ses derniers doutes.

— Les aveugles aussi savent tuer ! murmura-t-il sourdement.

— Il faudra bien que vous vous résigniez à passer la nuit sous mon humble toit, dit le fermier à Esterhazy. Il faut que j'aille demain matin de bonne heure à Paris et mon cheval ne pourrait fournir, en un seul jour, deux fois un pareil trajet. Madame pourrait coucher dans la chambre de Georgette, qui lui cédera son propre lit. Et pour ce qui vous concerne, monsieur le comte, nous trouverons bien une petite chambre, dont, faute de mieux, vous vous contenterez. A la guerre comme à la guerre !

— Je vois, en effet, répondit Esterhazy, qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre que d'accepter votre aimable invitation. Mai

il me peine de voir votre aimable fille privée de sa chambre. A moins qu'elle ne se trouve aussi bien autre part...

Le brave fermier, ne se doutant guère de ce qui se cachait sous cette interrogation déguisée, répondit :

— Georgette s'arrangera de la mansarde où nous séchions nos fruits. Elle est vide à présent et on y a placé un lit de camp. D'ailleurs, une nuit est bientôt passée.

Le vieux Jacquin fit signe à sa fille et tous deux quittèrent la chambre pour s'occuper du coucher de leurs hôtes.

Esterhazy et Pompadour restèrent seuls.

Seuls ?... L'aveugle Tête-de-Mort se trouvait bien en tiers dans la chambre, mais il était toujours invisible et muet derrière le large poële de faïence. Personne ne pouvait se douter de sa présence.

Pompadour repoussa sur la table sa tasse encore à moitié pleine de thé et se leva brusquement.

— Eh ! quelle vivacité ! chère amie, dit le sinistre major, en lui jetant, de côté, un regard perçant. Qu'est-ce qui te prend donc ?

— Je voudrais n'être jamais venue dans cette ferme ! répondit Pompadour d'une voix maussade.

— Et pourquoi cela ? Ces braves gens se montrent particulièrement aimables et hospitaliers à notre égard.

— Et vous vous efforcez de répondre le mieux que possible à cette amabilité là, dit Pompadour, surtout à l'égard de la jeune fille.

Ses joues étaient couvertes d'une rougeur ardente et ses yeux brillaient comme des diamants noirs, lorsque, se rapprochant du beau ténébreux, elle se pencha vers lui et lui dit d'une voix courroucée :

— Croyez-vous que je n'aie point remarqué la façon dont vous mangiez des yeux cette beauté rustique ? Oh ! je connais vos allures allez, et je sais ce que parler veut dire ! Un hasard maudit m'a

suscité une rivale en cette mijaurée de Georgette. Mais je ne souffrirai pas que vous lui contiez fleurette, entendez-vous?

Esterhazy se redressa fièrement.

— Vous ne souffrirez pas, dites-vous? demanda-t-il d'un ton railleur. En vérité, vous semblez oublier ce que vous êtes et qui je suis!

— Je ne suis que votre maîtresse qui vous aime éperdûment et qui ne peut se résigner à perdre la moindre parcelle de votre tendresse.

— Voilà qui ne rentre plus dans nos conventions, dit le sinistre major. Ne m'avez-vous point juré que vous ne vouliez être autre chose que ma fidèle servante, mon esclave? Et maintenant, voilà que vous essayez de prendre des airs d'autorité!... Je te le répète Pompadour, jamais une femme ne me pliera à son vouloir. Prends garde de ne pas apprendre à me connaître sous une face qui t'est restée inconnue jusqu'ici. Tu serais singulièrement étonnée, va!

Les traits pâles et accentués du major avaient pris une expression si formidable que la jeune femme recula involontairement dans la direction du poële.

— Voilà donc, dit-elle, où en sont arrivées les choses, entre nous? Vous êtes fatigué de moi et songez à vous en débarrasser! Est-ce pour cela que je devais commettre trahison sur trahison, crime sur crime? Pour vous, j'ai fait aveugler Tête-de-Mort, mon mari, et l'ai chassé loin de moi, sans secours, sans ressources, comme un vieux chien, qu'on laisse crever dans un coin.

Un long soupir s'éleva derrière le poële.

— Pour vous, je me suis jouée de Ravaillac et j'ai causé sa perte, continua Pompadour. Dans quelques jours sa tête tombera sous le couteau de la guillotine.

On entendit un cri étouffé, trahissant à la fois la surprise et la joie.

— Ne sommes-nous donc point seuls, ici ? demanda Esterhazy, d'un air inquiet.

— Il doit y avoir un chien couché derrière le poële, répondit Pompadour. Je l'ai encore entendu grogner tantôt.

Tête-de-Mort dut rappeler toute la puissance qu'il possédait sur lui-même, pour ne pas se trahir.

Il aurait voulu bondir de son refuge, sauter sur sa misérable femme, la pétrir dans ses larges mains, la déchirer de ses dents aigües comme celles d'un loup, la piétiner jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Mais il se contint. Il lui fallait une meilleure, une plus complète vengeance.

S'il se jetait maintenant sur Pompadour, on la lui arracherait certainement des mains et ce ne serait que besogne à moitié faite !

Depuis quelques minutes un bien autre plan germait dans sa tête.

En cet instant, le fermier et sa fille rentrèrent dans la pièce et apprirent à leurs hôtes que tout était prêt pour qu'ils passassent une bonne nuit.

Esterhazy prit congé de la comtesse, en lui baisant galamment la main.

— Nous ne nous séparerons point, lui murmura-t-il à l'oreille. Je t'aime toujours.

La jeune femme sourit avec ivresse et se laissa emmener par Georgette dans la chambre de la jeune fille.

Cette chambre était fort petite. mais fort propre et meublée avec une sorte de recherche. Des rideaux étaient appendus autour du lit. Pompadour s'était contentée de moins, autrefois.

Esterhazy était logé, sur le même palier, dans une grande chambre, aménagée en vue des visites des parents ou amis. Un peu plus loin s'ouvrait l'escalier menant aux greniers où se trouvaient les chambres des domestiques et l'ancien fruitier, garni du lit de camp, où devait coucher Georgette.

Lorsque la vieille horloge de la salle basse eut sonné onze coups, qui retentirent dans l'habitation tout entière, plus une lumière ne luisait dans la ferme. On aurait pu croire que tout y dormait profondément.

Mais il n'en était rien. Trois personnes n'avaient point encore trouvé le repos. C'étaient Georgette, Esterhazy et Tête-de-Mort.

Pour ce qui concerne Georgette, nous tenons à constater que l'occupation, à laquelle elle se livrait en secret, n'avait rien de bien coupable.

Elle écrivait quelques lignes à Léon Magnin pour l'avertir qu'elle l'attendrait, le lendemain, à une certaine heure, dans le petit pavillon de chasse où ils s'étaient rencontrés encore ce soir.

Qu'à cet avis, fussent joints force mots tendres et doux baisers, nos lectrices trouveront la chose toute naturelle. Et nous aussi.

Georgette descendit à pas de loup, cacha le billet sous le collier de son ami Greif, flatta la tête du messager à quatre pattes et lui dit ces simples paroles :

— Cherche le chasseur, Greif... Va, et trouve le chasseur !

Greif prit sa course. L'intelligent animal se garda bien d'aller vers la grande porte qu'il savait fermée. Il se glissa dans le jardin et, au lieu de sauter par dessus la barrière de fils métalliques, garnie de piquants, il passa par un trou creusé dans le sol et recouvert de feuilles sèches.

Georgette remonta à sa mansarde et, se plaçant, sous les rayons de la lune, devant un petit miroir, apporté d'en bas, défit les nattes de son opulente chevelure. Elle avait laissé sa porte ouverte, résolue de veiller jusqu'au retour de Greif qui, peut-être, lui rapporterait la réponse à son billet.

Pourquoi Esterhazy ne dormait-il pas ? Pourquoi le sinistre major, assis sur une chaise au milieu de sa chambre, regardait-il fixement devant lui, immobile et muet comme une statue de bronze ?

Nous le saurons bientôt.

Voyons d'abord de quoi s'occupe l'aveugle, recueilli par charité, et laissé dans la chambre basse, alors que tout le monde s'était retiré.

Pendant une heure, encore, il s'était tenu coi. Puis, il sortit doucement de derrière le poële.

Les mains étendues, il marcha vers la table. De profondes ténèbres l'entouraient, mais que lui importait, à lui, condamné à se mouvoir dans une ombre éternelle ?

Alors qu'il n'y voyait, Tête-de-Mort se distinguait par une puissance peu commune d'observation et de mémoire. Et depuis qu'il était aveugle, cette puissance s'était développée d'une manière surprenante. Pendant les quelques semaines qu'il habitait la ferme, il était parvenu à s'y mouvoir avec une complète certitude, connaissant la place des moindres objets.

Il allait, maintenant, tâtonnant autour de la grande table, s'arrêtant à toutes les chaises, reniflant comme un chien de chasse, qui vient d'éventer du gibier. Soudain, ses deux mains étreignirent une chaise et son corps de squelette fut ébranlé par un long frisson.

— C'est ici qu'elle s'est assise, murmura-t-il... Oui, c'est bien elle !... J'aurais douté encore que maintenant j'en serais certain. C'est bien son odeur, que je reconnaîtrais entre mille, ce parfum qui m'a si souvent et si follement grisé !

Son visage se contracta cruellement.

Qui l'eut surpris, exposé aux blancs rayons de la lune, eût cru voir scintiller dans ses orbites creuses, un regard blanc, un regard de fantôme.

— Tu es en mon pouvoir, Pompadour, gronda le bandit. L'heure de la vengeance a sonné. Tu vas mourir d'une mort effroyable ! Toi et le beau ténébreux ! Ah ! Ah ! Je vous ferai rôtir. Le feu vous consumera lentement... Les flammes vous dessecheront les yeux. Vos membres carbonisés s'en iront en poussière ! Et Tête-de-Mort jouira délicieusement de vos tortures ! Ah ! je n'ai jamais

plus regretté mes yeux qu'aujourd'hui, car je ne pourrai pas voir les grimaces que vous fera faire la douleur! Je ne pourrai pas vous apercevoir vous tordant au milieu des flammes! Mais j'entendrai vos hurlements, vos appels désespérés et inutiles!...

J'entendrai le bruit des poutres et des solives enflammées qui s'abattront sur vous, qui vous écraseront. Et ce sera à mes oreilles la plus délicieuse des musiques. Mais, à l'œuvre maintenant.

L'aveugle sortit, à tâtons, et se dirigea vers la cuisine. A chaque pas qu'il faisait, il étendait la main devant lui et lui faisait doucement décrire un demi-cercle, enfin d'éviter tout contact avec les objets qui pourraient se trouver sur son passage.

Sans le moindre bruit, il atteignit la cuisine. Comme c'était là qu'il se réfugiait presque toujours, il n'eut point de peine à trouver l'armoire. Il l'ouvrit et en retira une grande et lourde cruche en fer blanc. Cette cruche pouvait contenir cinq litres de pétrole et avait été remplie dans l'après midi.

Puis, il rassembla quelques poignées de menu bois que la servante avait déposé près de l'âtre pour allumer son feu, dès la pointe du jour.

Une boîte en cuivre, contenant des allumettes, était pendue à un clou fiché dans la muraille. Tête-de-Mort en prit une vingtaine qu'il fourra dans sa poche.

Maintenant, il était pourvu de tout ce qu'il lui fallait. Mais non, le principal lui manquait encore.

Il alla à la table et en ouvrit le tiroir, contenant les cuillers, les fourchettes et les couteaux.

Tête-de-Mort ne fit point son choix à la légère. Il chercha longtemps, maniant les couteaux les uns après les autres, et les éprouvant du doigt.

— Là, voilà ce qu'il me faut! dit-il avec une joie sauvage, en s'emparant d'une large lame, servant à couper le pain.

Il brandit le couteau au dessus de sa tête, en un geste de triomphe.

Nul Indien du « Far-West » américain, s'apprêtant à scalper son ennemi, n'aurait pu avoir l'aspect plus férocement sanguinaire que le hideux aveugle.

— Un mari sans nez et sans oreilles te causait du dégoût, gronda-t-il. Parbleu ! belle Pompadour, tu n'auras plus longtemps à te prévaloir de cet avantage ! Tu vas devenir un monstre, comme moi. Plus d'oreilles, plus de nez mignon. On n'en retrouvera pas trace sur ton cadavre carbonisé !

Il fourra le couteau dans la poche intérieure de sa redingote, bourra ses autres poches de bois sec, souleva la cruche à pétrole et sortit de la cuisine.

Silencieux, comme une bête de proie, il se glissa par les corridors, penchant le goulot de la cruche et la promenant de droite à gauche, pour répandre sur ses pas le terrible liquide. Puis, il gravit l'escalier, arrosant chaque degré. Cependant, il se montra ménager, car il était un endroit où il faudrait plus de pétrole que partout ailleurs. C'était devant la porte de la chambre où dormait Pompadour.

Nous avons vu qu'il n'y avait point, à l'étage, que la chambre de Georgette, hospitalièrement mise à la disposition de la comtesse de Rochemaure. Il y avait encore l'appartement réservé à Esterhazy près duquel un raide et étroit escalier menait aux mansardes des domestiques.

Tête-de-Mort convertit ce point de la ferme en un véritable lac de pétrole. Puis, il sema son bois à la ronde, mais en avantageant surtout la chambre de son infidèle moitié.

— Ils rôtiront tous ! murmura-t-il. Pas une poutrelle de la maison ne restera entière. Et cela me fâche, vraiment, pour le fermier, qui m'a charitablement recueilli chez lui. Lui et Georgette, je dois le reconnaître, ont toujours été bons pour

moi!... Bon, reprit-il, en tâchant de tromper ce qui restait encore de conscience dans son âme gangrenée.

Oui, ils me laissaient coucher devant l'âtre de leur cuisine et ils me jetaient ma pitance comme à un chien... Le chien! C'est étonnant que cet animal, si vigilant d'ordinaire, ne m'ait point entendu! Ce Greif a une intelligence presque humaine. Lorsqu'il m'a trouvé près d'ici, on aurait dit qu'il sentait que je ne pouvais apporter que danger pour ses maîtres. S'il m'avait surpris, dans ma promenade nocturne, il m'aurait dévoré. Quelle chance pour moi! Sans doute que ses amours le tiennent éloigné d'ici! Amours sans lendemain! ajouta le terrible aveugle. Bah! L'amour rend fou, bêtes et gens et il fait de nous de vrais chiens. En attendant, je m'en vais réchauffer un peu ma femelle.

En disant ces mots, il sortit les allumettes de sa poche, les fit prendre et les jeta à la ronde.

Moins d'une minute plus tard, il entendit de sourds pétillements et il en conclut que le bois qu'il avait semé prenait feu.

Il se rapprocha de la chambre de Pompadour et heurta doucement à la porte. Au bout d'un instant il entendit remuer à l'intérieur. La jeune femme sauta au bas de son lit. Il frappa de nouveau.

— Un instant, mon cher trésor! murmura une voix, à lui bien connue. Le temps seulement de passer un jupon.

La malheureuse ne pouvait croire qu'à un appel d'Esterhazy et se dépêchait pour lui ouvrir.

Tête-de-Mort fit dans l'ombre une féroce grimace. Il ressemblait en ce moment au démon s'apprêtant à précipiter dans les abîmes infernaux une âme depuis longtemps guettée.

Des pas légers s'approchèrent de la porte.

— Comme c'est gentil à toi de m'être venu trouver, mon chéri! dit Pompadour en retirant le verrou.

Rapide comme l'éclair, l'aveugle tira son couteau de la poche. Pompadour ouvrit sans défiance.

XLVI

Sur le bucher

Cette même nuit, ils se produisit dans la ferme du père Jacquin des choses comme certes, ses murs, n'en avaient jamais vues de pareilles.

Pour tenir nos lecteurs au courant de ce qui s'y passait, il faut que nous retournions d'un quart d'heure en arrière.

Nous avons laissé Georgette, dans sa mansarde, défaisant sa chevelure au clair de la lune. Lorsque ses tresses furent dénouées, elle promena le peigne dans la masse ondoyante de ses beaux cheveux blonds. Telle qu'elle se trouvait là, en jupon court, toute vêtue de blanc, baignée par les rayons de la pâle Phoebée et comme couverte d'un voile d'or, elle aurait rappelé à l'esprit de quiconque la Loreley des bords du Rhin.

Georgette connaissait la ballade de Henri Heine, si magistralement mise en musique par Franz Liszt. Elle en avait chanté une traduction, avec une amie de pension, qui lui avait appris ses notes. Et frappée, elle même de ce rapprochement, elle fredonnait involontairement à demi-voix :

Peignant sa chevelure ;
L'ondine trône encor
D'or fin est sa parure.
Sa tresse blonde est d'or.

Son peigne doré scintille,
Mais sur le roc lointain,
La belle jeune fille,
Entonne un chant divin !

Soudain, elle s'arrêta, redressa la tête et prêta l'oreille. N'aurait-on point dit que quelqu'un montait l'escalier ? Mais non, elle avait dû se tromper. Tout était tranquille.

— Comme je suis bête ! se dit la belle enfant. Qui pourrait venir ici, à cette heure ? Il est bien désagréable, tout de même, que la porte de cette mansarde ne se ferme pas... Mais je suis dans la maison de mon père et puis...

Qu'était-ce donc qui la faisait penser de plus en plus à l'inconnu, arrivé si singulièremenf à la ferme, et qui l'avait regardée avec une fixité étrange, comme jamais personne ne l'avait regardée encore, pas même Léon ?

Elle ne put s'empêcher de frissonner.

Ce comte, aux joues pâles et la barbe noire lui inspirait une instinctive terreur.

Georgette secoua le front et, faisant glisser le peigne dans ses cheveux d'or, reprit sa chanson.

Avide, dans sa nacelle,
Ecoute l'imprudent pêcheur.
L'écueil est tout près. La belle,
Lui a ravi les yeux, le cœur !
Sans doute, les ondes perfides,
Couvrirent la barque et le pêcheur.
L'ondine aux chants...

Georgette jeta un léger cri. Derrière elle, la porte s'était ouverte toute seule. Sans doute un coup de vent, une fenêtre laissée ouverte. La jeune fille se disait cela, mais elle n'osait point se retourner.

— Georgette! Cher ange!

Lorsque la jeune fille entendit murmurer ces paroles à son oreille, le peigne lui échappa des mains et elle recula vers la fenêtre de la mansarde, trop étroite, certes, pour laisser passer le corps d'une personne faite, mais par laquelle on pouvait du moins appeler au secours.

Une main la retint par le bras, doucement, mais sans qu'elle pût cependant se dégager.

La surprise l'avait, d'ailleurs, tellement paralysée, qu'elle ne songeait point à faire résistance.

Elle se sentit lentement tourner la tête. Tremblante, muette, elle regarda.

Le comte Esterhazy se trouvait devant elle, éclairé par les rayons de la lune.

Son blême visage le faisait ressembler à un spectre, mais ses yeux brillaient au feu d'une infernale luxure. Ses lèvres sensuelles laisaient voir ses dents blanches comme celles d'un tigre.

Il ne disait pas un mot, mais dirigeait sur Georgette son regard impérieux et lourd. Cependant la fascination sur laquelle il comptait, peut-être, n'agissait pas. Georgette n'était point si facile à dominer que la pauvre et frêle Marion. Bientôt elle fut maîtresse de son trouble.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-elle en colère. Je veux bien admettre que vous vous soyez trompé de porte. Mais je vous prie de quitter cette chambre à l'instant même. Vous voyez bien que je me dispose à reposer!

Georgette retira le couvre-pied du lit et le posa sur une chaise. Mais le beau ténébreux ne bougea point.

— Si vous ne vous retirez pas de bon gré, articula la jeune fille d'une voix calme, mais décidée, je m'en vais appeler à l'aide... Prenez-y garde! Cette extrémité pourrait vous coûter cher!

— Ecoutez-moi, dit doucement Esterhazy. J'ai une communication à vous faire

— Pas maintenant et pas ici.

— Si fait, ici et maintenant, répondit-il d'un ton impérieux. Vous m'entendrez, parceque je le veux.

Etrange ! La force de volonté de cet homme maîtrisait tous ceux auxquels il avait affaire. Georgette, pas plus que les autres, ne se sentait le courage de s'y soustraire. Esterhazy fit un pas en avant.

— Vous devez vous être aperçue, dit-il, à quel point vous m'avez ensorcelé. Je vous aime, Georgette et veux faire votre bonheur. Suivez-moi à Paris.

Et comme, dans son trouble, la jeune fille ne trouvait pas un mot à lui répondre, il continua :

— Je vous entourerai de tout ce qui fait l'existence large et belle. Jusqu'ici, vous n'avez pas su ce que c'est que la vie... Oh ! je vous le jure, vous bénirez le moment où je vous ai découverte dans cette solitude pour vous rendre au monde. Vous êtes si belle, Georgette, si belle, que ce serait commettre un pêché de lèse-nature, un crime, contre vous même, que de repousser la coupe des voluptés humaines, que je vous convie à vider à mes côtés.

Un mouvement de Georgette interrompit son discours.

— Vous me peignez là, monsieur le comte, dit-elle avec dignité, une existence que, je ne l'ignore point, beaucoup de folles jeunes filles mènent à Paris. Mais mon père m'a appris que cette existence commencée dans des flots de champagne, se termine souvent dans des flots de larmes. Il m'a montré ces beautés brillantes, traînées d'abord à l'Opéra et au bal, sur les coussins de soie d'un riche équipage, puis transportées, dans les civières de la charité publique à l'Hôpital et de là, à la chapelle funéraire des malheureux et des déchus de Paris, c'est-à-dire à la Morgue.

Esterhazy saisit la main de Georgette.

— Et si je faisais de toi ma femme, ô la plus adorable créature que mes regards aient jamais contemplée ! dit-il d'une voix ardente. Si je te donnais à la fois noblesse, fortune et bonheur ? Si je t'élevais au rang de comtesse Esterhazy ?

Georgette retira sa main sans hésiter.

— Alors, je vous refuserai encore, monsieur le comte, car je ne vous aime pas.

— Tu apprendras à m'aimer !

— Jamais ! Mon cœur appartient à un autre.

Une sourde exclamation de dépit et de colère échappa au beau ténébreux. Il jeta un de ses bras autour de la taille de Georgette, qu'il étreignit impétueusement contre son sein.

— Tu n'appartiendras à nul homme sur terre, qu'à moi ! gronda-t-il. Tu seras à moi, dussé-je commettre un crime pour te posséder.

L'attaque s'était produite si inopinément que Georgette n'avait pas eu le temps de pousser un cri. Le comte couvrait son front et ses joues de baisers brûlants.

Une lutte violente s'ensuivit.

Esterhazy était vigoureux, mais avoir raison de cette robuste jeune fille, trempée à l'air pur des champs, n'était pas chose aisée.

Georgette lui imprimait fortement ses coudes dans la poitrine. Le sinistre major pesa sur ses épaules et la força à plier le genou.

Puis, il se courba vers elle, la croyant vaincue. Mais Georgette, dégageant son bras droit, serra le poing et en porta un coup furieux au visage de l'infâme séducteur.

Atteint au front, le major recula en chancelant. Reprenant haleine, il s'appuya contre la muraille.

L'énergique villageoise s'était promptement redressée.

— Voilà comme l'on reçoit vos pareils, chez nous ! dit-elle. Et

maintenant, je vais vous faire jeter dehors par mon père, qui vous a accordé l'hospitalité !

— Georgette, supplia le major, je vous aime véritablement. Vous êtes la première femme qui...

La jeune fille était déjà à la porte de la mansarde. Elle l'ouvrit brusquement, mais ne put retenir un cri d'épouvante.

Une épaisse fumée était venue l'arrêter et envahit rapidement l'étroite chambrette.

Une mer de feu s'élevait de la cage d'escalier, couvrant le plancher du grenier.

— Le feu ! Le feu ! cria Georgette. La ferme brûle !

Esterhazy repoussa la porta du pied.

— Nous sommes perdus ! continua la jeune fille. Vous et moi allons périr dans les flammes.

— Est-ce qu'il n'y a pas d'autre issue que cette porte? demanda le major avec effroi.

— Non. Et vous avez vu que l'escalier est en feu.

— Eh ! bien, alors, il nous faudra sauter par la fenêtre.

— Impossible. Un enfant y passerait à peine !

Cependant, des cris de détresse s'élévaient dans la ferme incendiée.

— Au feu ! Au feu ! Sauvez-vous !

Mais bientôt ces cris furent couverts par le rugissement des flammes

Le visage de la pauvre Georgette se contracta avec épouvante. Elle tomba à genoux.

— Dieu tout-puissant ! gémit-elle. Cette fatale nuit va réduire mon père à la mendicité. Non seulement il aura perdu son unique enfant, mais encore le fruit de toute une vie de labeur ! La maison, la ferme, rien n'est plus assuré !

La pensée de la ruine de son père, qui l'emportait, dans ce vaillant cœur, sur le sentiment de son propre danger, l'accabla tellement qu'elle tomba évanouie dans les bras du comte.

Celui-ci à l'aspect de la belle enfant, reposant sans défense, contre son sein, oublia lui-même le péril, auquel un miracle seul, pouvait les soustraire. Il semblait devenu sourd aux grondements de l'élément destructeur.

Etreignant plus étroitement Georgette évanouie, il souilla ses lèvres glacées de ses baisers impurs.

. . . .

Au moment où l'amoureuse Pompadour, croyant obéir au signal du beau ténébreux, ouvrait, le cœur battant de joie, la porte de sa chambre, elle se sentit saisir au cou par une main noueuse et, sans qu'elle pût songer à se défendre, se vit repoussée au milieu de l'appartement, qu'elle entendit refermer à double tour de clef.

A la lueur de la bougie qu'elle avait rallumée, se dressait devant elle une hideuse apparition.

Pompadour se crut d'abord sous l'empire d'un mauvais rêve, d'un effroyable cauchemar.

Ou bien était-elle soudain frappée de folie ?

Cet aveugle, sans nez et sans oreilles, ce spectre qui n'avait rien d'humain, ce géant en guenilles, était-ce bien... Tête-de-Mort ?

Etait-ce la main du redoutable bandit qui lui serrait la gorge ? La main de l'homme sur lequel elle avait commis un atroce forfait, qu'elle redoutait au dessus de tout au monde, dont le voisinage était plus dangereux pour elle que celui d'un tigre altéré de sang ou d'un serpent vénimeux ?

En effet, elle aurait pu espérer d'échapper encore au serpent et au tigre.

Ces animaux de proie auraient pu, distraits, effrayés, ou repus, se détourner d'elle et poursuivre leur chemin. mais non point cet homme, venu pour venger le vol, à lui fait, de la lumière du jour !

Il serait impossible de décrire l'épouvante de Pompadour.

Un criminel étendu sur la planche fatale et sentant, suspendue sur sa tête, le couperet de la guillotine, ne pourrait endurer plus de terreur et d'angoisse.

Cette femme, il y a un instant, encore jeune et belle, était devenue, en un instant, vieille et flétrie.

Lecteurs, pourquoi ce sourire d'incrédulité ?

On a dit, et de trop nombreuses preuves en subsistent, que des naufragés, à la seule annonce d'une catastrophe, à laquelle, cependant, ils ne devaient point forcément succomber, ont changé, en un clin d'œil, d'une terrible façon ; que de robustes mineurs ensevelis vivants dans une galerie, par une explosion de grisou, se sont courbés et ridés, soudain, comme des vieillards ; que les malades, avertis sans ménagements, que le médecin les jugeait perdus, ont grisonné à vue d'œil.

Naufrage, accident de mine, affection mortelle, ne sont rien en comparaison du danger que Pompadour voyait se dresser devant elle.

Elle se trouvait, sans défense, au pouvoir de Tête-de-Mort, dont les doigts noueux lui serraient la gorge.

Le bandit la repoussa et, d'un coup violent, l'envoya rouler à moitié sur le lit, dont il connaissait fort bien la place.

Avant qu'elle n'eût pu faire aucun mouvemeut pour tenter de se relever, l'aveugle, s'était jeté sur elle et lui comprimait la poitrine du genou.

Pendant que de la main gauche, Tête-de-Mort lui caressait le visage, de la droite il brandit son couteau.

La malheureuse ne pouvait même pousser un cri.

— Tu me reconnais bien, ma douce colombe ? demanda l'aveugle d'un ton de féroce raillerie. Ou bien la mémoire te ferait-elle défaut, en me retrouvant ainsi sans yeux ? Attends un peu, belle Pompadour, tu n'auras bientôt plus, aussi, de *mirettes*. Je m'en vais les crever, ces *luisants*, qui n'ont jamais fait que mentir. Et ce gentil petit nez, qui se retroussait si dédaigneusement lorsque

moi, ton mari, je voulais te serrer dans mes bras? Je le retrancherai de ton adorable visage! Ah! ah! Et aussi tes oreilles mignonnes. A bas ton sein blanc et rond, sous lequel je sens battre ton cœur, comme celui d'un oiseau captif. N'es-tu point ma femme et sied-il que l'épouse soit plus favorisée que l'époux? Non, je vais te rendre pareille à moi, pareille à moi!

— Grâce! Pitié! gémit Pompadour d'une voix étranglée.

— Oui, c'est ce que je criais aussi, reprit Tête-de-Mort en ricanant, voilà ce que je criais, lorsque cette brute de Ravaillac, gagnée par toi, m'avait attiré dans la cage, pour me crever les yeux... Oh! je sais tout, va. Cet imbécile de Ravaillac, tu l'as trahi, aussi, parce que ce complice te gênait et qu'il fallait en débarrasser ta nouvelle carrière. Car tu as été de tous temps aussi rusée, que belle, et c'est pour cela aussi que je t'aimais... Dans quelques jours, Ravaillac marchera à l'échafaud. Et toi, tu vas passer par ma guillotine, à moi!

De cette façon, vous serez payés tous les deux de vos gentillesses! Ici, les oreilles, d'abord. Qu'est-ce que tu as encore besoin d'oreilles? Pour y pendre des brillants? Où sont-elles, ces petites oreilles à ma fidèle Pompadour?

— Ecoute-moi, Tête-de-Mort, dit la jeune femme, tremblant d'une atroce angoisse. Ecoute-moi, une minute seulement, tiens, dix secondes, J'ai quelque chose à te dire!

Sa main saisit le poignet droit du bandit et réussit à l'écarter un instant de son blême visage.

— Ecoute, je t'aimerai, autant et comme tu le voudras... Je me plierai à toutes tes volontés. Je te rendrai l'homme le plus heureux de la terre! Mais épargne-moi, Tête-de-Mort, épargne-moi!

Le bandit s'arrêta. Ses instincts de luxure venaient d'être réveillés et sans qu'il songeât à faire grâce à la belle Pompadour, il se dit que sa vengeance, pour suivre de près quelques instants d'un délirant triomphe, n'en serait que plus bel'

Mais ce moment d'hésitation suffit à Pompadoer. Réunissant toutes ses forces, doublées par l'épouvante, la jeune femme s'arracha à son étreinte, l'envoya rouler sur le carreau et, bondissant par devant le corps étendu de Tête-de-Mort, fut en un clin d'œil à la porte.

— Au secours! Au secours? cria-t-elle. Au secours!

Mais agile comme un chat-tigre, l'aveugle s'était relevé et l'avait rattrappée. Déjà elle avait la main sur la clef et s'apprêtait à la tourner, lorsque Tête-de-Mort la ressaisit par les cheveux et la tira en arrière.

Le couteau descendit en biais, le long du visage de Pompadoer, occasionnant une affreuse blessure qui allait du menton jusqu'au haut du front, en entaillant les lèvres et le nez. Un flot de sang jaillit.

— Damnée garce! cria Tête-de-Mort. Je traverserai ton cœur de fausse chienne!

Et le bandit se mit en devoir de trouer de son couteau le sein de Pompadour. Mais celle-ci, affolée par la douleur, lui échappa encore. Elle ouvrit la porte et se précipita au dehors.

Un nuage de fumée et une mer de flammes vinrent à sa rencontre. Elle jeta un cri, mais n'hésita point un instant sur ce qu'il lui restait à faire.

Devant elle, le feu et la fumée qui lui pénétrait dans la bouche et l'aveuglait ; derrière elle, l'aveugle, hurlant de fureur, et brandissant son couteau. Elle préféra la flamme.

Se couvrant des mains son visage sanglant, elle bondit à travers le feu vers l'escalier, menant au rez-de-chaussée.

Il existait encore, bien que menaçant de s'écrouler sous son poids.

Sa jupe lui flambait sur le corps. Elle continua sa course effrayante. Elle ne voyait ni n'entendait rien ; elle ne savait même pas comment elle était arrivée jusqu'à la porte. La terreur lui donnait des ailes.

Cependant, le tocsin sonnait au clocher de Montreuil. Réveillés en sursaut, les villageois sautaient, effrayés, au bas de leur couche.

Les nuages d'âcre fumée, chassés dans l'air par le vent, et les gerbes de feu s'élançant à l'horizon, les avaient mis aussitôt au courant du sinistre.

C'était la ferme au père Jacquin qui brûlait. Il s'agissait de lui porter de l'aide, d'empêcher le feu de consommer son œuvre.

On sortit de dessous un hangar la pompe à incendie, tout nouvellement acquise par la commune de Montreuil, et on y attela deux vigoureux chevaux de labour, qui prirent au galop le chemin de la ferme.

Tout ce qui était valide à Montreuil, les suivit en courant. Mais la ferme du père Jacquin était éloignée du village, de dix minutes, au moins, et quand il s'agit de feu, dix minutes sont terriblement longues !

— Ne vous pressez donc pas tant que cela ! criait Bourdon, le vieil aubergiste, qui avec une vingtaine d'autres villageois, courait derrière la pompe, et n'en pouvait déjà plus. Jacquin est assuré et tout lui sera restitué, jusqu'au dernier liard.

— Mais peut-être y a-t-il du monde à sauver, là-bas ? répondit un jeune laboureur.

— Du monde à sauver ? Folie ! Tout le monde aura été bien vite chassé au dehors par le feu !

Enfin, ils arrivèrent sur le lieu du sinistre. Un spectacle effrayant mais grandiose les y attendait.

Tous les bâtiments de la vaste exploitation agricole flambaient. Non seulement, rien n'avait été sauvé, mais on ne pouvait songer à sauver quoi que ce fût.

Les progrès foudroyants de l'incendie avaient fait perdre la tête au personnel de la ferme. Ils s'étaient précipités, à moitié nus, au dehors, abandonnant tout, produits, instruments aratoires, bétail.

Jacquin courait comme un insensé le long de son habitation en flamme. Il s'arrachait les poils de sa barbe grise, en criant d'une voix rauque :

— Je suis ruiné! Ma police d'assurance n'a pas été renouvelée! Ce feu, me réduit à la besace !

Le malheureux ne se doutait point encore qu'il était sur le point de voir dévorer par les flammes un bien autrement précieux que sa ferme, Georgette, son unique enfant. Il la croyait dehors, comme les autres et lui même.

Les paysans, accourus à l'aide, virent d'un coup d'œil que tout secours serait illusoire. Déjà, les principaux bâtiments étaient détruits. Ils se contentèrent d'envoyer quelques jets d'eau sur le brasier qui s'en aviva d'autant.

Soudain, la foule recula avec effroi. Une femme presque nue venait de s'élancer hors de la ferme.

Le peu de vêtements qu'elle avait encore sur le corps était en feu. Elle fit quelques pas et roula sur le sol. C'était Pompadour.

On s'empressa de jeter de l'eau sur elle. Puis, on la coucha avec précaution sur une civière pour la transporter au village. Quelques femmes compatissantes la couvrirent de leurs tabliers.

— La pauvre femme, dans son épouvante, sera tombée sur une vitre cassée, fit remarquer une de ces dernières. Voyez cette coupure que lui traverse tout le visage! La voilà défigurée, pour la vie !

— Pour la vie? répéta une autre. Alors elle n'aura pas longtemps à pleurer sa beauté perdue, car certes, elle n'en réchappera pas !

Pendant qn'on emportait Pompadour, plus morte que vive, un carreau vola en éclats.

Tous les yeux se fixèrent sur une fenêtre du premier étage, encadrant une hideuse apparition.

— L'aveugle! s'écria un des valets. L'aveugle est resté dans la maison.

Quelques hardis paysans dressèrent une échelle contre la muraille et s'élancèrent. Ils eurent bientôt enfoncé ce qui restait de la croisée et attiré à eux Tête-de-Mort.

Quelques minutes plus tard, l'affreux bandit se trouvait en sûreté, à bout de force, il est vrai, mais sain et sauf. L'incendiaire avait échappé au feu !

On n'eut guère le loisir de s'occuper de lui, car un nouvel incident occupait maintenant toute l'attention de la foule. Quelques tuiles, arrachées à la toiture, étaient venues se briser, avec fracas, sur le sol. Puis, on vit se dresser et s'agiter un bâton, portant à son extrémité un mouchoir blanc.

— Un signal d'alarme ! cria-t-on de tous côtés. Du secours ! Il y a encore quelqu'un là haut !

Le vieux fermier blêmit et manqua de tomber.

— Georgette ! Ma Georgette ! cria-t-il. Ma fille est dans la maison. Je croyais qu'elle avait eu le temps de fuir ! A l'aide ! Au secours ! C'est là, là, où on agite ce drapeau, qu'est sa chambre !

Le malheureux père voulut se précipiter. On le retint à bras le corps. Il aurait été insensé de laisser le pauvre vieillard affronter ce torrent de flammes, car déjà, on entendait les escaliers qui s'écroulaient, à l'intérieur de l'habitation.

— C'est par le toit qu'il faut aller à son secours ! cria un vieux paysan.

On choisit la plus longue échelle qui, heureusement, atteignait à la toiture. Mais, cela fait, on se dit que si le conseil était bon, l'exécution en offrait des difficultés redoutables. Personne n'osait se risquer à monter sur le toit de la maison, craquant de toute part sous l'action du feu.

A chaque instant, les murs pouvaient s'écrouler, entraînant dans le brasier les téméraires sauveteurs.

Le père Jacquin n'aurait certes point hésité à risquer sa vie

pour celle de son enfant, mais il avait perdu connaissance et gisait immobile sur le bord de la route.

— La maison n'est plus qu'un bûcher, disaient les villageois, en hochant la tête. Essayer de grimper à haut, serait courir à une mort certaine.

En ce moment, s'élevèrent des abois furieux. Greif bondit au milieu de la foule, suivi d'un homme tête nue, les cheveux au vent et hors d'haleine.

C'était Léon Magnin.

Il promena un regard troublé sur tous ces visages sombres et désespérés.

— Où est Georgette ? cria-t-il, d'une voix déchirante.

En quelques paroles, on le mit au fait.

— Et vous avez pu vous résigner à voir une pauvre jeune fille devenir la proie des flammes ! dit Léon d'une voix tonnante aux villageois consternés. Lâches et poltrons ! Non, cette jeune existence ne sera point trahie ainsi ! Place ! Je vais essayer de la sauver et. si Dieu ne le permet pas, je périrai avec elle !

Il repoussa ceux qui se trouvaient dans son chemin et peut-être, avaient l'intention de l'arrêter, courut à l'échelle, arracha en passant, à deux villageois une hâche et une corde et s'élança intrépidement.

Greif, arrêté au pied de l'échelle redoublait ses abois comme pour annoncer à sa jeune maîtresse que son sauveur approchait.

En un instant, Léon Magnin fut sur le toit. Le drapeau de détresse s'agitait toujours, donc Georgette existait encore.

Les tuiles se brisaient sous les pas du jeune homme.

A chaque instant il risquait de perdre l'équilibre et de s'abîmer sur le sol.

Le toit ne reposait plus que sur quelques poutrelles, à moitié déchaussées et déjà rongées par le feu.

La foule suivait du regard, haletante et silencieuse, tous les

mouvements de l'héroïque sauveteur. Enfin, Léon atteignit l'endroit où s'agitait le mouchoir.

— C'est moi, Georgette ! cria-t-il, avec une indicible exaltation. C'est moi, ma chérie ! Ne crains rien ! Je te sauverai !

Nulle voix ne lui répondit. Il brandit sa hache et fit voler les tuiles autour de lui. Au bout de peu d'instants, il avait pratiqué dans la toiture un trou carré, de suffisante largeur. Il se courba avec angoisse, cherchant à voir dans la mansarde, envahie par la fumée.

— Georgette, cria-t-il encore, ma chérie, ne m'entends-tu pas ?

Les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge et il recula avec un cri rauque.

Sa maîtresse reposait sur le bras d'un homme de grande taille, au teint pâle et à la barbe noire.

Mais la stupéfacton de Léon ne dura qu'un instant. Il jeta la corde à Esterhazy et lui cria, d'une voix étranglée.

— Attachez-la lui autour du corps ! Ce fut vite fait. Avec une force surhumaine le jeune homme attira à lui Georgette. Le sinistre major s'élevant à la force du poignet, monta à son tour sur le toit, courut à l'échelle et se laissa glisser plutôt qu'il ne descendit jusqu'au bas.

La tâche de Léon, ainsi abandonné, n'était point facile. Il lui fallait marcher, avec Georgette entre les bras sur le toit menaçant ruine, et qui lui brûlait les pieds. Mais l'heroïsme accomplit des miracles. Il atteignit l'échelle et descendit lentement avec son précieux fardeau. Il n'avait point touché le sol que la toiture s'écroulait tout entière, sur le brasier flamboyant.

Le bruit et la commotion rappelèrent à elle la jeune fille. Elle se vit balancée entre le ciel et la terre, dans les bras de l'homme qu'elle aimait. Et sans qu'elle eut besoin de le demander, elle comprit ce qui venait de se passer.

Avec un ineffable sourire elle murmura à l'oreille de Léon :

— Je te dois la vie ! Elle t'appartient toute et à jamais.

Mais le sauveur fronça le sourcil.

— Votre vie est devenue pour moi sans valeur, à partir de cette nuit, répondit-il le front sombre. Je ne vous ai sauvée que pour vous perdre !

Avant que Georgette n'eût le temps de dire un mot, il avait touché le sol. La foule l'entoura avec des cris d'admiration et de joie. De toutes parts s'élevaient pour lui des bénédictions et des vœux de bonheur et chacun s'empressait de lui tendre la main.

Le vieux Jacquin, qui avait repris ses sens, s'avança vers lui, les bras ouverts.

— Vous êtes un vaillant, monsieur Magnin, s'écria-t-il avec effusion au noble et héroïque jeune homme ! O ma fille, mon enfant !... Vous avez sauvé celle pour laquelle je serais mort vingt fois !... Du plus profond du cœur je vous demande pardon si j'ai pu vous offenser jamais en action ou en paroles !

Calme et froid, Léon Magnin remit la jeune fille, sauvée par lui, entre les bras de son père.

— Le Juif n'a besoin ni de vos remercîments, ni de vos excuses, dit-il sèchement. Il a simplement fait son devoir, rien de plus. Car apprenez ceci, monsieur, poursuivit-il, en haussant la voix et vous tous, sachez-le bien : la religion des Juifs peut se résumer comme la vôtre en ces quelques mots : « Aimez votre prochain comme vous-même. »

Puis, sans attendre qu'on lui répondit, le jeune homme prit à travers champs et disparut dans le bois.

. . . .

Lorsque le soleil se leva sur le coin de terre où s'élevait, la veille encore, la ferme du père Jacquin, il n'éclaira qu'un monceau de décombres.

Courbé et vieilli de dix ans, le malheureux fermier contemplait ce désolant spectacle.

Georgette, jetant les bras autour du cou de son père, tâchait de le consoler.

Soudain, Greif, le bon chien accourut, en bondissant, et par ses aboiements joyeux avertit sa jeune maîtresse qu'il avait quelque chose pour elle.

Georgette, glissant la main sous son collier, y trouva un petit billet.

Il ne contenait que ces quelques lignes,

« Vous êtes libre, Georgette. Puissiez-vous vivre, avec l'homme qui, cette nuit, a partagé votre chambre, aussi heureux que vous m'avez rendu à jamais et cruellement malheureux !

« Léon Magnin. »

Georgette laissa échapper un cri de douleur et s'affaissa sur le sol en sanglottant. Le bon chien lui lêcha les mains et le visage et voyant qu'il ne réussissait point à la consoler, s'étendit à côté d'elle, triste et silencieux, comme si, lui aussi, voulait mourir.

Dès l'aube, Léon Magnin avait abandonné sa ferme.

Le lendemain, un homme d'aspect respectable, arriva de Paris en voiture, descendit à la principale, ou plutôt à l'unique auberge de Montreuil, et demanda après le fermier Jacquin.

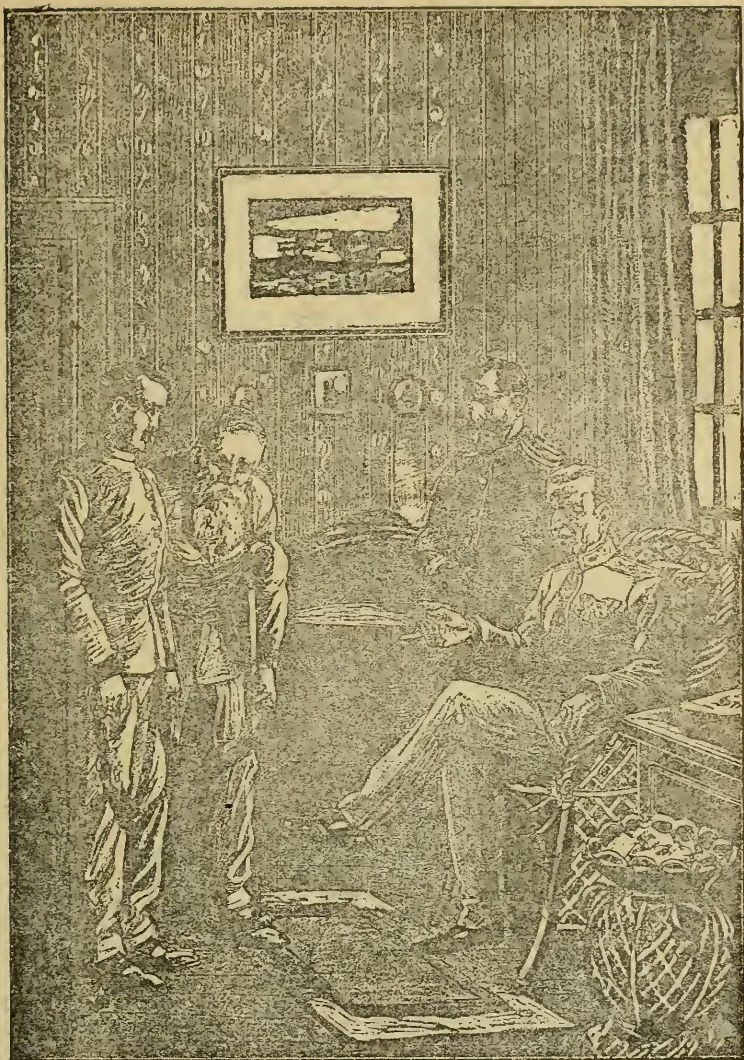
On alla chercher le malheureux vieillard, recueilli par un voisin.

— Je suis le notaire Demange, dit d'un air affable l'étranger et je suis chargé de présenter à votre signature ce contract d'affermage qne Monsieur Léon Magnin a fait dresser dans mon étude.

— Un contrat ! répondit Jacquin, en riant avec amertume. Je n'ai connaissance d'aucun contrat, monsieur et, d'ailleurs, je n'aurais pas même l'argent pour louer un are de terre !

— Mais vous n'avez point besoin d'argent, dit M. Demange, souriant d'un air gai. La propriété de monsieur Léon Magnin est dans le meilleur état possible et je tiens à votre disposition une

ALFRED DREYFUS



Vous êtes maintenant à Cayenne, disait le gouverneur, vous ne quitterez pas vivant ce pays.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 23. REPRODUCTION INTERDITE **Livr. 23.**

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre 30 Bruxelles.

omme de deux mille francs pour les premiers et menus frais d'exploitation. Monsieur Magnin désire simplement qu'un homme entendu administre son bien, pendant le temps d'un voyage autour du monde qui ne lui prendra pas moins de trois années.

Le notaire présenta le contrat au père Jacquin qui croyait rêver. Le vieillard en lut rapidement les articles. Magnin lui avait fait des conditions tellement avantageuses que certainement aucun fermier en France n'en aurait pu espérer de semblables.

— Le noble et généreux jeune homme ! dit Jacquin, les yeux pleins de larmes. Et j'ai pu le méconnaître, l'offenser !

Demange lui mit la plume à la main.

— Signez donc, dit-il, avec une douce autorité.

Le visage rayonnant de joie, le fermier apposa sa signature sur le papier.

Lorsque peu d'instants après, la notaire voulut quitter l'auberge pour remonter dans sa voiture, une adorable jeune fille, mais d'une pâleur mortelle, s'avança à sa rencontre. Elle releva vers lui un regard suppliant.

— Ah ! monsieur, dit-elle d'une voix plaintive, est-ce qu'une lettre ne pourrait point rejoindre monsieur Magnin ?

— Non, mon enfant, répondit Demange, en considérant la jeune fille avec compassion. Monsieur Léon Magnin s'est embarqué, hier après midi pour Londres, et doit se trouver maintenant à bord d'un vapeur en destination pour les Etats-Unis.

Et, après avoir penché la tête, en guise de salut, il s'éloigna.

Georgette resta immobile, à la même place, fixant devant elle un regard désolé.

— Malheureuse pour toute ma vie ! murmura-t-elle. J'ai perdu l'homme que je chérissais le plus au monde et c'est vous, comte Esterhazy, qui en êtes cause, C'est vous, qui avez provoqué cette fatale erreur ! Mais vous répondrez de votre crime devant un juge à qui rien ne demeure caché !

— Nous sommes sauvés, ma fille ! s'écria en ce moment joy-

eusement le père Jacquin, en s'approchant de Georgette. Demain, nous occuperons la ferme de monsieur Magnin.

— Que la bonheur vous y accompagne, mon père, répondit avec dignité la jeune fille. Oui, que Dieu bénisse vos efforts. Mais je ne vous accompagnerai point là bas. Demain je partirai pour Paris, afin d'y chercher un service.

— Georgette, mon enfant, que dis-tu là ?

— Pardonnez-moi, mon père, mais si je franchissais le seuil de cette maison, mon cœur se briserait dans ma poitrine, et vous pourriez me porter en terre avant que les cerisiers ne se soient dépouillés de leurs fleurs !

XLVII

Mystères nocturnes de l'Ile du Diable

Dreyfus, le malheureux prisonnier de l'Ile du Diable. se tenait dans un angle de sa case, comptant avec attention une longue série de lignes fines et menues tracées sur un des montants en bois de l'habitation.

Ces lignes, il les avait gravées au moyen d'un clou rouillé, recueilli par lui avec joie, et elles lui tenaient lieu de calendrier.

Comme on ne donnait aux transportés aucune indication de jour, de date, de mois ou d'année, Dreyfus avait compris la nécessité de se faire un almanach secret, sous peine de perdre toute notion du temps, si facilement vérifiable pour les autres hommes.

Il savait heureusement la date exacte du jour où il avait débarqué à Cayenne.

Lorsqu'on l'avait fait comparaître, avec le vieux Mirowitch, devant le gouverneur, il avait eu le temps de jeter les yeux sur un calendrier, à souche, indiquant le 27 février.

En vérifiant ses marques, il en compta trente. On était donc arrivé au 28 mars.

— Maintenant, murmura-t-il tristement, le printemps a commencé, à Paris. Maintenant, les arbres du Bois de Boulogne, des Champs-Elysées et des boulevards se parent d'une fraîche verdure. Les passants circulent dans les rues en costumes plus légers et se saluent, avec des regards pleins de gaîté, comme pour se dire ; « Dieu merci ! l'hiver est passé ! » Mon hiver, à moi ne finira jamais, jamais ! Hélas ! la nature n'est point ici rude et glacée... Il règne au contraire un éternel été...

Toujours brille dans l'azur sans nuage un implacable soleil, qui loin d'être un bienfait du ciel, nous semble une malédiction de l'Enfer, car il dessèche notre cerveau et tarit la moelle dans nos os ! Mais l'hiver demeure au fond du cœur de celui qu'on a retranché de la société et du monde et qui a perdu tout espoir de revoir encore ceux qu'il aimait !

Dreyfus se couvrit les yeux de la main.

— Allons, dit-il, en se redressant, je me suis juré à moi-même d'être sans faiblesse, de supporter en homme, mon destin, quel qu'il soit. Et je tâcherai de bannir de ma pensée tout souvenir de mon bonheur perdu. Non, point cela, encore ! N'est-ce point en songeant à mon foyer, aux miens, aux félicités évanouies, que je supporte plus courageusement le malheur immérité qui m'accable.

Le prisonnier fut troublé dans ses méditations par l'entrée soudain de Moréno. Derrière lui marchait Rieblinck, celui des geoliers plus spécialement chargé de la garde de Dreyfus.

Les deux cerbères firent scrupuleusement la visite de la case

comme s'il eût été possible d'y tenir la moindre chose cachée.

L'inspection achevée, Moréno hocha la tête d'un air satisfait.

— Tout est en ordre, Rieblinck, dit-il. Je vois que tu fais ton service en conscience et tiens l'œil à tout. Il s'agira de ne pas te relâcher cette nuit, car tu sais que je dois me rendre à Cayenne pour célébrer mes fiançailles avec la fille du riche Lapayre. La belle Odette n'est point un ange pour la douceur, mais on ne trouverait pas mieux dans cet infernal pays. Et puis, ce qui est le principal, le vieux Lapayre s'est ramassé un fier magot, grâce à son privilège de la fourniture des vivres, aux trois pénitentiers !

— Et cette fourniture s'en ressent diablement, interrompit irrévérencieusement Rieblinck, avec un gros rire. Les *vivres* du gros Lapayre, ont ôté l'envie de *vivre* à pas mal de prisonniers.... Ah ! ah ! Fameux le calembour ! Sa viande sent la charogne, sauf le respect que je lui dois. Sa farine fourmille de plus de vers que cette mer qui nous entoure, de requins, et ses légumes secs, haricots et pois, sont plus durs que des cailloux.

Moréno se mit à rire, comme s'il goûtait fort la plaisanterie de son subordonné.

— Possible ! répondit-il avec gaîté. Je n'ai rien à voir dans la façon dont ce lascar-là fait sa pelote. Si la viande et la farine de mon futur beau-père empoisonnent par çi par là quelques-uns de nos pensionnaires, il n'y a pas grand mal à ça. Ils doivent s'attendre à la chose et ma foi, pour eux, c'est un bonheur de crever le plus tôt possible

— Vous avez donc fini par vous accorder avec la belle Odette ? demanda Rieblinck.

— Avec elle, non. Mais c'est tout comme. Son père lui constitue une dot de trente mille francs. C'est à moi à tenir tête à cette jeune panthère. Et je suis bien tranquille, va ! Nous devons passer notre lune de miel sur l'Ile du Diable. J'aurai tout le loisir de la dompter.

L'Espagnol recommanda de nouveau la plus stricte vigilance au gardien et les deux hommes quittèrent la hutte de Dreyfus.

Cependant, le prisonnier, avant de se livrer au sommeil, put s'apercevoir que l'absence de Moréno n'était point sans introduire quelque relâchement dans le service. Les gardiens s'étaient réunis dans une de leurs cases et semblaient fêter à leur manière les fiançailles de leur chef, par une orgie en règle. Tous, sans exception, s'en donnaient à rouler par terre.

Peut-être leur joie prenait-elle justement sa source dans l'absence du dit chef.

L'Espagnol était fort exécré par les huit caporaux placés sous ses ordres.

Quoiqu'ils se pliassent docilement à ses caprices et lui fissent bon visage, ils le maudissaient en secret du meilleur de leur cœur.

La traditionnelle morgue de l'ancien hidalgo, sa sévérité et surtout la façon cruelle dont il en agissait à l'égard des malheureux prisonniers, étaient bien faites pour le faire détester et mépriser.

Déjà, plusieurs fois, des plaintes sérieuses avaient été formulées contre lui auprès du gouverneur. Mais l'Espagnol était un trop souple instrument entre les mains de l'inhumain fonctionnaire pour qu'il se décidât à le casser aux gages. De tels serviteurs lui plaisaient par dessus tout.

Les huit gardiens qui menaient d'ordinaire sur l'Ile du Diable une vie de chien, mirent donc à profit le soir du jour où Moréno, revêtu de son plus brillant uniforme, était parti pour Cayenne. Ils se confectionnèrent un punch monstre, suivi de plusieurs autres, à la suite desquels, Rieblink, le geôlier spécial du capitaine Dreyfus, au lieu de se trouver à son poste de nuit à neuf heures, comme il l'aurait dû, n'arriva que vers minuit.

Et dans quel état ! L'intempérant gardien festonnait de façon maîtresse..

En arrivant, il s'abattit comme une masse sur le seuil de la case et bientôt se mit à ronfler comme un tuyau d'orgue.

Dreyfus résolut de tirer, lui aussi, partie de la circonstance. Depuis longtemps il nourrissait le désir d'explorer l'île où probablement il passerait le reste de ses jours. Et il ne pouvait guère le faire que de nuit.

Il lui était bien permis, chaque jour, de faire une courte promenade, mais sous la conduite de deux gardiens armés, sans compter l'inévitable Rieblinck, qui ne le quittaient point des yeux, et se relayaient vigoureusement.

Cette promenade était limitée, d'ailleurs, à deux cent pas, seulement de sa case.

Dreyfus savait qu'il y avait huit cases réparties sur l'étendue de l'Ile du Diable et il était naturellement fort curieux de savoir par qui elles étaient habitées, en dehors de celle réservée aux gardiens, de la sienne propre et de la paillotte où il avait vu pousser le pauvre Mirowitch.

Il restait donc cinq huttes dont les occupants lui étaient totalement inconnus.

Il souhaitait, vivement, aussi, revoir le malheureux invalide. Une fois, seulement, il avait rencontré l'infortuné vieillard, mais à trop de distance pour qu'il pût seulement échanger deux mots avec lui.

Le Russe lui avait offert l'image de la plus profonde détresse. Il se traînait, courbé sous le poids d'un baril, cerclé de fer, assujeti sur son dos par de fortes sangles. Il était obligé d'aller le remplir d'eau douce à l'autre extrémité de l'île, car, nous le savons, Mirowitch avait été condamné aux travaux forcés.

Les malfaiteurs politiques, au nombre desquels on rangeait naturellement Dreyfus, jouissent du privilège de ne pas devoir travailler dans les pénitentiers qui leur sont réservés. Mais cet avantage ne constitue, en réalité, pour eux, qu'une aggravation de peine. Pour les hommes valides et bien portants, le travail

est un soulagement. Rien n'est mieux fait pour les arracher à de tristes préocupations. L'oisiveté forcée livre les malheureux prisonniers à toute l'horreur de leur pensées et n'engendre que trop souvent d'incurables affections morales.

Dreyfus aurait bien voulu travailler. Avec quelle joie n'eût-il pas soulagé le malheureux vieillard du baril qu'il traînait hâletant et couvert de sueur ! Lorsque Mirowitch, n'en pouvant plus, faisait mine de s'arrêter, le nerf de bœuf de Moréno le cinglait cruellement, car le féroce Espagnol prenait plaisir à s'attacher aux pas de cette bête de somme humaine, traîtée avec une révoltante barbarie.

Lorsque Mirowitch était passé à quelque distance de Dreyfus, il lui avait jeté un long et douloureux regard. Dreyfus en avait compris l'éloquent langage : « Ah ! disaient les yeux de l'infortuné que ne puis-je confier mes souffrances à ton cœur compatissant ! » Or, par cette nuit si favorable à ses desseins, Dreyfus résolut d'essayer, à tout prix, d'aller trouver, pour le reconforter, son vieil ami, son malheureux compagnon d'infortune.

Il ne lui serait pas difficile de sortir de sa propre case, dont la porte restait ouverte, la nuit entière, un gardien étant chargé d'en barrer l'entrée.

Or, le caporal Rieblinck se trouvait étendu cuvant son punch. Le prisonnier n'avait qu'à enjamber son corps inerte pour se trouver dehors, l'ivrogne ne se réveillerait point pour si peu de chose.

Mais Dreyfus préféra suivre une autre voie. Il entrait dans son plan de quitter sa case, non point cette nuit là seulement, mais bien des fois encore, par la suite. C'est pourquoi il essaya de passer sans bruit par la fenêtre.

Malheureusement, la baie, aux trois quarts fermée, dès les premières ombres du soir, ne se prêtait guère à l'escapade.

L'ouverture était bien large de cinq à six pieds, mais haute, à peine de deux et demi. Cependant, il parvint à se glisser

dehors et à retomber sans bruit sur le sable, semé autour de la case.

Après avoir regardé autour de lui, il commença sa silencieuse et téméraire exploration.

Il faisait une nuit vraiment féerique. Des millions d'étoiles brillaient au firmament et la lune, dans tout son éclat, inondait l'Ile du Diable d'une lumière bleuâtre. Le ciel était merveilleux, d'une souveraine splendeur, mais le coin de terre, où Dreyfus, isolé du reste du monde, était condamné à finir ses jours, restait déshérité des dons les plus ordinaires de la généreuse nature. Tout y était stérile, affreux, inhospitalier !

Alfred secoua douloureusement la tête. Des rochers, rien que des rochers! Pas de fleurs, point d'ombrages. Rien que quelques buissons tordus, poussés entre les fentes de la pierre.

La configuration du sol offrait, elle, quelques surprises. Ici, il se renflait en collines sablonneuses, puis soudain se creusait en ravins, en grottes ténébreuses,

Un peu plus loin, des formes fantastiques se silhouettaient aux yeux du nocturne promeneur.

Aucun bruit ne s'élevait de l'îlot maudit. Seuls les flots battant les falaises berçaient les habitants de l'Ile du Diable à leur chanson d'éternelle plainte et d'éternel désespoir.

Dreyfus dirigea ses pas vers la case la plus voisine. C'est là que demeurait le vieux Mirowitch.

Il s'en rapprocha avec précaution en la contournant pour pouvoir échanger quelques mots, par la fenêtre, avec le pauvre martyr.

Il s'attendait à ce Mirowitch dormirait déjà. Mais comme il fut tout près de la case, il en entendit s'élever une voix sourde et tremblante. C'était celle du Russe. Dreyfus le vit, par la fenêtre, agenouillé devant sa couche. Il avait joint les mains et ses lèvres remuaient, comme pour articuler une prière.

— Espoir humain, se dit Dreyfus, tu seras toujours le mer-

veilleux ciment de nos organes. C'est toi qui tiens le monde debout. Sans espérance, l'ancienne société tomberait en poussière. Ce vieillard estropié et impotent qui, peut-être, ne supportera point une année, encore ce climat meurtrier, implore le ciel pour sa délivrance !

Mais le capitaine dut reconnaître bientôt qu'il s'était trompé. Il resta saisi d'étonnement, en entendant la prière de Mirowitch.

— Dieu de bonté, qui règnes au ciel, disait avec ferveur le pauvre vieillard, je m'incline devant tes impénétrables décrets. Que tout s'accomplisse comme l'a décidé ta souveraine sagesse ! Mais je t'en supplie, je te crie du plus profond de mon cœur : Protège et garde mon innocente enfant. Si ma Paulowna existe encore, préserve là des pièges du péché ! Qu'elle reste immaculée elle qui n'a commis ni soupconné aucun mal ! Dieu juste et bon, protège et garde mon innocente enfant !

— Amen, de tout mon cœur, murmura Alfred Dreyfus, debout, à la fenêtre de la case.

Le jour même où Mirowitch priait ainsi pour sa fille, Paulowna tombait dans les bras du debauché Maxime Magnin.

La prière du père pour son enfant abandonnée fut-elle écoutée ?

C'est ce que nous apprendrons dans un des chapitres suivants.

Au son de la voix bien connue de Dreyfus, Mirowitch se redressa péniblement.

— C'est moi, mon vieil ami, dit à voix basse le capitaine Je me suis glissé jusqu'ici pensant qu'il vous ferait plaisir de revoir le visage d'un ancien compagnon d'infortune et d'échanger quelques mots avec lui.

— Soyez béni pour cette pensée, capitaine Dreyfus, répondit le vieillard. Oui, il est si bon de sentir près de soi un cœur compatissant ! Ah ! Dreyfus, la vie est intolérable sur cette île. N'y a-t-il donc aucun moyen, aucune voie pour échapper à ce nouvel enfer ?

— Je crains bien que non, répondit le capitaine. Mais n'abandonnons point, cependant, tout espoir et sachons ouvrir les yeux. Dites-moi, mon ami, en dehors de vous et de moi, avez-vous rencontré encore d'autres prisonniers sur cet îlot ?

— Oui, un seul.

— Et quel est-il ?

— Je l'ai vu comme j'allais puiser de l'eau à la source. C'est un jeune homme, à la chevelure brune, solidement constitué et qui pourra supporter encore les souffrances de cette vie.

— Connaissez-vous la case ou il habite ?

— Non. Comment la connaitrais-je, hélas ! Je n'oserai échanger un mot avec lui. Ah ! Dreyfus, ce féroce Moréno me bât comme si j'étais une bête de somme méchante et rétive !

— Tâchez de supporter la destinée qui vous est faite, mon vieil ami, dit Dreyfus. C'est le seul moyen de lasser ou d'endormir la méchanceté de nos bourreaux. Mais je suis obligé de vous quitter. Courage et au revoir, j'espère que Dieu vous accordera la force de traverser cette rude épreuve.

Dreyfus disparut de la fenêtre et poursuivit son exploration avec les mêmes et prudentes allures.

Il se dirigea, à travers l'île, dans la direction des falaises, situées à l'ouest.

Mais soudain, il s'arrèta. Il avait entendu, tout près de lui, un sourd murmure de voix.

Etaient-ce deux gardiens, conversant ensemble ?

Non. C'était une voix de femme qui s'élevait en ce moment.

Dreyfus se trouvait seulement à une trentaine de pas de la falaise, servant de contrefort à ce point de l'île et qui s'enfonçait à pic dans la mer.

Tout près, sur la gauche, se dressait un rocher, formant un des côtés d'un monticule.

Il se glissa dans cette direction. Les voix devinrent de plus

en plus distinctes. Sans aucun doute, il se trouvait à l'entrée d'une caverne, favorable à une entrevue secrète.

C'était bien un homme et une femme qui s'y étaient donné rendez-vous.

Qui pouvaient-ils êtres ?

Dans tous les cas, Dreyfus résolut d'approfondir la chose. Couché sur le sol, il rampa, sans bruit, dans l'ombre projetée par la roche.

Tout à côté de l'entrée de la caverne, le sol s'affaissait brusquement. Le capitaine se laissa glisser et se trouva dans une espèce de niche rocheuse, d'où il pouvait parfaitement bien voir la partie découverte de la grotte, un peu plus élevée que son propre observatoire et exposée en plein aux rayons de la lune.

Au milieu se trouvait un jeune homme, tenant une femme dans les bras. Il portait, comme Dreyfus, le costume des déportés politiques. La jeune fille portait une jupe assez élégante, une blouse de couleur sombre, et était chaussée d'espadrilles.

On n'aurait pu dire qu'elle fut précisément jolie, mais d'un aspect sympathique, dû, surtout, à de magnifiques yeux noirs, d'une limpidité et d'une énergie remarquables.

Comme Dreyfus n'eut pas de peine à s'en assurer, il était tombé sur un couple d'amoureux.

Seulement, le capitaine ne pouvait s'expliquer comment il avait été possible à la jeune fille d'aborder secrètement à l'Ile du Diable, interdite, sur n'importe quel point, à toute embarcation, en dehors des vapeurs et des chaloupes de l'Etat.

— Je suis bien heureux, Odette, de te presser contre mon cœur, disait le prisonnier, mais j'avoue que j'étais loin de m'attendre à pareille joie, cette nuit, surtout. Lors de notre dernière entrevue, il y a quelques jours, ne m'avais-tu pas dit que, ce soir même, devaient avoir lieu tes accordailles avec cet infâme Moréno que ton père t'impose comme époux?

— Voulait m'imposer, rectifia la jeune fille. Mais cela ne lui a

pas réussi. Ce singe malfaisant de Moréno est bien venu, ce soir, à la maison et m'a déclaré son amour, en français et en espagnol, pendant que mon père, debout derrière lui, me faisait des yeux furibonds, comme s'il eût voulu me dévorer. Mais tu connais Odette, mon cher Erwin. Elle ne se laisse point si aisément intimider. J'ai déclaré à ce coquin de Moréno que je ne me sentais nullement disposée à épouser un valet de bourreau et que, d'ailleurs, je m'étais engagée en secret, avec un autre. — « Alors ! s'est écrié Moréno, en grinçant des dents, je ne souhaite qu'une chose, c'est que ce monsieur me tombe sous la coupe, à l'Ile du Diable, en qualité de prisonnier ! »

— Hélas ! ne suis-je point déjà en son pouvoir ! dit en soupirant celui auquel la jeune fille donnait le nom étrange d'Erwin.

— Mais tu n'y resteras plus longtemps, murmura Odette, en se pressant, caressante, contre le sein du prisonnier. Je te sauverai bientôt de cette île de pierre. Seulement, j'aurais voulu que tu pûsses mettre deux ou trois de tes compagnons dans le secret. Plus il y aurait de bras à l'œuvre, mieux cela vaudrait.

— Je ne connais personne ici, auquel j'oserais me confier, répondit Erwin.

— N'as-tu jamais rencontré le capitaine Dreyfus ? demanda la jeune fille.

— Non. Il est trop étroitement gardé, pour cela.

— Je crois que ce serait bien l'homme qu'il nous faudrait pour cette tentative d'évasion. Je l'ai observé, lorsqu'on l'a débarqué à Cayenne. Ses traits, ses regards trahissent bien une noble et vaillante nature.

— Eh ! bien, je tâcherai de m'en rapprocher. Mais dis-moi, Odette, après ce coup là, comment as-tu pu t'échapper de la maison paternelle ?

— De la façon la plus simple du monde, répondit la jeune fille, en éclatant de rire. J'ai tourné incontinent le dos au pré

tendant déconfit et au sieur Lapayre, mon honorable auteur. Puis, prenant ma course vers le rivage, j'ai détaché l'embarcation particulière, par moi cachée en lieu sûr, j'ai fendu les flots écumants et me voilà sur la poitrine de mon bien cher Edwin!

— Ah! ces traversées me font trembler d'angoisse! dit le jeune homme, Quand je songe à quels périls tu t'exposes dans cette soi-disante embarcation!...

— Ne crains rien pour moi, mon cher trésor, interrompit gaiment Odette. Mon navire est excellent et je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ne puisse nous contenir tous les deux. Sans hésiter un seul instant, nous fuirions ensemble. Mais, il faut que je te quitte. Encore un baiser et adieu.

— Déjà!

— Songe donc que Moréno peut revenir ici d'un moment à l'autre. Et ses fiançailles ratées ne doivent point adoucir sa méchante humeur. En reprenant son joli poste, il sera, je le parie, comme un tigre déchaîné et nous avons tout à craindre de sa jalouse vigilance.

Les deux amoureux s'embrassèrent tendrement et se mirent en devoir d'abandonner la grotte.

Dreyfus n'eut que le temps de se glisser hors de son réduit et de s'effacer contre la paroi rocheuse.

Le couple passa sans défiance devant lui. Alfred le suivit à pas de loup, se tenant à distance respectueuse et prenant garde de marcher toujours dans l'ombre du rocher. Même si nos amoureux se fussent retourné, ils n'auraient pu se douter de sa présence.

Odette et Edwin descendirent la falaise par un étroit sentier, aboutissant à une sorte de petit cirque. Dreyfus, abrité derrière un buisson, ne perdait point un de leurs mouvements. Mais il avait beau regarder de tous les côtés, il ne découvrait rien ayant seulement l'apparence d'une embarcation.

Comment la hardie jeune fille avait-elle pu aborder à l'Ile du

Diable, distante de plusieurs mille de Cayenne, alors qu'il aurait fallu plus d'une heure, au plus fort rameur pour effectuer le trajet ?

Soudain la plus vive surprise se peignit sur ses traits, tellement inattendu fut le spectacle qui s'offrit à ses regards curieux.

Odette alla droit à un tronc d'arbre, attaché d'une façon invisible à une pointe de rocher s'avançant dans la mer.

Quiconque eût pris attention à ce débri, à moitié submergé, n'eût songé à y voir qu'une épave forestière abattue par l'orage et apportée là, au hasard du flot. En effet, nulle ouverture ne semblait pratiquée dans ce tronc informe.

Après avoir attiré l'arbre à elle, Odette se pencha et fit jouer, sans doute, quelque verrou, car il s'ouvrit, dans la partie supérieure, comme le ferait une vulgaire caisse à violon.

Dreyfus se pencha avidement et put voir que le tronc, évidé, était tapissé à l'intérieur de toile à voile.

Odette imprima un dernier baiser sur les lèvres de son amant, s'introduisit avec précaution dans l'étrange embarcation, s'y étendit tout du long et referma, sur elle, le léger couvercle, sans doute percé de trous invisibles, pour favoriser le renouvellement de l'air respirable.

Edwin défit l'amarre et le tronc d'arbre se mit à fendre rapidement les flots.

A sa grande stupéfaction, le capitaine Dreyfus vit sortir, des flancs de cette pirogue fermée, deux rames, maniées de l'intérieur.

Rapidement et avec une sûreté étonnante, l'esquif de la vaillante jeune fille volait sur les eaux. Un gouvernail devait se trouver ménagé au bas de l'étrange et originale embarcation, car elle suivait la route voulue sans dévier d'une ligne.

Le jeune prisonnier, debout au bas de la falaise, suivait d'un œil à la fois inquiet et fier, le tronc d'arbre, en apparence balancé par la vague, qui emportait loin de lui son plus précieux

trésor. Puis, secouant la tête, il remonta le sentier escarpé et rocheux.

Dreyfus voulut profiter du moment pour s'échapper, mais un mouvement imprudent, déterminant la chute d'un caillou, vint le trahir.

L'amant d'Odette s'effraya et tourna la tête. D'un bond il sauta sur le capitaine et essaya de le renverser.

— Tu nous a guettés ! gronda-t-il. Tu es un espion de Moréno. Tu dois mourir !

Dreyfus s'arracha avec force à la sauvage étreinte d'Erwin.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, dit-il rapidement et à voix basse. Ne voyez point en moi un ennemi, mais un ami et un compagnon. Ne suis-je pas, comme vous, un malheureux prisonnier ?

Troublé et hésitant, Erwin le regarda en silence. Il semblait rappeler à lui ses esprits.

— Pardonnez-moi, dit-il, enfin. Je vois seulement, à présent, comment vous êtes vêtu. Oui, comme moi, vous êtes un des martyrs de l'Ile du Diable. Mais, votre nom, votre nom ?

— Le capitaine Dreyfus.

Le jeune homme, en un transport irrésistible, l'attira contre sa poitrine.

— Bénie soit l'heure, capitaine Dreyfus, où nous nous sommes rencontrés. Unissez vos efforts aux miens. Il y a encore des chances pour que nous échappions à cet enfer.

— Auriez-vous formé un plan d'évasion ?

— Oui, et je n'avais plus besoin que de votre aide pour le mettre à exécution.

— Voici ma main... Nous serons l'un pour l'autre des amis fidèles.

— Nous le sommes, déjà, dit Erwin. Mais pour aujourd'hui, il faut nous séparer. Je dois regagner ma case et vous ferez bien de rentrer dans la votre, car, à tout moment, ce démon incarné

de Moréno peut rentrer dans l'île qui porte son nom. Et, n'en doutez point, son premier soin sera de visiter notre prison.

— Et où vous reverrai-je? Je ne connais pas encore votre nom.

— Je suis le baron Erwin von der Halde, répondit le jeune homme avec fierté.

— Ah! Un Allemand! Et vous vous trouvez ici, à Cayenne, soumis à la guillotine sèche de mes compatriotes français?

— Je vous raconterai ma triste histoire, la première fois que nous nous reverrons. Presque toutes les nuits, vous pourrez me trouver dans une grotte, située près d'ici et dont je vais vous enseigner l'entrée.

— Je la connais déjà. Mais il ne me sera point donné souvent de tromper la vigilance de mes geôliers.

Erwin se déchaussa et tira d'une sorte de poche, ménagée entre le cuir de son soulier, un petit sachet de papier blanc.

— Chaque fois, dit-il, que, pendant la nuit, vous voudrez vous éloigner en secret de votre case, repandez une pincée de cette poudre sur les cheveux de votre gardien, ou mieux encore, sur le haut de la poitrine. Vous le verrez, aussitôt, plongé dans un sommeil de plomb. Et maintenant...

Un cri étouffé, échappa au gentilhomme allemand.

— C'est lui! murmura-t-il, les yeux dilatés par une inexplicable terreur et fixés sur le pan de roc derrière lequel Dreyfus s'était dissimulé un moment auparavant. Fuyez! Au nom du Ciel, fuyez, où nous sommes perdus!

— Qui donc est là? Moréno?

— Non, c'est dix fois pis, répondit Erwin, en fuyant. C'est le lépreux!

Ce mot fit se figer dans ses veines tout le sang de Dreyfus. Il connaissait, par les révélations de la science, la terrible maladie qui n'est point disparue à jamais de la surface du globe.

Il savait que le moindre contact d'un être qui en est atteint suffit pour propager l'infection.

Aussi prit-il la fuite, de son côté, sans demander d'autre explication et comme s'il eût été poursuivi par une bête fauve.

Il allait sans regarder derrière lui, mais sentant bien qu'on le suivait.

Arrivé derrière sa case, d'un bond Dreyfus se hissa et disparut par la fenêtre entr'ouverte.

Il entendit au dehors comme un profond soupir. Puis tout retomba dans le silence.

Baigné de sueur, Dreyfus se laissa tomber sur sa couche. Epuisé de fatigue, il s'endormait presque aussitôt, Mais des rêves effrayants vinrent le hanter et, toujours, il lui semblait entendre la voix d'Erwin lui crier avec épouvante :

— Fuyez ! C'est lui ! C'est le lépreux !

XLVIII

Le piège

Par un des derniers jours du mois de mars, Mathieu Dreyfus, le frère du capitaine condamné à la déportation à vie, se trouvait dans son somptueux hôtel de la rue Forchambault, occupé à déjeuner en famille.

Ces mots « en famille » doivent sonner assez étrangement aux oreilles de nos lecteurs qui n'ignorent point que Mathieu était resté celibataire jusqu'alors. Mais c'est que cette famille

dont il n'avait point voulu, pour lui même, le malheur venait de la lui imposer.

Lorsque, quelques semaines auparavant, il avait reçu la lettre, confiée par Lucie, aux soins de Francesco Gioletto ; lorsque, frappé de surprise et presque d'effroi, il avait appris l'héroïque et folle tentative de sa belle-sœur, engagée sous le nom et les habits d'un mousse, à bord du navire qui transportait son mari à la Guyanne, Mathieu avait aussi songé avec douleur au petit André, que ce double départ rendait pour ainsi dire orphelin.

Aussitôt, il avait été chercher l'enfant et l'avait installé chez lui, naturellement avec la cousine Fréderique, la vieille parente dont nous avons eu l'occasion de parler.

Cette excellente femme, non seulement avait pris à cœur de reconnaître tout ce que la famille Dreyfus avait fait pour elle, mais elle en était arrivée à raffoler du petit garçon, comblée par elle de soins maternels.

En agissant ainsi, Mathieu avait eu un double but : premièrement, il voulait remplacer, pour le pauvre enfant, les parents qu'il avait perdus et lui rendre le foyer dispersé, tout en jouissant lui-même, de ses touchantes caresses et de son ravissant babil ; secondement, il ne pouvait bannir de son esprit l'idée que les persécutions de l'ennemi secret d'Alfred Dreyfus ne s'arrêteraient point après la perte et le bannissement de l'infortuné capitaine, qu'elles s'acharneraient encore après l'enfant innocent et sans défense qu'il s'agissait, maintenant, de protéger contre une mystérieuse et implacable vengeance.

Dans ce dernier but, Mathieu Dreyfus s'était entouré des plus méticuleuses précautions. La tante Erica avait reçu l'ordre de n'admettre aucune personne étrangère auprès du petit André et la recommandation de ne point le perdre de vue un seul instant, lorsqu'elle le menait à la promenade.

Un autre gardien avait été attaché spécialement au service ou plutôt à la protection du cher petit.

Depuis deux mois un homme, qui avait bien mérité d'être considéré comme membre de la famille Dreyfus, habitait l'hôtel de la rue Forchambault. Nous voulons parler du vieux Michon.

Nos lecteurs doivent se souvenir encore de l'acte courageux de ce digne homme.

C'était ce vieillard qui, assistant, sous les armes, à la dégradation infâmante de son ancien capitaine, avait protesté contre les cris de « A mort l'espion Dreyfus ! » proférés par ses camarades, en attachant sur la poitrine du malheureux condamné les médailles conquises, par lui-même, à Magenta et à Solferino.

En récompense de ce mouvement sublime, le vieux grognard avait subi d'abord huit jours d'arrêt, après quoi il avait été soumis à un examen médical.

Mais le caporal Michon fit preuve de tant de sang-froid, dans ses réponses aux médecins aliénistes, il leur exposa si lucidement les raisons pour lesquelles il se refusait à considérer le capitaine Dreyfus comme un traître, qu'avec la meilleure volonté du monde ils n'auraient osé le déclarer fou.

Là dessus, le brave Michon fut tout simplement cassé, sans qu'il fut question pour lui de pension de retraite quelconque. Voilà pourquoi le vieux soldat avait servi la France pendant plus de trente ans ! Les républiques ont parfois, aussi, des façons particulières de reconnaitre le dévouement à la patrie.

Sorti de la prison, le vieux Michon tomba dans une misère profonde. Il n'avait, naturellement, rien pu mettre de côté de sa maigre solde.

D'un autre côté, il n'était point de ceux qu'on puisse acheter ou corrompre.

Il ne lui restait d'autres ressources que de louer un orgue et d'errer dans les rues de Paris, en quête d'une aumône déguisée.

C'est alors que Mathieu Dreyfus, ayant entendu parler de la détresse du vieux soldat, mit tout en œuvre pour retrouver sa trace, ce à quoi, il réussit, du reste, assez facilement.

Un beau matin, il pénétra dans la misérable mansar s'était refugié le vieillard, se fit connaitre à lui et lui offrit d'entrer à son service, avec plus de gages par mois qu'il ne touchait naguère de solde pour toute l'année.

Depuis ce temps, le vieux Michon se trouvait installé à poste fixe dans l'hôtel de Mathieu Dreyfus, récompensant largement par son zèle et son dévouement, l'acte de reconnaissance que le frère de son ex-capitaine avait accompli à son égard, en souvenir de l'absent, injustement condamné.

Michon ne tarda pas à adorer le petit André, dans lequel il retrouvait une extraordinaire ressemblance avec son malheureux père.

Il était permis à l'enfant de lui sauter sur le dos, pour le faire trotter comme un simple dada, de lui tirer la barbe et de lui jouer toutes sortes de niches.

Le vieux caporal trouvait tout bon, délicieux, divin, de la part du petit espiègle et se creusait la tête pour inventer chaque jour quelque nouveau jeu militaire ; car l'idéal d'André, c'était la guerre, avec ses manœuvres, ses parades et ses témérités folles.

De joyeux éclats de rire, s'élevaient donc souvent de la vaste chambre assignée comme arêne au futur Achille auprès duquel le digne caporal remplissait le rôle antique du centaure Chiron ; mais tout le reste de l'hôtel restait plongé dans une noire tristesse.

Les ombres du malheur qui s'étaient étendues sur cette famille, auparavant si fortunée et si unie, semblaient encore s'épaissir de jour en jour.

La pensée du frère innocent et torturé empoisonnait les moindres joies de Mathieu Dreyfus qui s'était presque totalement retiré des affaires afin de se consacrer tout entier à la sainte mission de racheter Alfred du martyre et la famille tout entière du déshonneur.

Ce jour là, Alice Terry était venue partager le déjeuner de

« la famille » et la tante Frédérique s'étant retirée avec le vieux Michon, pour présider au bain du petit André, Mathieu se trouva seul, avec la détective américaine.

Sérieusement indisposée depuis plusieurs semaines, Alice s'étaient trouvée dans l'impossibilité de poursuivre sa lourde tâche.

Sitôt qu'elle s'était sentie atteinte, elle avait quitté la chambre, louée par elle chez madame Degouves, pour s'installer dans un appartement plus confortable et plus élégant.

Mathieu Dreyfus lui avait envoyé les meilleurs médecins de Paris, choisi, lui même, une garde-malade de confiance, lui avait réservé les plus généreux et vieux vins de sa cave et, pendant toute la durée de sa réclusion forcée, l'avait entourée des soins les plus intelligents et les plus dévoués.

Heureux à présent de voir rétablie l'intéressante Américaine et de la posséder à sa table, Mathieu leva son verre plein :

— Je bois à vous, miss Alice, dit-il, avec un cordial sourire. Pensiez-vous ne plus causer de pareilles alertes à vos amis et poursuivre en paix cette glorieuse convalescence.

— En paix, monsieur Dreyfus ? répéta la jeune femme. Je ne saurais goûter de véritable tranquillité avant d'avoir heureusement résolu les deux importantes questions qui me tiennent à cœur.

— Deux questions ? demanda Dreyfus, avec surprise.

— Oui, monsieur. La première, vous vous en doutez bien, c'est la démonstration éclatante et publique de l'innocence de votre frère ou, continua-t-elle, en baissant la voix, si, malgré nos preuves, on se refuse à lui rendre justice, son évasion par ruse ou par violence de l'Ile du Diable.

— Et la seconde ?

— Avez-vous oublié, mon ami que, vous-même, m'avez désignée à madame la Brière ? N'ai-je point pris sur moi de lui faire retrouver la fille après laquelle soupire si douloureusement

cette malheureuse femme ? Ne faut-il point que j'accomplisse, aussi, cette promesse ?

— Assurément, répondit Mathieu Dreyfus et vous pouvez être assurée que, de mon côté, je ne négligerai rien pour vous aider à retrouver cette jeune fille.

Mais, si je ne me trompe, avant de tomber malade, vous disiez savoir où se trouvait la pauvre enfant et estimiez aisé de la ramener dans les bras de sa mère ?

— Et cela était ainsi. Mais depuis ce temps là, j'ai perdu sa trace. Paulowna a, pour ainsi dire, été enlevée, sous mes propres yeux, lors de l'esclandre, provoquée par son désespoir. Or, le lendemain j'étais obligée de m'aliter. Ma station prolongée, dans le vent et dans la neige, sous le porche de l'Eglise russe, m'avait valu une belle et bonne pneumonie, qui m'empècha naturellement de poursuivre mes recherches. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai pu me remettre à l'œuvre. Mais impossible de savoir par où elle est passé! C'est à croire qu'elle a disparue sous terre. Pas la moindre trace, pas le plus léger indice. C'est vraiment inexplicable ! Où peut bien se cacher cette malheureuse enfant ?

Le vieux Michon parut discrètement sur le seuil de la salle à manger.

— Il y a là un jeune homme, monsieur, qui demande à vous parler, dit-il à Mathieu Dreyfus.

— Son nom ?

— Monsieur Gioletto.

— Ah ! le jeune peintre, dit Mathieu d'un ton joyeux. Faites le entrer, ici.

Michon s'éloigna, mais, se ravisant, sur le palier, et poussant sa tête grise, par l'entrebaillement de la porte :

— J'ai été obligé de lui donner le thermomêtre, en guise de fusil, dit-il et de le coiffer de la boite à savon, en guise de casque.

— Qui ça ? Francesco Gioletto ?

— Mais non, monsieur, vous savez bien que je parle de notre trésor, de notre petit André ! Vous devriez voir comme il se démène dans son bain et fait jaillir l'eau autour de lui. Une inondation. Je commence à croire, qu'il se décidera pour la marine de guerre.

La tête radieuse du vieux caporal disparut et, quelques instants après, le visiteur annoncé entrait dans la salle à manger.

Francesco Gioletto s'inclina respectueusement devant Mathieu Dreyfus, qui le présenta, en ces termes, à l'Américaine :

— C'est le jeune peintre, dont je vous ai parlé dernièrement. Son beau-père voulait le faire embarquer à bord de la « Gloire » mais l'enfant a préféré céder sa place de mousse à notre intrépide Lucie, et revenir continuer ses études artistiques à Paris. Buvez donc un verre de vin avec nous, Francesco, et dites-moi les progrès que vous avez faits encore depuis votre dernière visite.

L'artiste en herbe leva son verre où brillait un vin pur et transparent comme un rubis liquide.

— Que bientôt le soleil rayonne sans nuages sur la maison Dreyfus ! dit-il, traduisant à son insu une locution italienne, et vidant son verre jusqu'à la dernière goutte.

— Merci, mon enfant, répondit Mathieu, avec émotion et tendant la main à Francesco.

Alice Terry l'imita. La physionomie ouverte du jeune homme lui inspirait de la sympathie.

Gioletto se tourna avec une certaine fierté vers Mathieu.

— Si mon noble bienfaiteur le permet, dit-il, je voudrais lui soumettre un échantillon de mes modestes talents. Je viens d'achever un tableau, que je crois assez réussi. Je serais bien heureux qu'il vous plût et que vous me permissiez de vous l'offrir en témoignage de profonde gratitude ?...

— Il ne peut être question entre nous d'hommage ni de cadeau mon cher Francesco dit Mathieu Dreyfus, avec une douce auto

rité. Vous ne me devez rien, puisque je n'ai fait qu'accomplir les ordres de ma belle-sœur. Aussi, si votre tableau me plaît, je prétends avoir le droit de l'acheter, en laissant à madame toute latitude pour l'évaluation du prix.

— Cependant !...

— Je l'exige.

— Croyez-moi, dit Alice, cette étrenne ne peut que vous porter bonheur.

— M'est-il permis d'aller chercher ma toile, demanda le jeune peintre, au comble du bonheur.

— Est-ce que vous l'auriez apportée ici ?

— Oui, monsieur, je l'ai déposée dans l'antichambre.

— Tant mieux. Ne nous faites donc pas languir plus longtemps et montrez-nous votre chef-d'œuvre.

Francesco disparut et revint un moment après, avec une grande toile, non encadrée et recouverte d'une draperie.

Il la plaça de biais, sur une chaise, dans la lumière qu'il jugea la plus favorable et, se tournant vers Mathieu et Alice, qui s'étaient levés de table.

— Mon tableau a pour titre : « La chanson des steppes, » dit-il avec une juvénile emphase.

— Un nom poétique ! dit Mathieu en souriant. Mais voyons l'œuvre.

Gioletto enleva la draperie.

Matieu et l'Américaine ne purent se défendre d'un véritable sentiment d'admiration, devant ce premier jet d'un incontestable talent.

Mais bientôt, Alice laissa échapper un cri de surprise en examinant de plus près l'unique figure du tableau, la jeune fille des steppes, que le jeune peintre avait typée avec une tendresse d'artiste.

L'émotion de l'Américaine, d'ordinaire si maîtresse d'elle, ne pouvait échapper à Mathieu.

— Qu'avez-vous, miss Terry ? demanda-t-il. Vos yeux brillent d'un feu inusité et vos joues se sont couvertes de rougeur ? Vous n'êtes point indisposée, au moins?

— Ne craignez rien, répondit vivement Alice, je me sens au contraire, mieux que jamais. Mais permettez-moi d'adresser quelques questions à ce jeune homme. Dites-moi, reprit-elle, en s'adressant à Francesco, cette composition est-elle complètement de fantaisie ?

— D'idée, oui, mais pour ce qui concerne la figure...

— Vous l'avez peinte d'après modèle ?

— Je n'oserais me servir du terme de modèle, dans le cas présent, répondit le jeune homme, d'abord parce qu'il sonne assez mal et puis, je vous l'avouerai, parce que la jeune fille n'a point précisément posé devant moi. Il serait plus juste de dire que je lui ai volé ses traits, à son insu.

— Il existe donc une jeune fille qui ressemble à cette image ?

— Parfaitement, madame.

— Et elle habite Paris ?

— Oui, madame.

— Ah ! Sauriez-vous où elle demeure ?

— Cette jeune dame qui, je commence par le dire, est des plus vertueuses et des plus dignes de respect. habite, avec une amie, la mansarde voisine de la mienne.

— Où cela ?

— Rue Bracelet.

— C'est bien elle ! murmura Alice. Et, reprit-elle à voix haute, comment subvient-elle à ses besoins.

— Les deux jeunes filles sont employées en qualité de polisseuses sur métaux dans l'usine de joaillerie et d'argenterie de la firme Magnin et fils.

— Je vous remercie... Je vous remercie monsieur Gioletto Mais peut-être pourriez-vous encore me dire le nom de cette demoiselle.

— Son prénom, oui, je ne connais que celui-là.

— Et quel est-il?

— Paulowna.

— C'est elle! s'écria Alice avec transport. Nous l'avons retrouvée.

Mathieu comprit aussitôt qu'il s'agissait de la jeune fille que madame la Brière avait chargé l'Américaine de rechercher en grand secret.

Il prit Francesco à part et s'excusa de ne pouvoir lui accorder plus longtemps audience, obligé de s'occuper, sur l'heure, avec la jeune dame qui venait de l'interroger, d'une chose d'importance. Quant au tableau, dont il le félicitait chaudement, il n'avait qu'à le laisser à l'hôtel et à le considérer comme vendu.

Le jeune peintre essaya bien de renouveler son offre d'hommage de reconnaissance, mais Mathieu n'en voulait point entendre parler et se réserva le droit de fixer lui même le prix de l'œuvre maintenant doublement précieuse pour lui.

A la fois désolé et ravi, le jeune peintre prit congé.

Mathieu et Alice ne se trouvèrent pas plus tôt seuls, que cette dernière s'écria :

— Que madame la Brière sera heureuse d'embrasser, encore aujourd'hui, l'enfant si longtemps perdue, que je lui ramènerai dans les bras! Oui, aujourdhui, même. Car je ne perdrai plus un instant pour m'assurer de ma belle fugitive... Ainsi donc, cette pauvre petite princesse, elle en a été réduite à se faire polisseuse sur métaux!

— Dans tous les cas, cela prouverait, fit observer Mathieu, qu'elle possède une vraie force de volonté pour préférer un travail pénible, mais honnête, à une aisance qu'il lui aurait été bien facile de se procurer, dans une ville comme Paris.

— Connaissez-vous cette firme Magnin et fils dans les ateliers de laquelle travaille cette pauvre enfant?.

— Fort bien ! C'est une maison solide et qui restera telle tant que le vieux Magnin restera à sa tête.

— Il y a donc un jeune Magnin ?

— Ils sont deux fils, le plus jeune, Léon, s'occupe d'agriculture. C'est un garçon du caractère le plus loyal et le plus élevé ! Quant à l'aîné, Maxime...

— Eh ! bien, demanda vivement Alice, comme saisie d'un pressentiment soudain.

— Il risque fort d'entraîner la maison dans une ruine complète.

— Comment ?

— Il joue fort imprudemment à la bourse et bien que marié avec une charmante femme, a la réputation d'un franc libertin, qui a plusieurs maîtresses et dépense un argent fou.

Alice se troubla.

— Et ce serait là le patron de la pauvre Paulowna, dit-elle, d'une jeune fille dont la beauté ferait sensation partout ?... Oh ! Monsieur Dreyfus, il faut que je me hâte. Je ne laisserai point une minute de plus qu'il ne faut la pauvre enfant dans l'antre de ce loup ravisseur.

— Peut-être n'est-elle plus employée à l'usine Magnin et fils, répondit Mathieu. Mais c'est ce dont nous pouvons nous assurer immédiatement. Voulez-vous bien me suivre dans mon cabinet, miss Terry ?

Ils passèrent tous deux dans le bureau, souvent vide maintenan, du grand industriel, autrefois si occupé et si actif.

Il s'y trouvait un appareil téléphonique. Mathieu se fit relier à l'usine Magnin et fils.

Lorsque la communication fut établie, il demanda :

— Est-ce qu'une jeune Russe, du nom de Paulowna, n'est pas employée chez vous, en qualité de polisseuse ?

— Elle y a travaillé, répondit-on, mais depuis quelques jours elle a été détachée au magasin de l'Avenue de l'Opéra.

— Est-ce à monsieur Maxime Magnin que j'ai l'honneur de parler ?

— Non, monsieur, je ne suis que le teneur de livres de la maison. Mais vous pourrez trouver monsieur Maxime Magnin, dans son magasin.

— De l'Avenue de l'Opéra?

— Oui.

— Je vous remercie, monsieur

Alice, qui avait appliqué son oreille au second cornet accoustique, recula en frissonnant.

— Commencez-vous à comprendre ? demanda-t-elle à Mathieu Dreyfus.

— Mais non, cette conversation, par téléphone ne m'a absolument rien appris dont nous ayons à nous alarmer !

— Moi bien, riposta l'Américaine, d'un ton résolu. Veuillez, monsieur Dreyfus, suivre avec attention mes déductions. La belle, la séduisante Paulowna a commencé à travailler comme simple ouvrière dans l'atelier de la firme. Mais sa beauté devait fatalement attirer les regards de ce Maxime, que vous venez, vous même, de me représenter comme un libertin. Et s'il l'a déplacée, s'il l'a fait venir dans son magagin de l'Avenue de l'Opéra, ce ne peut-être que pour triompher plus sûrement de son innocence.

— Vous avez raison, dit vivement Mathieu. J'admire votre perspicacité, miss Terry. Mais que vous reste-t-il à faire ?

— Rendons-nous immédiatement Avenue de l'Opéra.

— C'est cela. Ne perdons point de temps. Il faut que cette jeune fille échappe sans tarder à un si dangereux voisinage.

Quelques instants plus tard, Alice et Mathieu roulaient grand train dans la direction de l'Opéra. Mathieu consulta sa montre. Il était deux heures moins dix.

Après une course de sept minutes, la voiture s'arrêta devant le somptueux magasin des célèbres joailliers parisiens. Aux vitrines

brillaient, sur des rayons de velours rouge, de riches pierreries merveilleusements montées.

Mathieu et Alice sautèrent au bas de la voiture et pénétrèrent dans le magasin

Un employé s'avança à leur rencontre avec empressement.

— Que désirent monsieur et madame ? demanda-t-il en s'inclinant.

— Nous ne voulons rien acheter pour le moment, dit Mathieu. Mais nous désirerions parler à une jeune dame employée au magasin.

— Veuillez être assez bon de me dire son nom.

— Mademoiselle Paulowna...

— Ah ! Mademoiselle Paulowna Mirowitch ! dit l'employé, en promenant ses regards autour de lui. Je ne la vois point, en ce moment. Mais peut-être se trouve-t-elle au bureau.

— Non, mademoiselle Paulowna est sortie, dit une demoiselle de magasin qui, de derrière le comptoir, avait écouté la conversation.

— Sortie ? demanda Alice. En êtes-vous bien certaine, mademoiselle ?

— Très certaine, répondit la jeune fille, car avant de quitter le magasin, elle m'a demandé la voie la plus directe pour se rendre au 57 de la rue Bonaparte.

A l'énoncé de la rue et du numéro, Mathieu et Alice tressaillirent et échangèrent un regard inquiet.

— Et, demanda, Alice, qu'allait donc faire si loin mademoiselle Paulowna ?

— Monsieur Maxime l'a chargée de soumettre une collection de bagues à une certaine madame Degouves, qui en avait demandé au choix.

— Voilà qui est bien étrange ! dit l'employé, secouant la tête. Je crois que vous devez vous tromper, mademoiselle. De pareilles

commandes me passent ordinairement par les mains et je ne me souviens pas du tout de ce nom là.

Mathieu et l'Américaine échangèrent un nouveau regard d'intelligence.

— Est-ce que monsieur Maxime Magnin est ici ? demanda le premier.

— Je pense bien qu'il est encore à son bureau.

— Dans ce cas, je vous serais obligé de m'annoncer à lui. Voici ma carte. Je m'appelle Mathieu Dreyfus.

— Oh ! j'avais bien reconnu monsieur, dit l'employé d'un air gracieux. Notre maison s'honore de vous compter au nombre de ses meilleurs clients.

Il disparut par la porte donnant dans le bureau particulier du « patron » mais revint presqu'aussitôt.

— J'ai le regret de vous annoncer que monsieur Maxime n'est plus là ! dit-il. Il faut qu'il soit sorti par le couloir latéral, mais il ne doit pas y avoir plus d'un quart d'heure de cela, car je l'ai vu encore tantôt...

— Merci, dans tous les cas, je repasserai, dit Mathieu.

L'obligeant employé les conduisit jusqu'à la sortie du magasin dont il leur ouvrit la porte.

Lorsque Mathieu et Alice se retrouvèrent dans la rue, la même idée leur vint et, ensemble, ils se dirent :

— Allons chez madame Degouves !

Ils remontèrent en voiture et Mathieu cria au cocher.

— Au coin de la rue Bonaparte, le plus rapproché du numéro 57. Cent sous de pourboire, mais brûlez le pavé.

Le cabriolet traversa les rues comme un ouragan. La promesse du riche pourboire, stimulant le fouet du cocher, avait donné, par contre coup, des ailes au cheval.

Pendant le trajet, miss Terry ouvrit l'escarcelle en peau de crocodille que, selon l'usage américain, elle portait à la ceinture et y fourra la main.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle. Je l'ai sur moi !

— Quoi donc ?

— La clef de la maison Degouves.

— Comment, vous l'avez conservée, bien qu'ayant renoncé a l'appartement que vous occupiez chez elle ?

— Les détectives oublient toujours de rendre les clefs de leurs différents pieds-à-terre, répondit Alice en souriant.

Mais, au même instant, son visage se rembrunit.

— Pourvu que nous arrivions encore à temps ! murmura-t-elle

— Est-ce que vous soupçonneriez, vraiment, Maxime Magnin d'avoir voulu attirer cette pauvre enfant dans un piège ?

— Hélas ! je n'en doute pas un seul instant ! Pourquoi ce débauché aurait-il envoyé justement Paulowna Mirowitch chez madame Degouves, c'est-à-dire dans une maison où le crime et le vice trouvent un si complaisant refuge ? Pourquoi l'aurait-il chargé d'une commission dont son principal employé, qui devait être renseigné, cependant, ignore le premier mot ?

Et pourquoi, encore, je vous le demande, Maxime Magnin a-t-il quitté son bureau aussitôt après et avant peut-être, le départ de Paulowna, car il s'est esquivé sans passer par le magasin ? Vous devez, comme moi, estimer, mon ami, que l'avenir, tout entier, de cette malheureuse enfant, est, en ce moment, suspendu à un fil de soie.

— Vous avez toujours raison, répondit Mathieu avec accablement. Si nous avions su plus tôt !... Chaque minute peut voir s'accomplir un irréparable malheur !

Enfin, la voiture s'arrêta à un angle de la rue Bonaparte.

Ils sautèrent lestement sur le pavé, Mathieu Dreyfus jeta dix francs au cocher et ils coururent tous deux vers la maison de madame Degouves.

Alice ouvrit vivement la porte, au moyen de sa clef et ils pénétrèrent dans le corridor.



Que venez-vous faire ici ! s'écria-t-elle.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre 30, Bruxelles.

Tout y était tranquille. Mais soudain, une porte s'ouvrit et la créole cubaine se porta à leur rencontre.

— Eh! quoi, c'est vous, miss Tucker? s'écria-t-elle avec surprise. Comment donc êtes-vous entrée.

— J'ai trouvé la porte entrouverte, répondit Alice.

Le front de la vieille femme se rida.

— Que venez-vous donc faire ici? demanda-t-elle d'un ton qui n'était guère aimable. Et quel est ce monsieur qui vous accompagne?

— C'est ce que vous allez savoir à l'instant, dit vivement Mathieu. Je viens ici au nom de monsieur la Brière, préfet de police.

Madame Degouves pâlit.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle avec trouble. On n'a cependant rien volé à mademoiselle, du temps qu'elle demeurait chez moi!

— Vous n'auriez qu'à vous féliciter, répondit Mathieu d'un ton sévère, s'il ne s'agissait que d'une semblable bagatelle. Mais inutile de perdre notre temps. Depuis une demie-heure, une jeune fille doit être arrivée dans cette maison.

La Cubaine regarda Mathieu d'un œil dilaté par l'angoisse.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle. Mais oui, c'est vrai. Seulement elle en est déjà repartie.

— Ne mentez point, madame, ou vous pourriez vous en repentir! Cette jeune fille est encore ici.

— Mais non, monsieur... Je ne sais pas moi... Assurément, non!

— Faut-il que j'appelle mes agents pour opérer une visite domiciliaire en règle?

— Par pitié, monsieur, ne me perdez pas. Je vais tout vous dire. Oui, elle est toujours ici.

— Seule?

— Non, avec un monsieur. Mais je puis vous le jurer, j'ignorais que ce fût contre son gré que cette jeune fille...

— Dans quelle chambre se trouve-t-elle ? interrompit Alice.

— Celle à droite... de la votre...

— Montons, dit Alice. Est-ce que vous n'entendez pas ces éclats de voix ?

En effet, un cri perçant venait de retentir à l'étage, suivi d'un horrible fracas et d'un coup sourd.

Mathieu et Alice s'élancèrent dans l'escalier.

. . . .

— Laissez-moi, laissez-moi, monsieur Magnin !

En criant ces paroles avec angoisse, Paulowna faisait de vains efforts pour s'arracher à l'étreinte de l'homme qui l'avait si lâchement attirée dans un piège.

Maxime la serra plus étroitement contre son cœur,

— Vous laisser, ma belle enfant, répondit-il avec un sourire d'odieux triomphe. Ne l'espérez pas, car meilleure occasion de vous dire et de vous prouver combien je vous aime ne se représentera point de sitôt.

— Je ne veux pas entendre un mot de vous ! s'écria Paulowna. Laissez-moi, vous dis-je !

Le jeune homme lui ferma la bouche par des baisers auxquels la pauvre enfant essayait vainement de se soustraire.

— Je vous aime Paulowna, dit Maxime avec passion. Du premier moment que je vous vis, je me suis senti irrésistiblement charmé et conquis par votre touchante beauté. Mais vous avez feint de ne pas me comprendre. Si j'ai employé aujourd'hui une ruse pour vous entretenir sans témoins, ne vous en prenez qu'à l'ardeur du sentiment que vous m'avez inspiré. Il faut que vous répondiez à mon amour, Paulowna, il le faut ! Sinon, je ne sais à quoi pourrait me pousser mon indomptable frénésie.

— Mais vous êtes fou déjà ! dit la jeune fille avec indignation. Est-ce que vous ne vous souvenez plus d'être marié ?

Maxime irrité, frappa du pied sur le parquet.

— Marié! répéta-t-il. Oui, certes, pour certaines raisons financières j'ai tendu la main à une femme qui m'était indifférente. Mais, le Dieu d'amour m'en est témoin, en prononçant à l'autel le serment, qui n'a jamais engagé personne, je m'en suis prêté un à moi même, celui de ne jamais fermer les yeux devant ce que la terre a d'aimable et de beau. Et vous, Paulowna, vous êtes bien la plus divine créature que j'aie jamais rencontrée sur mon chemin.

Et, comme un insensé, il pressa de nouveau la jeune fille contre sa poitrine hâletante

— Vous m'étouffez! gémit Paulowna. Voudriez-vous me tuer?

— Vous tuer? Non, non, vous vivrez, ma chère enfant, pour être heureuse et me rendre heureux. Je satisferai le moindre de vos désirs, dussai-je me ruiner, pour ne point voir un pli se creuser autour de vos lèvres roses.

Les baisers de Maxime se faisaient plus brûlants et plus pressés et déjà elle se sentait faiblir. Le sang se portait à la tête de Paulowna, comme un torrent de feu liquide. Elle sentit qu'elle allait perdre connaissance et une seule idée lui demeura encore :

— Ces infâmes caresses m'ont flétrie! Plus jamais je n'oserai reparaître aux yeux d'Emile!

Comment aurait-elle pu échapper au danger qui menaçait sa vertu?

Attirée dans cette chambre isolée, elle serait livrée sans défense auv attentats de l'infâme séducteur, si Dieu même ne lui envoyait un salut immédiat.

La porte avait été refermée à clef... Mais là, cette large fenêtre! Ah! si elle pouvait s'en approcher! Plutôt s'écraser, les membres brisés, sur le pavé de la rue, que de subir une honteuse violence!

Une idée passa dans sa pauvre tête affolée.

— Accordez-moi donc un instant de répit, dit-elle d'une voix

étranglée. Vous savez bien que je ne saurais m'échapper. Et moi, je n'appellerai point au secours, car je sais trop, aussi, que, dans cette maison mes cris ne seraient point entendus !

Le libertin vit sa victime près de suffoquer. Il laissa aller Paulowna qui reprit haleine, en rassemblant toutes ses forces.

— Monsieur Magnin, dit-elle d'une voix oppressée, pour la dernière fois je vous supplie de m'épargner. Sachez-le bien, je ne saurais devenir votre maîtresse car j'appartiens à un autre.

— Vous m'appartenez, à moi ! répondit Maxime, dévorant l'innocente créature de regards étincelants. N'espérez point quitter cette chambre avant d'avoir répondu à ma passion. Vous serez mienne en abandonnant cette maison, dussé-je vous y retenir un an entier.

— Alors, vous commettrez un crime affreux !

— L'amour ne raisonne pas.

— N'appelez pas amour le transport que vous aveugle, dit Paulowna avec une incomparable dignité. Si vous m'aimiez vraiment, vous commenceriez par m'estimer.

— Je vous estimerai, je vous le jure. Mais seulement lorsque vous serez à moi

— Auparavant je serai morte. Ouvrez cette porte, monsieur Magnin et laissez-moi sortir. Pour la toute dernière fois, je vous l'ordonne. Songez-y bien. Si vous avez l'intention de pousser jusqu'au bout votre jeu cruel et infâme, vous vous en repentirez éternellement.

— Je me repentirais, certes, toute ma vie, de ne pas mettre à profit cette heure de félicité... Viens sur mon sein, ma divine, je veux fondre la glace de ton cœur au feu de mes baisers...

Il voulut se jeter sur elle, mais Paulowna, s'arrachant de ses mains tremblantes de folle luxure, courut à la fenêtre.

— Vous m'avez poussée à la mort ! cria-t-elle. Vous répondez de votre forfait devant Dieu.

Déjà elle avait atteint la croisée. Elle l'ouvrit avec une elle

violence que les carreaux se brisèrent et elle sauta sur la tablette d'appui.

— Revenez, malheureux enfant ! Revenez ! cria Maxime avec terreur.

Mais déjà Paulowna s'était précipitée.

— Dieu puissant ! s'écria le séducteur, subitement dégrisé à ce dénouement imprévu de sa galante aventure. Qu'ai-je fait !

Il courut à la fenêtre et, frissonnant, abaisssa son regard au dehors.

Hélas ! La malheureuse gisait, là, inerte, baignant dans son sang !

Maxime recula avec horreur.

Cette homme avait bien été jusqu'ici un débauché sans scrupule, la chaleur de son sang, ses passions sans frein l'avaient poussé à plus d'une action mauvaise ou lâche, mais il ne voulait point devenir un meurtrier !

Avant qu'il ne put rappeler à lui ses idées en désarroi, on heurta rudement à la porte.

— Ouvrez ! criaient au dehors des voix impérieuses. Ouvrez ! Misérable séducteur, vous êtes découvert.

La porte céda sous une énergique poussée. Mathieu et Alice se précipitèrent à l'intérieur de la chambre.

Dreyfus bondit vers l'homme pâle et tremblant, le saisit à la gorge et d'une voix tonnante :

— Maxime Magnin, rends-nous la jeune fille que tu voulais outrager... Que tu as déjà outragée, peut-être !

— Non, non, hâleta Maxime. Il ne s'est rien passé entre nous, mais la malheureuse...

La voix lui manqua.

— Parle, commanda Mathieu. Où est la jeune fille ?

— Elle est... Elle a sauté par la fenêtre... Elle est étendue là, sanglante...

Alice poussa un cri de pitié et de colère. Le cœur plein d'angoisse, elle courrut à la croisée.

Mathieu, trainant le séducteur au bout de ses poignets de fer l'y suivit.

— Où est elle ? demanda Alice, en se baissant. Je ne la voi pas.

— Là, articula Maxime avec peine et en étendant le doigt. C'est là qu'elle était étendue, il n'y a qu'un instant. Voyez, cette large flaque de sang... Elle était là... Maintenant elle a disparu !

— Elle se sera trainée dans la maison, dit Alice, en se précipitant comme une folle dans l'escalier.

Mathieu traîna Maxime jusqu'à un divan où il l'envoya s'abîmer dans les coussins.

Puis, fixant sur lui des regards menaçant, il lui dit :

— Maxime Maguin, j'ai pitié de votre père que j'estime fort, comme tout Paris ; mais vous qui avez poussé à la mort une innocente jeune fille, vous n'êtes qu'un scélérat et un assassin.

Maxime fit entendre un gémissement et se couvrit le visage des mains.

— Tu subiras ton châtiment, tu ne dois point y échapper, continua Mathieu. En homme d'honneur, je suis forcé de te dénoncer à la justice. Aujourd'hui, encore, tu seras arrêté.

— Je suis perdu ! Perdu à jamais ! s'écria Maxime avec désespoir. Ayez pitié, monsieur Dreyfus, sinon de moi, du moins de ma pauvre femme et de mon vieux père !

Dreyfus secoua tristement la tête.

— Si cette jeune fille était ma sœur, dit-il, peut-être pourrais-je te faire grâce. Mais cette cause n'est pas la mienne. D'autres auront à décider de ton sort, car la jeune fille que tu voulais outrager, que tu as si lâchement attirée dans un piège, est la fille d'une des dames les plus considérables et les plus influentes de la haute société parisienne.

Maxime Magnin se laissa aller comme une masse sur son divan.

En cet instant, Alice rentra, pâle et émue.

— Où est Paulowna ? demanda Mathieu en allant à sa rencontre.

— Partie ! Disparue ! Personne ne sait comment !

— C'est donc une énigme ?

— Oui, une énigme ! Dieu veuille que la solution n'en soit pas à jamais déplorable.

XLIX

Caïn et Abel

Lorsque Maxime sortit de sa prostration, il se retrouva seul Mathieu et Alice avaient quitté la chambre.

Il se leva du divan, où il s'était affalé et se frotta les yeux, croyant sortir de quelque mauvais rêve.

Un rêve ? Non, ce n'en était pas un.

Le lieu où il se trouvait, cette porte enfoncée, cette fenêtre aux vitres brisées, tout le rappelait à l'effrayante réalité.

Comme un criminel, sur le point d'être pris, il se glissa vers la croisée et, jeta au dehors un regard craintif.

La mare sanglante rougissait toujours le pavé ! Il se détourna en frisonnant.

Non, il n'avait pas rêvé !

Tout était réel, horriblement vrai et irrévocable !

De séducteur, il était devenu assassin !

Et, ce qui lui parut plus affreux encore, c'est que son crime ne pouvait demeurer caché.

Mathieu Dreyfus, qu'il connaissait pour un homme sérieux et énergique, lui avait annoncé qu'il le dénoncerait à la justice. Et Mathieu Dreyfus tiendrait parole.

— On va m'arrêter! murmura Maxime. Un procès effrayant et scandaleux s'engagera qui, non seulement me déshonorera aux yeux de tout Paris, mais encore anéantira la bonne renommée de notre firme commerciale. La banqueroute qui nous menaçait en sera hâtée d'autant. Mais tout cela n'est point le pis... Une condamnation certaine me menace. Elle sera terrible! Attendrai-je donc que l'on me jette en prison?

Maxime se promenait à grands pas dans la chambre. Son poul set ses tempes battaient la fièvre et ses yeux brillaient d'un feu sombre.

— Non, s'écria-t-il. Maxime Magnin ne sera pas bête à ce point! Bien que déjà il se sente la corde au cou, il lui reste encore le temps d'échapper au gibet. Je fuirai, j'abandonnerai tout pour commencer une vie nouvelle en Amérique, la terre propice aux aventuriers dénués de sots et gênants scrupules. Mais ma femme?... L'emmenerai-je? Pourquoi m'embarrasser d'une pareille charge, d'un pareil obstacle à l'existence qu'il me faudra mener désormais? Son père est riche. Le vieil avare a refusé encore, la semaine dernière, de m'avancer de l'argent... Je lui laisserai sa fille pour compte... Mais il m'est impossible de partir sans argent... Il me faut réunir un certain capital... Voyons... qu'ai-je sur moi?

Il tira son portefeuille et en vérifia le contenu :

— Trois cent quarante francs! Une bagatelle! Il m'en faut vingt fois autant pour commencer quelque chose en Amérique! Mais je ne suis pas embarrassé pour battre monnaie.

Bien que des deux millions de marchandises, renseignées avenue de l'Opéra, il n'en reste plus guère que le quart, j'en

trouverai bien encore assez pour que Salomon Benas me prête dessus une centaine de mille francs.

Il tira sa montre.

— Quatre heures, murmura-t-il. Il faut qu'avant six heures tout soit reglé. La grosse somme dans mon portefeuille, je saute sur l'express pour Calais, et de là, en route pour Londres. Et une fois en Angleterre, les paquebots pour les Etats-Unis ne me manqueront pas. Il en part tous les jours plusieurs.

Maxime, ayant pris sa résolution, rassembla pour l'exécution tout ce qu'il possédait de véritable force de volonté.

Il alla se poser devant une glace et, froidement, remettant sa toilette en ordre, il s'étudia à reprendre l'expression dégagée et souriante qui lui était habituelle.

Il y réussit parfaitement.

Son masque, bien attaché au visage, Maxime se posa le chapeau bien droit sur le front, prit sa badine et descendit l'escalier n fredonnant.

Mais arrivé dans le corridor, il s'arrêta troublé.

Madame Desgouves se dressait devant lui, la main levée et les yeux brillants de fureur.

— Soyez maudit ! lui cria la Cubaine. Que la Vierge et tous les saints m'assistent ! Vous m'avez poussée dans l'abime ! Mais je ne savais pas dans quelle intention vous m'aviez loué cette chambre, ni de ce qui venait y faire cette enfant... Je l'affirmerai par serment au tribunal !... A vous la responsabilité entière de ce qui est arrivé, misérable corrupteur... Non, je n'irai pas finir, pour vos beaux yeux, ma vie en prison.

— Mais, ma chère madame Degouves, répondit d'un ton badin Maxime, cherchant à rassurer la vieille créole, ne vous montez donc point comme ça.

Cette désagréable affaire s'arrangera au mieux, ne craignez rien Vous savez bien que je suis riche, et qu'avec de l'argent on ferme bien des bouches.

Ces dernières paroles semblèrent calmer un peu les craintes de l'avide loueuse qui daigna accepter deux louis de la main de l'infâme séducteur.

Elle les empocha en murmurant que les riches avaient sur les pauvres de grand avantages. Quoiqu'ils fissent, ils réussissaient toujours à échapper à la justice ?

Mais il importait peu à Maxime de connaitre l'opinion de la vieille, en cette délicate matière sociale ; il ne lui demanda pas davantage ce qu'il était advenu de la malheureuse Paulowna.

Toutes ses pensées tendaient à la façon la plus expéditive et la plus avantageuse de se procurer assez d'argent pour émigrer en Amérique, terre de refuge et de ressources, la bourse convenablement garnie.

Comme il mettait, avec un soupir de soulagement, le pied sur le trottoir, une voiture passa à vide. Il l'arrêta et se fit conduire Avenue de l'Opéra.

Pendant le trajet, il fit mentalement le triage des pierreries de valeur restées encore en magasin et arrêta les sommes que, raisonnablement, il pourrait exiger de Salomon Benas pour chacun de ces précieux gages.

Ce fut avec le visage le plus souriant du monde que Maxime rentra chez lui, le front haut.

Mais il n'eut pas plutôt refermé la porte qu'il tressaillit violemment.

Son père était devant lui.

Le vieux Magnin le regardait sans prononcer un mot et sans répondre à son salut enjoué.

Une expression indéfinissable se peignait sur le visage du digne vieillard. Etait-ce celle de la douleur, de la colère, de la tristesse, du désespoir ou du mépris ?

Peut-être y avait-il de tout cela dans ce regard fixe et accablant.

Mais ce qui semblait y dominer, c'était le dernier sentiment, celui de mépris.

— Vous ici, mon père, s'écria Maxime d'un ton qu'il s'efforçait de rendre léger. Je ne vous attendais pas aujourd'hui.

Le vieillard ne répondit point d'abord. Puis, au bout d'un moment de froid silence.

— Suivez-moi, dit-il. J'ai à vous parler.

Il se dirigea vers le bureau de Maxime. Celui-ci le suivit d'un pas mal assuré.

Le visage du fils indigne s'était contracté et avait pâli. Il ne savait que trop ce qu'avait à lui dire son père, qui était aussi son associé.

— Encore cette tuile là! murmura-t-il. Est-ce que le Ciel a choisi cette maudite journée pour déverser sur moi tout son arriéré de colère et de rancune? Je crois que je tremblerais moins en affrontant de véritables juges!

Le vieux Magnin ouvrit lentement la porte du bureau et la referma avec soin en se trouvant seul avec son fils.

Alors, il alla se placer devant Maxime, le regarda dans les yeux avec un calme effrayant et ne lui dit qu'un mot, un seul:

— Voleur.

Maxime se cabra, comme s'il venait de recevoir un coup de fouet en plein visage.

Pourtant, il n'osa protester par la moindre exclamation contre la flétrissante injure. Il n'essaya point d'y opposer l'ombre d'une justification.

Blême, muet, les yeux fixés sur le sol, tremblant de tous ses membres et la poitrine hâletante, il ressemblait à un malfaiteur pris en flagrant délit.

Le vieux Magnin retira de son gilet la main qu'il y avait mise et, d'une voix sans timbre et sans chaleur, presque indifférente:

— Ainsi donc, vous m'avez systématiquement volé, moi, votre

loyal associé ? Pour me cacher le véritable état de choses, vous avez adroitement altéré vos écritures. Vous n'êtes pas seulement un voleur mais encore un faussaire !

Maxime ne répondit rien,

Après un moment de silence, le vieillard reprit :

— Notre vieille et respectable firme est par vous ruinée. La faillite est inévitable. Sous peu de jours nous avons à effectuer des paiements considérables sans être à même d'y faire face... Demain, je convoquerai nos créanciers et ne leur cacherai rien. Ils agiront comme ils le jugeront convenable...

Pour ce qui vous concerne, je n'ai qu'une seule question à vous adresser : Attendrez-vous que ceux que vous avez frustrés vous fassent jeter en prison ? N'agirez-vous point comme un criminel dont l'âme possède encore une étincelle d'honneur et qui recule devant la honte d'entacher le bon renom, jusqu'alors immaculé, de sa malheureuse famille ?

La voix du vieillard trembla, en prononçant ces paroles.

Le visage de Maxime s'éclaira d'un rayon d'espoir.

— Je vous comprends, mon père, dit-il d'une voix humble et je vous remercie de tout cœur du moyen de salut que vous m'indiquez. Oui, je fuirai en Amérique. Mais mes poches sont vides. Vous devriez me permettre de prendre dans la caisse une somme suffisante pour suffire, là bas, à mes premiers frais d'établissement.

— Misérable ! s'écria le vieux Magnin. Infâme ! Vous songez à la fuite ? Et naturellement, c'est en Amérique que vous voulez aller, en Amérique, le refuge ordinaire des gens de votre espèce ! Mais vous vous trompez dans votre espoir. Aux Etats-Unis, comme ici, il y une justice, et celui qui commet un crime, sur cette terre promise de la seule persévérance et du travail honnête, est encore plus vite envoyé à l'échafaud que chez nous. Vous espérez que je vous fournirai les moyens d'aller vous deshonorer là bas ? Je distrairais quoique ce soit du peu dont

seront obligés de se contenter nos créanciers ? Car, il n'y a plus rien à nous ici ! Tout appartient à ceux dont vous avez scandaleusement trompé la confiance.

Non, non, monsieur, vous vous êtes trompé ! Si vous avez perdu tout sentiment de probité, votre associé ne faillira point à l'honneur. Lorsque tout à l'heure, je vous suppliai d'échapper à la honte d'une condamnation, ce n'est point en Amérique que je voulais vous voir chercher un refuge. C'est dans un pays plus éloigné, sur une terre inconnue, dont il n'y a plus moyen de jamais revenir.

— Mon père, qu'exigez-vous de moi !

— Je n'exige rien, mais je m'attendais seulement à ce qu'il vous resterait le courage nécessaire pour vous loger une balle dans la tête, maintenant que vous voilà démasqué, Certes il est dur, il est affreux qu'un père ait à donner un pareil conseil à son fils. Mais je préfère encore vous pleurer mort à vous mépriser vivant !

— Mon père ! Dieu puissant ! Vous ne parlez pas sérieusement. Je vous en conjure, donnez-moi de l'argent, pour que je fuie pendant qu'il en est temps encore...

— Voleur ! Faussaire et lâche ! s'écria le vieillard, avec une poignante indignation. Allez où vous voulez, misérable. Il n'y a plus rien de commun entre nous !

Et il tourna le dos à son fils.

Quelques minutes s'écoulèrent. Maxime était resté immobile, comme cloué au parquet.

Le vieux Magnin se retourna et lui cria avec véhémence :

— Est-ce que vous voulez donc attendre que la police opère une descente pour mener le voleur et le faussaire, là où est sa vraie place ? Sortez vous dis-je ! Vous avez pris ici plus de dix fois ce qui vous revenait... Vous n'avez plus rien à réclamer de moi. Sortez ! Mais sortez donc !

Maxime se précipita dehors, en chancelant. Pendant une heure, il marcha sans but et presque sans pensée.

Enfin, il se ressaisit et revint au sentiment de sa situation. De l'argent! Il lui fallait de l'argent! Promptement et beaucoup!

Il reprit un cabriolet, pour aller frapper aux portes de ses amis.

Des amis!

Il venait pour leur emprunter de l'argent, la grosse somme! Est-ce qu'il y a encore des amis, dans ces conditions là ?

Maxime allait en faire l'amère expérience.

Partont où il s'adressa, il se heurta à des refus déguisés. On eut dit que chacun avait quelque soupçon de l'impasse où il se trouvait acculé. Il se voyait éconduit, chez ses compagnons de dépense et de folie par les formules les plus variées, les défaites les plus polies, les plus ingénieux échappatoires.

— Que c'est donc fâcheux, mon pauvre ami que vous ne soyez pas venu hier, s'écriait l'un, J'avais la justement un millier de louis qui ne devaient rien à personne. Bah! Un camarade, qui avait perdu au jeu, me les a demandés et je n'ai pas pu les lui refuser.

— Ce serait avec le plus grand plaisir du monde, répondait l'autre. Mais malheureusement, je viens d'essuyer coup sur coup des pertes considérables.

Un troisième, enfin, lui tapait sur l'épaule en lui disant brutalement

— Tu sais, mon cher Maxime, il ne faut pas me la faire. Je connais ton numéro. Voilà ce que c'est que de brûler la chandelle par les deux bouts. Il faut que tu sautes et l'on perdrait sa peine à vouloir t'aider. Tu n'auras de moi ni un billet de mille, ni un billet de cent, ni seulement un louis. Veux-tu cent sous? Et encore, non, je préfère acheter un bouquet à Déjanire.

Poussé par le désespoir, Maxime épuisa la liste complète de

ses soi-disant amis et but jusqu'à la lie à la coupe de l'humiliation.

Cependant, l'heure avait marché et le train pour Calais partait à sept heures quarante.

C'était celui-là qu'il devait prendre, s'il voulait échapper à la justice, peut-être saisie, déjà, par Mathieu Dreyfus, de cette malheureuse affaire, de la rue Bonaparte.

Il n'y avait point à hésiter. Il fallait fuir !

Il se fit conduire à la gare dn Nord. Dans la salle d'attente, il fit le compte de ses ressources, porte-feuille et porte-monnaie.

Quatre cent trente francs ! Lui qui, souvent, en avait perdu vingt et trente mille en une seule nuit de jeu ou de débauche.

Mais que faire à cela ! Se résigner, et fuir surtout, fuir sans perdre un moment.

Sa nature à la fois insouciante et présomptueuse le fit se consoler à l'espoir de tomber bientôt sur une heureuse chance, n'importe laquelle, de se garnir le gousset.

Nécessité fait loi. Ce n'était plus le moment de faire le délicat.

Il n'y a que les honteux qui perdent.

Oui, si l'occasion se présentait, il se jurait à lui-même de la saisir aux cheveux, dut-il se salir les mains.

Le lendemain matin, Maxime, ayant heureusement traversé la Manche, se trouva sur le pavé de Londres, où il respira plus librement.

Il marchait de nouveau le front haut et souriant à la pensée d'avoir mis la mer entre lui et le théâtre de ses infâmies, entre sa précieuse personne et la police française que jusqu'alors, il avait crue à ses trousses.

Malgré l'état plus que modeste de ses finances il se fit conduire tout droit à l'Hôtel Royal, un des plus distingués et par conséquent des plus chers de la métropole britannique.

Il y était fort connu, d'ailleurs, y ayant logé chacune des nombreuses fois que les affaires l'avaient appelé à Londres. Aussi

fut-il reçu avec empressement et lui réserva-t-on une des meilleures chambres.

Comme il n'avait eu le temps d'emporter aucun bagage de Paris, il s'était procuré, à Londres même, une mince valise garnie du linge strictement nécessaire.

Maxime prit un bain et fit toilette.

Décidément le malheur ne lui avait enlevé aucun de ses avantages. Il s'en assura en s'adonisant au miroir.

Liste et pimpant il songea à déjeuner, l'air de la Tamise ayant pour effet de lui stimuler tout particulièrement l'appétit. Il venait d'ouvrir la porte de sa chambre pour se rendre dans la salle à manger, lorsqu'il s'arrêta soudain au son d'une voix donnant des ordres au garçon d'étage.

— N'oubliez pas, disait son plus proche voisin, n'oubliez pas qu'il me faut partir demain, à la première heure, pour Liverpool, afin de m'embarquer sur le « Dolphyn, » de la ligne Cunard, en destination de New-York. On viendra prendre mes bagages dans le courant de la journée. Mais prenez garde de ne les délivrer que contre un reçu de ma main.

— J'y veillerai, sir.

Le garçon se retira après avoir attendu pendant un moment, après de nouveaux ordres, qui ne vinrent pas.

Non seulement Maxime s'était arrêté sur le seuil de sa chambre, mais son émotion fut telle qu'il fut obligé de s'appuyer contre le montant de la porte.

Cette voix, résonnant à quelques pas de lui, seulement, c'était celle de son frère.

Il se consulta.

Que ferait-il ? Eviterait-il la présence de Léon ou bien lui serait-il plus avantageux d'aller franchement à lui ?

Il était presque matériellement impossible qu'il fut déjà instruit de la catastrophe de la veille.

Et puis, considération hautement intéressante, peut-être bien

qu'il y aurait moyen de lui soutirer quelque somme, petite ou grande ?

En un clin d'œil, Maxime eut pris sa résolution.

— Léon ! cria-t-il, en allant les bras ouverts, vers le jeune homme qui déjà s'engageait dans le corridor.

— Maxime ! Mon cher Maxime ! Toi, ici ?

Léon embrassa son frère avec effusion et le fit entrer dans sa chambre.

— Quelle rencontre inattendue et heureuse ! reprit Léon Magnin. Certes, je n'aurais osé rêver de plus charmante surprise. Quel bonheur de t'embrasser encore, avant mon départ !... Car, malheureusement, lorsque je me suis présenté chez toi pour te faire mes adieux, tu étais absent. Mais ta femme a dû t'apprendre que je m'étais décidé à faire un voyage autour du monde.

— Assurément, répondit Maxime, en mentant avec effronterie. Elle m'a dit ça. Mais je ne comprends pas comment tu aies pu prendre une pareille et soudaine résolution.

— Ah ! dit Léon, j'ai eu pour cela des raisons que j'aime mieux ne pas dire.

Il se détourna pour ne pas laisser voir à son frère aîné, d'ailleurs tout à ses combinaisons, l'émotion qui lui serrait le cœur au souvenir de son bonheur perdu.

Le nom de Georgette lui monta aux lèvres, mais n'en sortit point.

— Tu es sans doute ici pour affaires, concernant la maison ? demanda-t-il après un instant.

— Naturellement, dit Maxime d'un ton léger. Pourquoi viendrait-on autrement dans cet affreux pays de fumée et de brouillard. J'ai même été obligé de partir, tellement au dépourvu, que je n'ai pas eu le temps de vérifier le contenu de ma bourse.

— Bah !

— Si bien que je me trouve à peu près sans le sou.

Léon tira avec empressement son portefeuille.

— Veux-tu deux ou trois cents francs? demanda-t-il.

— Ma foi, ce n'est pas de refus et si ça ne te gênais pas trop, je t'en emprunterai mille. A rendre, avec le reste, ajouta-t-il en riant.

— Bon! Nous réglerons ça à mon retour. J'ai là, dans ce porte-feuille, vingt mille francs, en billets et, en cas de besoin, une lettre de crédit, pour le même import, sur une maison de banque de New-York.

— En ce cas, tu as dû te munir de tous les papiers nécessaires pour établir ton identité, dit Maxime, d'un ton, en apparence, indifférent.

— C'est ce que j'ai fait. Passe-port, extrait de naissance, certificats, il n'y manque rien.

— A merveille. En voyage, on ne saurait s'entourer de trop de précautions.

Léon tendit à son frère aîné un billet de banque sans remarquer le regard d'ardente convoitise jeté par Maxime sur son portefeuille rebondi.

Les deux frères passèrent dans la salle à manger où Maxime fit grand honneur à la table somptueusement servie.

Comme il vidait pour la dixième fois son verre, il avisa le maître d'hôtel qui s'avançait, en cherchant, un télégramme à la main.

Averti par une lueur soudaine, qui certes ne devait pas venir du Ciel mais bien de l'Enfer, Maxime se leva brusquement et courut vers le digne ordonnateur.

— Ne serait-ce point un télégramme à l'adresse de monsieur Magnin? demanda-t-il.

— Effectivement. Monsieur Léon Magnin.

— Fort bien. Donnez.

Sans défiance, le chef remit le télégramme à Maxime dont, par un horrible effort de volonté, le visage resta calme et souriant

— Tu as reçu un télégramme de Paris ? demanda Léon, en voyant son frère reprendre sa place à table.

— Oui. Je l'attendais depuis ce matin. Question d'affaires.

Froidement, il ouvrit le télégramme, de façon à ce que Léon n'en put lire la suscription.

Il contenait les lignes suivantes :

« Je t'en supplie, reviens sans perdre une minute. Nous avons « été volés par Maxime et nous nous trouvons totalement ruinés. « J'ai convoqué les créanciers pour demain, afin qu'ils décident « du sort de la Firme. Les sommes que tu as prêtées à ce « malheureux sont aussi à jamais perdues. Il est en fuite!

Ton père au désespoir. »

— Bonnes nouvelles ? demanda Léon.

— Excellentes !

Maxime roula tranquillement le télégramme, l'approcha d'une bougie et alluma un fin cigare qu'il s'était fait servir, le repas terminé.

Les deux frères se levèrent de table, pour aller chacun à leurs affaires.

Mais avant de se séparer, ils se donnèrent rendez-vous pour le soir dans un élégant restaurant de Regentstreet.

De nouveau, le pauvre Léon exprima à Maxime le bonheur qu'il éprouvait de pouvoir passer avec son frère sa dernière soirée d'Europe.

Les affaires de Maxime semblaient d'une nature toute particulière. D'un pas nonchalant, il se dirigea vers la Cité, regardant les étalages et finalement entra chez un armurier.

Il en ressortit quelque temps après, arrêta un cab et se fit promener à Hydepark.

Le temps s'écoula ainsi agréablement et l'heure du rendez-vous finit par sonner.

Maxime tira sa montre et s'achemina vers le restaurant convenu. Léon l'y avait précédé.

Le souper fut délicat et choisi, le frère cadet voulant faire honneur à son aîné.

Au dessert, les bouchons de champagne sautèrent et le roi des vins pétilla dans le fin cristal.

Et cependant, ce qu'ils fêtaient, ce n'était pas un joyeux départ. Léon devenait de plus en plus silencieux et concentré. L'image de Georgette, la belle et fraîche villageoise de Montreuil, venait obstinément se représenter à sa mémoire.

Enfin, son pauvre cœur se gonfla à tel point de tristesse qu'il ne put s'empêcher de confesser sa peine et son secret.

— Maxime, dit-il soudain, en prenant la main de son frère, tu dois connaître mieux que moi le cœur des femmes. Dis-moi, est-il possible qu'une âme fausse et perverse habite le corps le plus charmant qu'ait modelé la main de Dieu !

— Mon cher, répondit railleusement Maxime, pourquoi diable te soucierais-tu de l'âme d'une simple femme. Un homme sensé n'a cure de semblables bagatelles, parfaitement invisibles à l'œil nu. Tiens t'en à l'enveloppe, si elle est belle et plaisante, autrement en voulant scruter au delà, tu risquerais de ne rencontrer que le vide. Ainsi d'un grelot.

Une femme t'aimera peut-être si elle te voit en admiration devant sa beauté. Mais si tu t'avises de vouloir adorer son âme, sûrement, elle ne te comprendra plus et te tiendra pour un niais.

— Pour un niais ! répéta Léon, d'un ton navré. Oui, j'étais un niais de croire qu'un cœur de femme pouvait être fidèle et vrai. Un niais, un pauvre et misérable niais ! O, Georgette, tu as détruit en moi toute foi en l'humanité !

Ses yeux brûlaient et une larme sillonna sa joue. Hélas ! il aimait toujours Georgette ! Il ne pouvait oublier la pure et mal-

heureuse enfant que, seul, un horrible malentendu avait fait décheoir à ses yeux aveuglés.

Il était plus de minuit lorsque les deux frères se levèrent de table.

Au dehors, la nuit était sombre, mais tiède et douce.

L'horrible brouillard anglais qui, vers cette époque de l'année s'amasse ordinairement sur les bords de la Tamise, avait daigné favoriser de son absence les londonniens agréablement surpris.

— Si nous prenions une voiture, dit Léon Magnin.

— Pourquoi ? répondit Maxime, Il fait bon ce soir, par extraordinaire. Nous retournerons tout doucement à pied.

— Mais je ne connais pas Londres, moi.

— Je le connais pour toi. Aie foi en ma vieille expérience.

Confiant et plein d'abandon, Léon Magnin prit le bras de son frère.

Jamais Maxime n'avait été plus gai et plus rempli d'humour Amusé par le feu roulant de ses plaisanteries et de ses paradoxes, Léon ne s'apercevait point de la longueur du chemin.

Cependant, ils marchaient déjà depuis plus d'une heure, sans être arrivés à l'hôtel, lorsqu'ils se trouvèrent dans une rue étroite et sombre qui devait donner sur la Tamise, à en juger par l'air humide qui leur arrivait au visage.

Léon s'arrêta, inquiet.

— Je crois que nous avons fait fausse route, dit-il. Ce quartier me paraît singulièrement isolé et misérable. Certes, ce n'est pas dans ses entours que peut se trouver notre hôtel.

Maxime s'éloigna de quelques pas, comme pour chercher quelqu'un, qui pût les remettre dans la bonne voie.

Mais il n'y avait pas une âme à l'horizon.

— C'est par là, j'en suis sûr, dit-il en revenant.

Et il étendit le bras dans une direction nouvelle. A cause de l'obscurité, sans doute, sa main rencontra le chapeau de Léon, et le fit rouler sur le sol.

Le jeune homme se baissa pour ramasser sa coiffure, poussée par le vent.

La main de Maxime plongea rapidement dans la poche de son veston et en ramena un casse-tête.

Au moment ou Léon se redressait, l'arme s'abattit, en un coup terrible sur le derrière de son crâne.

Le malheureux s'affaissa sur le pavé en poussant un cri sourd.

Maxime se rua sur lui, comme un oiseau de proie sur un agneau sans défense.

D'une main tremblante, mais avec la prestesse d'un voleur de profession, il vida les poches du jeune homme, privé de connaissance.

Avec un horrible sang-froid, il prit bien garde à ne rien laisser sur lui qui pût fournir quelqu'indice sur son identité.

Avant tout, il s'empara du portefeuille qui, son frère le lui avait dit le matin, contenait outre une somme de vingt mille francs en billets, une lettre de crédit, pour la même somme, sur New-York.

Avec un frémissement de joie, il le serra dans la poche intérieure de sa redingotte qu'il boutonna, debout près de sa victime.

En ce moment, les yeux de Léon se rouvrirent.

Fixant un regard terrible sur le visage décomposé du meurtrier, le jeune homme murmura :

— Fratricide ! Sois maudit !

Une pâleur mortelle envahit ses joues et ses yeux accusateurs se refermèrent, avec un frémissement

Maxime s'éloigna précipitamment.

Les dernières paroles de son frère, lâchement attiré dans un guet-apens, l'avaient cinglé comme le fouet vengeur des Euménides.

Sans savoir où il allait, il courut devant lui. Bientôt il arriva au bord de la Tamise.

Jetant autour de lui des regards inquiets, il lança dans la

fleuve limoneux l'arme dont il s'était servi pour commettre le crime.

Puis il resta cloué sur place. Il lui avait semblé entendre s'élever, de son propre cœur, une voix menaçante qui lui criait :

— Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère Abel ?

Il trembla de tous ses membres.

— Folie ! s'écria-t-il. Je l'ai bien touché et les morts ne se relèvent plus pour accuser les vivants. Il n'est personne qui puisse me demander compte de cet acte et, ici, je porte sur ma proitrine les fonds et les papiers qui me permettront de commencer en Amérique une nouvelle carrière.

Maxime essaya la sueur froide qui baignait son front blême et fit un violent effort pour redevenir maître de lui. Il y réussit.

Chemin faisant, il prit une voiture et se fit conduire à l'Hôtel Royal

Son frère, dit-il au gérant, obligé de repartir à l'improviste pour Paris, l'avait chargé de solder leur note commune et de retirer ses bagages.

L'administration, qui les connaissait tous les deux de longue date, n'éléva naturellement aucune objection.

Maxime, après quelques heures d'insomnie, se leva à l'aube te prit l'express pour Liverpool, où se trouvent à l'ancre les bâteaux de la ligne Cunard.

Deux heures plus tard, il se trouvait à bord du « Dolphyn. » inscrit sous le nom de son frère Léon Magnin.

Bientôt, il se vit en pleine mer.

Lorsqu'il eut vu disparaître dans le brouillard matinal les côtes crayeuses de l'Angleterre, il fit entendre un rire triomphant et murmura avec pitié :

— « Cain ! Où est ton frère Abel ? » Quel est celui qui pour-

rait me crier cela ? Bah ! Je me trouve en sûreté. Que tout croule, derrière moi, que m'importe !

Le misérable ne pensait point à Dieu, dont l'œil voit tout, en ce monde, et dont la voix, résonnant en sa conscience, lui avait encore demandé tantôt :

— « Cain, qu'as-tu fait de ton frère ? »

. . . .

Kurt Wallberg revenait tard d'une réunion tenue par les ouvriers des docks, qui s'étaient mis en grève. Il y avait pris la parole.

Le jeune homme se hâtait vers son logis. Déjà il se trouvait dans la rue du Cirque, voisine de celle qu'il habitait, lorsqu'il faillit tomber sur un corps étendu en travers du chemin.

Il se baissa. C'était un homme froid et inanimé

Un ivrogne peut-être ?

Wallberg fit partir une allumette-bougie et éclaira le visage du malheureux. Il frémit en découvrant une horrible blessure s'ouvrant sur le derrière du crâne.

— Il aura été victime d'un attentat, se dit-il. Mais il me semble qu'il y a encore en lui un reste de vie. S'il peut être sauvé, je ferai tout ce qu'il faudra pour cela.

Levant la tête vers la fenêtre éclairée de son modeste appartement, il frappa à plusieurs reprises dans ses mains, en criant :

— Dolorès ! Dolorès !

La croisée s'ouvrit et la tête de la jeune femme apparut dans l'encadrement. Dolorès ne se couchait jamais avant le retour de son ami.

— Vite, Dolorès, descendez, cria Wallberg. Il git un homme ici, baignant dans son sang. On l'a grièvement atteint, tué, peut-être. Aidez-moi à transporter ce malheureux chez nous.

— J'arrive, répondit la jeune femme.

Une minute plus tard, Dolorès était dans la rue. En voyant

le pauvre Léon, plus semblable à un mort qu'à un vivant, elle se tordit les mains.

Mais elle eut bientôt rappelé son courage, et aida Wallberg à monter avec précaution le mourant au haut de l'escalier.

Léon fut étendu sur le lit de l'ouvrier et installé dans sa propre chambre.

Cela fait, Wallberg redescendit pour chercher un médecin.

L'homme de science, après un long examen, secoua tristement la tête.

— C'est un cas fort grave, dit-il. Ce jeune homme a dû être frappé au moyen d'un lourd instrument de métal. En elle-même, la blessure n'est point mortelle, mais comme le coup a dû causer un terrible ébranlement du cerveau, il me paraît douteux qu'il en réchappe. Il convient d'avertir immédiatement la police. Mais il faut que je vous prévienne, encore, d'une chose. La moindre tentative pour transporter le patient ailleurs, fût-ce seulement dans la chambre voisine, serait cause de sa mort immédiate.

— Mais qui peut-il être? demanda Dolorès.

En présence du médecin, Wallberg visita toutes les poches du blessé. Elles étaient vides.

— Donc, un inconnu, dit le jeune ouvrier. Mais quel qu'il soit ou peut être, c'est un homme qui a besoin de secours. Et nous ne lui ferons pas défaut. N'est-il pas vrai, Dolorès, que nous soignerons ce malheureux jusqu'à ce qu'il ait recouvré la santé ou qu'il ait trouvé dans la mort un terme à ses souffrances?

— Oui, nous le ferons, répondit Dolorès, en fixant sur Wallberg des yeux brillant d'enthousiasme. Ne m'avez-vous point appris, homme noble et généreux, que le plus beau privilège, pour celui qui peut avoir besoin du secours des autres, est d'aider et de secourir son prochain?

XLX

Les Messagers de l'air

Nous avons laissé Lucie, Émile, le prince et le vieux Ménard sur l'île enchantée, perdue au milieu de l'océan Atlantique, au lendemain de la première nuit qu'ils y avaient passée, après de si longues et si cruelles épreuves.

Nous avons rapporté, aussi, la sensation profonde produite sur les trois hommes à l'aspect, aux environs de la tente de Lucie, de pas, devant provenir d'un habitant inconnu, possédant six doigts à l'un de ses pieds.

Et nous savons également que les compagnons dévoués de la jeune femme avaient décidé de ne rien lui dire au sujet de cette découverte, afin de ne pas l'effrayer inutilement.

Depuis ce jour, neuf semaines s'étaient écoulées sans qu'une occasion se fut offerte d'abandonner l'île, pour se rapprocher du reste des humains,

Les privations et les souffrances subies pendant quinze jours sur l'océan étaient encore trop présentes à la mémoire des fugitifs pour qu'ils se hasardassent à s'exposer de nouveau dans leur frêle barque, aux terribles caprices du redoutable et trompeur élément.

Pas un navire, qui eût pu les recueillir, n'avait paru en vue de l'île.

Pour éveiller l'attention des bâtiments naviguant dans ces para-

ges, nos amis allumaient, tous les soirs, un grand feu sur une des collines situées à la pointe nord de l'île.

Ce feu brûlait toute la nuit ; et le jour auquel s'ouvre le présent chapitre, Ménard avait arboré un pavillon de toile à voile au tronc, dépouillé de son feuillage, d'un palmier élancé, dominant le plateau.

Cependant, aux transports joyeux de la première heure, avait succédé un morne accablement.

Les quatre habitants de l'île, malgré les ressources de leur Eden, se laissaient aller au découragement en n'entrevoyant aucune perspective de délivrance.

Lucie, qui peut-être souffrait le plus cruellement, par l'adjonction, à ses épreuves personnelles, du souvenir cher et navrant, à la fois, de son époux et de son fils, avait été souvent obligée de relever le moral de ses dolents compagnons d'infortune.

Elle était, en réalité, leur bon ange à tous.

Sa vive intelligence, la vivacité et la générosité de sa riche nature, sa façon héroïque de supporter l'adversité remplissait les trois hommes d'admiration.

L'exemple de cette femme sublime leur rendait la force et le courage en éloignant d'eux les débilitantes atteintes du désespoir.

Grâce aux ressources de l'île, ils n'avaient plus à redouter de succomber au besoin.

Ils y trouvaient des vivres en abondance et comme, du matin au soir, aucun ne demeurait inactif, non seulement ils jouissaient de tout le nécessaire voulu, mais encore ils s'étaient procuré, par leur industrie, des aises qui n'étaient point à dédaigner.

La demeure de Lucie était devenue plus commode et plus confortable. Ses amis s'étaient occupés, avant tout, de la transformer en une espèce de blochkaus fortifié, dont un intrus, tant de l'espèce humaine que du règne animal, n'aurait point aisément forcé l'entrée.

Parmi les arbres de l'île, ils en avaient découvert un, croissant

à hauteur d'homme, et d'une conformation assez singulière, le feuillage en étant remplacé par des épines longues et acérées.

Lorsque la maison de Lucie eût été entourée d'une soixantaine de ces arbustes, entre lesquels était ménagé un étroit passage, elle put se croire protégée par un rempart de lances.

Aussi, depuis ce jour, dormait-elle sans inquiétudes.

Les trois hommes, eux, avaient choisi pour habitation, une grotte située non loin du blockhaus de Lucie.

Bientôt l'ouvrage ne leur manqua point. Ils en eurent les mains pleines.

Le vicomte des Ribès, qui s'était occupé avec passion de sciences naturelles, avait lu beaucoup de récits de voyages et avait reçu, en toute autre branche, une instruction solide, prévient ses compagnons que le temps magnifique, dont ils avaient joui jusque là, ne durerait point toujours et prendrait fin plus tôt qu'ils ne s'y attendaient.

— Voici, leur dit-il, qu'approche, à grands pas, la saison des pluies. J'ai comparé le lit de la rivière avec la hauteur de ses rives et cet examen m'a annoncé de prochaines et fortes ondées. Il faut que nous prenions nos mesures en conséquence. Dépêchons-nous donc de réunir le plus possible de combustible et de vivres pour le temps où il nous sera impossible de sortir de notre retraite.

Ces sages avis n'avaient point été perdus pour nos naufragés qui, semblables à d'actives abeilles, s'étaient mis à réunir à l'envi, toutes sortes de provisions.

Ménard et le prince se chargèrent de faire du bois dans les fourrés voisins. Emile chassait et pêchait et Lucie s'occupait à fumer et à saler poissons ou gibier.

Les éléments ne manquaient point pour cette dernière besogne, car il était facile d'obtenir du sel en faisant évaporer de l'eau de mer.

Ces précieuses réserves furent serrées dans une sorte de caveau

que les trois hommes avaient creusé, non sans peine, sous la grotte où ils s'abritaient la nuit. De grandes feuilles de palmier les conservaient, au frais, dans leur cachette souterraine.

Certain jour, le prince et Ménard faisaient l'office de bûcherons sur la lisière du bois, pendant que Emile et Lucie s'occupaient à confectionner un filet à l'aide de fibres de cocottier.

Soudain, le vieux matelot, laissant tomber sa hache, poussa un cri de joie

Sa main s'étendit dans la direction de l'océan.

— Un navire, s'écria-t-il, d'une voix tremblante. Je veux mourir dans ces souliers, si ce n'est point un bâteau à vapeur qui passe à l'horizon.

Ces paroles n'étaient point encore prononcées que tous couraient, comme des fous, jusqu'au haut de la colline, où leur drapeau de toile blanche se déployait au souffle de la brise.

Ménard ne s'était point trompé.

A l'extrême horizon, c'est à dire à la distance d'une vingtaine de milles, un léger panache de fumée s'estompait sur l'azur.

Tous quatre firent éclater des transports de joie quoiqu'il ne se dissimulâssent point l'improbabilité que, du navire lointain, on pût apercevoir leur pavillon de détresse.

— Notre île, dit le vicomte, n'est certainement renseignée sur aucune carte, aussi ne pouvons-nous espérer y voir atterrir un vaisseau quelconque, si nous ne réussissons pas à attirer sur nous l'attention de l'équipage. Heureusement qu'il va faire nuit bientôt, et notre feu aura plus de chance d'être aperçu que ce chétif pavillon.

L'ombre venue, nos amis s'empressèrent d'entasser sur la hauteur un vaste bûcher auquel ils mirent le feu.

Cela fait ils s'agenouillèrent, priant Dieu avec ferveur pour qu'il permît à l'homme, placé en vigie, au grand mât du steamer, d'apercevoir leur feu dans la nuit.

Mais plus d'une heure s'écoulà sans qu'ils entendîssent résonner

la sirène ou s'élever le sifflet, indiquant l'approche du navire, appelé de tous leurs vœux.

Le découragement s'empara d'eux car la déception, hélas ! était plus forte que, tantôt, leur fièvreuse espérance !

— Je vous engage à aller vous vous coucher tous, dit Ménard. Il suffit qu'un seul de nous veille, cette nuit, pour entretenir la flamme, et celui-la, ne vous en déplaise, ce sera moi.

Ses compagnons ne voulurent d'abord point entendre parler de se retirer.

Mais le brave marin faillit se fâcher tout rouge. Il fallut céder à ses instances.

Ils lui serrèrent la main et regagnèrent leur abri où, contre toutes leurs prévisions, ils tombèrent bientôt dans un long et profond sommeil.

Le soleil était déjà haut à l'horizon lorsque le prince et Emile, s'étant réveillés, coururent à la mer pour y prendre leur bain quotidien.

Lucie vint à leur rencontre. Elle avait la mine triste et désolée.

— Je viens du rivage, dit-elle, où je m'étais rendue dès l'aube, pour tacher de retrouver, au loin, la trainée de fumée que nous avions aperçue hier. Mais, hélas! elle a disparu! Il faut qu'on n'ait point pris garde au feu que notre bon Ménard a entretenu pendant toute la nuit.

— Alors, dit le vicomte, avec résignation, il faut nous incliner et nous confier à Dieu. Il nous offrira bien quelque autre occasion du salut. Mais où donc est Ménard?

— Je ne l'ai point vu, encore, répondit Lucie. Est-ce qu'il n'est point rentré dormir dans la grotte?

Emile et le prince secouèrent négativement la tête.

— C'est étrange ! dit le vicomte, après un moment de silence. Il doit faire jour depuis trois heures au moins, et, par conséquent, il n'y a plus aucune nécessité d'entretenir le brasier.

Pourquoi donc Ménard n'est-il pas revenu ! Je m'en vais voir sur la colline et la ramènerai pour déjeuner.

Lucie et le prince déclarèrent qu'ils voulaient y aller aussi.

Ils s'acheminèrent donc tous trois vers la hauteur et, arrivés à quelque distance du sommet, appelèrent à grands cris le vieux marin.

Mais rien ne leur répondit.

L'angoisse leur fit précipiter leurs pas, et c'est en courant qu'ils arrivèrent sur l'étroit plateau.

Le vicomte y parvint le premier.

— Ménard ! cria-t-il, mon cher Ménard, où vous cachez-vous ?

Un coup d'œil jeté sur l'endroit où, la veille ils avaient allumé leur feu, lui arracha un cri terrible.

Lucie et le prince accoururent.

Emile leur montra, sans prononcer un mot, le corps inanimé de Ménard, gisant près du foyer éteint.

Ses yeux, restés ouverts, étaient vitreux, sa bouche ouverte, comme s'il eût voulu parler, et tout son visage offrait l'expression d'une indicible surprise.

Le vieux marin était mort. La cause de son trépas ne pouvait être un mystère pour personne. Une longue flèche lui traversait la poitrine, à la place du cœur.

— Dieu puissant ! s'écria Lucie. Nous ne sommes pas seuls sur cette île !

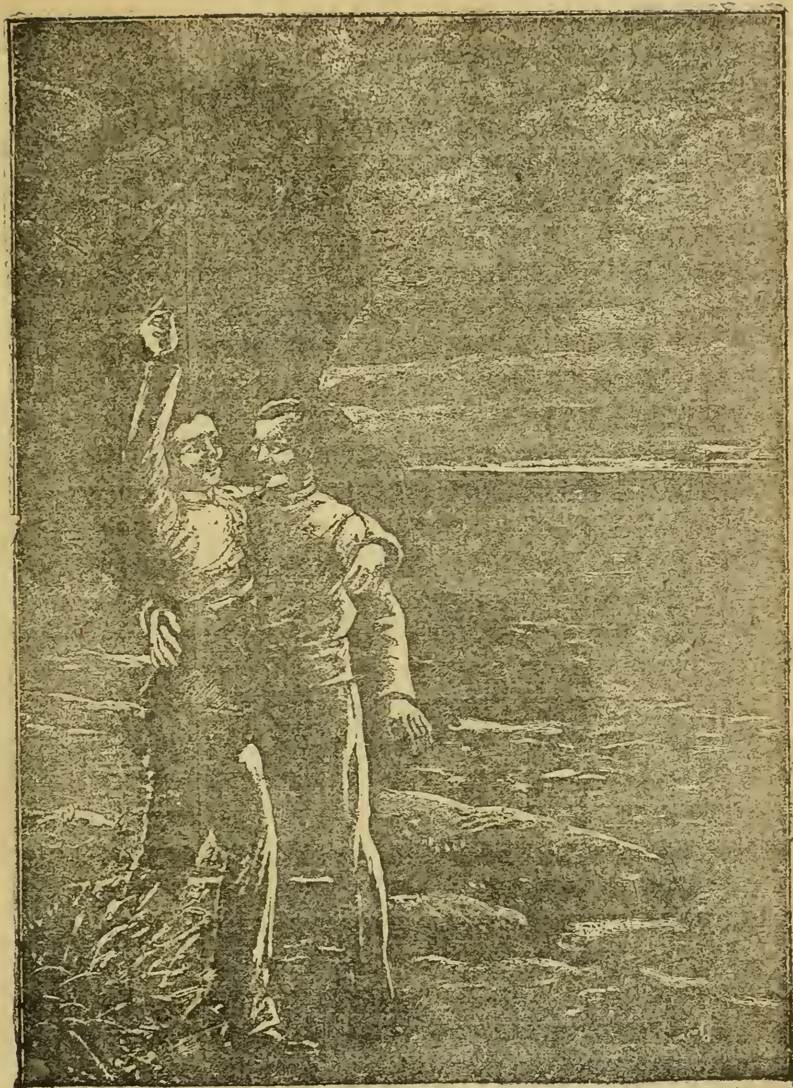
Elle chancela et tomba, presque sans connaissance, dans les bras du vicomte.

Le prince, lui aussi, offrait l'image de la consternation.

— Il y a donc des sauvages, ici, murmura-t-il. Nous sommes perdus. Ils nous tendront quelque embûche et nous perceront, comme le pauvre Ménard, de leurs flèches empoisonnées !

Emile secoua la tête :

— Je ne puis admettre, dit-il, que notre malheureux ami soit tombé sous les coups de cannibales. Regardez plutôt. Le feu



Béni soit l'instant qui nous rassembla, capitaine Dreyfus! s'écria-t-il.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 25. REPRODUCTION INTERDITE **Livr. 25.**

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre 30 Bruxelles.

que Ménard s'était chargé d'entretenir doit avoir été éteint, peu après notre départ, par une main malveillante, au moyen de flots d'eau déversés sur le brasier ardent. C'est ce que démontrent ces buches, dont l'extérieur est seul réduit en charbon. Et, ici, regardez, encore, une meilleure preuve de ce que j'avance. Les sauvages savent-ils écrire ?

Au milieu du silence de ses deux compagnons, glacés d'effroi, Emile se baissa et détacha de l'extrémité de la flèche, restée dans la plaie de Ménard, une petite bande, ayant toute l'apparence d'un morceau de papier.

Cette bande, pourtant, à un second examen, lui paraît provenir de la vessie sèchée de quelque poisson, recouverte de caractères d'un beau rouge, dont le vicomte ne put, dans l'instant, reconnaître la composition.

Les quelques mots qu'elle portait étaient écrits en anglais. Emile les traduisit couramment :

« Première victime. — Tous, vous suivrez le même chemin. — Préparez-vous à la mort !

« LE ROI DE L'ILE »

— Seigneur ! répéta Lucie. Nous nous trouvons au pouvoir d'un homme sans pitié qui a juré notre mort ! Ne vaudrait-il pas mieux nous confier de nouveau à notre barque et de fuir cet horrible séjour où nous ne pouvons plus être assurés de la vie pendant un instant ?

— Il faut que nous nous maintenions ici, dit-il, et coûte que coûte ! Affronter de nouveau la mer, sans plan ni direction, ce serait courir à une perte certaine...

... Au surplus, nous avons quelque responsabilité, le prince et moi, dans la mort du vieux Ménard, car tous, sauf vous, Lucie, nous savions ne pas être les seuls habitants de cette île. L'assassin de notre ami, celui qui s'annonce comme le « Roi de l'Ile » ne peut être que l'homme qui à six doigts à l'un de ses pieds.

Et alors, seulement, il fit part à Lucie de la découverte, faite par Ménard, lui-même, le lendemain de leur atterrissement.

Vers le soir de cette triste journée, Ménard fut conduit à sa dernière demeure.

On lui creusa une fosse près du rivage, où les flots, sur lesquels il avait passé la plus grande partie de son existence, le pûssent bercer de leur éternelle chanson.

Ses amis plantèrent sur le tertre, qui lui servait de tombe, une humble croix de bois que Lucie promit d'orner chaque matin des plus belles fleurs des environs.

Ce terrible événement apporta naturellement de grandes modifications à la manière de vivre des trois survivants.

Ne se sentant pas en sureté. ils convinrent de ne plus s'éloigner, seuls, de leurs demeure, à une distance de plus de cent mêtres.

Désormais, ils ne marchèrent plus qu'en troupe, les hommes, armés de leur fusil et Lucie d'un révolver chargé.

Si regrettable que fut la mort du vieux Ménard, elle leur apporta cependant un avantage, dont la valeur leur fut démontrée plus tard, par le vicomte.

Elle leur valut de pouvoir se procurer, eux aussi, de quoi écrire.

Après avoir attentivement examiné la bande de faux papier, provenant de l'homme aux six orteils, Emile arriva à la conclusion qu'elle avait dû être empruntée à la vessie d'un chien marin.

Il ne lui pas difficile de surprendre et de tuer un jeune individu de cette race d'amphibies, en fort grand nombre, chaque matin, sur le rivage.

Il le dépeça, fit sècher la vessie au soleil et obtint ainsi une feuille d'excellent parchemin, qui devait parfaitement retenir l'encre.

Cette encre, il finit, aussi, après avoir longtemps cherché, par en retrouver le secret

Un jour, qu'avec ses amis, il s'était enfoncé un peu plus avant dans l'île, il tomba soudain en arrêt devant un grand arbuste, chargé de fleurs rouges.

Chacune de ces fleurs éclosait d'un espèce de fruit ressemblant à une poire, hérissée d'épines.

Les fleurs, elles, rappelaient les tulipes et déjà commençaient à se flétrir. Dans leurs calices fourmillaient de petits insectes, aux ailes roses et au corps du carmin le plus vif.

— Voici, s'écria le vicomte, un des produits les plus précieux du globe entier ! Cet arbuste, c'est le cactier auquel on a donné le nom de Nopal et cet insecte, c'est la fameuse cochenille.

— Vraiment, dit Lucie, presque avec indifférence. A ce que je sais, la cochenille sort de base à une certaine teinture rouge. Mais je ne pense point que nous aurons jamais quelque chose à teindre, dans ces déserts.

— Non, mais cette cochenille nous permettra d'écrire, répondit Emile. Cette teinture, comme vous dite, mêlée avec un peu de jus de citron, fournira une excellente encre rouge.

— Qu'est-ce donc que vous écririez ? demanda à son tour le prince.

— Je ne m'expliquerai point encore maintenant à ce sujet, répondit le vicomte en souriant. Mais plus tard, je me réserve, mes amis, d'écrire quelque chose qui pourrait grandement hâter l'heure de notre délivrance et nous arracher à la situation inquiète à laquelle nous nous trouvons condamnés, depuis le meurtre du pauvre Ménard.

Les prévisions du vicomte, au sujet de la saison des pluies ne se vérifièrent que trop tôt.

Moins d'une semaine après la mort du vieux Ménard, le ciel se couvrit et la température devint beaucoup plus fraîche.

Bientôt toutes les cataractes du ciel se déversèrent avec fracas. La foudre déracinait des arbres qu'on eût cru indestructibles presque tous les jours éclataient de violents orages et souvent

dès l'après-midi, ils se voyaient plongés dans d'épaisses ténèbres, déchirées seulement par les flamboiements de l'éclair.

L'habitation de Lucie ne sembla plus offrir la résistance nécessaire à la violence de l'ouragan.

Dès le second jour, elle dut émigrer vers la caverne réservé jusqu'alors à ses compagnons, ce qu'elle ne fit point sans répandre secrètement des larmes de pudeur.

Heureusement que la grotte se trouvait naturellement divisée en deux parties, communiquant par un couloir naturel.

La plus retirée fut affectée exclusivement à Lucie et emménagée le plus confortablement que possible.

Tout le matériel de nos naufragés, meubles, ustensiles, armes, filets de pêche, furent transportés dans la caverne et grâce à la prévoyance d'Emile ni les vivres ni le bois de chauffage ne firent défaut à nos amis qui, bien abrités et au coin d'un bon feu, purent attendre avec patience le retour de la saison sèche.

Avant de se retirer dans leur refuge, ils avaient pu tirer leur barque sur le sable et l'attacher à un arbre au moyen d'une grosse corde de chanvre.

Une seule difficulte les gênait fort. Celle de se procurer de l'eau potable

Chaque matin, les deux hommes étaient obligés de se rendre à la source pour en rapporter une quantite suffisante.

Ils en revenaient trempés jusqu'aux os, après avoir eu fort à faire pour lutter contre la violence du vent.

Ainsi s'écoulèrent trois longues et tristes semaines. Puis, le ciel commenca à s'éclaircir et, de temps à autres, les dolents cénobites purent se réjouir à l'apparition de quelque gai rayon de soleil perçant les nuées.

Un matin, le vicomte était occupé à se confectionner une nouvelle paire de bottes en peau de phoque. Pour ne point le distraire de son ouvrage, le prince se rendit, seul, à la source, pour aller y puiser de l'eau.

— J'espère bien, dit Emile, resté seul avec Lucie, qu'avant trois jours d'ici nous pourrons marcher à pied sec sur cette île, à présent en proie au déluge. Depuis ce matin, le vent est tourné et je suis convaincu que le temps va se remettre au beau.

— Le ciel veuille que vous disiez vrai, répondit Lucie. Car nos provisons commencent à s'épuiser et il sera nécessaire de les renouveler.

— Sitôt que je serais parvenu à achever cette maudite paire de bottes, dit Emile, je me remettrai en chasse. Combien je regrette, que mon père, au lieu de me gorger de science, ne m'ait pas envoyé en apprentissage chez un cordonnier! Cela vaudrait mieux pour nous en ce moment. Je comprends l'ancienne habitude des rois de France, qui faisaient apprendre un métier à leurs enfants.

Comme il achevait ces mots, la peau de phoque, sur laquelle il était en train de s'acharner échappa à ses mains.

Il sauta debout et regarda Lucie d'un air troublé.

— Est-ce que vous n'avez rien entendu? demanda-t-il.

— Rien, répondit la jeune femme, rien que le crépitement de la pluie et la rumeur des flots.

— Non, non, dit Emile, il y a autre chose. Ecoutez! Voilà que j'entends de nouveau...

Le vicomte saisit son fusil, tout chargé, et se précipita vers l'entrée de la grotte.

Lucie le suivit, le révolver au poing.

La pluie tombait à torrents et c'est à peine s'ils y voyaient à un pas devant eux,

Arrivée dehors, ils perçurent distinctement de cris de détresse.

Protégeant de la main le canon de son fusil, Emile s'élança en avant. Mais il n'avait pas fait dix pas qu'une ombre se dressa devant lui.

Il se sentit saisir par la main et entraîné vers la caverne.

C'était le prince.

Pâle comme un mort et le visage décomposé, il se laissa aller

sur le sol, auprès du feu. Quelques gouttes de sang marbraient son front, sans qu'il y eut d'autre trace de blessure.

— Au nom du Ciel, prince, s'écria Emile, que s'est-il passé ?

— Je l'ai vu, balbutia le prince. Il m'a blessé. Lorsque sa flèche, grâce à un mouvement de tête, ne fit qu'effleurer mon front, il a sauté hors du bois comme un furieux et, brandissant une énorme massue, a couru vers moi pour m'en assommer ! J'ai fui, poursuivi par l'inconnu... Heureusement que j'ai pu atteindre la grotte, avant qu'il ne m'eût rejoint.

— Rendons grâce au Ciel, prince, de ce que vous n'ayez reçu qu'une blessure insignifiante, dit Lucie. Cette écorchure ne doit pas vous faire grand mal, n'est-il pas vrai ?

— Pas le moindre mal, certifia le prince. La flèche n'a fait que déchirer l'épiderme. Le pauvre Ménard a été mieux visé que cela ! Si j'avais eu mon fusil, je l'aurais foudroyé sur place.

Cependant, le vicomte, soucieux, ne faisait point aussi bon marché de cette plaie légère que celui qui l'avait reçue. Il lava soigneusement la blessure, et y imprima ses lèvres pour y faire venir le plus de sang possible qu'il cracha avec une sorte de hâte.

— Est-ce que vous craindriez que la flèche n'ait été empoisonnée ? demanda le prince avec inquiétude.

— Je ne le crains pas, mais il est toujours bon de faire saigner une plaie, même insignifiante, répondit Emile. A présent, mon prince, dites-nous donc comment est fait ce mystérieux assassin, qui semble nous en vouloir à tous et nous a prévenus d'ailleurs ?

— C'est ce que je serai assez embarrassé de dire, dit le prince. J'étais trop saisi pour songer à relever son signalement.

Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que c'est un homme à peau blanche. comme nous, avec une grande barbe et des cheveux blonds. Il m'est apparu, tout vêtu de peaux de bêtes et m'a semble passablement sauvage d'allures.

— Peut-être cet homme mérite-t-il plutôt notre pitié que notre

haine, dit Lucie. Ne serait-ce point un malheureux, échoué ou abandonné depuis longtemps dans cette île, et auquel son isolement à fait perdre l'esprit ?

— C'est possible, répondit le prince. Qu'il soit sensé ou fou, nous n'en devons pas moins en agir avec lui comme avec un chien enragé. S'il se présente jamais devant le canon de mon fusil je l'abattrai sans hésiter. Mais il fait froid ici. Il faudrait remettre un peu de bois sur le feu.

Il frissonna et alla s'étendre tout près de l'ardent brassier, mais sans pouvoir réussir à se réchauffer.

Il sembla s'assoupir, pourtant, mais une heure plus tard, il se plaignit de ce que tous ses membres, bras et jambes, devenaient comme inertes. Il les remuaient avec des peines infinies et, à chaque instant, demandait à boire.

— Vous aurez pris un refroidissement par cette horrible pluie, lui dit Lucie. Mais voilà notre soupe qui commence à bouillir. Une bonne assiettée de potage chaud vous fera du bien.

Le prince fixa vers la marmitte, suspendue sur le feu, au moyen d'une crémaillière, des yeux fiévreux.

— Pourquoi avez-vous mis ma tête à bouillir ? demanda-t-il d'une voix rude à la jeune femme.

Lucie se mit à rire.

— Je vois, dit-elle, que la bonne humeur vous est revenue et cela me rassure. Mais sauf votre respect, mon prince, j'estime qu'un bon quartier de tortue fait de meilleure soupe que la tête la plus savante ou la plus illustre.

Rapprochés par le malheur, les pauvres naufragés, on le voit n'avaient plus bien fort le sentiment des distances et traitaient familièrement d'égal à égal.

Mais le vicomte, lui, à l'étrange sortie du prince avait, relevé les yeux avec effroi et déposé précipitamment son ouvrage.

Il se rapprocha lentement.

Soudain le prince, heurtant du pied le lourd chaudron, le fit

basculer de façon à ce que son contenu se répandît sur le brasier qui faillit s'éteindre du coup et dont s'éleva une vapeur infecte.

— Misérable engeance ! cria-t-il d'une voix rauque. Est-ce que vous voulez empoisonner votre Empereur ?... Oui, je le vois bien... Vous êtes des meurtriers à gages... Mais je vous échapperai !... Mon ballon est là, tout près... En moins de vingt-quatre heures je descendrai dans Paris... Entendez-vous ces cloches ?... Ce sont celles de ma glorieuse entrée !... Ah ! Ah !... La République est écrasée à jamais !... Vive Napoleon IV !...

Stupéfaits et frappés de terreur, Lucie et le vicomte reculèrent devant l'affreux spectacle que leur offrait en ce moment leur malheureux compagnon.

Le visage du prince était devenu couleur d'ardoise. Son front ruisselait de sueur et ses yeux vacillaient dans son crâne comme des lumières frappées par le vent.

— Grand Dieu, protège-nous ! s'écria Lucie, en se tordant es mains. Il est devenu fou !

— Il succombe au poison qui circule dans ses veines, dit le vicomte en frissonnant. Je le pensais ! La flèche de ce mystérieux assassin était mortelle !

— Prenez garde, vicomte, cria Lucie. Il a saisi votre fusil et va tirer sur nous !

Le pauvre fou avait, en effet, attiré à lui le fusil d'Emile et visait au droit au cœur de la jeune femme. Pendant que son doigt tremblant cherchait la gachette, il s'écria d'une voix étranglée.

— Canailles ! Vous ne voulez pas me reconnaître. Condamnés par le conseil de guerre !... Fusillés !... Lieutenant, donnez l'ordre... Feu !

Mais avant que le prince eût touché la gachette, Emile s'était jeté sur lui pour lui arracher l'arme.

Il s'ensuivit une lutte terrible. La folie prêtait au malheureux

prince une force surhumaine. Mais le vicomte était résolu à mourir plutôt que de souffrir qu'il arrivât le moindre mal à leur dévouée compagne.

— Fuyez vers votre réduit ! lui cria-t-il.

Mais elle n'était point femme à abandonner un ami dans le danger, quelque grand qu'il fût.

Elle courut au brasier, en retira un tison flamboyant et le laissa retomber sur la main du fou qui, vaincu par la douleur, laissa échapper le fusil.

Le vicomte repoussa l'arme du pied, maintenant les deux bras du prince et l'entrainant dans le coin ou se trouvait sa couche, l'y étendit le plus doucement possible.

Le malheureux, épuisé par l'excès même de son transport, s'y roula, torturé par d'horribles souffrances et, comme un fauve sentant approcher sa fin, poussant de sourds rugissements.

L'écume lui coulait de la bouche.

— Est-ce qu'il n'y a pas un moyen de le sauver ? gémit Lucie.

— Aucun ! répondit le vicomte. Le poison dont il meurt doit avoir été extrait du fruit du mancenillier qui, malheureusement, croit dans cette île. Les pommes de cet arbre fatal sont couleur d'or et ses feuilles rougeâtres. Mais jamais nul oiseau ne se risque à les becquetter. On dit même que ses feuilles mortes, tombant dans une eau stagnante, en tuent le poisson !

— Ainsi, dit en pleurant Lucie, il faut que nous nous résignions à voir périr notre ami ?

— Hélas ! oui, mais j'espère que l'agonie sera courte, répondit le vicomte. Cependant, je vais tâcher de lui raffraîchir la tète en l'aspergeant d'eau glacée et de lui faire avaler du jus de citron. Peut-être cela lui apportera-t-il quelque soulagement.

Les gémissements du mourant étaient devenus plus faibles, ses paroles plus indistinctes.

Son visage, de couleur d'ardoise était devenu complètement noir.

Ses yeux se troublaient, larges ouverts et presque sans sentiment, lévés vers le Ciel. Tout son corps était ébranlé par un tremblement continuel.

Emile avait impérieusement exigé que Lucie se retirât dans la partie de la grotte qui lui était réservée. Il ne voulait point qu'elle assistât à cette effroyable mort.

Les lèvres de l'infortuné s'agitèrent une dernière fois. Penché sur lui, Emile entendit distinctement ces mots :

— Mère !... Empereur !

Ils synthétisaient ce qu'il avait aimé, ce pourquoi il avait lutté !

Encore une violente secousse et il n'était plus.

Le gouvernement de la République n'avait plus rien à craindre de ce Napoléon.

Lucie répandit sur son corps d'amères larmes.

Disons le, ce n'était point seulement sur l'ami défunt qu'elle pleurait, mais sur sa propre destinée.

Son sort, en effet, était devenu plus critique que jamais.

Elle allait se trouver maintenant, seule, avec le vicomte.

Une jeune et belle femme et un jeune homme ardent et passionné, sur une île déserte, rapprochés par un péril secret et commun !

Que n'avait-elle point à craindre ? Serait-il possible que cette situation scabreuse se prolongeât, sans que la voix des sens ne vint à parler plus haut que l'amitié et l'honneur ?

Peut-être cet exil se prolongerait-il encore pendant des années. Qui sait, dix ans, peut-être ! La volonté et la pudeur ne finiraient-elles point par céder à une espèce d'inéluctable entrainement, que disons-nous, à une nécessité physique ?

Lucie sentait tout le péril de sa position. Elle osait répondre d'elle-même. Elle portait si profondément enracinée dans son cœur l'image adorée de son époux que pas un instant elle ne croyait possible de songer à un autre homme que lui.

Elle pensait constamment à Dreyfus. Elle ne rêvait que de

lui. Parfois il lui semblait le sentir dans son voisinage et pourtant ils étaient séparés par des centaines de lieues.

Elle ne craignait que pour le vicomte.

Son jeune et généreux sang pourrait-il toujours se modérer et se taire ?

Absorbée dans ses pénibles et accablantes réflexions, elle sentait redoubler ses larmes et de profonds soupirs s'échappaient de son sein oppressé.

Eclairé par une espèce d'intuition, le vicomte devina ce qui se passait en elle.

Doucement, et avec un respect profond il lui prit la main en lui disant :

— Lucie ! Regardez-moi ! J'ai quelque chose à vous dire. Je sais ce que vous redoutez plus que la flèche empoisonnée de notre mystérieux ennemi, plus que l'effroyable famine que nous avons affrontée ensemble, ballottés sur l'implacable océan. Mais je vous le jure, Lucie, tant que je resterai en possession de ma raison et de ma volonté, vous resterez sacrée pour moi. Vous êtes belle, Lucie, vous êtes faite pour inspirer le désir. Mais vous êtes aussi la femme d'un autre, l'épouse d'un homme que je nomme mon ami. Si je lui ravissais son trésor le plus cher, je ne vaudrais pas mieux que le plus infâme des bandits, et je me mépriserais moi-même à l'égal d'un voleur.

Or, Lucie, je suis un vrai gentilhomme, pour lequel l'honneur est placé au dessus de tout. Mais sachez le, aussi, quand même vous seriez libre, je ne pourrais jamais désirer votre possession, car je porte en moi-même le meilleur préservatif contre une passion impure. J'aime, Lucie, j'adore une jeune fille à laquelle je resterai fidèle jusqu'à mon dernier soupir.

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi vous n'avez point à me craindre, quoique je sois jeune, et vous, belle à ravir le cœur ? Le comprenez-vous dites ?

— Oui, murmura Lucie. Maintenant je sais que je puis vivre tranquille et confiante en vous.

Ils se serrèrent tous deux la main en bons camarades.

Le jour suivant, pendant que la pluie continuait à faire rage, Emile, qui avait converti des cochenilles en encre, remplit d'une fine écriture plusieurs petits carrés de parchemin, qu'il renferma dans autants de sachets de fibres de cocotier.

Cela fait, il captura deux canards sauvages, des oiseaux abondant en ce moment dans l'île où ils semblaient s'être réunis pour reprendre, en troupe, leur vol vers les régions tempérées.

Il leur attacha à chacun, au col, un de ses sachets, et leur rendit la liberté en présence de Lucie, arrêtée curieusement sur le rivage.

Surpris et joyeux, les deux oiseaux prirent immédiatement le chemin de la haute mer.

— Adieu, messagers de l'air! leur cria Emile de Ribès. Descendez sur le pont de quelques navire et apportez au monde civilisé l'avis que, sur cette île solitaire et inconnue, se trouvent deux êtres humains, cruellement éprouvés et qui attendent leur délivrance.

Sur les carrés de papier, confiés à tout hasard aux dits messagers, le vicomte, avait écrit ces lignes à l'encre rouge :

« Une dame française, victime d'un naufrage, se trouve en ce moment dans une île déserte, située sous le 40e degré de longitude est et entre le 30e et le 26e degré de latitude sud. Hâtez-vous de lui apporter le salut! Si vous ne pouvez le faire vous même, avertissez Mathieu Dreyfus, à Paris.

« Dieu bénisse les futurs sauveurs !

« Lucie »

XLXI

La fièvre des tropiques

Lorsque, le lendemain de son expédition nocturne, Dreyfus voulut se lever, il se sentit, dans tous les membres, une certaine lourdeur. Il ne put toucher au déjeuner que lui servit son gardien. Toute nourriture lui répugnait.

Un mal de tête affreux, de douloureux élancements au cerveau, le voile qui semblait s'être étendu devant ses yeux et qui l'empêchait presque de rien voir, lui semblèrent des symptômes suffisants pour se savoir atteint de maladie.

Il essaya, cependant, de se traîner hors de sa case, pour respirer l'air frais du matin, mais il ne put aller bien loin. A peine avait-il fait vingt pas, qu'il s'affaissa sur le sol.

Comme il lui fut impossible de se relever et qu'aucun de ses gardiens ne se trouvait là — sans doute ils cuvaient leur punch de la veille — il resta étendu pendant plus de vingt minutes sur le roc brûlant, exposé aux rayons du soleil tropical, dardant d'aplomb sur lui.

Enfin, il entendit des pas s'approchant dans sa direction.

C'était Erwin, le jeune baron allemand, avec lequel, la nuit dernière, il avait scellé un pacte d'amitié.

On l'avait envoyé puiser de l'eau à la fontaine et il s'en revenait chargé d'un baril plein.

Lorsqu'il aperçut Dreyfus étendu sur le sable, il déposa son fardeau et courut à son secours.

Avec beaucoup de difficulté il parvint à relever le capitaine.

— Pour l'amour de Dieu, mon ami, que vous est-il arrivé ? demanda-t-il avec inquiétude. Comment êtes-vous tombé ?

— Je crois que je suis indisposé, répondit Dreyfus d'une voix faible. Je ne tiens plus sur mes jambes et j'ai une affreuse migraine.

— Laissez-moi voir vos yeux, dit vivement Erwin, qui souleva avec précaution les paupières de son nouvel ami. Eh ! mais, le globe s'injecte de jaune. Votre langue est-elle sèche et vous sentez vous dans la bouche une certaine amertume ?

Dreyfus fit un mouvement de tête. Parler, lui semblait, même, devenu pénible.

— Pauvre ami, dit le jeune allemand en lui prenant la main. Vous en êtes à votre premier accès de fièvre des tropiques. Dieu vous donne la force de le surmonter !

— Est-ce que la plupart de ceux qui en sont atteints y succombent, demanda Dreyfus. Ne m'épargnez point la vérité. Je suis un homme et capable de l'entendre.

— Dans les conditions où nous sommes forcés de vivre ici, répondit Erwin, après un court instant d'hésitation, huit malades sur dix ne résistent point à cette terrible fièvre.

Il regarda autour de lui et voyant qu'aucun gardien n'était à portée de surprendre ses paroles.

— Mais, continua-t-il a voix basse, ce qui peut devenir plus dangereux encore que la fièvre, c'est le médecin chargé de la combattre.

— Le médecin !

— Oui, Le docteur Rouhan, tel est le nom de cet important personnage. Si vous avalez la potion qu'il vous prescrira, vous êtes, un homme mort !

Dreyfus se passa la main sur le front, comme pour réunir toutes ses forces mentales.

Ce médecin est-il donc à ce point ignare ou ses médicaments sont-ils de mauvaise qualité?

— Non, mais c'est un scélérat qui empoisonne ses malades.

— Il les tue donc de parti-pris?

— Oui.

— Et pourquoi? Il ne peut cependant point espérer aucun avantage personnel à se débarrasser ainsi de ses patients, bien au contraire, me semble-t-il.

— Il en vise un, pourtant. Et je vais vous le faire connaitre en peu de mots.

Erwin s'assura de nouveau, par un regard rapide, que personne ne l'observait et reprit :

— Malgré sa scélératesse, le docteur Rohan n'en est pas moins un savant de premier ordre ou, pour mieux dire, c'est sa science même qui en a fait un froid scélérat. Il aurait pu devenir professeur à la Faculté de médecine de Paris, car son nom n'est pas seulement connu dans le monde scientifique mais encore universellement réputé. Et cependant, il a préféré pratiquer ici, au pénitentier de Cayenne, sur ce coin maudit de l'Univers, en qualité d'officier de santé.

— Et pourquoi?

— Parceque les malheureux transportés se trouvent complètement à sa discrétion. Parcequ'on ne lui demande pas compte des misérables qu'il envoie dans l'autre monde. Aussi, tous ceux qui lui passent par les mains, sont-ils condamnés. Il a publié naguère un grand ouvrage sur le cœur humain, dont il connait l'organisme et les affection mieux que n'importe quel autre spécialiste.

Mais ses études à ce sujet sont encore demeurées incomplètes. Pour les poursuivre, il lui faut sans cesse de nouveaux sujets d'expérimentation. C'est pourquoi, il tue sans pitié les prisonniers confiés à ses soins, après avoir stipulé l'autorisation, pour lui, de faire leur autopsie et de leur ôter le cœur de la poitrine avant qu'on ne jette les tristes restes de ses victimes aux requins...

Car vous n'ignorez point, n'est-ce pas, que telle est la sépulture qui nous est réservée. Ces cœurs, il les dissèque et les conserve dans de l'alcool. Son laboratoire de Cayenne en est plein !

Dreyfus frissonna.

Eh ! quoi ! Les condamnés à la déportation n'étaient point seulement exposés à l'influence meurtrière du climat, mais livrés à toute la férocité des hommes, même à la sacrilège et fanatique science du médecin payé pour les guérir et leur remonter le moral ?

— Et ne peut-on se soustraire à l'obligation de faire usage de ses potions ? demanda-t-il à Erwin.

— Si fait. Et je vais vous donner ici un excellent conseil. Lorsque le docteur Rouhan vous présentera le verre, contenant son soi-disant remède, faites comme si la fièvre vous privait de toute raison et envoyez-le se briser sur le sol.

— Mais, ne peut-il préparer quelque nouveau breuvage et me contraindre à l'avaler ?

— Non, il ne le fait point, car, alors il se sent deviné et ne se hasarde point à une seconde tentative.

— Mais comment triompher de la fièvre, sans prendre de médicaments ?

— Moréno possède des pillules de quinine. Il ne vous en refuser point et vous pouvrez les prendre de confiance.

Cependant, Dreyfus était réduit à un tel état de faiblesse que Erwin dut le transporter dans la case où il le coucha sur son lit.

Il venait de s'acquitter de ce devoir d'humanité et se disposait à s'éloigner, lorsque, sur le seuil, il se heurta contre Moréno, survenu â l'improviste.

Le gardien en chef de l'Ile du Diable n'était point ce matin là, de riante humeur. Ses fiançailles ratées, le refus catigérique d'Odette, la fille unique de Lapayre, le gros et riche fournisseur

du pénitentier, l'avaient rendu plus mauvais et plus intraitable que jamais.

— « Maldecido ! Demonio ! » cria-t-il. Chien de forçat, qu'avais-tu à faire dans cette case ?

Il leva son nerf de bœuf pour frapper Erwin. Mais celui-ci se baissa, et lui passant sous le bras, se mit hors de portée.

— Caramba ! gronda l'Espagnol, furieux. Fils de « puta », je saurais bien te retrouver !

Moréno se précipita dans la case de Dreyfus, mais un regard rapide jeté sur le malade étendu sur sa couchette le mit aussitôt au fait.

— La fièvre ! murmura-t-il. Tu auras peut-être la chance d'en crever. Mais il est de mon devoir d'avertir le docteur Rouhan.

Cependant, l'état du malheureux capitaine empirait d'heure en heure.

Son corps se couvrit tout entier d'une sueur froide et sa langue devint si sèche qu'à peine il pouvait la remuer. Une soif inextinguible le dévorait. Moréno lui tendit la cruche, qu'il vida presque toute entière.

Vers le soir, un homme maigre et blond, fit son apparition dans la case. C'était le docteur Rouhan.

Il visita le malade et s'attacha surtout longuement à écouter les pulsations de son cœur.

— Une merveilleuse artère cardiaque ! murmura-t-il. Elle bat dans la poitrine comme une vraie cloche. On rencontre rarement de ces cas là. Intéressant, ce cœur, très intéressant !

Les cheveux de Dreyfus lui dressèrent sur la tête en entendant, comme dans un rêve, ces étranges et menacantes paroles.

Puisque le féroce spécialiste prenait tant d'intéret à son cœur, certes il ne négligerait rien pour l'ajouter à sa collection macabre.

— Je pensais bien que ce devait être un cas de fièvre tropicale, reprit tout haut le docteur. Ainsi ai-je apporté une potion toute

préparée. Elle hâtira la crise indispensable et procurera au malade le repos auquel il doit aspirer.

— Le repos de la mort ! acheva mentalement Dreyfus.

Le médecin prit dans sa poche un petit flacon, renfermant un liquide à teinte verdâtre.

— Laissez-nous seuls, commanda-t-il d'une voix rude au gardien. Lorsque je suis ici, j'ai l'œil à tout et, pour moi-même, je n'ai pas besoin des geolier.

Rieblinck s'éloigna. Les gardiens de l'île savaient que le docteur Rouhan se trouvait en haute faveur auprès du gouverneur militaire et qu'une simple parole de lui pouvait leur être avatageuse ou fatale.

Sitôt que le médecin se trouva seul avec le prisonnier, il lui dit :

— Soulevez-vous un peu.

Dreyfus obéit.

— Maintenant, avalez-moi d'un trait la potion contenue dans cette fiole. Croyez-moi, mon pauvre ami, c'est là pour vous le meilleur médicament qu'on pourrait vous prescrire.

Le malade prit la fiole, qui trembla dans sa main.

— Comment vous nommez-vous ? demanda le docteur, d'un ton indifférent.

— Alfred Dreyfus.

Le docteur Rouhan fit un haut le corps.

— Est-ce que vous seriez parent de Mathieu Dreyfus ? demanda-t-il. Viendriez-vous peut-être de Paris ?

— Mathieu est mon frère, répondit le capitaine, Ah ! s'il pouvait me voir ici, et dans quelle situation !

Le docteur Rouhan lui arracha la « potion » des mains, courut à la fenêtre et lança sur les rochers la fiole qui s'y brisa en mille pièces.

Puis il revint au malade et lui serra la main.

— Capitaine Dreyfus, lui dit-il tout bas je suis votre ami.

Lorsque je n'étais encore qu'un pauvre étudiant en médecine, votre frère m'a soutenu pendant longtemps et m'a empêché de mourir de faim et de désespoir. C'est à lui que je dois d'avoir pu poursuivre mes études.

Dreyfus le regardait, muet de surprise. Comment cet homme qui, tout à l'heure, avait voulu l'empoisonner, était-il devenu son ami? Pouvait-il se fier à ce revirement complet et soudain ?

— Vous n'avez point confiance en moi, reprit le médecin qui lisait clairement dans l'œil du malade sa juste crainte et sa trop légitime suspicion. Je ne veux pas me faire autre que je ne suis et vous avouerai franchement que j'ai procuré déjà à maints infortunés prisonniers, relégués sur cet îlot inhospitalier, les moyens de terminer leurs intolérables souffrances avant l'heure fixée par une nature impitoyablement marâtre. Est-ce que, dans la plupart des cas, il n'est pas préférable pour les malheureux si cruellement torturés, d'en finir d'un coup avec leur long martyre? L'homme doué de la plus grande force de volonté possible, ne pourrait concevoir la possibilité de supporter longtemps une semblable existence, sans conserver l'espoir, le plus faible fût-il, d'y échapper un jour.

Mais à cet enfer, malheureusement, il n'y a point d'issue! Cependant, pour vous, Alfred Dreyfus, l'espérance ne doit point être un vain mot. Lorsqu'on a pour frère un homme tel que Mathieu Dreyfus, on peut se dire que jamais il ne vous abandonnera. Je ne puis faire que bien peu de chose pour vous, mais ce peu, je le ferai! Avant tout, nous allons tâcher de vous couper cette mauvaise fièvre, bien qu'elle revête chez vous un degré tout particulier de malignité. Je vous laisserai ici une boite de pillules. Vous en prendrez deux, trois fois par jour. Après demain, je repasserai par ici, mais vous ne me reconnaîtrez pas, car vous aurez certainement le délire.

Dreyfus dut prendre, sous les yeux du docteur, deux pillules

qui eurent pour résultat de lui procurer pendant la nuit quelques heures de repos.

Le jour suivant, la fièvre parut s'être quelque peu ralentie, mais le troisième, elle reparut en redoublant de violence. Le corps du malheureux se soulevait continuellement en de cruels soubressauts.

Mais Dreyfus n'en avait nulle conscience.

Il lui semblait que l'île s'était abimée dans la mer, avec la case dans laquelle il se trouvait et il se sentait, voguant sur l'immensité des flots.

Soudain, il se retrouva à Paris, dans la gare d'Orléans. Il était libre !

— Maintenant, vite chez moi, se dit-il. Lucie ne se doute de rien. Comme elle sera ravie de me voir reparaître devant elle ! Et mon petit André?... Vais-je le retrouver grandi ?... Se souvient-il encore de son père ? Vite ! Vite ! que je les retrouve tous !

Il sauta dans un cabriolet.

— Du train cocher !... Les heureux de ce monde sont pressés !

Le voilà arrivé. Il se glisse dans l'escalier et le gravit quatre à quatre, mais sans faire de bruit. Il entre dans la chambre... Lucie est là ! Non. elle n'a pas vieilli. Elle est toujours belle et charmante ! L'enfant joue à ses pieds.

Doucement, Dreyfus va se placer derrière sa femme, il l'étreint avec passion, se courbe vers elle et couvre de baisers, ses yeux mouillés de bienfaisantes larmes, sa bouche avide de caresses !

— Alfred ! s'écrie-t-elle. C'est Alfred !

Terrassée par la joie, elle tombe sur son sein.

L'enfant s'accroche à ses jambes, comme s'il ne voulait plus le lâcher.

Cependant, les baisers de Dreyfus ont rappelé la jeune femme à elle-même.

— Je te suis restée fidèle ! murmure-t-elle. Ce n'est qu'à to côté que je puis me trouver heureuse !

Entre, aussi, Mathieu, le frère dévoué.

Ils s'embrassent tous, en pleurant d'ivresse.

Mais quel est ce bruit, au dehors ? Il va grossissant, comme si Paris tout entier, se dirigeait vers la rue Saint-Claude.

Mathieu court à la fenêtre, l'ouvre vivement et regarde dans la rue.

— Ils viennent, mon frère ! s'écrie-t-il avec transport. Le peuple de Paris se rend ici en pélérinage ! Il veut effacer la honte imméritée dont il t'a accablé inconsciemment. Le monde entier, sait aujourdhui, que tu as, innocent, souffert le martyre !

Lucie et Mathieu l'attirent doucement à la croisée.

Au bas, à perte de vue, s'agite une foule immense, composée de centaines de milliers d'hommes. Les flambeaux et les lampions ont fait de la nuit le jour. On lui jette des fleurs et des couronnes !

— Vive le capitaine Dreyfus !

Tel est le cri qui s'élève de toutes les bouches. Vive Dreyfus, le glorieux martyr !

Un flot de larmes s'échappe de ses yeux. Il pleure comme un enfant.

En ce moment, il oublie tous ce qu'il a souffert, tout ce qu'on lui a fait de mal. Il se sent porté à pardonner à ses plus cruels ennemis, Oui, même au sinistre major !

Mais la foule s'écarte, car une voiture s'avance. C'est le président de la République, en personne. Le peuple l'acclame.

Le président descend et monte les degrés de l'hôtel, court à Dreyfus et lui tend la main. Il le conduit à la fenêtre et aux yeux de Paris, tout entier, frémissant d'enthousiasme, il lui attache une croix sur la poitrine.

— Général Dreyfus, dit-il d'une voix forte, qui s'entend au

loin, jamais la Légion d'honneur n'aura brillé sur un sein plus noble et plus digne.

La patrie, par ma voix, vous demande oubli et pardon, et contemple avec fierté un de ses fils les plus méritants.

De nouveau Lucie se jette à son cou et leurs larmes se confondent.

Mais, non, il ne veut pas pleurer. Il veut se montrer fort.

Il se passe la main sur les yeux pour essuyer ses larmes. Mais c'est comme si tout s'effaçait comme un décor de théâtre brusquement enlevé. Il tend les bras pour ressaisir l'image évanouie ! Vainement !

Lucie, son enfant, Mathieu, sa maison, Paris, tout s'est fondu dans les ténèbres.

Ses yeux égarés ne rencontrent qu'une abrupte cloison de bois puis se reportent sur le docteur Rouhan qui se penche lui, avec une expression de joie.

Dreyfus est arraché à son doux songe. Il se retrouve misérable et prisonnier, exilé sur un roc, battu par l'océan. Le malheureux avait rêvé, seulement, le moment le plus glorieux de sa jeune carrière !

Avec un profond soupir, il retombe sur son oreiller.

— Ça va bien, mon pauvre ami, lui dit le docteur, tout près de lui, et dont cependant la voix semble lui arriver de très loin. Etendez-vous bien à votre aise et dormez paisiblemet. La crise est passée et la fièvre heureusement vaincue. Vous voilà sauvé, sauvé !

Il n'a donc été rappelé à la vie que pour souffrir de nouveau mille morts ?

Dieu n'envoie-t-il ces redoutables fièvres aux transportés de Cayenne que pour redoubler encore leur supplice ? Ou bien sont-ce ses anges qui, descendant vers la mer hostile, sur les points où l'on souffre et où l'on pleure, transportent, pour un instant, jusqu'à son trône glorieux les infortunés bercés de songes consolants ?

Qui le saura ? Ces fièvres terribles sont elles-mêmes, peut-être aussi, des moyens mis en œuvre par la Providence, pour abouti aux voies connues d'elle seule ?

Elles libèrent, elles délivrent, elles brisent les chaînes par lesquelles les hommes se torturent les uns les autres.

Dreyfus n'avait point encore épuisé la coupe des souffrances qui lui étaient dévolues.

XLXII

Défigurée pour la vie

L'Hôtel-Dieu est certes un des hôpitaux les plus considérables du monde entier.

Dans l'immense bâtiment, situé au centre de la cité, près de l'Hôtel de Ville et de l'église Notre-Dame, plusieurs milliers de malades peuvent être hospitalisés à la fois. Les plus fameux médecins y ont des services et les opérations les plus scabreuses s'y pratiquent dans des locaux admirablement aménagés.

Les professeurs de la Faculté de médecine conduisent leurs élèves de lit en lit et leur font, sur des corps vivants, la démonstration pratique des théories scientifiques professées officiellement dans leurs cours.

Tel est l'unique paiement que les malades aient à faire pour reconnaître les soins dont ils sont l'objet.

On ne leur réclame point d'argent, bien que les plus illustres docteurs, les médicaments les plus coûteux, les soins les plus

dévoués et, lors de leurs convalescence, la nourriture la plus fortifiante, leur soient assurés.

Mais, hélas ! en beaucoup de cas, ils s'acquittent en une monnaie autrement lourde que l'argent et que l'or !

Ceci s'applique surtout aux patientes du sexe féminin, obligées d'exposer leur corps nu aux regards curieux des internes. Souvent, la honte qu'elles en ressentent empire encore leur état. On a vu de timides et pauvres jeunes filles succomber au cours de cette représentation cruellement scientifique.

Nous savons que ces choses là ne se passent point seulement dans le célèbre hôpital parisien. Dans presque tous les hôpitaux du monde, les malades pauvres sont obligés de passer par de pareilles conditions.

La science a besoin de sujets d'expérimentation. Et où pourrait-elle mieux les trouver que dans les hopitaux publics et gratuits ? De pareilles coûtumes semblent barbares, mais n'est-il point préférable de faire rougir de honte dix pauvres jeunes filles, dont les noms d'ailleurs restent inconnus, que d'exposer un seul jeune médecin, faute d'expérience pratique, à commettre les plus fatales erreurs, à assassiner inconsciemment, plus tard, des centaines de malades ?

Néanmoins, fatale ou non, la condition paraît dure à bien des malheureux et surtout aux jeunes filles, élevées dans le respect de la pudeur et de la décence.

Mais revenons à l'Hôtel-Dieu.

Dans une des nombreuses salles de l'immense édifice ne se trouvaient, au moment où nous y pénétrons, que deux malades, bien quiil y eût vingt lits disponibles.

C'étaient deux femmes. Peut-être avait-elles dû être soumises à un traitement particulier et était-ce pour cela pu'on les avait alnssi isolées de tout autre patiente.

Une sœur de charité, à l'air patient et bon, était assise entre

les deux couchettes, s'occupant tantôt de l'une, tantôt de l'autre pensionnaire.

À chaque lit était accrochée une petite plaque de tôle, portant un numéro. Comme nous l'avons dit, à l'Hôtel-Dieu, les malades n'ont plus de nom, mais seulement un chiffre.

Les deux lits portaient donc des numéros, l'un le 78 et l'autre le 40.

Nous nous attacherons d'abord exclusivement au premier.

La patiente qui l'occupait, se présentait sous un aspect assez lamentable. Peut-être avait-elle été belle jadis. Peut-être possédait-elle encore récemment ces dons précieux qui soumettent le cœur des hommes.

Dans tous les cas, une affreuse mutilation devait lui avoir enlevé à jamais tout moyen de plaire.

Une cicatrice, large de deux doigts, lui coupait le visage dans toute sa longueur, provenant probablement d'une effroyable blessure, du reste à présent guérie.

Outre cela, son visage avait reçu d'autres et grièves atteintes. Ses cils et ses sourcils avaient disparu, un lambeau de chair avait été arraché à l'une de ses joues et les cheveux de la malheureuse étaient coupés ras.

Lorsqu'elle levait ses bras amaigris et que ses manches, trop larges, lui retombaient jusqu'aux aisselles, par suite d'un mouvement brusque, on découvrait la trace de profondes brûlures qui, probablement, se répétaient sur tout le corps.

Lorsqu'il y avait quelques semaines, on avait apporté cette femme à l'Hôtel-Dieu, les médecins s'étaient accordés pour douter de sa guérison.

Pendant quinze jours, elle était restée étendue dans un bain d'huile, oscillant entre la vie et la mort.

Elle était toute secouée d'une fièvre intense et parlait dans le délire, ce qui avait empêché l'administration de savoir qui elle pouvait être

Les médecins attribuaient aux seules hallucinations de la fièvre sa persistance à se désigner elle-même sous le nom de Pompadour.

Mais nos lecteurs savent que ce nom était bien le sien ou plutôt l'ambitieux sobriquet sous lequel elle avait été connue, depuis son enfance, dans les milieux criminels et infâmes où s'était développée sa rare beauté, aujourd'hui à jamais perdue.

Maintenant le plus fort du danger était passé. Sa guérison prochaine ne faisait plus l'ombre d'un doute et, bientôt, elle pourrait quitter l'hôpital.

Mais hélas ! elle n'entrevoyait qu'avec effroi l'heure à laquelle elle serait obligée de rentrer dans le monde des vivants.

Pourrait-elle encore prétendre au bonheur dont elle s'était naguère orgueilleusement enivrée ? Etait-elle la même qu'autrefois? Pourquoi la sœur infirmière éludait-elle toujours de lui répondre lorsqu'elle la suppliait de bien vouloir lui apprendre si elle garderait des traces extérieures de l'accident que l'avait amenée là?

Elle avait pu se rendre compte, par le toucher, de la cicatrice qui lui partageait le visage. Peut-être aussi le feu avait-il laissé sur elle des traces ineffaçables? Pompadour n'était point sans se douter quelque peu de la terrible vérité, mais sans en connaître l'affreuse étendue.

En attendant, elle nourrissait une furieuse envie contre l'autre malade, sa compagne de souffrance, couchée à quelques pas d'elle.

Oh ! ce numéro 40 !

C'était une jeune fille qui attirait tous les regards par son admirable beauté. Or, tout hommage de ce genre, rendu à une autre qu'elle, semblait à Pompadour un vol impardonnable fait à ses attraits.

Cette jeune fille était arrivée à l'Hôtel-Dieu d'une façon assez singulière. C'était le médecin en chef, lui-même, qui l'y avait transportée dans sa voiture.

Le vieux praticien passait par hasard, certaine après-midi, par la rue Bonaparte, déserte en ce moment et à cet endroit là. Il

regardait distraitement par la portière de son coupé, lorsque un grand bruit de verre cassé l'avait arraché à ses savantes méditations. Au même instant, il avait vu un corps humain tomber d'un premier étage et s'abimer sur le pavé.

Les chevaux effrayés avaient galoppé une dixaine de maisons plus loin avant que le cocher pût les arrêter.

Le vieillard sauta hors de sa voiture et courut vers la malheureuse, baignant dans son sang.

Malgré la hauteur et la gravité de la chûte, la jeune fille — nous l'avons déjà reconnue — avait conservé toute sa connaissance.

— Vite ! Eloignez-moi d'ici ! avait-elle crié au médecin. Je vous en supplie, monsieur, emportez-moi loin de cette maison !

Sans hésiter, le digne homme, aidé de son cocher, avait transporté la malheureuse enfant dans son coupé et avait donné ordre d'aller à fond de train à l'Hôtel-Dieu.

Après avoir installé sa protégée dans la salle où nous la retrouvons, l'habile médecin avait procédé à sa visite. La charmante enfant s'était cassé le bras gauche et avait reçu une blessure à la tête. Outre cela, elle avait, au côté gauche, une plaie formée par un gros clou tombé par hasard dans la rue et qui avait pénétré cruellement dans les chairs. C'est cette blessure, surtout qui avait provoqué l'hémorrhagie.

Le nom de cette intéressante malade, nous n'avons point besoin de l'apprendre à nos lecteurs.

Paulowna Mirowitch se trouvait, elle aussi, en bonne voie de guérison. Dans quelques jours elle pourrait quitter l Hôtel-Dieu, la blessure faite à la tête et la fracture de son bras n'ayant souffert d'aucune complication.

Seule, la plaie ouverte au flanc n'était point encore refermée, probablement à cause de la rouille recouvrant le clou ébréché sur laquelle était tombée notre amie.



— Je vous en supplie, ma sœur, prêtez-moi un miroir, dit Pompadour à la dévouée infirmière. Il m'est impossible de demeurer plus longtemps dans une pareille incertitude. Je veux savoir les changements que ma maladie a opérés en moi.

— Je n'ai point de miroir ici, répondit la religieuse. Mais vous feriez mieux de diriger vos pensées vers des choses plus essentielles, celles qui concernent votre âme immortelle et non son enveloppe fragile, qui ne pourrait la changer aux yeux des gens de cœur et de bien.

— Je veux être belle, comme je l'étais avant mon accident ! dit orgueilleusement Pompadour.

Elle appela d'un geste la religieuse près de son lit. Celle-ci s'approcha et se pencha vers la malade avec douceur.

— Est-ce que vous avez fait parvenir à son adresse la lettre que je vous ai confiée, il y a trois jours ? demanda tout bas la malheureuse. Voyons, vous savez bien de quelle lettre je veux parler ?

— Adressée au comte Esterhazy ? répondit la sœur. Oui, j'ai fait porter cette lettre.

Si bas que ces paroles eussent été prononcées, elles avaient frappé l'oreille de Paulowna.

La jeune fille frémit au nom redoutable d'Esterhazy.

Qu'est-ce que sa malheureuse et mutilée compagne d'hôpital pouvait bien avoir à faire au comte Esterhazy, au sinistre major, qu'elle, Paulowna, redoutait au dessus de tout au monde ?

Paulowna tremblait à la seule pensée de jamais se rencontrer avec lui.

Mais ni l'infirmière ni Pompadour ne s'aperçurent de l'émoi de la jeune fille. Elle continuèrent à s'entretenir à demi-voix.

— Et n'est-il point encore arrivé, à mon adresse, de réponse à cette lettre ? demanda la mutilée.

— Non. Ne vous l'aurais-je pas remise ?

— Oh ! le misérable ! murmura Pompadour. Il ne s'est pas

encore occupé de moi en rien, depuis le temps que je suis ici, étendue sur un lit de douleur.

Il préférerait, sans doute, me savoir morte, car il a jeté les yeux sur une autre, sur cette pataude de villageoise, rencontrée par nous, dans cette ferme, trois fois maudite, de Montreuil !

Mais la sœur l'avait quittée. Lorsqu'elle la vit occupée de sa voisine et ne s'occupant plus que d'elle, Pompadour ferma son poing amaigri, l'éléva en l'air et poursuivit, en grinçant des dents, son furieux monologue :

— Tu penses peut-être te débarasser de moi, Esterhazy. Tu penses qu'on peut me casser aux gages comme une servante, sans lui donner ses huit jours, ni la gratifier d'un remercîment pour sa peine? Non! Non! Détrompe-toi, mon cher! Tu apprendras à me connaître, beau ténébreux ! Je me suis montrée ton amie dévouée, ton esclave... Mais si tu fais mine de me repousser, je deviendrai ton mauvais ange, ton ennemie mortelle, qui te réduira à rien, qui t'écrasera !

La pauvre religieuse voyant que, ce jour là, ses deux malades étaient singulièrement agitées, alla prendre dans une armoire un abrégé de l'histoire sainte, l'ouvrit au chapitre traitant des épreuves et de la longue patience de Job, et s'absorba dans cet exemple de sereine résignation aux volontés d'en haut.

Mais elle n'en avait pas lu deux paragraphes qu'on heurta à la porte.

Deux hommes, revêtus de la casaque et du tablier des infirmiers, demandèrent à entrer.

L'un d'eux tendit un billet à la sœur, en lui disant :

— Ils sont tous réunis là haut, le professeur et une trentaine d'étudiants. Ordre d'apporter, le plus tôt possible, le numéro 40.

La religieuse se troubla et ses joues se couvrirent d'une pudique rougeur. Elle jeta un regard de pitié sur la pauvre Paulowna.

— Mon enfant, dit-elle à la jeune fille, le chef de clinique

veut visiter aujourdhui pour la dernière fois la plaie que vous portez au côté. On va vous transporter à la salle d'examen. Que cela ne vous cause point d'émoi. Souvenez-vous que, seul est impur qui néglige de purifier son âme...

— Je me soumets à ce que je ne saurais éviter, répondi Paulowna. Le professeur est un digne homme qui, jusqu'ici, m'a entourée de soins vraiment paternels. Je n'ai pas peur de lui.

La sœur baissa les yeux et se détourna.

Elle voyait l'erreur dans laquelle se trouvait la pauvre enfant, en croyant qu'elle serait visitée seulement par le vieux docteur. Hélas! Comment Paulowna aurait elle su que, dans un hôpital, il n'y a point qu'un seul médecin?

Les infirmiers glissèrent sous le lit deux prolonges de brancard, le soulevèrent et se mirent en devoir de le transporter.

Paulowna sentit qu'ils montaient, avec précaution, les marches d'un escalier.

Au bout de quelque temps, ils redéposèrent le lit sur les dalles et ouvrirent une large porte.

L'instant d'après, la jeune fille se trouva dans une vaste salle, vivement éclairée.

Elle poussa un cri de surprise et d'inquiétude en se voyant entourée d'une quantité de jeunes gens. C'étaient les éléves du chef de clinique.

Au milieu, près d'une sorte d'estrade, se trouvait un homme, encore jeune, de haute taille, à la chevelure et à la barbe blondes.

Les infirmiers déposèrent le lit sur le podium et le médecin dirigea vers Paulowna son œil gris, où l'amour de la science allumait un regard calme et pénétrant.

— C'est bien là le numéro 40? demanda le professeur.

— Oui, monsieur le docteur.

— Bien. Vous pouvez vous retirer. Et vous, messieurs, approchez-vous de ce lit. Nous allons procéder à notre examen

Les étudiants se pre sèrent aussitôt autour de l'étroite estrade, regardant, de leur côté, la jeune fille dont la rare beauté les frappa, avec une expression de curiosité et d'intérêt où la science n'entrait qu'à titre fort accessoire.

Paulowna rougit de honte. Elle ferma les yeux comme pour échapper aux regards passionnés des jeunes gens. Dans le même instant, elle eut froid et chaud, puis le sang courut impétueusement dans ses veines.

Qu'allait-il se produire ?

Le jeune professeur se pencha vers elle. Il consulta le registre dans lequel le cas et la situation de chaque malade étaient renseignés au jour le jour et, s'adressant, à la pauvre enfant :

— A la suite de votre chûte, par une fenêtre du premier étage, demanda-t-il, vous avez reçu, entre autres blessures, une plaie au côté ? Répondez-moi ?

— Oui, monsieur, répondit Paulowna, d'une voix oppressée.

— J'ai l'intention, messieurs, reprit le professeur, en se tournant vers les étudiants de vous démontrer comme quoi un sang jeune et pur active étonnamment la guérison d'une blessure pénétrante, quelle que soit sa réelle gravité.

Il étendit la main vers les couvertures qui recouvraient la jeune fille et voulut les soulever. Mais Paulowna les retint de ses deux mains, nerveusement crispées.

Tournant vers le professeur un visage décomposé et des yeux suppliants, elle dit d'une voix tremblante :

— Grâce ! Pas cela ! Sinon, après cette honte, il me serait impossible de vivre.

— Ta, ta, ta ! dit le chef de clinique. Ne faites donc pas l'enfant ! Ces messieurs ne s'occupent de vous en aucune façon, mais seulement de la plaie que vous avez au côté.

Et il lui arracha des mains, les couvertures.

Mais Paulowna les ressaisit, avec une énergie désespérée et il s'ensuivit une courte lutte

ALFRED DREYFUS



Monsieur Bernard, une dernière fois je vous prie de respecter l'honneur de mon innocence.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Cependant la jeune fille sentait ses forces diminuer. La conscience de sa faiblesse et de la honte à laquelle elle se trouvait exposée, lui arracha un cri perçant.

Au même instant, le cercle des étudiants, alléchés par sa jeunesse et sa beauté divine, se trouva rompu, et au premier rang apparut un interne qui, d'ordinaire, assistait le vieux médecin, protecteur de Paulowna et qui, en cette qualité, l'avait accompagné quelquefois près du lit de cette dernière.

Le docteur Henri Burger était Alsacien et fils d'Alsacien ayant opté pour la France. Il étendit, en geste de protection, la main sur la tête de la malade, qui était retombée sur l'oreiller, presque privée de connaissance.

— Mon cher collègue, dit-il au professeur, je croix qu'il vaudrait mieux renoncer à l'examen de cette jeune fille. Vous avez entendu qu'elle proteste énergiquement contre toute visite corporelle en public ?

Le chef de clinique regarda son jeune confrère en fronçant le sourcil.

— De quel droit vous permettez-vous, lui demanda-t-il avec colère, de vous mêler de choses de service qui ne regardent que moi, seul ?

— Parceque les règlements de cette maison s'opposent à ce que vous prétendez faire, répondit le docteur Burger avec le plus grand calme. Aucun malade ne peut-être contraint de subir l'examen public, s'il s'y refuse. Au surplus, j'ai consacré des soins à la malade et puis vous certifier qu'elle se trouve dans un tel état d'agitation et d'émoi, qu'une plus longue insistance pourrait avoir pour elle des effets désastreux.

Il n'attendit point la réponse du chef de clinique et alla pousser le bouton d'une sonnerie électrique.

Les deux infirmiers reparurent et le docteur Burger leur intima l'ordre de reporter la malade où ils l'avaient été prendre.

— Je me plaindrai de ceci à l'administration de l'hôpital ! s'écria le professeur, furieux.

Le jeune médecin haussa les épaules.

— Il me sera facile de me justifier, répondit-il, et de démontrer que la science n'a pas le droit de s'enrichir aux dépens de la décence et de la pudeur humaines.

Quelques étudiants, au cœur droit et généreux, applaudirent courageusement à ces nobles paroles.

Le docteur Burger ne se retourna même pas, et suivit le lit de Paulowna comme pour protéger celle-ci contre toute nouvelle tentative d'examen.

Pendant que les infirmiers descendaient lentement les degrés, elle lui saisit la main et l'étreignit avec reconnaissance.

— Merci, docteur, murmura-t-elle. Vous avez fait plus pour moi que me sauver la vie.

— Je n'ai accompli que mon devoir, répondit avec simplicité le jeune médecin.

Mais il ne put s'empêcher de jeter sur la malade un long regard, pendant que ses joues se couvraient d'une rougeur fugitive.

Paulowna resta encore dix jours entiers à l'Hôtel-Dieu, dix jours, pendant lesquels Henri Burger ne manqua point de lui consacrer, chaque matin, une consciencieuse et souvent fort longue visite.

Mais enfin, il fallait bien la déclarer guérie et lui annoncer que, deux jours plus tard, on lui délivrerait son permis de sortie.

On demanda à la convalescente si elle ne désirait avertir personne, qui pût la venir chercher, au jour dit.

Alors, seulement, Paulowna avertit, par lettre, Eva Ritter de l'endroit où elle se trouvait.

Jusqu'à ce moment, par un scrupule que comprendront certaines âmes délicates, elle n'avait pu prendre sur elle de l'informer de ce qui s'était passé dans la maison de madame Degouves.

Victime d'un infâme guet-apens, elle en rougissait presque autant que si elle en avait été complice.

Abattue par la douleur et par la honte, elle s'était renfermée en elle-même, désirant mourir. Mais à présent que la vie surabondait en elle, l'énergie lui était revenue en même temps et elle se reprochait d'avoir laissé si longtemps dans l'inquiétude sa seule et dévouée amie.

Elle n'écrivit que quelques lignes à Eva, la priant de se présenter, dans deux jours, vers quatre heures de l'après-midi, à l'Hôtel-Dieu et de demander après le numéro 40.

En même temps que cette lettre, adressée à Eva Ritter, la poste en distribuait une autre, envoyée au comte Esterhazy, et dans laquelle Pompadour invitait le beau ténébreux à se trouver à l'Hôtel-Dieu au même jour et à la même heure, pour y réclamer le numéro 78.

« Si vous manquiez à cet appel, disait en finissant la terrible mutilée, je vous considérerais, à partir de ce jour même, comme mon ennemi mortel et vous auriez bientôt à vous repentir de votre ingratitude. »

Le matin du jour où devait avoir lieu leur départ, on invita les deux patientes, enfin rétablies, à reprendre leurs vêtements. C'était chose facile pour Paulowna, dont les habits, lavés et réparés, étaient encore fort présentables.

Mais on se rappelle que ceux de Pompadour, réveillée, d'ailleurs, en toilette de nuit, avaient été dévorés par le feu. Heureusement pour l'astucieuse et défiante compagne de Tête-de-Mort, elle portait nuit et jour, sur elle une ceinture de soie, contenant une certaine somme en billets de banque. Cette ceinture, sauvée de l'incendie, elle l'avait retrouvée intacte et, la veille, on lui avait apporté d'une maison de confection, quelques vêtements à essayer, parmi lesquels elle avait fait son choix.

Les deux malades s'habillèrent avec une émotion facile à comprendre.

— Comment voulez-vous que je me coiffe ? demanda Pompadour à la sœur. Maintenant, coûte que coûte, il me faut un miroir.

La religieuse, poussée dans ses derniers retranchements, alla chercher dans la pièce voisine, une glace ronde et la présenta en soupirant à la mutilée.

La main de Pompadour trembla en levant lentement le miroir à la hauteur de son visage. A peine avait elle le courage de se regarder.

Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur son fidèle reflet, elle jeta un cri effrayant. Le miroir lui échappa des mains et elle se laissa aller sur le parquet.

— Ce n'est pas moi, cria-t-elle comme une insensée. Ce ne peut pas être moi ! Je ne veux pas ! Ce que je viens de voir, ce n'est point mon visage, mais celui d'une sorcière vomie par l'Enfer ! Maudite l'heure où les médecins m'ont arrachée à la mort !... J'étais la belle Pompadour... Mais je veux l'être encore. Les gens auraient crainte et horreur de moi !... Et lui, lui, me repoussera, comme un animal immonde qu'on chasse du pied !... Je veux qu'on me rende ma beauté... Je veux ma beauté !... Ma beauté !

Pendant plus d'une heure, la misérable, se roulant par terre et se tordant les mains, se répandit en blasphèmes et en malédictions contre elle-même.

La religieuse, épouvantée, s'était réfugiée dans un angle de la salle, priant le Ciel de ne pas prêter l'oreille aux paroles de cette pauvre égarée.

Paulowna s'approcha de la sœur et, lui baisant respectueusement la main :

— Je vous remercie, ma bonne sœur, lui dit-elle pour l'intérêt et l'amour que vous m'avez témoignés pendant le cours de ma longue maladie. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

La religieuse la bénit et posant la main sur la tête de la jeune fille :

— Dieu soit avec vous ! dit-elle d'un ton maternel. Vous êtes une brave, bonne et innocente créature. Défendez votre cœur contre le péché et si, un jour, la nuit s'étendait autour de vous, songez à la lumière qui reluira dans ce monde ou dans l'autre.

En ce moment, un infirmier vint annoncer que les personnes qui devaient réclamer les numéros 78 et 40, étaient arrivées.

Pompadour et Paulowna quittèrent en même temps la salle et suivirent l'infirmier dans un bureau, établi sur le même palier, où il leur restait à accomplir une dernière formalité, celle de déclarer par écrit que tout ce qu'elles possédaient au moment de leur entrée à l'hopital, leur avait été fidèlement restitué.

Ils y trouvèrent un employé, vieilli dans ses monotones fonctions, et dont la mémoire affaiblie donna lieu à un « quiproquo » qui, dans des circonstances ordinaires, n'aurait eu rien de bien grave.

Malheureusement, il ne devait point en être ainsi.

Quelques minutes avant que Pompadour et Paulowna ne pénétrassent dans son bureau, un monsieur, de haute taille, à la barbe noire et élégamment vêtu, s'y était présenté.

— Je suis venu pour ramener la malade qui porte le numéro 78, lui avait-il dit. Seriez-vous assez bon de dire à cette dame que je l'attends à la porte, dans une voiture fermée ?

— Je vais vous envoyer cette dame tout de suite, avait répondu le vieil employé.

La dessus, l'homme à la barbe noire s'était éloigné, remplacé, quelques instants après, par une jeune femme, simplement mais convenablement vêtue.

— Une personne, qui porte le numéro 40 m'a priée de venir la chercher à sa sortir de l'hôpital, avait dit cette jeune fille. Et je suis venue à l'heure indiquée.

— Fort bien, avait répondu le vieillard. Veuillez attendre un instant dans la salle attenante.

Lorsque Paulowna et Pompadour comparurent toutes deux à la fois devant lui, les deux chiffres se confondaient déjà dans sa pauvre vieille tête et il demanda :

— Laquelle de ces dames porte-t-elle le numéro 40 ?

— Moi, répondit Paulowna.

— Bien, ma chère enfant. La personne qui vous attend est dehors, dans une voiture fermée. Allez vite la rejoindre.

Il tendit à la jeune fille le billet de sortie qu'elle devait présenter au portier.

Paulowna, remplie de joie, franchit le seuil de l'hopital et se etrouva dans la rue.

Oui, un peu plus loin attendait une voiture fermée ! Encore quelques instants et elle serait dans les bras de son amie.

Comme Eva s'était montrée prévoyante et bonne. C'est vrai que Paulowna avait encore quelque peine à marcher, après une si longue réclusion.

La convalescente se pressa vers la voiture, en ouvrit la portière et se sentit attirée à l'intérieur. Mais au lieu de se trouver dans les bras minces de la pauvre Emma Ritter, elle se sentit étreindre par ceux, autrement forts et musculeux d'un homme.

Muette d'effroi elle aperçut un visage terminé par une barbe noire. Ces yeux flamboyants, ce nez durement recourbé, comme le bec d'un oiseau de proie, ces traits anguleux et ce teint pâle ne lui étaient que trop connus.

C'était le comte Esterhazy !

Le sinistre major, lui aussi, l'avait reconnue du premier coup d'œil. Il étouffa un cri de joie et, étreignant d'un bras la tremblante jeune fille par la taille, il donna, de l'autre main, l'ordre au cocher de repartir au galop.

— Je t'ai donc enfin retrouvée, ma jolie fiancée ! murmura avec un ton d'infernal triomphe le beau ténébreux à l'oreille de Pau-

lowna défaillante. Et maintenant, tu me paieras l'affront que tu m'as fait en me repoussant au pied même de l'autel.

— Laissez-moi ! gémit Paulowna. Ayez pitié de moi. A peine sais-je retablie d'une longue et grave maladie !

— Qui ne t'a rien enlevé de ton ancienne beauté, ricana le sinistre major. Que je te laisse aller, petite chatte ?... Ce serait volontairement renoncer à un inappréciable trésor et fouler aux pieds mon propre bonheur ! Non, non, tu ne me quitteras pas et nous allons pouvoir fêter gaîment notre lune de miel ! Il n'y aura qu'une petite différence dans les situations respectives... Lorsque tu m'as dédaigné, je voulais faire de toi ma femme. Mais le « oui » fatal n'a pas prétendu sortir de tes lèvres boudeuses... Maintenant, tu seras ma maîtresse sans avoir la peine de dire oui ou non !

Et pendant que la voiture traversait au galop les rues de Paris, il retint Paulowna sur les genoux, en lui tenant la main devant la bouche, pour l'empêcher d'appeler au secours.

. . . .

Entretemps, Eva Ritter s'était assise dans la chambre que lui avait indiquée le vieil employé.

Son cœur battait de joyeuse impatience à la pensée d'embrasser son amie dont le sort inconnu lui avait causé de si longues et si cruelles angoisses.

La porte s'ouvrit, enfin, et une femme parut sur le seuil.

— Paulowna ! cria Eva courant à elle, les bras tendus. Ma pauvre chérie !

Les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Au même instant un éclat de rire sarcastique retentit dans la chambre.

Eva Ritter se trouvait devant sa belle-mère, tant méprisée et haïe. Elle l'avait reconnue malgré son affreuse mutilation et à sa seule façon de rire.

— Vous ici ! s'écria la jeune fille avec stupéfaction. Et dans

quel état, grand Dieu !... Comment avez-vous pu changer à ce point ?

Et, aussitôt après, elle ajouta d'un ton presque solennel :

— Est-ce Dieu qui vous a châtiée ?

— Non, je ne suis redevable de mon visage actuel, qu'à ton cher père ! répondit Pompadour, avec une sourde rage. C'est lui qui m'a volé ma beauté et défigurée à jamais !

— Mon père, dites-vous ? Où est-il, mon père ?

Il fallait qu'un horrible soupçon fut né dans l'âme de d'Eva pour qu'elle adressât pareille question à la mutilée.

Une ride infernale se creusa sur l'effroyable visage de Pompadour.

— Tu me trouves changée, petite ? demanda-t-elle. Il te reste à présent à revoir ton père. Peut-être que tu trouveras aussi en lui quelque modification, de nature à te surprendre. Mais je suis bonne, et te dirai ou tu pourras retrouver ce cher papa. Va-t-en à Montreuil, un village situé entre Paris et Versailles et, là, demande ton père. Mais, ne le nomme point Tête-de-Mort ou Ewald Ritter. Les gens de là bas ne le connaissent que sous le sobriquet de l'aveugle de Montreuil.

Et Pompadour se précipita au dehors, sur un nouvel éclat de rire. Eva porta la main à son cœur, battant à se rompre.

— L'aveugle de Montreuil ! s'écria-t-elle en tremblant. Ah ! quel affreuse angoisse ! Il faut que j'éclaircisse ce que vient de me dire cette horrible femme. Je vais à la recherche de mon père !

XLXIII

La « Brigitte »!

Un homme, qui ne semblait point avoir grande habitude de fouler le « pavé des vaches, » remontait d'un pas lent et quelque peu hésitant la rue Fourchambault.

Il était grand, large d'épaules, portait une courte barbe blonde et, dans son honnête visage, brillaient, clairs et assurés, des yeux d'un gris verdâtre.

Ses vêtements étaient ceux d'un marin, dans ses habits de débarquement et les galons qu'il portait sur la manche, annonçaient en lui un capitaine de navire marchand.

Il s'arrêta devant l'hôtel portant le numéro 25.

— Ca doit être ici, murmura-t-il en allemand. Il faut que j'éclaircisse cette affaire. Peut-être quelque mystificateur s'est-il permis ce qu'il pouvait croire être une bonne farce!

Dans ce cas je serais le niais qui a donné en plein dans le panneau et j'aurais retardé, en pure perte, d'un jour, mon départ. Mais il se peut aussi qu'il en soit autrement, et alors le capitaine Klaus Grot aura fait simplement son devoir.

Il hocha la tête, comme pour confirmer cette dernière proposition et résolûment, sonna.

Ce fut le vieux Michon qui vint ouvrir, en l'absence du portier, en courses, pour l'instant.

— Che foudrais barler à monsié Madhié Treyfous, dit l'homme de mer.

Michon lui fit signe de le suivre et, après avoir demandé son nom, l'introduisit dans le bureau.

Mathieu toisa attentivement le colosse germain, et lisant sur son visage hâlé, la bonté et d'honneur, il prit, en lui adressant la parole, un ton cordial.

— Vous désirez me parler? demanda-t-il.

— Oui, monsié, zi fus êdes pien Madhié Treyfous.

— C'est moi! D'après ce que mon vieil intendant vient de me dire, vous vous nommez Klaus Grot?

— Oui, monsié.

— J'entends à votre accent que vous êtes Allemand. Parlons donc allemand. Je suis Alsacien.

Un sourire éclaira le visage de l'homme de mer.

— Dieu merci! s'écria-t-il, en sa langue. Nous allons nous entendre.

— Asseyez-vous, monsieur Grot, et dites-moi ce que vous m'apportez de bon...

— Un canard sauvage... mort, répondit le capitaine.

Mathieu regarda le colosse d'un air étonné.

— Un canard sauvage? répéta-t-il comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre.

— Oui... C'est à dire, qu'il était bien vivant lorsque, fatigué, probablement, il vint se poser sur le grand mât de mon bâteau. Heureusement que j'avais justement une fringale de gibier. J'envoyai chercher ma carabine de chasse et, du premier coup, je l'abattis.

— Et ce festin inattendu a quelque rapport avec ce que vous êtes venu me dire? demanda Mathieu, de plus en plus surpris.

— Je le pense! Le canard était coriace, mais la nouvelle qu'il portait à son cou, vaut peut-être bien la peine que je me sois déchaussé les dents en m'entêtant à le mastiquer.

Mathieu se leva. Une vague lueur avait traversé son esprit et fit briller son regard.

— Ce canard était donc porteur d'un message ? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit Klaus Grot, un message, à vous clairement destiné, monsieur Mathieu Dreyfus, à moins qu'il y ait, de par le monde, de damnables mystificateurs !

Et le digne digne capitaine tira de sa poche un mince carré de parchemin, recouvert de caractères, tracés d'une encre rouge pâlie par l'humidité.

Mathieu le lui arracha presque des mains.

Il alla à la croisée et, assez difficilement, déchiffra les quelques lignes que contenait le manuscrit.

Il poussa une sourde exclamation et tomba sur une chaise, placée dans l'embrasure de la fenêtre. Son émotion fut si grande qu'il resta plusieurs minutes avant de recouvrer la parole.

— Ainsi, demanda Klaus Grot, ce n'est pas pour rien que je me serais écarté de ma route ? J'ai été bien inspiré en consacrant un jour à vous apporter ce message ?

Mathieu saisit les deux mains du brave homme.

— Vous avez bien mérité du Ciel, capitaine Grot, dit-il, mais votre récompense terrestre ne vous fera point défaut. Peut-être aurez-vous contribué à sauver une précieuse existence, s'il est encore donné à une puissance humaine de la préserver !

En ce moment le vieux Michon parut sur le seuil du cabinet, annonçant l'arrivée de mise Alice Terry.

— Entrez, entrez vite, cria Mathieu, avec agitation, en courant au devant de l'Américaine. Oh ! miss Terry, quel nouveau coup vient encore de nous frapper !

Et, brièvement, il apprit à la jeune femme l'étrange et pressant message que venait de lui apporter le capitaine hambourgeois.

— Pauvre Lucie ! dit Alice avec émotion, en examinant le précieux carré de parchemin. Tu gémis donc, abandonnée, sur une île déserte ! La nature t'y retient emprisonnée pendant que

ton époux infortuné est enchaîné, par la férocité des hommes, sur un rocher stérile, également entouré par l'Océan !

— Nous la délivrerons, dit Mathieu, dussé-je y consacrer ma fortune toute entière. Je vais faire équiper un navire et je croiserai la vaste mer jusqu'à ce que je l'aie retrouvée.

— Et ce n'est point seulement Lucie qui sera sauvée, grâce à cette expédition, lui murmura l'Américaine à l'oreille, mais un autre, encore, qui doit anxieusement soupirer après la délivrance... Vous savez de qui je veux parler.

— Le martyr de l'Ile du Diable ? répondit Mathieu, sur le même ton.

— Oui, répondit Alice avec une calme résolution.

Et, se tournant vers le marin allemand :

— Veuillez, lui dit-elle en sa langue, nous préciser les circonstances dans lesquelles vous avez reçu cette importante communication.

— Ça sera vite fait, répondit Klaus Grot. Sâchez donc que je suis à la fois propriétaire et capitaine d'un joli vapeur, sur lequel je fais la navette, avec toutes espèces de marchandises, entre Hambourg et New-York. Depuis dix ans je roule ma bosse sur ma jolie « Brigitte » ainsi appelée du nom de ma brave femme de mère. Or, il y a trois mois, environ, je me suis permis une traversée d'extra. Vous savez où se trouve l'île de Cuba, et je n'ai pas besoin de vous apprendre que cette île merveilleuse appartient aux Espagnols, qui s'y conduisent de scandaleuse façon et traîtent les cubains comme de véritables esclaves. Il en est résulté nombre de conflits sanglants, car les cubains ont à plusieurs reprises tenté de secouer le joug espagnol. Et je crois bien qu'en ce moment il se mitonne là quelque chose qui coûtera bientôt beaucoup de sang et encore plus d'or à l'Espagne !

Donc, il y a trois mois, un négociant de Hambourg vint me trouver et me demanda s'il me serait désagréable de gagner, du

coup, une grosse somme. Il s'agissait, pour moi, de lui louer ma « Brigitte » pour transporter à Cuba un plein chargement de fusils et de cartouches. Je devais aborder à un point désigné, non loin de la Havane, et l'on se tiendrait prêt à me débarrasser lestement de ma dangereuse cargaison. Ce débarquement devait s'opérer pendant la nuit, et il fallait me garer prudemment des Espagnols, sous peine de voir confisquer armes et vaisseau et, par dessus le marché, laisser là-bas notre peau, mes hommes d'équipage et moi. Mais Klaus Grot ne s'effraie pas de si peu ! Comme il s'agissait d'une bonne affaire, et d'une bonne cause — il est toujours honorable d'aider des opprimés à se défaire de leurs oppresseurs nous tombâmes bientôt d'accord et, par un beau soir, je quittai le port de Hambourg avec un plein chargement d'armes et de munitions. Tout se passa à souhait. A environ trente mille de la Havane, je me soulageai de ma cargaison et, tranquillement, je m'en fus jeter l'ancre dans ce dernier port. Là, j'achetai du tabac, autant que ma « Brigitte » pouvait en contenir, duquel tabac, je m'étais assuré, avant de partir, à Hambourg, un placement des plus avantageux. Le retour s'effectua encore dans de meilleures conditions de rapidité.

La « Brigitte » s'engagea à toute vapeur sur la ligne directe, désignée par les cartes marines, de Panama à Liverpool, et qui comporte environ quatre milliers de milles anglais. Mais voilà qu'arrivé à la hauteur des Bermudes, je vis soudain un canard sauvage posé sur la vergue de mon grand mât. Car il faut vous dire que ma « Brigitte » est à deux fins et, pour économiser le charbon, va aussi bien à voile qu'à vapeur. Un plat frais est toujours bienvenu, pour le marin, fatigué de porc salé et de morue sèche. Je fis promptement chercher mon fusil et abattis l'animal, qui vint tomber sur le pont. Je dois dire que je me reprochai un peu de l'avoir tué, en découvrant, attaché à son cou, cet écrit, enveloppé dans un sachet de fibres de coco.

Le fait est qu'il était dur comme l'âme du diable et je faillis

me désarticuler la machoire sans parvenir à en avoir raison. D'un autre côté, pourtant, si je ne l'avais pas abattu, je n'aurais pu vous apporter le billet en question. Pour vous finir, je me décidai à m'arrêter un jour au Hâvre. Bah! Je pouvais bien me permettre ça! Si la pauvre naufragée pouvait être sauvée, grâce à cela, je ferais certes bien d'autres sacrifices pour lui venir en aide!

Mathieu Dreyfus serra de nouveau les mains du brave marin.

— Capitaine, lui demanda-t-il, une indemnité de deux mille francs vous semble-t-elle suffisante pour le service que vous venez de me rendre?

Klaus Grot secoua avec fermeté sa puissante tête blonde.

— Mes frais et ma perte de temps seront amplement couverts par une somme de cinq cent francs, répondit-il, et que le diable m'emporte si j'accepte un pfennig de plus.

Mathieu, devenu pensif, se tenait devant lui, les bras croisés.

— Je voudrais vous faire une proposition, capitaine, dit-il en le regardant, mais avant tout, permettez-moi une demande? Combien de bénéfice réalisez-vous annuellement, au moyen de votre « Brigitte » ?

— Mais, répondit le marin, avec complaisance, quand tout va bien, ça pourrait bien se chiffrer par douze à quinze mille mark.

— Eh! bien, je vous offre cinquante mille francs, tous frais à ma charge, si vous voulez mettre votre bâteau à ma disposition pour un an, bien entendu s'il réunit toutes la conditions voulues pour tenir convenablement la mer.

Klaus Grot sursauta, comme sous l'action d'une pile électrique :

— Cinquante mille francs! s'écria-t-il. Vous me paieriez cinquante mille francs? Pour une pareille somme je m'engagerais à vous transporter, cette année-ci, encore, au pôle-nord avec

autant d'aise et de sécurité que si vous restiez au lit ! A moins, cependant, que vous ne préfériez le pôle sud ?

— Non, capitaine Grot, si je vous offre de louer la « Brigitte » c'est pour délivrer ma belle-sœur de l'île déserte où un sort contraire l'a fait naufrager. Si la proposition vous sourit, nous pourrons conclure, aujourdhui, même.

Le marin hambourgeois tendit à Mathieu sa large main.

— Topez donc, lui dit-il, si vous parlez sérieusement. Nous sommes le 28 avril. Le temps de décharger ma cargaison à Hambourg et je reviens. Le 8 mai, la « Brigitte » pourra repartir du Hâvre, à moins d'empêchements imprévus.

Mathieu Dreyfus mit sa main dans celle du capitaine.

— Affaire faite, dit-il. Le 8 mai, la « Brigitte » reprendra la mer pour aller délivrer la pauvre femme, dont grâce à vous, je connais la situation. Et Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

— Et nous accompagnez-vous, monsieur ? demanda Klaus Grot.

— Non, mon ami, de graves et inéluctables devoirs me retiennent malheureusement à Paris.

— Qui donc assumera, alors, la direction de cette expédition ? demanda l'Allemand. Je ne suis qu'un modeste marin, moi, qui sait accomplir les voyages qu'on lui impose, mais pour une semblable entreprise, je désirerais avoir quelqu'un au dessus de moi. Quel sera le chef responsable, dont je ne puis et ne veux être que le bras ?

— Ce sera moi, dit la voix pure et ferme d'Alice Terry, qui se plaça entre les deux hommes.

Jamais l'Américaine n'avait paru plus belle et plus séduisante à Mathieu Dreyfus qu'en ce moment où elle se dressait devant lui, comme une reine, le regardant avec des yeux, à la fois doux et fiers, exprimant non seulement un héroïsme, résolu à braver tous les dangers, mais encore la sainte abnégation du sacrifice.

— Monsieur Dreyfus, reprit Alice Terry de sa voix vibrante,

je vous en prie, confiez-moi ce poste d'honneur ! Je veux sauver Lucie, qui est devenue pour moi la plus tendre et la plus chère des amies. Je veux, aussi, poursuivit-elle, de façon à être entendu seulement de Mathieu, je veux aussi arracher le malheureux capitaine Dreyfus aux mains de ses bourreaux. Jusqu'ici les circonstances m'ont été contraires et, si fort que la cause de la famille Dreyfus me tînt à cœur, je n'ai pu en rien y porter remède. Mais, dès ce jour, plus rien ne pourra m'arrêter. Je poursuivrai mon but avec une énergie de fer. Oui, je saurai tout braver, vents et orages, mers en courroux et tempêtes ! Je traverserai les inextricables forêts vierges de l'Amérique du sud et ses putrides marais. Je surpasserai la confiance la plus flatteuse qu'on pourrait placer en moi.

Le 8 Mai 1895 je partirai du Hâvre sur la « Brigitte « et si, le 8 Mai 1896, je ne suis point revenue à Paris, si je n'ai point ramené dans vos bras les deux chères créatures qu'on en a arrachées — et elle regarda Mathieu, de ses grands yeux, noyés de larmes, — dites-vous qu'Alice Terry n'est plus au nombre des vivants. Monsieur Dreyfus, je vous en supplie, confiez-moi le commandement de la « Brigitte. »

Mathieu ne lui répondit point sur le champ. Il avait laissé retomber sa tête sur la poitrine. Son visage trahissait le violent combat intérieur qui se livrait en lui.

Enfin, il releva les yeux et tendit la main à Alice.

— Qu'il en soit ainsi ! dit-il, d'une voix tremblante. Soyez la tête de cette expédition sacrée ! Quoiqu'il me soit bien cruel, Alice, de vous voir quitter Paris et de me séparer de vous pour une année entière, je saurai, comme vous, faire ce sacrifice au salut d'Alfred et de Lucie !

La main d'Alice reposa un instant dans la sienne.

— Et moi, dit Klaus Grot, dont un joyeux sourire illumina le loyal visage, je salue, en cette dame, celle à laquelle tout ce qui respire et se meut à bord de la « Brigitte », devra une sou-

mission absolue. Un mot d'elle nous suffira pour aller de l'avant partout, dussions-nous donner tout droit sur le « Vaisseau Fantôme. » Madame la commandante, j'attends vos ordres.

. . . .

Le même soir, après avoir pris tous ses arrangements avec Mathieu Dreyfus, Klaus Grot prit le train pour le Hâvre.

Le lendemain, il fit vapeur pour Hambourg, déchargea sa précieuse cargaison de tabac de la Havane et empocha, de ce chef, la grosse somme qu'il alla porter chez son banquier.

Cela fait, il paya son équipage et ne conserva, en fait d'hommes, que ceux sur lesquels il savait pouvoir absolument compter, à savoir son pilote, cinq matelots et trois chauffeurs.

Klaus Grot s'occupa alors de faire aménager son ancienne cabine qu'il pourvut de tout le confort voulu pour que la dame, la plus habituée à ses aises, pût s'en contenter.

Cette cabine était destinée au nouveau commandant de la « Brigitte » durant l'expédition à laquelle elle devait être exclusivement consacrée, pendant un an entier et, nous le savons, ce commandant là portait des jupons.

Ayant fait une large provision de charbon, le bâteau sortit à toute vapeur du port de Hambourg et après avoir fendu rapidement les flots écumants de la Mer du nord, entra dans le canal de la Manche.

Au Hâvre, la « Brigitte » reçut son dernier chargement, dont s'était chargé Mathieu Dreyfus, chargement consistant en grandes caisses de conserves, vins, rhum, cognac, volailles vivantes, légumes secs et salaisons, ainsi qu'en eau potable, cette dernière en grande quantité.

Les instruments nautiques, les longues vues, les cartes marines, les armes, les munitions, les objets de pansement et les médicaments n'avaient point été oubliés. Rien ne manquait de ce qui était nécessaire pour un voyage qui pouvait être fort long et aussi, disons-le, fort dangereux.

Mathieu Dreyfus avait pourvu aussi aux loisirs probables du capitaine-femme, en rassemblant avec soin les éléments d'une intéressante bibliothèque.

Klaus Grot et ses hommes eurent fort à faire à tout caser en bonne place, et ils s'y employèrent de tout cœur.

Pendant ce temps, Mathieu et Alice se tenaient dans une des chambres du principal hôtel du Hâvre.

Ils en avaient soigneusement fermé la porte à clef, afin de ne pas être troublés dans leur dernière conférence.

Devant eux, sur une table, était étendue une carte comprenant les deux Amériques, et une partie de l'Europe et de l'Afrique occidentale.

— Nous sommes donc parfaitement d'accord, miss Terry, sur l'expédition que vous avez résolu de tenter, dit Mathieu Dreyfus, beaucoup plus pâle qu'il ne l'était d'ordinaire. Vous longerez d'abord l'Espagne et explorerez la côte africaine.

Ainsi, j'en ai l'espoir, vous trouverez l'île déserte et inconnue, où notre pauvre Lucie soupire après l'heure de la délivrance. Cette île doit problablement se trouver, sous la constellation du Cancer, à la hauteur de Saint Thomas, à l'est, et de Tombouctou à l'ouest. Si vous parvenez à délivrer Lucie, ou si, poursuivit Mathieu, dont la voix faiblit, vous n'avez pu retrouver que ses restes mortels, vous vous dirigerez aussitôt en biais vers la côte américaine et tâcherez d'aborder à la Guyane française et d'y pénétrer, avec quelques hommes dévoués, de la façon la plus discrète possible, afin de ne point éveiller de soupçons. Dans le cas où vous réussiriez à délivrer mon pauvre frère de l'Ile du Diable, je crois qu'il serait préférable de fuir immédiatement, avec lui au Brésil, où il se trouvera en sureté.

— J'ai déjà dressé mon plan à cet égard, dit l'Américaine, prenant à son tour la parole. Dès que je serai fixé sur le sort de Lucie, je remonterai, sur la « Brigitte, » l'embouchure de l'Amazone, qui n'est pas pas fort éloignée de Cayenne. Lorsque

nous aurons délivré notre captif, nous regagnerons notre navire, en traversant hardiment les forêts vierges du Brésil.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux rester à bord de la « Brigitte » jusque tout près de Cayenne?

— Impossible ! L'évasion du capitaine Dreyfus hors de l'Ile du Diable et de la Guyane française ne peut aboutir qu'en fuyant par la voie de terre, quelques difficultés que l'on puisse avoir à surmonter. Si j'essayais de me montrer seulement avec mon navire, en vue de Cayenne, les canons du pénitentier me couleraient aussitôt à fond, sans même que l'on eût le moindre soupçon du but réel de la « Brigitte. » L'ordre doit être formel à cet égard.

— Vous avez raison, miss Terry, dit Mathieu d'une voix sourde. Ce point était le dernier sur lequel nous eussions encore à nous entendre. Acceptez, une fois de plus, mes remercîments pour votre courageuse résolution et pour la généreuse abnégation avec laquelle vous vous associez au malheureux sort de ma famille.

Il se tut et resta immobile devant la noble et belle jeune fille qui, elle, ne trouvait point un mot à lui répondre.

Au dehors, l'ombre commençait à s'étendre. Le soleil projetait au loin ses derniers rayons de pourpre et d'or, allumant des reflets roses aux vitres des croisées.

— Il est l'heure de nous rendre à bord de la « Brigitte » dit tout bas Mathieu. Le canot qui doit nous y conduire, attend. Il faut nous dire adieu.

— Adieu, monsieur Dreyfus, murmura l'Américaine. Que Dieu veille sur vous.

Alice tendit la main à Mathieu, mais lorsque ce dernier, profondément ému, l'eut saisie, elle reprit en un élan d'involontaire émoi.

— Non, pas ainsi ! Nous ne nous quitterons point ainsi !

Elle lui jeta les bras autour du cou et il sentit ses lèvres sur les siennes.

Alors, l'homme énergique et résigné ne put se contenir plus longtemps. Il étreignit la jeune fille et la serra passionnément sur son sein, comme s'il n'eût plus voulu jamais s'en séparer.

— Alice, dit-il, chère Alice, mon amie adorée, ne devions nous nous comprendre qu'en cet instant, où s'impose pour nous une si longue séparation ? Fallait-il que le premier instant où de notre bouche s'échappe enfin le suprême aveu : « Je t'aime ! » dût succéder un déchirant « Adieu ! ».

Alice appuya sa tête sur son épaule et le regarda de ses grands yeux, brillants et doux.

— Je voulais rester forte, dit-elle, et je me suis laissé dominer par la situation. Pardonnez-moi, Mathieu, ce mouvement dont je n'ai point été maîtresse. Mais sâchez-le, à vous appartiennent toutes mes pensées, depuis que j'ai appris à vous connaître, si grand, si noble et si généreux ! Dieu m'est témoin, pourtant, que j'ai tout fait pour combattre le sentiment qui, irrésistiblement m'entraînait vers vous.

— Et je vous aime, aussi, de toute mon âme, ô femme vaillante et sublime, dit Mathieu en couvrant ses mains de baisers, je vous aime, depuis le premier moment où je vous ai vue ! Oh ! combien m'a torturé la pensée que vous pourriez appartenir à un autre ! Combien je m'estimais peu, auprès de vous ! Mais l'homme le plus haut placé, le mieux doué en ce monde, serait encore indigne de votre amour !

— Ne parlez point ainsi, Mathieu. Je sais qui vous êtes. Votre force d'âme, votre courage, la noblesse de votre caractère, la pureté de votre cœur vous rendent digne de l'amour des plus parfaites créatures de mon sexe. Aussi, serez-vous heureux, un jour, mon ami... Mais avec une autre que moi !

Mathieu la regarda avec stupéfaction.

— Avec une autre ! répéta-t-il d'une voix faible, qui se raffermit

bientôt. Non, mille fois non, Alice! Ce n'est qu'à vos côtés que je puis être heureux. Et si Dieu permet que vous reveniez ici, vous serez ma femme, j'en fais le serment solennel!

L'Américaine s'était redressée. Doucement elle secoua la tête, en jetant un triste regard à l'homme dont était plein son cœur d'héroïne.

La rougeur qui s'était peinte sur ses joues avait fait place à la pâleur du marbre.

Mathieu n'y prit point garde. Il ôta de son doigt un large anneau d'or, orné d'un superbe brillant.

— Acceptez cette bague, dit-il, en gage de notre accord. Aussi peu que ce diamant pourrait perdre de son éclat, aussi peu votre image se ternira au fond de mon âme, toute et rien qu'à vous! Nulle autre m'entendra jamais sortir de ma bouche les mots dont je vous salue, Alice, ma fiancée, ma femme, mon espoir, mon bonheur, ma vie!

Il avait saisi la main effilée de la jeune fille et essaya de lui passer l'anneau au doigt. Mais elle la retira avec fermeté.

— Je ne puis porter cette bague, Mathieu, dit-elle, d'une voix désolée et mouillée de pleurs. Je ne puis être votre fiancée et devenir votre femme. Je dois faire abandon de ce qui m'apparait comme le plus grand bonheur qui pourrait éclairer ma vie!... Il faut que je me renie moi-même, oui, que je me renie!

Ces dernières paroles sortirent avec difficulté de ses lèvres tremblantes. On eût dit la plainte suprême d'une mourante.

Mathieu la regardait avec une sorte d'égarement. Tout à l'heur il s'était senti transporté au ciel, perdu dans son ivresse et son amoureuse extase et, maintenant, il se voyait brusquement précipité sur la terre.

C'était trop d'émotions, en un seul jour.

— Alice! s'écria-t-il en tremblant. Vous ne pouvez devenir ma femme, dites-vous? Qu'y a-t-il donc qui nous sépare? Parlez! Etes-vous mariée? Votre sort est-il lié à celui d'un autre homme

— Non, Mathieu, je suis libre.

— Libre!... Et cependant pas maîtresse de vous? Et vou m'aimez? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

— Plus que ma vie!

Mathieu porta les mains à ses tempes fiévreuses.

— Alice, je vous en supplie, avant que vous ne me quittiez, donnez-moi le mot de cette affreuse incertitude! Songez-y bien... Vous emportez mon cœur et si je n'obtiens point le vôtre en échange, il n'est point sur terre de malheur et de désespoir comparables aux miens!

— Mon cœur vous appartient, dit Alice, les joues ruisselantes d'amères larmes. Ah! vous ne pouvez savoir à quel point il est à vous, combien heureuse et fière je serais de vous appartenir tout entière, corps et âme! Mais cela ne se peut point, Mathieu, et ce serait affaiblir les forces et le courage dont j'ai besoin, pour le voyage, que je vais entreprendre, que de me presser davantage. Je vous en supplie, à mon tour, ne me demandez point ce que je vous apprendrai de mon propre mouvement, lorsque le moment sera venu.

Elle se tut et se tint devant lui, les yeux baissés, le dents serrées et la lèvre crispée d'un amer sourire.

Avec une étonnante force de volonté elle luttait contre l'immense douleur qui la déchirait toute et qu'elle empêchait de se répandre en pleurs et en gémissements.

Le visage de Mathieu exprimait, lui aussi, une horrible souffrance.

— Qu'il en soit ainsi! dit-il d'une voix brisée. Je n'ai point le droit de violer vos secrets. Permis à vous de ne point me révéler les raisons qui vous paraissent de nature à empêcher notre éternelle union.. Mais moi, je renouvelle ma promesse. Vous seul, et nulle autre, Alice Terry, serez ma femme. Et si vous ne pouvez l'être, tout rayon de lumière aura disparu de mon existence brisée et décolorée. Oui, dès à présent, je me considère

comme à vous et, lorsque vous serez loin, je ne penserai à vous que comme à une femme absente et adorée !

En ce moment, on heurta doucement à la porte.

— Le canot attend, sur le palier, dit une rude voix de marin. La « Brigitte » est sous vapeur, il faut partir.

Alice se jeta de nouveau dans les bras de Mathieu et leurs lèvres brûlantes se rencontrèrent.

— Adieu ! s'écrièrent-t-il ensemble. Adieu ! Et que le Ciel vous garde !

Alice, pâle et tremblante, s'arracha à l'étreinte de Mathieu et ouvrit la porte d'un air résolu.

Sur le seuil apparut la silhouette géante de Klaus Grot, le brave marin hambourgeois.

— Tout est prêt, dit ce dernier, regardant le jeune couple de ses yeux honnêtes et bons, comme s'il se doutait de ce qui venait de se passer entre eux. Il faut que nous ayons quitté le port avant la nuit, autrement les pilotes ne voudraient plus nous assister.

— Bien, capitaine, répondit Mathieu, en lui secouant la main. Nous sommes à votre disposition. Et maintenant, je vous souhaite un heureux voyage. Ramenez ici miss Terry saine et sauve, ainsi que vous même et tous ceux qui vous accompagnent... Et aussi les êtres chéris à la délivrance desquels va s'acheminer la « Brigitte » !

Cinq minutes plus tard, le canot se dirigeait vers le navire dont la cheminée vomissait joyeusement un long et tournoyant panache de fumée.

Lorsqu'il fut arrivé le long du flanc de la « Brigitte », une échelle de cordes fut jetée de dessus bord. Klaus Grot y grimpa le premier et Alice qui, pendant le trajet, n'avait plus dit un mot, le suivit.

Lorsqu'elle se trouva sur l'échelle, elle s'y retint d'une main tendant l'autre à Mathieu Dreyfus.

— Adieu ! Et ne m'oubliez pas ! dit-elle à l'homme, objet de son ardent et triste amour.

— Jamais ! s'écria celui-ci avec feu. Et vous aussi, pensez à moi !

Elle sentit son étreinte passionnée et aussi une légère douleur à l'un de ses doigts.

— Nagez ! commanda Dreyfus, au batelier qui devait le ramener.

Le canot fut brusquement, repoussé à quelques mètres du navire.

Lorsque Alice se trouva sur le pont, elle regarda sa main, et y vit briller la bague de Mathieu. Elle y porta les lèvres et l'arrosa de ses larmes.

Cependant, la « Brigitte » s'était mise lentement en mouvement.

Non loin du fringant vapeur se balançait la barque dans laquelle se trouvait Mathieu.

Il se tenait debout, agitant son mouchoir.

Mais soudain il pâlit.

Que voulait dire cela ?

La « Brigitte » venait de stopper.

— Que se passe-t-il, cria-t-il, comme si sa voix pouvait être entendue à bord du navire. Quelque malheur, encore ?

XLXIV

Sous le couteau de la guillotine

Le 8 Mai 1895 devait être pour Paris un jour mémorable, attendu avec curiosité par la population de la grand ville, à tous ses degrés.

Ce n'était point d'un évènement historique qu'il s'agissait précisément, en ce sens qu'il ne fallait pas s'attendre à le voir figurer dans les fastes de la cité.

Il n'était pas question, aussi, d'un fait intéressant l'art où de tout autre revètant une signification noble ou imposante. Et pourtant il semblait que ce qui allait se passer fût d'importance majeure pour la capitale française.

C'est que le 8 Mai, Paris allait étre délivré d'un fléau dont il souffrait depuis des années, déjà, d'un monstre, qui avait poursuivi depuis trop longtemps impunément le cours de ses forfaits et avait fait trop d'innocentes victimes,

Ravaillac, le tueur de femme devait être exécuté.

Après que la justice, grâce à la trahison de Pompadour, eut mis, enfin, la main sur le plus dangereux des malfaiteurs, le procès de Ravaillac avait été lestement mené.

Il n'était point si aisé, pourtant, qu'on avait pu le croire de réunir des preuves satisfaisantes contre le meurtrier, car les malheureuses femmes et filles qu'il avait assassinées ne pouvaient plus, hélas! témoigner contre lui.

Ravaillac, dans l'exécution de tous ses crimes, avait suivi le même système.

Il avait fait insérer dans plusieurs journaux parisiens des annonces demandant, pour une propriété située aux environs de Paris, des servantes, des femmes de chambre, des gouvernantes et des dames de compagnie.

Les réponses avaient naturellement afflué Et comme elles, devaient être accompagnées de l'envoi d'une photographie, il n'étaient point difficile à Ravaillac de faire son choix entre les plus belles ou les plus jolies postulantes.

Ce choix arrêté, il entrait en correspondance avec les malheureuses et les invitait à se rendre, avec lui, à la propriété en question, afin d'y subir l'examen voulu.

Il terminait en recommandant à ses victimes la discrétion la plus absolue, afin d'éviter, dans leur seul intérêt, les manœuvres de l'envie et les intrigues de la concurrence.

Il s'informait, aussi, auprès d'elles, si elles possédaient quelques économies, en leur conseillant, le cas échéant, d'emporter leur argent ou leur livret de la caisse d'épargne, comme le meilleur témoignage de prévoyance et de moralité à fournir au riche châtelain, en train d'organiser son nombreux personnel.

Hélas ! les pauvres filles qui n'ont personne qui puisse les conseiller, se laissent facilement prendre à de pareils et grossiers appeaux !

Ravaillac indiquait un rendez-vous à sa victime, prenait avec elle le train pour une localité située à deux ou trois arrêts de Paris, et la conduisait vers un bois solitaire soigneusement étudié par lui à l'avance.

Arrivé hors de vue, il se ruait brusquement, comme une bête fauve, sur la malheureuse, paralysée par la terreur.

De ses mains musculeuses il la saisissait à la gorge, pour l'empêcher de crier et l'étranglait lentement.

Dépouillées et étranglées, tel était le sort des pauvres niaises

qui se fiaient aux promesses du bandit. Elles terminaient leur sort dans un bois où sur une lande déserte, loin de tout secours humain.

Lorsqu'il avait voluptueusement recueilli le dernier râle de ses dupes, Ravaillac leur creusait une fosse à l'endroit même où il venait de les étrangler et il la faisait assez profonde pour que le cadavre ne pût être découvert de longtemps.

Un jour, cependant, l'opération ne se fit point dans les conditions ordinaire d'impunité.

C'était pendant l'hiver de 1893-94.

Ravaillac avait attiré dans le bois une fille de Paris, sous prétexte de la placer en qualité de gouvernante dans la maison d'un garde-forestier.

Cependant, la jeune fille avait trouvé assez singulier que Ravaillac insistât pour qu'elle se munît de son livret de la caisse d'épargne.

Et comme la disparition singulière de tant de femmes et de filles préoccupait à bon droit le public, mis en garde par les journaux, elle s'était prise de soupçons qu'elle avait communiqués à la police.

Celle-ci, fort désireuse de capturer, enfin, le mystérieux tueur de femmes, si longtemps cherché, avait décidé la jeune servante à accepter la proposition de Ravaillac et à le suivre dans le bois.

Une récompense de cinq mille francs avait été promise à celui qui ferait arrêter l'assasin. Cette somme devait revenir à la prudente dénonciation si elle le faisait tomber dans les filets de la justice.

La jeune fille ne se dissimulait point le danger auquel elle s'exposerait.

Mais l'importance de la somme et la grandeur du service qu'elle rendrait à la société, la décidèrent à accepter. Autre considération, toute personnelle, d'ailleurs, elle pourrait épouser l'homme qu'elle aimait, un jeune employé intelligent et actif qui, avec les cinq

mille francs de récompense, entamerait quelque bon et lucratif commerce.

Revêtus de déguisements variés, qui les rendaient méconnaissables, les agents de la police secrète avaient suivi à la gare Ravaillac et sa nouvelle victime et étaient descendus, en même temps qu'eux.

Ils les suivaient à quelques minutes d'intervalle.

La grande difficulté de cette poursuite consistait à ne pas perdre la trace du criminel, dans l'épaisseur du bois.

Pour conjurer cette éventualité, notre ami Gilbert — le fin commissaire de police que nous avons eu l'occasion de voir quelquefois à l'œuvre, mais pas toujours, convenons-en, à son avantage — Gilbert, disons-nous, s'était avisé d'une excellente précaution, celle de faire garnir les fortes semelles de la jeune servante de clous en saillie, affectant la disposition d'une croix.

L'empreinte de cette chaussure devait les guider à coup sûr, surtout étant donné la neige durcie, qui recouvrait le sol.

N'oublions point, non plus, de dire, que la jeune fille portait à la main une bouteille, soi-disant pleine de vin, pour se rafraîchir en route, en cas de besoin.

— Inutile, n'est-ce pas, avait-elle dit à Ravaillac, de se faire voler par ces filous de cabaretiers ?

Cependant, en dépit de toutes ces précautions et bien qu'elle sût que la police la suivait de près, elle ne pouvait s'empêcher de trembler en marchant à côté du féroce scélérat.

A un moment donné, Ravaillac s'arrêta. Ils se trouvaient à un endroit du bois creusé de larges ravins et entouré, partout, de tailles de pins et de chênes, qui le cernaient d'un véritable mur.

— Reposons-nous un moment dans cette clairière, dit en riant le bandit. Vraiment, il y a beau temps que je ne me suis promené avec une aussi jolie fille que vous !

— Non, répondit, cette dernière, je ne m'assieds point dans

le bois. Cela n'est point convenable et ce n'est pas pour cela que nous sommes venues ici. Continuons notre route.

— Bah ! fit Ravaillac, c'est faire bien des façons pour un bout de causette. Est-ce que vous auriez peur par hasard ? Vous n'en avez pas l'air, ma belle.

Il la saisit pas la taille, en feignant de badiner. La jeune fille serra plus étroitement sa bouteille.

Brusquement, les mains de Ravaillac remontèrent jusqu'au collet de la mante, remontée à cause du froid.

— Si tu ne veux pas t'asseoir, dit-il en grinçant des dents, couche-toi et pour ne plus te relever.

Les doigts longs et en spatule se serrèrent autour du cou de sa victime, mais ce ne fut pas elle, ce fut Ravaillac lui-même, qui poussa un cri de détresse.

Des centaines de pointes lui avaient pénétré dans les mains. C'était encore une idée de Gilbert qui avait fait garnir la mante d'un collet hérissé d'aiguilles, appuyées sur une garniture de métal.

Ravaillac rugit comme un lion blessé.

Ecumant de fureur, il fondit de nouveau sur la jeune fille. Mais avant qu'il ne l'eut ressaisie, celle-ci avait eu le temps de jeter loin d'elle la bouteille dont elle s'était munie.

Une détonation formidable ébranla le bois.

On eût dit plusieurs canons faisant feu en même temps.

La bouteille avait été remplie d'une puissante matière explosive.

Avant que le meurtrier, stupéfait, eût pu se rendre compte de ce qui se passait, les agents, qui s'étaient rapprochés, se jetaient sur lui et l'étendaient dans la neige.

Il lui aurait été inutile de nier. Des centaines de piqûres, encore saignantes à ses mains, auraient prouvé surabondamment la culpabilité du monstre, si le témoignage de sa victime, si heureusement avisée, n'y avait point suffi.

La courageuse fille ayant reçu les cinq mille francs, qu'elle

avait si bien gagnés, épousa, quelques jours après, son fiancé qui s'établit heureusement. Et aujourd'hui l'heureuse couple est déjà en pleine prospérité.

Comme Ravaillac avant de commencer son atroce spécialité avait déserté de son régiment, il fut conduit à la prison militaire, où, en feignant la folie, il réussit à retarder sa mise en jugement.

Nous avons vu comment il était parvenu à s'en évader avec l'aide de Tête-de-Mort et de Pompadour.

On comprend l'empressement mis par la justice — qui pour la seconde fois mettait la main sur le sadique meurtrier — à lui infliger le juste châtiment de ses crimes.

La peine était tout indiquée. Le couperet de la guillotine devait lui séparer la tête du tronc.

En donnant lecture de l'arrêt, le juge ajouta que l'on se sentait presque tenté de regretter qu'une mort plus cruelle ne pût atteindre le monstrueux tueur de femmes, qui avait fait tant de victimes.

« En d'autres temps, s'écria-t-il, on lui aurait arraché les membres un à un, pour le jeter, vivant encore, sur un bûcher. »

Nous, aussi, chers lecteurs, nous prisons fort les principes d'humanité de notre époque de lumière qui, pour tous les crimes, quels que grands qu'ils soient, a supprimé toutes les tortures, pour ne conserver que la seule peine d'une mort presque sans souffrance.

Mais n'y a-t-il point des cas devant lesquels notre cœur semble devenir de pierre ?

N'y a-t-il point des scélérats pour lesquels les effroyables supplices, en usage autrefois, sembleraient encore trop doux ?

. . . .

La dernière nuit, que Ravaillac, le tueur de femmes eut encore à vivre, nous le retrouvons dans sa prison, assis devant une

table, soutenant, d'une main son ignoble tête rousse et sondant l'ombre d'un regard farouche.

Une affreuse angoisse se lisait sur son visage.

Cette bete de proie, qui avait anéanti tant d'existences humaines, voyait s'approcher avec épouvante l'instant où le chasseur, c'est à dire la loi, allait l'abattre, à son tour, dans la poussière.

Un bruit de marteaux et un grincement de scie pénétrait jusque dans sa cellule. Il savait trop bien ce qu'ils lui annonçaient !

C'était l'échaufaud qu'on dressait devant la prison.

Il connaissait le terrible couperet, pour avoir assisté, en amateur, à mainte exécution capitale.

Il avait vu comment il s'abattait avec la rapidité de la foudre, tranchant la tête aux condamnés étendues sur la planche fatale.

Ces souvenirs sanglants lui revenaient à présent, grandis et d'application directe.

Et, dans une affreuse hallucination, il voyait son cachot envahi de têtes coupées qui le regardaient en grimaçant.

Fou d'horreur, il se cachait le front dans ses mains tremblantes, sans échapper à la funèbre vision.

Quatre heures, encore, et sa propre tête roulerait sanglante dans le panier de la guillotine !

Tout se terminerait-il là ?

Le châtiment de ses forfaits se bornerait-il à se voir retranché du monde des vivants, par ses semblables qui jeteraient son corps refroidi dans une fosse entâchée d'infâmie ?

Après cette mort, simplement hâtée de quelques années, de quelques mois, peut-être, un autre jugement, un châtiment plus terrible ne l'attendaient-ils pas ; la damnation éternelle et des feux infernaux ?

Ravaillac jusqu'alors s'était moqué de toute religion. Niant l'existence d'un être suprême, il s'était répandu en commodes outrages contre les prêtres et les croyants, misérables dupes de

CARD (please type)

NO. OF COPIES

Victor, von

yfus ou le martyr de l'Ile du
from the German

PT
6466
.16
A35
A4414
ptie.1

RESERVED

s.d.

PRICE

SFr. 200.-

LOCATION

COUNTER SIGNED BY

Falk, Victor van
Alfred Dreyfus

